

Giammaria Ortes

Un Vénitien du Settecento

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

PAR

André JEAN-FAURE

DOCTEUR ÈS-SCIENCES JURIDIQUES
DOCTEUR ÈS-SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

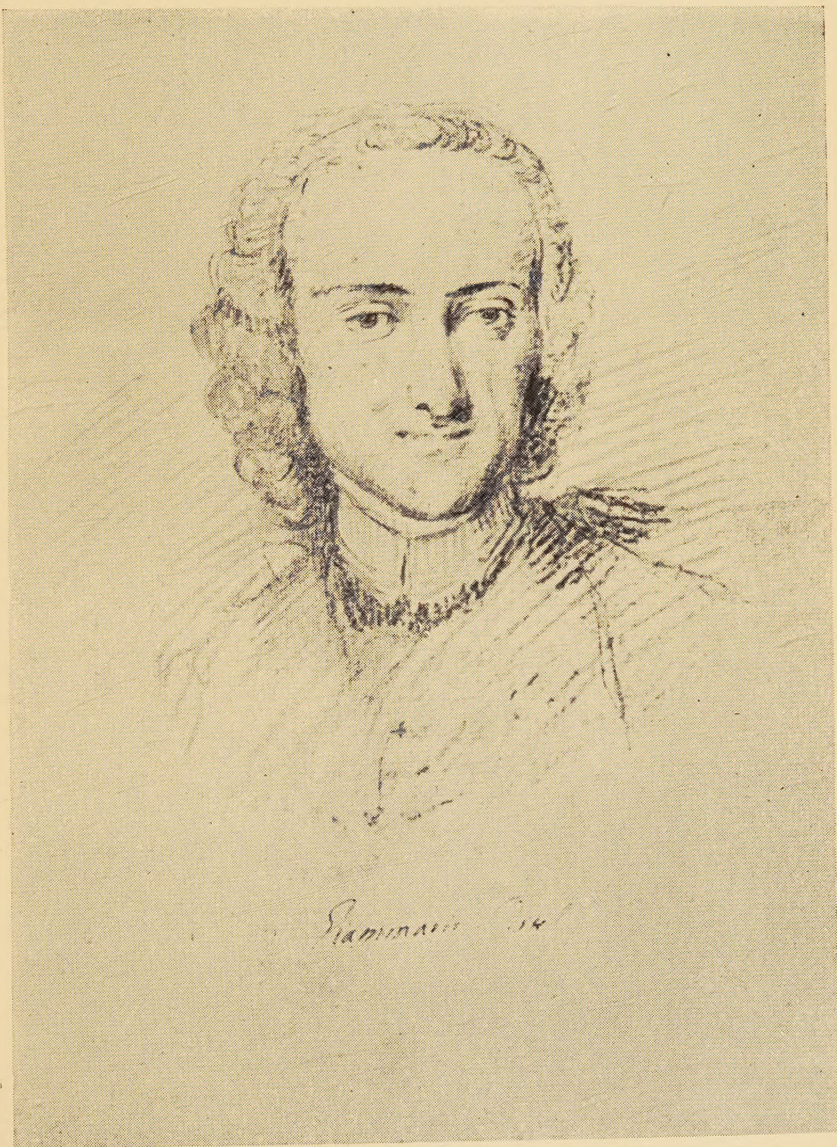
ANGOULÊME

IMPRIMERIE OUVRIÈRE, 18, rue d'Aguesseau.

1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Coludo apud M. M. Titonia.

2. Distinguo il soggetto storico di M. Titonia. Lo quello in: Indivisi-
bile un fatto analizzato i cui particolari venano iusti.
Da questa parte il racconto non fatto uoc i nomi
dello personaggio, l'ordine dello Distinguo, l'ordine
dello autore, il fatto aperto altri addizionali
aperti, non venano altri insieme nella maniera del
lo scrittore, se il M. Titonia non ha venano. L'ori-
gine dello Titonia, la struttura di Loma, la prima di
Alfonsio magis non aperto iusti, e i particolari
si venano Loma, Titonia, giungendo iusti la
struttura. Altitone non che iusti più non venano
il racconto, come al presente non M. Titonia non la
struttura, e che questo non più non venano,
Altitone giungendo il soggetto storico, l'ordine non
venano con altri iusti la struttura non
non M. Titonia non venano la prima di
questi iusti più venano Altitone giungendo iusti.
Giungendo più capi più o meno. Iusti Altitone non
non venano a capo da ^{M. Titonia} ~~Altitone~~ non venano la
struttura del Titonia non venano altri iusti la prima di
soggetto storico. Altitone iusti del Titonia, come il
questo del soggetto, storico non più il struttura.
non io non venano più iusti che iusti iusti. Altitone non
non venano Altitone. L'ordine di questa parte non

CA. NAZIO

Giammaria Ortes

Un Vénitien du Settecento

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

PAR

André JEAN-FAURE

DOCTEUR ÈS-SCIENCES JURIDIQUES
DOCTEUR ÈS-SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

ANGOULÊME

IMPRIMERIE OUVRIÈRE, 18, rue d'Aguesseau.

1934

DU MÊME AUTEUR

Les Parères de la Chambre du Commerce de Guienne,

Ribérac, Réjou, 1913

*(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Bordeaux.)*

Giammaria Ortes, Economiste vénitien, 1713-1790

Bordeaux, Gounouilhon, 1916

*(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Bordeaux.)*



CHAPITRE I

Le personnage : Giammaria Ortes, sa vie, son caractère

I. — VIE DE GIAMMARIA ORTES

Giammaria Ortes naquit à Venise, *in Corte Baffo*¹, le 2 mars 1713. Certains², il est vrai, croient qu'il vit le jour le 17 février 1714, *more venetiano*. D'autres, le supposent né en 1712³.

Ces imprécisions sont dissipées par son acte de baptême, conservé aujourd'hui à San-Francesco della Vigna, où il est mentionné : « *Adi 4 marzo 1713, Giovanni e Maria figlio del signor Giacomo de Pietro Ortes e della signora Anzola sua legitima consorte naque li 2 de dicto. Battezzato da me P. Anastasio Bez, pievano* »⁴.

1. — *Sestiere* de Castello, paroisse de S. Francesco della Vigna. La *Corte Baffo* existe encore. La maison où naquit Ortes est celle qui porte les numéros 3079-3080. Ces deux numéros, qui signalaient jadis une seule entrée, indiquent aujourd'hui deux portes différentes.

2. — Meneghelli entre autres (*Elogio di Giammaria Ortes Veneziano, Opere scelte*, t. III, p. 113, n. 1).

3. — S'il avait vu le jour en effet, le 17 février 1713, — et non le 2 mars, — il se trouverait bien, *more venetiano*, être né en 1712 et non en 1713.

4. — Custodi (*Scrittori classici italiani*, Notizie di Giammaria Ortes, p. m., t. XXI, p. vi) ; et Lampertico (*Giammaria Ortes e la Scienza economica al suo tempo*, p. 26) partagent cet avis. Cet acte de baptême précise en outre qu'Ortes se prénommaît

avait été possible de s'y adonner à son gré. Dans ses heures de loisir, cependant, il écrivit un *Abrégé de la Vie des Papes*¹, en latin, de nombreux Sonnets, des Observations critiques.

Le 13 septembre 1734², il gagnait Pise où, quatre années durant, au Monastère de San Michele in Borgo, il poursuivit ses études sous la direction du Père Abbé Guido Grandi qui le prit en affection³ et dont il devait plus tard, avec un zèle pieux de disciple, mais dans un style parfois pesant, écrire la vie, expliquer les querelles, défendre les travaux⁴.

Dans cette savante demeure, avec l'ardeur et la curiosité d'esprit qui lui étaient propres, il apprit la Géométrie, la Métaphysique, les Belles-Lettres, et surtout l'art de raisonner suivant les plus strictes règles de la Mathématique, ce qui le plaça de bonne heure à cette rigueur de déduction qui est, nous le verrons, la marque de ses méditations⁵. Il s'imprégna encore, dans ce milieu austère, du

1. — *Infra*, chap. IV, p. 188, n. 2.

2. — Meneghelli, dans son *Eloge d'Ortes* (*Opere scelte*, t. III, p. 114, n. 3), soutient qu'Ortes fut à Pise en décembre 1733 et non en septembre 1734. C'est possible, mais nullement pour y demeurer car, des déclarations mêmes d'Ortes, il ne s'y fixa qu'en 1734.

3. — « Io ero non solo discepolo ma compagno ancora ». *Memorie inedite* (CICOGNA, *Trattateli ined.*, p. 12). Guido Grandi lui dicta notamment, soit à l'Université, soit chez lui, un cours de Géométrie, un d'Algèbre, deux de Mécanique. Grandi (1671-1742) était en effet un mathématicien remarquable. Il découvrit très jeune quelques beaux problèmes de la théorie des courbes dites conchoïdes et cissoïdes. Il remit la synthèse en honneur, démontra géométriquement les théorèmes de Huyghens, et trouva d'élégantes et difficiles solutions sans l'aide du calcul différentiel encore inconnu. Newton fit le plus grand éloge de sa *Démonstration géométrique* qui lui valut d'être élu à la Société Royale de Londres. Un autre ouvrage sur la quadrature du cercle et l'hyperbole contribua encore à sa renommée. En acoustique, il se prévalut du principe que les ondes sonores s'incurvent en autant d'hyperboles concentriques.

4. — *Vita del Padre D. Guido Grandi, Abate camaldolese, Matematico dello Studio pisano, scritta da un suo discepolo*. (*Infra*, chap. II, p. 71, 72).

5. — « La precisione di questi studii mi avverti di quella che si richiedeva negli altri, e allora fù che appresi in che consistessero

respect des traditions, par quoi il devait s'affirmer toujours, même lorsqu'il eut quitté le monastère, le serviteur dévot des choses antiques et des vieilles idées.

Sa vie s'écoulait ainsi heureuse dans cette minuscule communauté, qui comptait six ou sept moines, plus familiale que monastique, auprès d'un maître respecté dont les amis — notamment le vénérable Pascasio Gianetti¹, les professeurs Fabbrucci, Taglioni, Branchi, Francelli, Buonaparte, Verzani — lui réservaient bon accueil et lui témoignaient de l'intérêt.

Toutefois, la nostalgie de Venise, qu'il avait « dans le sang et les os », comme la plus grande des passions, le devait ramener dans sa patrie : il y revint le 2 novembre 1738, pour entrer aussitôt chez les Camaldules, à S. Giovanni della Giudecca², avec le titre de Lecteur de Philosophie. La Géométrie, un moment passée au second plan, l'Histoire et la Critique devinrent alors ses occupations préférées et aussi le Droit, qui eut, du reste, une influence décisive sur sa destinée.

« L'étude du droit, explique-t-il, me fit réfléchir sur la validité des contrats, des actes publics ou similaires, et, parmi les autres, sur celui de ma profession dont je commençais à suspecter la validité »³. Et ses doutes se changeant en certitude, estimant que sa volonté n'avait pu jouer un rôle suffisant pour justifier les liens qui l'enchaînaient à la Règle, pénétré de cet esprit d'examen qu'il devait déjà pour le moins autant à son érudition qu'à l'influence de son Maître, poussé peut-être encore par

le cognizioni delle cose ». — *Memorie ined.* (CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 12). C'est d'ailleurs ce qu'a justement noté Meneghelli : « ...crebbe alla lingua e al ragionamento del calcolo, che l'astrinse ad essere l'interprete de'suoi pensieri anche quando s'iniziò negli arcani della pubblica economia, della metafisica o d'altri studi meno severi ». — (A. MENEGHELLI, *Elogio di Grammaria Ortes, Opere scelte*, t. III, p. 115). Voir encore *Infra*, chap. V, sect. I, II, p. 299 et suiv. et aux notes.

1. — Dont Ortes parle dans sa *Vita del P. Guido Grandi*, p. 149, 157.

2. — Ce monastère fut supprimé dès 1772.

3. — *Memorie ined.* (CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 13).

le besoin d'indépendance de son caractère ombrageux, il demanda et obtint, le 6 mai 1743, l'annulation par Monsignore Girolami Fonda, Archevêque de Traù, des vœux qui n'avaient du reste pas encore été valablement consacrés, suivant les statuts de l'Ordine, par la prise d'habit *titulo religionis* ¹.

Cet acte réfléchi de volonté loyalement affirmée ramenait Ortes à la maison paternelle, après plus de quinze ans d'absence. Il avait alors trente ans. Certains, — Meneghelli ², Moschini avant lui ³, Custodi ⁴, Dandolo ⁵, Zendrini ⁶, Lombardi ⁷ et Ferrara ⁸ notamment, — soutiennent qu'il dut, à la mort de son père, abandonner le

1. — « 1743 — Addì 6 Maggio. Fù dichiriata la mia professione di niun valore da Monsignor Fonda, Arcivescovo di Traù stante il non aver io giammai assunto l'abito *titulo religionis* come era pur necessario per verificare un anno di legittima prova... » *Memorie ined.* (Cicogna, *Ibid.*, p. 13).

2. — « Quando la famiglia, attesta la morte del padre, chiese da lui il maggior de' sacrifici, voglio dire l'abbandono del chiostro... » (MENEGHELLI, *Elogio di Giam. Ortes, Opere Scelte*, t. III, p. 115 et n. 1).

3. — « ...ma come gli morì il padre, gli convenne l'anno 1743 cambiare la cella con la stanza domestica per attendere alle brighe degl'intimi parenti. » (G. MOSCHINI, *Della Letteratura veneziana del Secolo XVIII*, t. III, p. 136).

4. — « La morte del padre e le cure della famiglia lo richiamano dall'ozio monastico, benchè avesse già professato. Le sollecitazioni della madre ch'egli amava, furono principale stimolo a questa risoluzione. » (CUSTODI, *Economisti classici italiani*, p. m., t. XXI, Notizie, p. VI).

5. — « Mortogli però nel 1733, il genitore,... la necessità di porsi al governo de' suoi familiari interessi costringevalo a chiedere di uscire dal chiostro... » (G. DANDOLO, *La Caduta della Repub. di Venezia*, chap. II, p. 280).

6. — Angelo Zendrini, dans une note sur Giammaria Ortes, dit également : « Mortogli il padre ottenne disciorsi da' vincoli claustrali e... accorse alle bisogne della madre... » (GAMBA, *Galleria dei Letterati ed Artisti delle Provincie veneziane*, t. II, v°, Ortes).

7. — « ...le cure della famiglia e le sollecitazioni della madre lo richiamarono al secolo... » (LOMBARDI, *Storia della Letteratura italiana nel Secolo XVIII*, t. I, liv. II, p. 324).

8. — « ...alla morte del padre, e per cure di famiglia a cui era chiamato, ritornò al Secolo, ben ch'è avesse già professato... » (FRANCESCO FERRARA, *Biblioteca dell' Economista*, Prefazione, vol. III, p. XXI).

monastère pour faire face aux difficultés dans lesquelles sa mère se débattait. Cette raison ne saurait être admise : Giacomo Ortes, père de Giammaria, vécut en effet jusqu'en 1758¹. Sa mort n'a donc pu, en 1743, déterminer la décision de son fils.

Au surplus, voudrait-on invoquer, non plus la disparition, mais simplement l'état de santé depuis longtemps précaire de Giacomo Ortes — relaté du reste dans son acte de décès² — il est une autre preuve. Dès la fin de ce même mois de mai 1743, Ortes partit pour Bologne, chez les Camaldules de San Damiano, où il commença à fréquenter « toutes sortes de personnes »³, à aller au café, au *Ridotto*, au théâtre, aux fêtes, ce qui, avoue-t-il ingénument, « ne m'était encore jamais arrivé »⁴.

Quoi qu'il en soit, si, pour des raisons personnelles ou pour l'apaisement de simples scrupules, Ortes crut pouvoir abandonner son monastère, il n'en demeura pas moins profondément religieux. Il le déclare du reste expressément dans son Journal : « Je retournais à la maison paternelle... après une absence de quinze ans et demi passée sous l'habit, en une religion pour laquelle je garde le plus vif sentiment de gratitude »⁵. Il conserva vraiment de son ancien état un souvenir attendri, et ses relations avec les Camaldules s'affirmèrent toujours des plus affectueuses. Cicogna avait raison de dire : « En abandonnant la cucule, Ortes resta prêtre séculier »⁶.

1. — *Supra*, p. 2, n. 3.

2. — *Supra*, *ibidem*.

3. — Ne nous méprenons pas, cependant, sur les termes de cette déclaration. Le caractère sérieux d'Ortes, malgré sa liberté nouvelle, le poussa en effet à se créer des relations importantes et sûres. C'est ainsi qu'il parle, non sans fierté, de l'abbé Matteucci, du dottor Bianconi, de Paoli Lucchese, de la Signora Laura Bassi-Verati, de la Signora Francesca Bertolli-Cavazza, ses « amis les plus familiers ».

4. — *Memorie ined.* (CICOGNA, *Trattatelli ined...*, p. 14). C'est d'ailleurs ce qu'a parfaitement noté M. Giulio Natali : « ...a trent'anni lasciò la cella, qual che ne fosse la cagione, e si diè tutto a gli studii e a' viaggi. » *Storia Letteraria d'Italia. Il Settecento*, parte prima, t. I, p. 291.

5. — *Memorie ined.* (CICOGNA, *Ibid.*, p. 13).

6. — « L'Ortes perô abbandonando la cocolla rimase prete

Nous verrons d'ailleurs, par la suite, dans son œuvre économique, et surtout dans son traité *Des Fidéicommiss*¹, qu'il s'affirma le serviteur enthousiaste et fidèle de l'Eglise². Dans une lettre écrite des années après son abandon de la Règle, il se disait du reste « ecclésiastique de profession »³.

Le 15 juin 1744, après un séjour de treize mois à Bologne, Ortes revint à Venise. Là s'interrompent ses Mémoires d'ailleurs très courts : à partir de ce moment, les précisions sûres nous font défaut. C'est à peine si, par sa correspondance et ses œuvres, on peut le suivre dans ses voyages et ses villégiatures qui apportaient, de temps à autre, de courtes trêves à sa vie, tout absorbée par les études auxquelles il s'adonnait en pleine tranquillité dans la demeure accueillante de son ami Urbano Bottazzi, ministre de la Poste de Ferrare à Venise, où il s'éteignit le 22 juillet 1790, à soixante-dix-sept ans passés.

Ortes, tant que vécut son père, ne s'occupa guère des affaires familiales. Mais, celui-ci disparu, il dut, en plein âge mûr, s'efforcer de maintenir le bon renom de la maison de commerce. Hélas ! une formation toute spéculative ne vaut pas, en général, grand'chose dans la vie

secolare ». (*Trattatelli ined.*, Annotazioni, p. 18, n° 12, *in fine*). Ferrara, parlant d'Ortes, dit, lui aussi : « ...lo dico ...fanaticamente religioso, educato in convento per modo che tutte le meditazioni del pubblicista non valsero più a distruggere in lui il marchio del frate ». *Prefazione alla Biblioteca dell'Economista* (Prima serie, *Trattati complessivi*, vol. III, p. XX, XXI...).

1. — Voir *Infra*, chap. V, *Des Fidéicommiss*, p. 364 et suiv.

2. — C'est ainsi qu'il haïssait l'Angleterre protestante et oppose toujours dans ses écrits — par exemple dans les *Errori popolari sull'Economia Nazionale* et dans les *Fidecommessi* — les nations protestantes aux nations catholiques pour conclure à la supériorité de celles-ci sur celles-là. Voir également *Lettere sulla Religione e il Governo de' Popoli. Lett. Famil.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 262) ; Lett. XXVIII, à Michele Ciani, de Venise, le 6 avril 1782 (CUSTODI, p. m., t. XXIV, p. 405), et surtout son *Traité Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre.* (*Op. varie autogr.*, Marciana It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 81 à 94 recto et verso).

3. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*,

pratique. Il en fit la pénible expérience. S'occupant de négoce, en la manière des hommes de Lettres ou de Science, les résultats ne tardèrent pas à s'affirmer tout négatifs. Il tomba en faillite et « se mit à rentes viagères » pour assurer son existence et celle des siens.

Est-ce à dire, comme on l'a prétendu¹, qu'il vécut misérable ? Il ne le semble pas. Sans doute, il était très méticuleux, conservait ses livres de comptes², et surveillait de près ses intérêts³. Mais il y a là surtout précaution de sa nature prudente plutôt que nécessité réelle. On ne peut même pas dire qu'il fût obligé de travailler. Il le reconnaît lui-même : « Si j'avais dû gagner ma vie par quelque métier, je crois que je me serais fait musicien »⁴ : la musique était sa passion, comme celle de tout Vénitien. Il fut, en somme, un dilettante à la fois contemplatif et studieux : « Je n'ai jamais été très actif », avoue-t-il un jour⁵ ; et, dans une de ses Lettres, comme dans son Journal du reste⁶, il se reconnaît de tempérament fleg-

p. 165. Voir dans le même sens sa réflexion sur sa « profession » dans l'*Avis au Lecteur* qui précède le manuscrit de ses Sonnets (Op. varie autogr., Marciana, *ibidem*, f° 246 recto). Dans son Opuscule *Dell'Autorità di Persuazione e di Forza*, Ortes déclare encore : « Per me... ammetterò sempre la Religione cattolica sopra le altre, prescindendo ancora dalle verità eterne insegnate da essa, e che incomparabilmente accrescono il suo valore... », XII (Op. varie autogr., Marciana, *ibidem*, f° 110 recto ; CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 59 *in fine* et 60 *princip.*). Enfin dans l'Avvertissement à son *Essai de la Philosophie des Anciens*, il dit : « Questa fede cattolica io mi glorio di professare costantemente avvegnachè filosofo. » (*Saggio della filos. degli Antichi*, Avvertim. p. 6 *in fine*).

1. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 29.

2. — Lettre XXII, à Ciani, de Venise, 23 septembre 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV. p. 393).

3. — Voir Lettre XIV, à Michele Ciani, de Venise, 25 mars 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 373).

4. — « ...Se avessi dovuto procurarmi il vito con qualche mestiero, credo che quel della musica sarebbe stato il mio... ». Lettre XVIII, à Ciani, de Venise, 3 juin 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.* p. m., t. XXIV, p. 384).

5. — « Non sono mai stato molto attivo... » Lettre L, à Ciani, de Venise, 23 Mars 1786. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 459).

6. — « Il mio naturale di raro collerico, si stabilì flemmatico ». *Memorie ined.* (CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 11).

matique et indifférent¹. Mais, s'il estimait qu'un peu de paresse est nécessaire², il ne demeura jamais oisif, combattit la mollesse³, et défendit toujours, dans son *Economie Nationale* en particulier, la grande loi du travail universel.

Ce n'est donc pas la nécessité — puisqu'il se proposait plaisamment de vivre comme un mameluk⁴ — mais bien la volonté, aussi l'ennui de l'oisiveté, qui stimulèrent son activité intellectuelle. « J'en suis réduit à écrire quelque chose pour mon seul agrément »⁵. D'autres fois, il cherche à oublier dans l'étude ses soucis personnels.

Au surplus, si la question matérielle n'est point, pour Ortes, sans importance ; si, à l'occasion, il ne laisse pas de récriminer contre ses débiteurs qui volontiers « paient le plus tard possible, le moins possible et quand ils le peuvent ne paient rien »⁶, il semble que ses ressources fussent encore supérieures à ses besoins, puisqu'il put, à diverses reprises, augmenter ses rentes viagères⁷ — mode

1. — « Io veramente mi trovò per temperamento flemmatico e indifferente... » *Lettere in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, 9 août 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 175). Voir *Infra*, p. 29 et n. 1.

2. — Parlant de Guido Grandi, il le disait en effet « ...incapace di godere un poco di quella pigrizia che finalmente è necessaria a chi vive vita mortale... ». (*Vita del P. Guido Grandi*, p. 154).

3. — « ...ella vede ch'io colle mie dottrine non coltivo negli uomini mollezza o infingardaggine alcuna, ma che procuro all'opposto che questi poveri spensierati, in luogo di affaticarsi male per rendersi infelici e scontenti, s'affatichino meglio per rendersi contenti e veramente felici... » *Tre Lettere a Michele Ciani*. Lett. II, de Venise, 8 août 1778 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 356).

4. — Dans une de ses lettres explicatives sur l'*Economie Nationale*, il écrivait à Ciani : « Due altre vorrei pure scriverne ...e dopo queste penso di fare il poltrone senza più scrivere e di vivere da mammalucco per almeno 30 anni ». Lett. V, de Venise, 26 Juillet 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 342).

5. — « ...per fuggir la noja del quale (l'oisiveté) son poi ricorso al ripiego di scrivere quache cosa per mio solo trattenimento. » Lett. XXI, à Ciani, de Florence, 9 septembre 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 390).

6. — Lettre XXIX, de Venise, 9 novembre 1782. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 409).

7. — En janvier 1778, il est, dans ce but, à Rome : « Sappia

de placement par lui toujours préféré¹, — et même en laisser les arrérages s'accumuler².

D'ailleurs Ortes voyagea beaucoup, visita l'Angleterre et la France et fit d'assez nombreux séjours à l'étranger, à Vienne³, à Berlin notamment⁴; parcourut l'Italie, vint à diverses reprises à Rome, à Bologne, à Pise⁵, à Florence surtout où il comptait tant d'amis⁶, et dont il vantait,

che uno de' motivi per li quali mi trovo in Roma è quello d'impiegarvi certo danaro in rendite vitalizie... » Lett. VI, à Ciani, du 14 janvier 1778 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 349). Deux ans plus tard, il faisait encore un placement de cette sorte : « ...essendomi da ultimo stato francato un piccolo capitale di danaro, e desiderando io rimpiegarlo di nuovo, penso di far ciò con passarlo a codesto spedale di S. Maria Nuova in alcuni vitalizi... » Lett. XIII, au même, de Venise, 4 mars 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 369).

1. — Et dont il parle à diverses reprises dans sa correspondance. Voir, par exemple : CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, Lett. XIV, p. 372 ; XV, p. 374 ; XVI, p. 376 ; XXVI, p. 401 ; XXVII, p. 402 ; XXVIII, p. 404 ; XXIX, p. 408 ; XXXIII, p. 418 ; XXXIV, p. 419 ; XXXVIII, p. 433 ; LI, p. 460...

2. — Voir Lett. XLV, à Ciani, de Dolo, 10 juin 1785 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 447) ; Lett. LIII, au même, de Venise, 9 décembre 1786 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 466).

3. — Dans une lettre à son ami Francesco Algarotti, de Venise, 2 décembre 1746, il précise avoir fait un séjour de plus de deux mois à Vienne. (G. CADORIN, *Lettere di Giammaria Ortes Veneziano a Francesco Algarotti*, Marciana misc., 721, opusc. n° 18. — Il date de Vienne ses *Riflessioni sopra i drammi per musica* : « di Vienna questo dì ultimo di Ottobre 1755 » ; son *Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta e del Faraone* : « di Vienna questo dì 14 Febbraio 1756 della Natività » ; son *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni e sopra i Piaceri e i Dolori della vita umana* : « di Vienna questo dì 15 Aprile 1756. » C'est à Vienne en novembre 1756, qu'il commença son *Manlio Capitolino* qu'il devait finir à Venise en mars 1760. C'est encore de Vienne qu'il date — 12 novembre 1756 — son *Mémoire* manuscrit sur les *Riflessioni dimostrative sopra le memorie quasi dimostrative della Corte di Berlino del 1756*. (*Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 71 et 72, recto et verso).

4. — C'est de Berlin qu'il date son *Polissena* : « Berlino il primo Agosto 1756. » (*Op. varie autogr.*, Marciana It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 172, verso).

5. — Dans une lettre à Algarotti — de Venise le 23 juillet 1751 (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibid.*), — il parle précisément d'un séjour aux bains de Pise et de leurs amis communs qu'il a visités à Bologne au cours de ce petit voyage — *in questo viaggietto* — Francesco Zanotti, Eustachio, Domenico Fabri.

6. — Voir *Lettere in proposito della Econ. Nazion.*, Avviso dell'Autore. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 9).

dans son Journal, l'agrément des promenades qu'il y faisait, suivant l'usage, « le parasol à la main, suivi d'un serviteur »¹.

On conviendra que ce n'est pas là signe d'indigence. Au XVIII^e siècle, déjà, les voyages coûtaient cher, et Ortes était trop indépendant, vivait trop à l'écart, pour accepter, comme tant d'autres écrivains, des subsides des Souverains ou de puissants protecteurs². De plus, ainsi qu'en font foi maintes lettres³, il partait chaque année en villégiature, à Dolo notamment, comme les Vénitiens aisés. Ces voyages à Dolo furent même les seuls qu'il pût entreprendre vers la fin de sa vie, en raison de la proximité de Venise, distante de quatre heures à peine⁴.

Si l'on ajoute enfin qu'il publiait à ses frais ses ouvrages, ce qui ne devait pas laisser d'être dispendieux, même pour le nombre réduit d'exemplaires qu'il en faisait tirer⁵,

1. — « ...col parasole in mano, come qui s'usa, e col servitore dietro, come se fosse un canonico fiorentino nato, allevato ed invecchiato in questo paese... » (*Memorie ined.*). C'est à Florence d'ailleurs que se trouvaient presque tous ses amis. A Venise même, il n'en avait guère.

2. — Il y a là un trait caractéristique de l'époque. Le *Settecento* est, en effet, le siècle par excellence du mécénat. Le plus souvent le Mécène est un prince de l'Eglise ou un Patricien opulent et puissant qui, membre de plusieurs Académies, aime la belle littérature ; écrit lui-même aimablement en vers ou en prose ; fait dans son palais jouer la comédie, les tragédies classiques, chanter des oratorios ou des opéras ; s'enorgueillit de sa riche bibliothèque, de ses collections de médailles et de gravures choisies avec goût, de ses intailles, de ses pastels, de ses tableaux ; et dont l'existence fastueuse s'écoule au milieu d'une cour empressée de poètes, de musiciens, de peintres, d'architectes... (Voir : CONCARI, *Storia Letteraria d'Italia : Il Settecento*, Introd., p. 4 ; A. LOMBARDI, *Storia della Letteratura italiana nel Secolo XVIII*, t. I, chap. II, p. 13 à 26).

3. — Voir, par exemple, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, Lett. XIX, p. 386 ; XXXII, p. 416 ; XXXVIII, p. 432 ; XXXIX, p. 434 ; XLV, p. 447 ; XLVI, p. 448 ; XLVII, p. 451 ; LI, p. 459 ; LII, p. 461...

4. — « Questi son tutti i viaggi ch'io possa intrapendere al presente, cioè per una villa di qui lontana da circa venti miglia... nè mi azzarderei per più di lontano. » — Lett. XLVII, de Venise, 17 septembre 1785 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 451). Voir encore : Lett. XXXI (*Infra*, p. 63, n. 1).

5. — Non point par économie, comme il l'écrivit à Ciani : « Io

on ne saurait sérieusement contester qu'il n'y ait là un ensemble de faits propres à justifier un état de fortune modeste peut-être mais réel.

Cela est si vrai, qu'ayant un jour été qualifié de *claustrale ricco* par ses adversaires, sous prétexte que ses livres étaient favorables aux Réguliers opulents, il se borne à réfuter la critique de partialité dont on l'accuse sans s'élever contre l'erreur prétendue de sa situation aisée, ce qu'il n'eût pas manqué de faire — tant pour la valeur même de sa riposte que par souci de vérité — si vraiment il eût été pauvre¹.

Timide et réservé², condamnant — comme Alfieri³ — volontiers sa porte aux intrus, Ortes, riche en secret parce qu'il prenait de la vie ce qui lui permettait

intanto ne avea ordinato 120 non per economia di spesa, ma perchè non amo dispensare molte copie di questi miei libri. » — Lett. XXXVIII, à Ciani, de Venise, 22 mai 1784. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 433). Le Père abbé Camaldule D. Fortunato Mandelli écrivait au sujet des œuvres d'Ortes : « Le opere sono molte, e di ciascheduna stampa a sue spese non fece stampare che un assai scarso numero ; onde appresso pochi sono disperse ed esistono. » — Lett. à G. Bernardino Tominano di Oderzo, du 25 avril 1787. (Rapportée dans CICOGNA, *Trattatelli ined.* — *Elenco delle Opere manosc. di G. Ortes*, p. 41)..

1. — « ...quando han voluto dar notizie oltre ai miei scritti della mia persona ancora, tutti mi han fatto l'onore di credermi un *claustrale ricco* arguendolo dall'esser i miei libri favorevoli ai ricchi claustrali, quasichè in questo secolo di luce non possa avervi in mezzo all'Italia un secolare che parli de' claustrali ricchi con equità e sappia con loro esser giusto come cogli altri. » — *Annotazioni degli Errori popolari*, Annotaz. I, iv. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 156).

2. — Dès son séjour au monastère, il note cette timidité : « ...non ho mai potuto indurmi a sostenere pubbliche conclusioni, nè a rappresentare in tragedie e commedie, quantunque di queste prendessi grandissimo piacere ; nè ho mai sofferto d'esserre esaminato dai miei superiori medesimi sulla mia abilità... » *Memorie ined.* (CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 11).

3. — On sait qu'Alfieri, mécontent des événements politiques, avait apposé sur sa porte un écrit ainsi libellé : « Vittorio Alfieri non essendo persona pubblica, supponendosi di poter essere almeno padrone di sè in casa sua, fa noto a chiunque cercasse di lui ch'egli non riceve mai nè le persone, nè ambasciate, nè involti, nè lettere di quelli che non conosce e da cui non dipende. »

d'orner la réalité, mena une existence paisible et discrète entre ses livres et ses amis, peu nombreux mais sûrs et dévoués, comme l'Auditeur Michele Ciani, Filippo Neri, Erizzo, les Emo, Zanotti, Zenobi Cateni, le P. Calogera, Muratori, Metastasio¹, Cavalli, Bianconi, Francesco Algarotti — *Algarotti amatissimo*, comme il l'appelait² —, Scipione Maffei³, Giulio Cesare della Somaglia, Giuseppe Toaldo, l'archidiacre Albizzi, Rimbotti, l'abbé Chiaccheri, D. Giacomo della Lena, Andrea Memmo — pour ne citer que les principaux. Il avait du reste l'aversion de ces oisifs pour qui la Science n'est guère qu'un étalage de paroles vides ; l'Art, quelque occupation futile ou un excitant sensuel ; la Patrie, de vains honneurs ; la Religion,

1. — Ortes tenait Metastasio en haute estime. Dans une lettre à Algarotti (de Venise 4 décembre 1750), il exprime tout son regret de n'avoir pu le rencontrer à Vienne d'où le poète était absent pendant le séjour qu'il y faisait : « Non posso dirvi quanto mi sia dispiaciuto il partire di Vienna senza vedere il sig. abate Metastasio. » (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, opusc. n° 18). — Algarotti, ami fidèle d'Ortes (Voir LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 59 et 60), l'avait, en effet, quelques années plus tôt, en 1746, chaleureusement recommandé à Metastasio : « Bene a Metastasio ho scritto, quanto voi eravate amico mio e ammirator suo, quanto culto in ogni maniera di dottrina ed amabile, quanto degno in somma dell' amore, della stima e della famigliarità sua. » De même, le 3 Novembre 1758, Algarotti écrivait de Bologne à Ortes pour lui recommander l'abbé Morellet : « Se ne viene costà il sig. ab. Morellet, uno de' precettori del genere umano, come quello che ha avuto non piccola parte nella grand'opera dell'Enciclopedia, e spero vorrà ancora averne da ora innanzi. L'amabilità in lui non è minore della dottrina. So che farò a lui piacere grandissimo ed a voi ancora a far sì che possiate trovarvi insieme subito che arriverà in Venezia. Egli cerca gli uomini distinti ne' paesi dove va, ed io credo, indirizzandolo a voi, che vorrete ancora procurargli la conoscenza della Casa Emo, averlo indirizzato al vero suo fine. » (Fragments de Lettres rapportés dans LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 61).

2. — « Addio Algarotti amatissimo. Conservatemi la vostra cara e pregiatissima benevolenza... » Lett. de Venise, 4 décembre 1750. (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibidem*, n. 18).

3. — Qu'il critiquait plaisamment à l'occasion : « Ier sera nel teatro di San Samuele hanno rappresentato una nuova commedia del sig. Marchese Maffei, che porta il titolo *Il Raguet*. E' riuscito all'autore di eseguire quello che aveva in mente, ma ha avuto in mente pochissima cosa. » Lett. à Fr. Algarotti, Venise, le 28 janvier 1746. (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibidem*).

des oraisons profanes, prétextes à réunions mondaines, à intrigues sentimentales. Il leur reprochait, au lieu de lutter pour relever le prestige et la puissance de la Cité, de se révéler incapables d'actions énergiques, tyranneaux à perruque et à petite épée, médiocres en tout, au plus habiles à tenir une banque productive au *Ridotto*, ou à mener à bien des amours illicites... avec le consentement des maris. Les inquiétudes de sa santé toujours précaire, les critiques souvent injustes soulevées par ses ouvrages et dont sa susceptibilité était amèrement affectée, les soucis qu'éveillaient en son être émotif — bien qu'il s'efforçât de les accepter avec philosophie¹ — les bouleversements annonciateurs des catastrophes prochaines, l'abaissement politique et moral où stagnait Venise, nom orgueilleux jadis, maintenant ombre élégante qui depuis longtemps avait cessé de vivre pour bientôt définitivement cesser d'être, jetèrent comme un voile mélancolique sur sa vie, en contraste avec le milieu bruyant où, calmement, obscurément, s'écoulaient ses jours... Et lorsqu'un beau soir de juillet tout resplendissant d'or et de lumière, il s'éteignit doucement chez son fidèle Urbano Bottazzi, proche le Palais Dogal où si longtemps battit le cœur fier et puissant de la Sérénissime, s'évanouit une âme haute, se-reine, sensible à toute beauté, à toute noblesse de sentiments, courageuse dans sa foi et ses illusions autant que pouvait l'être une âme doublement italienne, parce que vénitienne, en ce XVIII^e siècle finissant².

Une âme ? Plus et mieux peut-être : un caractère que son œuvre nous révèle essentiellement original.

1. — « O tempora, o mores ! dic'ella... riflettendo appunto alle stravaganze e alle contraddizioni presenti. Ma di queste ve ne ebbero a tutti i tempi... Di tali, stravaganze e contraddizioni gli spiriti superficiali Volteristi soglion farsi un divertimento, e trarne motivo di scherzo e di derisione. — I Russoisti più riflessivi sogliono moralizzarne e prenderne tristezza. — Io ...credo che sià meglio investigarne le cagioni perchè credo meglio occuparmi che divertirmi, e instruirmi piuttosto che contristarmi ». Lett. XXVIII, à Ciani, de Venise, 6 avril 1782. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 406).

2. — Il fut inhumé auprès de ses chers Camaldules, dans

II. — LE CARACTÈRE D'ORTES D'APRÈS SON ŒUVRE

I

L'œuvre d'Ortes est considérable. La simple énumération de ses multiples ouvrages suffirait à elle seule pour donner une idée presque complète de son ampleur et de sa diversité. Nous les examinerons au cours de notre travail. Il n'est pas inutile, cependant, de mentionner, dès à présent, les principaux d'entre eux, puisque, au surplus, nous les citerons à tout instant dans l'étude psychologique de notre auteur.

On peut classer l'œuvre d'Ortes — ce sera du reste notre plan — sous quatre rubriques d'après l'ordre des questions traitées : les ouvrages d'argument scientifique ; les ouvrages d'argument philosophique, religieux, politique ; ceux d'argument littéraire ; enfin ceux d'argument économique.

I. — Les écrits d'Ortes traitant des Sciences en général et de la Mathématique en particulier, peu nombreux et d'importance réduite, n'offrent, nous le verrons¹, rien de spécialement notable. Exception faite pour la *Vie de Guido Grandi*² publiée à Venise en 1744, et le *Calcul sur les Jeux de la Bassette et du Pharaon*³ paru, également à Venise, en 1757, ils sont d'ailleurs demeurés inédits et figurent aux Manuscrits de la Marciana.

l'Eglise de San Michele de Murano, et sa dalle funèbre porte l'inscription suivante :

JO. MARIAE. ORTES. PRESBYTERO. VENETO.
PIETATE. IN. DEUM. ET. SCRIPTIS. IN. RELIGIONEM.
CLARISSIMO.
VIXIT. ANNOS. LXXVI. OBIIT. DIE XXII. JULII. MDCCXC.

1. — *Infra*, p. 70 et suiv.

2. — *Vita del Padre D. Guido Grandi, Abate camaldolese, Matematico dello Studio Pisano, scritta da un suo discepolo.* Venise, Giamb. Pasquali 1744.

3. — *Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta e del Faraone, aggiuntovi un Estratto di Lettera sopra il Giuoco pubblico di Venezia.* Venise, Giamb. Pasquali, 1757.

On peut citer entre autres ouvrages : *Quelques Solutions de Problèmes géométrico-mathématiques*¹; un *Extrait de la Physique pour les Gentilshommes : De l'Électricité*²; des *Institutions de Physique*³; des *Observations Sur la Probabilité de gagner ou de perdre aux cartes*⁴; des *Lettres diverses*, notamment celles relatives à la solution des équations du 3^e degré⁵.

En raison de la formation scientifique d'Ortes c'est, évidemment, une assez modeste production.

II. — En matière philosophique, religieuse ou politique, Ortes a, par contre, beaucoup écrit, sinon toujours avec originalité.

Il publia certains de ses ouvrages, comme le *Calcul sur la Valeur des Opinions et sur les Plaisirs et les Douleurs de la Vie humaine*⁶, paru à Venise en 1757; les *Réflexions sur les Objets appréhensibles*, Venise 1775⁷; le traité *De*

1. — *Alcune Soluzioni di Problemi geometrico-matematici. (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*

2. — *Estratto dalla Fisica per li Cavalieri : Dell'Elettricità. (Studi varii autografi, Marciana, ibid.).*

3. — *Istituzioni di Fisica. (Marciana, It., cl. IV, cod. CXCVI).*

4. — *Sulla Probabilità di vincita o di perdita nel giuoco delle carte. (Studi varii autogr. Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*

5. — *Copia di Memoria presentata al Sign. Procurator Emo nel giorno 14 Dicembre 1747, e mandata dal Sign. Angelo Quirini al Sign. Suzzi poco dopo. (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII). Copia di riposta alla Lettera del Sign. Abate Suzzi a S. E. Angelo Quirini. (Opere varie autogr., Marciana, ibid.).* Parmi les Lettres d'Ortes traitant de questions scientifiques, il faut citer celles au P. Calogera et au P. Costadoni (*Epistolario manoscritto da Ponte*); celle au Comte Francesco Algarotti que Custodi a publiée (*Economisti classici italiani*, p. m., t. XXIV). Enfin nous rappellerons une *Réponse à un Problème : Methodus inveniendi duas medias continuo proportionales geometricae seu solutio problematis Deliaci dicti auctore Balano Basilopulo. (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 227 recto à 229). Voir Infra, chap. II, II, p. 83, 84 et une Démonstration géométrique : (Studi varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 1 à 4 recto et verso; f^o 5 recto).*

6. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni e sopra i Piaceri e i Dolori della Vita umana. (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).*

7. — — *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili, sui Costumi e sulle Cognizioni umane per rapporto alle Lingue.*

*la Religion et du Gouvernement des Peuples*¹ et les *Lettres complémentaires* — Venise 1780² — ou celui sur les *Sciences utiles et agréables par rapport au bonheur humain* qui date de 1785³.

Mais son œuvre est, en ces matières, surtout inédite. Parmi ses manuscrits les plus importants, conservés à la Marciana, nous mentionnerons le *Calcul sur la Vérité de l'Histoire*⁴; certains fragments des *Sciences utiles et agréables*⁵; le *Calcul sur les Vices et les Vertus*⁶; l'étude originale sur le *Caractère des Américains*⁷; les *Réflexions d'un Philosophe américain futur sur les mœurs du temps présent*⁸; les *Considérations d'un Philosophe européen du temps sur les Réflexions d'un Philosophe américain futur*⁹; les traités sur les *Autorités de persuasion et de force*¹⁰, la *Confession chez les Catholiques*¹¹, ou la *Différence entre la Religion catholique et toutes les autres*¹²; les *Réflexions*

1. — *Della Religione e del Governo de' Popoli per rapporto agli spiriti bizzarri e increduli de' tempi presenti.*

2. — *Lettere sulla Religione e il Governo de' Popoli.*

3. — *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli per rapporto alla felicità umana.*

4. — *Calcolo sopra la Verità dell' Istoria.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

5. — *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli.* (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV; Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

6. — *Calcolo de' Vizi e delle Virtù.* (Studi varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).

7. — *Carattere degli Americani.* (Studi varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).

8. — *Riflessioni di un Filosofo americano di qualche secolo avvenire sopra i Costumi degli Europei del Secolo presente.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

9. — *Considerazioni di un Filosofo moderno Europeo sopra le Riflessioni d'un Filosofo americano futuro sui Costumi correnti d'Europa.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

10. — *Dell'Autorità di Persuasione e di Forza fra loro divise.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

11. — *Della Confessione fra i Cattolici.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

12. — *Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre.* (Opere varie autogr., Marciana, It., cl. II, cod. CXXXVIII).

sur les *Mémoires de la Cour de Berlin*¹, et son opuscule curieux *De la Science et de l'Art politique*².

Certains de ces ouvrages furent, il est vrai, publiés après sa mort³, d'autres repris dans la Collection des *Economistes classiques italiens*⁴.

III. — Les écrits d'Ortes strictement littéraires sont à peu près tous inédits. S'il consentit à faire paraître son *Essai de la Philosophie des Anciens*⁵ — Venise 1757 — et, la même année, ses *Réflexions sur les Drammi per Musica*⁶, son *Essai sur l'Homme*⁷, en 1771, il se refusa toujours à publier ses diverses pièces de théâtre ou ses vers : son œuvre littéraire est donc manuscrite. Seuls les quelques feuillets de son *Journal* — brèves et assez imprécises indications sur une partie seulement de sa vie — que Cicogna fit imprimer⁸, et de rares Sonnets⁹, paraissent avoir été connus jusqu'à ce jour.

1. — *Riflessioni dimostrative sopra le Memorie quasi dimostrative della Corte di Berlino nel 1756*. (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

2. — *Della Scienza e dell'Arte politica*. (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

3. — *Calcolo sopra la Verità dell'Istoria*, Venise, Fracasso 1815. *Dell'Autorità di Persuazione e di Forza ; Della Scienza e dell'Arte politica*. (CICOGNA, *Trattatelli inediti di Giammaria Ortes*, Portogruaro, 1853).

4. — On trouve, en effet, dans CUSTODI (*Economisti classici italiani*) les traités suivants : *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni* (p. m., t. XXIV) ; *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli* (p. m., t. XXIV, XLIX suppl.) ; *Della Religione e del Governo de' Popoli* (p. m., t. XXV, XXVI) ; *Lettere sulla Religione e il Governo de' Popoli* (p. m., t. XXV, XXVI).

5. — *Saggio della Filosofia degli Antichi esposto in versi per musica* (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).

6. — *Riflessioni sopra i Drammi per Musica, Aggiuntovi una nuova azione drammatica, Calisso Spergiura*. (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).

7. — *Saggio sopra l'Uomo, diviso in quattro Lettere d'Alessandro Pope, trasportato dalla poesia inglese nell'italiana*. 1771.

8. — *Diario* (CICOGNA, *Trattatelli ined. di Giamm. Ortes*, Portogruaro, 1853). Ce journal ne paraît pas figurer dans les Manuscrits d'Ortes à la Marciana : sa publication par Cicogna n'en présente que plus d'intérêt.

9. — Voir *Infra*, chap. IV, II, p. 210, et n. 2.

L'œuvre poétique d'Ortes n'offre rien de notable ; son œuvre dramatique, par contre, est loin d'être négligeable. Si, pour la première, on ne peut guère citer que les *Lamentations de Jérémie*¹ et de nombreux *Sonnets*² on trouve, au contraire, dans son Théâtre des pièces fort honorables : *Polyxène*³, *Marcus Attilius Regulus*⁴, *Manlius Capitolinus*⁵.

Il convient de noter encore son charmant récit de *Psyché*⁶, son *Jugement sur quelques poètes italiens illustres*⁷ et son *Catalogue des meilleurs auteurs français en prose*⁸.

C'est plus qu'il n'en faut pour désirer le connaître...

IV. — L'œuvre économique d'Ortes est des plus importantes, et son influence dans ce domaine fut considérable. Pour assurer le triomphe des idées qu'il croyait justes, il n'hésita pas, en effet — au prix de sérieuses difficultés — à publier les principaux ouvrages où il exposait sa doctrine.

Les *Erreurs populaires sur l'Economie Nationale*⁹, paru-

1. — *I Treni di Geremia Profeta, ridotti in versi italiani.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

2. — *Alcuni Sonetti, aggiunti al Ragionamento delle Scienze Utili e delle Dilettevoli.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

3. — *Polissena, Azione drammatica, da rappresentarsi per musica a 5 voci.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

4. — *Marco Attilio Regolo, Damma per musica.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

5. — *Manlio Capitolino, Azione drammatica da rappresentarsi per musica a 5 voci.* (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

6. — *Favola di Psychè.* (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).

7. — *Giudizio sù alcuni poeti illustri italiani.* (Studi varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).

8. — *Catalogo de' migliori autori francesi in prosa per far conoscer il progresso della lingua.* — Il existe à la Marciana un exemplaire des *Erreurs populaires* collationné avec le manuscrit et

9 — *Errori popolari intorno all'Economia Nazionale, considerati sulle presenti controversie fra i laici e i chierici in ordine di possedimento dei beni.* — Il existe à la Marciana un exemplaire des *Erreurs populaires* collationné avec le manuscrit et

rent en 1771 — sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu — et, aussitôt, des *Annotations* spéciales¹. Son *Economie Nationale* fut publiée en 1774, sans nom d'auteur ni de lieu². Suivirent diverses *Lettres*³, pour réfuter les critiques que ses théories n'avaient pas manqué de susciter. Elles datent de 1778 et ne portent, elles aussi, ni indication de lieu, ni nom d'auteur ou d'imprimeur.

Le traité des *Fidéicommis*, également publié sans nom d'auteur ni de lieu, est de 1784⁴. Il faut en rapprocher la *Lettre aux Nouvellistes Littéraires de Florence*⁵ en réponse

corrigé par Ortes, qui avait, du reste, l'intention de publier une seconde partie de ce traité : les *Errori sul Governo de' Popoli*.

1. — *Annotazioni dell'Autore del libro degli Errori popolari sull'Economia Nazionale*.

2. — *Della Economia Nazionale*, Libri sei, 1774. C'est à Bologne qu'elle fut imprimée. Un exemplaire, collationné par Ortes avec le Manuscrit, et corrigé de sa main, est conservé à la Marciana. Le visa de l'Inquisiteur est daté de Venise, le 16 avril 1773.

3. — *Lettere scritte a diverse persone in proposito di detto libro* (Economie nationale). — Ces *Lettres* sont au nombre de dix-huit, dont six (Lettres IX à XIV) manquent. Le nom des destinataires n'y figure pas, mais seulement la mention *Al Sign. N. N.* L'exemplaire de la Marciana porte, de la main d'Ortes, avec des corrections et des adjonctions, le nom de quelques destinataires. Ce sont : pour les Lettres I, II, IV, V, l'Auditeur Michele Ciani, à Florence ; pour la Lettre III, le P. Maestro Pericorre, Carmelitano, à Padoue ; pour les Lettres VI, XII, il Nobile Sign. Conte N. ; pour la Lettre VII, il Nobile Sign. N. Venise ; pour les Lettres VIII, IX, il Sign. N. ; pour les Lettres X, XI, il Sign. Conte Antonio Dragoni, à Udine ; pour les Lettres XIII, XIV, il P. Lettore D. Guido Vio, Monaco Camaldolese, à Murano ; pour les Lettres XV à XX, Monsign. Giulio Cesare della Somaglia, à Rome. — A ces *Lettres* il faut ajouter *Tre Lettere al Sign. Audit. Michele Ciani* (publiées par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXIII, p. 312 à 391) ; *Tre nuove Lettere sulla Economia Nazionale*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX suppl., p. 67 à 168) ; et diverses Lettres inédites publiées par LAMPERTICO (*Giam. Ortes e la Scienza econom. al suo tempo*, Append. II, p. 280 et suiv.).

4. — *Dei Fidecommessi a Chiese e Luoghi pii, in proposito del termine di mani-morte introdotto a questi ultimi tempi nell'Economia Nazionale*. Libri due, 1784. Comme pour les *Errori popolari* et l'*Economia Nazionale*, il existe à la Marciana un exemplaire avec la mention autographe « *Confrontato col Ms e dall'Autore incontrato* ».

5. — *Copia di Lettera scritta addì 29 Gennajo 1785 ai Signori Novellisti Letterarii di Firenze, l'Autore del Libro de' Fidecom-*

à leurs critiques sur le nouvel ouvrage d'Ortes¹, et une autre *Lettre* spéciale tendant à la même fin².

Peu d'années après — en 1790 — paraissaient à Venise les *Réflexions sur la Population*³. Ecrites, d'après les indications mêmes du manuscrit, avant 1775, elles furent retouchées et refondues, au moins partiellement, par Ortes en 1787 et 1788⁴.

Ces ouvrages, de beaucoup les plus importants, ont été à nouveau publiés par des auteurs contemporains. Custodi les a repris, en effet, dans ses *Economistes classiques italiens*⁵, et, plus récemment, le professeur Ferrara, dans sa *Bibliothèque de l'Economiste*, a retenu *l'Economie Nationale*⁶, en même temps que les *Lettres* qui en forment le commentaire⁷.

messi non stampato in Venezia e non pubblicato (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII).

1. — Ces critiques parurent dans le n° 41 du 17 décembre 1784.

2. — *Lettera dell'Autore in proposito del Libro de' Fidecommessi, in data 15 Gennajo 1784 m. v.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII).

3. — *Riflessioni sulla Popolazione delle Nazioni per rapporto all'Economia Nazionale*. Le manuscrit est à la Marciana : *Opere varie autografe*, It., class. II, cod. CXXXVIII (f° 112 verso, f° 113 à 147 recto et verso) pour les chap. I à XXIX ; *Studi varii autografi*, It., class. XI, cod. CXXXV (f° 69 à 75 recto et verso f° 76 recto), pour les chap. XXX à XXXIV. Notons pour mémoire, car il n'apporte aucune contribution nouvelle à son système, un manuscrit inachevé d'Ortes : *Popolazione perchè non cresca per l'Agricoltura, per le Arti e pel Commercio*.

4. — Il est en effet mentionné au manuscrit (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 135 recto) à la fin du chapitre XVII : « *Stesa prima del 1775, Riffatta in parte del 1787.* » Et à la fin du chapitre XXIX (*ibid.*, f° 147 verso) : « *Stesa prima del 1775, Riffatta del 1788.* »

5. — Les *Errori popolari*, au t. XXV, p. m., p. 5 à 231 ; Les *Annotazioni*, au même tome, p. 235 à 258 ; *L'Economia Nazionale*, aux t. XXI et XXIII, p. m. ; Les *Lettere scritte a diverse persone*, au t. XXIII, p. m., p. 7 à 312 ; Les *Fidecommessi* au t. XXVII, p. m. ; Les *Riflessioni sulla Popolazione*, au t. XXIV, p. m., p. 7 à 147, et t. XLIX suppl., p. 169 à 254.

6. — *Biblioteca dell'Economista*, P^a S^{ie}, *Trattati complessivi*, vol. III, p. 783 à 1017 (Turin, Pomba 1851-1852). Au cours de notre étude des divers traités économiques d'Ortes, nous renverrons à l'ouvrage de Custodi.

7. — *Bibliot. dell'Econom.* (*ibid.*, p. 1020 à 1112). Ferrara a également publié *Tre Lettere a Michele Ciani* (*ibid.*, p. 1113 à 1136).

Mais à côté de ces ouvrages, il en est qui demeurèrent manuscrits, ou furent, à l'occasion, publiés par des chercheurs dans des plaquettes à peu près inconnues. Nous citerons, entre autres : *l'Ingérence du Gouvernement dans l'Economie Nationale*¹, *l'Egalité des Richesses et de la Pauvreté*², les *Réflexions sur les Rentes du Principat*³, le *Discours sur l'Economie Nationale*⁴, inachevé, les *Diverses Pensées sur l'Economie Nationale*⁵.

Or tout cet ensemble hétéroclite de Raisonnements, de Discussions, de Problèmes, d'Observations, reflète parfaitement le caractère d'Ortes. Sa vie en recul et son œuvre, qu'anime et vivifie un grand élan de sincérité, s'harmonisent étroitement.

Pensée lumineuse, savoir profond et divers, il reflète ce *Settecento* si passionnant, où palpitèrent tant d'espairs, s'élaborèrent tant de réformes, s'affirmèrent tant de progrès. On vit alors *l'Arcadia* perdre son influence, et une littérature vivante se substituer à son archaïsme ; la Scholastique — avec Guido Grandi⁶ — passer au second

1. — *Dell'Ingerenza del Governo nell'Economia Nazionale*. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 14 à 23 recto et verso). — Ces Observations furent, par la suite, publiées, en 1853, par LAMPERTICO (*Giam. Ortes e la Scienza econom. al suo tempo*, Append. V, p. 332 et suiv.) ; et, en 1863, par G. FOVEL.

2. — *Dell'Eguaglianza delle Ricchezze e della Povertà nel comune delle Nazioni*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 99 à 103 recto et verso). CICOGNA (*Trattatelli ined. di Giam. Ortes*) a publié cet Opuscule.

3. — *Riflessioni sulle Rendite del Principato, sulle Rendite pubbliche in proposito di Economia Nazionale*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, ibidem, f° 17 à 27 recto et verso ; 28 recto).

4. — *Discorso sull'Economia Nazionale*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, ibidem, f° 233 à 242 recto et verso ; f° 243 recto).

5. — *Varii Pensieri sopra l'Economia Nazionale cioè sulla Popolazione, sulle Famiglie, sull'Interesse del danaro*. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV). Nous citons encore pour mémoire, dans ses Manuscrits, des *Osservazioni sopra una Dissertazione nel Giornale del Commercio, di Giugno 1759, Dicem. 1759, al Conte di Rosemberg, Ministro Cesareo*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).

6. — *Vita del P. Guido Grandi*, p. 17 et 18 ; p. 111, 114. Voir *Infra*, p. 36, n. 1.

plan ; la Philosophie — avec Vico — apparaît dans sa notion moderne ; la Critique et l'Histoire — avec les Muratori, les Beccaria, les Filangieri — supplanter les chroniques incertaines et fantaisistes ; les Sciences physiques — avec les Spallanzani, les Piazzzi, les Volta — imposer à l'admiration universelle leurs découvertes et leurs lois ; le Théâtre dramatique, — grâce aux efforts et à la fécondité créatrice des Métastasio, des Goldoni, des Alfieri — naître et se développer aux lieu et place des vieux systèmes surannés jusque là en honneur ; les principes de Gouvernement s'affirmer avec force dans des conceptions sociales nouvelles, sous l'influence énergique d'hommes d'Etat éclairés — les Tanucci, les Du Tillot, les Verri, les Fossombroni — ; l'Economie politique, préciser ses dogmes avec les Galiani, les Genovesi, les Ortes, les Carli... En un mot un réveil intellectuel et moral de l'Italie entière, une sorte de *Rinascimento*, où s'affirme fièrement l'indépendance de l'Homme devant l'Autorité, quelle qu'elle soit — du Prince ou du Peuple.

Aucun de ces grands mouvements ne fut étranger à Ortes. Sans dépouiller complètement les antiques disciplines, dont il demeura toujours imprégné, il sut s'intéresser à chacun, avec un bonheur inégal, sans doute, ce qui lui valut d'être cité tantôt comme un intellectuel puissant, tantôt comme un penseur confus. Il est vrai qu'il fut peu connu de son vivant ; on l'ignora davantage encore après sa mort. Aussi les rares écrivains qui parlèrent de lui¹, ont-ils, en général, mal interprété sa

1. — Voir par exemple : ALBERTO ERRERA : *Storia dell' Economia Politica nei secoli XVII e XVIII negli stati della Repubblica Veneta* (p. 92, 156) ; FRANCESCO FERRARA, *Esame storico-critico di Economisti e dottrine economiche del Secolo XVIII e prima metà del XIX* (vol. I, p. 289 et suiv.) ; *Prefazione alla Biblioteca dell' Economista, Prima Serie, Trattati complessivi* (vol. III, p. XX, XXI, XXII, LXIII...) ; ANTONIO LOMBARDI, *Storia della Letteratura italiana nel Secolo XVIII* (t. I, p. 324, 325) ; ULISSE GOBBI, *La Concorrenza estera e gli antichi Economisti italiani* (p. 197, 202) ; JULIUS KAUTZ, *Die Geschichtliche Entwicklung der Nationalökonomie* (p. 381, 383) ; WILHELM ROSCHER, *System der*

pensée, concentrée loin des apparences extérieures dans l'intime signification du sujet et du style¹, ou imparfaitement saisi ses théories pour n'avoir peut-être pas eu la patience de déchiffrer ses manuscrits en entier, ni d'approfondir ses concepts². Voilà pourquoi, tandis que certains lui reconnaissent à peine quelques qualités au regard de ses nombreuses exagérations³, d'autres le jugent avec une sévérité excessive et même injuste⁴; ou l'exaltent certainement au-delà de ses mérites réels : il ne fut pas, en effet, ce « rival des plus fameux étrangers » dont parle Custodi⁵, ni ce « penseur sublime »⁶, cet « homme illustre »⁷, vanté par Meneghelli, Moschini⁸ et

Volkswirtschaft (t. I, p. 23, 57, 400, 417 ; t. II, p. 167, 285) ; H. WAGNER, *Staatsund Gesellschaftslexicon* (t. XIV, p. 694, 703) ; *Die Zeit, Wiener Wochenschrift*, 1897 (t. XI, p. 116, 177).

1. — Voir notamment chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. IV, § I, III, *Infra*, p. 350, n. 3.

2. — « ...on éprouve une grande fatigue à lire ses Traités et plus encore à les comprendre. » (PECCHIO, *ouv. cit.*, p. 266). Nous verrons qu'Ortes ne se faisait aucune illusion à cet égard. (*Infra*, p. 32, n. 1).

3. — PALGRAVE, *Dictionary of Political Economy*, V^o Ortes ; LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 245 à 247. — « Un ingegno stravagante, ma di profondi pensieri fecondo, possedette Giammaria Ortes... » (A. LOMBARDI, *Storia della Letterat. ital.*, t. I, liv. II, p. 324).

4. — Par exemple FRANCESCO FERRARA, *ouv. cit.*, t. III, p. LVIII, le qualifie de « pessimo economista » ; GANILH, dans ses *Systèmes d'Economie politique*, trouve sa doctrine « décourageante et monstrueuse » au point de dédaigner d'en faire la moindre critique.

5. — « Originale, profondo e rivale de' più illustri stranieri è tra i nostri il Veneto Ortes, le di cui opere in parte manoscritte e tutte inedite... » (*Ouv. cit.*, *Notizie di Giam. Ortes*, p. m, t. XXI, p. V. *in fine*). Plus loin, il ajoute : « Il breve cenno... degli importantissimi argomenti sui quali scrisse Giammaria Ortes, e ancor più la lettura delle sue opere... daran motivo a grandemente maravigliarsi come un tant' uomo che a ragione si dee annoverare tra i sommi ingegni, di cui s'onora l'Italia... » (*Ibid.*, p. XXVIII, *in fine*).

6. — « ...qual pensatore sublime, che maggioreggia tra sommi nel disvelare le non dubbie fonti della prosperità e della opulenza de' popoli. » MENEGHELLI, *Elogio di Giam. Ortes. (Opere Scelte*, t. III, p. 113).

7. — MENEGHELLI. (*Ibidem*, p. 122).

8. — « Fù l'Ortes un uomo... fornito d'une mente leibniziana. »

Cossa¹ ; ni ce « génie » que généreusement Trinchera ou M. Giulio Natali² signalent à notre admiration. Mais il représentait bien, dans sa complexité extrême, attrayante et bizarre, l'esprit varié à l'infini de l'Italie du temps, mélange singulier de traditions désuètes et de conceptions les plus généreusement novatrices³.

Et nous le verrons, tour à tour, mathématicien éminent, philosophe sagace, moraliste rigoureux, pédagogue averti, psychologue pénétrant autant que physiologiste éclairé, politique épris de liberté, mais strict doctrinaire religieux, critique incisif⁴, économiste de race, démographe original.

Tout l'attire. Il étudie tout. Il polémique sur tout. Il

Quelques lignes plus loin, il le qualifie d'« ammirabile pensatore ». (MOSCHINI, *Della Letteratura Veneziana del Secolo XVIII fino a' nostri giorni*, t. III, p. 137).

1. — « Le prêtre Jean-Marie Ortes, le plus illustre des économistes vénitiens du siècle passé... » (L. COSSA, *Histoire des Doctrines Economiques*, traduct. A. Bonnet, part. II, chap. VII, § 6, p. 294 *in fine*, 295 *princip.* — Voir encore : *Introduzione allo studio dell'Economia politica*, part. II, chap. II, p. 305).

2. — M. G. Natali le qualifie en effet de « geniale economista ». (*Idee, Costumi, Uomini del Settecento*. G. Parini e il pensiero religioso nel secolo XVIII, p. 68 *in fine*). — Cf. également *Storia Letteraria d'Italia. Il Settecento*, parte prima, p. 291.

3. — Lampertico disait très justement à son sujet : « In qualche modo egli sembrami arieggiare il suo secolo, che quasi senza accorgersi andava vestendosi a nuovo, mentre tuttavia teneasi stretti di sopra i vecchi cenci. » (*Giam. Ortes e la Scienza econom. a suo tempo*, Proemio, p. 20). M. Giulio Natali dit également, en parlant d'Ortes : « E' autore di opere anonime... talvolta paradossali nella sostanza, mista di vecchio e di nuovo. » (*Storia Letter. d'Italia. Il Settecento*, parte prima, t. I, p. 291).

4. — Nous signalerons, sans entrer dans le détail, sa critique de l'Expédition des Argonautes : *Giudizio sul libro intorno alla spedizione degli Argonauti in Colco*. Ses observations portent surtout sur les Liv. I, (n. XIX, XXII, XXIII) ; Liv. II (n. I, V, XI, XIII, XXII, et fin du Liv. II) ; Liv. III (n. XXXIX) ; Liv. IV (n. V, XXVI), (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 42 à 44 recto et verso). Voir notamment ce qu'il disait de Goldoni dans une lettre à Algarotti, de Venise, 4 décembre 1750 (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, opusc. n° 18) ; du Coriolan de l'abbé Sériman, (Lett. de Venise, 28 janvier 1746, G. CADORIN, *ouv. cit.*, Marciana, *ibid.*). — Cf. encore A. LORIA, *Delle modernità di Giammaria Ortes* (in *Atti del R. Istituto Veneto*, 1900-1, t. LX, p. 11).

connaît tout¹. Dans la multiplicité de ses connaissances, il sait unir harmonieusement à la sévérité rigide des principes l'agrément de la fantaisie la plus imprévue. Il nous transporte des spéculations les plus hautes ou des observations les plus subtiles, aux problèmes les plus pratiques ou les plus courants de la vie matérielle et sociale².

II

Strict partisan des vieilles choses, gardien jaloux des traditions comme on garde un foyer, doucement maniaque et volontiers avouant sa manie, ennemi de toutes les bassesses, de toutes les corruptions, ni ambitieux, ni avide, Ortes, en sa manière d'être et de vivre, offre avec ses contemporains du *Settecento* le contraste le plus net et le plus frappant³.

Rétrograde si l'on veut, mais enthousiaste pour les idées qui lui son chères, si différentes de celles communément admises qui blessent sa bonté, sa droiture native, qui stupéfient davantage encore son esprit et angoissent son cœur. L'unité de sa vie s'impose en ce

1. — Algarotti pouvait lui écrire sans ironie : « Che fate voi ? Tragedia o canzoni anacreontiche ? Poesia o matematica ? Che a voi stà così bene in mano la lira come il compasso, e delle lire ne avete più registri. » — Et une autre fois : « Voi dunque passate dalla morale alla fisica, dal Lodoli al Croller ? » (Rapporté dans LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 38). — Voir *Infra*, chap. II, 1, p. 65 et n. 2.

2. — Voir par exemple à ce sujet une note manuscrite sommaire, relative à une série de réfutations sur un Règlement d'eau : *Note ad una Lettera in proposito di Regolazione d'Acque*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 75 recto et verso, 76 recto).

3. — Il disait des mœurs de son temps : « Al presente..., il vizio passa spesso per virtù, l'ipocrisia per religione e l'arbitrio e la crudeltà per prudenza e saviezza umana Finalmente l'umana ragione ...al presente è addormentata ed inerte, non vegliando in ciascuno che l'amor proprio o l'interesse... » *Lettere sulla Relig. e il Govern. de' Popoli*, Lett. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m. t. XXVI, p. 376).

siècle tourmenté, « versatile et ingénieux »¹, où surgirent de tels et si profonds bouleversements dans les mœurs, la politique et la pensée humaine, qu'un homme né en 1730 et mort en 1800 aurait, comme il a été dit avec raison², malaisément reconnu dans sa vieillesse le monde familier à son adolescence.

Réfléchi, discret dans ses joies, courageux dans ses infortunes³, Ortes est naturellement ami du calme et de la paix. Il aime, à la nuit tombante, gagner, pensif, par le pont de la Paille et la rive des Esclavons, les espaces déserts vers l'Arsenal. Et là, dans le silence et le recueillement, il médite à loisir tandis qu'au loin, atténuées dans l'air limpide, les heures fugitives s'égrènent, à la tour de l'Horloge, sous le marteau des deux Maures de bronze. D'autres fois, il erre par les chemins de marbre pour mieux sentir, au cours de ces promenades solitaires et sans but, battre le cœur intime de la Cité anachronique où choses et gens, dans un contraste harmonieux, affirment la pérennité de la grandeur ; où les humbles vivent dans une pauvreté orgueilleuse encadrée de splendeurs... Et plus tard, vers le déclin de sa vie, alors que ses forces affaiblies ne lui permettent plus les promenades, il aime se faire conduire vers Murano où tant de souvenirs d'enfance l'attirent ; vers Burano, l'île des dentellières ; vers Torcello aux ponts de brique d'une patine si chaude et si douce, avec son antique basilique romane aux mosaïques byzantines, témoin austère d'un passé d'orgueil et de foi.

En somme, avec ses sentiments de Vénitien du XVIII^e siè-

1. — G. NATALI, *Idee, Costumi, Uomini del Settecento*, Avvertenza, p. 7.

2. — R. BONFADINI, *Da Acquisgrana a Campo-Formio. (La Vita italiana nel Settecento, p. 7).*

3. — Il s'est dépeint dans ces vers touchants d'humilité :

...Giova al mortale
Dalla primiera età soffrir il giogo
Delle sventure umane. Assiso starsi
Tranquillo, taciturno, in se raccolto,
E tollerando alleggerir gl'affanni.

I Treni di Geremia Profeta, chap. III, (IX-X), (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class II, cod. CXXXVIII, f^o 215 recto.)

cle tempérés par son éducation, passionné de beauté, vibrant d'enthousiasme, il y a en lui un peu des *Rusteghi* de Goldoni, stricts, sévères, acharnés au devoir, hargneux pour le bien, généreux et pitoyables, et chez qui survit quelque chose de l'âme hautaine de la Sérénissime d'autrefois. Alors que l'on est sceptique ou indifférent, il demeure religieux « comme un vieux décrépît ou un petit enfant ». Tandis que l'on se complaît dans les loisirs d'une vie facile, il fait violence à sa nature indolente¹, étudie ou écrit sans relâche et, nous l'avons vu, sur les sujets les plus divers, dans les domaines les plus variés de la connaissance humaine. Certes, sa manière lui vaut maints sarcasmes dont, à la fois ombrageux et confiant, il demeure étonné. Mais qu'importe ! Ces mécomptes, si pénibles soient-ils, si injustes à l'occasion aussi, ne peuvent ébranler cette trempe d'ancien bourgeois de Venise, attaché à l'ordre de choses qui fit grande la République, conservateur opiniâtre et têtue, ennemi des modes et des coutumes nouvelles, façonné par une discipline autochtone et séculaire à la sobriété, à l'épargne, au respect de la Seigneurie et du Patriciat, qu'il sait, malgré tout, être de son sang². Et s'il médite alors que d'autres se dissipent, s'il vit avec cette tranquillité un peu dédaigneuse de ceux qui se suffisent à eux-mêmes, ce n'est point pour faire montre d'esprit fort : de bonne volonté, sinon toujours de bonne humeur, il estime avoir droit à sa place, toute modeste, au grand soleil, et s'affirme simplement de cette

1. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni*, § VI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 175).

2. — Il y avait à Venise quatre classes de noblesse : celle remontant au XII Tribuns qui élurent le premier Doge en 677, ou aux familles qui, sans avoir eu part à l'élection, se rattachaient plus ou moins directement à eux. Celle comprenant les familles qui pouvaient avoir fait partie du Grand Conseil à l'époque où le droit d'y siéger devint héréditaire. Celle formée des trente familles élevées au Patriciat 90 ans après la clôture du Grand Conseil, pour services rendus ou secours fournis à l'Etat pendant la guerre de Chiozza — 1381. Celle enfin composée, après la chute de Candie, par les nobles candiotes réfugiés à Venise, les nobles de Terre-ferme ou les simples citoyens de Venise qui avaient acheté le Patriciat.

classe honnête, paisible, robuste et saine, de moralité courante, de sens commun évident, de sagesse toute unie, aux plaisirs décents et permis, à l'esprit avisé, droit et ponctuel, tour à tour bonhomme, malicieux et enjoué.

Pour pénétré qu'il fût de la vérité de ses opinions, stimulant efficace à les défendre avec une énergie qui va parfois jusqu'au paradoxe, Ortes était loin, cependant, d'avoir la suffisance prétentieuse que donne la confiance aveugle en soi : « Je sais bien que... dans mes livres, il peut y avoir maints passages... à retoucher et corriger »¹. C'est ce qu'il reconnaît également dans la *Lettre Familière*, sorte de préface à ses *Lettres sur la Religion et le Gouvernement des Peuples*². Parfois il demande qu'on lui signale les erreurs qu'il a pu commettre³, dont il ad-

1. — *Annotazioni degli Errori popolari*, Annotaz. I. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 240, 241). Il disait du reste dans ses *Sciences Utiles* : « ...è semper gran scienza il conoscer di nulla sapere... il dichiararlo conoscendolo per istudio è la Scienza d'ogni altra migliore ». *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli*, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 168). Dans la conclusion de son *Calcul sur les Plaisirs et les Douleurs*, il dit également : « ...tutti i raziocini umani non son che follie. Quando poi dico tutti, non eccettuo i miei calcoli. » *Calcolo de' Piaceri e de' Dolori della vita umana*, § VI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 318).

2. — « ...se ...v'avranno alcuni che credessero trovarvi qualche sbaglio di raziocinio, potrebbe forse essere ch'essi non s'ingannassero » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 262). Voir encore Lett. II, du 12 février 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 312 *in fine*).

3. — « ...se ...vi avesse qualche paralogismo e qualche passo falso, ella me lo additi perchè io possa riconoscerlo e ritirarmene ». *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, 12 février 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 286 *in fine*). Voir encore CUSTODI, *ibidem*, p. 313 ; Lett. IV, 16 décembre 1780, (*Ibid.*, p. 344, 345) ; Lett. XII, du 31 mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 211) ; Lett. IV, à Ciani, de Venise, 28 Janvier 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 337). Dans une autre lettre à Ciani, il dit : « Mi farà ben piacere di notare... tutto ciò che... le paresse falso, incoerente o confuso ancora e bisognoso di dichiarazione migliore... » Lett. XV, de Venise, 1^{re} Avril 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 375). Voir aussi *Dell'Ingerenza del Governo nell'Economia Nazionale*. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., clas. XI, cod. CXXXV, f^o 23 verso ; LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. V, p. 348).

met la possibilité, même dans les rectifications ou explications qu'il donnait de ses doctrines¹, témoignant ainsi de cette docilité d'esprit qui est le propre du vrai savoir².

On comprend qu'avec de tels scrupules, il supportât difficilement les critiques partiales ou malveillantes. Or, à l'exception de ses familiers, on le jugea toujours avec sévérité. Et cela, bien plus par animosité personnelle que par légitime souci de discussion éclairée. Les Nouvellistes de Florence notamment³ lui reprochaient ses idées étranges, ses vues étroites, son esprit nébuleux, son style obscur⁴, et de chercher à pénétrer au fond de la Science sans en avoir trouvé le fil⁵. En vérité, ce n'est point sans

1. — « Queste... sono le considerazioni che ho creduto qui d'espore, per rispondere a' suoi dubbi e alle sue eccezioni sul mio libro. Non so quanto possan esse valer per se stesse ». *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. VII, du 13 Janvier 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 39). Voir aussi Lett. XIII, 7 Avril 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.* p. 243).

2. — « ...il vero sapere va ognor congiunto colla maggior docilità di mente e colla gentilezza di maniere migliore ». *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. X, du 10 Mars 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 103 *princip.*).

3. — Les *Novelle Letterarie* — publication hebdomadaire touchant les Lettres, les Arts, les Sciences — commencèrent de paraître à Florence en 1740. Giovanni Lami, leur fondateur (1697-1770), adversaire déterminé des Jésuites, joignait à un vaste savoir une complète indépendance de pensée et une liberté de jugement inaccoutumée chez les Lettrés de son temps. Ardent en ses polémiques, « il n'avait pas de poils sur la langue ». La rudesse de ses attaques fait comprendre la vivacité des ripostes d'Ortes.

4. — Voir quelques-unes de leurs critiques dans les *Annotazioni degli Errori popolari*, Annotaz. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 235 et suiv.). Ces *Annotazioni* figurent à la fin de l'ouvrage d'Ortes sur les *Objets appréhensibles* (p. cxvii à cxxix, Marciana, *Rari*, 327). Nous avons donné les références dans Custodi, qui les a reproduites, pour permettre de les consulter plus aisément. Ortes ne fut d'ailleurs pas le seul à être pris à partie. Son ami, l'Auditeur Michele Ciani, eut également à subir leurs attaques, ce qui donne à Ortes l'occasion de lui conseiller, avec une sereine philosophie dont il ne faisait du reste guère montre pour sa part, de ne pas trop s'en indigner. Lett. X, de Venise, 18 Septembre 1779. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 358).

5. — « Un uomo di talento che ha trasporto di voler penetrar

raison parfois. Il l'avoue lui-même du reste : « Mon mélange est difficile à digérer »¹. Et si, à le lire, on éprouve une sorte de « contention d'esprit », c'est assure-t-il que ses doctrines ne permettent guère de fantaisie à qui les étudie², car il va toujours au fond des choses et ne saurait se contenter des apparences, comme tant d'autres³.

D'ailleurs, il se pique de ne laisser aucune observation sans réplique. Et, quelque amertume qu'il en éprouve à l'occasion, il s'efforce de le faire sans acrimonie⁴. A ceux qui taxaient ses théories d'extravagantes : « Ne sont-ce pas, au contraire, riposte-t-il plaisamment, les doctrines les plus extravagantes et les plus contradictoires qui sont en vogue, tandis que les plus vraies sont bien souvent considérées comme extravagantes et contradictoires elles-

nel fondo della scienza, non avendone forse esattamente scoperto il filo ». *Novellista di Firenze*, f° 21, Avril 1775, col. 235.

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 357). Voir aussi *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. III. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 138); *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 297).

2. — « Quella contensione di spirito che egli dice provare alla lettura della mia opera non vien dallo stile, ma dalle dottrine per quelle espresse che legate e connesse insieme non permettono al lettore di distrarsi dal soggetto per divertirsi coi fiori della favella ». *Annotaz degli Errori popol.*, Annotaz I, II. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 253).

3. — C'est le reproche qu'il adresse, d'une façon générale, aux penseurs de son temps et à son siècle : « ...se le cognizioni fra gli uomini sembrano a'nostri giorni più avanzate che ad altri, e si reputan essi più illuminati e più istruiti delle cose di quel che fossero i loro antenati, ciò non potrebbe accordarsi che in riguardo alle cognizioni apparenti, giacchè una simile riputazione ridonda in essi dalla facilità maggiore colla quale si ragiona da tutti d'arti e di scienze... tanto più comuni a tutti, quanto più adorni de' pregi dell'eloquenza. (*Riflessioni sugli Oggetti apprensibili*, chap. XVI, n. 2, p. LXXXIII). Et plus loin : « Per esser... questo secolo d'ogni altro il più adorno per cognizioni apparenti, dovesse trovarsi sia detto per modestia il più scempiato d'ogni altro per cognizioni reali. » (*Rifless. sugli Oggetti apprens.*, *ibid.*, p. LXXXIV). Voir *Infra*, p. 38, n. 5).

4. — « Peraltro che v'abbiano alcuni che sprezzano le mie dottrine economiche ciò pure non mi fa maraviglia e nemmeno mi dispiace, perchè quel che suole sprezzarsi non è sempre sprezzabile. » Lett. XXVIII, précit., à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 405). — Voir encore, *Infra*, p. 38, note 4.

mêmes ? »¹. Parfois, il répond avec dédain : quand il dénie, par exemple, aux *Efemeridi Letterarie* de Rome, le moyen de donner un exposé fidèle de son *Economie Nazionale*², ou note l'impuissance d'un gazetier milanais à comprendre ses doctrines³; parfois, avec ironie, quand il oppose ses ouvrages, réputés trop étudiés, à tant d'autres qui ne le sont pas assez⁴...

On s'explique du reste les reproches que ses théories provoquaient par la nouveauté des conceptions exposées⁵, par l'originalité des systèmes préconisés⁶, notamment sa méthode de rechercher l'apparence dans la réalité et non la réalité dans l'apparence⁷. Car, Ortes fut un penseur

1. — CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 406 *principio*.

2. — *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I, II. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 250 *in fine*).

3. — *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I, III. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 255).

4. — « Sta però a vedere se chi imputa il troppo studio abbia egli studiato abbastanza, ed io crederò che nel nostro caso possa dirsi che ne' nostri libri s'abbia almeno qualche studio, quando in quelli de' volgari economisti non ve ne ha punto ;... » Lett. XI, à Ciani, de Venise, 20 novembre 1779. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 364).

5. — Dans un fragment manuscrit intitulé « *Sul mio modo di ragionare* » que Cicogna rapporte (*Trattatelli ined. di Giammaria Ortes*, p. 20), il dit à ce sujet : « Pochi presero interesse nelle mie dottrine. Questi pochi però mi han tutti dichiarato di aver ciò fatto per aver in esse trovato un modo di ragionare tutt'affatto diverso da quello degli altri e che mentre quello degli altri li lascia per lo più sospesi e indecisi, pareva loro che il mio li lasciasse sempre più convinti e fuori di dubbio. » — Voir *Infra*, p. 48, n. 2.

6. — Carlo de Franchis, dans son intéressante Etude de l'Œuvre économique d'Ortes, dit à ce sujet : « E se la figura di Ortes austeramente si erge davanti le tendenze dottrinarie antecedenti e contemporanee, tale aspetto non perde anche se lo si confronta agli economisti futuri. » *Giammaria Ortes, Un sistema di Economia matematica nel' 700*, I, Introduz., p. 13.

7. — « ...gli uomini comunemente per acquistar cognizioni e nell' occuparsi nella ricerca del vero sogliono procedere dall'apparente al reale, ò investigare e spiegare il reale per l'apparente, cosa che non può mai ben riuscire. Io all'incontro procuro investigare o spiegare l'apparente per il reale delle cose, ciò che può molto bene riuscire, e che in pratica parmi il metodo più giusto e da preferir all'altro da chiunque del proprio intelletto faccia uso migliore. » (CICOGNA, *Trattatelli ined. di Giam Ortes, ibidem*).

profond¹. Et cette originalité qu'on lui concédait — mais pour la lui reprocher, ainsi qu'il l'avoue dans une de ses lettres² — il ne laissait pas d'en tirer quelque vanité : « Cela me fait honneur », déclare-t-il ingénument³. D'ailleurs, parti pris ou satisfaction intime, il ne consulte guère que son expérience propre⁴, et se soucie en général fort peu de ce qui a pu être dit, écrit ou pensé sur les sujets qu'il étudie⁵. Cela ne l'empêche pas d'être parfaite-

1. — Ingram reconnaît qu'il ne peut être facilement classé parmi ses contemporains. Il souffrirait, d'après lui, quelque rapprochement avec Justus Moser, économiste allemand du XVIII^e siècle, auteur des *Patriotische Phantasien*, 1774. (INGRAM, *History of Political Economy*, p. 77 et 81).

2. — « ...preso nel senso col quale sono caratterizzato... non fà onore alcuno ma dà idea come d'un uomo fantastico e biz-zaro, che s'allontana dalle altrui opinioni per seguire le proprie più stravaganti. » Lett. XLIV, à Ciani, de Venise, 28 février 1785. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 445).

3. — *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 238).

4. — On en trouve trace dans son *Calcol sur la valeur des Opinions* où il conclut : « ...nell'avanzare le dottrine medesime mi dichiaro di non aver seguitato alcun autore, e di non aver consultato che la mia propria esperienza e i miei sensi in un'età di mezzo, con un temperamento indolente e non prevenuto... » *Calcolo sopra il Val. delle Opinioni*, § VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 318). — Dans son *Avvertimento al Saggio della filosofia degli Antichi*, il dit avec sérénité : « ...non cercherò per qual cagione mi diverta purchè mi diverta ne se altri riman persuaso purchè mi trovi persuaso io stesso. » Voir encore, chap. IV. II, *Infra*, p. 225, n. 2.

5. — Lett. XXV, à Ciani, de Venise, 3 février 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 398). Il disait du reste à ce sujet dans l'Avvertissement de son *Essai sur la Philosophie des Anciens* : « Gli uomini per la maggior parte, trattandosi di arti e di scienze, in luogo di ricorrere alla Natura che ne è l'unica e la principale maestra, si fanno a esaminare il ricorso che n'an fatto gli altri deducendone quindi alcune regole colle quali restringono più ancora di quel che convenga la forza della fantasia e del sapere umano. » *Saggio della Filosofia degli Antichi...* Avvertim., p. 3. — Et nous verrons plus loin (chap. IV, II, p. 224 et suiv.) que c'est là précisément la base de sa démonstration de la supériorité des Modernes sur les Anciens : un trait caractéristique qui le rapproche encore de notre Descartes. Descartes n'avait cure de ce que d'autres avaient pu penser avant lui : « Vous devriez vous souvenir, répondait-il à Gassendi, que vous parlez à un esprit tellement détaché des choses corporelles qu'il ne sait pas même si jamais

ment éclairé sur les idées de son époque¹, comme sur les théories anciennes, en véritable citoyen de cette Europe intellectuelle du XVIII^e siècle qui formait, suivant l'expression de Cesarotti, « une grande famille » où chacun « faisait commerce d'idées dont aucun n'avait la propriété, mais dont tous avaient l'usage »². On trouve, du reste, dans cette indépendance d'esprit l'influence de son Maître Guido Grandi qui, continuateur direct des courageux philosophes du XVI^e siècle, si cruellement persécutés³, et tournant contre la Scholastique ce respect de l'Antiquité

il y a eu aucun homme avant lui, et qui, partant, ne s'émeut pas beaucoup de leur autorité. » — Huet, évêque d'Avranches, comme Vico du reste, imputait à grief à Descartes cette ignorance à son avis affectée pour dissimuler une érudition réelle, afin de paraître neuf en tout ce qu'il disait. (Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Histoire de la Philosophie cartésienne*, t. I, chap. XXVIII, Huet, p. 599 et suiv.; t. II, chap. XXVII, Le Cartésianisme en Italie, p. 538).

1. — Voir pour preuve, *Lettere in proposito della Econ. Nazion.* Lett. XVI, du 13 novembre 1784, à Zenobi Cateni, où il parle des travaux de Locke, Montesquieu, Genevosi, Hume, sur la Monnaie (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 260), et encore sa lettre au sujet des Anciens (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 375). Nous verrons par exemple qu'au point de vue littéraire les poètes et les prosateurs de tous les temps, aussi bien français qu'italiens, lui étaient familiers. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 38 à 40 recto et verso pour les Italiens ; f^o 51 à 56 recto et verso pour les Français. *Infra*, chap. IV, 1, p. 189 et suiv.).

2. — *Saggio sulla Filosofia delle Lingue*. Part. III. (*Opere*, t. I, p. 171 *in fine*, 172 *princip.*).

3. — Ramus périt dans les journées de la Saint-Barthélemy, victime des haines religieuses et philosophiques qu'il avait soulevées ; Giordano Bruno, livré par la République de Venise au Tribunal de l'Inquisition romaine, fut brûlé, au Champ de Flore, en 1600, le 17 février ; Vanini eut également une fin tragique. Parlant de ces philosophes qui allaient d'Université en Université, brisant les lourdes chaînes de la doctrine aristotélécienne, Francisque Bouillier pouvait avec raison écrire : « Poursuivis de ville en ville par la terrible accusation d'impiété et d'athéisme, ils n'ont point de demeure fixe sur la terre. Emportés par leur aveugle témérité, ils se livrent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, aux mains des juges et des Inquisiteurs ; ils languissent dans d'horribles cachots ; ils sont condamnés à faire amende honorable, torturés, trainés au supplice... ». *Histoire de la Philosophie cartésienne*, t. I, chap. I, Précurseurs de Descartes, p. 26).

qu'elle avait consacré, osa, le premier, à l'Université de Pise, s'élever contre la doctrine d'Aristote¹.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'Ortes recherchât volontairement la contradiction. Sa conception des diverses questions politiques, économiques ou philosophiques, il le constate lui-même à diverses reprises², en est la seule cause. Elle apparaît, en effet, tellement différente de celles alors admises, que, de son aveu même, cela prend toute l'apparence d'un contre-pied systématique³. Mais, s'il discute, c'est qu'en conscience, il croit

1. — Ortes dit, à ce sujet, dans la *Vita del Padre Guido Grandi* : « Allora in quell'Università non correva altra filosofia che quella di Aristotele, e l'impacciarsi con altri, che con questo autore si stimava materia di stato, invigilandosi attentamente da' Presidenti, perchè si tenesser lontani, i sistemi moderni, che si riputavano indurre corruttela ne' costumi, e sovversione nella Religione. Il Padre abbate Grandi... potè aver il vanto di rinegare, il primo di tutti, la servitù prestata a quello Filosofo in quella Università, con introdurvi la Filosofia libera », p. 17 et 18. Voir encore sur l'opposition à ses doctrines nouvelles que l'on suspectait de dévoyer la jeunesse (*ibidem*, p. 111, 114). Guido Grandi avait même fait un résumé pour ses élèves des *Principia Philosophiae* de Descartes. Désigné en 1707 par Cosme III comme son Mathématicien — titre accordé dans le passé à Galilée, Torricelli, Viviani — il obtint en 1714, à la mort d'Alexandre Marchetti, la chaire de Mathématique et la Surintendance des Eaux de la Toscane. Aussi est-ce dans ses cours de Mécanique, d'Hydraulique et d'Optique que l'on trouve la marque de son adhésion au Cartésianisme. En 1724 il fit paraître un poème latin, la *Diacresis*, accompagné de notes plus étendues et plus intéressantes que le texte, qui bouleversa les Jésuites, Aristote y étant démontré impie (Voir G. MAUGAIN, *Etude sur l'Evolut. intellect. de l'Italie...*, part II, chap. II, p. 170 à 174. Et encore sur le P. Guido Grandi, part. I, chap VI, p. 116).

2. — Voir notamment *Lettere sulla Relig. e il Govern.*, Lett. III, du 2 Décembre 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 318 et suiv. et p. 343) ; Lett IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 344 et suiv.) ; Lett. X, du 10 Mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 102) ; *Dell'Inger. del Govern. nell'Econ. Nazion.* (*Studi varii autogr.* Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 20 recto ; LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienz. Econ. al suo tempo*, Append. V, p. 342).

3. — « Destinato sempre a oppormi non per ispirito di contradizione ma per amore di verità alle opinioni d'alcuni moderni sapienti. » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 156).

détenir la vérité et qu'il estime la devoir proclamer par tous les moyens. Il a le culte de la vérité. Il voudrait que l'on dise de lui, comme il le déclare dans un Sonnet à Zanotti :

« ...non perchè dotto e facondo
Fù almen raro a' suoi di perchè sincero »¹

« La sincérité est ma qualité dominante, écrit-il un jour, elle supplée à mon défaut d'esprit... »². « Je suis, de par ma nature, incliné à la recherche du vrai », affirme-t-il encore dans sa lettre au sujet des *Fidéicommiss*³. Et cet amour de la vérité, il le proclame jusque dans les épi-graphes de ses ouvrages⁴. Tromper est la chose qu'il re-

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XLIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 262 recto). C'est en envoyant un ouvrage à Zanotti qu'Ortes avait écrit le Sonnet en question. Il ne faisait en cela qu'imiter une fois de plus son maître Guido Grandi qui, mandant au P. Stecchi son ouvrage *Degli Infiniti*, lui écrivait également un Sonnet où il concluait :

Nè dirò vana fù la mia fatica
Se alla mia penna unico scopo è il verro.

2. — Lett. IX, à Ciani, de Venise, 29 Août 1779. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 357). Voir encore à cet égard une Lettre du 27 février 1779 adressée de Venise à l'abbé Eusebio della Lena alors à Vienne où Ortes s'élève contre la partialité et l'égoïsme de tant d'auteurs fameux. (G. CADORIN, *Lettere di Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, Opusc. n° 18).

3. — CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 375. Dans une *Aria* de son *Essai sur la Philosophie des Anciens*, il s'écrie :

Santa Dea Ragion verace
Cui son liberi i soggetti,
Tu consiglia i nostri affetti,

In disgombrà i nostri error... *Saggio della Filosof. degli Antichi...*, part. I, p. 19.

4. — Voir par exemple *Delle Scienze Utili e delle Dilett...* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 114). *Errori popolari*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 6) ; Prefaz. (*ibid.*, p. 16). *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. VIII, du 27 Janvier 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 65). Carlo de Franchis dans son étude sur Ortes (*Giammaria Ortes, Un sistema di Economia Matematica nel 700*, II, p. 31), commet donc une erreur lorsqu'au sujet de l'Épigraphie au *Calcul sur la valeur des Opinions et sur les Plaisirs et les Douleurs*, il croit Ortes ironique à l'égard du sérieux de ses œuvres. Il n'y a, en réalité, dans cette épigraphie,

doute le plus¹ : il est donc naturel qu'il apporte tous ses soins à ne pas se laisser bernier², et qu'il s'efforce de démentir autant qu'il le peut³. Aussi, s'en prend-il à toutes les opinions qui lui semblent fausses, bien que, ce faisant, il déplaît à beaucoup⁴. Résolu — comme Descartes, mécontent des docteurs — à ne plus chercher la science qu'en lui-même ou dans le grand livre du monde, il se soumet à la nécessité de « remonter toujours aux vrais principes » quelque lenteur dans son travail en puisse résulter⁵.

On conçoit donc qu'il rompe à l'occasion de rudes lances contre ses adversaires, lorsque leur ignorance ou leur mauvaise foi lui apparaissent exagérées. Alors, il les malmène avec cette violence des placides qui ont fini par perdre leur calme. En cela du reste se faisait sentir l'influence de Guido Grandi, lui aussi un redoutable adversaire⁶.

« *chi mi sa dir s'io fingo?* », répétée du reste dans maints de ses ouvrages, que l'expression d'un scrupule de conscience sur la réalité véritable du système soutenu, et non point la manifestation d'un scepticisme inadmissible avec le caractère d'Ortes tel qu'il nous apparaît dans tous ses écrits.

1. — « Io... le dico il vero che non mi sento di lusingare o ingannare nessuno... ». *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 362).

2. — « Non sono il gonzo per lasciarmi infilare come verità quel che non è che errore o menzogna... » Lett. IV, à Ciani, de Venise, le 28 Janvier 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 341).

3. — « ...io non iscrivo per lusingare ma per disingannare ». Lett. XLVI, à Ciani, de Dolo, 24 juin 1785. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 449).

4. — « ...prevedo di dover dir cose che spiaceranno a molti per se stesse e spiaceranno anche a me perchè spiacciono agli altri ». *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. VI du 6 Janvier 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 419).

5. — « Il motivo di questa lentezza proviene dal trovarmi quasi ad ogni passo in contraddizione cogli altri... ciò che mi astringe a ripigliare per mano bene spesso le cose medesime... » Lett. IV, à Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 338).

6. — Ce qu'Ortes disait de Guido Grandi peut fort bien s'appliquer à lui-même : « Fù solito applicare a se medesimo quel simbolo di Pitagora riferito da Jamblico P. 2. *de sect. Pythag. vas acetarium remove procul a te*, interpretandolo del doversi ributtare gli acri ed aspri ingiuratori. » (*Vita del P. Guido Grandi*, p. 132). A parcourir, il est vrai, la vie de

Et dans maints passages de l'œuvre d'Ortes on trouve de ces attaques vigoureuses où les épithètes sévères jallissent dru, en traits aigus qui ne manquent jamais leur but.

C'est Fra Paolo qu'il fustige pour ses erreurs¹. Ce sont les Economistes en général, ces *Signori*² incapables trop souvent de produire un livre bien étudié ; ces « Ignares des vérités économiques les plus importantes »³ ; ces « charlatans »⁴ qui devraient plutôt rire de leur ignorance

Guido Grandi, on demeure stupéfait de voir le nombre, l'importance et parfois même la violence des discussions engagées. Tantôt, en matière de mathématiques, c'est contre Vitale Giordano, professeur de Mathématiques à Rome, et contre son élève Girolamo Tambucci. (*Op. cit.*, p. 52, 54 et suiv.) ; tantôt, en matière littéraire, contre Alessandro Marchetti, professeur de Philosophie à Pise (*Op. cit.*, p. 58, 59 ; 61 et 62) ; tantôt contre l'abbé Varignon (*Op. cit.*, p. 76 et suiv.) ; tantôt contre Bernardo Tanucci, professeur de Jurisprudence à Pise, au sujet du manuscrit des Pandectes d'Amalfi (*Op. cit.*, p. 121, 124, 125, etc.), dispute qui dura plusieurs années, dévia sur le terrain politique... et se termina par la réconciliation de Guido Grandi et de Tanucci (*Op. cit.*, p. 133). Voir dans A. LOMBARDI, *Storia della Letteratura Italiana nel Settecento* (t. III, liv. III, chap. I, § XLIX, p. 100-101) des remarques sur cette dispute. On ne saurait sérieusement contester qu'il n'y ait bien eu là, pour Ortes, un exemple de ténacité intransigeante.

1. — « ...ebbe pochissima intelligenza e la ebbe distorta nell'una e l'altra di dette materie... (en matière de Religion et d'Economie). » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. X, du 10 mars 1731 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 104). Il répète ce même jugement quelques pages plus loin (*Ibid.*, p. 125). Dans une autre de ses Lettres, il ajoute : « Passando... dalla poca intelligenza e degli sbagli di F. Paolo in materia di Religione agli altri suoi in proposito di Economia Nazionale... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XI, du 17 mai 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 134). — Voir encore *Infra*, chap. IV, § VI, p. 170 *in fine*, 171 et aux notes ; chap. V, *Des Fidéicommiss*, sect. II, p. 378, n. 4.

2. — Lett. IV, à Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 340).

3. — Lettre au P. Zenobi Cateni. (LAMPERTICO, *Giam. Ortes ouv. cit.*, *ibid.*, p. 134).

4. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI, à G. Cesare della Somaglia, sans date. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 128). — Cf. encore son Opuscule sur *l'Inger. del Govern. nell'Economia Nazionale*, où il ne leur ménage pas ses critiques. (*Studi varii autog.*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 21 recto et suiv. — LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V, p. 343 et suiv.).

que critiquer les systèmes nouveaux¹. Ce sont surtout les *Novellisti Letterari* de Milan et de Florence, contre lesquels il nourrit une tenace rancune...

..Cela remontait à 1757, alors que, « pour le plaisir de publier des livres et d'avoir nom d'auteur »², Ortes avait fait imprimer, avec quelques autres *leggierozze*, son *Calcul sur la valeur des Opinions*. Les Nouvellistes accueillirent si mal cet Opuscule, écrit sans prétention³, qu'il en retira et brûla les exemplaires et se promit de ne plus rien faire paraître jamais⁴. Et si, depuis, ces « petits lettrés », comme il les appelle, ne désarmèrent pas, et, à chaque occasion, lui décochèrent maints sarcasmes, de son côté il ne les ménagea point et leur adressa cette lettre retentissante qu'il fit imprimer à la fin de ses *Fidélis-commis*⁵, où il s'étonne dédaigneusement qu'ils parlent de ses ouvrages nullement destinés à être publiés⁶, leur reproche de s'attarder à ses écrits « pour lui faire honneur », puisqu'ils y parviennent « plutôt mal »⁷.

1. — « Ma perchè non ridon essi piuttosto di sè medesimi e della loro incapacità nel bene regolare l'economia nazionale... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XIX, de Venise, 9 septembre 1786. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XLIX, suppl., p. 86).

2. — Lett. XXI précit., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 390).

3. — « Il libercolo... è una freddura da non far conto, scritta senza studio e più per capriccio che per sentimento. » Lett. XXI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.* p. 389). Voir encore Lett. XXIV, du 23 décembre 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 396).

4. — « Ma parendomi poi questo piacere una caricatura, ne ho ritirato quasi subito tutti gli esemplari..., e gli ho quasi tutti bruciati, con proposito di non più scrivere nè pubblicar libri. » Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem.* p. 390). C'est donc à tort que Pecchio ne fait remonter qu'à la publication de l'*Economie Nationale*, c'est-à-dire en 1774, l'animosité d'Ortes contre les Nouvellistes littéraires. (PECCHIO, *Storia dell'Economia politica in Italia*, trad. Gallois, p. 250).

5. — *Copia di lettera scritta addì 29 Gennaio 1785 ai Signori Letterarj di Firenze*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 396 et suiv.).

6. — *Ibidem*, p. 396.

7. — « Questo ho creduto di significare a lor Signori, perchè conoscano che se parlano nelle lor *Novelle* de' miei libri per farmi onore (che per farmi disonore nol posso credere) il

Ortes s'exaspère, en effet, de ce qu'il suffise, pour mériter l'approbation des feuilles publiques, ou y collaborer, d'aduler les souverains, les puissants, d'adopter les théories à la mode, ce qui n'est pas du tout son fait¹. Or, 'es Nouvellistes donnaient à cet égard un exemple déplorable², puisqu'ils exploitaient la crédulité commune au profit de leur intérêt personnel³. Et c'était bien là, pour lui qui n'écrit pas dans le goût de l'époque — ce qu'on lui reproche⁴ — une raison suffisante de perdre, un moment, cette « placidité de cœur » dont il s'enorgueillit⁵.

fanno fuor di proposito e il fanno piuttosto male. » *Ibidem*, p. 398.

1. — « Si sa che chi pubblica *Novelle Letterarie* dee adottare la letteratura ch'è più in corso, dee mostrarsi unito ai letterati di gran riputazione e dee adulare i sovrani fino a chiamarli filosofi. La mia letteratura è da questa diversa, mentre coi letterati di maggior riputazione non mi trovo molto d'accordo... » *Lett. LI*, à Ciani, de Dolo, 9 Juin 1786. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 460). Dans une de ses *Lettres sur l'Economie Nationale*, il dit également : « Gli scrittori..., massime di questo secolo, non mancan mai di cogliere tutte le occasioni di lusingare i popoli e molto più di adulare i sovrani per interesse appunto lor proprio... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, *Lett. XXI*, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XLIX suppl., p. 166). Dans ses *Réflexions sur les Objets appréhensibles*, il dit dans le même esprit : « E in vero che gli uomini per certa inerzia e condiscendenza preferiscano di adularsi e di accarezzarsi insieme con viste di ambizione, di fasto, e di altre verità apparenti, in luogo d'illuminarsi colle reali, temendo ancora per queste offendere o conturbare i più inclinati a quelle. » *Rifles. sugli Oggetti apprens.*, chap. XX, n° 3, p. CIX.

2. — Voici son jugement sur les Nouvellistes : « Essi per regola di prudenza, e per riputazione e interesse loro maggior, debbono mostrarsi parziali delle opinioni che ai loro tempi son più coltivate dai letterati, più applaudite dal volgo e più sostenute dai grandi ; e le mie opinioni non son tali, anzi son ben diverse da queste. » *Annotazioni degli Errori popol.*, *Annotaz. I.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 238 *in fine* ; 239 *princip.*).

3. — « ...ma mi creda che il miglior partito con questi tali [les petits lettrés] è quello di compatirli, perchè finalmente della lor leggierezza stessa hanno una grande scusa nella credulità comune, nel favore de'grandi, e nel loro interesse. » *Lett. X*, à Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 358).

4. — *Annotazioni degli Errori popol.*, *Annotaz. IV.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 256).

5. — *Econ. Nazion. Disc. prelim. XI.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 33).

Mais ces critiques dont ses livres, nullement destinés cependant à la « République des Lettrés »¹, étaient l'objet ne furent pas les seuls mécomptes d'Ortes. Il eut encore de nombreuses difficultés avec la Censure.

L'Italie, par suite du contre-coup de la Réforme, connut les persécutions particulièrement rigoureuses de l'Inquisition. Cette intolérance excessive lui fit perdre, du reste, aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, le prestige incomparable que la période de la Renaissance lui avait permis d'acquérir dans la Philosophie, les Lettres, les Arts. On comprend que, même au *Settecento*, où le pouvoir ecclésiastique s'était cependant un peu départi de son intransigeance première, Ortes, novateur et original par tant de côtés, fût tenu en suspicion et connût les sévérités de la Censure.

La publication de son *Economie Nationale*, par exemple, ne se fit pas sans peine². Gasparo Gozzi lui-même, Surintendant de l'Imprimerie, voulant l'aider, lui suggéra de demander sa licence sans indication de lieu, ce qu'Ortes refusa, n'étant pas juste, observa-t-il, qu'un livre où sont proclamées des vérités, débutât par un mensonge. Mêmes empêchements pour les *Lettres relatives à l'Economie Nationale*. Il était cependant à Rome, où il espérait plus de tolérance. Il fait part de sa déception à Michele Ciani : après de nombreux pourparlers avec le Censeur, il doit renoncer à tout espoir d'imprimer son livre³. A

1. — « ...essi libri non son del gusto letterario corrente e ...pertanto ho ben giudicato a non esporli alla Repubblica come la chiamano de' letterati, repubblica forse la più sconcertata di tutte... » *Annotaz. degli Errori popol.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 256).

2. — Voir par exemple à la Marciana le début d'un chapitre sur l'*Economie Nationale* qui fut censuré par les *Revisori* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 66 recto et verso). On trouve aux Manuscrits d'Ortes (*Studi varii autografi*, Marciana, *ibid.*, f° 78 recto et verso) les diverses approbations des Livres V et VI de l'*Economie Nationale*.

3. — « Circa alla stampa delle note Lettere posso dirle che di questa non è qui più da parlarne, perchè... dopo molti dibattimenti siam convenuti il Revisore e io di non effettuarla e di non

cette occasion il ne ménage guère le Pape qu'il trouve « à la mode de tous les princes de ce temps », non plus que le Prélat *parzialissimo* qui avait été chargé de l'examen de ses *Lettres*. Et s'il réussit à publier l'ouvrage, ce fut sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, et sans indication de lieu ¹.

Il rencontra des difficultés identiques pour son traité sur la *Religion et le Gouvernement des Peuples*. Il écrivit, à ce sujet, à Michele Ciani qui s'était mis à sa disposition, une lettre amère et découragée ². Malgré des démarches et des interventions puissantes, il n'avait pu obtenir les autorisations requises. Aussi, s'indigne-t-il contre la coutume vénitienne qui permet d'imprimer tout ce qui ne signifie rien, mais interdit rigoureusement tout ce qui apporte quelques nouveautés de doctrine. Son indépendance d'esprit s'accommodait mal, en effet, de cette contrainte, tolérable à la rigueur quand tout le monde pense de la même manière, mais des plus condamnables, à son avis, à une époque où chacun pensait, parlait, agissait à sa guise... ou à peu près ³. « Ces difficultés, conclut-il, me détournent de publier mon ouvrage en quelque lieu que ce soit, et je me propose de mettre ces paperasses de côté et de n'y plus penser » ⁴. Il se ravisa sans doute, ou Ciani et ses amis vainquirent ses scrupules, puisque le livre parut cette même année-là, 1780, mais sans nom d'auteur, sans nom d'éditeur, ni indication de lieu ⁵.

farne altro. » Lett. VII, de Rome, 20 Janvier 1778. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 352).

1. — *Alcune Lettere dell'Autore dell'Economia Nazionale, scritte a diverse persone in proposito di detto suo libro MDCCLXXVIII*, 4.

2. — Lett. XII, de Venise, 8 janvier 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 365 à 367).

3. — « Massima invero giusta quando tutti pensavano a un modo, ma che al presente quando ognun pensa, parla e opera come vuole, non val più nulla. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 366).

4. — *Ibidem*.

5. — *Della Religione e del Governo dei popoli per rapporto agli spiriti bizzarri e increduli de' tempi presenti*. Libri tre. MDCCLXXX, 4.

Lorsqu'il s'agit de faire imprimer ses *Fidécummiss*, Ortes se heurta aux mêmes obstacles, et ne put davantage obtenir les licences indispensables : « On continue à croire que toutes les vérités ne peuvent être dites à tous »¹. Pour cet ouvrage qui lui tenait tant à cœur, il ne se découragea cependant pas et recourut à l'appui de Ciani pour lui ménager à Florence, où il était député à la Chambre de Commerce, un tirage réduit, comme à l'accoutumée². L'année même, les *Fidécummiss* paraissaient mais toujours sans nom d'auteur, ni lieu d'impression.

Ces raisons, autant de cœur que d'esprit, jointes à l'échec si sensible que nous avons rappelé, incitèrent Ortes à ne pas publier ses ouvrages³ dont il aurait pu dire, comme Guido Grandi de ses *Dissertations camaldolèses* : « Peu intéressants pour le public, ils me coûtèrent beaucoup de peine et me causèrent beaucoup d'ennuis »⁴. Ce n'était donc point orgueil déplacé ou modestie exagérée : il s'en explique du reste nettement dans les *Annotazioni des Erreurs populaires*⁵. Et l'on comprend toute l'amertume de sa réflexion, lorsqu'il déclare écrire pour sa seule satisfaction⁶. Vers la fin de sa vie, il fut bien près

1. — Lett. XXXIV, à Ciani, de Venise, 3 janvier 1784. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 420).

2. — *Ibid.* Voir *Infra*, p. 49, n. 6.

3. — « ...à poco amato di riscuotere pompa d'applausi. » (MOSCHINI, *Della Letterat. Venez.*, t. III, p. 137). — « ...amò di vivere ritirato e a pochi distribui li suoi libri ;... » (A. LOMBARDI, *Storia della Letterat. ital.*, t. I, p. 325). — « ...viveva a Venezia una strana intelligenza universalmente ignorata, e lieta ella stessa del farsi ignorare... » (F. FERRARI, *Biblioteca dell'Economista*, vol. III, p. XX).

4. — *Vita de P. Guido Grandi*, p. 35.

5. — « ...il non communicar io a tutti le mie dottrine non procede in me da modestia, perchè anzi le giudico migliori di quelle degli altri. E nemmeno nasce da orgoglio o invidia di non partecipare agli altri quelle cognizioni ch'io giudicasi migliori... » *Annotaz. degli Errori popol.* — *Annotaz.*, I, iv. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 257).

6. — « ...so che col corso degli anni gli scrittori col continuare a scrivere soddisfano bensì sempre se stessi, ma si rendono bene spesso ridicoli agli altri. Ad ogni modo a me basta per ora ottenere il primo oggetto senza badare a quel che possa

d'abandonner complètement ses travaux¹. C'est pour cela qu'il est inconnu ou presque², même des Nouvellistes Littéraires de Florence³, en dépit d'une production, malgré ses défauts, robuste dans son ensemble, et surtout faite de plus de pensée que de sentiment, de plus de réflexions que d'images : « Chez moi, les paroles suivent les pensées et non les pensées les paroles »⁴. Pour lui, comme pour Baretti, c'est l'*intrinseco* qui s'extériorise. D'ailleurs la publication de ses systèmes et de ses conceptions lui

avvenire circa al secondo. » Lett. XXX, à Ciani, de Venise, 25 janvier 1783. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 410).

1. — « ...e avrei fatto lo stesso quanto scriverli, se le malinconie nelle quali son caduto a questi ultimi anni per avventure spiacevoli, col farmi ritirar dagli altri non mi avesser lasciato un grand'ozio... » Lett. XXI, à Michele Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 390).

2. — Meneghelli dit avec raison à cet égard : « ... morì alla memoria degli uomini perchè nè seppe, nè volle mendicare il favore di una fama troppo spesso equivoca e menzognera. » (*Elogio di Giam. Ortes veneziano, Opere Scelte*, t. III, p. 112). — Et plus loin : « Fù egli l'innocente cagione d'un silenzio tanto increscevole... » (*Ibidem*, p. 113). Et Custodi, en signalant qu'il a tiré ses œuvres de l'oubli, remarque de son côté : « ...da quell'oblio cui l'autore non so se giustamente o troppo severamente giudicando degli uomini, le avea destinate. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *Notiz. di Giam. Ortes*, p. m., t. XXI, p. VI). — C'est ce que confirme Ferrara : « ...fermo nella sua massima di non « publier a tutti ciò che egli credesse di scrivere per suo diletto », giunse silenzioso al 1790, in cui morì, sconosciuto al segno che, se si eccettuano pochissimi fra i suoi concittadini, niuno sapeva che un Ortes, scrittore fosse mai esistito... » (*Biblioteca dell'Economista*, Prefaz., vol. III, p. XXI).

3. — Voir *Novellista*, 31 mars 1775, col. 198. — Il ne faudrait cependant pas croire que les journaux ou publications de son époque l'ignorassent complètement. On parla de ses œuvres, en effet, à diverses reprises : indépendamment des citations antérieures, voir *Annali Letterarie*, t. II, p. 141-1757. — *Continuazione delle Novelle Letterarie di Firenze* : 31 mars 1775 ; 26 janvier 1776, n. 4 ; 1^{er} novembre 1776 n. 44 ; 1^{er} décembre 1780, n. 48 ; 17 décembre 1784, n. 51 ; 26 mai 1786, n. 21 ; 22 juillet 1791, n. 29. — *Effemeridi Letterarie di Roma*, 6 mai 1775, n. 18 ; 13 mai 1775, n. 19 ; 20 mai 1775, n. 20. — *Gazzetta di Milano*, 31 mai 1775. — *Giornale Enciclopedico*, t. X, p. 17, 1775. — *Antologia*, n. 45, mai 1776, etc...

4. — « Le parole per me seguono i pensieri, e non i pensieri, le parole. » *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I, II. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 253).

paraissait parfaitement inutile¹, une sage et discrète réserve contenant mieux à tous égards à ses « ombres et visions »².

Ne tirant nulle vanité d'être connu du public ni des souverains³, il s'accommodait fort bien de cette obscurité⁴.

1. — « ...non ho mai inteso di pubblicare i miei libri..., conoscendo che le mie dottrine, per esser molto diverse dalle adottate e professate comunemente da gli altri, avrebbero potuto far dispiacere o dar motivo a contrasti ; ed io da tutto questo mi tengo per quanto posso lontano. » *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I. — (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 235). — C'est encore ce qu'il dit dans sa *Lettre aux Nouvellistes littéraires* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXVII, p. 396, 398). — Parlant de son livre *Della Religione e del Govern.*..., qu'il renonçait à faire paraître, il écrivait dans le même esprit à Ciani : « ...io stesso lo trovo alquanto troppo nuovo e singolare, e dubito per esso trovarmi troppo solo nella mia maniera di pensare, quando è necessario vivendo con altri di pensare con qualchedun altri. » (Lett. XII, précit. — CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 366). — Il dit encore dans ses *Lettres sur l'Economie Nationale* : « Ma intanto dall'esito di quel libro io traggo motivo di sempre più confermarmi nella mia massima di non pubblicare a tutti quel ch'io giudicassi di scrivere per mio diletto. Dacchè di tutti quelli nelle cui mani caddero fin ora i miei libri, quelli che ne preser veramente interesse non furon, ch'io sappia, più che otto o dieci... Di tutti gli altri, quali mi preser uomo che tenga alquanto del Visionario, quali dichiararono i miei studi vani ed *ombratili*, e i più per minor mali li giudicarono inutili e fuor di proposito. » *Letter. in propos. della Econ. Nazion.*, Avviso dell'Autor. — (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 9).

2. — « ...Desideroso di una buona opinione comune crederò meritarsela presso ancor tutti questi con tener almeno le mie ombre e visioni per me medesimo, senza turbar con esse il pubblico nelle sue applicazioni e ne' suoi studi tanto più solidi, più utili e (quel che massimamente importa) più efficaci de' miei. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 10).

3. — « ...giacchè per mia parte io non fo nulla pel pubblico, e i sovrani non san nemmeno ch'io sia al mondo. » Lett. XXIX précit. à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 406 *in fin.* et 407 *princip.*). Il dit de même dans ses *Réflexions sur les Objets appréhensibles* : « ...ho scritto per mia ...istruzione migliore e per avventura di pochissimi altri, e non già di tutti ;... » (*Rifless. sugli Oggetti apprens.*, Avviso al Lettore).

4. — Dans un *Invito* de son *Essai sur la Philosophie des Anciens*, il dit à cet égard :

Venite o voi cui d'oro non ingorga
Detestabile fame, e non insana

Ambizion perverte. (*Saggio della Filos. degli Antichi*, part. I. p. 10).

Reprochant aux écrivains de son époque¹ de rechercher surtout à se concilier la faveur des grands pour en tirer profit, il est naturel qu'il se soit refusé à tomber dans la même erreur. Et, s'il caressa un moment l'espoir de succéder à Bernardino Zendrini comme Mathématicien de la République, il eut la sagesse de reconnaître, avec l'expérience, que les meilleures de nos satisfactions viennent de nous-mêmes. Aussi, dédaigne-t-il, et sans prétention ostentatoire, et les applaudissements et les honneurs². Tandis que les savants et les économistes, ses contemporains, obtiennent chaires et offices — que notamment Filangieri est Chambellan ; Verri, Conseiller intime ; Baccaria, Magistrat cameral ; Galiani, comblé de charges ; G. R. Neri, Président du Conseil d'Economie Politique — Ortes vit à l'écart, demeure à peu près inconnu, se glorifie à l'occasion de l'être, et s'efforce avec un soin jaloux qui tient de la manie de fuir les puissants. Venu à Berlin, il ne se préoccupe point de voir Frédéric de Prusse, à qui il dénie la qualité de philosophe³ ; néglige de se « ménager l'honneur » de saluer le Nonce⁴ ; et, de passage à Rome, il attend la semaine sainte pour voir le Pape, refusant même de lui être présenté. Cette tendance à se replier sur soi, il l'avait du reste manifestée dès l'enfance : « J'étais d'un naturel peu emporté, et ma plus fréquente vengeance était un tacite mépris pour qui m'offensait »⁵. Il n'est donc pas surprenant qu'avec l'âge s'exagérât encore cette disposition naturelle.

On comprend, par suite, qu'Ortes, nullement misan-

1. — *Supra* p. 41, notes 1, 2 et 3.

2. — C'est encore là un trait commun avec Guido Grandi dont il disait : « ...suo amore per la pace e un certo spirito di indipendenza lo distolsero dal procurarsi fortune migliori... abborrisse soggettarsi alla servitù delle corti... » (*Vita del P. Guido Grandi*, p. 16).

3. — *Infra*, ch. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, iv, p. 325, n. 2.

4. — Lett. du 1^{er} mai 1779 à l'abbé Eusebio della Lena. G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti* (Marciana, misc. 721, op. n° 18).

5. — *Memorie inedite*. (CICOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 10).

thrope¹, vivant dans ce que Lampertico appelle une *indipendentissima solitudine*² n'eût guère de relations qu'avec des amis dévoués et fidèles. Mais à ceux-là il donne toute son affection, et se réjouit généreusement lorsqu'il leur advient quelque événement heureux : quand il apprend, par exemple, que Michele Ciani a été l'objet de la faveur du Grand Duc³ ; et comme il s'ingénie à rassurer son ami inquiet d'une attaque de goutte⁴, et quel chagrin à l'annonce d'une chute qu'il vient de faire⁵ ! A chaque page de sa correspondance, ce sont protestations d'attachement, marques du plus sincère dévouement, et jusqu'à des regrets que ses livres, dans les heures de tristesse, ne leur puissent apporter le moindre agrément⁶. Car il a le souci de les intéresser, eux qui savent méditer⁷, aux vérités qu'il découvre⁸. Au surplus, ils sont à peu

1. — « ...per non approvare le tante caricature sociali del presente secolo, non intendo abbandonarmi al *misanthropismo* o esser nemico de' partigiani di quelle. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. IX, du 3 février 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 94).

2. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 58. Dans sa lettre à l'abbé Eusebio della Lena (*supra*, p. 47, n. 4), il expliquait cette attitude : « Ed io credo che il seguitare ciascuno il suo movimento, senza confonderlo con l'altrui, formi l'armonia migliore fra gli uomini, siccome il seguitare ciascun pianeta la sua direzione, forma il sistema migliore dell' universo. » (G. CADORIN, *op. cit.* Marciana, *ibid.*).

3. — Lett. XXIX préc., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 407).

4. — Lett. XXXIV, préc., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 419).

5. — Lett. XLIII, de Venise, 29 janvier 1785. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 441).

6. — « Sento con vero dispiacere... ch'ella conservi ancora alquanto di sua tristezza, e vorrei pure che ne fosse libera e sollevata del tutto. I miei libri non possono a questo giovarlo... » Lett. XXVI, à Michele Ciani, de Venise, 10 mars 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 399).

7. — *Economia Nazionale*, Disc. prelim., XIII. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 37 *in fine*). Voir encore *Riflessioni sulla Popolaz.* Prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 14).

8. — Dans la préface de son ouvrage sur les *Sciences Utiles et Agréables*, il parle de la satisfaction éprouvée à trouver la vérité, et il ajoute : « ...ho pensato di stender qui quelle consi-

près les seuls qui le comprennent. Aussi, éprouve-t-il une satisfaction particulière à leur communiquer ses écrits, pour les faire bénéficier du fruit de ses méditations¹. A cela se borne son ambition. Il ne cherche pas, en effet, — malgré un désir secret peut-être qu'il dévoile à l'occasion², — à tenter cette chose impossible, d'instruire la foule « qui ne sait lire et encore moins écrire »³.

Mais pour atteindre ce but pas n'est besoin d'importants tirages, et les ouvrages qu'Ortes consent à faire imprimer ne le sont qu'à un petit nombre d'exemplaires⁴. Dans une lettre à Michele Ciani, au sujet de l'*Economie Nationale*, il parle de dix-huit ou vingt, au plus⁵. Il lui arriva bien, une fois, d'accepter un tirage à cent cinquante exemplaires mais il ne recommença pas, et, pour ses *Fidélcommis*, si chers cependant, un tirage à cent vingt lui suffit « dont je ne parviendrai à distribuer pas même la moitié », ajoute-t-il⁶. De plus ces ouvrages ainsi « im-

derazioni che presso a poco mi han condotto alla cognizione delle verità medesima, affine di procurare ancora in uno o due altri almeno quella soddisfazione che ho riportato in me stesso. » *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli*, Prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 121).

1. — Il disait en effet : « Io... non ho trovato libro... che mi persuadesse del tutto, e perciò ho procurato di persuadermi da me stesso ; e se gli altri libri mi avessero meglio persuaso, io non avrei scritto i miei libri. » *Annotaz. degli Errori popol.*, Annotaz. I. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 241).

2. — *Infra*, p. 56 et note 6.

3. — « Io so che chi parla a tutti, non parla a nessuno ; e un autore che con un libro s'indirizza al pubblico, dovrebbe sapere che il pubblico comunemente non sa leggere e men scrivere. » *Econ. Nazion.*, Disc. prelim., XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 34) ; XIII (*ibid.*, p. 37). Voir encore : *Lett. in propos. della Econ. Nazion.* Avviso dell'Aut. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 9).

4. — Son ami Andrea Memmo, illustre patricien de Venise, dit à ce sujet : « Il Sig. Ortes Veneziano si è reso celebre per moltissime opere... che a spese tutte sue fece stampare per dar in dono a' soli suoi amici. » (ANDREA MEMMO, *Elementi del Architettura Lodoniana*, p. 2).

5. — Lett. XXXI, précit., à Ciani, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 411). Cf. encore Lett. XXII, précit., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 392).

6. — Lett. XXXVII, à Michele Ciani, de Venise, 27 mars 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 429). Au sujet des mêmes *Fidél-*

primés à titre privé »¹, il en tenait une méticuleuse comptabilité, si rigoureuse que malgré toute son affectueuse confiance, il s'inquiète auprès de Ciani, du destinataire d'un exemplaire de l'*Economie Nationale* qu'il lui réclamait².

Sensible à la louange, se prévalant même volontiers de sa qualité de lettré³, Ortes dans ses rapports avec ses amis, donne cependant maints exemples d'effacement discret. Et cet effacement revêt à l'occasion une forme touchante qui contraste avec l'intransigeance, parfois agressive, dont il ne se départit guère à l'égard de ses contradicteurs ou des indifférents. Un jour, il se dit manquer d'intelligence, d'esprit et de manières⁴; une autre fois, craignant que les éloges dont il est l'objet ne tournent en raillerie, il écrit à Ciani : « Je vous prie, si vous croyez devoir jamais parler de moi, de n'en dire que ce qui peut être cru »⁵. Et Ciani ne l'ayant pas écouté, il s'en plaint parce qu'à son avis parler de lui en trop bons termes risque de le mettre en fâcheuse posture⁶. Lorsque, devenu vieux et malade, si vieux et

commis, il avait précisé à Ciani, deux mois auparavant, en le priant de s'occuper de leur impression, que le tirage serait : « ...per poche copie s'intende e privatamente come è il mio solito. » Lett. XXXIV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 420). Et Ciani n'ayant pas exactement suivi ses instructions, il n'hésita pas à le lui reprocher. Lett. XXXVIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. 433). Voir *Supra*, p. 12, n. 5.

1. — Voir Lett. *sulla Relig. e il Govern.*..., Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m. t. XXV, p. 314).

2. — « La prego a dirmi per chi esso serve (l'exemplaire de l'ouvrage), tenendo io nota di quelli ai quali do tali libri... » *Tre Lettere al Sig. Michele Ciani*, Lett. II, précit., post-script. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 358).

3. — « ...non solo non ricuso il nome di letterato, ma me ne fo vanto, e vo superbo di quelle lodi che come tale potessi meritarmi dalle persone più ingenua e di senno migliore. » Lett. *in propos. della Econ. Nazion.* Lett. VIII, à Ciani, du 11 octobre 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem*, p. 210).

4. — Lett. IX, précit., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 357).

5. — Lett. X, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 358).

6. — « ...ma prego poi lei a non prevenir tanto altri in mio

si malade qu'il en est réduit à conduire sa plume « comme les peintres leur pinceau »¹, malgré son amour-propre ombrageux², il recommande à Ciani sur un ton qui s'efforce d'être enjoué, mais où l'on sent percer l'angoisse, de l'avertir sans retard s'il vient à radoter, et de le faire taire³.

On retrouve dans ce besoin d'épanchement⁴, qui dès sa plus tendre enfance lui valut des déceptions⁵, la nature vraie d'Ortes dont le constant souci était d'apporter, par tous les moyens, quelques soulagements aux souffrances humaines⁶. Car il fut juste et bon, deux qualités pour lui étroitement solidaires.

La justice peut seule à ses yeux assurer le bonheur : « Le vrai bonheur sera réalisé par la justice » se plaisait-il à dire⁷. Au nom de ce principe d'équité sociale, il s'élève

favore, perchè non trovandomi poi essi corrispondere all' aspettativa che ne hanno, a me tocca far con loro una trista figura... » Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 389).

1. — « Sono stato un poco tardo perchè ho voluto trascrivere io stesso, cosa che per me esige qualche tempo per non essere al presente sempre ben fermo di mano, e dover talvolta condur la penna come i pittori il pennello e dipingere le parole in luogo di scriverle. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. Famil. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 261).

2. — « ...in genere d'amor proprio son poi grande raffinatore. » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Avviso dell' Autore. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 9).

3. — « ...al primo suo accorgersi ch'io rimbambisca nello scrivere... me ne avvisi e mi faccia tacere... » Lett. XXVI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 401). Dans une lettre à G. Cesare della Somaglia, il avoue être depuis quelque temps sujet à de « l'aridité de mente » qui le gêne beaucoup. *Lett. in propos. della Econ. Nazion.* Lett. XX, du 9 septembre 1786. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 125).

4. — Cette caractéristique semble avoir échappé à Carlo de Franchis, qui écrit : « I sentimenti più imprevisi in un temperamento pari al suo vi traspariscono : Amore, sconcerto, implorazione... » (*Giannaria Ortes, Un Sistema di Economia Matematica nel 700*, II, p. 27).

5. — « Fui facile ad affezionarmi ma rare volte conservai le mie affezioni per non incontrare nelle persone le medesime disposizioni... » *Memorie ined.* (Cicogna, *Trattatelli ined.*, p. 11).

6. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.* Lett. VIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 215).

7. — *Delle Scienze Utili e delle Dilette.*, chap. XX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 239).

contre les riches qui accaparent le nécessaire des pauvres pour leur simple superflu¹ ; il proclame le droit à la vie de tous les malheureux « étant bien juste que si ces misérables sont prévenus par d'autres dans les occupations, ces autres leur ménagent au moins la subsistance avec les biens, produit des occupations par eux accaparées »². Et il va jusqu'à parler du vol nécessaire³.

Quant à sa bonté, elle éclate à chaque page de son œuvre. Il aime l'humanité⁴. Il a une foi instinctive, généreuse, obstinée, dans la droiture humaine, malgré ses imperfections, accidentelles à l'en croire⁵. Pour lui comme pour Platon, tout être intelligent ne peut vouloir que le bien, ou ce qu'il croit être le bien. La méchanceté ?

1. — Voir *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI à Marco Lastri, 9 août 1777. (CUSTODI, *Ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 146 à 176).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.* Chap. XIV. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 89). Voir encore *Errori popolari*, Axiom. III, III, IV, V, VI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 85 et suiv.).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXIV. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 367).

4. — « ...rispettando io e amando l'umanità del pari a qualunque condizione e ovunque la trovi. » *Econ. Nazion.* liv. IV, chap. XV. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 87 princip.). Voir encore *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl. p. 167) ; Lett. VI précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 176) ; *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 182).

5. — Notant, dans un de ses manuscrits, la tendance de l'homme à opposer ses intérêts à ceux de ses semblables, il ne manque pas d'ajouter : « Ma ...questo sentimento di offender l'altro non è in lui un piacer positivo ed è pronto a cangiarlo... » *Calcolo de' Vizi e delle Virtù (Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 36 recto). Il ajoute ailleurs : « ...la natura umana non è imperfetta e viziosa in se stessa o di sua essenza... che per sua scelta o per azzardo accidentale. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 324, 325). Voir également *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili*, chap. IX, n. 5, p. XLVII. Dans ses *Considerations d'un Philosophe moderne*, il dit dans le même esprit : « Nessuno opprime l'altro per positivo diletto, ...ma per timore ch'egli non opprime lui » *Considerazioni d'un filos. moderno europeo...* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 59 recto). Sur le fondement de la vertu et des vices : *ibidem*. Voir enfin *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XXI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 246) ; chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibidem.*, p. 251).

Erreur qu'il faut pardonner¹, ou ignorance plus que mauvais vouloir². Il n'est fautive, en effet, qu'il ne cherche à excuser s'il ne la peut absolument justifier³. Il avoue du reste ingénument cette tendance : « Où les autres supposent les hommes indociles, arrogants et têtus, je ne puis me résoudre à les considérer comme tels en général »⁴. Il souhaite ardemment les voir, devenus meilleurs, pratiquer l'entraide pour laquelle ils sont nés, et au lieu de luttes fratricides dont la puissance et la richesse sont l'enjeu, rivaliser d'émulation pour devenir plus justes, plus sages, plus raisonnables⁵. « Je voudrais que tous les hommes s'aimassent et fussent d'accord... »⁶. En vérité, nul plus que lui, ni mieux que lui, ne préconisa l'union et l'affection des hommes pour assurer leur bonheur. Il se pose en champion enthousiaste de la solidarité : « Il est hors de doute que le bonheur particulier dépende du bonheur commun »⁷. Et dans une lettre il précisait : « ...par une très équitable disposition naturelle tous ne sont pas faits pour un, mais chacun est fait pour tous : le bonheur de

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 32 et suiv.; chap. XII, p. 81 et suiv.; chap. XIII, p. 83 et suiv.).

2. — *Dei Fidecommissi*, liv. II, chap. XXIV. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 363).

3. — « Per altro, che nella pratica gli uomini sian più ingiusti che giusti, può dirsi a loro giustificazione proceder ciò non da loro malvagità ma dall'esser essi o timidi o arditì più del dovere. » *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 243). Cf. encore chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 251).

4. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIII, 7 avril 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 221, *in fine*).

5. — « Io non tolgo l'emulazione fra gli uomini, ma in luogo di gareggiar fra loro per esser più ricchi, più grandi e più potenti, vorrei che gareggiassero per rendersi gli uni degli altri più giusti, più saggi e più ragionevoli. » *Tre Lettere a Michele Ciani*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 355).

6. — Lett. XLIV, précit. à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 446).

7. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. VIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 43). Voir encore *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 233); chap. XXII (*ibid.*, p. 250).

chacun doit donc dépendre du bonheur de tous ; ...si tous ne sont heureux, pas même un seul ne peut l'être... »¹.

Et cette justice, cette bonté, il les servit mieux que par de simples paroles. Généreusement, ardemment, il embrasse la cause des faibles et des humbles, de ces faibles et de ces humbles qui, d'après lui, sont la partie la plus innocente et la plus laborieuse de la population². Pour eux il ose, malgré sa nature réservée, parler net aux puissants. Ainsi, il ne craint pas de proclamer que le Gouvernement et les riches ne sont pas, à eux seuls, la nation entière, mais à peine quelques intérêts particuliers³. A cet égard, il reprochait à Necker, dont il tenait par ailleurs en grande admiration les efforts constants pour améliorer le sort des petits, d'avoir confondu en matière d'administration financière, le roi et le peuple. Car Ortes ne partage pas l'opinion de ceux qui croient les souverains sages parce que souverains⁴. Il y était d'autant moins enclin que leur politique religieuse froissait ses convictions les plus chères⁵. Aussi sans hésiter préconise-t-il de limiter

1. — Lett. X précit. à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 359). Voir encore *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 237 et suiv.).

2. — *Errori popolari*, Axiom. VII, VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 231 *in fine*).

3. — « L'inganno stà ...di supporre ...che i soli ricchi ed il solo Governo sian quelli che compongono una nazione. » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 102). Voir également *Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre*, chap. XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 88 recto). Il ne se gêne pas du reste pour les critiquer à l'occasion, par exemple dans ses *Riflessioni sopra i Drammi per Musica*, p. 34, où il dit, en parlant des grands : « ...i quali siccome d'ordinario sono all'oscuro di tutte l'arti... » Voir *Infra*, chap. IV, Le Théâtre, p. 292 et 293, n. 1.

4. — *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 143 *in fine*, 144 *princip.*). Dans ses *Fidèicommiss*, il les qualifie de « pigri che governano gli altri senza bastante talento. » *Dei Fidèicommissi*, liv. II, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 263).

5. — Il osa écrire notamment : « ...la politica de'sovrani cattolici avrebbe al presente potuto più nuocere alla religion cattolica delle persecuzioni antiche contro essa de'sovrani pagani... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. XVIII, 27 avril 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 383). — Voir aussi Lett.

leurs attributions et leur pouvoir ¹. Il soutient, notamment, qu'il ne leur appartient pas de pourvoir aux besoins de l'Etat ou du peuple : celui-ci peut seul assurer son existence ². Il leur reproche, en effet, sous couleur de servir les intérêts de la masse, de songer plutôt à leur intérêt personnel ³, ce qui est tout à la fois une erreur et une faiblesse ⁴.

XVII, du 20 avril 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 346 et suiv.). Dans son opuscule *Autorità di Persuasione e di Forza*, il dit à ce sujet : « Al presente però paiono invaghiti di imitar i Protestanti che procurano l'estrema ricchezza da un canto per incontrar estrema povertà dall' altro, e la cui Religione soggetta al Principato è una vera impostura e un vero inganno ». XII (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 110 recto ; CIOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 59). Et dans ses *Riflessioni sur les Rentes* : « Al presente pare che alcuni sovrani cattolici con disporre arbitrariamente de' beni di chiesa, tolgano ad essa ogni espressione esterna, e mettano la Religione cattolica alla condizione dell' altre facendosi così arbitri della lor Religione... » *Riflessioni sulle rendite*, XXI, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 28 recto). Voir encore : *Della Differenza della Relig. Cattol. da tutte le altre*, chap. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana *ibid.*, f° 85 verso, 86 recto) ; chap. XVII (*Ibid.*, f° 91 verso). Et il en donne l'explication au chap. X (*Ibid.*, f° 87). Le Pape lui-même n'échappe pas à son blâme. Il l'accuse de n'avoir pas toujours défendu comme il convenait les intérêts de l'Eglise : *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, f° 242).

1. — *Errori popolari*, Axiom. V, VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 163). Voir *Dell' Ingerenza del Govern. nell' Econ. Nazion.* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 14 à 23, recto et verso ; LAMPERTICO, *Giam Ortes e la Scienza Econ. al suo tempo*, Append. V, p. 333 à 348), ce qu'il dit au sujet de l'intervention du gouvernement en matière d'économie nationale. Nous examinerons du reste plus loin la question. (*Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § III, p. 331, 332 et aux notes).

2. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. XX, 18 mai 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 472).

3. — « I sovrani, non v'ha dubbio, desiderano sollevare i sudditi poveri ma, a dire il vero, desiderano molto più accrescere le loro rendite particolari e private. » Lett. XXXVII précit. à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 430 *in fine*, 431 *princip.*). Dans son opuscule précité *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza*, il écrit : « I sovrani son senza dubbio inclinati a favore dei popoli ma son più inclinati a lor favore » ; XI. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 109 verso *principio* ; CIOGNA, *Trattatelli ined.*, p. 57).

4. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl. p. 168).

Le premier, et il s'en fait gloire, il distingue non seulement l'intérêt général de celui des gouvernants¹, mais encore les montre opposés l'un à l'autre². Ce qui compte, c'est le peuple : rien ne saurait être sans lui³ ; c'est par lui que Dieu manifeste sa volonté⁴ ; c'est par lui que le Gouvernement doit être inspiré⁵. Voilà pourquoi il s'en occupe surtout dans ses ouvrages⁶. Ainsi, la pitié profonde d'Ortes pour les déshérités le poussait, malgré les dan-

1. — CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 166 *in fine* ; 167 *princip.*

2. — « Infatti coll'occuparsi uno pel solo sovrano e pei soli ricchi arricchisce egli invero maggiormente quel sovrano e quei ricchi, ma impoverisce più la patria, non essendo possibile accrescer le ricchezze in quelli senza diminuirle altrettanto negli altri della nazione... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 92). Voir encore *Riflessioni sulle Rendite*, XII. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 21 verso).

3. — « ...tolto il popolo v'ha più nè ricchi, nè governo, né nazione. » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 102).

4. — « Dio ...si manifesta eziandio all' esterno nella volontà e nella voce del popolo, onde deriva quel adagio antico e verissimo, che la voce del popolo è la voce di Dio. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. V, du 23 décembre 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 378). La religion, du reste, quand elle est sincèrement pratiquée ne doit pas, d'après lui, faire une situation privilégiée au Souverain par rapport au Peuple : « Essi — les préceptes de la Religion — riguardano tutti e quando la Religione sia vera, non distinguono il popolo dal Sovrano. » *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza*, IV. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 107 recto ; CICOGLA, *Trattatelli, ined. di Giam. Ortes*, p. 49). « ...la Religione ...riguarda il sovrano del pari d'ogni altro. » *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza*, V. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 107 recto ; CICOGLA, *ouv. cit.*, p. 50). « Le leggi prescritte dalla Religione... riguardano tutti generalmente e ad esse è soggetto tanto il sovrano quanto il suddito. » *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza*. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 107 verso ; CICOGLA, *ouv. cit.*, p. 51).

5. — « Ma in qualsivoglia situazione e in ogni evento sarà sempre il popolo che ispirerà i sentimenti e provvederà il Governo, e non mai il Governo che ispiri i sentimenti nel popolo... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 296). Voir *Infra*, chap. III, § VI, p. 174). C'est également l'avis d'Alfieri : *Della Tirannide* (liv. II, chap. VII et VIII).

6. — « Per questo ella, che fra pochi più intende il mio modo d'intendere, avrà osservato che in tutti i miei scritti io parlo sempre ai popoli e procuro intruirli. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 296 *in fine*, 297 *princip.*).

gers qui en pouvaient résulter pour lui, à recommander comme seule garantie d'un bon gouvernement la collaboration étroite du Peuple et du Souverain¹, comme cela était pratiqué du reste à Venise avant que Pierre Gradenigo, XLIX^e Doge, eût, en 1297, enlevé au peuple le droit de parvenir aux Magistratures et même d'y nommer.

Nous avons à dessein insisté sur les conséquences politiques de l'esprit de justice et de bonté d'Ortes. C'était d'abord lui rendre un équitable hommage, mais aussi, par avance, réduire à leur portée exacte les contradictions accidentelles à cette tendance d'esprit et de sentiments ainsi mise en lumière, que nous relèverons en étudiant son traité des *Fidéicommiss*, écrit tout au déclin de sa vie. Et cette attitude courageuse, que ses détracteurs eux-mêmes ont admirée², rappelle les apostrophes véhémentes de Filangieri invitant les Rois à descendre dans les fosses des accusés, pour entendre leurs plaintes et leur justes reproches.

Ce n'est pas dire, toutefois, qu'Ortes se départit complètement de cette prudence instinctive des Vénitiens qui, du plus puissant des citoyens inscrits au Livre d'Or au plus humble des bourgeois, s'étaient, pendant trop de siècles, endormis, le soir, avec l'incertitude ou l'effroi du lendemain... Circonspect par nature, estimant lui aussi, comme l'écrivait d'Alembert à Voltaire, que « la peur des fagots est rafraîchissante », il ne manque pas d'atténuer d'un correctif, d'une restriction, l'audace risquée de ses paroles ou de ses systèmes, pour ne pas froisser la susceptibilité inquiète des Inquisiteurs dont la colère précédait de peu les sanctions sommaires et expéditives. Ainsi, après avoir montré les dangers qu'un gouvernement fait courir à la nation entière en matière d'Economie,

1. — « ...tutto ciò che si farà da'sovrani di concerto e col consenso de'sudditi sarà sempre utile e giusto, e che tutto ciò che si farà fuor di un simil concerto e concorso sarà incommodo e ingiusto per gli uni e per gli altri ». Lett. VI, précit., à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 348).

2. — PECCHIO, *Storia dell'Economia politica in Italia*, p. 269, princip.

a-t-il soin d'ajouter : « C'est la condition des Nations les plus primitives où le despotisme prévaut »¹. De même dans ses *Fidécummissi*, ayant formulé certaines critiques sur la tendance des Gouvernements à développer des richesses immodérées afin de pouvoir, par les impôts dont ils grèveront les riches, alimenter le Trésor, il se défend de « faire tort aux Gouvernements », mais simplement « signale une erreur »². Quand il parle de politique, pour n'être pas accusé d'en disserter « avec trop de mépris et de discrédit », il précise qu'il s'agit de celle qui est « un art frivole »³ et non pas de cette politique « sans laquelle il est impossible de mener à bien les affaires nationales ». D'autres fois, il se défend de discuter les Souverains, qu'il respecte... pour leurs vertus réelles⁴, et lorsqu'il distingue

1. — *Econ. Nazion.*, Disc. prelim., IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 26).

2. — « Con queste verità di fatto io non intendo far torto ai governi, ma intendo sol far conoscere a chiunque il suo inganno nell'aspirar a ricchezze sempre maggiori... » *Dei Fidécummissi*, liv. II, chap. XXIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 357 *in fine* ; 358 *princip*). Ortes, du reste, considère le Gouvernement et la Religion, l'un et l'autre cantonnés dans leur rôle respectif et s'exerçant suivant leurs fins propres (*Infra*, chap. III, § VI, p. 159 et suiv.), comme des Autorités infiniment respectables : « ...un poeta che metta in ridicolo... la Scienza... della Religione o del Governo, oltre all'essere uno scimunito è ancora un empio e un malvaggio... » *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XV, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 212). De même, à propos d'un article paru dans les *Notizie del Mondo*, à Florence, et intitulé « La Forza della natura sopra l'Umanità lasciata a sé stessa », il écrivait à Ciani : « ...i novatori di questo secolo... cerchino sempre d'insinuare fra gli uomini l'inutilità della Religione e de'Sovrani. Io all'incontro in tutti i miei scritti credo di far conoscere la necessità tanto di quella quanto di questi... » Lett. XXXIII, de Venise, 13 décembre 1783 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 418). Voir encore Lett. XIX, au même, de Venise, 17 juin 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 385) ; Lett. XXI, sur l'*Economie Nationale* (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 167) ; Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. familière (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 262) ; *Annotazioni degli Errori popol.*, Annotaz. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 255).

3. — « ...non ho mai inteso nè intendo screditare che quella politica, la quale coll'uscire appunto dalla verità di natura e col contraffarla si rende un'arte frivola e talora nociva... » Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. XVIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 381).

4. — Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. XIV, 28 avril 1781

les nations libres de celles qui le sont moins, il assure n'entendre porter contre ces dernières aucune appréciation malveillante...¹.

Si l'on ne retenait d'Ortes que les qualités ainsi notées au passage, on aurait de lui une impression incomplète, inexacte même dans un certain sens, parce que trop sévère. Chez cet homme austère, il est un autre trait quelque peu inattendu : sa tranquille gaieté. Une bonne part, en effet, de cette gaieté qui rit dans les chansons des gondoliers, jaillit des lazzis de la foule, anime toute la vie vénitienne du XVIII^e siècle, se retrouve en lui. « Je ne suis pas d'humeur bourrue », écrit-il un jour². Et, de fait, dans ses lettres, où il se confie librement, il se révèle maintes fois badin et enjoué. Lorsqu'il conte plaisamment à l'Auditeur le dommage évident advenu à certains feuillets d'un de ses manuscrits « dans un conflit nocturne entre chat et rat »³ ; ou dépeint la singulière figure de voyageur qu'il offrait en revenant de Vienne⁴ ; quand il expli-

(CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 273). Voir encore la lettre à Ciani où il affirme son désir de ne rien dire ou faire contre les souverains, Lett. XIX de Venise, 17 juin 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 385). Dans une autre lettre au même (Lett. XXXIX, de Dolo, 16 juillet 1784), il précise : « ...coi sovrani, non mi piace aver confidenza, e delle loro disposizioni non vorrei direttamente parlare in modo alcuno » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 435).

1. — « ...nel distinguere le nazioni più libere dalle men libere io non intendo far onta o ingiuria alcune a queste seconde... » *Econ. Nazion.*, liv. V, ch. IX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 186). Voir également sur le même objet : *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XVIII, du 27 avril 1782. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 380, 412) ; Lett. XX, du 18 mai 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 491) ; *Riflessioni sulle Rendite*, XVI. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 23 verso) ; *Della Differenza della Relig. Catt. da tutte le altre*, ch. XVIII. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 92 in fine).

2. — *Lett. in propos della Econ. Nazion.*, Lett. II, à Ciani, du 21 juin 1777. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 52).

3. — « L'accidente fù la battaglia notturna di un gatto con un topo, che per rifugiarsi era ricorso nello scaffale della libreria ov'erano queste stampe, quasi ricorrendo alla ragion comune. Ma il gatto che non intende questa ragione ha ammazzato il topo e mi ha sciupato quei fogli. » Lett. XXII, précit., à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 391 et 392).

4. — « Mostrando così di fare tra i viaggiatori più assuefatti

que ironiquement pourquoi ses doctrines sont difficilement accueillies¹; se félicite de l'appréciation favorable que le Nonce peut avoir de ses livres², comme d'avoir prévu que son traité sur l'*Economie Nationale* demeurerait incompris des plus grands théoriciens³; se flatte, s'il ne brille point par le talent au-dessus du commun des hommes, de n'être pas du moins quatre mille fois plus sot que les plus intelligents⁴, ni plus déraisonnable que les autres écrivains⁵. De quelle délicieuse façon encore il parle de la fidélité en amour, cette chimère⁶; répond à Giuseppe Toaldo — lui reprochant deux vers de son *Essai sur l'Homme* — qu'il les pensait cependant excellents pour les avoir, à la manière de Plutarque, « triturés tout un jour, en poste, de Bologne à Florence »⁷.

Et cette galeté discrète devient volontiers ironique : quand il raille le désespoir de son ami Domenico Fabri

al disagio quella figura che fanno i soldati del papa in confronto di quelli del re di Prussia. » Lett. de Venise, du 2 décembre 1746. (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, op. n. 18).

1. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.* Avviso dell'Autore. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 8).

2. — « Ad ogni modo mi compiaccio che un prelado di tanto merito faccia qualche conto de' miei libri, ma non più di quello che mi compiaccia del conto che ne facesse ogni altro che fosse d'intendimento pari a quello di monsignore, verbigrizia, al suo. » Lett. all'ab. E. Della Lena, de Venise, le 1^{re} mai 1779. (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibid.*).

3. — CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 7.

4. — *Econ. Nazion.*, Disc. prelim. XIII. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 38).

5. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, Prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 13).

6. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, ch. VIII. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 49).

7. — « Quanto alla mia traduzione di Pope, non avrei creduto che i primi due versi di essa fossero poi tanto cattivi quanto ella dice... dopo averli considerati e colti in mente in mille modi per tutto un giorno nel correre le poste da Bologna a Firenze, li ho poi rabberciati a quel modo credendo aver fatto bellissima cosa. » (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, p. 325). Voir encore, *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, 5 janvier 1780. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 283). Nous verrons qu'il travaillait longuement ses vers. (*Infra*, chap. IV, II, p. 210, n. 1).

qui avait écrit *Hypocrates* pour *Hipocrates*¹, certaines préoccupations sentimentales de son ami Algarotti², ou les observations sur l'électricité d'un légiste de profession³; ou cette habitude ostentatoire des Gouvernements d'envoyer régulièrement, pour paraître affairés, des courriers diplomatiques, même lorsqu'ils n'ont rien à expédier⁴; quand il recommande à Ciani, malade, de se sérieusement défier des médecins⁵; se moque du Pape qui pense régir les occupations économiques comme une promotion de Cardinaux⁶, ou des princes qui prennent en main la direction des sciences⁷, ou des caillettes qui

1. — « Il dott. Domenico Fabri è sconsolato per essere stato ripreso di avere scritto *Hypocrates* anzichè *Hipocrates*, e studia il Greco arrabbiatamente per che il pubblico non abbia più a soffrire da lui simili danni. » Lett. de Venise, du 23 juillet 1751. (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, op. n. 18).

2. — Lett. de Venise du 7 août 1750. (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibid.*).

3. — « ...egli trova la fiammetta che esce dai corpi elettrizzati notabilmente diversa nel colore, nell'odore, nello scoppio e nell'attività secondo che sono diversi i corpi elettrizzati... » Lett. I, à Francesco Algarotti, de Venise, 6 novembre 1747. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 321 et suiv.) — La question ne lui était pas en effet étrangère : on trouve dans ses manuscrits tout un développement sur l'électricité. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., cl. XI, cod. CXXXV, f^o 58 à 64 recto et verso). *Infra*, chap. II, II, p. 84 et suiv.).

4. — « ...dovendo essi mostrarsi sempre affacendatissimi e spedire regolarmente i loro corrieri quando anche ciò sia per cose inutili e vane. » Lett. in propos. della Econ. Nazion. Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 117, *in fine*, 118 *princ.*).

5. — Lett. XXXIX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 436). Voir la lettre précit. du 23 juillet 1751 à Algarotti, où il ironise sur les divergences d'appréciations des médecins. (G. CADORIN, *op. cit.*, Marciana, *ibid.*).

6. — Lett. VII précit. à Michele Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 352). Son indépendance d'esprit s'affirmait ainsi égale à celle de son ami Scipione Maffei qui s'élevait contre l'intervention du pape Clément XI en matière d'érudition. (Lettera a Monsignor Barbarigo, vescovo di Brescia, *Rime e prose del sig. marchese Scipione Maffei parte raccolte da vari libri e parte non più stampate*, p. 319, 320. Venise, 1719).

7. — « ...si crede che coll' essersi le scienze tutte da ultimo posto da alcuni sovrani sotto la sola lor direzione... sian esse salito al più alto grado... » *Delle Scienze Utili e delle Dilettevv.*, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 254).

s'efforcent de suppléer à leur manque de beauté par l'artifice des fards¹, ou de l'indigence d'ingéniosité d'un « pauvre Conseiller secret »²; quand il soutient qu'essayer de tirer un avantage pratique de l'imaginaire est aussi chimérique que « d'allumer un feu de bois avec des soupirs d'amour »³; quand il signale, à propos de l'arrivée à Venise de l'Archiduc-Gouverneur de Milan, la singulière façon de voyager des Souverains dont l'incognito les fait remarquer davantage⁴, ou assure, dans sa fameuse *Lettre*⁵, les Nouvellistes Littéraires de Florence d'une amitié égale à celle qu'ils lui ont depuis longtemps déjà personnellement vouée⁶...

Un dernier trait achèvera de le faire connaître : sa force d'âme devant la mort, qualité qu'il avait tant admirée chez Guido Grandi⁷.

Ortes, de santé précaire, nous l'avons dit, devait plus que tout autre avoir présente à l'esprit l'idée de sa fin⁸.

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, du 28 avril 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.* p. m., t. XXVI, p. 257).

2. — *Riflessioni sugli Oggetti apprens.*, chap. IX, n. 4, p. XLVI.

3. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion* Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 29).

4. — « Veda qual nuova foggia di burlarsi fra loro hanno inventato gli uomini de' nostri giorni. » Lett. XXXVIII à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 434).

5. — *Supra*, p. 40, n. 5 et suiv.

6. — « Intanto resto loro quel buon amico che già da più anni innanzi si son essi dichiarati pur meco. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 400). Dans sa *Vie de Guido Grandi*, il raille plaisamment Vital Giordano qui critiquait son maître : « ...non s'era inoltrato gran fatto nelle matematiche, alle quali s'era applicato per compiacenza d'aver compreso da sè la maniera di sottrarre un numero dall'altro, in tempo che era soldato del Papa », p. 53. Voir *Alcuni Sonetti*, Avviso al Lettore. (Marciana, It., cl. II, cod. CXXXVIII, f° 246 recto).

7. — *Vita del P. Guido Grandi*, p. 156, 157.

8. — Il écrit dans son *Essai sur la Philosophie des Anciens* :
Ahi qual disperde lieve soffio d'aura
Il fumo della Vita ! Ahi da qual filo
Debole pende !... (*Saggio della Filos. degli Antichi*,
part. III, Récitatif III, p. 52 in fine, 53 princip.).

Il ne semble pas cependant, même devenu sourd et presque aveugle, au point de ne pouvoir plus se déplacer¹, qu'il y prêtât jamais une particulière attention². On n'en trouve, du moins, nulle trace dans sa correspondance. « Je sens déjà, écrit-il au contraire, que s'achemine l'affaire mais je ne me tourmente point pour cela... ». Et il ajoute avec tranquillité : « Tout ce qui commence doit finir et le sage doit s'accoutumer à considérer sa mort avec indifférence... »³. Nourri de la philosophie la plus élevées, éclairé sur les joies sages comme sur les vicissitudes amères de la vie, ne donnant aux unes et aux autres plus de pensées que n'en comporte la vérification de leurs causes, la mort entrevue ne retint pas plus son attention que les préoccupations les plus naturelles. « L'hiver m'a tellement recroquevillé et diminué de corps et d'esprit, que je ne me rappelle ni ne me trouve plus ce que j'étais avant. Et cependant cela ne me consterne pas : il sera de moi ce dont en aura disposé la Providence éternelle... »⁴. Jusqu'à la fin, il fit preuve de cette résignation qu'il devait à sa force morale autant qu'à sa foi religieuse.

Il sut mourir comme il avait vécu, dans cette lumière de l'esprit, reflet de la sérénité de son âme, avec une dignité fière qui n'est pas sans grandeur.

1. — « Al presente i miei incomodi son tali e tanti, ch'io non posso più assicurarmi di passare un mese senza il bisogno di quell' assistenza che non si può avere che dai propri domestici e nella propria casa. » Lett. XXXI, précit., à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 412).

2. — « E' viltà temer la Morte. » (*Saggio della Filosofia degli Antichi*, part. III, Coro, p. 42).

3. — « Io già vedo che s'incammina l'affare, ma non perciò mi sgomento. Tutto quel che ha principio e progresso si sa che dee avere il suo decremento o il suo fine ; e il saggio dee avvezzarsi a riguardare il suo fine e a trovarsi ad esso con quella indifferenza colla quale si trovava al suo principio, persuaso di una provvidenza saggia, immutabile e eterna. » *Tre Lett. à Michele Ciani*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 357 *in fine*, 358 *princip.*).

4. — Lett. LIII, à Michele Ciani, de Venise, 9 décembre 1786. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 467).

CHAPITRE II

L'œuvre scientifique

I. — « L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE » DANS L'ŒUVRE D'ORTES

L'œuvre strictement scientifique d'Ortes, ni abondante, ni importante, suffit cependant à marquer sa valeur. Chacun de ses ouvrages du reste lui est un prétexte pour exposer le point de vue mathématique de la question qu'il y étudie, ou lui fournit l'occasion de donner un aperçu de ses conceptions¹. D'une façon générale on peut dire que l'esprit géométrique dont il est pénétré trouve son expression dans tous ses écrits sans exception².

1. — C'est une remarque que nous vérifierons plus loin en étudiant l'*Economie Nationale* (*Infra*, chap. V, sect. I, II, p. 306 et suiv.). On en trouve un autre exemple évident dans son *Essai sur la Philosophie des Anciens* : dans une *Aria*, il prévoit l'immense importance future de l'électricité :

Quest'incognito elettrico fonte
Che le cose fa elastiche e pronte,
E le informa, le veste, le pasce,
E' di tutto il commun genitor.
Dal suo grembo ogni genere nasce
E con moto secreto ed ignoto

Nel suo grembo trasformasi ognor. (*Saggio della Filos. degli Antichi*, part. II, p. 34 *in fine*, 35 *princip.*).

2. — C'est ce qu'Antonio Lombardi a nettement défini : « Le Matematiche, la Metafisica e le Belle Lettere occuparono in sua gioventù l'Ortes e con il sussidio delle prime acquistò quel rigor di raziocinio e di metodo, che ne' suoi scritti ognor si incontra e ne forma un carattere principale. » *Storia della Letter. ital. nel Secolo XVIII*, t. I, liv. II, p. 324).

La méthode mathématique, il est vrai, était tenue chez les philosophes du *xvii^e* siècle pour modèle à suivre dans les diverses sciences. On sait que Hobbes ramenait toute la Logique au calcul ; que Descartes, cédant à la demande des auteurs des *Secondes Objections*, a donné l'exemple de cette application de la forme géométrique à une partie de sa Métaphysique, forme à laquelle recourut également Spinoza pour l'exposition de sa Philosophie. Il est, dans ces conditions, compréhensible qu'Ortes, sous l'influence, réelle chez lui, de ces penseurs, affirmât pareille tendance, d'autant qu'elle correspondait mieux à sa formation et à ses goûts. Aussi ses adversaires eux-mêmes le pouvaient-ils tenir pour un mathématicien de grand savoir¹, et Algarotti lui écrire sans exagération : « Vous, ami très cher, à la langue et au cœur pleins de géométrie... »².

La restriction de l'horizon mathématique de la science ancienne — où le mathématicien se meut dans les hypothèses, les principes appartenant au physicien³ — est un des traits caractéristiques qui l'opposent à la Mathématique du *xvii^e* siècle dans l'Ecole cartésienne. Désormais elle se présente comme une logique universelle qui se substitue à la logique aristotélicienne des classes pour restaurer le platonisme sur une base solide⁴.

Or, la géométrie, nous le savons, apparaît à Ortes comme la pierre angulaire de toutes connaissances⁵, son

1. — Voir *Annotaz., degli Errori popol.*, Annot. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 251).

2. — « Voi, amico carissimo, pien di geometria la lingua e il petto... » Lett. I, à Ortes, de Sagan, 18 octobre 1750. (Rapportée dans CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 336). Il est vrai qu'Ortes n'était pas en reste. Il lui écrivait dans une lettre datée de Venise, le 7 août 1750 : « Voi che avete la mente avvezza alle bellezze e alle maniere di dire ancora delle lingue inglese e greca... » G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti* (Marciana, Misc. 721, Opusc. n. 18).

3. — *Commentaire de Simplicius à la Physique d'Aristote*, II, 2, 193 b 23 (Ed. Diels, Berlin 1882), p. 292.

4. — LÉON BRUNSCHVIG, *Les Etapes de la Philosophie mathématique*, prem. part., liv. II, chap. VI, p. 98.

5. — *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XVI. (*Studi varii*

application nullement difficile, contrairement à l'opinion quasi unanime¹. S'il avait ouvert une Ecole, il n'eût pas manqué d'inscrire au fronton comme le philosophe d'Egine à la porte de l'Académie : « Qui ignore la Géométrie n'entrera pas ». Elle est pour lui — Platon y joignait l'Arithmétique² — source éventuelle de découvertes fécondes et d'exactes démonstrations³ : son utilité est donc indispensable pour étayer une doctrine de la connaissance vraie⁴. Il se rapprochait ainsi de l'idée cartésienne qui

autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 67 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 260 *in fine* et 261). Voir encore *Annotaz. degli Errori popol.*, Annot. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 237). Il déclarait du reste qu'il s'estimerait ne rien savoir de certain s'il ne savait rien en géométrie : « ...e sempre più convinto altresì nel mio particolare, che nulla per me stimerei di sapere di certo, se nulla sapessi di geometria. » *Rifless. sugli Oggetti apprens.* Avviso al Lettore. Voir également chap. XII, § IV, p. LXV.

1. — « Caro sig. Auditor, la geometria applicata all'Economia Nazionale e a ogni altra specie di affari pratici è cosa invero utile e necessaria, ma la difficoltà non istà nell'applicarla... » Lett. XLIX, de Venise, 14 janv. 1786 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 456).

2. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. IV, p. 69.

3. — Il partageait, à cet égard, l'opinion de Malebranche : « Il est rare que les vrais géomètres se trompent, à cause de la clarté de leurs idées et de la précision de leurs termes... » *Réflexions sur la prénotion physique*. (Voir FRANCISQUE BOULLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. II, chap. II, Vie de Malebranche, p. 27).

4. — *Annotaz. degli Errori popol.*, Annot. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 251 et 252). Voir aussi *Errori popol.*, Prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 9 et suiv.). Dans une de ses lettres à Algarotti, pour prouver l'utilité de la géométrie, il conte une anecdote : « De gros arbres étaient tombés en travers d'une route, barrant la seule entrée d'une forêt. Les passants, dans l'impossibilité d'escalader ces troncs d'arbre, adoptent des attitudes différentes. Les uns retournent sur leurs pas ; certains cherchent une issue vers la forêt et se perdent dans les champs ; d'autres s'assoient sur les arbres abattus et se disposent à manger et à boire sans plus s'occuper de rien ; d'autres se disputent, discutent sur la longueur, la grosseur des troncs. Arrive un géomètre. Avec les plus simples lois de la statique, il fait dresser ces troncs, en met trois d'un côté, deux de l'autre, et le passage est libre... » Lett. II, à Fr. Algarotti, de Venise, 26 sept. 1749 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 331, 332). Cette lettre figure également dans le recueil de G. CADORIN, *Lettere di*

tend à englober l'univers dans la géométrie¹, et dont la philosophie mathématique est « une philosophie de géomètre »². Pour lui la vérité géométrique est une loi effective tout comme le mathématisme pythagoricien, impliquant dans la conception du nombre le géométrique et le physique, faisait de la vérité mathématique une loi « au sens objectif du mot »³.

Sans doute lui arrive-t-il à l'occasion de dépasser la mesure raisonnable⁴, mais il n'est pas seul à tomber dans ce défaut. La plupart des écrivains du *Settecento* introduisent, en effet, dans les Sciences morales, dans la conversation, les données des Sciences exactes⁵. Partout s'in-

Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti (Marciana, Misc. 721, Opusc. n. 18) ; il y est précisé que l'anecdote rapportée lui a été contée par le P. Carlo Lodoli qu'Ortes appelle le « moderne Socrate ». Voir encore ce qu'il dit dans son *Calcol sur la Vérité de l'Histoire* (*Infra*, chap. III, § I, p. 101, n. 1). On comprend qu'Ortes voie une utilité universelle dans la géométrie puisqu'il qualifiait la nature elle-même de « géométrique » :

O vana mente mia, che fai tua cura

L'investigar le stabili ed eterne

Leggi motrici che adoprare si scerne

Nell'opere sue geometra natura. (Sonnet XL, *Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 258 verso).

1. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. VII, sect. C, p. 123.

2. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. VIII, sect. A, p. 124.

3. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. I, chap. III, p. 42.

4. — Il donne lui-même, en parlant de Guido Grandi, la raison de cette tendance : « Questa è cosa usitata da geometri che trattano materie critiche, i quali non trovando nella storia la evidenza matematica, che suol persuaderli, facilmente inventano, per la fecondità del loro intelletto, nuovi sistemi ». (*Vita del P. Guido Grandi*, p. 179).

5. — Nous pourrions signaler à ce sujet deux lettres très courtoises de Condorcet, l'une de 1771, l'autre de 1773 (publiées dans l'édition des *Œuvres complètes* de Didot, 1847-1849, t. I, p. 281 et suiv.), où il reproche à Verri précisément ce que nous reprochons à Ortes. Et Beccaria, dans son livre *Dei Delitti e delle Pene*, fait de même (Voir, par ex., chap. XXII, XXVI). Notons encore que Genovesi croyait avoir trouvé dans l'Arithmétique politique, ou connaissance des maux physiques et politiques, causes de dépopulation, et dans la géométrie politique, ou remède à ces maux, le double moyen idéal de réaliser l'équilibre

sinue le langage mathématique, jusque dans le verbiage galant du Sigisbéisme où l'on parle — ce qui suscitait la verve caustique de Parini¹ — de « la raison inverse de sa langueur » ou du « carré des temps de l'espérance »².

Par cette dévotion à la Science³, par cette empreinte mathématique telle qu'il n'est pas loin d'identifier, avec Malebranche, les Mathématiques pures à Dieu, et comme lui, de voir dans leur application « l'application de l'esprit de Dieu »⁴, s'explique la méthode d'Ortes, rigide et minutieuse.

Il s'affirme en effet, comme Descartes dans ses *Regulae*, partisan convaincu de l'unité de la Science. Elle est l'intelligence même ; or, il n'est qu'une façon de comprendre. La méthode unique consistera donc à poser les données du problème quel qu'il soit, et, si complexes apparaîtraient-elles, dans un ordre intelligible, pour que s'établisse une chaîne de relations simples entre éléments simples⁵. Si, comme on l'a dit, la géométrie est vraiment « l'œuvre d'un méthodique qui procède d'une conception universelle de la science »⁶, Ortes est bien de cette Ecole. On comprend par suite que l'universalité propre au rai-

de la population. *Lezioni di Econ. Civ.*, part. I, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 122 et suiv.).

1. — Cf. Meriggio, V, 976-978 et CANTU, *l'Abbé Parini*, p. 400, n. 79.

2. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 82 *in fine*, et 83.

3. — C'est ainsi que dans sa Lettre à Suzzi sur la solution générale des Equations du 3^e degré (*Infra*, p. 80), il écrit : « A tutto ciò la supplico riflettere bene anzichè all'altre speciose visioni, considerando che il fare scuotere i matematici non è impresa da riuscirvi. » *Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 225 verso.

4. — *Recherches de la Vérité*, liv. II, chap. V, t. II.

5. — « Soit par exemple 3 et 6, les deux premiers termes d'une progression géométrique, rien n'est plus simple que d'en déterminer le troisième par déduction ; il suffit de noter que 6 est le double de 3 et de trouver le double de 6 qui est 12 ». (HANNEQUIN, *La Méthode de Descartes*, Etude d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie, t. I, p. 122, d'après la Reg. VI, AT, X, p. 384 et suiv.).

6. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. VII, sect. A, p. 101.

sonnement mathématique le poussât à poser l'universalité de ses doctrines. Il convient cependant de noter que sa méthode était autre chose encore qu'une simple généralisation de la méthode mathématique. Comme Leibnitz¹ en effet, il admettait des éléments métaphysiques débordant largement le domaine des mathématiques : on comprend par suite qu'il s'attachât toujours à rechercher l'origine même des principes pour mieux rendre raison des choses².

Il semble que cet esprit mathématique provoquât en lui une sorte de déformation, une tendance, manifestement exagérée, à prodiguer les calculs d'une façon parfois au moins inattendue. Qu'il précise des rapports ; qu'il fixe des proportions³ ; qu'il dresse des statistiques et des tableaux récapitulatifs⁴, partout où il y a lieu de synthétiser, rien de plus naturel. Mais il n'en saurait être ainsi quand il ramène par exemple à un nombre déterminé la valeur des Opinions⁵, discute géométriquement de la vérité historique⁶, affirme que l'autorité des témoignages forme une progression décroissante⁷ ; fait

1. — E. BOUTROUX, *Leibnitz, La Monadologie* (Philosophie de Leibnitz, A., Objet et Méthode, p. 27 et suiv.).

2. — Voir *Supra*, chap. I, II, p. 38. et n. 5.

3. — Voir à ce sujet *Lettere sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, 28 avril 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 269 et 270).

4. — On en trouve maintes fois traces dans son *Economie Nationale* : liv. I, chap. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 61 et suiv.) ; liv. II, chap. X (CUSTODI, *ibid.*, p. 159 et suiv.) ; chap. XV (*ibid.*, p. 178 et suiv.) ; liv. III, chap. XIV (CUSTODI, *ibid.*, p. 302) ; chap. XV (*ibid.*, p. 310 et suiv.) ; chap. XVI (*ibid.*, p. 316 et suiv.). Voir encore ses *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 25 et 26) ; chap. XIV (*ibid.*, p. 38 et 39) ; chap. XXVII (t. XLIX, suppl., p. 213, 214) ; chap. XXXIII (*ibid.*, p. 246, 247).

5. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni umane.* § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 270) ; § III (p. 271 et suiv.). Voir encore *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 45).

6. — Voir *Calcolo sopra la Verità dell'Istoria* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 7, recto). Cf. *Infra*, chap. III, § I, p. 96 et n. 1.

7. — *Calcolo sopra la Verità dell'Istoria* (Marciana, *ibid.*, f° 10 recto). *Infra*, chap. III, § I, p. 98 et aux notes.

de la pauvreté multipliée par la richesse un produit constant¹, ou soutient que l'existence d'un royaume dépend de sa force multipliée par sa fourberie²... sans préciser du reste quelle est l'unité de cette force et l'unité de cette fourberie.

II. — LES DIVERS OUVRAGES SCIENTIFIQUES D'ORTES

Parmi les ouvrages d'argument scientifique d'Ortes, certains n'offrent guère d'intérêt, comme les huit Cahiers d'études qui, à la Marciana, contiennent des solutions de problèmes de Géométrie analytique, des éléments de Géométrie, d'Astronomie, de Mécanique, d'Algèbre³. D'autres ne sont guère que des tentatives de vulgarisation comme les *Institutions de Physique*⁴. D'autres reflètent plus particulièrement des préoccupations de l'époque, comme le *Calcul sur les Jeux de la Bassette et du Pharaon*⁵ ou le traité sur la *Probabilité de gagner ou*

1. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. IV, à F. Neri, 12 juillet 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 109). *Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. IV, § III, p. 358, n. 2, et aussi sect. II, § I, III, p. 316 et suiv. et aux notes.

2. — *Riflessioni dimostrative sopra le Memorie della Corte di Berlino* (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 71 recto). *Infra*, chap. III, § VII, p. 183 et n. 1.

3. — Voir *Alcune soluzioni di problemi geometrico-matematici; Elementa geometriae, Astronomiae, Mechanicae, Algebrae*... Dans son *Elenco delle Opere manoscritte di G. M. Ortes*, en Append. aux *Trattatelli*, n° XLVIII-IV, Cicogna mentionne des *Elementa Geometriae, Astronomiae, Mechanicae, Algebrae*... et les dit figurer aux Manuscrits de la Marciana. Mais ces *Elementa* ne se trouvent dans aucun des Codes de la Marciana. L'erreur commise par Cicogna provient sans doute de ce que la Marciana possède deux volumes (*Cod. Lat. VIII*, 96-97) contenant des *Elementa Geometriae, Trigonometriae, Algebrae et Arithmeticae*, et des *Institutiones Mechanicae, Astronomiae et Opticae*, mais ces écrits sont de Guido Grandi et non d'Ortes. Ortes s'est borné, ainsi du reste qu'il est précisé dans un Avertissement, au premier Code, à les écrire de sa main.

4. — *Istituzioni di Fisica*, Marciana, It., class. IV, cod. CXCVI,

5. — *Calcola sopra i Giuochi delle Bassette e del Faraone*.

de perdre aux cartes¹. Il s'attaquait là sans doute à une des branches les plus ardues des mathématiques. Mais il n'y fit point œuvre de novateur². Il publia enfin un certain nombre d'Observations sur des problèmes ou des questions mathématiques, et des Lettres spéciales qui retiendront un moment notre attention.

Avant d'aborder le rapide examen de ses ouvrages, nous rappellerons sa *Vie de Guido Grandi*.

I. — VIE DE GUIDO GRANDI. — Dans la *Vie de Guido Grandi*, un de ses premiers écrits³, on a un aperçu d'ensemble des connaissances scientifiques d'Ortes : il y examine les diverses productions de son Maître, les commente, les explique, les discute, les défend. C'est là où vraiment il nous apparaît comme un esprit critique de haute valeur, doué d'une vaste culture, et pareillement apte à mettre au point toutes les questions qu'il aborde dans cette étude, les unes d'actualité, les autres de doctrine.

L'œuvre de Guido Grandi, en effet, est considérable : Mathématique, Philosophie, Critique, Histoire, Poésie, Jurisprudence, sont successivement étudiées par lui⁴. Ortes aurait pu faire une froide compilation de ses divers traités. Il ne s'est pas borné à ce rôle facile. De chaque ouvrage il a précisé la valeur, noté l'importance, signalé l'utilité. Et la tâche s'avérait difficile, surtout pour la

Aggiuntovi un estratto di lettera sopra il Giuoco pubblico di Venezia. A Venise, MDCCLVII, Giamb. Pasquali, in-4°. La Lettre est écrite de Venise à Vienne et porte la date du 8 janvier 1752. Il existe à la Marciana un exemplaire de l'ouvrage avec la mention manuscrite d'Ortes « Di Vienna questo dì 14 Febbrajo 1756 della Nataività ».

1. — *Sulla probabilità di vincita o di perdita nel giuoco delle carte*. (*Studi varii autografi*, Marciana, It., cl. XI, cod. CXXXV, f° 3 à 12 recto et verso).

2. — *Infra*, p. 73, n. 3 et 4.

3. — *Vita del P. Guido Grandi, Abate camaldolese, Matematico dello Studio pisano, scritta da un suo discepolo* (Venise, Giamb. Pasquali. 1744). Voir notamment *Supra*, chap. I, p. 4, n. 4 ; 36, n. 1 ; 38, n. 6, etc.

4. — A la suite de son *Eloge*, Ortes donne la liste complète des très nombreux ouvrages de Guido Grandi.

partie mathématique, car Guido Grandi fut un des grands savants de son temps.

Tantôt illustrateur d'Appolonius, d'Archimède, d'Eugenio, de Galilée¹, de Viviani; tantôt s'attachant à des théorèmes de mathématique transcendante; tantôt s'arrêtant à des problèmes élémentaires pour expliquer les principes de l'Analyse et de la Synthèse, il apparaît comme un des esprits les plus complets du xvii^e siècle. S'affirmant rigoureux cartésien², il applique une méthode originale à des problèmes qui avaient déjà été résolus, ou auraient pu l'être, par le raisonnement synthétique des Anciens. A la synthèse, en effet — où Descartes voit un examen des causes par leurs effets³ — il préféra lui aussi l'analyse, la synthèse ne devant intervenir qu'une fois la résolution poussée jusqu'au bout.

Ortes le suit cependant pas à pas : par touches successives, par des appréciations personnelles, par des observations appropriées, il met en lumière les conceptions de Guido Grandi qui offrent tant de difficulté de compréhension; soutient ses théories où lui paraît enclose l'essence même de la Mathématique; expose les difficultés auxquelles il se heurta⁴, le tout avec une

1. — Notons en passant qu'Ortes avait la plus grande admiration pour Galilée. Il en parle souvent dans ses ouvrages : voir par exemple : *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 192); Chap. XIV (*ibid.*, p. 205, *princip.*) ; chap. XVI (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 67 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 259, 260) ; *Errori popolari*, Prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 13).

2. — *Supra*, chap. I, II, p. 36, n. 1.

3. — *Réponses aux Secondes Objections faites sur les Méditations métaphysiques*, AT, IX, 122.

4. — Ces difficultés furent nombreuses. Pour s'en rendre compte, il suffit de se souvenir que dans l'étude historique des doctrines qui ont le plus souvent dominé la conception philosophique de la Science, celle d'Aristote était au premier plan. Son œuvre avait traversé les siècles, offrant une rigueur qui paraissait irréprochable et marquant, comme on l'a dit, « un point de perfection que l'on désespérait de surpasser » (LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. VI, p. 84). Et c'est précisément l'inappréciable avantage qu'elle offrait de

simplicité et une rigueur dignes des systèmes qu'il avait pris à cœur d'expliquer. Et c'est avec justice qu'il fut loué pour cet ouvrage ¹.

II. — CALCUL SUR LES JEUX DE LA BASSETTE ET DU PHARAON. —

Ce *Calcul sur les Jeux de la Bassette et du Pharaon* ², dont nous ne donnerons qu'un aperçu sommaire, n'est pas une œuvre originale : Ortes n'y apporte rien de nouveau ³ et reconnaît lui-même avoir à peu près suivi la méthode de Moivre ⁴, qu'il a complétée et rendue plus claire, du moins il le prétend ⁵.

tirer des cadres du langage un système de concepts distincts et rigoureusement liés, en même temps qu'elle reflétait avec exactitude les démarches préparatoires de la science de la nature, les procédés de classification, qui valait à la logique aristotélicienne toute sa traditionnelle puissance. On comprend par suite que pour beaucoup de savants, le Cartésianisme n'était guère qu'une constante confusion de la déduction abstraite et de la vérification concrète. (Voir LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. III, chap. IX, sect. C, p. 193).

1. — C'est ainsi que son ami Bianconi lui écrivait d'Allemagne pour le féliciter et lui reprochait seulement d'avoir fait paraître l'ouvrage sous le couvert de l'anonymat. La Bassi, Scipione Maffei lui adressèrent également leurs éloges, et Muratori lui mandait : « L'ho letta, l'ho gustata, perchè vita di un uomo grande e di un amico per cui io professava una somma stima e un distinto onore. Meritava un letterato di tanto credito, a cui pochi pari può mostrare l'Italia, questo tributo e l'ha ottenuto dalla gratitudine di lei, suo discepolo, con suo gran vantaggio, perch' ella ha saputo rilevare tutti i suoi pregi e insieme parlar di lui con una onorata sincerità. » (Rapporté dans LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 41, *in fine*, 42 *princip.*).

2. — *Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta e del Faraone*. Venise, 1757.

3. — Ortes ne fut pas, en effet, le premier à s'intéresser à cette question. D'autres avaient déjà écrit sur ce sujet, et, notamment, au XVIII^e siècle, Raymond de Montmort qui, en 1708, publia son *Essai d'analyse des Jeux de hasard*. Il convient de rappeler l'ouvrage posthume de Bernoulli, *Ars conjectandi*.

4. — « Il Moivre fù il primo a calcolare la sorte di questi giuochi. Io mi son tenuto presso poco al suo metodo, e solamente lo ô dedotto da principi più semplici. Vi ô aggiunta la dimostrazione di più proporzioni, ch'egli avea passate senza prova... » *Calc. sopra i Giuochi...*, p. 3. C'est en 1738 que Moivre publia son *Traité des Jeux*.

5. — « ...ô ridotto il calcolo a tal chiarezza, che per esser inteso

Il s'efforce dans ce traité, par une vulgarisation du calcul des probabilités, d'éclairer même ceux qui ne savent pas plus d'algèbre « que l'on n'en peut apprendre en une heure ». Il veut démontrer que les diverses combinaisons ménagent, toutes, un avantage au banquier, et qu'il existe, par suite, une inégalité certaine pour le joueur, entre le risque couru et le bénéfice à l'occasion réalisé. Ortes faisait ainsi œuvre de moraliste, révélant aux plus ignorants que leurs espérances ne tenaient guère qu'à un fil ténu. C'était, mais très inutilement, tenter de détourner les Vénitiens du *Ridotto* et des *Casini* où s'engloutissaient des fortunes.

Sa démonstration n'est point, cependant, aussi évidente qu'il l'annonce.

Il examine en premier lieu les combinaisons possibles de nombres ou de quantités qui forment le fameux triangle attribué à Pascal¹. Il s'attarde ensuite en des observations diverses sur les nombres pour aboutir à des conclusions qu'il précise en formules algébriques², ou démontre en théorèmes³. Il se trouve de la sorte établir une « doctrine des combinaisons » par quoi il détermine des probabilités qu'il énonce toujours en formules d'interprétation quelque peu malaisée pour renseigner vraiment sur le danger des jeux⁴.

da ogni ragionevole uomo non esigo che una sufficiente attenzione, e quella sola notizia delle operazioni d'algebra che può essere appresa da chiunque nello spazio di un'ora. » *Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta*, p. 3.

1. — *Calc. sopra i Giuochi...*, Prelim., I, p. 7.

2. — « ...proposto qualunque numero x di carte o di altre quantità, le maniere tutte di prenderle a una a una saranno $\frac{x}{1}$

a due a due saranno $\frac{x \cdot x-1}{1 \cdot 2}$, a tre a tre $\frac{x \cdot x-1 \cdot x-2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, a quattro

a quattro $\frac{x \cdot x-1 \cdot x-2 \cdot x-3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4}$, e così, dell' altre maniere. » *Calc.*

sopra i Giuochi..., Prelim., II, p. 8 *in fine*.

3. — Par exemple celui que Newton, le premier de tous, aurait péniblement démontré. *Calc. sopra i Giuochi...*, Prelim., III, p. 9 et suiv.

4. — *Calc. sopra i Giuochi...*, IV, p. 12 et 13 ; V, p. 13 et 14 ; VI, p. 15 ; VII, p. 17 et 18 ; VIII, p. 18, 19, 20.

Ortes estimait cependant que ses observations devaient suffire pour bien préciser la situation respective, à la Bassette et au Pharaon, du banquier et du ponte, ce qu'il importait, à son avis, de mettre en lumière. Aussi, après avoir établi des règles de probabilités¹, résume-t-il ses démonstrations dans une « table », d'où apparaît nettement l'avantage du banquier².

Même méthode formulaire, non moins complexe, pour les règles de probabilités applicables au Pharaon. Une « table » révèle, là encore, que le banquier est avantagé³.

Car Ortes, plus certainement dans un but d'utilité pratique que par satisfaction personnelle de discuter mathématiques, voulait rendre évidente la situation privilégiée du banquier, d'autant plus grave que les conséquences en étaient encore augmentées par l'imprudence des joueurs. Se laissant emporter par la passion du jeu, faite comme toutes les passions humaines d'erreurs et de superstition, ils risquent, d'après lui, leur mise en

1. — *Calc. sopra i Giuochi...*, Della Bassetta, p. 22 à 28.

2. — « ...è da rammentarsi,.... se tutte le carte del mazzo che giuocano si diranno n , e la parte di esse scartata quando comincia il giuoco si dirà y , la probabilità che la carta giuocata sia rimasta una, due, tre o quattro volte fra le carte

da scorrersi $n-y$ sarà rispettivamente $\frac{4 \ y. \ y-1. \ y-2. \ n-y}{n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$,

$\frac{6y. \ y-1. \ n-y. \ n-y-1}{n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$, $\frac{4y. \ n-y. \ n-y-1. \ n-y-2}{n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$ e finalmente

$\frac{n-y. \ n-y-1. \ n-y-2. \ n-y-3}{n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$. Ora il suo (du banquier) vantaggio

in ciascuno de' suddetti casi riesce rispettivamente $\frac{2}{3. \ n-y}$,

$\frac{n-y+1}{3. \ n-y. \ n-y-1}$, $\frac{n-y-3. \ n-y-1}{2. \ n-y. \ n-y-1. \ n-y-2}$, e $\frac{n-y-1. \ 2n-2y-1-12}{3. \ n-y. \ n-y-1. \ n-y-2}$...

Pertanto tutto il suo vantaggio prescindendo da ciascun di que' casi e azzardando a tutti risulterà da tutti quei vantaggi moltiplicati ciascuno nella probabilità di incontrarlo, e così sarà

$\frac{y. \ y-1. \ y-2+6y. \ y-1. \ n-y-1+6y. \ n-y-3. \ n-y-1+n-y-3. \ n-y-1. \ 2n-2y-1-12}{3n. \ n-1. \ n-2. \ n-3. \ 3n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$

$= \frac{2n^3-9n^2-2n+33+6y^3-9y^2-6y}{3n. \ n-1. \ n-2. \ n-3}$ ».

Calc. sopra i Giuochi... Della Bassetta p. 30 et 31.

3. — « Applicando i metodi suddetti per il giuoco della Bas-

général à contre-temps¹ et subissent par suite de lourdes différences qu'une méthode de jeu rationnelle leur devrait parfaitement éviter².

Cette tendance moralisatrice nous la retrouvons dans l'*Extrait d'une Lettre sur le Jeu public à Venise* qu'Ortes écrivit le 8 janvier 1752³. Par le moyen de la méthode des combinaisons, il y recherche les diverses manières dont les 90 numéros du Loto vénitien peuvent être pris et choisis⁴, et précise, dans un double tableau les cas favorables, que le joueur pourrait se ménager, et ceux, défavorables, qu'il risque⁵.

setta a questo del Faraone, per conoscere in generale l'utile del banchiere quando si giuoca una carta dopo il numero di carte y scorso da tutto il mazzo delle $52=n$, in qualsivoglia maniera il caso abbia fatto restare una, due, tre o quattro volte la carta giuocata fra le carte che tiene in mano $n-y$; si dovrà similmente moltiplicare il suo vantaggio in ciascuno dei detti quattro casi cioè rispettivamente :

$\frac{1}{n-y}$, $\frac{n-y+2}{2 \cdot n-y \cdot n-y-1}$, $\frac{3}{4 \cdot n-y-1}$ e $\frac{2n-y-5}{2 \cdot n-y-1 \cdot n-y-3}$,
nella sua probabilità d'incontrarlo; vale a dire il primo in

$$\frac{4y \cdot \overline{y-1} \cdot \overline{y-2} \cdot \overline{n-y}}{n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3}, \text{ il secondo in } \frac{6y \cdot \overline{y-1} \cdot \overline{n-y} \cdot \overline{n-y-1}}{n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3},$$

$$\text{il terzo in } \frac{4y \cdot \overline{n-y} \cdot \overline{n-y-1} \cdot \overline{n-y-2}}{n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3},$$

$$\text{e il quarto in } \frac{\overline{n-y} \cdot \overline{n-y-1} \cdot \overline{n-y-2} \cdot \overline{n-y-3}}{n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3}; \text{ e sarà}$$

$$\frac{8y \cdot \overline{n-1} \cdot \overline{y-2} + 6y \cdot \overline{y-1} \cdot \overline{n-y+2} + 6y \cdot \overline{n-y} \cdot \overline{n-y-2}}{2n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3}$$

$$+ \frac{\overline{n-y} \cdot \overline{n-y-2} \cdot \overline{2n-2y-5}}{2n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3} = \frac{2n^3-9n^2+10n+6y^3-3y^2-6y}{2n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3},$$

tutto il vantaggio al quale sta esposto, che sostituendo in luogo di y il numero delle coppie di carte 2 z verrà

a riuscire $\frac{2n^3-9n^2+10n+48z^3-12z^2-12z}{2n \cdot n-1 \cdot n-2 \cdot n-3} \dots$ » *Calc. sopra i Giuochi...*, Del Faraone, p. 42, 43.

1. — *Calc. sopra i Giuochi...*, Conclus., p. 49.

2. — *Calc. sopra i Giuochi...*, Conclus., p. 50.

3. — *Estratto di una Lettera sopra il Giuoco pubblico scritta di Venezia a Vienna addì 8 Gennajo 1752, d. n.*

4. — *Estratto...* (*Calc. sopra i Giuochi...*, p. 57, 58, 59).

5. — *Estratto...* (*Calc. sopra i Giuochi...*, p. 64, 65).

Cette importance donnée aux nombres rapproche évidemment Ortes de Pythagore et de Platon. On pourrait se demander cependant à quelle Ecole il appartient. Met-il sur le même plan la réalité numérique et la réalité naturelle, ne voyant qu'une ressemblance entre l'ensemble du nombre et l'ensemble de la chose comme les Pythagoriciens — les choses imitent les nombres; ou bien au contraire la science des nombres porte-t-elle, pour lui, comme pour Platon, non sur les choses prises en elles-mêmes, mais sur leur caractère qu'elle comprend dans ses déterminations¹ — les choses participent aux nombres? A la vérité il n'est pas aisé, faute de précisions suffisamment marquées, de le rattacher à l'une plutôt qu'à l'autre tendance. Il ne paraît, à tout prendre, n'avoir recherché dans les nombres qu'un moyen commode, pour lui du moins, de poser et de résoudre des problèmes dont la portée pratique lui semblait devoir être mise en évidence en raison même de son utilité générale.

Il faut bien reconnaître que cette préoccupation d'enrayer les ruines que provoquait la folie du jeu, n'était pas, tant s'en faut, inutile à Venise, où Bassette, Pharaon et Loto, notamment, favorisés par des circonstances exceptionnelles², drainaient chaque année des sommes considérables³, dont les banquiers demeuraient en définitive à peu près les seuls bénéficiaires, malgré l'apparence, alléchante pour les joueurs, de profits importants⁴. Mais le remède fut peu efficace. La manière d'Ortes est ardue, sa méthode difficile. Et bien qu'une

1. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, pre. part., liv. II, chap. IV, sect. A, p. 44.

2. — « Quando all' estensione del giuoco, esso è stabilito in questa Città abbastanza numerosa di popolo, e vi concorrono le Città e i luoghi di terra ferma e d'Istria, popolati anche essi e vicini alla capitale colla quale comunicano con poco dispendio di danaro e di tempo ». *Estratto... (Calc. sopra i Giuochi..., p. 72)*.

3. — « ...il fatto è che prese le 15 ultime estrazioni da quella del dì primo giugno 1750 a quella del dì 23 dicembre 1751, si trova che computata un estrazione coll'altra, il danaro giuocato a ciascheduna è di ducati 36616. » *Estratto... (Calc. sopra i Giuochi..., p. 74)*.

4. — *Estratto... (Calc. sopra i Giuochi..., p. 75)*.

longue préparation lui ait paru superflue pour le parfaitement comprendre¹, il est certain que le moyen offert à la foule des joueurs est trop savant pour constituer une vulgarisation effective. L'homme de science n'a pas su mettre ses démonstrations à la portée de la masse. C'est grand dommage, en vérité, au point de vue pratique, si la valeur morale de l'intention qui le stimula dans son projet demeure, en soi, entière.

III. — LETTRES. — Dans maintes de ses *Lettres*, Ortes entretient ses amis de ses préoccupations ou projets scientifiques, de ses impressions sur des observations personnelles ou sur des faits venus à sa connaissance. Ainsi il écrivait au P. Calogera pour l'informer de ses études², et ne manquait pas de lui confier comment, après deux années d'efforts, il était parvenu à déterminer les limites auxquelles le langage commencerait à se perdre dans des problèmes oiseux³. Mais on trouve surtout une preuve évidente de sa science mathématique dans la correspondance qu'il échangea avec Algarotti, le Procureur Emo, et l'abbé Suzzi, au sujet d'une prétendue solution générale des équations du troisième degré.

Cette discussion commença par une lettre à Algarotti⁴, où, entre autres choses⁵, il entretenait son ami d'une solution générale trouvée par Suzzi, professeur à Padoue, pour résoudre les équations du troisième degré, ce que la méthode de Cardan, non plus que celle de Descartes,

1. — *Calc. sopra i Giuochi...*, p. 3. (*Supra*, p. 73, n. 5).

2. — Lett. au P. Calogera, du 12 août 1735, (*Epistolario manosc. da Ponte*).

3. — Lett. au même du 9 novembre 1736 (*Ibidem*). Voir *Infra*, chap. III, § IV, p. 129 et suiv., ce qu'il dit sur le même sujet.

4. — *Lett. dell'Ab. Ortes al Conte Francesco Algarotti*, Venise, 6 novembre 1747 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 321 et suivantes). Cette lettre figure également, mais sans date, en une note dans les *Opere dell'Algarotti* (Venezia, Palex, 1794), t. XIV, p. 305-306. Elle a été également publiée, avec la date du 14 novembre 1747, dans l'opuscule de GIUSEPPE CADORIN. *Lettere di Giam Ortes venez. a Fr. Algarotti* (Marciana, misc.721, opuscolo n° 18).

5. — Voir *Supra*, chap. I, p. 61 et n. 3

ne pouvaient donner quand les trois racines de l'équation sont réelles.

Cette solution de l'Abbé Suzzi avait du reste été soumise par son auteur aux Sociétés de Paris et de Londres. Ortes mandait à Algarotti de la communiquer à Maupertuis. Elle lui paraissait exacte, en effet, pour en avoir fait l'application à deux équations, l'une formée de trois racines réelles, et l'autre relative à la trisection de l'angle, cas irréductibles avec les méthodes ordinaires. Or, la formule de Suzzi lui avait facilement donné les valeurs des inconnues « sans expression imaginaire et en termes analytiques »¹.

Quelques jours après, cependant, Ortes écrivait à nouveau à Algarotti pour rectifier son jugement sur cette méthode. Une étude plus approfondie lui avait permis de constater que cette prétendue formule n'était en réalité pas plus complète que celles déjà connues et notamment que la formule de Cardan². Cette erreur dont il avait été un moment dupe, Ortes s'étonnait que ni son auteur, ni les docteurs de Padoue, ni le comte Riccati, promoteur de sa publicité, ne l'eussent rectifiée. Suzzi, d'ailleurs, prévenu par lui, se refusait même à accepter ses observations³. On conçoit qu'Ortes, s'accusant de les avoir induits en erreur, eût hâte et scrupule d'informer Algarotti de sa découverte pour qu'il prévint, de son côté, Maupertuis dont il prisait grandement le savoir⁴.

1. — « Io l'ho applicata a due equazioni, una formata di tre radici reali e l'altra che viene dalla ricerca della trisezione dell'angolo, casi irreducibili coi metodi ordinari, e con questa ho benissimo trovato i valori dell' incognite senza espressioni immaginarie e in termini analitici » (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 326).

2. — « ...considerandola più attentamente ho conosciuto ch'è una formola eguale a quella del Cardano, senza avere alcun pregio sopra di essa ». (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 326, n. 1).

3. — « Io ne ho avvertito tosto l'autore perchè rimedi al disordine ma questo dubita tuttavia del valore della mia difficoltà affascinato dall' illusione del Riccati ». (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 327, en note).

4. — « ...vi prego a darmi ragguaglio di lui — Maupertuis —

Toute cette savante discussion est contenue dans les deux Lettres d'Ortes, véritables Mémoires, au Procureur Emo, et à l'Abbé Suzzi.

Dans le Mémoire au Procureur Emo, dont Angelo Quirini envoya copie à Suzzi, Ortes soutient que la formule incriminée n'apportait rien de nouveau¹. Suzzi s'empressa naturellement de répondre à Angelo Quirini pour réfuter, ou tenter de réfuter, les objections d'Ortes, du *Dotto Oppositore*, comme il l'appelle². A la demande de son ami, Ortes répondit directement à l'Abbé Suzzi³, et, grâce au « peu d'Algèbre qu'il avait pu apprendre jadis », lui démontra, en même temps que son erreur, le danger des « illusions spécieuses » et combien est entreprise délicate de « malmener les Mathématiques »⁴. Ainsi le premier parmi les meilleurs savants italiens de l'époque, il avait vu juste sur cette question délicate⁵.

Mais voici quelques précisions sur ce débat :

La résolution de l'équation du troisième degré à une inconnue est de celles qui ont été le plus étudiées. Il est normal, en effet, qu'on ait cherché une méthode exclusivement algébrique donnant une formule pratique de résolution, comme il en existe pour les équations du se-

quando mi scriverete, quantunque io non abbia seco altra relazione da quella in fuori che ha l'universale degli uomini, cioè di ammirare chi tanto si distingue fra loro ». De Venise le 28 janvier 1746 (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes venez. à F. Algarotti*, Marciana, Misc. 721, Opusc. n. 18).

1. — Le manuscrit de ce Mémoire est à la Marciana : *Op. var. autogr.*, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 221 recto et verso. — Il est ainsi libellé : « *Copia di Memoria presentata al Sig. Procurator Emo nel giorno 14 Dicembre 1747 e mandata dal Sig. Angelo Quirini al Sig. Suzzi poco dopo* ».

2. — Une copie de cette lettre de Suzzi, figure aux Manuscrits d'Ortes à la Marciana, *Op. var. autogr.*, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 222, 223 recto et verso, 224 recto).

3. — *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 224 verso, 225 recto et verso.

4. — *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 225 verso.

5. — La lettre au Procureur Emo est, en effet, du 14 décembre 1747, par conséquent antérieure à celle que le P. Orseolo da Ponte, élève lui-même de Guido Grandi, écrivit dans le même but à Suzzi le 20 décembre ; à celle aussi que Marzaglia mandait aux mêmes fins, à Maffei le 21 décembre.

cond degré et toutes celles de degrés supérieurs (bicarrées, trinômes, réciproques, etc...) dont la résolution se ramène à celles du second degré. Il y avait là une lacune semblant prouver une impuissance de la méthode algébrique.

L'intérêt de la question est notable, l'équation du troisième degré se rencontrant fréquemment dans les calculs algébriques. C'est à elle que conduisent naturellement de nombreux problèmes sur les volumes ; l'étude des courbes du troisième degré — ou cubiques — qu'une droite coupe en général en trois points demanderait à être complétée par la détermination exacte des coordonnées de ces points par rapport à un système de référence — détermination qui se fait surtout de nos jours de manière approximative par la méthode de Newton, entre autres.

La controverse au sujet de la formule trouvée par Cardan au milieu du xvi^e siècle est née du fait que deux cas très distincts se présentent dans le calcul des racines de cette équation :

1. — Celle-ci a une racine réelle ;
2. — Celle-ci a trois racines réelles.

Dans le premier cas, la méthode purement algébrique aboutit à la formule de Cardan dont l'expression suivante donne la racine réelle :

$$X = \sqrt[3]{-\frac{q}{2} + \sqrt{\left(\frac{q}{2}\right)^2 + \left(\frac{p}{3}\right)^2}} + \sqrt[3]{-\frac{q}{2} - \sqrt{\left(\frac{q}{2}\right)^2 + \left(\frac{p}{3}\right)^2}}$$

l'équation générale $ax^3 + bx^2 + cx + d = 0$ ayant été, par un changement d'inconnue classique mise sous la forme plus simple : $x^3 + px + q = 0$ (1).

Les deux autres racines, dans ce cas, sont imaginaires conjuguées.

Dans le deuxième cas, la méthode qui a conduit à la formule de Cardan peut s'appliquer sans modification, et elle donne des expressions algébriques formées au moyen de radicaux pour les trois racines de l'équation (1) ; mais ces expressions sont impropres au calcul numérique de ces racines, car les radicaux cubiques portent sur des

quantités imaginaires, et l'on démontre qu'il est impossible de les calculer numériquement sans passer par la méthode trigonométrique.

Suzzi était convaincu que l'on pouvait algébriquement trouver les valeurs numériques des racines dans ce dernier cas. Induisant à tort de deux cas particuliers favorables à une formule générale, il avait cru trouver une solution originale du problème.

Ortes lui précisa de façon irréfutable les raisons pour lesquelles ce calcul est inacceptable : « La différence provient de ce que devant, pour appliquer votre formule, extraire la racine bicarrée d'une quantité, vous croyez que l'on peut arbitrairement choisir celle qui est la plus commode des quatre racines fournies par le calcul... »¹. Et reprenant tout au long le calcul incriminé, il montre que le choix arbitraire par lui reproché à Suzzi conduit à des contradictions flagrantes du genre de celle-ci :

$$\frac{3}{4} = -\frac{3}{4}, \text{ c'est-à-dire } \frac{3}{2} = 0.$$

Au contraire, un choix judicieux des racines et l'utilisation des valeurs imaginaires ($i\sqrt{\frac{3}{4}}$) délaissées par Suzzi et imposées par la logique même du calcul, conduit à une formule acceptable qui ne diffère pas, au fond, de celle de Cardan.

Ortes a donc vu juste dans l'examen de cette question où il fait preuve d'un esprit critique véritablement avisé.

Le problème n'a d'ailleurs pas progressé depuis qu'il écrivit la conclusion de cette dernière lettre : « A tout cela je vous supplie de bien réfléchir. Par ailleurs, chacun concède que la formule de Cardan donne les racines de l'équation même quand les trois sont réelles ; dans ce cas, l'expression qui les renferme est irréductible algébriquement, à cause précisément des imaginaires qu'elle renferme »².

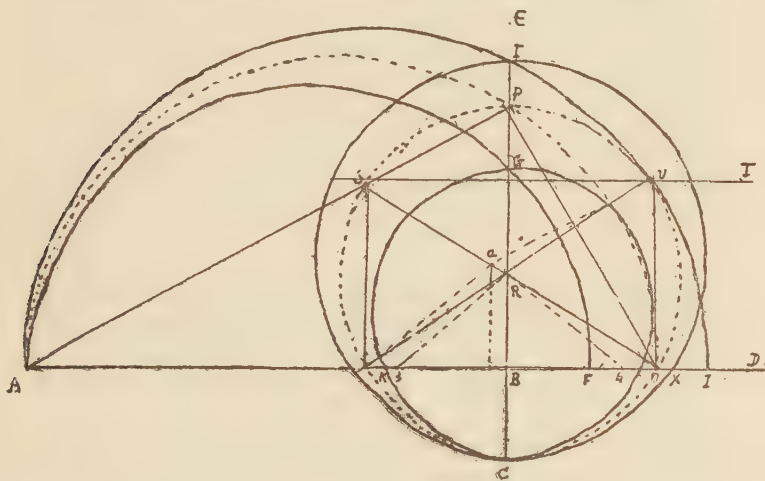
1. — *Opere varie autogr.*, Marciana, It., cl. II, cod. CXXXVIII, f° 224 verso.

2. — *Opere varie autogr.*, Marciana, It., cl. II, cod. CXXXVIII, f° 225 verso.

La méthode trigonométrique à laquelle il est fait allusion utilise non pas à proprement parler la trisection de l'angle — dont parle Ortes dans une précédente lettre au Procureur Emo¹ — mais la comparaison des racines de l'équation $x^3 + px + q = 0$ à celles de l'équation $\cos^3 \frac{\theta}{3} - \frac{3}{4} \cos \frac{\theta}{3} - \frac{1}{4} \cos \theta = 0$ qui donne $\cos \frac{\theta}{3}$ en fonction de $\cos \theta$. La méthode trigonométrique, en effet, peut seule être employée lorsque se présentent des racines imaginaires, et Ortes avait parfaitement compris l'insuffisance de la méthode exclusivement algébrique.

Suzzi finit d'ailleurs par reconnaître son erreur, mais plus tard².

Autre problème. — En 1751, un certain archiprêtre, Basilopoulos, avait donné une solution du problème de géo-



1. — *Opere varie autografe*, Marciana, *ibid.*, f° 221 recto *in fine*.
2. — Dans une lettre à l'abbé Conti, en 1748 : « Nell'ozio delle presente vacanze ripassati i miei dubbi, trovo della mia sincerità l'affermare che la mia espressione è imaginaria. » (Rapportée par MENEGHELLI, *Opere scelte*, t. III, p. 120, note). On trouve aux manuscrits d'Ortes (*Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 222, 223 recto et verso ; 224 recto) copie de la Lettre à Angelo Quirini où Suzzi exposait la formule qu'Ortes réfuta.

métrie suivant¹ : « *Etant donné deux longueurs, en construire deux autres formant avec les deux premières une proportion dont les longueurs cherchées sont les termes moyens* ».

Si l'on désigne par a et b les longueurs données et par x et y les longueurs cherchées, celles-ci doivent satisfaire à la condition $\frac{a}{x} = \frac{y}{b}$ ou $xy = ab$, ce que l'auteur appelle *medias continuo proportionales*.

Le problème en lui-même est indéterminé puisque les deux longueurs inconnues x et y ne sont liées que par une seule relation $xy = ab$. Il a par suite une infinité de solutions. Il ne peut être déterminé que si l'on impose aux inconnues une condition supplémentaire (par exemple somme, différence, somme des carrés..., etc. égale à une quantité donnée). La construction proposée par Basilopoulos, même si elle était exacte, demanderait à être complétée par la détermination de la deuxième condition qui lie les longueurs trouvées en tenant compte de la construction effectuée.

Ortes, à qui n'avait certainement pas échappé cette insuffisance, prouva que la construction proposée contenait une pétition de principe nullement justifiée par la suite. L'auteur, en effet, avait besoin, pour que la construction réussit, qu'un certain point fût le centre d'un rectangle. Il commençait par l'admettre annonçant qu'il le démontrerait après coup. C'est précisément cette dernière démonstration qui est entachée d'erreur et qu'Ortes réfuta de façon péremptoire.

IV. — DE L'ELECTRICITÉ. — Nous ne terminerons pas cet exposé rapide de l'œuvre scientifique d'Ortes, sans signaler un chapitre relatif à l'*Electricité*, extrait de son traité de la *Physique pour les Gentilshommes*².

1. — *Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 227 recto.

2. — *Estratto dalla Fisica per li Cavalieri*, chap. IX. *Dell' Elettività* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 58 à 64 recto et verso).

Ortes définit l'électricité « une certaine propriété qui se révèle dans les corps lorsqu'on les frotte d'une main sèche, ou lorsqu'on les lustre avec des peaux d'animaux, du gros papier ou d'autre matière rude et sèche »¹. Il note que les corps ainsi électrisés ont la faculté d'attirer et de repousser alternativement les corps plus légers ; que de leurs « angles ou de leurs pointes si on approche le doigt ou un autre corps on voit sortir un plumet bleuté »², et que la direction de l'effluve est droite et non circulaire³.

Tous les corps sont plus ou moins susceptibles d'être électrisés⁴, et la possibilité de cette transmission⁵ permet la propagation de l'électricité à quelque distance que ce soit, avec une rapidité qui rappelle celle de la lumière⁶.

Il n'est pas nécessaire que le corps à électriser par communication soit en contact immédiat avec le tube électrique : un voisinage convenable suffit⁷. Et si, entre un corps électrisé et un autre non électrisé, on met à distance appropriée un troisième corps également non électrisé mais très apte à l'être par communication, il absorbera toute l'électricité ; par contre, si ce troisième corps était peu électrisable par communication, tout le fluide

1. — « ...L'Elettricità... è una certa virtù che si eccita nei corpi collo stropicciarli con mano adusta e secca, o collo stroffinarli con pelli d'animale, carta grigia, o altra materia pur ruvida ed asciutta ». *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 58 recto)*.

2. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid.)*.

3. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 58 verso)*.

4. — Il établit une classification à cet égard : d'abord le verre, les matières vitrifiées ; puis la soie, l'ambre, le soufre, le bitume ; puis les métaux ; puis les plantes et, enfin, les êtres vivants. *Dell'Elettricità, (Studi varii autogr., Marciana, ibid.)*.

5. — Ortes observe que plus un corps est apte à être électrisé par frottement, moins il est susceptible de l'être par communication et réciproquement. *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid.)*.

6. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 59 recto)*.

7. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid.)*.

irait au corps le plus éloigné ¹. Et si le corps électrisé est léger et libre tandis que le corps non électrisé lourd et fixe, celui-là ira se fixer sur celui-ci ².

La possibilité de l'électrisation des corps est étroitement dépendante de leur état de sécheresse. Quelques-uns demandent en outre de la chaleur — le verre, l'ambre —; d'autres par contre — le soufre notamment — deviennent incapables de s'électriser s'il y a un excès de chaleur ³. L'excès de chaleur du reste serait d'une façon générale contraire à l'électrisation, de telle sorte qu'à des divers degrés de température correspond une intensité différente d'électrisation ⁴.

Ortes constate qu'un corps petit s'électrise plus aisément qu'un grand, et que l'électrisation se fait non pas en raison de la masse du corps mais plutôt de sa superficie ⁵. De plus, observation particulièrement intéressante, parce qu'elle est vraiment à l'origine de la plus récente technique agricole, l'électricité activerait la circulation de la sève parmi les canaux des plantes et faciliterait en cela la végétation ⁶. Par contre, sans la contester, il est moins convaincu de la valeur curative de l'électrothérapie ⁷.

Après avoir rappelé l'expérience de la bouteille de

1. — *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 59 verso).

2. — *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 60 recto).

3. — *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 60 verso).

4. — *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 61 recto).

5. — « ...i corpi non paiono... elettrizzabili a raguaglio della massa ma piuttosto a raguaglio della superficie ». *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 61 verso).

6. — « ...l'elettricità si trova affrettar il flusso dei fluidi per canali assai angusti e quindi si congettura facilitar la vegetazione delle piante... » *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*).

7. — « Non si è mai ben certificata la pretesa guarigione di gotta, di paralisia... o di altri morbi mediante l'elettrizzazione medesima... » *Dell'Elettricità* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*).

Leyde — « la plus célèbre de toutes les expériences électriques »¹ — Ortes émet diverses considérations sur l'origine de « l'effluve électrique » qu'il qualifie « d'air sulfureux et inflammable épandu par toute la terre et peut-être par tout l'univers »². Et il ajoute, singulière prévision des futures et toutes récentes acquisitions de la Science moderne sur les atomes, que l'on pourrait à bon droit se demander « si les corps eux-mêmes ne seraient pas que cet air électrique condensé »³. Cette particularité aurait d'après lui l'avantage d'identifier le principe de l'attraction et celui de l'électricité : il n'y aurait entre eux qu'une différence du champ d'influence, l'attraction étant, quant à ses effets, plus limitée que l'électricité⁴.

Ainsi, même sur un sujet dont les notions acquises de son temps étaient rudimentaires, Ortes a su entrevoir les admirables découvertes où les ingénieuses applications que devaient, presque deux cents ans plus tard, révéler ou réaliser la ténacité patiente, l'ingéniosité laborieuse et les longues recherches des savants. Cette intuition est le meilleur et le plus éclatant témoignage de sa magnifique intelligence scientifique⁵.

1. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 62 recto)*.

2. — *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 63 recto)*.

3. — « Aggiungo ancora giacchè si tira a indovinare che i corpi medesimi non sono forse che quest'aura elettrica condensata. » *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 64 recto)*.

4. — « Di maniera chè fra il principio d'attrazione e quello di elettricità non esisterebbe altro divario se non che in quella l'atmosfera sarebbe ristretta a piccolissime distanze dalla superficie, e in questa sarebbe spiegata a maggiori intervalli... » *Dell'Elettricità (Studi varii autogr., Marciana, ibid., f° 64 recto)*.

5. — Dans un article paru en mars 1931, intitulé *Une Révolution pacifique*, M. le professeur Charles Richet concluait : « Ainsi la matière n'est guère que de l'électricité condensée en fragments minuscules séparés par des espaces vides. » Nous lui avons communiqué les observations d'Ortes. Il nous a fait tenir

CONCLUSION

Par ces données sommaires, on voit qu'Ortes fait honneur au *Settecento* vénitien, et s'affirme comme un parfait disciple de Guido Grandi. Nous n'insisterons pas davantage sur ces observations, si succinctes qu'elles puissent paraître aux yeux des hommes de Science : elles n'ont pour but, dans l'exposé d'ensemble que nous tentons de son œuvre, que de préciser, en passant, quelques-unes des raisons pour lesquelles les savants qui le connurent tinrent Ortes en particulière estime.

en réponse la lettre suivante qui marque tout l'intérêt que lui paraît offrir la découverte d'Ortes :

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre qui m'a énormément intéressé, et je l'ai transmise à mon ami J. Perrin, spécialiste pour la structure de l'atome.

« Merci donc de votre tout dévoué et reconnaissant.

CHARLES RICHEL. »

CHAPITRE III

L'œuvre philosophique, religieuse, politique

Au point de vue philosophique, et surtout quant à sa méthode, Ortes, nous avons déjà eu l'occasion de le signaler en passant, se rattache au cartésianisme, qui, s'affirmant comme le modèle de la philosophie chez les modernes¹, devait lui plaire particulièrement².

Sa philosophie apparaît, en effet, conforme à celle définie dans la Préface des *Principes* : c'est la science de la sagesse ; elle implique, en même temps que la prudence dans les affaires, une connaissance précise de tout ce que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts : son but pratique est l'amélioration des conditions d'existence de l'Humanité.

Mais Ortes subit encore nettement les tendances du XVIII^e siècle qui, « reniant le passé pour ne considérer que l'avenir »³, fait de la critique la base même de la connaissance. Sous cette double influence on comprend qu'il soumette à l'examen de son intelligence les principes de la Philosophie et de l'Histoire, les fondements de la Morale et du Droit ; qu'il cherche aussi, volontiers, dans la réalité de l'expérience, un appui solide pour ses propres déductions.

1. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.* (pr. part., liv. II, chap. VIII, sect. A, p. 127).

2. — Nous avons vu, du reste, qu'il avait étudié la philosophie cartésienne avec le Père D. Teodoro Marcolini. (*Supra*, ch. I, 1, p. 3.

3. — G. NATALI, *Idee, Costumi, Uomini del Settecento* (Il pensiero storico italiano nel Settecento dopo G. B. Vico), p. 31.

Il est tellement pénétré de l'esprit philosophique et critique nouveau — représenté en France par Diderot, en Allemagne par Lessing, en Italie par Baretti et qui se manifeste par des productions agréables et fantaisistes¹ — qu'il ne faut rien moins que sa foi religieuse pour l'arrêter, par la force impérative de dogmes respectés, sur une pente où sa raison ne manquerait pas de l'entraîner. Aussi nous apparaît-il tiraillé entre la Tradition et la Science qui, dans toutes les branches du savoir et de la vie sociale, bouleversait les croyances du Passé.

Nous examinerons successivement les idées d'ensemble exposées dans le *Calcul sur la Vérité de l'Histoire* ; dans le *Calcul sur la Valeur des Opinions* ; dans les *Sciences utiles et agréables* ; dans les *Réflexions sur les Objets appréhensibles* ; dans les *Réflexions d'un Philosophe américain*². Pour son Œuvre religieuse et politique, nous nous arrêterons à ses ouvrages sur la *Religion et le Gouvernement des Peuples*, sur la *Différence de la Religion catholique avec toutes les autres*, sur les *Autorités de Persuasion et de Force*, sur la *Confession chez les Catholiques*³, sur les *Mémoires de la Cour de Berlin*⁴.

1. — Voir T. CONCARI, *Il Settecento*, chap. VIII, *Rinovam. della Lirica e della Satira*. (*Storia Letteraria d'Italia...*, t. VIII).

2. — Ortes écrivit quelques autres ouvrages d'argument philosophique que nous n'examinerons pas parce qu'ils n'apportent aucune contribution intéressante à l'étude de son Œuvre. On peut citer à cet égard ses *Definizioni per servire alla storia filosofica universale de' nostri tempi da formarsi da ciascuno in particolare secondo l'essenziale delle sue cognizioni e quelle viste che gli riusciranno più nuove e più aggradevoli*, comptant 10 feuillets manuscrits ; et un *Dictionnaire de A à Z*, commençant par le mot *Accademia* et se terminant au mot *Zelo*. Ce travail pourrait être une traduction du français avec quelques changements et adjonctions d'Ortes.

3. — Il est également quelques ouvrages d'argument religieux que nous négligerons parce qu'ils ne font que répéter ce qui est exposé dans d'autres traités mieux conçus et plus étudiés. Parmi ces ouvrages, nous citerons : *Dottrine de' Primi XV secoli e dei tre ultimi* ; *Cosa sia Governo e Religione vera* ; *Immunità e libertà della Chiesa* ; *Come si verifichi la Religione e come si renda ingannevole e falsa* ; *Sulle presenti novità fra i Cattolici...*

4. — Il écrivit un autre opuscule, *Della Scienza e dell'Arte*

§ I. — CALCUL SUR LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE

Ortes, en diverses parties de son œuvre, s'occupe d'histoire, et surtout d'histoire ecclésiastique. Mais, il ne lui accorde pas la moindre confiance. Il est, en effet, trop attaché à la Mathématique pour ne pas mépriser l'étude des faits. Tout savoir non réductible soit à la déduction géométrique, soit à une notion distincte et formelle, n'offre à ses yeux qu'une importance relative. Or, se fondant sur de simples témoignages, ou sur l'imagination¹, l'Histoire ne présenterait que ce caractère d'insuffisance, comme l'éloquence du reste² qui se sert de la connaissance empirique du cœur humain, ou la poésie, qui met en jeu des images fantaisistes³. L'historien ne serait guère pour lui qu'une sorte de poète, à peine plus qu'un chroniqueur fantaisiste. Il ne croit pas, en effet, au véritable historien, homme de bon sens, érudit et curieux, sans idées préconçues déterminantes trop souvent de la conclusion à intervenir, soucieux de la seule vérité historique approximative et conjecturale, à dégager des témoignages les plus divers confrontés, interprétés : monuments, sculptures, livres, poèmes, tableaux, médailles, tradition verbale, chacun renfermant en soi une parcelle de vérité. L'Histoire, en somme, apparaît à Ortes comme un simple ensemble de faits rapportés plus ou moins exactement : l'imagination de ceux qui les transmettent, aussi bien que diverses autres sources d'erreurs — lacunes, fausses interprétations — opposeraient d'inévitables, d'insurmontables obstacles⁴. Il ne voit donc guère en elle

politica, publié par CICOGNA, *Trattatelli inediti di Giam. Ortes*, III, p. 65 à 80. Voir *Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, III, p. 319.

1. — *Infra*, p. 94 et n. 1. C'est la théorie vichienne. Voir B. CROCE, *La Filosofia di G. B. Vico* (traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), VI, La Conscience morale, p. 78.

2. — Voir *Infra*, § IV, p. 142 et n. 3 et 4.

3. — Voir *Infra*, chap. IV, II, Les Sonnets, p. 211.

4. — Il est bon de remarquer cependant que ce mépris apparent de l'Histoire n'empêchait pas Ortes de la connaître parfai-

qu'une approximation — contre-pied de la théorie vichienne tendant à faire de l'Histoire le complément nécessaire de la vérité universelle ¹ — et lui dénie tout avantage pratique quelconque pour guider l'homme dans la vie.

Ce dédain de l'Histoire et de l'érudition rappelle le mépris qu'en avait Descartes ², en même temps qu'il révèle l'esprit critique d'Ortes influencé par le pyrrhonisme historique, qui, déjà au xvii^e siècle — avec Bayle, Fontenelle, Saint-Evremond — sapait la vérité et l'utilité de l'Histoire, pour atteindre son maximum d'intensité précisément au xviii^e siècle. Voilà pourquoi le *Calcul sur la Vérité de l'Histoire* ³, exposé détaillé de ses causes d'inexactitude, conclut nettement à son défaut à peu près complet de vérité.

Dès l'abord, Ortes sépare le fait historique, simple événement particulier, de l'Histoire proprement dite. Il définit celle-ci « le récit du fait historique, c'est-à-dire les motifs qui le préparent, l'ordre qui le distingue, les circonstances qui l'accompagnent, le tout exposé impartialement sans souci ni de convaincre, ni de surprendre, ni de distraire, ni même d'instruire » ⁴.

tement. Dans ses *Lettres sur la Religion et le Gouvernement des Peuples* (notamment Lett. XVI, 23 mars 1782, *passim.*, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 311 à 345 ; Lett. XVIII, 27 avril 1782, *ibid.*, p. 386 et suiv. ; Lett. XIX, 11 mai 1782, *ibid.*, p. 421 et suiv.), il fait à ses correspondants l'historique des questions qu'il discute et étaye même ses démonstrations d'arguments tirés de l'Histoire.

1. — Voir B. CROCE, *La Filos. du G. B. Vico* (traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), II, La seconde forme de la Gnoséologie vichienne, p. 34 et suiv. Ce n'est pas du reste que cet apport complémentaire présentât, chez Vico, toutes les garanties scientifiques désirables. Voir à ce sujet B. CROCE, *ouv. cit.*, XIII, Caractère général de l'Historiographie vichienne, p. 162 et suiv.

2. — *Œuvres complètes de Descartes*, Edit. Cousin, t. XI, p. 2 ; p. 341.

3. — *Calcolo sopra la Verità dell' Istoria* (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 1 à 13, recto et verso). Cet ouvrage a été publié à Venise en 1815 par Lorenzo Fracasso, dans une plaquette qui se trouve également à la Marciana, dédiée à Frédéric et Jean Heinzelmann, à l'occasion du mariage de leur sœur.

4. — *Calcolo sopra la Verità dell'Istoria*. (Marciana, *ibidem*, f^o 1 recto).

D'autre part, pour lui, l'historien est celui qui, le premier, a transmis à la postérité un fait quelconque, toute croyance dans un événement tient, en effet, dans ce qu'il est rapporté par un témoin. Ceux qui suivront ne pourront que se référer soit à ce premier témoin, soit à une tradition qui s'éloigne du fait transmis.

Examinant la confiance que l'on peut avoir dans un événement, Ortes distingue la *certitude*, degré de confiance le plus élevé que nous possédions quand nous avons nous-mêmes assisté à l'événement, de la *probabilité* qui s'attache à tout fait que nous n'avons pas vu mais que d'autres ont vu¹. Entre cette certitude et cette probabilité une différence capitale : la première est une, n'admet pas de degré ; la seconde, au contraire, en comporte de nombreux d'où résultera précisément le doute. La probabilité n'est, en somme, qu'une partie infime de certitude, ou, si l'on veut, la certitude est une probabilité infinie². De telle sorte que la probabilité d'un récit, à la certitude de ce récit est dans le rapport de $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{0}$ les dénominateurs représentant le doute. Cette probabilité n'étant, d'après Ortes, que la foi humaine, les fractions qui expriment la probabilité pourraient tout aussi bien exprimer cette foi humaine³. Or, cette croyance humaine ira diminuant avec les transmissions orales d'un fait, de telle sorte que la probabilité de ce fait ne sera plus que l'excédent de la bonne foi sur le doute de la mauvaise foi, dans le total des témoignages successifs⁴.

Mais il est d'autres obstacles.

1. — *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid*, f° 1 verso).

2. — « ...questa probabilità non è che un infinitesimo della certezza suddetta, oppure la certezza suddetta è infinita in genere di probabilità... » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid*., f° 2 recto).

3. — Dans ses observations, Ortes a soin de préciser qu'il ne s'agit que de connaissances humaines. S'il s'agissait de connaissances surnaturelles ou divines, elles ne sauraient souffrir le moindre examen humain : elles exigent une foi infinie qu'il exprime par la formule $\frac{\infty}{0}$ (*Calc. sopra la Verità...*, Marciana, *ibid*., f° 3 verso).

4. — « La probabilità del fatto, dopo esserne propagata la

L'Histoire ne retient guère, en effet, que les événements qui renferment une part de merveilleux. Ce merveilleux n'est pas, à proprement parler, dans l'action elle-même, mais dans l'imagination de chacun¹, ce qui fait que le même événement, vu par plusieurs personnes, sera raconté différemment. De même celui qui écoute ou lit le récit de cet événement, se fera une idée différente des faits rapportés. De là, évidemment, une altération sensible de la réalité des événements recueillis, surtout lorsqu'ils nous parviennent après une longue suite de transmissions orales ou écrites². Il n'est guère d'historien qui, suivant ses conceptions ou ses sentiments propres, ne dénature, consciemment ou non, les circonstances concomitantes des faits qu'il rapporte.

Cet état de choses est encore aggravé par les déformations diverses qui ont leur source dans les grands mouvements d'idées dominant chaque époque, qui influencent, ou même contraignent, la pensée de l'historien³, aussi bien que par les changements d'opinion⁴.

A cela s'ajoutent les interpolations et substitutions, si fréquentes dans les transcriptions historiques anciennes, que les copistes ont imaginées pour établir leurs récits

notizia per qualsivoglia numero di testimoni consecutivi, non riuscirà che l'eccesso della buona fede suddetta sopra il dubbio della mala fede nella somma de' testimoni medesimi. » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 2 verso). Ces témoignages peuvent être ou verbaux ou écrits. Ortes estime que les premiers s'échelonnent de 30 en 30 années, comme les générations; les seconds de siècle en siècle. (*Ibidem*).

1. — « E' manifesto... che quantunque azione magnanima o atroce che si prefigga di scrivere un istorico non è che l'istoria di qualche idolo formato dalla sua immaginazione nel vederla o nell' udirla raccontare... » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 3 verso *in fine*).

2. — « Non è dunque da dubitarsi che le stesse azioni le quali dan motivo ad idoli così disparati passando per lunga fila d'immaginazioni non abbiano a restar pregiudicate nella lor verità... » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 4 recto).

3. — « Dunque questi idoli consacrati dalla pubblica immaginazione esigono il rispetto particolare di ciascuno, e nel racconto d'un fatto non è permesso manifestare quelle particolarità di esso che potessero offenderli o contrastarli. » *Calc. sopra la Verità...*, (Marciana, *ibid.*, f° 4 verso).

4. — *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 5 recto).

dans le sens de leurs idées personnelles ou de celles en honneur à leur époque¹.

Ce n'est pas tout. Intervient encore l'influence du langage. Les mêmes idées seront souvent exprimées par des expressions différentes, comme des expressions identiques exprimeront des idées diverses. Il arrivera ainsi que les mœurs anciennes rapportées par des historiens dans une langue morte ne pourront guère être envisagées que relativement à nos mœurs actuelles et à notre langage, ce qui ne manquera pas de nous inciter à une interprétation en partie, sinon en totalité, erronée². Et cette insuffisance dans l'interprétation du langage antique s'aggraverait encore de la méconnaissance des mœurs que ce langage nous dépeint.

Ainsi l'Histoire trouverait à sa vérité exacte trois ordres d'empêchements, sources d'incertitude et de doute, ayant trait à la connaissance, à la sincérité, à l'expression³. C'est sur ces données qu'Ortes va tenter de fonder son *Calcol*.

I. — Quant à la connaissance des faits, l'insuffisance dans le premier témoignage s'aggraverait encore dans le second par suite de la méconnaissance de certaines particularités du fait rapporté. Elle s'intensifierait un peu plus dans le troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que le fait parvienne à celui qui l'enregistrera d'une façon durable avec toutes les erreurs et les lacunes accumulées.

D'autre part le monument qui stabilisera ainsi le fait

1. — *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 6 recto) Ortes saisit cette occasion pour faire une observation philosophique sur l'inanité de l'orgueil humain : « Mentre quand'anche un morto potesse compiacersi della memoria illustre che di lui restasse fra i vivi, sta sempre a vedere se i vivi venturi si compiaceranno di avere delle azioni medesime la stessa stima che hanno i vivi presenti... » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 6 recto, addendum).

2. — *Calcolo sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 5 recto *in fine*, 5 verso *princip.*).

3. — « ...questo dubbio potrà distribuirsi in tre parti, cioè circa alla *cognizione*, circa alla *sincerità* e circa all' *espressione* dell' istorico. » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 6 recto).

transmis n'est pas éternel. Il faudra donc, de temps à autre, lui substituer un monument postérieur qui en perpétuera le contenu. De là une nouvelle source d'inexactitudes résultant de la négligence, de l'ignorance ou du défaut de compréhension des copistes.

Et Ortes d'établir une première formule.

Désignant par l la croyance attachée à un témoignage visuel ; par a la diminution de croyance entraînée par la transmission verbale de ce témoignage ; par b la diminution résultant de chaque passage du fait rapporté par un témoignage écrit à un autre ; par n le nombre des témoignages verbaux, la probabilité restante avec laquelle s'écrit l'Histoire — ps — sera : $ps = 1 - na$. La probabilité restante avec laquelle elle pourra être lue — pl — après un certain nombre de témoignages écrits m sera : $pl = 1 - na - mb$ ¹.

II. — Plus considérable encore serait l'inconvénient résultant pour l'Histoire du défaut de sincérité dans les témoignages, qui augmenterait, du reste, avec l'éloignement des faits relatés. Là encore ce manquement est exprimé en formule :

La probabilité de l'Histoire étant égale à 1 ; représentant par c la diminution de sincérité par suite de la transmission testimoniale verbale ; par d la diminution résultant de la transmission écrite ; par n le nombre des témoignages verbaux ; par m celui des témoignages écrits, la probabilité de l'Histoire écrite — ps — sera $ps = 1 - nc$. La probabilité de l'Histoire lue — pl — sera $pl = 1 - nc - md$ ².

1. — Chiffrant arbitrairement n à 4, m à 6 et supposant non moins arbitrairement que dans le passage d'un témoignage à l'autre, verbal ou écrit, toute croyance humaine, par le seul défaut de connaissance ne perde que $\frac{4}{80} = a = b$ d'elle-même, toute la probabilité avec laquelle l'Histoire est écrite sera : $ps = 1 - \frac{4}{80} = \frac{19}{20}$. Et la probabilité avec laquelle elle sera lue sera : $pl = 1 - \frac{4+6}{80} = \frac{7}{8}$ de croyance humaine. *Calc. sopra la Verità*, (Marciana, *ibid.*, f° 7 recto).

2. — Si l'on chiffre avec Ortes, arbitrairement, n à 4, m à 6, et que l'on admette que la transmission verbale représente par

III. — Reste le défaut de probabilité résultant de l'insuffisance de l'expression. A cet égard il n'y a guère de diminution sensible qu'autant que l'Histoire est enregistrée. La transmission verbale permet, en effet, l'utilisation de termes connus et du narrateur et de l'auditeur. Il n'en sera plus ainsi lorsque le fait historique est enregistré. Dans ce cas Ortes formule encore le degré de probabilité :

Si l'on représente par e cette partie de croyance humaine toujours égale à 1 qui se perd par sa transcription d'une écriture dans une autre, sa probabilité restante après un nombre de siècles m sera $pl = 1 - me^1$.

De telle sorte que le doute total résultant de ces trois chefs d'erreur ou d'inexactitude², se déterminerait de la

hypothèse une perte de $\frac{4}{40} = c$ par témoignage ; si la transmission écrite représente de son côté, toujours par hypothèse, $\frac{4}{100} = d$, la probabilité restante de l'Histoire écrite sera :

$ps = 1 - \frac{4}{40} = \frac{3}{5}$; et la probabilité de l'Histoire lue sera : $pl = 1 - \frac{2}{5} - \frac{6}{100} = \frac{27}{50}$ de la foi humaine. *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 7 verso).

1. — Si m équivaut à 6 et si dans la transcription $e = \frac{4}{50}$ l'Histoire, après six transcriptions aura sa probabilité réduite à $pl = 1 - \frac{6}{50} = \frac{22}{25}$ de foi humaine. *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 7 verso *in fine*, 8 recto *princip.*).

2. — Il est intéressant de noter que Vico, un des plus énergiques adversaires de la tendance hypercritique qui aboutissait à la destruction de l'Histoire en général, se rapproche, cependant, par certains côtés, de la théorie d'Ortes. Visant les préjugés des savants et des nations au sujet du caractère et des faits de l'Antiquité, Vico établit, en effet, pour les combattre, des règles ou « dignités », qui rappellent les *idola* de Bacon. D'abord il signale le danger des *magnifiques opinions sur la lointaine et inconnue Antiquité*, et de cette tendance, générale à son époque, précisée par le mot de Tacite « *Omne ignotum pro magnifico est* ». En second lieu il met en garde contre la *sotte vanité des nations*, chacune se vantant d'avoir, avant les autres, fondé la civilisation ; de même contre la *sotte vanité des savants* qui prétendent que leur savoir est aussi ancien que le monde. Il rattache à ce dernier préjugé celui des influences de culture qu'il désigne comme étant celui de la *succession des Ecoles chez les diverses nations*. Il préconise, d'autre part, une méthode propre à procurer une documentation plus précise, une étude plus exacte des faits anciens, et qui porte surtout sur l'étymologie des langues,

façon suivante : toute la probabilité avec laquelle un fait historique peut être écrit : $1 - na + c$ de toute la foi humaine ; toute la probabilité avec laquelle ce même fait peut être lu : $1 - \overline{na + c} - \overline{mb + d + e}^1$.

Ces données de principe posées, Ortes dans un paragraphe spécial fait une application de ses calculs², par quoi il aboutit à cette conclusion³ que la vérité de l'Histoire diminue, avec le temps, arithmétiquement et non géométriquement⁴.

celles-ci constituant le témoignage essentiel des mœurs des anciens peuples ; sur l'interprétation des mythes ou fables, sorte de science des peuples primitifs ; sur l'étude de ce qu'il appelle les « grands débris de l'Antiquité », c'est-à-dire les souvenirs conservés par les historiens et les poètes. Voir au surplus B. CROCE, *La Filosofia di G. B. Vico* (Traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), XIV, Nouvelles règles pour l'Histoire des temps obscurs et fabuleux, p. 165 et suiv.

1. — En chiffrant cette formule $a = \frac{4}{80}$, $c = \frac{1}{10}$, $b = \frac{1}{80}$, $d = \frac{1}{100}$, $e = \frac{1}{50}$, Ortes arrive à ce résultat que toute la probabilité de l'Histoire écrite sera évanouie quand $1 - \frac{29}{80}$ égalera 0, ou quand n égalera $8\frac{8}{9}$, soit après 7 générations et $\frac{8}{9}$ ou après 236 ans et 8 mois, délai après lequel aucune histoire ne pourrait être écrite avec la moindre certitude. Si n égalait 1, l'Histoire perdrait toute vérité quand, lue, $1 - \frac{9}{80} - m\frac{17}{400}$ égalera 0 ou quand m égalera $20\frac{15}{17}$, c'est-à-dire après 2088 années, 3 mois, 24 jours, 16 heures et environ 57 minutes du moment où le fait aura été vu et écrit. *Calcolo sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 8 recto *in fine*, 8 verso *princip.*).

2. — Ces calculs n'offrent aucun intérêt sérieux. Nous ne nous y arrêterons donc pas. Nous nous bornerons à donner quelques-uns des résultats curieux auxquels arrive Ortes. Il en conclut, en effet, par exemple, que l'histoire d'Alexandre le Grand dans Plutarque ne peut être qu'un roman parce qu'elle n'avait plus la moindre probabilité historique 187 ans et 4 mois avant d'avoir été écrite. (*Calcolo sopra la Verità...*, Marciana, *ibid.*, f° 8 verso). De même, l'histoire de Jules César ne comporte pas la moindre vérité historique, car la créance que l'on pourrait en avoir avait disparu l'an 917 de notre ère, le 7 novembre, vers la 17^e heure ! (*Ibidem*, f° 8 verso *in fine*).

3. — Sa conclusions est contraire à celle de Craig qu'il critique à cet égard. *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 9 verso).

4. — « E' chiaro che la verità di qualunque storia dee decrescere non in proporzione geometrica, ma in proporzione aritmetica. » *Calcolo sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 10 recto).

Ortes a nettement compris que les efforts multipliés, comme les méthodes d'investigation les plus rationnelles, l'examen des faits le plus sagement objectif, comme la volonté d'impartialité la plus sincère, ne sauraient écarter l'influence du caractère particulier et de la nature propre de l'auteur dans l'interprétation des événements ou l'étude des documents ; qu'il est à l'ordinaire pratiquement inconcevable — sauf certains cas heureux exceptionnels — de séparer l'observateur des choses observées, et l'Histoire elle-même de l'historien qui l'écrit.

Aussi dans l'impossibilité où l'on se trouverait de posséder une connaissance précise des événements survenus aux siècles révolus, recourt-on à des systèmes imaginaires. Ce souci de déterminer, avec les systèmes d'une époque, les événements du passé, apparaît d'ailleurs, aux yeux d'Ortes, aussi illogique que le serait la prétention de déterminer, avec les systèmes du présent, les événements de l'avenir¹. Il voit au surplus une preuve de l'insuffisance des systèmes historiques dans ce fait qu'ils donnent des événements survenus en des temps relativement proches une idée moins nette que de ceux déroulés dans le passé le plus lointain : ce qui ne se peut expliquer que par le rôle important de l'imagination... D'ailleurs les difficultés auxquelles on se heurte pour rapporter les faits des temps anciens se retrouvent aussi nombreuses quand il s'agit de préciser l'esprit en vigueur à ces mêmes époques.

A cet égard nos connaissances sont étroitement limitées. Nous n'ignorons pas, sans doute, que l'esprit du XVIII^e siècle était caractérisé par la culture, cet « échange d'actions et d'expressions aimables par lesquelles bernant les puissants les faibles, et les faibles les puissants, ceux-là supportent le mépris de ceux-ci, et ceux-ci la domination de ceux-là »² ; sans doute nous savons qu'antérieurement dominait l'esprit de controverse caractérisé par les disputes, puis par les luttes entre les Peuples, et que, plus

1. — *Calcolo sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 10 verso).

2. — *Calcolo sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 11 recto).

loin encore, régnait l'esprit de parti. Mais il nous est impossible de remonter davantage le cours des siècles — sept ou huit à peine. Au-delà tout serait illusoire par suite de l'impossibilité de rechercher et de déterminer l'Opinion dominante de ces époques¹ avec les tendances d'un esprit moderne². Ortes ne présentait donc en rien les admirables et patientes découvertes paléographiques et archéologiques qui, dès les dernières années du XVIII^e siècle, et, depuis, sans interruption, devaient, d'un passé millénaire, exhumer dans leur splendeur, raffinée ou barbare, les plus antiques civilisations.

On ne s'étonnera pas que cette accumulation d'arguments pour démontrer non seulement l'insuffisance de vérité mais encore l'inexactitude même de l'Histoire, détermine Ortes à ne lui accorder pas la moindre confiance, non plus que la moindre utilité dans la conduite des affaires publiques ou privées. Dans la diversité des idéaux qui, aux divers moments de leur évolution animent les Peuples, il faut en effet des mesures différentes dans des circonstances identiques³. Voilà pourquoi pratiquer à une époque déterminée des mesures qui furent autrefois salutaires, peut être imprudence néfaste. Aussi Ortes estime-t-il que la seule Histoire qui puisse, à la rigueur, offrir un intérêt pratique, est celle — et la seule — qui se réfère au présent⁴. L'étude de quelques compilations de faits anciens ne saurait en effet nous donner la connaissance

1. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni. Infra*, § II, p. 106.

2. — « ... non è di lieve impedimento ad investigare lo spirito de' secoli scorsi, la propensione che volgarmente si ha d'investigarlo col lo spirito del proprio. » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 11 verso).

3. — « ...dallo studio dell'antica istoria nessun utile può ricavarci nella condotta de' pubblici e de' privati affari moderni, come vien volgarmente creduto. Perciocchè secondo la diversità degl'idoli che in tempi diversi occupano l'immaginazione de' popoli, si richiedono ripieghi diversi in occorrenze simili. » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 12 recto).

4. — « Per me crederò che l'unica storia che faccia riuscir negli affari, sia quella delle cose presenti, e che quella delle passate non giovi, che a fugar l'ozio, e a pascere l'intelletto di immagini... » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 13 recto).

d'événements jadis survenus, pas plus que l'observation d'une douzaine d'insectes au microscope, ou d'autant d'étoiles au télescope, ne suffit pour embrasser l'univers...

C'est sur cette observation désenchantée — et sage — qu'Ortes conclut ce *Calcul sur la vérité de l'Histoire* où, à côté de formules artificielles et sans la moindre portée pratique, nous avons rencontré des observations rationnelles, déduites — géométriquement pourrait-on dire¹ — de principes dont l'évidence ne saurait être contestée.

§ II. — CALCUL SUR LA VALEUR DES OPINIONS ET SUR LES PLAISIRS ET LES DOULEURS DE LA VIE HUMAINE

Le *Calcul sur la valeur des Opinions*², comme la plupart des ouvrages philosophiques d'Ortes, est de conception purement métaphysique, discutable et arbitraire. Pour Ortes, en effet, la métaphysique régit toutes connaissances³. On la retrouverait aussi bien dans l'équilibre de la pensée socratique que dans l'art de Phidias ou l'harmonie de l'épopée homérique. C'est la métaphysique qui déterminerait les rapports et proportions en toutes choses, préciserait leurs caractéristiques générales comme leurs particularités propres, leur relativité comme leur absolu, leur indigence comme leur richesse. Elle est donc à la source même des arts et des sciences puisque le

1. — « Ecco quel che s'acquista coll' avvezzarsi in gioventù ad esaminare il tutto geometricamente. » *Calc. sopra la Verità...* (Marciana, *ibid.*, f° 13 verso *in fine*).

2. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni e sopra i Piaceri e i Dolori della vita umana*. Venise MDCCLVII, Giamb. Pasquali. A la Marciana, il y a une copie de l'ouvrage, avec des corrections et des notes marginales d'Ortes. A la fin du *Calcolo sopra il Valore...* on lit : « Di Vienna questo dì 15 Aprile 1756 ». A la fin du *Calcolo sopra i Piaceri*, on lit, également manuscrite, l'indication suivante : « Venezia nel mio studio in Corte del Zogia questo dì 3 Aprile 1754 ». Cet ouvrage a été imprimé dans le volume XXIV, p. m., de la Collection des *Economisti classici italiani* de Custodi (p. 257 à 318). Nos références renverront à ce volume.

3. — Meneghelli note avec raison à ce sujet en parlant d'Ortes : « ...la metafisica vi tenga un seggio d'onore. » *Elogio di Giam. Ortes venez. (Opere Scelte, t. III, p. 117)*.

Beau et le Vrai, leur objet respectif, ne seraient que la résultante de ces proportions idéales et de ces rapports harmonieux.

Parti de ce principe, Ortes cherche à déterminer, d'une part, la valeur des Opinions ¹ et, d'autre part, celle des Plaisirs et des Douleurs de la vie humaine ². Mais il n'y a pas là calcul proprement dit, ainsi que le titre de l'ouvrage le laisserait supposer : tout au plus un raisonnement d'allure mathématique, où Ortes discute de la façon spécieuse qui lui est propre, catégorise Opinions, Plaisirs et Douleurs, étaye ses affirmations de rares formules, dont les chiffres, là encore, ne correspondent guère à la réalité.

L'homme, par sa nature, porté aux plaisirs des sens, est incité à vivre en société parce que, de la sorte, il pourra augmenter la somme de ses plaisirs ³. Ainsi Ortes entrevoit l'importance du sentiment dans la vie sociale ⁴, dont Vilfredo Pareto étudiera plus tard les manifestations.

Or, les objets extérieurs étant la source de ces plaisirs, la tendance de chacun sera de s'en assurer la possession pour être arbitre de leur choix. De là tous les désordres ⁵.

Dans la société, il y aura lutte, en effet, les désirs des uns se heurtant fatalement aux désirs des autres, et la

1. — *Calcolo sopra il Val. delle Opin.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 257 à 287).

2. — *Calcolo de' Piac. e de' Dolor.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 288 à 318).

3. — C'est également ce qu'il dit dans dans une de ses *Lettres sur la Religion et le Gouvernement*. Lett. VIII, du 27 janvier 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 43). C'est pour cela que, dans ses *Réflexions sur les Rentes*, Ortes préconise une modération de puissance des Nations qui correspondrait à la fin sociale des groupements humains : « Allora tutti s'occuperebbero liberamente e con sicurezza, purchè non fossero molestati da altre nazioni maggiori, o non fossero piuttosto essi stessi invasi da desio di ingrandirsi a somiglianza delle altre nazioni della loro maggiori. » *Riflessioni sulle Rendite*, XX. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 25 verso).

4. — Sur cette question voir *Riflessioni di un filosofo americano di qualche secolo avvenire sopra i costumi degli Europei del secolo presente* (*Infra*, § V, p. 145 et suiv.) et *Considerazioni di un filosofo moderno europeo sopra le Riflessioni d'un filosofo americano futuro sui costumi correnti d'Europa*. (*Infra*, § V, p. 155 et suiv.).

5. — *Calcolo sopra il Val. delle Opin.* § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 260).

force de chacun devant, pour les réaliser, affronter la force des autres. C'est la différence entre ces forces antagonistes qui déterminerait le libre-arbitre individuel¹. Cet antagonisme serait évidemment la violence elle-même s'il n'y avait que deux, ou trois, ou très peu d'hommes en présence. Mais dans la société le nombre des antagonistes est immense, et, par suite, un équilibre spontané s'établira entre tous. De sorte que la force collective concourra ainsi à réaliser le plaisir particulier de chacun selon un motif déterminé. C'est ce motif qu'Ortes appelle l'*Opinion*², à son avis aussi nécessaire à la société que la tendance du plaisir est inhérente à l'homme.

Dans le système d'Ortes, l'*Opinion* n'est pas, comme pour Platon, un des trois éléments — avec l'Entendement et la Science — de la connaissance rationnelle ; elle ne cherche pas dans l'ordre des choses sensibles l'application des idées de l'Entendement et des notions de la Science. Elle est, sans plus, tout ce qui, dans la pensée, acquiert crédit auprès du jugement humain. Son prétexte est la Vertu — c'est-à-dire ce qui est juste³, — ou le courage

1. — « ...ogni uomo ...è costretto nella Società ad impiegare la sua forza e a temer quella degli altri, e che la differenza di questa forza da quella determina l'arbitrio di ciascuno sulla scelta degli oggetti piacevoli ». (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 261).

2. — « Questo motivo per cui la forza congregata di tutti si adopera più o meno a favor di ciascuno, è quello che io chiamo *Opinione* ». (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 262). Il s'en explique du reste tout aussitôt : « Per Opinione dunque io non intendo che quella qualità, la quale posseduta da alcuni in vario grado fa che tutti gli altri o sinceramente o simulatamente accordino, che quei tali non debbono soffrire la forza di alcuno per esser difesi dalla forza di tutti, e che per conseguenza debbano a proporzione del grado al qual la possiedono arbitrar sulla scelta degli oggetti piacevoli. » *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 263).

3. — « ...intendendo per virtù tutto ciò che è giusto e che perciò giovando a se giova anco agli altri... » *Lettere sulla Religione e il Governo de' Popoli*. Lett. I, 5 février 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 265). Voir encore Lett. VII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 27, 28, 32). C'est la même idée que l'on retrouve dans un feuillet manuscrit intitulé *Calcolo de' Vizi e delle Virtù*, où il dit : « Il procurar ...ciascuno i suoi interessi col contrastar gli altrui direttamente questo si chiama

de participer au bien-être, au plaisir d'autrui. Sa fin est l'intérêt personnel. Nous ne seconderons le plaisir des autres que si notre propre plaisir est déjà satisfait. De même toute épreuve que nous consentirons à supporter dans ce but n'aura guère d'autre raison que de nous éviter une peine plus grande¹. Ortes par cette prédominance de l'intérêt personnel — générateur de vices² — se rattache nettement aux philosophes partisans de la morale de l'intérêt personnel, par quoi il tend au pessimisme.

Les Opinions sont diverses, multiples, comme les vertus qui leur servent de prétexte, ce qui serait une condition même de leur fin³. Par contre, elles sont les mêmes

vizio ; e il promuoverli senza questo contrasto... questo si chiama virtù ». *Studi varii autografi* (Marciana, It., cl. XI, cod. CXXXV, f° 35 recto *in fine*, et 35 verso *princip.*) Voir *Infra*, § V, p. 149, n. 2 ; p. 156, n. 2.

1. — « ...tutte le molestie tollerate in conformità d'un Opinione si soffrono per l'interesse di evitar mali maggiori ; e nessuno si sacrificherebbe per il pubblico, se facendo altrimenti non temesse un'onta peggior del suo sacrificio ». *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 265). Il précise dans un feuillet manuscrit sur le *Calcul des Vices et des Vertus* : « ...tutto l'impiego che noi prendiamo per altri sarà per convincere gli altri a s'impiegarsi per noi... » *Studi varii autografi* (Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 35 verso).

2. — C'est ainsi que des sentiments altruistes, ou tendant à l'utilité générale, comme l'amour, la liberté, l'intérêt, l'équité, la gratitude, deviennent, renfermés sur un seul ou tendant au profit d'un seul, la haine, l'oppression, l'avarice, l'injustice, l'ingratitude, d'où cette observation : « In somma qualsivoglia passione essendo virtù conservatrice fra tutti diffusa, si cangia in vizio distruttore di tutti col contrarsi in se solo ». *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, chap. VII, n. 3, p. XXXI. Plus loin il dit dans le même sens : « ...se... nascono disordini, ciò non avviene che per quel bene, che dovendo procurarsi per se e per tutti com'è possibile, si vorrebbe procurato per se a esclusione degli altri... » *Ibid.*, chap. VII, n. 5, p. XXXIII. Voir encore *Ibid.*, chap. VIII, n. 5, p. XL.

3. — « Le Opinioni son *diverse* come son diverse le virtù o i pretesti di qui si valgono. E ciò perchè non essendo il loro fine che quello d'introdur distinzione fra gli uomini, se non ve ne fosse che una o se tutti fossero d'un'opinione, si resterebbe defraudati di quel fine e sarebbe lo stesso come se non ve ne avesse alcuna, o se si dovesse in conseguenza usar la forza reale per la scelta de' piaceri... » *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 267 *in fine*, 268 *princip.*).

en tous temps et en tous lieux, comme les vertus, mais leur valeur respective est éminemment variable. Cette valeur n'est en réalité que la richesse qui permet de changer et d'acheter l'Opinion comme un produit quelconque.

Les richesses qui vont permettre ce troc sont celles que l'on possède, que l'on acquiert ou dont on dispose par le moyen des Opinions. Et Ortes établit la formule type qui permettrait de calculer toute Opinion : désignant par A la richesse que l'on possède ; par B la richesse que l'on acquiert ; par C celle dont on dispose par le moyen des Opinions, et par N le nombre des personnes qui se prévalent d'une opinion déterminée, la valeur de l'Opinion résulterait de l'équation suivante : $\frac{A+B+C}{N} = X^1$.

Quant à la valeur particulière de l'homme, elle augmentera avec ses richesses propres — dont l'acquisition est le souci de chacun² — de telle sorte qu'en désignant par R ces richesses propres, la valeur de tel ou tel homme envisagé serait représentée par la formule : $\frac{A+B+C+R}{N}$.

Cette formule exprimerait pour Ortes non seulement la valeur de l'homme suivant l'Opinion, mais encore suivant la vérité. La richesse, au sens absolu, n'est rien en effet, par conséquent A, B, C, ne représentent rien, et la formule devient $\frac{0}{N} = 0$: démonstration de l'égalité des hommes entre eux, comme aussi affirmation pessimiste de leur valeur nulle³.

Ortes, notant un fait évident, reconnaît qu'en tous lieux

1. — CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 270. Et ce lui est une occasion pour comparer la valeur respective de la noblesse, des commerçants, des soldats, des lettrés. D'après ses calculs, ces quatre catégories se trouveraient respectivement dans les rapports de 24 à 2, 3, 4. *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 271 et suiv.).

2. — CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 275. Par cela encore Ortes se rattache aux pessimistes, et se met en contradiction flagrante avec lui-même (*Supra*, chap. I, p. 52, 53 et aux notes).

3. — « Vale a dire che secondo la verità ogni uomo equivale a ogni altro, e tutti vagliono egualmente nulla ». *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 277).

il est une *Opinion dominante*, variable avec le temps : c'est celle qui détient la plus grande quantité de richesses¹. Il explique du reste le mécanisme de ce changement.

L'Opinion dominante du moment serait insidieusement concurrencée dans l'esprit des hommes par une autre Opinion se développant en secret jusqu'au moment où elle aura recueilli elle-même assez de puissance pour s'affirmer au grand jour. Elle supplantera, alors, l'Opinion en faveur pour devenir, à son tour, dominante. Et Ortes déclare, autre manifestation de son pessimisme, que d'ordinaire les hommes agissent suivant l'Opinion dominante sans en être pénétrés, et pensent conformément à celle qui tend à la supplanter, sans le déclarer².

Le prétexte de la vertu, par quoi l'Opinion cache sa fin égoïste, expliquerait ces changements : dès qu'une fin est révélée diverse du prétexte qui la justifie, il faut modifier celui-ci pour arriver à celle-là³.

Dans cette succession d'Opinions dominantes, surveillant à peu près tous les quatre siècles, Ortes voit une cause d'infélicité humaine. Les hommes nés pourvus de dons naturels à peu près équivalents vivent en des temps

1. — *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 278).

2. — Ortes énumère quelles furent, à son avis, les Opinions dominantes successives : d'abord la Conquête qui atteint sa plénitude au temps de Scipion l'Africain ; puis le Luxe au temps d'Auguste surtout ; puis le Platonisme à l'époque de Constantin. Les Investitures suivent sous le règne de Léon III. Après elles, apparaissent les Factions, avec Grégoire VII ; les Lettres avec Léon X ; le Loisir se substitue à ces dernières et c'est lui qui dominerait l'Italie du *Settecento* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 280).

3. — « Il pretesto della virtù, colla quale esse Opinioni sono in necessità di coprire il loro fine dell' interesse, fa conoscere assai palesemente perchè nella società non possono lungamente sostenersi senza cangiare ; mentre subito che il fine è conosciuto diverso dal pretesto, è necessario cangiar questo per conseguire quello. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 280). Et Ortes énumère des prétextes des Opinions dominantes : c'est la Liberté pour la Conquête ; la Félicité pour le Luxe ; la Religion pour le Platonisme, les Investitures et les Factions ; la Connaissance pour les Lettres, enfin l'Ordre pour le Loisir.

et en des lieux où l'Opinion dominante correspond plus ou moins à leur talent ou à leurs prédispositions propres, ce qui leur vaut, suivant les cas, une existence agréable ou difficile. Tout se bornerait, en définitive, à naître au bon moment et dans une région opportune¹. Ce serait en somme la thèse chère à Voltaire « Monsù Volterre », comme l'appelait Ortes², pour qui le secret du bonheur consiste dans la possibilité chimérique de choisir le temps de sa naissance.

Ainsi, pour Ortes, la vie sociale, source de plaisirs, implique l'adoption nécessaire d'Opinions diverses auxquelles, d'après son tempérament particulier, chacun se révèle plus ou moins apte³.

Pas davantage trace de calcul véritable dans le traité sur les *Plaisirs et les Douleurs de la vie humaine*. C'est une autre pure dissertation tendant à démontrer que nos douleurs et nos plaisirs sont dans l'étroite dépendance de notre organisme. Aussi, dès l'abord, Ortes donne-t-il une définition physiologique de l'homme « amalgame d'os, de tendons, de muscles, de fibres, où circulent des fluides »⁴. Un équilibre harmonieux doit régner entre ces multiples éléments du corps. Mais il peut arriver — en fait il arrive à tout instant⁵ — qu'il y ait rupture d'équilibre soit par suite d'une tension anormale ou d'un relâchement des

1. — « Il merito di ciascuno non consiste che nell' imbattersi a vivere in un secolo, e sotto a un clima, dove la sua specie di talento sia più accreditata. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 284).

2. — Note manuscrite figurant en marge de la p. 52 de l'exemplaire de la Marciana du *Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta e del Faraone*.

3. — *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, § V. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 287).

4. — « Io trovo che l'uomo è un fusto d'ossa legate insieme per via di tendini, di muscoli e d'altre membrane, le quali non son che fibre diramate in più altre e tessute insieme d'altre fibre minori, e queste d'altre ancor minori in terzo grado e così sempre ; per le quali fibre o canaletti scorrono perpetuamente altrettanti fluidi o spiriti. » *Calcolo de' Piaceri et de' Dolori, della vita humana*, § I. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 288).

5. — L'amour, par exemple, est une cause de cette rupture d'équilibre, c'est ce qu'il dit dans un de ses Sonnets :

fibres provoquant des perturbations dans la circulation des fluides, soit, au contraire, par suite d'une circulation désordonnée engendrant une tension anormale ou un relâchement des fibres. C'est la cause de la Douleur qui, dans la théorie d'Ortes, comme dans la théorie leibnizienne, apparaît normale puisqu'elle est inhérente à l'existence d'un corps auquel notre âme est unie, de telle sorte que la conception d'un monde sans douleur apparaît comme une « absurdité morale »¹. Le Plaisir ne serait autre chose que la récupération de l'équilibre un moment rompu². Et l'équilibre une fois réalisé, état éminemment instable, l'homme n'éprouvera la moindre sensation ni de plaisir et de douleur³.

Mais si l'apport mis en mouvement pour rétablir l'équilibre, dépasse la mesure exacte où son utilité est nécessaire et suffisante, le plaisir, un moment obtenu, dispa-

Vi giuro almo mio sol per la pudica
Fiamma dell' amor mio che nel vedervi
Il sangue per le vene e per li nervi
Ogni spirto vital s'arresta e implica.

Alcuni Sonetti, Sonnet XI. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It. class. II, cod. CXXXVIII, f° 249 verso).

1. — BOUTROUX, *Leibnitz, La Monadologie*. (Philos. de Leibnitz, Troisième moment, II, p. 114).

2. — « ...il corpo umano in tutte le sue parti esiga un grado di tensione o di muoto, turbato o sconcertato il quale ne nascono i dolori, e promosso o secondato il quale ne nascono i piaceri. » *Calcolo de' Piaceri e de' Dolori della vita humana*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 289). Ces pertes et ces récupérations d'équilibre constitueraient suivant les parties de l'organisme où elles se produisent des douleurs ou des plaisirs différents : faim, soif, migraine, oppression, etc..., et cela aussi bien s'il s'agit de fibres d'ordre supérieur, siège des affections spirituelles. *Calcolo de' Piac. e de' Dol.*, § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 291). Dans une lettre écrite 24 ans plus tard à Ciani, Ortes soutient la même thèse. Il reconnaît cependant être à ce moment-là mieux à même d'en assurer la démonstration que lorsqu'il écrivit son *Traité* : « In ordine ai piaceri di qualunque natura essi sieno, io son sempre stato e sono anco al presente d'opinione ch' essi non consistano che nella rimozione del dolore... » Lett. XXV, de Venise, 3 février 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 399).

3. — Verri devait reprendre cette thèse de l'équilibre dans son *Discorso sull'Indole del piacere e del dolore*. (Voir E. BOUVY, *Le Comte Pietro Verri*, chap. I, § III, p. 34 et suiv.).

rait à nouveau devant une douleur contraire à celle tout d'abord apaisée : la faim assouvie se changera, par exemple, en dégoût ou en indigestion¹. D'ailleurs cet équilibre est dépendant des alternances judicieuses qui permettront aux fibres de jouer normalement, d'où le sommeil et la veille, la réflexion et la distraction...

Ces plaisirs et douleurs d'origine organique ne sont pas les seuls. Ils peuvent provenir encore de l'impression produite sur nos sens par des objets extérieurs, ou par nos sens sur ces mêmes objets. Cette impression, si l'objet extérieur est inanimé, sera déterminée par la seule force de nos « esprits ». Par contre, si l'objet extérieur est animé l'impression sera déterminée par notre force combinée à celle de l'objet lui-même. C'est ce qu'Ortes appelle les douleurs et les plaisirs des sens.

Il n'est pas que ceux-là.

Quand nous nous trouvons en face d'objets animés, l'adaptation de notre force à la leur pour éviter une impression incommode ou désagréable, constitue d'après Ortes une sorte de « crainte » qui deviendra tantôt de la haine, tantôt du dédain, tantôt de la simulation ou de la compassion² : ce sont les douleurs et les plaisirs

1. — « Siccome... i piaceri consistono nel restituire ai fluidi il dovuto grado di moto in essi diminuito, così se mediante quelli il moto sarà accresciuto oltre il dovere, si genereranno altrettanti dolori contrari ai suddetti... » *Calcolo de' Piac. e de' Dol.*, § II. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 292). — Ortes revient, du reste, sur cette idée au § V de son traité : « ...estinto questo (la douleur) tutto il di più che si volesse applicare di quel piacere va a male o genera il dolore contrario... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 307).

2. — « ...se l'impressione da una parte per qualsivoglia sforzo non può essere sostenuta dalla resistenza nell'altra, quel timore si chiama odio e sdegno, i cui piaceri contrari sono la vendetta e la crudeltà. Se l'impressione da una parte è sostenuta dalla resistenza nell'altra mediante qualche sforzo, quel timore si chiama simulazione a cui si rimedia col piacere della sopraffazione. Se finalmente l'impressione è sostenuta senza sforzo alcuno da una parte e dall'altra, quel timore si chiama compassione che si rimedia col piacere dell'amicizia. » *Calcolo de' Piac. e de' Dolori*, § III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 290 et 297). D'après Ortes, le deuxième cas serait le plus fréquent, d'où résulte la simulation.

d'Opinion. Ils auront pour équivalent la possession d'un morceau de métal qui donne le plaisir de la richesse remède à la pauvreté, équivalent elle-même de toutes les douleurs d'Opinion. Qui possède ce métal aura une situation privilégiée¹.

Ortes observe, d'autre part, que douleur et plaisir n'étant qu'une espèce de mouvement produit par l'impression des objets extérieurs, le souvenir de ces objets réveillera également en nous une sensation de plaisir ou de douleur : c'est de là que dérivent plaisirs et douleurs d'Imagination.

Quelle serait la nature exacte des plaisirs et des douleurs ? Nos désirs sont des besoins et ces besoins sont des douleurs². Provenant d'une bonne ou d'une mauvaise tension de nos fibres, et du mouvement des fluides, favorisés ou empêchés, qui y circulent, toute douleur ou inquiétude aura toujours quelque chose de positif, contrairement au plaisir, simple résultat de la disparition de la cause positive de la douleur³. C'est la raison pour laquelle les mêmes objets ne procurent pas chez chacun, en tous temps ni en tous lieux, un plaisir identique, ce qui ne manquerait pas de se produire s'il s'agissait d'une sensation positive⁴.

1. — « ...chi più abbonda... di quel metallo equivalente di tutte le opinioni debba temer o simular meno degli altri e soverchiarli colla forza e colla beneficenza, e chi ne abbonda meno debba temere o simular più degli altri riconoscendosi misero o grato » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 299). Ortes a, du reste, noté cette soif de richesse dans son *Calcul sur la Valeur des Opinions*. (*Supra*, p. 105, n. 2). Il signale encore cette tendance dans ses *Lettres sur la Religion et le Gouvernement des Peuples* (Cf. Lett. XI, du 17 mars 1781 ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 145).

2. — C'est ce qu'Ortes exprime dans une formule lapidaire : « Ogni desiderio poi è un bisogno e ogni bisogno è un dolore. » *Calcolo de' Piac. e de' Dol.*, § IV. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, n. 306).

3. — « ...ogni dolore o inquietudine qualunque è sempre qualche cosa di positivo ma non così il piacere, consistendo quello nell'eccesso o nel difetto di tensione o di moto, e questo nella semplice rimozione di quell'eccesso o di quel difetto. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 305).

4. — A noter cependant que cet état négatif est la contre-

Mais si vraiment le plaisir éprouvé n'est qu'un remède à une douleur antérieure, on peut dire que l'homme n'est guère sujet qu'à la douleur. De plus, plaisirs et douleurs seront proportionnels, pour ceux qui ont trait aux sens, au nombre des fibres qu'Ortes qualifie « vives » : c'est en fonction de ces fibres que les fluides circulant dans l'organisme peuvent être troublés dans leur mouvement comme rétablis dans leur équilibre. Les douleurs et les plaisirs d'Opinion seraient proportionnels au nombre des fibres dites « mortes »¹. Du reste douleurs et plaisirs sont déterminés également par l'état physique lui-même. Les tempéraments robustes réagissent beaucoup plus facilement contre la douleur des sens, la redoutent moins que les tempéraments débiles. Par contre les douleurs d'Opinion les affectent moins qu'elles n'éprouvent ces derniers. Mais la diversité des conditions ne diversifie pas la nature, ni la qualité des douleurs et des plaisirs chez chacun². Du reste la condition n'est qu'un plaisir d'Opinion qui faci-

partie exacte de l'état positif de douleur, donc si l'on admet avec Ortes que les objets, parce que sensations positives, provoquent une même douleur en tous temps et en tous lieux — ce qui est impossible par suite des diversités physiologiques de la nature humaine, — il est bien difficile d'admettre qu'il n'en soit pas ainsi pour le plaisir, contre-partie de la douleur. Le rétablissement d'équilibre d'un excès ou d'un défaut devrait être, en un mot, partout le même, parce qu'intimement dépendant de cet excès ou de ce défaut qui en est la seule raison d'être.

1. — « ...il numero dei dolori e dei piaceri detti volgarmente di senso, sarà in ciascuno proporzionale al numero delle fibre vive ; perciocchè a misura di questo numero i fluidi che vi scorrono possono essere turbati e rimessi nel loro moto. Il numero poi dei dolori e dei piaceri detti d'opinione sarà proporzionale al numero delle fibre morte, perchè a misura di queste il moto universale degli spiriti che risulta dalla somma di tutti i particolari divien debole e desunito, vale a dire men atto a sostenere l'impressioni degli altri o in maggior necessità di simular forza per sostenerle. » *Calcolo de' Piac. e de' Dol.*, § V. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 308). Indépendamment du nombre des fibres, Ortes indique que l'intensité de la douleur ou du plaisir des sens, ou d'opinion, sera encore proportionnelle à l'élasticité des fibres vives ou à la rigidité des fibres mortes, elle-même proportionnelle au nombre des fibres vives ou mortes. (*Ibid.*, p. 309).

2. — « Una libbra di pane, il riposo d'un'ora, una moglie gradita, ristora ugualmente un gran signor e un bifolco. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 316).

lite le plaisir réel. Voilà pourquoi, remarque judicieusement Ortes, il n'est souverain décrépit qui ne troquât bien sa condition contre celle d'un jeune berger...

Telles sont, dans leur ensemble, les idées, confuses et mal enchaînées, qu'Ortes développe sur les Plaisirs et les Douleurs. Il reconnaît, et regrette, qu'elles n'offrent pas une rigoureuse exactitude géométrique. C'est peut-être un défaut, mais il n'est pas le seul. Cette thèse psychophysiological n'est guère, en effet, que chimère dans l'ordre affectif en même temps qu'erreur dans l'ordre intellectuel, car il est des sensations agréables, des plaisirs intellectuels qu'elle expliquerait malaisément parce qu'ils semblent bien naître et se développer en dehors de toute douleur préexistante. Tout au plus peut-elle étayer la tendance pessimiste d'Ortes, pour qui, en définitive, douleurs et plaisirs ne seraient guère qu'illusion, comme les raisonnements humains ne sont guère, souvent, que folies¹...

§ III. — DES SCIENCES UTILES ET AGRÉABLES PAR RAPPORT A LA FÉLICITÉ HUMAINE

Dans ce traité², tout spéculatif comme le *Calcul sur la valeur des Opinions et sur les Plaisirs et les Douleurs*,

1. — *Calcolo de' Piac. e de' Dol.* (CUSTODI ouv. cit., *ibid.*, p. 318).

2. — *Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli per rapporto alla felicità umana, Ragionamento.* L'ouvrage parut en 1785, mais sans date ni indication de lieu, ni nom d'auteur ou d'imprimeur. Il existe à la Marciana un exemplaire de l'ouvrage qui compte XXXII chapitres avec une adjonction manuscrite de VIII autres chapitres, formant un ensemble de XXX chapitres pour le traité tout entier. Ce traité a été publié dans la collection des *Economisti classici italiani* de CUSTODI, t. XXIV (p. 113 à 256) pour les chapitres I à XXII ; t. XLIX supplément (p. 255 à 310) pour les VIII autres chapitres et les *Pensieri* qui suivent. A noter que les trois premiers chapitres du t. XLIX supplément doivent être insérés après le chapitre XV du t. XXIV, et les autres après le chapitre XVI du même tome, qui devient ainsi le chapitre XIX. Toutefois pour éviter des erreurs de références, nous avons pensé qu'il serait préférable de conserver les indications de chapitres telles quelles figurent dans chacun

Ortes reprend une thèse qu'il a déjà effleurée dans d'autres écrits¹ : il est capital pour la connaissance humaine de distinguer le réel de l'apparent. Son raisonnement sur les Sciences Utiles n'est guère, en effet, qu'une longue démonstration de la nécessité sociale de ce principe. Avec sa minutie habituelle et toute l'expérience d'une longue vie — il avait alors soixante-douze ans — il s'attache, une fois de plus, à démontrer cette vérité à laquelle tendent presque toutes ses méditations. Peu de temps du reste avant de faire imprimer son ouvrage, il informait Michele Ciani qu'il s'efforçait de mettre en lumière cette distinction, trop perdue de vue, et cependant essentielle².

des deux volumes XXIV et XLIX, sauf à indiquer, après chaque chapitre, le volume où il est rapporté. On trouve dans les Manuscrits d'Ortes un certain nombre de chapitres de l'ouvrage. C'est ainsi que cinq d'entre eux (les chapitres XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV) sont au registre *Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 263 à 270 recto et verso. A la suite de ces chapitres, on trouve également un certain nombre de Pensées (*Pensieri restati indietro negli ultimi quattro capi del Ragionamento*, f° 270 recto et verso, 271 recto). Dans un autre registre manuscrit (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 67 et 68 recto et verso), sont rapportées la fin du chapitre XVI (publié au t. XLIX, supplément de Custodi), relatif à l'Imagination dans les Sciences, et la presque totalité du chapitre XVII (publié également dans le t. XLIX, suppl.). Il faut noter qu'il existe quelques différences de détails ou d'expressions entre le manuscrit de ces deux chapitres et la publication qu'en a donnée Custodi. Au cours de notre étude, nous renverrons, pour les références d'abord, au manuscrit d'Ortes, puis, pour la commodité du lecteur, à l'ouvrage de Custodi.

1. — *Economia Nazionale* parue en 1774; *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili, sui costumi e sulle cognizioni umane per rapporto alle lingue*, parues en 1775; *Della Religione e del Governo dei popoli per rapporto aglì spiriti bizzarri e increduli de' tempi presenti*, paru en 1780.

2. — « L'applicazione che al presente più mi diletta è quella di distinguere nelle scienze e nella mente umana le due facoltà *intelletto* e *immaginazione*, ciò che da altri non fù fatto prima, o che fù fatto da altri in modo molto diverso da quel che da me vien fatto. Dal confondere queste due facoltà, o dal credere di ragionare e operare coll'Intelletto quando si ragiona ed opera coll'Immaginazione procedon tutti gl'inganni e tutti gli errori fra gli uomini... » Lett. XLV, de Dolo, le 10 juin 1785. (Custodi, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 447 et 448).

Cette distinction entre l'intelligence et l'imagination reflète l'exigence cartésienne des idées claires et distinctes de la Mathématique pure qui se détachent devant l'esprit¹. La précision de ces idées, leur immutabilité contrastent avec l'obscurité et le caractère fugitif de la qualité sensible². Pour Ortes, comme pour Descartes³, la raison repose sur un « fonds d'évidence et de simplicité ». Par cette notation précise du réel et de l'imaginaire, le système d'Ortes se rapproche nettement de la méthode cartésienne qui restreint la part de l'imagination pour mettre en jeu l'activité de l'intelligence. Et l'influence de Descartes s'affirme encore dans la hiérarchie des fonctions spirituelles mise en lumière par les deux penseurs⁴.

Cette confusion entre l'intelligence et l'imagination serait, à l'en croire, l'origine de tous les mécomptes et de toutes les tristesses des hommes, parce que génératrice d'erreurs au point de leur laisser entrevoir comme possible l'impossibilité elle-même⁵. Pour lui, comme pour Spinoza, l'imagination est la source dangereuse des idées feintes ou fausses, comme le sont encore les sensations fortuites et isolées qui ne dépendent pas de la puissance de l'entendement. Par contre les idées vraies naissent de la vertu propre de cet entendement⁶. Et c'est précisément,

1. — Voir *Supra*, chap. II, 1, p. 68, 69.

2. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, pre. part., liv. II, chap. X, sect. B, p. 136.

3. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, pre. part., liv. III, chap. X, sect. B, p. 207.

4. — LÉON BRUNSCHVIG, *ouv. cit.*, prem. part., liv. II, chap. VIII, sect. C, p. 139.

5. — Ortes avait déjà abordé cette idée dans ses *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili* (chap. XIII, § II, p. LXVIII, LXIX ; chap. XX, § III, p. CIX) qui sont de 1775.

6. — En cela Ortes se rapprochait de Leibnitz qui, dans la première forme de sa doctrine, démontre qu'il est en nous certaines idées qui ne nous viennent point des sens ; il soutiendra, au contraire, dans la seconde, que toutes les pensées et actions de l'âme lui viennent de son propre fonds. Voir E. BOUTROUX, *Leibnitz, La Monadologie*. (Philos de Leibnitz, second moment, I, p. 68).

pour dissiper cette équivoque dangereuse que les sciences ont été instituées¹.

Cette donnée péremptoirement affirmée, Ortes met en garde, cependant, contre l'efficacité absolue du remède proposé. Dans les Sciences, en effet, comme dans toute action humaine, l'intelligence et l'imagination concourent. Il pourra donc y avoir confusion entre le vrai de l'intelligence et le faux de l'imagination². Il advient par suite fréquemment que l'on raisonne avec l'imagination et que l'on imagine avec l'intelligence³. Grave inconvénient, en vérité, car, du fait de l'imagination, l'utile des Sciences perdra son caractère de réalité⁴, et la prédominance, dans les Beaux-Arts, de l'intelligence, leur enlèvera en grande partie la possibilité de distraire⁵. Il faut donc laisser à chacune de ces deux facultés sa prédominance dans le domaine qui lui est propre⁶, de telle sorte que l'intelligence prévale dans les Sciences proprement dites, et que l'imagination l'emporte dans les Beaux-Arts⁷, contrairement à la pratique courante⁸.

1. — « A questo fine furono istituite le scienze, intese in effetto a distinguere il vero dal falso... » *Delle Scienze Utili...*, prefaz. (CUSTODI *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 115). Voir encore chap. I. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 130).

2. — « Se poi... intelletto e immaginazione confondono i loro uffici... allora le scienze producono effetto contrario a quello al quale furono istituite e si rendono imposture, per le quali il falso si rappresenta per vero dall'intelletto e il vero dall'immaginazione si rappresenta per falso. » *Delle Scienze Utili...*, prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 117).

3. — « ...vi han moltissimi che ragionando coll'immaginazione si danno a credere di ragionare coll'intelletto, e che fingendo coll'intelletto danno a credere, e credono essi stessi, di fingere coll'immaginazione... » *Delle Scienze Utili...*, prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 118).

4. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XVI, (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 257).

5. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XVII (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 67 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 262).

6. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XVII (*Studi varii autografi*, Marciana, *ibid.*, f° 68 recto et verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, f° 264, 267).

7. — *Delle Scienze Utili...*, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 145).

8. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XVIII. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 270).

Ortes va précisément rechercher comment cette équivoque peut naître, se développer, et comment on la doit éviter : le problème est ainsi posé.

La distinction des Sciences en Utiles et Agréables est courante. On n'observe pas assez cependant, condition effective du bonheur humain¹, que cette utilité et cet agrément peuvent être vrais ou faux, réels ou imaginaires.

Sous le bénéfice de cette observation générale, Ortes, avec sa précision habituelle, détermine ce qu'il convient d'entendre par Sciences Utiles et par Sciences Agréables².

Les Sciences Utiles comprendraient toutes celles par quoi s'acquièrent les connaissances effectives et réelles³ : Théologie, Morale, Politique, Physique, Jurisprudence, Economie. Les Sciences Agréables, par contre, comprendraient toutes celles — Eloquence, Poésie, Musique, Peinture, Beaux-Arts en général — qui ont pour objet d'imiter, en la modifiant soit en bien soit en mal, la nature elle-même⁴. Quant au critère propre à les distinguer, il serait

1. — « ...distinzione... necessaria, giacchè dall' essere quell' utile e quel diletto vero o falso dipende altresì tutta la vera o falsa felicità umana... » *Delle Scienze Utili...*, Ragion. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 123).

2. — Malebranche, dont Ortes n'est pas sans subir l'influence, avait, lui aussi, dans le VI^e de ses *Entretiens de la Métaphysique*, distingué deux ordres de sciences : « Les sciences exactes telles que sont l'Arithmétique et la Géométrie ;... et, d'un autre côté, la Physique, la Morale et les autres sciences qui dépendent souvent d'expériences et de phénomènes incertains. »

3. — « Per Scienze Utili s'intendono generalmente quelle, per le quali s'acquistano cognizioni effettive e reali di qualunque specie e sù qualunque oggetto divino, umano o naturale sia presentato dai sensi alla mente... » *Delle Scienze Utili...*, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 125). C'est ce qu'il dit encore dans ses *Riflessioni di un filosofo americano...* (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 47 verso, 48 recto et verso). *Infra*, § V, p. 153, 154 et aux notes. Voir également *Considerazioni d'un filosofo moderno europeo...* (Marciana, *ibid.*, f^o 60 verso et 61 recto).

4. — « Per Scienze Dilettevoli s'intendono generalmente quelle che si dicono imitar la natura, ma che nell' imitarla rappresentano alla mente gli oggetti con espressioni che li migliorano o peggiorano nella loro specie... » *Delle Scienze Utili...*, chap. I. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 125 *in fine*, 126 *princip.*). Voir également *Riflessioni di un filosofo americano...* (*Op. varie*

des plus simple : dans les premières, l'Utile, l'emporterait sur l'Agréable ; dans les secondes, l'Agréable sur l'Utile ¹.

Quand on observe, en effet, le monde extérieur, les objets nous apparaissent non point tels qu'ils sont en réalité, mais modifiés, transformés pour le plus grand plaisir des sens. C'est la fin même des Beaux-Arts qui charment plus qu'ils n'instruisent ², contrairement aux Sciences dites Utiles qui instruisent l'esprit plus qu'elles ne charment les sens. A cet égard, la Géométrie apparaît à Ortes comme le prototype des Sciences Utiles ³, tandis que la Poésie lui semble parfaitement symboliser les Beaux-Arts. Il observe cependant avec raison qu'il n'y a pas opposition entre les Sciences Utiles et les Sciences Agréables, qui s'enchevêtrent même si intimement que leur démarcation est insensible ⁴.

Recherchant le mécanisme de l'acquisition des connaissances, Ortes est amené à distinguer le rôle des deux facultés que nous savons y participer : Intelligence, Imagination.

L'Imagination prend connaissance des objets tels que nos sens les révèlent, c'est-à-dire — et nous retrouvons ici l'influence de Malebranche ⁵ — différents de ce qu'ils

autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 51 verso, 52 recto).

1. — « ...dover nelle prime (les Sciences) prevalere l'utile al diletto e conseguir questo a quelle, laddove nelle seconde (les Beaux-Arts) il diletto dee prevalere all'utile ed esser questo a quello consecutivo. » *Delle Scienze Utili...*, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 146 et 147).

2. — « ...le ...cognizioni sono esagerate, quali son quelle delle bell'arti, dette dilettevoli perchè più diletano i sensi e meno istruiscon le menti. » *Delle Scienze Utili...*, chap. I, (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 129).

3. — « ...prenderò ...per esemplare di tutte la geometria, come quella che di tutte de scienze è la più utile e più perfetta e che può applicarsi a tutte le altre... » *Delle Scienze Utili...* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 130).

4. — « ...l'istruzione stessa non vada disgiunta dal diletto, ...il qual diletto così è compagno e contemporano all'istruzione medesima... » *Riflessioni sugli Oggetti apprensib.*, chap. XVIII, n. 3, p. XCVI.

5. — FRANCISQUE BOUILLIER, *Histoire de la Philos. cartés.*, t. II, chap. III, Causes de nos erreurs, p. 44 et suiv.

sont en réalité. L'Intelligence, second stade, les examine, les compare à ceux qu'elle connaît déjà, et, suivant le résultat de cet examen, les accueille ou les rejette¹. Bref le rôle de l'Imagination est de tromper l'homme en lui présentant les objets autres qu'ils ne sont, tandis que celui de l'Intelligence est de le détromper en corrigeant les erreurs de l'Imagination². Aussi, conclusion bien conforme à l'esprit d'Ortes, l'homme doit-il se défier de l'Imagination, cette « folle, disait Malebranche, qui se plaît à faire la folle »³, mais ne saurait trop apprécier l'Intelligence « qui lui permettra de se rapprocher du vrai et d'échapper à l'erreur »⁴. L'Imagination est cependant indispensable puisqu'elle fournit les matériaux sur lesquels l'Intelligence pourra s'exercer par le moyen des Sciences dites Utiles⁵. On peut noter, en passant, que le rôle de l'imagination, ainsi précisé, rattache Ortes aux principes de la philosophie du XVIII^e siècle qui, avec les péripatéticiens, les gassendistes, les jésuites, combat, tout entière, ce qu'elle appelle la ridicule, la grande et dangereuse chimère cartésienne des idées innées telles, du moins, qu'elle les voulait comprendre, malgré les efforts de Descartes pour dissiper l'équivoque et le malentendu⁶.

1. — Ortes se rapproche en cela de Vico qui, dans la *Scienza Nuova*, démontre que, des sens à la base, on monte à la fantaisie, pour arriver à la raison.

2. — « L'indole e l'ufficio dell'immaginazione è quello d'ingannar l'uomo con figurargli gli oggetti non quai sono, ma quai potrebbero e spesso ancora quai non potrebbero essere... E l'indole e ufficio dell'intelletto è quello di correggere gli errori dell'immaginazione e di disingannare l'uomo, con fargli apprendere gli oggetti quai sono in se stessi... » *Delle Scienze Utili...*, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 132).

3. — *V^e Entretien métaphysique*. Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. II, chap. III, Causes de nos erreurs, p. 50.

4. — *Delle Scienze Utili...*, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 133).

5. — C'est ce qu'il dit encore dans ses *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili*, chap. XII, n. 2, p. LXI ; chap. XX, p. CVII.

6. — Descartes, en effet, a maintes fois soutenu que par idées innées il n'entendait pas des idées toujours présentes à notre pensée. Ce ne sont pas « des idées représentées dans quelque partie de notre esprit, comme un grand nombre de vers dans un manuscrit de Virgile, mais elles y sont en puissance

Mais comment l'Intelligence s'exerce-t-elle ? Elle va d'abord accepter les connaissances fournies par l'Imagination, et, dans ce premier moment, elle sera trompée par les données des sens. Puis, second moment du travail intellectuel, l'esprit sortira de l'erreur, de cette « sphère de l'erreur et des ténèbres » dont parle Malebranche¹, pour procurer la connaissance réelle. Par conséquent cette connaissance serait négative et indirecte². Toute investigation aura de la sorte pour point de départ le doute, qui, comme dans la méthode cartésienne, dépouillera l'esprit des préjugés, des prénotions.

Intelligence et Sciences Utiles sont donc étroitement unies comme sont unies Imagination et Sciences Agréables qui visent à présenter, modifiés, les objets extérieurs³. Par conséquent deux domaines bien distincts, mais connexes, et interdépendants⁴. Double expression d'une même âme, moments divers, mais solidaires, de la pensée humaine, il y aura entre eux d'étroits rapports : à défaut de ce concours de l'Intelligence et de l'Imagination, celle-ci condition de celle-là comme elle l'est

comme les figures dans la cire. » (*Œuvres inédites de Descartes*, FOUCHER DE CAREIL, p. 65). L'innéité propre à certaines idées n'est donc rien de plus, d'après Descartes, que la disposition naturelle ou la faculté que nous avons de les produire ; elles sont en puissance dans notre propre fonds et passent de la puissance à l'acte par le développement naturel de notre nature pensante, sans le concours des sens ni de la volonté.

1. — FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. II, chap. IV, Dieu unique acteur, p. 66.

2. — « ...in qualunque specie di scienza non vi ha cognizione che sia positiva o che positivamente e direttamente s'acquisti, ma tutte le cognizioni son negative e indirette, vale a dire consistono nell'intelletto ch'esca d'inganno dopo essere stato ingannato dall'immaginazione, ingannata anch'essa dai sensi... » *Delle Scienze Utili...*, chap. III. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 137). Il dit également au chapitre VIII (CUSTODI, *ibid.*, p. 167) : « ...consistere tutte le cognizioni umane nell'uscire dal falso e non nell'entrare nel vero, e d'esser tutt'esse negative e non già positive. » Il revient encore sur cette idée au chap. XI (CUSTODI, *ibid.*, p. 184, *Princip.*).

3. — *Delle Scienze Utili...*, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 139). Voir *supra*, p. 116 et n. 4.

4. — « ...senza intelletto è impossibile immaginare come è impossibile intendere senza immaginazione... » *Delle Scienze Utili...*, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 145).

elle-même des sens, il ne saurait y avoir de connaissances¹. Voilà pourquoi, notamment, l'Imagination devra se maintenir dans certaines limites raisonnables pour ne pas heurter l'Intelligence par des fantasmagories exagérées². On comprend par suite que des productions artistiques si diverses procurent tour à tour plaisir ou ennui. Les satisfactions d'ordre purement intellectuel ne présentent pas le même inconvénient en raison de leur caractère sérieux, objectif et stable³.

Quant à la nature de l'Utile et de l'Agréable des Sciences et des Beaux-Arts, elle varie profondément. Ils sont vrais, en effet, dans les Sciences parce que d'une seule sorte et non susceptibles de plus ni de moins⁴. Aussi demeurent-ils, malgré le temps, car la vérité et la raison sont une. Dans les Beaux-Arts, au contraire, dont l'Imagination est la base, cet Utile et cet Agréable sont faux, susceptibles de modalités et de formes diverses⁵, variables dans le

1. — « Col prescindere dai sensi l'immaginazione non apprenderebbe cosa alcuna, e non apprendendo l'immaginazione cosa alcuna l'intelletto non avrebbe cosa di che giudicare, e quella e questo rimarrebbero in perfetta inazione inutili e oziosi nell'uomo non diverso allora da un sasso. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 185). Et plus loin : « Coll' escludere da qualunque affare o azione il falso dell'immaginazione si escluderebbe il vero dell'intelletto e visversa... » (*Ibid.*, p. 186).

2. — « Se poi si domandi quando l'intelletto non resti o resti offeso dai dilettevoli dell'immaginazione nelle bell'arti, sarà facile rispondere essere il primo quando questa nell'amplificare e adornare gli oggetti si contenga fra i limiti di natura possibili, ed essere il secondo quando trascenda essa quei limiti... » *Delle Scienze Utili...*, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 140. — Cf. encore p. 143).

3. — « ...il qual intelletto serba sempre il suo serio e non ammette giuochi o scherzi nelle sue cognizioni. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 142, *Princip.*).

4. — *Delle Scienze Utili...*, chap. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 152). C'est ce qu'il dit encore dans un autre chapitre : « L'utile e il dilettevole proprio delle scienze è il solo che possa dirsi esser vero, e ciò per la ragione d'esser esso il solo che sia d'un sol modo e invariabile... » *Delle Scienze Utili...*, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 163).

5. — *Delle Scienze Utili...*, chap. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 158). « Qualoro l'immaginazione nell'uomo superi l'intelletto,

temps avec le goût et les mœurs¹. Il est donc sage de s'en tenir à l'Utile et à l'Agréable de l'Intelligence plutôt qu'à l'Utile et à l'Agréable de l'Imagination².

De ce caractère de vérité et de stabilité de l'Utile et de l'Agréable des Sciences découle celui de leur détermination³. Ce qui revient à dire que les connaissances de l'Intelligence seront moins nombreuses que celles, fausses et trompeuses, dérivant de l'Imagination⁴. Celle-ci, en effet, est une mine inépuisable de connaissances erronées : l'Utile et l'Agréable dont elle est l'origine seront, en conséquence, variables et imprécis, et par suite indéterminés⁵. C'est précisément cette diversité qui permettra de reconnaître quand les hommes commettent l'erreur de raisonner avec leur seule imagination : ils ne peuvent parvenir à se mettre d'accord⁶. Et c'est une lourde faute aux yeux d'Ortes de laisser l'Imagination jouer un rôle exagéré dans les Sciences, tendance cependant générale⁷ : il en résulterait « toutes les imperfections des Sciences et

le cognizioni da lui apprese non posson essere che false, per esser quali a lui son rappresentate dall' immaginazione ingannata dai sensi... » *Delle Scienze Utili...*, *Pensieri* (Op. var. autogr. Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 270, verso ; Custodi, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 307).

1. — « Quel poi che, in ogni bell'arte, appaga ad un tempo non soddisfa molto ad un altro... » *Delle Scienze Utili...*, chap. VII (Custodi, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 159).

2. — *Delle Scienze Utili...*, chap. VI (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 156). Il insiste, du reste, à plusieurs reprises sur cette idée : « ...l'utile e dilettevole delle scienze è ognora da preferirsi a quello delle bell'arti », chap. V (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 147). Voir encore p. 148.

3. — « ...è certo che tutto ciò ch'è invariabile e d'un modo solo è ancora determinato... » *Delle Scienze Utili...*, chap. VIII (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 163).

4. — « ...apparisce quanto sià vero che le cognizioni fisiche dell'intelletto coll'esser più vere e reali, siano men numerose delle false e fantastiche dell'immaginazione. » (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 167).

5. — *Delle Scienze Utili...*, chap. IX (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 169).

6. — « ...per la verità concepita coll'immaginazione in più modi e che appaga quai più, quai meno e quai nulla del tutto, debbon essi trovarsi ognora in contrasti dai quali non mai risultì una verità reale, qual'è quella da cui tutti sian paghi. » (Custodi, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 171).

7. — « ...nel generale ancora delle azioni umane l'immagina-

tous les préjugés qui bien souvent en découlent dans les affaires humaines »¹.

Ayant ainsi, sans en méconnaître l'importance, montré surtout les dangers de l'Imagination, Ortes se défend d'être hostile aux Beaux-Arts qui constituent une sorte de « supplément » de l'Utile et de l'Agréable des Sciences². A cet égard, stimulé par son besoin de classification, il catégorise le plaisir et l'agréable des Beaux-Arts en fonction de la Science. Ainsi, il range dans un premier groupe l'Utile et l'Agréable qu'il qualifie *innocents* : ils pourraient être s'ils ne sont pas réellement ; dans un second l'Utile et l'Agréable *absurdes* et *impossibles* parce qu'ils se réfèrent à ce qui n'est et ne peut être ; enfin, dans un troisième, l'Utile et l'Agréable *gais* et *burlesques* qui se fondent sur ce qui est et qui peut être.

L'existence de l'Utile et de l'Agréable du premier groupe s'expliquerait par ce fait que l'aptitude de passer des connaissances imaginatives à la connaissance intellectuelle fait quelquefois défaut chez l'homme : il s'arrêtera donc au stade de l'Utile et de l'Agréable imaginatifs ce qui est fréquent, quoiqu'on s'en défende. Et si l'Imagination se cantonne dans des limites raisonnables, elle ménagera les vraisemblances, de telle sorte que l'In-

zione cerca ognor superar l'intelletto, ancorchè in ciò non riesca e sia poi costretta a ridere di se stessa. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 210).

1. — *Delle Scienze Utili...*, chap. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 175). Dans le chap. XVI nouveau (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl. p. 257 et suivantes ; *Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 67 recto et verso), Ortes note combien cette erreur a été préjudiciable aux Sciences et combien il serait désirable que les progrès réalisés dans les Sciences physiques et naturelles après l'abandon des vieilles méthodes imaginatives fussent réalisés encore dans toutes les Sciences. Il est vrai qu'il existait une autre cause d'imperfection des Sciences : la tendance à subordonner la nature à l'homme (chap. X, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 180).

2. — « ...l'utile e il diletto dell'immaginazione nelle bell'arti non può allettare, e infatti non alletta, che in supplemento dell'utile e diletto vero che provien dalle scienze e che manca nell' intelletto... » *Delle Scienze Utili...*, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 192).

telligence ne sera pas froissée : il y aura alors l'Utile et l'Agréable « innocents »¹.

Par contre, si les fictions imaginatives ne peuvent s'accommoder avec la vraisemblance, l'Intelligence, heurtée, se transforme bientôt en ennui : ce sont l'Utile et l'Agréable « absurdes »².

Quant à l'Utile et à l'Agréable « gais et burlesques », ils s'expliquent par ce fait que l'Utile et l'Agréable des Sciences étant toujours graves, l'Utile et l'Agréable imaginatifs interviennent souvent pour transformer ce sérieux — qu'eux-mêmes du reste devraient conserver — en burlesque, donnant ainsi pour faux ce qu'ils devraient présenter comme vrai³.

Après avoir de la sorte disserté sur la nature, les avan-

1. — « ...l'utile e il dilettevole delle bell'arti è *innocente*, come quello che se non persuade l'intelletto almen non fà ad esso ingiuria e non s'opponne alla natura e all' intelletto stesso, il quale non può soffrir cosa a natura contraria o che porti implicanza è contraddizione conosciuta con essa. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 196).

2. — « ...io chiamo... utile e dilettevole... che da finzioni impossibili proviene nell'immaginazione, utile e dilettevole delle bell'arti *assurdo* e impossibile... » *Delle Scienze Utili...*, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 200). Et c'est l'occasion pour Ortes de catégoriser les hommes d'après les deux facultés conjuguées. A l'en croire, une grande intelligence jointe à une imagination médiocre serait la caractéristique d'un grand philosophe. Une grande imagination unie à une médiocre intelligence, voilà un grand poète. Une grande intelligence doublée d'une grande imagination serait le propre de l'homme entreprenant, tandis qu'une intelligence réduite, secondée par une imagination indigente, serait celui de l'homme timide et prudent. Enfin, une grande imagination sans intelligence se rencontrerait chez les enfants et les fous. Par contre, il ne conçoit pas de grande intelligence sans imagination — et par là il reconnaît, une fois de plus, l'utilité de cette dernière — ce qui aurait pour effet de changer l'homme en pierre : « perché cangerrebbe un uomo in un sasso. » (CUSTODI, *ibid.*, p. 204, 205). Voir *Supra*, p. 120, n. 1.

3. — « Perché però l'immaginazione... anziché soggettarsi all' intelletto o annojarlo con assurdità, sceglie di mettersi in burla da se medesima e si contenta di esporre all'intelletto per falso ciò che dovrebbe esporgli per vero, quasi così accordandosi seco lui a riconoscer per false le sue esagerazioni, le sue follie... nel che è posto tutto il burlesco, vale a dire nell'immaginazione che ride di se stessa. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 209).

tages et les inconvénients de l'Imagination et de l'Intelligence, Ortes aborde des considérations pratiques.

Il note l'antériorité de l'Imagination — qui apparaît, chez l'homme, dès sa naissance, avec les sens, — sur l'Intelligence, beaucoup plus tardive, et qui n'atteint guère son complet développement que vers la vingtième année. De ce principe il tire immédiatement une application rationnelle dans le domaine de la responsabilité : on ne doit punir et récompenser que suivant une proportion judicieuse, fonction du développement de l'Intelligence¹. Il y voit, entre autres choses encore, le fondement de la subordination tant, dans la famille, des enfants à leurs parents et à leur maître², que, dans la société, des hommes entre eux³.

Cette antériorité de l'Imagination sur l'Intelligence, explique ce qui paraît *a priori* étrange, que l'on préfère en général les illusions imaginatives aux réalités intellectuelles. Par suite d'une emprise de plus de vingt années, il est normal que l'Imagination bénéficie d'une accoutumance solidement établie⁴. Et cela d'autant mieux que les facultés imaginatives des enfants sont encore développées par les contes ou récits dont on les berce, et par les méthodes d'éducation pratiquées dans les écoles, trop souvent basées sur le romanesque, et telles qu'on se voit obligé, pour s'instruire vraiment, d'oublier ce

1. — « Quindi s'apprende quanto fuor di proposito si puniscan talvolta i fanciulli con castighi e pene affittive, ma s'apprende ancora che siccome il punirli in tal modo sarebbe crudeltà, così sarebbe cosa ridicola il premiarli con insegne, dignità, titoli e fregi onorifici, quali, per mancanza d'uso nel lor intelletto, non son capaci nè di conoscere, nè di meritare... » *Delle Scienze Utili...*, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 216).

2. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XX (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 263 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 275 *in fine*, 276 *princip.*).

3. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XVI, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 217).

4. — « ...principiando nell'uomo l'uso dell'immaginazione dalla nascita, e l'uso dell'intelletto a 20 anni dopo, non è dunque a stupire se gli uomini in tutta la lor vita fan più conto di quella che di questo. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 222).

que l'on a déjà appris¹. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que tant d'hommes raisonnent, toute leur vie, comme des enfants². Ortes ne peut évidemment pas être compté au nombre de ces penseurs qui, dans une conception plus rationnelle et plus humaine, estiment au contraire qu'il faut donner des ailes aux enfants, leur bâtir « des palais d'azur au milieu de jardins enchantés », leur montrer « les fées se promenant au clair de lune »³.

Et Ortes émet quelques observations pédagogiques parfois intéressantes, parfois aussi inadmissibles, touchant l'éducation.

Il indique, d'abord, quelles sont les qualités que devraient posséder les éducateurs pour bien remplir leur mission : en premier lieu, être entourés de l'estime de tous pour gagner la confiance de leurs disciples et la mériter ; ensuite prêcher d'exemple pour montrer à l'Imagination des enfants — leur seule faculté — le bien à suivre et le mal à éviter ; enfin, se borner à préparer ces jeunes cerveaux, non encore suffisamment développés, à recevoir les Sciences au lieu de les leur apprendre en abrégé, ce qui les incite, au sortir de l'école, à se croire savants alors qu'ils ne savent rien⁴. Pour lui, en somme, le passage dans les écoles tend dès le début à préparer

1. — « ...l'istruzione fra noi nelle scuole medesima è sempre più in conformità all'arte che alla natura, ond'è che se poi... vogliam saper qualche cosa di certo, siam bene spesso in necessità di prima disingannarci di ciò che abbiain appreso per arte... » Lett. IV, précit. à Ciani. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 339). C'est également l'opinion d'Alfieri, qui, après une jeunesse dissipée, sentit la nécessité de travailler personnellement à ce qu'il appelait sa « rieducazione », le bagage qu'il avait acquis dans les écoles n'étant, à son dire, qu'une « ineducazione ».

2. — Il explique à cet égard, dans ses *Réflexions sur les Objets appréhensibles*, que si les connaissances réelles ne sont que l'apanage d'un petit nombre de privilégiés, cela tient à ce que les hommes eux-mêmes préfèrent le facile au malaisé et se laissent conduire par les illusions des sens plutôt que par la réflexion. *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, chap. XVI, § V, p. LXXXVII.

3. — PAUL HAZARD, *Les Livres, les Enfants et les Hommes*, liv. I, p. 12.

4. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XX. (*Op. varie autogr.*, Mar-

l'aptitude à apprendre. Et cette aptitude pour les arts comme pour les sciences, aura tout son effet quand le jeune homme, sorti de l'école et en pleine possession de son intelligence enfin développée, pourra se former lui-même¹. L'école, en définitive, ne peut prétendre qu'à prédisposer les jeunes imaginations à cette fin²...

Mais pour réaliser cette utilité, il faut que l'école soit libre, c'est-à-dire que les éducateurs ne dépendent que de la Nation même et non des particuliers : c'est le seul moyen d'éviter la prédominance de telle ou telle tendance³. Aussi l'éducation par précepteur apparaît-elle à Ortes condamnable entre toutes⁴.

Ce principe pourrait évidemment être approuvé. Malheureusement Ortes en réduit considérablement la portée pratique en soutenant que les Communautés religieuses sont seules qualifiées à cette fin, sous prétexte qu'écoles et maîtres, dans la charge d'instruire, constituent l'élément de Raison du gouvernement. Sans mécomptes gra-

ciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 263 recto et verso, 264 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 270, 278, 279). Ayant noté que la force physique s'accompagne toujours d'ambitions, Ortes en tire une conséquence pratique, curieuse à signaler : il ne faut pas stimuler, par des concours, les compétitions physiques, pour développer chez les jeunes gens l'esprit de modération. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, 28 avril 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 271, 272).

1. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XXII. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 265 verso, 266, 267 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 286 et suiv.).

2. — « ...può dirsi che le scuole quanto sono inutili nelle nazioni per l'acquisto delle scienze e delle bell'arti, tanto sian necessarie per correggere gli errori d'immaginazione nella prima, e per disporre gl'intelletti alle scienze nella seconda gioventù, ciò che per l'uomo già adulto degli utili è il massimo. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XXI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 265 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 283).

3. — « ...perciocchè quando nell'insegnare dipendessero da persone particolari, istruirebbero la gioventù per utile particolare di quelle e non per utile della nazione comune, ciò che sarebbe contrario alla lor istituzione. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XXI. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 265 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 284 *princip.*).

4. — C'était la tendance générale, à Venise, de confier, au XVIII^e siècle, l'éducation des enfants à des précepteurs dépendant étroitement du père de famille.

ves, il ne saurait y avoir là empiètement de l'élément Force¹.

Après ces constatations pratiques, Ortes, par un de ces raisonnements spécieux qui lui sont chers, cherche à démontrer que dans la réalité philosophique il n'en est pas ainsi. A l'en croire, en effet, c'est l'Intelligence qui l'emporterait malgré tout sur l'Imagination.

Ou bien, distingue-t-il, il s'agira de ces illusions imaginatives qualifiées d'innocentes : l'Intelligence n'en saurait être offensée puisqu'elle en connaît l'erreur ; or une erreur connue n'est plus une erreur et l'Intelligence, en rien dupée par l'Imagination, l'emporte forcément sur elle. Ou bien, il s'agit d'illusions absurdes : l'Intelligence offensée, réagira contre cette Imagination déréglée par la tristesse ou l'ennui ; là aussi l'Intelligence manifeste donc sa supériorité. Ou bien, troisième hypothèse possible, l'illusion est burlesque : l'Imagination dans ce cas est d'accord avec l'Intelligence pour reconnaître ses excès ; là encore elle ne saurait dominer l'Intelligence. Celle-ci en définitive l'emporterait toujours².

1. — « ...trattandosi nelle scuole non già di astringere colla forza, ma di persuadere colla ragione ogni verità, sia reale di scienza, o siasi ancor finta ed immaginaria di bell'arte ; debbon dunque le scuole dipendere dall'autorità di ragione, o dalla religione..., e dee la libertà di quelle essere la libertà di questa unita a quella di principato... » *Delle Scienze Utili...*, ch. XXIII. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 267 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 294). C'est également ce qu'il dit dans son Opuscule *Della differenza della Religione Cattolica da tutte le altre*, chap. XIV. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 89 verso). Et à l'en croire ce serait une cause de décadence pour le Principat que d'assumer personnellement la charge d'éducateur (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 268 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 299). Sur l'éducation, voir encore la curieuse lettre qu'Ortes écrivit à Marco Lastri, rapportée dans LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 161.

2. — « Da tutte le quali cose risulta che il dominio dell'immaginazione sull'intelletto a ben intendere non è che finto e simulato, come tutto ciò che appartiene all'immaginazione, laddove quello dell'intelletto sull'immaginazione è vero e reale come tutto ciò che spetta all'intelletto... siccome alla fine del conto la verità prevale ognora alla menzogna, così l'intelletto ognora prevale all'immaginazione ad onta d'ogni apparenza in contrario. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XVIII. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 228, 229).

Ortes examine enfin, justification du titre de son Ouvrage, l'Utile et l'Agréable par rapport à la félicité humaine et admet que le Vrai à ses douceurs comme le Beau a ses leçons, que Galilée par ses raisonnements charme en instruisant aussi bien que Le Tasse par ses poèmes instruit en charmant.

Il pose en principe que tout ce qui est utile est encore agréable comme, réciproquement, tout ce qui est agréable est utile¹. Mais l'Utile et l'Agréable peuvent être vrais ou faux. Ils seront vrais quand ils seront sûrs et durables et ne causeront aucun dommage à personne. Ils seront faux quand ils seront incertains, éphémères et dommageables pour quelques-uns².

Pour contribuer vraiment au bonheur humain, l'Utile et l'Agréable doivent être vrais chez chacun, par conséquent chez tous. D'où Ortes reprend une idée que nous avons déjà rencontrée³ : il ne peut y avoir de bonheur réel que dans la félicité commune⁴, ce qui rend en pratique le bonheur humain impossible⁵. Aussi l'homme ne doit-il guère espérer qu'un bonheur imaginaire, qui ne peut être que le plaisir des sens⁶. Et puisque l'absolu ne saurait, dans le bonheur comme en toutes choses⁷, être réa-

1. — « ...tutto ciò che è utile apporta ancora diletto e tutto ciò che apporta diletto è pur utile, a qualunque cosa si riferisca e di qualunque specie sia quell'utile e quel diletto. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XIX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 232, 233).

2. — *Delle Scienze Utili...* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 234).

3. — *Supra*, chap. I, p. 53 *in fine*, 54 *princip.* et aux notes.

4. — « ...nessuna felicità può per ciascuno appellarsi veramente tale quando non sia a tutti comune. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XX. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 238).

5. — « ...nella pratica non v'ha dunque sulla terra utile e diletto alcun vero in nessuno, perchè sempre amareggiato in ciascuno da rancore e afflizione, o sofferta in se stesso o veduta negli altri e partecipata da loro. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 241 *in fine*, 242 *princip.*).

6. — *Delle Scienze Utili...*, chap. XXI. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 246).

7. — C'est ce qu'il reconnaît dans une de ses *Lettres sur la Religion et le Gouvernement* : « ...nella condizione umana una esatta certezza sia degli effetti naturali, sia de' fatti storici particolari non è da sperarsi... » *Lett. sulla Relig.*, Lett. IX, du 5 février 1781. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 94).

lisé, il devra s'efforcer de s'en rapprocher. Pour cela il faudra que l'Intelligence domine le plus possible l'Imagination. En sorte que la félicité humaine la meilleure ne serait guère, comme nos connaissances, que négative : elle tendrait à nous tenir le plus éloignés possible du malheur, le bonheur comme la Science n'étant que relativité¹.

Ce traité des *Scienze Utili et Agréables*, par cette analyse sommaire, nous apparaît original et riche de justes observations, en même temps que d'une subtilité toute sophistique, qu'Ortes ne méconnaissait pas du reste². Il affirme, au surplus, une catégorique méconnaissance du pouvoir créateur et animateur de l'idée force, fait d'autant plus grave qu'en pratique l'imaginaire est souvent la source du réel, puisque souvent la vérité se trouve être précisément ce qu'on croit qu'elle est, parce qu'on le croit... Ces notions de réel et d'imaginaire, bien opposées chez Ortes, se retrouveront dans Pareto qui, distinguant la Science et l'Imagination, oppose les actions logiques aux actions illogiques. Ortes peut donc être considéré comme un précurseur, moins précis certes, du philosophe anglais. Une prédilection commune pour les Sciences et une prédominance identique de l'esprit mathématique expliquent et préparent cette identité de doctrine.

§ IV. — RÉFLEXIONS SUR LES OBJETS APPRÉHENSIBLES

Cédant à la vogue de la poésie philosophique que Pope avait mise à la mode en Angleterre, et qui comptait de

1. — « ...la felicità umana maggiore alla quale mediante esse scienze possa l'uomo aspirare sia la comune... per cui s'ei non è perfettamente sapiente e felice si trova almen lungi da ignoranza e da infelicità. » *Delle Scienze Utili...*, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.* p. m., t. XXIV, p. 256).

2. — *Delle Scienze Utili...*, chap. III. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 138).

nombreux et fervents admirateurs en Italie, Ortes traduisit le célèbre *Essai sur l'Homme*. Cette traduction n'offre aucun intérêt spécial¹. Elle a été du moins l'occasion, et la cause, d'un ouvrage d'Ortes sur les *Objets appréhensibles*². Dans la Préface de ces *Réflexions*, il explique qu'ayant adopté pour sa traduction une méthode toute différente de celles en usage, il a cru devoir en rendre compte. Aussi de simple Préface, ses observations se sont-elles insensiblement développées jusqu'à devenir

1. — *Saggio sopra l'Uomo, diviso in quattro lettere d'Alessandro Pope, trasportato dalla poesia Inglese nell'Italiana*, 1771, in-4, sans nom de lieu, ni d'imprimeur. — Il existe à la Marciana un exemplaire collationné et corrigé par Ortes. Cet ouvrage de Pope eut au XVIII^e siècle une vogue extraordinaire en Italie. Mal traduit par Guzzi, Chiari, parodié par Chicoria, imité plus ou moins par tous ceux qui l'avaient lu ou feignaient de l'avoir lu, il tenta Ortes. Séduit par les doctrines exposées, il traduisit les quatre Lettres du poète anglais traitant de l'Homme relativement à l'Univers, à lui-même, à la Société, au Bonheur. Nous n'examinerons pas cette traduction — qui eut deux éditions, une à Venise, en 1757 ; l'autre à Florence, en 1767 — parce qu'elle n'est pas une œuvre originale d'Ortes non plus, du reste, qu'un de ses meilleurs ouvrages, sans mériter toutefois la sévérité de Lampertico : « Fatto stà che versi più stentati, più informi rare volte straziarono gli orecchi italiani : e se per la traduzione dello stesso poema fù flagellato dalla *Frusta* il Chiari, non parmi che da simile stregua potesse l'Ortes aver campo a salvarsi. » (*Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 36).

2. — *Riflessioni sugli Oggetti apprensibili, sui costumi, e sulle cognizioni umane, per rapporto alle lingue*, MDCCLXXV, in-4, sans nom d'auteur, d'imprimeur, ni de lieu. — Il existe à la Marciana (*Rari*, 327) un exemplaire des *Riflessioni* au frontispice duquel Ortes a écrit : « Confrontato col Ms e corretto dall'Autore. » A la dernière page, CXXIX, se trouve de la main d'Ortes la mention « Addì 12 Agosto 1775, Venezia », et le tout est signé « Io G. M. Ortes ». Dans l'ouvrage, il est des mentions ou des corrections marginales manuscrites : par exemple, chap. VIII, § VI, p. XLI ; chap. XVII, § IV, p. XCIII ; chap. XIX, § VI, p. CV. Au chap. XX, après le § III, p. CX, doivent être ajoutés deux paragraphes manuscrits portés en fin de l'ouvrage. De ces *Riflessioni*, il faut rapprocher des *Lettres* spéciales écrites par Ortes pour la défense de son Livre : *Lettere di Venezia ad un amico di Firenze del dì 23 Marzo 1776* (*Antologia di Firenze*, N° XLV, 1776, Maggio) ; l'ouvrage compte XXII chapitres :

I : Oggetti apprensibili origini della favella, p. 1. — II : Della somiglianza e disomiglianza degli oggetti apprensibili, p. 5. — III : Oggetti come appresi diversamente, p. 10. — IV : Oggetti come nominati per la stessa favella, p. 14. — V : Oggetti come

un véritable traité sur la meilleure façon de traduire¹. Il est d'ailleurs assez naturel qu'Ortes — dont l'œuvre reflète les grands mouvements d'idées de son époque — se soit lui aussi attaché à la traduction comme à l'origine des Langues, problèmes les plus en honneur et les plus débattus au XVIII^e siècle.

Au cours des développements qui vont suivre, des rapprochements précis permettront de constater combien le fameux *Essai sur la Philosophie des Langues* de Melchioro Cesarotti, paru quelques années après les *Réflexions*², renferme de remarques déjà judicieusement notées par Ortes.

Ortes commence par définir le langage. C'est la faculté, pour l'homme, de communiquer à ses semblables les impressions que les objets extérieurs ont pu faire sur son

nominati per favelle diverse, p. 18. — VI : Della diversità possibile de' costumi, p. 22. — VII : Della contrarietà impossibile de' costumi, p. 28. — VIII : Costumi creduti contrarj non son comuni, p. 34. — IX : Delle stabilità e istabilità de' costumi, p. 42. — X : De' costumi espressi per la stessa favella, p. 49. — XI : De' costumi espressi per favelle diverse, p. 54. — XII : Delle cognizioni reali e delle apparenti, p. 60. — XIII : Cognizioni apparenti più pratiche delle reali, p. 67. — XIV : Imperfezione della favella sulle cognizioni reali, p. 73. — XV : Imperfezione della favella motivo dell'eloquenza, p. 77. — XVI : Eloquenza come nociva alle cognizioni reali, p. 82. — XVII : Dell'eloquenza sulle cognizioni apparenti, p. 88. — XVIII : Dell'eloquenza sulla cognizioni reali, p. 94. — XIX : Delle traduzioni dell' una all' altra favella, p. 100. — XX : Epilogo e conclusione, p. 100.

1. — De telle sorte qu'il n'y a plus en réalité aucun rapport entre l'*Essai sur l'Homme* et sa Préface devenue totalement étrangère à la traduction entreprise. Par contre, de l'avis de son auteur lui-même, ses *Réflexions* ne seraient pas sans utilité. « ...ô giudicato... di stendere tutto ciò che sul detto proposito di lingue, e di cose per esse espresse mi si presentava alla mente, in un Trattato completo, e inteso a questo espresamente; il quale così non a più che fare colla traduzione suddetta, ma à molto che fare per quanto mi sembra colle maniere di pensare sugli studj, sulle cognizioni umane, sugli affari comuni e sulla Religione medesima... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, *Avviso al Lettore*.

2. — Le *Saggio sulla Filosofia delle Lingue* fut publié à Padoue en 1785, et réimprimé à Vicence en 1788 avec une adjonction : *Ragionamento all'Arcadia*. Nous renverrons, pour les références, au vol. I des *Œuvres* de Cesarotti, éditées à Pise en 1800.

esprit, et qui serviront de base à son intelligence¹. Le langage ainsi défini, désignant par des mots ou des sons divers ces impressions ou images et ces objets, permettra à chacun de transmettre aux autres les aspects et les combinaisons que les objets ont suscités en lui. Mais — ce qui explique les recherches d'ordre psychologique qu'Ortes tentera — ces images et impressions combinées et communiquées au moyen de la parole sont intimement liées aux sentiments dont elles sont la source². En somme la Philologie, pour Ortes comme pour Vico³, embrasse non seulement l'histoire des langues ou des littératures, mais aussi l'histoire des idées et des faits, et même de la philosophie et de la politique.

Les diverses impressions faites sur le cerveau pourront être désordonnées ou confuses : on se trouvera alors en présence d'une sorte de folie. Elles pourront, au contraire, être rassemblées et combinées mais sur les seules apparences d'un petit nombre d'objets particuliers : elles seront alors génératrices d'erreur. Enfin, groupées avec discernement, basées sur l'observation d'un grand nombre d'objets, ne se contentant plus des simples apparences, elles permettront de réaliser la vérité, ou raison commune⁴. On se trouverait donc en présence de trois degrés de conception : la folie, l'erreur, la vérité⁵.

1. — « La favella nell'uomo è quel dono ch'egli à di comunicare ad altri le immagini presentate al suo cervello dagli oggetti esterni, e quivi combinate in più modi dalla facoltà intellettiva... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. I, § I, p. 1. C'est le processus que nous avons vu dans les *Sciences Utiles et Agréables*. (*Supra*, § III, p. 117, 118).

2. — *Rifless. sugli. Ogg. apprens.*, chap. I, § II, p. II *in fine*, III *princip.*

3. — Par Philologie, Vico n'entend pas seulement, on le sait, l'étude des mots et de leur histoire ; mais les mots étant associés aux idées des choses, il entend l'histoire des choses, d'où le philologue ne doit ignorer ni les guerres, ni les paix, ni les alliances, ni les voyages. Il doit être au courant du commerce, des coutumes, des lois, des monnaies ; il doit connaître la géographie et la chronologie, bref tout ce qui concerne la vie humaine. Voir au surplus B. Croce, *La Filosofia di G. B. Vico* (Traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), II, La seconde forme de la Gnoséologie vichienne, p. 33.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. I, § II, p. III et IV.

5. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. I, § III, p. IV.

C'est là que le problème va se nouer. Les Langues n'étant instituées que pour exprimer, communiquer nos sentiments personnels et nos propres combinaisons d'images, il convient donc, pour bien raisonner sur la nature et la diversité de ces Langues, de s'arrêter tout d'abord aux connaissances humaines elles-mêmes¹. C'est ce que fait Ortes.

Pour mieux expliquer le rôle du langage, Ortes observe d'une part que les objets sont dans un état perpétuel de modification suivant le mouvement propre à la vie ; d'autre part, réminiscence de Leibnitz², qu'ils sont différents les uns des autres³, malgré la ressemblance de ces objets dans chaque espèce, différence, du reste, insensible dans l'espèce, et de chaque espèce à celle immédiatement rapprochée, de telle sorte que s'établit une chaîne discontinue du règne minéral au règne végétal et du règne végétal au règne animal⁴.

Mais si le mouvement, comme le soutient Descartes, est la cause de toute création, il existera un certain nombre de lois stables de ce mouvement — dont quelques-unes furent connues des mathématiciens⁵ — qui détermineront et conserveront les ressemblances entre les objets. Par contre, les modifications survenues dans ce même mou-

1. — « ...per ben ragionare della natura e della diversità delle lingue, dovrà ragionarsi prima della diversità delle cognizioni umane da manifestarsi per quelle ad altri, non essendo certamente possibile ragionare o intender i mezzi coi quali conseguire un fine, senza conoscenza di questo fine medesimo. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. I, § III, p. V.

2. — Selon le principe des indiscernables, deux choses individuelles, d'après Leibnitz, ne sauraient être parfaitement semblables. Il doit y avoir entre elles une différence qualitative, interne, absolue. E. BOUTROUX, *Leibnitz, La Monadologie* (Philos. de Leibnitz, A. Objet et Méthode, p. 33).

3. — « ...gli oggetti creati sono bensì tutti *consimili*, per le stesse costanti leggi di moto fisico o morale per cui sussistono, ma sono altresì tutti *diversi*, per le diverse modificazioni di codesto moto che procede colle medesime leggi.. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § II, p. VI *in fine*.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § II, p. VII.

5. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § III, p. VIII.

vement seront cause de la diversité de ces objets¹. Et ce raisonnement, d'après Ortes, ne serait point particulier au domaine physique : il s'étendrait encore au domaine moral².

C'est par leurs ressemblances ou leurs différences que les « relations » s'établissent entre les objets³, et ces « relations », pour chacun d'eux, seraient en rapport avec leurs divers degrés de ressemblance ou de différence⁴. Elles varieraient donc non seulement dans l'espace, mais encore dans le temps⁵. Cette différenciation apparaît du reste dans les appréciations particulières de chacun, preuve évidente que les images d'objets semblables sont diverses dans chaque imagination⁶.

Toutefois une difficulté surgit. Pour communiquer ces conceptions particulières déjà si différentes, l'homme ne dispose pas de mots exactement correspondants⁷. Les mots ne varient pas, en effet, insensiblement avec les différences insensibles qui diversifient deux objets semblables. Ce sont, au contraire, des termes identiques qui désignent ces objets semblables. Ces termes, arrêtés d'un commun accord, et par l'usage, ne peuvent donc refléter qu'approximativement les particularités propres à chaque objet.

Un premier inconvénient du langage saute aux yeux : il restreint le nombre des objets et de leurs images, en principe indéterminé et indéfini, à un nombre strictement

1. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § II, p. VII ; § IV, p. IX.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § IV, p. IX et X.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. III, § I, p. X.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. III, § II, p. XI.

5. — « ...ne' diversi luoghi e a diversi tempi, si dovrà ragionare di oggetti consimili con più di diversità, di quel che si ragioni al medesimo tempo e luogo di oggetti identici stessi. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.* chap. III, § III, p. XIII.

6. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. III, § IV, p. XIII.

7. — « ...il figurarsi un esatta analogia fra le immagini colle quali s'apprendon gli oggetti, e le voci colle quali s'esprimono, è figurarsi un assurdità. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IV, § I, p. XIV.

limité à la variété des sons qui les représentent ¹. C'est le résultat fatal de l'usage et de la convention arbitraire par lesquels, avec des sons immuables, on veut exprimer des objets essentiellement variables. Et la preuve que la multitude des objets et des images est, dans chaque cerveau, incomparablement plus grande que les mots qui servent à les désigner, découle, à l'évidence, de la fréquente difficulté que l'on éprouve à s'exprimer ². Cesarotti notera, lui aussi, cette insuffisance des Langues par rapport aux besoins de l'esprit ³. Il n'admettra pas, cependant, ce qui est assez contradictoire, que l'on puisse être embarrassé dans l'élocution ⁴.

Ortes remarque toutefois, et avec raison, que les sons bénéficient, eux aussi, d'une indéfinie possibilité, mais non par rapport aux objets : seulement par rapport à eux-mêmes. C'est par là qu'il explique la diversité du langage dans l'espace et le temps ⁵. A cet égard les mots, éternels fugitifs, ont une indépendance que nous essayons vainement d'enchaîner et qui nous entraîne à leur poursuite.

Ces changements du langage dans l'espace et le temps vont donc aggraver encore la non concordance des termes avec les objets à désigner. Au surplus — Ortes a nettement vu cette particularité mise en lumière par Cesarotti ⁶ —

1. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IV, § II, p. XV.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IV, § III, p. XVII.

3. — *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. III (*Opere*, t. I, p. 131).

4. — « Niun uomo che parla si trova mai imbarazzato per mancanza di termini. » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. I (*Opere*, t. I, p. 26). Il est vrai que Cesarotti parle de la langue courante, plus animée, plus vivante, plus libre, plus féconde que la langue écrite.

5. — « Quindi apparisce perchè le lingue abbiano ad esser diverse a diversi tempi e nei diversi luoghi, perchè essendo le maniere colle quali li voci possono articolarsi infinite, e dovendo esse adoprarli a numero finito per esprimer oggetti medesimi e consimili, ben che infiniti ; non v'à ragione perchè a questo uso s'adoprinò l'une anzichè l'altre di esse... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. V, § I, p. XVIII.

6. — « Le Arti, le Scienze, il Commercio presentano ad ogni momento oggetti nuovi, che domandano d'esser fissati con nuovi termini. » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. I (*Opere*, t. I,

cette non concordance se trouvera accentuée chaque jour avec l'apport du progrès qui crée de nouveaux objets et de nouveaux usages, nécessitant de nouveaux sons pour les énoncer¹. De telle sorte qu'au cours des siècles les anciennes expressions changent de sens ou disparaissent, de nouveaux termes surgissent, toutes choses qui modifient profondément les Langues, sans compter les emprunts respectifs — nécessaires d'après Cesarotti² — des Langues entre elles³.

On comprend, par suite, la difficulté de désigner exactement les objets ou les images d'une époque et d'un lieu avec le langage d'une autre époque et d'un autre lieu⁴. La pratique des Langues mortes ou étrangères ne saurait suffire à cette dernière fin : elles ne fournissent guère que de nouveaux termes, ce qui est peu en vérité pour la connaissance proprement dite⁵. Et nous retrouvons

p. 20). Cesarotti complètera du reste ces causes de modification des langues : mots vieux adaptés ; idées changées ; sensibilité de l'oreille accrue ; influence d'écrivains ; l'usage ; la mode... (part. II, *ibid.*, p. 67 et 68). A noter toutefois que ces adjonctions ne sont justifiées que si les circonstances de fait les nécessitent (Voir part. III, *ibid.*, p. 132).

1. — Pour Cesarotti le progrès de la langue est fonction des progrès de l'esprit (part. I, *ibid.*, p. 33). Les langues cesseront de s'enrichir quand l'esprit n'aura plus rien à découvrir, ni matière sur quoi méditer (*ibid.*, p. 20).

2. — « Le cause dell'alterazione sono inevitabili e necessarie. » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. I (*Opere*, t. I, p. 21) ; Voir encore, *ibid.*, p. 17, et part. II (*Ibid.*, p. 70 et 71).

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. V, § II, p. XX, XXI.

4. — On pourrait étayer ce raisonnement d'Ortes par des citations de Cesarotti : « ...l'estrema difficoltà di giudicare adeguatamente delle opere scritte in una lingua morta o straniera, riuscendo spesso impossibile di conoscere con precisione qual fosse allora lo stato attuale e individual dei vocaboli, quale il senso accessorio predominante, se i colori delle metafore fossero vivaci o sfumati... » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. II (*Opere*, t. I, p. 68).

5. — « ...la cognizione delle lingue morte o vive straniere, non amplifica per nulla la cognizioni degli oggetti, ma carica soltanto la mente di più termini d'essi appresi ad un modo solo, diritto o torto ch'ei siasi, lasciando ciascuno nello stato d'ignoranza o di dottrina, nel quale d'altronde ei si trovi. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. V, § III, p. XXI *in fine*, XXII *princip.* Cesarotti, au contraire, estimait que les traductions de langues étran-

vons ici l'influence de Descartes qui avait le mépris des Langues et ne faisait pas plus de cas du grec et du latin que de l'hébreu ¹ ; Cesarotti ne dira pas autre chose ².

Evidemment Ortes n'est pas un chaud partisan de la vulgarisation des Langues ³ ; il s'opposait ainsi, le fait vaut d'être signalé, à Vico qui, dès son retour à Naples, après neuf années de solitude à Valtolla, accuse dans ses Lettres, ses discours, ses opuscules, les mathématiques généralisées par la méthode cartésienne, d'étouffer l'induction, de tuer l'Histoire, la Physique, l'Eloquence, les Arts, en un mot tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration précise ni d'une exactitude absolue ⁴.

La multiplicité des combinaisons d'objets, diverses chez chacun, entraîne un ordre déterminé par lequel les hommes se différencient de groupe à groupe, et qui constitue les mœurs — *i costumi* — dans des lieux et des temps différents ⁵. Cette diversité de mœurs ne sera, en aucun

gères, bien loin de « charger l'esprit » avaient une réelle utilité : « per dar nuovi atteggiamenti e nuove ricchezze alla lingua nulla gioverebbe maggiormente che l'instituire una serie di giudiziose traduzioni degli autori più celebri di tutte le lingue in tutti gli argomenti, e in tutti gli stili... » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. III (*Opere*, t. I, p. 165).

1. — *Supra*, § I, p. 92 et n. 2.

2. — *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. II (*Opere*, t. I, p. 81).

3. — Voir ce qu'il dit encore *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XI, § IV, p. LVII.

4. — Cette méthode suggéra même au philosophe napolitain des comparaisons satiriques. La méthode géométrique, remarquait-il, quand elle est dans son légitime domaine, agit sans se faire entendre, et dès qu'elle fait du bruit, c'est signe qu'elle n'agit pas, absolument comme dans les assauts l'homme timide crie et ne frappe point, tandis que l'homme intrépide se tait et porte des coups mortels. De même, celui qui vante la méthode géométrique dans des choses où cette méthode n'entraîne pas la nécessité du consentement, quand il dit : « Cela est un axiome » ou « Cela est démontré », ressemble au peintre qui au-dessous d'images informes et impossibles à identifier, écrit : « Cela est un homme », « Cela est un satyre », « Cela est un lion », et ainsi de suite... B. CROCE, *La Filos. di G. B. Vico* (Traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), I, La première forme de la Gnoséologie vichienne, p. 15. Cf. sur cette question l'intéressante étude de M. E. Bouvy, *Vico adversaire de Descartes*.

5. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VI, §I, p. XXII.

cas, génératrice de désordre parce qu'elle implique, au contraire, une uniformité constituée par la raison commune invariable en soi¹. La diversité des combinaisons d'images — qu'il faut ne pas confondre avec leur opposition² — et, par suite, d'opinions et de mœurs, réalisera un ordre et une raison meilleurs par l'établissement d'une sorte de moyenne³.

Ces mœurs communes, du reste, ne sont jamais contraires à la vérité commune existante puisque toute atteinte à cette vérité est poursuivie et punie⁴. Elles seraient en outre aussi stables et fermes dans leur nature qu'elles sont variables dans leurs modifications⁵, celles-ci entraînant dans tous les groupements humains des variations insensibles, par évolution, ou brusques et impétueuses, par révolution⁶. C'est en effet la raison commune à tous qui provoque ces changements⁷. Et précisément, ce mouvement de transformation, insensible ou brusque, mais toujours réel, véritable loi de la nature⁸, ne permet pas, comme certains le croient par erreur, de revenir en arrière vers un état de choses ancien à l'occasion réputé meilleur⁹. La

1. — « ...le combinazioni ...e i costumi che ne derivano son pur consimili nella loro diversità, per una ragione comune invariabile in se stessa, ma variabile nelle sue modificazioni, secondo le quali quegli oggetti si apprendono e si combinano da ciascuno. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VI, § II, p. XXIV.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VI, § V, p. XXVII.

3. — « E in vero dall' applicare gli uomini di concerto, quali su alcune, quali su altre specie d'oggetti più particolarmente, ne proviene che le cognizioni su essi e per essi rispettivamente s'accrescano, e gli uni accorran in soccorso degli altri, derivandone quindi... persuasione e prudenza umana... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VI, § III, p. XXV; IV, p. XXVI, XXVII.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VIII, § III, p. XXXVII; § V, p. XXXIX.

5. — « Quanto... codesti costumi... sono stabili e fermi nella loro natura, tanto nelle modificazioni loro son variabili e incostanti... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IX, § I, p. XLII.

6. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IX, § II, p. XLIII.

7. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IX, § III, p. XLIV.

8. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IX, § III, p. XLV.

9. — « Ma richiamarla (la vérité et la raison communes) al presente per le sue modificazioni antiche, quando tali modifica-

loi d'évolution ainsi exposée implicitement est formelle et imprescriptible.

Ortes nous a dit, plutôt que démontré, que les images des objets perçus par chacun de nous ne sont pas dans un rapport nécessaire avec le langage ou les sons qui les expriment. Cela s'appliquerait également aux combinaisons de ces images d'où dérivent les mœurs qui régissent ceux-là seuls entre lesquels ces combinaisons d'images sont communiquées¹. Il en résulte que s'il n'y a pas de communication, chez le sauvage solitaire par exemple, il n'y aura pas de langage ; et que les Langues, comme les règles les régissant, ne sont pas de source naturelle, mais bien le produit imparfait d'une mécanique scholastique incapable d'assurer une précision satisfaisante dans les rapports oraux des hommes. Il en trouve la preuve dans ce fait que parmi un grand nombre de personnes parlant le même idiome, pour exprimer les mêmes sentiments ou décrire les mêmes objets, il ne s'en trouvera pas deux qui emploieront les mêmes termes, utiliseront les mêmes sons. Et cela lui apparaît, en vérité, bien décevant².

Mais si les langues sont un instrument insuffisant d'extériorisation, elles constituent un signe incontestable de solidarité³, de telle sorte que l'identité de langage — au XVIII^e siècle, l'impérialisme est encore inconnu — peut-être considérée comme le critère d'un groupement humain normal, utile et heureux, car, en un lieu et à une époque déterminés, la nécessité de communiquer exige une identité de langage. Mais cette identité ne se retrouvera plus entre des hommes vivant dans des lieux ou à des époques diffé-

zioni debbon ad ogni tempo esser diverse, non può essere che una miseria di mente... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. IX, § IV, p. XLVI.

1. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. X, § I, p. XLIX.

2. — « Per questo gli eruditi possono bensì lusingarsi d'istruirsi e di ragionare de' costumi e delle lingue antiche, per quanto è possibile ravvisarle a un lume che si fa sempre allontanando, e per quanto è possibile alla vita umana caduca tener dietro al tempo instancabile ed eterno. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. X, § III, p. LII.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. X, § IV, p. LIII

rents. C'est là une source de très sérieuses difficultés¹ et fatale en quelque sorte par suite des transformations inevitables des Langues².

Arrivé à ce point de son raisonnement, Ortes, pour les besoins de sa démonstration, distingue une fois de plus³ les connaissances humaines vraies et réelles des connaissances vraisemblables et apparentes, les premières immuables, les secondes essentiellement variables⁴. Or, l'esprit humain est beaucoup plus porté vers les apparentes que vers les réelles⁵ dont elles offrent du reste la plupart du temps les caractéristiques extérieures⁶. La vérité serait à son avis à un point moyen unique et indivisible⁷, malaisé parfois à découvrir. Et ce point spécial, on le trouverait non seulement dans les connaissances abstraites, géométriques pour ainsi dire, mais encore dans toutes sortes

1. — « L'adoprar a un tempo e in un luogo una lingua istituita per esprimere oggetti e costumi d'un altro, sarà ognor più difficile, per doversi allora sostituire alle voci più proprie e più precise di quegli oggetti e costumi, voci intese a esprimere altri da quelli diversi, e in conseguenza men proprie per esprimerli, e men precise. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XI, § I, p. LV. Cf encore § IV, p. LVIII.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XI, § V, p. LIX. — « ...non solo i costumi diversi passati non àn relazione necessaria conosciuta veruna cogli stessi presenti, ma... le lingue pur morte diverse non l'anno con una stessa pur viva... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XX, § IV, p. CXI.

3. — Voir par exemple *Delle Scienze Utili e delle Dilett. Supra*, § III, p. 113 et suivantes.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § I, p. LX. Voir encore chap. XX, § I, p. CVI.

5. — « Gli uomini poi inclinano più a quelle (les apparentes) che a queste (les réelles) cognizioni, per esser più facile attendere la verità dagli eventi consecutivi benchè dubbiosi, che logorarsi il cervello... nel ricercarla per sè medesima e di prima mano. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § III, p. XLIV. Cf. aussi chap. XX, § II, p. CVIII. C'est ce qu'il a du reste déjà noté dans ses *Scienze Utili et Agréables (Supra*, § III, p. 122, 123 et 124).

6. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § III, p. LXIII.

7. — « Pare... che la verità real delle cose stia situata a certo punto di mezzo unico e indivisibile, innanzi e oltre il quale sia vano il cercarla, o non sia possibile il rinvenirla che con dubbietà e incertezza... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § II, p. LXII.

de connaissances pratiques, parce que, d'après Ortes, toute connaissance vraie et réelle ne serait autre chose qu'une sorte de... géométrie¹.

La tendance des hommes à s'en tenir aux connaissances apparentes aura sa répercussion dans la vie courante : dans les affaires ce sont elles qui domineront et, en fait, dirigeront le monde. C'est évidemment là un grave défaut, mais les conséquences n'en seraient, en définitive, pas trop graves pour peu que ces connaissances apparentes ne fussent pas en opposition avec les connaissances réelles². A bien prendre même, c'est là tout ce qu'il est raisonnable d'attendre de l'homme³.

Or, cette distinction des connaissances en réelles et en apparentes n'est pas inutile pour ce qui a trait au langage. Le langage, en effet, servira soit à apprendre des connaissances réelles, difficiles, soit à distraire par les connaissances apparentes, agréables et faciles⁴. Il est vrai qu'en raison de son imperfection le langage exprimera bien moins les connaissances qu'il ne les suggérera...⁵. Il ne saurait guère du reste en être autrement pour peu que l'on songe à l'infinie diversité des connaissances humaines, incomparablement supérieures aux combinaisons de sons par quoi elles peuvent être exprimées⁶.

Et Ortes fait une remarque curieuse qui atténue sa critique. Cette imperfection des Langues, dans leur indigence relative par rapport aux objets, tendra à leur perfection continue, à leur élégance : dans l'impossibilité où l'on se trouve de pouvoir disposer d'un son, d'une expression, pour chaque image, on recourt à plusieurs qui, pour

1. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § IV, p. LXIV, LXV.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIII, § I, p. LXVII ; chap. XVI, § IV, p. LXXXVI.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIII, § II, p. LXVIII.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIV, § I, p. LXXIV.

5. — « ...parlando più propriamente, si direbbero le lingue istituite non a esprimere le cognizioni, ma suscitare più o meno nelle menti a norma dei ciascuno intendimenti... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIV, § II, p. LXXV.

6. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIV, § III, p. LXXVI.

être moins exacts ou moins précis, n'en satisfont pas moins l'intelligence¹. C'est la source, la cause de l'éloquence. C'est l'origine de toutes les perfections, de tous les enchanterements de l'art oratoire et de la poésie. De là ces expressions figurées, ces allégories, ces allusions, ces paraboles, ces similitudes, ces analogies, ces exagérations, ces métaphores, qui font la grâce, la force, la finesse du discours et du poème, à la condition toutefois qu'elles se maintiennent dans une mesure raisonnable, à peine d'aller à l'encontre de leur but, la satisfaction de l'esprit humain². Grâce à l'éloquence, la parole exprimera plus aisément les connaissances superficielles³. Et Ortes d'en conclure que lorsque l'éloquence prévaut à une époque ou dans un pays, c'est que les connaissances réelles n'y sont pas le plus en honneur⁴. Cesarotti partage cette opinion⁵.

Après une dernière remarque précisant que les Langues, quand elles tendent à instruire, ne distraient point par elles-mêmes, mais par des vérités qu'elles permettent d'acquérir, tandis qu'elles distraient, au contraire, par elles-mêmes quand elles présentent à l'esprit, avec des couleurs riantes, les vérités apprises⁶, Ortes en arrive enfin à l'ap-

1. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XV, § I, p. LXXVIII.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XV, § II, p. LXXIX.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XV, § III, p. LXXXI.

4. — « Si sa che chi inclina al diletto più comune, sfugge l'istruzion men comune e viceversa similmente... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XVI, § I, p. LXXXIII. Aussi l'orateur lui apparaît-il comme un simple « flatteur toujours et attrayant » (chap. XVI, § III, p. LXXXV), dont le talent peut n'être pas sans danger (chap. XVII, § IV, p. XCIII). Il tempère, il est vrai, cette critique en reconnaissant que l'orateur « doit être plus instruit que son auditoire » (chap. XVII, § I, p. LXXXIX) et que souvent il s'occupe de la conduite des affaires sérieuses (chap. XVII, § IV, p. XCII). Malgré tout, son mérite n'est à ses yeux que relatif et loin d'équivaloir celui d'un homme de science (chap. XVIII, § III, p. XCVI). Voir encore sur l'Eloquence dont il admet l'utilité : chap. XVIII, § I, II, p. XCVI, XCV.

5. — « Anzi, quando volesse accordarsi ciò che per alcuni si crede, che l'eloquenza si corrompa a misura che le scienze si perfezionano, ne seguirebbe che i secoli della corruzione sono quelli della maggior floridezza della lingua. » *Saggio sulla Filos. del Lingue*, part. I (*Opere*, t. I, p. 33).

6. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XVIII, § IV, p. XCVII.

plication des conséquences de ces considérations philosophiques, longuement exposées, à la traduction proprement dite. C'était l'objet même de sa préface de *l'Essai sur l'Homme* qui n'en constitue, en somme, que la conclusion.

Pour lui, la traduction n'offrirait guère de difficultés quand il s'agira de connaissances réelles. Les termes, au moins dans la relativité par lui indiquée, sont dans ce cas propres et précis et chaque Langue en comportera d'équivalents¹. Mais il en sera autrement quand il s'agira de distraire avec les connaissances apparentes. Le charme des Langues provient en effet d'allusions, d'images, d'expressions figurées qui leur sont exclusives et, partant, souvent malaisées, sinon impossibles à traduire fidèlement dans une Langue étrangère². Cesarotti a également noté cette observation³.

Outre cette difficulté première, chaque peuple a son génie particulier, ses tendances nationales, ses aspirations spirituelles, qui se reflètent dans sa Langue par des expressions, des sons, tantôt âpres ou doux, tantôt sonores ou atténués, tantôt aigus ou sourds. Et Cesarotti reprendra la même thèse lorsqu'il fera du véritable traducteur à la fois le tortionnaire et le séducteur de sa propre Langue pour la rendre plus souple, plus riche, plus précise⁴.

1. — « ...basterà... che il traduttore ben inteso del sentimento dell'Autore, e istruito per pratica de' termini precisi d'ambe le lingue, sostituisce gli uni agli altri di quelle... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIX, § I, p. C.

2. — « ...trattandosi di traduzioni... non potran mai riuscire quanto al diletto della favella stessa, o qualora il traduttore assuma di dilettere coll'espressioni del suo autore, trasportate nella propria lingua. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIX, § V, p. CIV. Voir encore, *ibid.*, p. CV.

3. — « Quindi pure venghiamo ad intendere come accade che fra gli scrittori nostrali, quelli specialmente che si distinguono per sceltrezza ed ornamenti di lingua, molti ci calpiscano al vivo, è ci sembrino pieni di grazie, che riescono freddi ed insipiti agli stranieri che pure intendono la nostra lingua... » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part II, (*Opere*, t. I, p. 70).

4. — « Un traduttore di genio... è costretto in certo modo a dar la tortura alla sua lingua..., a sedurla accortamente per vincer le sue ritrosie irragionevoli, e revvicinarla alle straniere, a inventar vari modi di conciliazione e d'accorto, a renderla in fine più ricca di flessioni e d'atteggiamenti senza sfigurarla o

Avec juste raison Ortes voit dans la richesse d'une Langue son aptitude à charmer l'esprit. Les images s'exprimeront mieux là où les mots seront plus nombreux ¹. C'est la richesse de la Langue qui constituera cette « inexplicable force, harmonie et grâce du style » ² que l'on admire chez certains peuples. Comment exprimer tout cela dans une Langue étrangère ? Comment, lorsqu'il s'agit, par exemple, de poésie, traduire le nombre, l'accent, la rime et toutes autres caractéristiques du vers ? C'est ce qu'Ortes examine en terminant.

Le traducteur n'aurait, à l'en croire, qu'une ressource : se bien pénétrer du sentiment de l'auteur à traduire, d'assimiler parfaitement, et exprimer l'œuvre entreprise dans la Langue nouvelle, avec les expressions les plus propres à créer le plaisir : « Il doit se figurer être l'auteur pour ne pas le défigurer » ³. C'est évidemment une méthode. Mais combien de traducteurs seront-ils capables de l'appliquer convenablement ? Et par cette interprétation véritable, ne commettront-ils pas des erreurs de compréhension bien plus graves que celles dont ils courent le risque, à s'en tenir simplement à une traduction loyale ? Pour séduisante qu'elle soit en théorie, la méthode d'Ortes est d'une application pratique tellement malaisée qu'elle équivaut en réalité à une impossibilité réelle.

Ainsi, dans ces *Riflessioni sur les Objets appréhensibles* — difficiles à analyser, comme le notait Custodi ⁴ — à côté de remarques justes, s'affirme, une fois de plus, en distinctions subtiles et développements plus spécieux que fondés, l'esprit observateur et raisonneur d'Ortes.

sconciarla. » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. III (*Opere*, t. I, p. 166).

1. — « La copia e molteplicità di termini in una lingua... è un indizio... di quanto una lingua possa diletta;... la lingua più ricca di voci, sarà più capace d'immagini divise o traslate per esprimere la stessa quantità d'oggetti, e per diletta con essi ;... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIX, § III, p. CII.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIX, § IV, p. CIII.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XIX, § VI, p. CV.

4. — CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. XII.

§ V. — RÉFLEXIONS D'UN PHILOSOPHE AMÉRICAIN FUTUR
SUR LES MŒURS DES EUROPÉENS AU XVIII^e SIÈCLE

Par « Philosophe américain », Ortes entend un philosophe « Peau-Rouge ». Il a du reste, dans un de ses manuscrits ¹, émis sur les Peaux-Rouges un certain nombre de considérations qu'il nous a paru intéressant de rapporter ici.

Il nous dépeint d'abord leur stature « plutôt grande et bien conformée » ; nous parle de leurs occupations : la chasse et la guerre pour les hommes hors lesquelles ils vivent dans la plus parfaite indolence ; l'agriculture pour les femmes. Il signale leur état de dispersion ; leurs pratiques de la plus large hospitalité... qui va jusqu'à l'offre de leurs jeunes épouses ². Il nous révèle par contre, qu'ils sont des ennemis implacables et cruels ; qu'ils ne possèdent qu'une notion sommaire de Dieu ; qu'ils sont superstitieux et consultent des magiciens et des devins, en même temps médecins aux remèdes étranges ³. Il nous les décrit passionnés à un tel point de liberté que dès l'enfance ils ne sont soumis à aucune contrainte et qu'adultes ils demeurent indépendants aussi bien de leurs parents que du pouvoir ⁴. Ils se gouvernent les uns par un Roi, les autres par un Conseil. Ils n'ont ni armée, ni officiers, ni prisons, ni ministres : le zèle pour le bien public est la loi souveraine. La peine de mort qu'ils appliquent à l'occasion pour crime contre la Collectivité est une peine publique. Les différends entre particuliers se tranchent d'une façon d'autant plus rapide que des raisons artificielles légales

1. — *Carattere degli Americani* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 25 à 29 recto et verso, 30 recto).

2. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f^o 25 recto).

3. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f^o 25 verso).

4. — Et il ajoute : « Non si soffre fra essi nemmeno l'insistenza nella persuasione per ombra di offender con essa la libertà. » *Carattere degli Americ.* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 26 recto).

ne viennent pas troubler la raison naturelle. Chacun se fait justice soi-même, d'où lutte entre les familles ; mais le plus souvent, d'un commun accord, les crimes sont réglés et les meurtres, dans ce but, catégorisés. Ils embauvent les cadavres de leurs morts et les pourvoient de vivres pour leur voyage dans l'au-delà : ils ont entrevu l'immortalité de l'âme ¹.

Ortes nous indique également que les femmes, assujetties cependant aux travaux les plus pénibles, ne dépendent pas plus des hommes que ceux-ci d'elles-mêmes. Elles participent aux honneurs, aux délibérations publiques ². Le divorce est admis ainsi que la polygamie. Avant le mariage, l'« incontinence », aussi bien chez les femmes que chez les hommes, est permise. Mais l'adultère est puni. Les femmes sont peu prolifiques : l'avortement étant admis avant le mariage, il en résulte une aptitude moindre à la procréation.

C'est la chasse qui permet au Peau-Rouge de se défendre contre les bêtes féroces et de se nourrir. Vivant dans un quasi isolement, il n'a guère de motifs d'engager la lutte contre des tribus voisines ³. Il est vrai que la gloire que donne la victoire et le désir de se procurer des esclaves, l'incitent à attaquer ses voisins. La guerre est d'ordinaire décidée par les chefs dans des conseils publics et mention en est conservée sur des peaux au moyen de signes rudimentaires. La déclaration de guerre s'accompagne de cris des femmes et de chansons ⁴. Un banquet est organisé à cette occasion, où les convives mangent de la viande de chien. Avant de partir en guerre, des prières sont adressées à Dieu, ainsi qu'à tous les esprits, bons ou mauvais de l'air, de la terre ou des enfers. L'ennemi visé par l'expédition n'est pas prévenu. On s'efforce de le surprendre : d'où des ruses sans nombre ⁵. Les guerriers vont en file, les uns derrière les autres, et multiplient

1. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 26 verso).

2. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 27 recto).

3. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 27 verso).

4. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 28 recto).

5. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 28 verso).

leurs efforts pour découvrir les mouvements de l'ennemi. Ils sont extrêmement rapides et habiles à tirer de l'arc¹. Les prisonniers sont distribués aux familles qui ont perdu des leurs dans la lutte ; parfois ils sont admis à la place même du mort, mais le plus souvent sacrifiés au milieu de supplices terribles : on va jusqu'à les manger vivants et cette torture affreuse est orgueilleusement supportée par les victimes pendant plusieurs jours.

L'amour de la famille et l'amitié sont fort en honneur parmi les tribus².

C'est dans ce milieu singulier qu'Ortes — reminiscence sans doute de l'« americanisme » des Missionnaires chrétiens du Nouveau Monde au xvi^e siècle³, jointe au souvenir de Malebranche⁴ — imagina de façon assez inattendue⁵ d'aller chercher son « philosophe », dont les *Réflexions* seraient — du moins d'après le titre⁶ — une sorte d'examen critique et rétrospectif des mœurs européennes au xviii^e siècle. Mais à l'étude on voit qu'elles ne sont guère qu'une sorte d'exposé général d'une évolution sociale qui n'a, du reste, rien de particulièrement spécial à l'Europe. C'est à tout prendre une manière de démonstration des

1. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 29 recto).

2. — *Carattere degli Americ.* (Marciana, *ibid.*, f° 29 verso).

3. — L'apologie du bon sauvage déjà si appuyée dans les *Essais* de Montaigne, après avoir quelque peu reculé au xvi^e siècle devant le triomphe du stoïcisme chrétien, au lendemain du Concile de Trente, se réveilla au début du xviii^e siècle et commença dès lors à imprégner l'atmosphère morale de l'époque. Il est donc naturel qu'Ortes en subisse lui aussi l'influence.

4. — Malebranche, qui, nous l'avons vu (*Supra*, p. 66, n. 3 ; 68 ; 116, n. 2 ; 117 ; voir aussi *Infra*, p. 174, 226, n. 3, etc...), n'était pas sans avoir influencé Ortes, intitula, lui aussi, un de ses écrits : *Entretiens d'un Philosophe chrétien avec un Philosophe chinois*.

5. — Etre philosophe exigeait, en effet, d'après lui, un ensemble de qualités (*Supra*, § III, p. 123, n. 2) qui ne paraissent point être fort courantes chez les Peaux-Rouges dont il dépeint aussi les mœurs.

6. — *Riflessioni di un filosofo americano di qualche secolo avvenire sopra i costumi degli Europei del secolo presente*. Le manuscrit figure aux *Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 30 recto à 53 verso. Ces *Réflexions* sont suivies d'un complément : *Aggiunte alle Riflessioni*, etc. (f° 54 recto à 55 verso).

mécomptes que ménagerait à l'homme la vie en société. On n'y trouve guère, en effet, qu'une longue critique des agglomérations trop importantes de peuples, qui peut se rattacher à la tendance d'Ortes à s'élever contre les grandes nations qu'il juge dangereuses¹. Il semble aussi que l'exposé de la thèse, bien absolue, du Philosophe américain, condamnant la propension de l'homme à vivre en société, n'est pour Orte, la réfutant dans ses *Considérations d'un Philosophe européen*², qu'un prétexte à justifier, au contraire, l'utilité de la vie sociale qu'il a exposée dans son *Calcul sur la Valeur des Opinions*.

I

Le pseudo Philosophe américain, en effet, soutient dès l'abord que les calamités, les contradictions, les scélératesses mêmes — caractéristiques des Européens — auraient leur source exclusive précisément dans l'esprit de société³ car l'état de société serait, par essence, un état de violence⁴.

La vie en société, confinée dans des espaces devenus bien vite insuffisants pour assurer une subsistance normale des hommes, provoqua, dès l'origine, des compétitions et des rivalités d'autant plus vives que les besoins devenaient plus impérieux et que la brutalité originelle

1. — Voir *Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, iv, p. 322 et suiv. et aussi *Supra*, § II, p. 102, n. 3.

2. — *Considerazioni di un filosofo moderno europeo sopra le Riflessioni d'un filosofo americano futuro sui costumi correnti d'Europa*. (*Infra*, p. 239 et suiv.).

3. — « Lo spirito di società... fù l'origine e la cagione di tutte le calamità delle quali furono afflitti, di tutte le contraddizioni per le quali si videro involti e di tutte le scelleragini per le quali si resero detestabili sopra tutti gli uomini prima e dopo di essi. » *Rifless. di un philos. americ.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 30 recto).

4. — « ...lo stato di società esser uno stato di violenza per... la propensione di ciascuno di opprimere gli altri... e per la oppressione... di tutti contro ciascuno. » *Rifless. di un philos. americ.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 50 verso).

n'était pas refrénée. Aussi les plus forts imposèrent-ils aux plus faibles — en majorité cependant — une lourde sujétion qu'aggravait la misère dans laquelle étaient tenus de vivre ces faibles et qui les poussait à demander aide et protection aux forts, leurs spoliateurs¹. De sorte que les forts s'associèrent pour ainsi dire aux faibles, ce qui leur permit d'exagérer encore et leur puissance et leurs richesses. Une telle Société, constituée d'une façon aussi amoral ne pouvait, évidemment, qu'apporter une quantité d'« impertinences » — haine, envie, orgueil, avarice, ingratitude — bref, tous les vices.

Chacun ne tarda pas, cependant, à s'aviser, et surtout les faibles, que dans cet état social périlleux, il était d'une prudence élémentaire de dissimuler ses sentiments réels, d'en étaler en démonstrations extérieures d'autres hautement louables : pitié, générosité, clémence, modestie, fidélité, tolérance... en un mot, toutes les vertus. Ainsi les vertus n'auraient guère, de principe, servi qu'à masquer les vices². Par une accoutumance hypocrite, manifestation

1. — « Tanto si trova verificato col fatto, e vi è una testimonianza sicura, lo stato di dipendenza che in seguito alla... povertà si trova stabilito... » *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 30 verso)*. Vico reconnaît également la dépendance souvent volontaire à l'origine de ces faibles qui se faisaient esclaves des puissants pour éviter la faim et les meurtres mutuels. B. CROCE, *La Filos. di G. B. Vico* (Traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), X, La Providence, p. 126.

2. — « ...quantità di dimostrazioni esterne... alle quali davano il nome di *Virtù* e le quali... tendevano a occultare i naturali sentimenti di mantenersi nel possesso dei beni rapiti, o di torli dalle mani dei primi usurpatori... » *Rifless. di un philos. americ., (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 31 recto)*. Plus loin il dit encore : « ...non essendo la virtù... che un freno messo dall'uomo a se stesso per reprimere i sentimenti del vizio al qual lo inclina la società. » (*Ibid., f 45 recto*). Ortes a du reste repris ce système dans un de ses manuscrits. Dans son *Calcolo de'Vizi e delle Virtù*, il définit et précise ce qu'il entend par Vice et par Vertu, « ces sentiments qui naissent en l'homme pour le rapprocher ou l'éloigner des autres hommes. » D'abord le Vice : « Questo timore (la crainte des autres hommes) eccita in lui un sentimento di offendere l'altro per timore di non esser da lui offeso, e questo è il vizio... » *Studi varii autografi* (Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 35 recto). Et voici pour la Vertu : « Ma... è pronto a cangiarlo ogni qualvolta si assicuri che l'altro non è disposto a offenderlo, quindi alle volte dà a quel sentimento un giro diverso, e procura far comprendere all' altro

nouvelle du pessimisme d'Ortes, les vertus peu à peu furent honorées et les vices réprouvés. Ce fut la raison première de la morale tendant à la conservation de la Société par la répression des vices et l'encouragement des vertus ¹.

La pratique de cette morale contraignait les possesseurs de biens à subvenir aux besoins de ceux qui s'en trouvaient dépourvus, en contre partie de l'état de dépendance dans laquelle ces derniers acceptaient de demeurer. Mais, en pratique, il n'en allait point ainsi. Il n'existait guère qu'une inégalité de répartition exagérée. Il fallait donc trouver un artifice capable de contraindre les possédants : ainsi apparurent les Lois.

Ces lois, du reste, durent être expliquées et appliquées par une Autorité. Mais il ne s'agissait plus d'une Autorité particulière analogue à celle qui avait présidé à l'origine, sous forme de violence pure, aux rapports entre les hommes. Il s'agissait d'une autorité générale.

Pour générale qu'elle fût, et réputée supérieure à toutes les autres, elle ne tarda point, cependant, à tourner à l'arbitraire. Elle exagéra le défaut de la dépendance originelle et provoqua un état de soumission accentué : l'Esclavage. Cette autorité inhumaine aboutissant à un tel résultat se trouvait donc exagérer encore les vices qu'elle aurait dû réprimer. Aussi fut-elle, à son tour, remplacée par une autre forme d'autorité : la Raison d'Etat, qui d'ailleurs ne réalisa guère mieux le but social auquel elle tendait ².

Devant ces échecs successifs, il semblait que la Société dût être détruite par les vices qu'elle avait engendrés,

che non è disposto a fargli offesa... e questo si chiama virtù. » (*Ibidem*).

1.— *Rifless. di un filos. americ. (Opere varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 31 recto in fine)*.

2.— « ...i contrasti... non erano men frequenti e men sanguinosi per conto di tali autorità col nome di guerre, che per conto proprio col nome di delitti. Tanto è vero che il rimediare un disordine con un altro non è che accrescere il primo. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 33 recto, princip.)*.

aucune force n'apparaissant capable de régler effectivement et sagement les rapports entre les hommes. Il n'en fut rien. On imagina, en effet, de recourir à une Autorité supérieure aux diverses Autorités humaines, apte à connaître toutes les actions des hommes, les apparentes comme les plus secrètes : ce fut une Autorité céleste, de durée éternelle, qui, pour récompenser les vertus ou punir les vices, déborda le domaine terrestre pour recourir aux possibilités de récompense ou de répression de la vie future ¹.

Mais là, une difficulté. Cette notion nouvelle correspondait mal à l'idée que l'homme disparaît avec la mort. On imagina donc de trouver en lui deux principes : l'un fragile et caduc, étroitement lié au sort précaire de la vie ; l'autre, éternel, l'âme, tirant son principe de l'intelligence elle-même ².

Après quelques observations sur la Noblesse ³, l'Amitié — à laquelle il donne une fin égoïste ⁴, comme à la Valeur du reste ⁵, — abordant les contingences matérielles de la vie, le Philosophe américain, Ortes pour mieux dire, parle

1. — « ...in questa maniera fù creduto che... qualunque uomo dovreste contenersi sui vizi per timore dei futuri consigli. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 33 verso)*.

2. — « Non accordando poi tutto questo coll' esperienza dell' uomo che si vede distrutto affatto al terminare della vita presente, fù necessario ricorrere a un altro ripiego e questo fù di divider esso uomo in due parti, una fragile e caduca che mancasse con questa vita e l'altra eterna che si preservasse per l'anima. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 33 verso)*.

3. — *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 37 recto et verso, 38 recto)*.

4. — « ...il fine di tali amicizie era quello di prevenire coll' idea di indipendenza fra essi, l'idea di dipendenza dagli altri... » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 38 recto. Voir encore 38 verso)*.

5. — Il la définit en effet : « ...non essendo il valore che un mezzo d'assistere gli altri ad acquistar i beni di natura per il fine che non mancassero a se stessi. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 36 recto. Voir encore 36 verso)*.

de la richesse représentée par l'or¹, et du luxe, conséquence de l'abondance des biens chez quelques-uns².

A cet égard, il émet quelques observations justes, notamment — ce que nous verrons en Economie politique au sujet de la qualification des biens³ — lorsqu'il note que le luxe trouve sa manifestation dans tous les domaines, dans tous les besoins de la vie, qu'il s'agisse de nourriture, de vêtue, d'habitation⁴; ou signale la nécessité qu'il entraîne de multiplier l'aide étrangère, ce qui ferait apparaître le servage⁵.

Ce n'est pas tout. Le luxe aurait également pour conséquence de fausser l'équilibre moral des hommes en leur faisant préférer aux moyens naturels de satisfaire leurs désirs ou leurs exigences physiques, des moyens artificiels⁶, variant avec la mode⁷. Et là une remarque originale à retenir.

Les compétitions humaines, suscitées par les innombrables variétés du luxe s'étendirent... jusqu'à la possession des femmes. La femme réservée à un seul homme, voilà une conséquence insoupçonnée du luxe ! Et cette conséquence aurait donné naissance à l'institution du mariage, par quoi la femme au lieu d'appartenir à plusieurs, deve-

1. — « ...questa comun dimensione era un metallo raro a ottenersi chiamato oro, la cui misura assegnata per equivalente di ciascun di quei generi... che chiamavan ricchezza. » *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 35 recto)*.

2. — « ...l'esorbitante misura di beni di natura occupati da pochi, aveva introdotto... l'uso di quantità d'altri beni denominati di lusso... » *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 35 recto)*.

3. — *Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, p. 311, 312.

4. — *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 39 recto)*.

5. — *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 39, verso)*.

6. — « ...gli organi... quantunque originalmente non dissimili a quelli che la natura attribuisce ad ogni altro, colla lunga consuetudine si viziarono in modo di preferire comunemente... ai semplici mezzi offerti dalla natura ai bisogni, gli stessi mezzi così contraffatti... dell'arte. » *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 40 verso)*.

7. — *Rifless. di un philos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 41 recto)*.

nait, en droit du moins, la compagne exclusive d'un seul¹. Cette institution du mariage n'offrirait point du reste que des avantages, tant au point de vue moral² qu'au point de vue matériel, par suite des difficultés accrues de l'existence qu'il ne manquera pas d'entraîner le plus souvent³.

Continuant l'examen du processus de l'évolution sociale, bien plutôt que des institutions de la Société du XVIII^e siècle, le Philosophe américain parle de l'apparition des Religions, d'abord sous l'aspect de divinités ayant vertus et défauts comme les hommes⁴, puis de l'Eglise⁵, puis des Sciences... Après avoir indiqué que les Sciences consistent précisément dans la possession de certaines connaissances⁶, il aborde l'examen des divers systèmes auxquels s'attache l'esprit humain. Il indique

1. — « ...per impedir ogni contrasto per il possesso d'una istessa donna, determinarono che quella che fosse assegnata ad uno fosse intangibile per tutti gli altri. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 42 recto)*.

2. — Il y voit en effet une sorte de duperie : « Imperciocchè oltre la noia di restar indissolubilmente congiunto al medesimo oggetto recato ancora il morire del mutuo piacere, ciò che non era che una frode fatta alla gioventù per sedurla all'opera della procreazione quasi facendo ad essa credere che quello stimolo che di passaggio la inclina verso un oggetto dovette in essa conservarsi dalla prima all'ultima età... » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 42 verso princip.)*.

3. — *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 42 verso)*.

4. — « Così tutti i sentimenti d'orgoglio, d'ira, d'ambizione e di crudeltà... si traspostavano nel Nume in maniera tanto più formidabile quantochè in lui tutte le qualità sospassavano i limiti e non v'era autorità superiore che li contenesse. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 45 recto in fine)*.

5. — *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 46 recto)*. Il parle à ce sujet du Monachisme, dont sont adeptes tous ceux qui, sensibles aux désordres de la Société, décidèrent de se détacher des contingences terrestres pour se cantonner exclusivement dans le domaine spirituel. Et, malgré sa foi religieuse, Ortes indique l'impossibilité de se maintenir en cet état, parce que, malgré tout, les Monachistes ne pouvaient s'abstraire des contingences matérielles de la vie.

6. — « ...le Scienze... consistevano nel possesso di alcune cognizioni acquistato da pochi a differenza di tutti gli altri. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 47 verso)*.

par exemple la Théologie qui explique les principes de raison universelle¹; la Jurisprudence qui tranche les différends survenus entre les hommes relativement à leurs biens; la Médecine qui apporte les remèdes aux maux dont souffre l'humanité; la Philosophie qui prodigue l'apaisement moral²; l'Histoire; les Beaux-Arts... Toutes ces connaissances, privilège de savants³, enseignées dans leurs livres, apportent quelques adoucissements à l'âpreté de la vie en société. Leur influence favorable se trouve du reste secondée par les divertissements — jeux, bals, spectacles, comédies et tragédies⁴ — qui donnent aux hommes au moins l'apparence de la quiétude pour laquelle ils sont nés.

Arrivé au terme de ses *Réflexions*, qui, on le voit, n'intéressent pas spécialement le *Settecento*, le Philosophe américain conclut que pour souffrir de tels maux il faut que les hommes soient dépourvus de sens commun⁵. Ce jugement il est vrai, quelque peu définitif en ses termes catégoriques, lui parut sans doute excessif car il le tempère dans une sorte d'addendum. Les innombrables remèdes imaginés par l'Européen pour se soustraire aux maux qu'il subit, ou les atténuer seraient, malgré tout, une preuve de

1. — « ...per ispiegare come una ragione universale dovesse esser appresa sotto forma d'autorità commensurabile coll'umana fù designato un sistema di cognizioni che si chiamava *Teologia*. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 48 recto)*.

2. — « Per consolarsi della penosa afflizione in cui ciascuno si ritrova di difender degli altri e avvezzarsi a esser insensibile a tutti gli altri fastidi insuperabili... fù designato un sistema di cognizioni che si chiamava *Filosofia*. » *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 48 recto in fine, 48 verso princip.)*.

3. — On ne s'étonnera pas que le Philosophe américain, raisonnant comme Ortes, développe ses idées personnelles sur les Mathématiciens nécessaires pour rechercher les causes, et sur les Physiciens qui expliquent les effets naturels des causes inconnues. *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 50 recto)*.

4. — *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 51 recto et verso; f° 52 recto)*.

5. — *Rifless. di un filos. americ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 52 verso)*.

l'ingéniosité qu'il déploie inlassablement pour éviter les inconvénients ou surmonter les écueils que lui vaut cette erreur fondamentale de croire à l'utilité de la vie en société¹, alors que, dans la réalité, il n'y aurait pour lui, par nécessité de « complexion et d'âge » d'où dérive la génération², qu'une tendance « accidentelle et passagère » de réunion³.

Ainsi le Philosophe américain fait de la tendance humaine à se grouper en société une erreur de principe⁴. Dans ses *Considérations d'un Philosophe européen*⁵, Ortes va s'attacher à réfuter cette thèse qui, nous le savons⁶, était contraire à ses idées de progrès⁷.

II

Pour réfuter l'argumentation entreprise, Ortes va prendre l'homme vivant en pleine indépendance, dans ce qu'il appelle « l'état de dispersion », et fait siennes quelques-unes des observations présentées par le Philosophe américain.

Dans cet état de dispersion, l'homme est menacé par

1. — *Aggiunte alle Riflessioni* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 54 recto).

2. — *Aggiunte alle Riflessioni* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 55 recto).

3. — *Aggiunte alle Riflessioni* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 55 verso *in fine*).

4. — « Il motivo... delle loro miserie... cioè il supporre gli uomini destinati a vivere in società per necessità di natura... di maniera che non fosse loro possibile di sussistere separati gli uni degli altri. » *Aggiunte alle Riflessioni* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 54 recto).

5. — *Considerazioni di un Filosofo moderno europeo sopra le Riflessioni d'un Filosofo americano futuro sui costumi correnti d'Europa* (Op. varie autogr., Marciana, It., cli. II, cod. CXXXVIII, f° 56 recto à 64 verso).

6. — *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni...* *Supra*, § II, p. 102 et aux notes.

7. — « ...credo all' incontro che l'uomo si raccolga in società per fuggir i mali della solitudine, o per procurarsi quella felicità che nella solitudine non trova... » *Consideraz. di un filos. europ.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 56 recto).

chacun. Le plus fort établira son omnipotence sur le plus faible¹. Ce dernier, par tous les moyens, tentera d'échapper à cette sujétion brutale. Aussi, pour donner le change à ses propres sentiments, qui pourraient provoquer une oppression encore plus cruelle, contractera-t-il des habitudes hypocrites, des vices, qui ne seraient guère que vertus de second plan parce que fondées comme la vertu, sur l'égoïsme lui-même². De plus, pour contrebalancer la force oppressive qui le contraint, il imaginera de s'unir à un autre. De son côté l'oppresseur, pour censurer sa puissance supérieure à celle des deux nouveaux associés, se ménagera à son tour une aide étrangère. Ainsi de suite, chacun, successivement, par des adjonctions supplémentaires de forces nouvelles, s'efforcera soit de dominer les autres, soit d'échapper à cette domination. Et de la sorte, petit à petit, dans un perpétuel devenir, les hommes se grouperont en grand nombre : la Société apparaîtra³.

Venue d'une telle origine, provoquée par de tels mobiles, déterminée par de telles considérations, on comprend que la Société humaine ne soit pas, à beaucoup près, parfaite. Et cette théorie ingénieuse et logique, a du moins le mérite d'expliquer l'imperfectibilité de la Société en partant de l'imperfectibilité humaine. Mais il va de soi que dans cette Société régnera un état de dépendance puisque c'est la raison même de son existence. Toutefois, le mal sera aisément supporté parce que contre-partie, en somme bien tolérable, d'un état de sécurité dont chacun bénéficiera. Tel serait le fondement du pacte cons-

1. — Voir ce qu'il dit dans son *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, *Supra*, § II, p. 103 et aux notes.

2. — « Il fondamento della Virtù è il trattarsi per offendere l'altro per timore che l'altro non se ne vendichi... ; il fondamento del Vizio è offender l'altro per preservarsi ch'egli non offenda. » *Consideraz. di un filos europ.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 59 recto). Voir encore quelques observations intéressantes sur les vices et les vertus, *ibid.*, f° 62 recto.

3. — « ...la società... che ciascuno uomo ha per tutti gli altri simulato da un canto e manifestato dall' altro per la necessità di riparare l'offesa o di prevenirla... » *Consideraz. di un filos europ.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 56 verso, *in fine*).

titutif de toute Société humaine¹. Ce faisant Ortes se rattache nettement à Spinoza pour qui — comme pour Hobbes, du reste, et avant lui, pour Machiavel, et, avant Machiavel, déjà pour Epicure, — l'état de nature est l'état de guerre, d'où il faut sortir à tout prix, pour former un gouvernement qui puisse ménager à chacun la sécurité indispensable, lui permettant de tendre vers sa fin propre, dussent quelques-uns des droits naturels de l'individu être, en retour, sacrifiés².

L'homme en état de solitude est sans doute indépendant, mais, par contre, en butte à la violence oppressive³. Et reprenant ces distinctions subtiles qu'il affectionne, Ortes explique que l'homme isolé sera dans un état de liberté vraie, mais dans un état de dépendance et de besoins également vrais. Par contre, en Société, il sera dans un état de liberté fausse en raison des Lois qui le régiront, mais, du fait de ces mêmes Lois, protégé contre les violences possibles, il se trouvera dans un état de dépendance et de besoins également faux. C'est en somme la notation précise de ce fait évident que la liberté, en étendant ses bienfaits à tous, limite l'indépendance de chacun. Et là encore nous trouvons trace d'une idée de Spinoza d'après laquelle l'homme, au milieu de la Société, et sous la Loi commune, se sentira plus libre parce qu'il n'obéit pas à la loi par la crainte, mais stimulé par

1. — « Io... considero la società come un patto di conversione stabilito fra più uomini, i quali conferandosi gli uni nemici degli altri commutano mediante certe leggi di non esercitare gli uni contro gli altri la loro nemicizia, d'unire la forza di tutti a reprimere o a prevenir le forze congiunte di più altri. » *Consideraz. di un filos. europ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 57 recto)*. Et plus loin : « Chi si crede nella società soggetto esaminato da quante violenze e da quanti insulti egli va esente in grazia, delle leggi che lo difendono. » (*Ibid., f° 57 verso*).

2. — Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. I, chap. XIX, La Politique de Spinoza, p. 406.

3. — « ...nello stato di separazione l'uomo è tanto meno esposto alla dipendenza e al bisogno quanto più è esposto alle violenze e alle offese, e nello stato di società tanto meno è esposto alle violenze e alle offese quanto più è esposto alla dipendenza e al bisogno. » *Consideraz. di un filos. europ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 57 verso, princip.)*.

la raison, qui ne peut désirer rien que de conforme à l'ordre nécessaire des choses, de telle sorte que la meilleure partie de nous-mêmes se trouve d'accord avec la Nature¹.

Et cette observation vraie que les réglementations, avec les vieux cadres, protègent l'individu comme une sorte de cage, et le maintiennent captif s'ils l'abritent, s'affirme plus nettement encore dans la complexité de l'existence moderne. A l'époque d'incertitude où il vivait, Ortes a certainement saisi, dans une intuition précise, que la disparition de ces cadres rigides — corporations, familles, classes, morales, religion — risquait de laisser l'homme désarmé, parce que privé de disciplines salutaires. Le rythme accéléré de la vie actuelle n'inflige en rien cette remarque judicieuse : nous nous berçons volontiers de l'illusion orgueilleuse que notre personnalité joue un rôle prépondérant dans le mouvement social qui nous entraîne, alors qu'en vérité l'humanité va de l'avant comme un troupeau dont nul ne peut s'écarter, ni s'isoler sans risque de mort.

Ortes, dans sa conclusion, affirme — en opposition catégorique avec Vico pour qui l'utilité seule, la crainte de la violence d'autrui, n'est pas la véritable cause de la Société humaine², mais bien la conscience religieuse et morale³ — que « la Société est la conséquence nécessaire de la violence » et que « dans la nature l'état de séparation n'est qu'un état accidentel et idéal qui aboutit fatalement à l'état de Société, le seul où l'homme puisse vivre »⁴. C'est dans ces conditions que l'état de Société apparaît logique et raisonnable : les *Réflexions du Philo-*

1. — *Ethique*, part. IV, prop. 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73 et Append.

2. — Voir B. CROCE, *La Filosof. di G. B. Vico* (Traduct. H. Burriot-Darsiles et G. Bourgin) VI, La Conscience morale, p. 86 et suivantes.

3. — B. CROCE, *ibid.*, VIII, Morale et Droit, p. 108.

4. — *Consideraz. di un filos. europ.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 58 recto). Et contrairement à ce que soutenait le Philosophe américain, cet état de Société se justifierait même chez les animaux. (*Ibid.*, f° 60 recto).

sophe Américain en ont permis la démonstration¹. Ortes a donc parfaitement vu — ce que les données de l'archéologie préhistorique ont révélé depuis avec netteté — que l'état grégaire est l'état normal de l'humanité, comme l'avait du reste déjà affirmé Aristote lorsqu'il qualifia l'homme « d'animal politique » : Πολιτικὸν ζῷον ὁ ἄνθρωπος.

§ VI. — DE LA RELIGION ET DU GOUVERNEMENT DES PEUPLES

I

Parmi les Ouvrages d'argument religieux ou politique d'Ortes il en est un, important, sur la *Religion et le Gouvernement des Peuples*², dont l'essentiel est contenu dans

1. — « ...stanto l'esser l'uomo esposto all'offese di tutti gli altri nello stato di separazione, lo stato di società non è punto irragionevole e può dirsi al più equivalere in ragione allo stato di separazione messo in conto la povertà e la dipendenza... » *Consideraz. di un filos. europ. (Op. varie autogr., Marciana, ibid.,* f° 63 verso).

2. — *Della Religione e del Governo dei Popoli per rapporto agli spiriti bizzarri e increduli de' tempi presenti*, libri tre, MDCCLXXX, sans nom de lieu, d'imprimeur ni d'auteur. Nous avons vu qu'Ortes rencontra des difficultés pour publier son ouvrage (*Supra*, chap. I, p. 43). A la Marciana, il y a un exemplaire collationné par lui avec le manuscrit et par lui corrigé. Parmi les ouvrages religieux d'Ortes, le plus important est incontestablement son traité des *Fidéicommiss*. Nous l'étudierons cependant avec son œuvre économique (*Infra*, chap. V, II, p. 364 à 381). Il nous a semblé, en effet, que malgré ses tendances qui auraient pu justifier son examen dans le présent chapitre, il était préférable de le rattacher aux ouvrages d'argument économique. Nous ne dirons rien, par contre, des quelques observations manuscrites d'Ortes *Sulle presenti novità fra cattolici* ; quant aux développements, très réduits du reste, qu'il a consacrés à la *Confession chez les Catholiques*, à la *Différence entre la Religion Catholique et toutes les autres*, nous les examinerons avec l'opuscule sur les *Autorités de Persuasion et de Force*, au même paragraphe, parce que ces trois écrits reprennent, précisent et complètent les idées générales exposées dans le traité *De la Religion et du Gouvernement des Peuples*. Nous ne parlerons pas davantage ici de son opuscule *Della Scienza e dell'Arte politica* (publié dans Cicogna, *Trattatelli ined. di*

deux lettres spéciales qu'il écrivit à Michele Ciani¹. Nous bornerons notre étude à ces deux Lettres, le surplus des développements de l'ouvrage — comme les autres Lettres écrites à son sujet — n'étant guère que des dissertations souvent fastidieuses n'apportant rien de spécial au résumé qu'il en a, de son propre aveu², ainsi donné.

Giammaria Ortes que nous verrons en étudiant *l'Economie Nationale* (*Infra*, chap. V, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, III, p. 319 et aux notes). De même pour *l'Ingerenza del Governo nell'Economia Nazionale*, dont nous parlerons plus loin (chap. V, par exemple, pp. 301, n. 2 ; 316, n. 2 ; 329, n. 4 ; 332, n. 1 ; 334, n. 6 ; 343, n. 5 ; 345, n. 1 ; 359, n. 5 et 6 ; 360, n. 6) et que nous avons déjà eu, du reste, l'occasion de citer. *Supra*, chap. I, II, p. 30, n. 3 ; 36, n. 2 ; 39, n. 4, etc... Nous ne nous arrêterons pas non plus à son ouvrage *Delle diverse Costituzioni nazionali* qui n'offre pas d'intérêt (Cité par CICOGLA, *Trattatelli ined.*, *Elenco delle opere manosc. di Giam. Ortes*, p. 38).

1. — *Lettere (due) dell'Autore del libro della Religione e del Governo dei Popoli che posson servir d'estratto al libro medesimo*. MDCCLXXX (sans nom de lieu, d'imprimeur, ni d'auteur). Il est à la Marciana un exemplaire de ces *Lettres* avec des corrections manuscrites d'Ortes. Mais ces deux *Lettres* ne sont d'ailleurs pas les seules où il discute le problème, si complexe, de la collaboration du Principat et de la Religion. Il en est dix-huit autres encore, que nous avons du reste déjà signalées (*Supra*, chap. I, II, p. 21, note 3) et dans lesquelles, tout en traitant de questions économiques, il revient sur les questions développées dans ces deux *Lettres*.

2. — « ...per soddisfare alla sua impazienza su questo (son Livre) mi proverò di darle intanto d'esso un estrato in una o due Lettere principiando da questa... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, du 5 février 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 264). Tout au début de sa seconde Lettre, il dit également : « Così per accennarle in breve le dottrine principali del mio libro sulla Religione e sul Governo de' Popoli seguirò a rassegnarle come nell'altra mia Lettera, coll'ordine col quale son quelle ricorse in mia mente... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, du 12 février 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 286). Voici, au surplus, les divers titres de chapitre de l'ouvrage qu'il donne dans une lettre à Michele Ciani, Lett. XII, de Venise, 8 janvier 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 367) :

Lib. I. — *Della Religione presa in se stessa e appresa dai popoli*. — Cap. I : Della libertà nel parlare di Religione. — II : Della Religione interna o naturale. — III : Della Religione di fede o rivelata. — IV : Della Religione esterna o professata. — V : Religione origine delle società. — VI : Dell'amor proprio contrario alla Religione. — VII : Della Religione vera ed effettiva. — VIII : Della Religione falsa e simulata. — IX : Religione

Ce traité de la *Religion et du Gouvernement des Peuples* n'est qu'une difficile démonstration de la nécessaire coexistence, dans tout gouvernement, d'un principe de Raison qui persuade, et d'un principe de Force qui contraint : le premier représenté par l'Eglise, le second par le Principat. C'est là une idée chère, entre toutes, à Ortes, et qui trouve une fréquente application dans son système économique.

Ces méditations sur les choses de la Religion, du Gouvernement, de l'Economie nationale, l'occupèrent du reste, toute sa vie. A tel point que ces trois Idées lui

vera è una, simulata son molte. — X : Religione vera è la Cattolica. — XI : Religioni simulate sono le non Cattoliche. — XII : Delle Religioni dette Protestanti. — XIII : Della Religione presente Giudaica. — XIV : Indipendenza distintiva della Religione vera. — XV : Pratica della Religione vera. — XVI : Pratica delle Religioni simulate.

Lib. II. — *Del Governo nazionale preso in se stesso e appreso dai popoli*. — Cap. I : Della Chiesa ministro di ragion comune. — II : Del Principato ministro di forza comune. — III : Chiesa e Principato origine de' Governi. — IV : Della molteplicità de' Governi. — V : Errori popolari sulle costituzioni de' Governi. — VI : Chiesa e Principato verificati uno per l'altro. — VII : Chiesa e Principato espressi da persone diverse. — VIII : Chiesa non soggetta perchè unita al Principato. — IX : Principato non soggetto perchè unito alla Chiesa. — X : Del Governo spirituale e temporale, così detti. — XI : Della concordia fra la Chiesa e il Principato. — XII : Del Governo vero e del simulato. — XIII : Governo vero è sol fra i Cattolici. — XIV : Governo simulato è fra i non Cattolici. — XV : Popoli disposti al Governo sì vero che al simulato. — XVI : Pratica del Governo vero. — XVII : Pratica del Governo simulato.

Lib. III. — *Dell'Incredulità presa in se stessa e appresa dai popoli*. — Cap. I : Delle contraddizioni in ogni specie di Governo. — II : Effetti delle contraddizioni di Governo. — III : Della nullità di Governo in ogni nazione. — IV : Nullità di Governo non diversi dell'incredulità. — V : Dell'incredulità avvertita. — VI : Dell' incredulità inavvertita. — VII : Dell' incredulità per distrazione. — VIII : Errore di computar le Religioni del pari. — IX : Della libertà così detta di Religione. — X : Dei giudizi diversi sull'incredulità. — XI : Motivi dell'incredulità fra i non Cattolici. — XII : Motivi dell'incredulità fra i Cattolici. — XIII : Incredulità come scusabile fra i non Cattolici. — XIV : Incredulità inescusabile fra i Cattolici. — XV : Accuse degli increduli contro i Cattolici. — XVI : Falsità delle accuse contro i Cattolici. — XVII : Pratica dell'incredulità prima del secolo undecimo. — XVIII : Pratica dell'incredulità dopo il secolo undecimo.

semblent n'en former qu'une seule, tant elles s'enchevêtrent et se pénètrent dans sa pensée et dans son œuvre¹. Pour religieux qu'il fût, — Pecchio le définissait « un nouveau Savonarola fanatiquement religieux et républicain »² — il ne s'est guère occupé, en effet, de religion que dans un but politique ou économique. Vénitien de race, c'est-à-dire ouvert, de par le milieu où il vivait, à toutes les idées du temps — dussent-elles, parfois, choquer ses tendances ataviques propres — il est pénétré de cet esprit politique qui se respirait avec l'air même de la lagune. Aussi, malgré l'influence cartésienne, n'échappait-il pas à l'emprise de son siècle qui, ramenant tout à la sensation, sauf à faire intervenir une raison universelle, une justice et des droits absolus dans la morale sociale, tend volontiers, lorsqu'elle ne nie pas Dieu, à l'écartier pour mettre à sa place la Nature — l'homme ou le monde, pour mieux dire. Loin, cependant, d'adopter la pensée voltairienne qui donnera la vogue aux doctrines nouvelles, on comprend que les discussions théologiques, chères aux Philosophes du xvii^e siècle, aient perdu, à ses yeux, beaucoup de leur importance.

Pour lui, le gouvernement le meilleur — et cette notion ne lui est pas personnelle³, — serait un gouvernement à la fois démocratique et aristocratique, qu'il désigne du qualificatif barbare de *democratistocratico*¹. En politique,

1. — « ...ma parmi non aver altro in mente che Religione, Governo e Economia di popoli, e che di queste tre idee se ne sia in me formata una sola. » Lett. XXVI, à Ciani, de Venise, 10 mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 401). Voir encore *Dei Fidecommessi*, Lett. ai Novell. Letter. di Firenze (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVIII, p. 399).

2. — Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, il se déclare nettement pour la liberté : « Je suis républicain », écrivait-il un jour... (Fragment de Lettre rapporté par LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 165).

3. — Voir MARIO PAGANO, *Saggi politici dei principi, progressi e decadenza della Società*. (Saggio V, chap. XV, XVII) ; Spinoza préférerait également à une monarchie absolue une monarchie représentative où le roi devrait tenir compte de l'intérêt général. (Voir FRANCISQUE BOULLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. I, chap. XIX, La Politique de Spinoza, p. 409).

il préconise surtout la liberté, « ce sentiment général et inhérent à la nature humaine »², qui serait l'élément le plus actif du bonheur du pays³. Là encore on trouve l'influence de Spinoza qui donne également la liberté pour fin à l'Etat : assurer la liberté de tous les citoyens, c'est-à-dire les tenir exempts d'inquiétude, les protéger contre les haines, les vengeances ; leur permettre de vivre conformément à leurs aspirations ou tendances, tel doit être le but de tout gouvernement raisonnable⁴.

Ortes expose la doctrine chrétienne pour persuader de sa nécessité et de sa vérité même les esprits les plus rétifs⁵, et réagir contre la tendance des gouvernements contemporains à soumettre la Religion au Principat⁶.

1. — *Riflessioni sulla Popolazione*, chap. XXXIV (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 76 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, Suppl., p. 254).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 112).

3. — « ...crederò altresì che la felicità nazionale dipenda ...dalla comun libertà. » Lett. à Marco Lastri (Rapportée dans LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 310).

4. — FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. I, chap. XIX, p. 407.

5. — « ...io la espongo in modo da verificarla presso ancora gli adulti maliziosi e i saccenti. » Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. I précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 264) ; Lett. III, du 2 décemb. 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 315, et 317 *passim*, 318).

6. — « Questo io lo confesso di non poter vedere con indifferenza, ed è perciò che io ho esteso l'opera della quale le ho ragionato finora... » Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 310). Voir encore : Lett. XII, du 31 mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XVI, p. 178) ; Lett. XVII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 367, 372) ; Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 480, 482). Et les méthodes qu'il emploiera seront différentes de celles en usage dans les Ecoles (Lett. III, précit. CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 315), dont il met en doute la valeur démonstrative (*Ibid.*, p. 319). Sur cette question de la Religion en Italie au XVIII^e siècle, voir G. NATALI, *Idee, Costumi, Uomini del Settecento* (Giuseppe Parini e il pensiero relig. nel secolo XVIII, p. 65 et suiv.) M. Natali a notamment précisé cette grande tendance du *Settecento* à se libérer de l'emprise de l'Eglise, « la indipendenza della italianità dalla ecclesiastica » (*Alcune idee sul Settecento*, *ibid.*, p. 19).

D'après lui, Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour de la vertu et la haine du vice. Par vertu, nous le savons¹, il entend tout ce qui est juste. Le vice, par contre, est tout ce qui est injuste et dommageable pour autrui². Bien plus cet amour de la vertu et cette aversion du vice s'identifieraient, en réalité, avec l'amour de Dieu. Mais abhorrer ou aimer ne se conçoit pas sans objet. Par suite, il est pour l'intelligence un certain nombre de vérités relatives à Dieu et aux hommes. Et l'unanimité des sentiments humains touchant la vertu et les vices comporte une nécessaire uniformité de vérité pour tous les esprits : c'est la raison commune³ : voilà pourquoi la Religion n'est, et ne peut être, autre chose que la religion humaine commune⁴.

1. — *Calcolo sopra il Val. delle Opin., Supra*, § II, p. 103, n. 3.

2. — « ...intendendo per vizio tutto ciò che è ingiusto e che per giovare a se reca altrui danno ed offesa. » *Lett. sulla Relig. e il Govern. Lett. I*, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 265). Il convient de rappeler que dans les *Considérations d'un Philosophe eurcpéen*, Vertus et Vices auraient le même fondement : *Supra*, § V, p. 149, n. 2. Dans ses *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, il donne à la Vertu un caractère général, tandis que pour lui les Vices sont toujours particuliers (chap. VIII, § VI, p. XL).

3. — C'est également ce qu'il soutient dans ses *Rifless. sugli Oggetti apprens.* (chap. IX, § V, p. XLVII), où il définit clairement ce qu'il entend par « raison commune » : « ...la ragione comune, dalla quale deriva il disinteresse, la disambizione ed ogni altra virtù... è invariabile, ed è di tutti i luoghi e di tutti i tempi, e ne son le modificazioni infinite. » (*Ibid.*, p. XLVIII). C'est encore dans ses *Riflessions sur les Objets appréhensibles* qu'il précise le critère de la concordance des mœurs avec cette raison commune : « ...si dirà esser quello... che essendo essi utili a se medesimi, il siano altresì agli altri, senza che alcun ne risenta nocumento od oltraggio, mercecchè se essendo quelli a se utili, fossero ad altri nocivi allora non sarebber essi alla comun ragione o alla verità di natura conformi... » (chap. VI, § II, p. XXIV). Dans une de ses Lettres, il oppose la raison commune à la raison particulière : « ...la particolare viziosa... la comune virtuosa... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 318); Voir encore Lett. IV, du 16 décembre 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 365), où il insiste sur la distinction obligatoire entre la raison commune et les ambitions particulière.

4. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 367). Dans ses *Rifless. di un filos. americ.*, il

Mais ces vérités et ces vertus seraient inutiles si elles demeuraient subjectives. Il est donc indispensable de les rendre effectives et de les pratiquer objectivement. Nous sommes, en effet, trop souvent sensibles aux simples apparences des choses bien plus qu'à leur sens interne et métaphysique, que seul l'effort intellectuel peut nous révéler. Il ne suffit pas qu'une religion soit sentie et acceptée dans le secret du cœur et de la raison. Il faut encore qu'elle s'extériorise par des rites consacrés, traditionnels, collectifs et ordonnés. Ce sont là conditions qui correspondraient à trois sortes de religions : la naturelle, la révélée, la pratiquée¹, qui doivent, cependant, n'en former qu'une seule².

De cette nécessité d'extériorisation de la religion naturelle — que Spinoza contestait³, mais que Leibnitz ad-

parle d'une sorte de conscience universelle (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 44 recto).

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 266).

2. — « ...non sono che una, giacchè qualunque di quella dee congiungersi alle altre due per compire se stessa, e toltane una di quelle qualunque le altre due rimangono nulle o di nessun significato per se e per altri. » Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 267). Ortes note que sa conception choquera sans doute les Théologiens qui ne considèrent pas la Religion naturelle et la révélée comme une, mais semblent supposer que la Religion naturelle, qui consiste dans les vertus morales à pratiquer, peut exister sans la révélée, qui consiste dans les vertus de foi à croire. *Lett. sulla Relig. et il Govern.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 331, *in fine*, 332, *princip.*, 333, 335). Cette erreur proviendrait de ce que les Théologiens croient en général que la nature humaine est imparfaite et vicieuse et que, par suite, la Religion naturelle qui dépend de cette nature ne puisse être la même que la Religion révélée, toute de perfection. Ortes s'est longuement étendu dans ses diverses Lettres sur la Religion naturelle, la Religion révélée et pratiquée : Cf. par exemple Lett. VII, du 13 janvier 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, *passim.* et notamment p. 9, 10, 17, 20); Lett. VIII précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 40, 41, 54, 62); Lett. IX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 71, 72, *in fine*) ; Lett. XIX, du 11 mai 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 442, 443, 445).

3. — Se basant sur les articles de foi qui, laissant de côté tout ce qui ne tient pas à la substance même de la foi et n'intéresse que la science, sont universels, Spinoza soutient en effet que la foi se suffit à elle-même ; qu'elle renferme sa récompense qui est la connaissance de l'amour de Dieu, comme

mettait¹ — par quoi il marquait nettement le rôle prépondérant du culte dans toutes les religions quelles qu'elles soient, Ortes, contrairement à ce que soutiendra plus tard Durkheim, pour qui la Société est la source du divin², conclut que non seulement la Religion est indispensable dans la Société mais qu'elle en est l'origine même. Les hommes y seraient amenés par l'uniformité de leur raison commune objectivée qui les pousse à pratiquer la vertu et la justice, à s'abstenir des vices et des iniquités.

Pour nous expliquer le fait, Ortes a recours à une subtile analyse psychologique. Dans tout homme, à côté de la raison commune qui l'incite à la pratique de la vertu — poussé par le principe égoïste de notre conservation individuelle et de notre utilité propre, cher à Spinoza³, — il y a un amour-propre particulier qui le pousse à l'injustice, deux tendances que l'on commet en général l'erreur de confondre⁴. Or, si les vertus unissent les Sociétés, les vices les dissocient. Il fallait donc que les hommes, pour vivre en société, ce à quoi ils tendent et doivent tendre⁵,

elle comporte son châtiment qui est la privation de l'amour et de la connaissance de Dieu : par suite, elle n'a que faire des cérémonies, de la tradition historique et des miracles. Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Histoire de la Philosophie cartès.*, t. I, chap. XIX, p. 413.

1. — E. BOUTROUX, *Leibnitz, La Monadologie*, Philos. de Leibnitz ; Philos. pratique. C. Religion, p. 126 à 128.

2. — L'analyse des formes élémentaires de la vie religieuse révèle en effet que la religion est une manière de transfiguration de l'organisation sociale : la puissance religieuse ne serait autre que celle qui émane de la société elle-même. Voir notamment à ce sujet RENÉ HUBERT, *Manuel Élémentaire de Sociologie*, II^e partie, chap. XI, La mentalité primitive et les formes de la pensée religieuse, p. 80 et suiv.

3. — Nous obéirions à la raison, nous aimerions Dieu et les hommes, uniquement parce que nous y trouvons notre intérêt. Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartès.*, t. I, chap. XVIII, Morale de Spinoza, p. 399.

4. — « ...il confondere la persuasione colla forza e la ragion comune coll' ambizion particolare è l'errore più usato dei popoli e bene spesso dei loro maestri e dottori... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 365).

5. — Voir *Calcolo sopra il Val. delle Opin.*, *Supra*, § II, p. 102 et aux notes. *Consideraz. di un filos. europ.* *Supra*, § V, p. 155 et suiv.

déclarassent respecter les premières et répudier les seconds. En un mot une religion extérieure était indispensable pour leur faire pratiquer les préceptes de la raison commune et non les erreurs de l'amour-propre particulier¹.

Mais cette raison commune et cette ambition particulière vont contraster par une force spéciale². Elles s'affronteront en chacun de nous. Or, dans ses manifestations extérieures, la force commune ne peut être que celle propre à tous pour défendre chacun contre l'ambition personnelle de tel ou tel. La force particulière sera, au contraire, celle par quoi quelqu'un cherchera à porter atteinte à la raison commune de son semblable. La force commune apparaît ainsi défensive tandis que la force particulière s'affirme offensive de la raison commune.

Voilà pourquoi il importe que certains — ceux que Malebranche appelait des « Vicaires de la Raison »³ — détiennent cette force défensive commune pour l'exercer, au nom de tous, contre les insulteurs particuliers de la raison commune. Le ministère de Raison doit donc être obligatoirement complété par un ministère de Force commune. Ainsi, pour Ortes, comme pour Malebranche⁴, la loi de la Force légitime et complète la loi de la Raison à laquelle, le cas échéant, elle contraint. Et ces deux grands principes constituent ce qu'on appelle ordinairement

1. — « ...era necessaria... una religione esterne... per cui mediante una uniforme osservanza di riti e precetti far fede altrui di volersi con lor condurre colle massime della ragione a tutti comune, e non già dell' ambizione o amor proprio a se soli particolare. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 268 *in fine*, 269 *princip.*). Eviter ainsi l'équivoque entre le particulier et le général serait l'utilité essentielle de la Religion, car cette confusion est, pour Ortes, à l'origine de toutes les erreurs des Gouvernements Lett. VIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 49, 52, 54, 60).

2. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 270).

3. — Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. II, chap. V, Vision de Dieu, p. 96.

4. — Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *ibid.*

rement le « Gouvernement des Peuples »¹ le plus simple, le plus vrai, le plus parfait².

Il ne suffit pas cependant que ces deux Autorités coexistent : il faut encore qu'elles soient nettement séparées. Par suite, les détenteurs du principe de Raison doivent être distincts des détenteurs du principe de Force³. C'est là une règle fondamentale à laquelle Ortes attache la plus grande importance⁴, et dont il fait, il le dit du reste expressément, une application générale, notamment, nous le verrons, dans ses divers ouvrages économiques. Cette distinction nécessaire entre les deux Autorités, n'implique pas toutefois la moindre opposition. Bien au contraire dans la doctrine d'Ortes leur concours harmonieux et solidaire, difficile parfois⁵, apparaît indispen-

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 272). Il ajoute à ce sujet dans sa seconde Lettre : « ...un governo... essere ...necessario, il cui fine vero e sincero non possa esser che quello di condur gli uomini dall' inganno al disinganno mediante una ragione e forza comune da esso espressa, e di prevenir... che questa ragione fosse sopraffata da qualsivoglia particolare ambizione... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 289).

2. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, du 28 avril 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 246). C'est ce qu'il dit encore dans ses *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, chap. XIII, n. 4, p. LXXII, n. 5, p. LXXIII.

3. — « ...in ogni nazione quei che esprimono religione non esprimono principato, e viceversa... la religione è destinata a persuadere colla ragione e il principato ad astringere colla forza comune a seguir le virtù e a fuggir i vizi che son sentimenti comuni... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 273).

4. — « ...mi determino a quella mia verità fondamentale, di cui vedrà ella che in tutta la mia opera fô grand'uso, cioè di dovere ogni governo non solo risultare da due principi e ministeri, uno di ragione e uno di forza comune, ma di dovere eziandio tali ministeri esser fra loro distinti e rappresentati da persone diverse. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 274). Voir aussi à ce sujet : *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, chap. XVI, n. 5, p. LXXXVIII ; chap. XX, Addendum manusc. à la fin de l'Ouvrage, n. 4, recto du feuillet, et n. 5.

5. — « ...quanto quell'unione è necessaria tanto è essa difficile a conseguirsi, attesa l'ambizione a ciascuno popoli particolare ;... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 207). Il y aurait également la défiance naturelle entre les deux Autorités. Lett. XIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 213).

sable à peine des plus lourds inconvénients¹. Ce serait même là un signe non équivoque de leur parfaite expression des vérités de Raison ou de Force qu'elles représentent respectivement².

En unissant ainsi, dans une parité raisonnable, Principat et Religion, Ortes se défend d'associer deux principes contradictoires par nature : la modération, l'humilité de celle-ci, à la pompe, à la grandeur et à l'éclat de celui-là³. De même, en effet, que la Religion ne saurait être grandie par son adjonction au Principat, de même elle ne saurait, comme certains le soutiennent, être diminuée par son rapprochement, pour des fins sociales, de ce Principat⁴.

1. — « ...dispotismo sia di Religione sia di Principato... distrugge infatti ogni verità di Religione e di Principato, di Governo e di Nazioni. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 982). Il ajoute plus loin : « ...la Religione e il Principato possono infatti riguardarsi come due fratelli... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XV, du 16 mars 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 302). Voir encore Lett. XII précit. (CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 183, 192). Il s'explique d'ailleurs à ce sujet dans une lettre à Michele Ciani. Il ne faudrait pas, dit-il, voir dans chacun de ces deux éléments constitutifs du Gouvernement, un principe pouvant à lui seul et persuader et imposer de telle sorte qu'il y ait dans les Nations deux Autorités de Persuasion et de Force aptes chacun à gouverner les peuples, en réalité deux Gouvernements en un seul. Pour Ortes, il n'en est rien. Chacune des deux Autorités a un rôle essentiel, mais déterminé et exclusif : la Religion persuade, le Principat contraint. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 364). Dans une autre Lettre, Ortes réfute les arguments qu'on lui peut objecter sur cette alliance du Principat et de la Religion, et notamment les violences et les crimes commis sous couleur de Religion pendant les Croisades, lors de la découverte de l'Amérique ou au cours des guerres de Religion. Il y voit, explication évidemment commode, une simple altération du Principe de Force dont la Religion fut le prétexte. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIII, préc. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 225, 226, 227) ; Lett. XIV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 249).

2. — « ...la concordia di questi due ministeri non finta ma vera e sincera è l'indizio della lor verità di governo per essi... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 275).

3. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 320).

4. — « ...la Religione ...non perde di sua dignità coll'ingerirsi in affari umani quando ciò sia per meglio reggerli e governarli

A son avis la distinction entre le spirituel et le temporel, moyen propre à cantonner la Religion dans le domaine de la vie future, et le Principat dans le domaine de la vie présente, est purement arbitraire, et ne constitue qu'un sophisme inutile et dangereux ¹.

Une autre condition, essentielle, est encore requise pour que ces deux principes de Raison et de Force constituent un gouvernement véritable : équivalents autant qu'indispensables l'un à l'autre ², ils doivent être sur un pied rigoureux d'égalité. Sinon chacun d'eux perdrait toute autorité soit de Raison, soit de Force, sur les peuples qu'ils sont appelés à régir. La Raison ou la Force que chacun représente ne serait plus en effet une raison ou une force communes, mais une raison ou une force particulières, source de tous les abus ³. L'essence même de leur principe se trouverait de la sorte modifiée, et le gouvernement auquel elles tendraient ne serait plus qu'une apparence de gouvernement ⁴. Et, à cette occasion, Ortes ne manque pas dans ses Lettres de critiquer avec vigueur le Servite Fra Paolo, le Machiavel de Venise ⁵, à qui il

insieme col principato... » Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 325).

1. — *Ibid.*, p. 330.

2. — « ...giacchè tanto è necessaria la religione per verificare il Principato quanto il Principato per verificare la Religione... » Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 276). Voir encore Lett. X, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 104, 118, 121).

3. — « Certo è che esclusa dal governo la Religione del tutto, il sovrano, arbitro assoluto di tutti i suoi sudditi può far di loro quel che a lui pare... » Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 206).

4. — Aussi, tant cette entente lui semble indispensable, ne craint-il pas de recommander que, s'il n'est vraiment pas possible de réaliser une collaboration réelle, il importe du moins de ménager l'apparence théorique de cette bonne collaboration : « ...se la religione non può aver parte nel Governo per teorica e per pratica, l'abbia almen per teorica... » Lett. *sulla Relig. e il Govern.* Lett. XII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 205 *in fine*, 206 *princip.*).

5. — Le Servite Sarpi, plus connu sous le nom de Fra Paolo, historien du Concile de Trente, était un des plus célèbres docteurs en Théologie du xvr^e siècle. Sa vaste érudition, son sens

reproche de s'être lourdement trompé en fondant la Religion sur la pauvreté servile et non sur la pauvreté volontaire¹, risquant de provoquer ainsi la décadence de l'Eglise² et, par suite, d'aggraver la subordination de l'autorité de Raison à l'autorité de Force³.

Cette subordination de l'Eglise au Principat ne devrait pas, d'après Ortes, se rencontrer dans les nations catholiques⁴, mais bien chez les peuples non catholiques, les

avisé des choses de la Politique en firent le Conseil écouté de la République, pendant les démêlés de la Sérénissime avec le Pape Paul V, notamment au sujet de la mise en accusation par les Dix du chanoine vicentin Saracene et de l'abbé de Narveze Brandolino que Rome soutenait dépendre de la justice du Nonce à Venise. Fra Paolo, pour défendre les droits de sa Patrie, écrivit à cette occasion un célèbre manifeste où il combattait hardiment l'Interdit que le Pape avait fait publier, menaçant d'Excommunication, s'ils ne cédaient, le Doge, le Sénat et tous les sujets de la République. Il publia également plusieurs ouvrages pour préciser et limiter le pouvoir spirituel des Papes. A sa mort, les Vénitiens le vénérèrent comme un Saint.

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XI, du 17 mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 171).

2. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 159).

3. — C'est surtout dans ses Lettres X et XI qu'Ortes examine la Doctrine de Fra Paolo et la discute, notamment sur la confusion qu'il lui reproche entre la pauvreté volontaire et la pauvreté servile. Lett. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 107, 108, 110, 111, 112) ; Lett. XI (*Ibid.*, p. 155). Il y défend également, et par voie de conséquence, le temporel ecclésiastique. Lett. X (*Ibid.*, p. 118, 121, 123) ; Lett. XI (*Ibid.*, p. 163, 167, 168).

4. — Comme on lui avait objecté qu'en fait le Principat l'emporte sur la Religion, Ortes répond longuement sur ce point dans deux de ses Lettres. Dans la première (Lett. V, du 23 décembre 1780, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 374 à 405), il explique à Ciani, qui lui avait reproché d'exagérer les qualités des nations catholiques où le gouvernement ne se caractérise pas toujours par la distinction entre les deux Principes, en recourant à une subtilité spécieuse : rien n'empêcherait l'Eglise, Autorité de Raison normalement investie, d'exercer l'Autorité de Force si elle lui est déléguée par le Principat (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 394, 395). C'est évidemment un peu insuffisant comme argument, d'autant qu'en équité il faudrait admettre la même possibilité de délégation par l'Eglise en faveur du Principat, ce qui justifie toutes les tyrannies. Dans son opuscule sur la *Différence de la Religion Catholique d'avec toutes les autres*, il dénie du reste cette possibilité de délégation : *Differenza della Relig. Catt.*, chap. XIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 89 recto). Voir *Infra*, p. 178.

protestants notamment¹, et surtout parmi les nations non chrétiennes, comme les juives où le Principat est soumis à la Religion ; comme les musulmanes où le principe de Force domine le principe de Raison.

Dans sa seconde Lettre, dont le « sérieux, annonçait-il à Michele Ciani, correspond moins à ces derniers jours de Carnaval où je l'ai rédigée, qu'aux premiers jours du Carême où vous la lirez »², Ortes examine la portée de ces principes, et notamment la raison pour laquelle, dans la plupart des nations non catholiques, il n'est guère

Aussi Ortes est-il obligé de convenir qu'au cours des siècles trop de Princes furent par des Papes « *vescovizzati* », et trop d'Evêques par des Princes « *principizzati* » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 394). Dans sa seconde Lettre (Lettre VI, du 6 janvier 1781, CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, u. 406 à 435), Ortes cherche également à expliquer pourquoi le Principat l'emporte sur l'Eglise même dans les nations catholiques. Il voit du reste une preuve d'union et d'égalité des deux Principes dans les serments prêtés à la fois à l'Eglise et au Principat, ou bien encore dans la possibilité, du moins théorique, pour l'Eglise, de choisir librement ses chefs. Dans la pratique, il n'en est certes pas souvent ainsi ; Ortes en donne une raison inattendue : les ministres de la Religion, trop souvent alléchés par les bénéfices dispensés par le Principat, préférèrent cette sujétion à l'union effective (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 422, 423). Il s'élèvera, du reste, avec indignation contre cette soif de richesses des ministres de la Religion. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XVIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 410).

1. — A tout instant dans ses *Lettres sur la Religion*, notamment dans la Lettre XII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 174 à 212) et dans la Lettre XVI, du 23 mars 1781, où il critique les prétentions « impossibles, hyperboliques et injustes » de l'Angleterre (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 341), comme du reste, d'une façon générale, dans ses divers écrits, Ortes revient sur le Schisme protestant pour l'accabler, et sa rancœur est telle qu'il admet parfaitement la révocation de l'Edit de Nantes et l'exil des Huguenots. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 76). L'unité de religion dans l'Etat est en effet à ses yeux chose essentielle. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIX, du 11 mai 1782 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 447). Or, à son avis, le Protestantisme, par la confusion provoquée entre les deux principes de Raison et de Force, aurait fait regresser l'Humanité au stade des peuples païens. *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 309).

2. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 285). Rappelons que la Lettre II porte, en effet, la date du 12 février 1780.

qu'un simulacre de gouvernement par suite du défaut de l'élément constitutif et indépendant de la Religion ¹.

Les diverses nations réparties dans l'humanité seront sages ou déraisonnables suivant que dans chacune d'elles dominera la raison commune ou l'ambition particulière. Les gouvernements respectifs refléteront naturellement ces tendances et, suivant les cas, seront véritables ou ne représenteront qu'une apparence de gouvernement. Et ce qui est vrai pour chaque nation doit l'être également pour l'ensemble des nations qui représenteront, par rapport à l'univers, la raison commune ou une ambition particulière nationale. Or, la plupart des peuples étant animés d'ambitions particulières, leurs gouvernements ne pourront guère être que fictions ²...

Ainsi la distinction entre l'esprit égoïste — l'amour-propre suivant son expression — et l'esprit de raison commune expliquerait, d'après Ortes, la prédominance dans le gouvernement et dans la nation soit d'un esprit universel de raison commune, soit d'un esprit particulariste de raison nationale. Par cette extension d'un principe particulier d'abord, national ensuite, social enfin, on arrive à la théorie même de l'Internationalisme. Et cette tendance, philosophique évidemment plutôt que politique, est inattendue chez un penseur pénétré des antiques méthodes gouvernementales et tout imprégné de traditions vénitiennes, le plus féroce particularisme national qui ait, et si longtemps, existé.

Il convient de remarquer du reste, qu'Ortes n'hésite pas à admettre, lorsque dans les nations prévaut une tendance ambitieuse, qu'une ambition plus accentuée encore de gouvernement la vienne réprimer. C'est la justification

1. — C'est ce qu'il examinera encore dans son opuscule *Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre* (Infra, p. 176 et suiv.).

2. — « ...se la maggior parte delle Nazioni e de' Governi loro non son che finzioni, ciò non avviene se non perchè l'ambizione ne' rispettivi popoli prevale alla ragione... commune, vale a dire perchè l'inganno fra loro prevale... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 291).

même du despotisme¹, toujours particulariste, et, par suite, en opposition formelle avec la thèse internationaliste, aboutissement logique des principes qu'il a le plus catégoriquement affirmés. Peut-être y pourrait-on voir une influence possible de Malebranche qui établit la souveraineté absolue de la raison — la raison commune d'Ortes — à l'égard de toutes les volontés, qu'il s'agisse des individus et des peuples, des particuliers et des rois, de Dieu même²; peut-être encore n'y a-t-il guère là qu'une tentative d'explication de l'absolutisme souverain du Conseil des Dix.

Quoi qu'il en soit, on retrouve dans ces idées d'Ortes la tendance que nous avons signalée³ de tout ramener au peuple, qui, en définitive, doit imprimer au gouvernement l'impulsion qu'il désire et lui marquer sa direction⁴. C'est donc au peuple qu'il appartiendra de se corriger de ses erreurs et de réaliser cette raison commune source de tous les bienfaits sociaux, au lieu de s'en tenir à l'ambition particulière, source de tous les désordres et de tous les mécomptes⁵. Ce sont, en effet, ses changements

1. — « ...qualora nelle nazioni prevalga l'ambizione alla Religione o ragione comune, giova che un' ambizione maggior di Governo reprima tutte le altre particolari minori de' popoli... » Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 294). Il dit encore «... il dispotismo si rende allor necessario per salvar la Nazione... » Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 183).

2. — Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. II, chap. V, Vision de Dieu, p. 96.

3. — Nous avons dit (chap. I, *Supra*, p. 54 et suiv.) et nous verrons plus loin (*Infra*, chap. V, *Des Fidéicommiss*, p. 365) que par suite d'erreurs accidentelles, emporté par les besoins de ses démonstrations, Ortes a pu, exceptionnellement, subordonner le Peuple au Prince ou à la noblesse.

4. — Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 292 *in fine*, 293 *princip.*). Dans une autre Lettre il ajoutait : « ...Chiesa e Principato non poter esser che quali son voluti e riconosciuti dai popoli... dovendo ogni governo... adattarsi alle disposizioni de' popoli e non mai i popoli alle disposizioni de' Governi... » Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 297).

5. — Lett. *sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 295). Et il ajoute : « Ma in qualsivoglia sua situazione e in ogni evento sarà sempre il popolo

propres qui provoqueront les changements utiles dans le gouvernement, comme sa volonté pourra interdire légitimement l'application de lois injustes¹. Et l'on ne saurait sérieusement contester qu'il n'y ait là, au point de vue politique, une idée lourde de conséquences, justificative de toutes les révolutions et qui affirme déjà les principes que devait consacrer, quelques années plus tard, la Déclaration des Droits de l'Homme. Ortes est ainsi tout près de nos Encyclopédistes les plus rénovateurs. Rares furent ceux qui affirmèrent au *Settecento*, avec autant d'énergie que de précision, le dogme de la souveraineté populaire. Aucun Vénitien, surtout, ne l'avait encore osé, et nous étions fondé à soutenir qu'il fallait à Ortes un beau courage pour se faire le propagandiste de telles idées.

Ainsi nous apparaît, dans ses grandes lignes, le traité sur la *Religion et le Gouvernement des Peuples*, qui suscita maintes critiques. Dans les Lettres particulières examinées au cours de notre exposé, Ortes tenta de les réfuter... avec « ordre et précision »² autant que la précision puisse se concilier avec les développements touffus de ces épîtres, par leur auteur lui-même qualifiées de *lungagne*³ et de « bavardages »⁴, et qui, à l'en croire, étaient susceptibles d'interprétations différentes⁵...

che ispirerà i sentimenti e provvederà il Governo, e non mai il Governo che ispiri i sentimenti nel popolo. » (*Ibid.*, p. 296).

1. — « ...se sono ingiuste i popoli non son tenuti a osservale... » *Della Differenza della Relig. Cattol. da tutte le altre*, chap. XII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 88 verso).

2. — « ...con quell' ordine e quella precisione che saprò migliore... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. VII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 8).

3. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. X précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 132).

4. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 491).

5. — « Dicono che v'ha una gemma detta Opalo, la quale apparisce di colori diversi a misura delle diverse direzioni colle quali è riguardata. Tali potranno apparire queste considerazioni stesse. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 243).

L'importance de la coopération rationnelle de la Religion et du Principat dans tout gouvernement apparaissait telle à Ortes, qu'il s'efforça de parfaire ses démonstrations dans les trois opuscules dont il convient, pour épuiser complètement le problème, de rapporter maintenant une analyse au moins succincte.

II

Dans ses écrits sur la *Différence entre la Religion Catholique et toutes les autres*¹, la *Confession chez les Catholiques*², les *Autorités de Persuasion et de Force*³, Ortes s'attache à renforcer sa démonstration de l'utilité politique de la Religion, à justifier sa participation au gouvernement, et la possession par l'Eglise d'une richesse propre.

Dans l'appréhension de l'état de choses nouveau qui allait tendre à dépouiller l'Eglise non seulement de son patrimoine, mais encore de toutes ses prérogatives séculaires, on comprend qu'Ortes s'appliquât à imposer l'autorité de la Religion, par sa collaboration nécessaire avec le Principat, pour défendre, en même temps que son indépendance, la légitimité de son temporel.

Après avoir une fois de plus posé en axiome qu'une seule et même autorité ne saurait, dans la nation, à la fois persuader et contraindre⁴, il s'élève contre l'erreur

1. — *Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 81 à 93 recto et verso). L'ouvrage compte XVIII chapitres plus un chapitre supplémentaire non numéroté (f^o 93 verso et 94 recto). Le manuscrit porte la date du 1^{er} mars 1788.

2. — *Della Confessione fra i Cattolici* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 78, 79 recto et verso).

3. — *Dell'Autorità di Persuasione e di Forza fra loro divise*. (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 106 à 109 recto et verso, 110 recto). Le manuscrit est daté du 1^{er} septembre 1788. L'ouvrage fut publié par Cicogna dans ses *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, p. 45 à 59. Pour faciliter la vérification des références, nous renverrons, pour chaque citation, à la fois au manuscrit et à l'ouvrage de Cicogna.

4. — « ...non può un' autorità stessa nelle nazioni persuadere

générale de croire qu'il en peut être différemment¹. Car les deux ministères de Persuasion et de Force doivent, dans la réalité pratique, s'unir et se soutenir dans une intime collaboration, seule capable de ménager des gouvernements raisonnables². La Religion est, à ses yeux, indispensable dans la nation³ qu'elle soit — concession aux mœurs et pratiques du temps⁴ — vraie ou simulée⁵,

e non può nell' istesso tempo astringere alle azioni medesime ». *Dell' Autor. di Persuas.*, XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 109 verso ; CIGOGNA, *Trattatelli*, p. 57). Voir encore *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XV (Marciana, *ibid.*, f° 90 verso).

1. — « L'errore... è questo di credere che l'autorità che persuade... le azioni da farsi, sia quella eziando che astringe a farle, e che l'autorità che astringe a fare le azioni sia quella altresì che a quelle persuade... » *Dell' Autor. di Persuas.*, I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 106 recto ; CIGOGNA, *Trattatelli*, p. 45).

2. — « Introdotto poi il Cristianesimo nelle nazioni l'autorità di persuasione o di Religione vera, s'unì da sè stessa al Principato e rese i Governi ragionevoli ». *Dell' Autor. di Persuas.*, XI, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 109 verso ; CIGOGNA, *Trattatelli*, p. 58).

3. — « La Religione... è necessaria in ogni nazione perchè i sudditti rispettino il sovrano... e ... ciò procede saviamente se la Religione è saviamente professata dal Sovrano e dai sudditti... » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 31 verso).

4. — Il voyait dans la bonne entente existant parmi les adeptes de religions différentes une preuve de l'indifférence religieuse bien plus qu'une manifestation d'un esprit de tolérance louable. *Della Differ. della Relig. Catt.* (Marciana, *ibid.*, f° 81 recto).

5. — « Ogni Sovrano... dee indispensabilmente professare una Religione o vera e sincera, o falsa e simulata, senza la quale ei non potrebbe regnare, e un Re privo di Religione... non si trova sopra la terra. » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*). Les religions simulées du reste sont courantes d'après Ortes. *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XVI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 91 recto). Cela se produirait toutes les fois que les Gouvernements, ce à quoi ils tendent, imposeraient leur autorité (chap. XVII, Marciana, *ibid.*, f° 91 verso et 92 recto). C'est ce qu'Ortes précise dans une formule concise et claire : « Essa — la Religion — è vera quando sia libera e concordia col Principato al Governo dei popoli. Essa è falsa e simulata quando sia al Principato soggetta. » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XVIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 92 verso).

comme il advient dans les religions autres que la religion catholique¹.

La religion catholique au contraire, tenant sa liberté d'elle-même et non du Principat², n'est pas soumise au souverain, dont elle ne diminue du reste en rien l'autorité puisqu'elle collabore avec lui³. Elle tend, en effet, à atténuer le despotisme du Principat, et par suite écarte les aléas que ce despotisme comporte pour la sécurité du souverain. Elle ne lui est donc pas opposée, mais étroitement solidaire⁴. Toutefois pour apporter au Prince un appoint moral effectif, la Religion doit pouvoir en approuver les lois : c'est par là qu'elle est une garantie de bon gouvernement⁵. Mais cette sorte d'« enregistrement » n'aura pas pour résultat de substituer l'autorité de l'Eglise à celle du Principat, éventualité, nous le savons, inadmissible dans la théorie d'Ortes⁶ malgré de fâcheuses mé-

1. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 82 verso princip.).

2. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XVIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 92 verso, princip.).

3. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 82 verso ; chap. XII, f° 88 verso).

4. — « ...colla vera Religione l'autorità di persuasione fù quella che piegò la volontà dei popoli al Sovrano, e assicurò i sovrani dell' obbedienza e dell' amore dei sudditti... » *Della Differ. delle Relig. Catt.*, chap. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 85 recto).

5. — « Questa approvazione della Religione alle leggi del Principato ognun vede quanto imponga freno all'arbitrio del Principato per non opprimer colle leggi i suoi popoli e per prescrivere le leggi conformi alla ragion comune... » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 83 recto). Et plus loin il ajoute : « ...tutte le leggi che riguardano i costumi debbono approvarsi dalla Religione altrimenti non saran esse che una forza che stringe i sudditti lor malgrado... » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 89 verso). Voir encore : chap. XII (*ibid.*, f° 88 recto) ; chap. XVII (*ibid.*, f° 91 verso) ; chap. XVIII (*ibid.*, f° 92 verso).

6. — Il le répète du reste : « ...non può la Religione rimetter nel Principato la sua autorità di persuasione, siccome non può il Principato rimetter nella Religione la sua autorità d'astringere. » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 89 verso).

connaissances de cette nécessité d'interdépendance¹. Ce sera, sans plus, un concours utile dans l'intérêt de la nation², une source certaine de bonheur national³, une application rationnelle des tendances respectives des deux Autorités⁴.

Il s'agit là, bien entendu, des lois civiles ou des actes de gouvernement de portée politique ayant trait aux seules affaires de l'Etat, étrangères aux choses de l'Eglise⁵. Il en serait différemment s'il s'agissait de ce qu'Ortes appelle « les préceptes stables prescrits à tous par l'Eglise », sacrements, pratique des Offices... Dans ce domaine l'autorité de l'Eglise doit être absolue, s'étendre à tous, s'imposer au souverain lui-même⁶. Bien plus son autorité propre de persuasion devra se doubler en quelque sorte à son profit d'une autorité de force capable de contraindre : ainsi le Principat assumerait naturellement la responsabilité des contraintes exercées pour inobservation des préceptes religieux, et qui se conciliaient malaisément, dans leurs rigueurs et leurs excès, avec l'esprit de tolérance et de persuasion dont Ortes se plaît à faire les caractéristiques essentielles de l'Eglise.

La collaboration indispensable de la Religion et du Principat trouverait son expression même dans la Con-

1. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 85 verso).

2. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 83 recto et verso).

3. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 84 verso).

4. — « Il Principato di sua natura è destinato ad astringere ed è la sola forza quella che lo caratterizza, onde non sarà mai possibile che ci persuade. La Religione all'incontro quando sia vera e non al Principato soggetta, è destinata a persuadere ed è la persuasione quella che forma il suo carattere ; laonde non posse mai astringere... » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 84 verso).

5. — *Dell' Autorità di Persuas. e di Forza*, VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 107 verso ; CICOGLIA, *Trattatelli*, p. 52).

6. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 84 recto). Voir aussi : *Dell' Autor. di Persuas.*, VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 108 recto ; CICOGLIA, *Trattatelli*, p. 53).

fession. La Confession ne serait pas seulement une manifestation de foi catholique, mais encore, côté politique et pratique du problème, une aide efficace du principe de Raison au principe de Force, en ce qu'elle contribue d'abord à corriger les fidèles de leurs défauts et les incite, ensuite et surtout, à respecter le pouvoir¹. C'est donc un élément d'influence persuasive que la Religion met au service du Principat, et par quoi se justifie politiquement son existence. Non seulement elle stimule le loyalisme des fidèles vis-à-vis du Prince, mais en les corrigeant de leurs tendances répréhensibles, elle éviterait, dans maintes circonstances, l'intervention répressive du Principat. Elle est donc tout à la fois, un élément de sécurité politique et sociale, une inspiratrice de tolérance bienfaisante dans la nation². Cela devrait lui assurer le respect et la soustraire à toute ingérence extérieure³.

Car Ortes déplore que le Principat, contrairement à ce qui existait aux premiers temps du Christianisme, empiète de plus en plus sur le domaine propre à l'autorité de Raison, et « ferme de force la bouche à la Religion »⁴, au mépris de toute sagesse et de toute prudence⁵ : il ne saurait y avoir collaboration harmonieuse là où il y a subordination. En fait cette subordination de la Religion au Principat aurait été provoquée par le schisme

1. — « I Sovrani... conoscono la Confessione esser quella che assicura loro il dominio de' sudditti perchè... chi è fedele al suo confessore lo è altresì al suo sovrano. » *Della Confessione fra i Cattolici*, II, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 78 recto) ; III (*ibid.*, f° 78 verso).

2. — « ...fra tutte le Religioni io preferisco la Cattolica... come quella nella quale la violenza ha meno di parte, e assicura i Sovrani della fede de'sudditti, essendo la principale premura de' sudditti cattolici la grandezza e l'onore de' Sovrani che dalla grandezza e dell' onore della Religione non può andar mai disgiunta. » *Della Confess. fra i Cattol.*, VI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 79 verso).

3. — *Della Confess. fra i Cattol.*, IV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 79 recto).

4. — *Dell' Autor. di Persuas.*, V (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 107 verso) ; CICOGLA, *Trattatelli*, p. 51).

5. — *Dell' Autor. di Persuas.*, I (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 106 recto) ; CICOGLA, *Trattatelli*, p. 46).

protestant : la religion nouvelle, se soumit au Principat, et renonça volontiers à la pompe extérieure, à son prestige, pour ne demeurer guère qu'« une simple spéculation de l'esprit »¹. Précédent en vérité des plus fâcheux : il incita les souverains catholiques à s'immiscer dans les affaires de l'Eglise, tant en ce qui concerne le temporel² que le spirituel lui-même³. De telle sorte que le Principat, insensiblement, restreignit les richesses de l'Eglise pour la tenir, par des subsides parcimonieusement répartis, dans un état de dépendance propre à lui assurer son obéissance éventuelle⁴.

Ortes ne peut admettre une situation ainsi diminuée. L'Eglise, d'après lui, ne pourrait songer à remplir efficacement son rôle social que si elle est riche, si, par conséquent, elle possède un patrimoine⁵ : nous retrouvons le système exposé dans le traité de la *Religion et du Gouvernement des Peuples*. La Religion, pour s'imposer, doit être riche, car « sans richesse point de respect »⁶ et cette amère vérité de toujours lui apparaît d'autant plus impérative que la foi va diminuant⁷.

1. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 86 verso).

2. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 87 recto). A rapprocher de ce qu'il dit des lieux d'asile instaurés pour les pauvres : *Discorso sull' Economia Nazionale*, XIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 239 recto).

3. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 87 recto, *in fine*, 87 verso, *princip.*).

4. — « ...il Principato fra i Cattolici stessi procuri a' nostri giorni più che ai tempi passati piuttosto la povertà che la ricchezza della Religione... perchè nel Governo de' popoli ci vorrebbe la Religione a sè unita, ma in istesso tempo... conservare ei solo sovr' essa qualche superiorità... » *Dell' Autor. di Persuas.*, VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 108 recto ; CICOGLIA, *Trattatelli*, p. 54). Voir aussi *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 87 verso, 88 recto).

5. — « ...per aver essa — la Religion — un espressione esterna dee posseder beni temporali... ne possa mai la chiesa appellarsi libera quando non possiede beni da quali sussistere indipendentemente dal Principato... » *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 85 verso).

6. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 85 verso).

7. — *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. VIII (*Op. varie*

On voit combien tenace était la volonté d'Ortes de solidariser le Principat et la Religion, par l'adjonction au principe de Force du gouvernement d'un principe indispensable de Raison. Pour s'être trop perdu dans les détails, il paraît avoir vu assez confusément que les religions — plutôt que la Religion proprement dite — ont, du point de vue social, tendance à agir comme force de conservation par cela seul qu'elles expriment l'unité et la puissance des groupements humains. Aussi ne s'est-il guère borné qu'à affirmer, plus qu'il n'a démontré, le rôle politique et social qui pouvait, et devait à son avis, incomber à l'Eglise : c'était évidemment réagir non sans efficacité, si sa doctrine était acceptée, contre les empiètements incessants du Principat dans le domaine exclusif de la Religion. A tout prendre c'est à ce seul point de vue que les trois ouvrages que nous venons d'analyser, et qui s'enchevêtrent si étroitement, méritent d'être retenus pour les intégrer dans le système d'Ortes de la défense de l'Eglise, de ses privilèges, de son indépendance et de son autorité.

§ VII. — RÉFLEXIONS SUR LES MÉMOIRES DE LA COUR DE BERLIN

L'Œuvre politique d'Ortes, nous l'avons vu, est d'une façon générale étroitement liée à son œuvre religieuse. Il est cependant, parmi ses manuscrits, de courtes *Réflexions sur les Mémoires de la Cour de Berlin*¹, où le problème abordé est envisagé au plus strict point de vue politique.

autogr., Marciana, *ibid.*, f° 86 recto). Il ne s'agit du reste que d'une richesse strictement limitée aux besoins de l'Eglise et des pauvres, distinction subtile permettant toutes les justifications (chap. VIII, *ibid.*, f° 85 verso). Dans un chapitre final, non numéroté, Ortes revient une fois de plus sur cette question du temporel, base de l'indépendance de l'Eglise (*Della Differ. della Relig. Catt. (Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 93 verso, 94 recto).

1. — *Riflessioni dimostrative sopra le Memorie quasi dimostrative della Corte di Berlino del 1756. (Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 71 et 72 recto et verso).

Dans ces *Réflexions*, Ortes pose pour principe que la fourberie est nécessaire en politique internationale. L'existence des Etats dépendrait d'elle autant que de la force ¹. Bien plus, elle serait, en quelque sorte, une conséquence logique et indispensable de la force même, à laquelle elle viendrait tout naturellement s'opposer pour en contrebalancer les effets ². Elle apparaîtrait pour ainsi dire comme un élément stabilisateur de l'équilibre entre les peuples : « Sans elle l'équilibre entre les puissances serait rompu et une puissance se trouverait avoir le droit de dominer sa voisine par la force, ce qui est contraire à la raison naturelle » ³.

La fourberie se trouverait ainsi justifiée par la raison d'Etat, puisqu'elle est un élément nécessaire de l'existence nationale ⁴. Si bien que chaque fois qu'un souverain imposerait une paix de violence, celui auquel cette paix serait imposée aurait incontestablement le droit de s'y soustraire, en recourant à la fourberie ⁵. Une seule limite à cette faculté de fraude : la rigoureusement déterminer à la nécessité d'éviter la violence injuste. Elle est, en effet, un mal nécessité par un mal plus grand... Et c'était le moins que pût admettre Ortes dans cette discussion délicate qui s'accommodait malaisément avec ses sentiments de droiture personnelle et son besoin de sincérité tant de fois affirmé.

1. — « Io stabilisco un principio, che la sussistenza d'un Principato dipender dalla misura delle forze proprie moltiplicate nell' *inganno* per difendersi dalle forze dei vicini. » *Rifless. dimostr.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 71 recto).

2. — « Da ciò ne segue che subito che un sovrano è appreso d'essere superiore al vicino colla forza, dà diritto a questo d'usare contro esso tanto più d'inganno quanto la forza di quello è appresa maggiore della forza di questo. » *Rifless. dimostr.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 71 recto).

3. — *Rifless. dimostr.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 71 recto).

4. — C'est une idée que nous retrouverons dans une de ses Tragédies (*Infra*, chap. IV, III, Le Théâtre, p. 279, n. 2).

5. — « ...questo — le plus faible — nel segnar pace medesima acquista tanto diritto e non più per eluderla coll'inganno, quanto gli vien fatto allora di forza per segnarla. » *Rifless. dimostr.* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 71 recto).

D'après ces *Réflexions* toute convention internationale mettant fin à des conflits, n'a guère de chance d'être définitive. Dans chacune il y a forcément un vainqueur qui dictera sa volonté, et, par suite, un vaincu qui s'efforcera, par des moyens qualifiés « politiques » d'éluder les obligations qu'il aura dû consentir. Ce fait, Ortes ne le nie pas. Il n'y aurait, d'après lui, que des « suspensions de guerre ». Et, remarque-t-il, les souverains ne sont pas dupes de ce fait puisque, malgré les paix signées, ils conservent leurs armées...¹. Il est du reste pour le Prince deux seules alternatives : massacrer son voisin dans une guerre déclarée, ou le berner dans cette guerre sournoise et pleine d'embûches, qu'est la paix. Egorger pour n'être pas soi-même égorgé est une loi de nature².

C'est au nom de ces principes qu'Ortes — résidant alors à Vienne — prend parti pour la Maison d'Autriche dont il justifie les efforts tendant à éluder les conséquences du traité de Dresde.

On le voit dans ses *Réflexions sur les Mémoires de la Cour de Berlin*, Ortes se pose en véritable disciple de Machiavel et justifie en fait la diplomatie séculaire de la République qui, faisant preuve tour à tour et suivant les circonstances, d'énergie, de temporisation ou de violence, sut toujours, presque jusqu'à la fin, parfaitement s'adapter aux événements et admirablement unir la force à la duperie pour réaliser ses vastes ambitions ou même ses simples desseins politiques.

1. — « Se si opponesse che con ciò le Paci sarebbero inutili, e non potrebbero chiamarsi che suspensioni di guerra, non si direbbe che quello che i Principi stessi comparvano esser vero col fatto. Giacchè seguite ancora le paci mantengono le Armate cosa che non farebbero se fossero persuasi esser le paci un affare di serietà. » *Rifless. dimostr. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 71 verso)*.

2. — « Per altro non fà torto ai sovrani il dire che sian costretti ad essere o omicidi del vicino colla guerra palese, o traditori di esso colla guerra tacita che si nomina pace. Questo poi è una conseguenza della condizione umana... ed è giustificata dalle necessità di strozzare il compagno quando a giusta ragione, si teme di essere strozzato da lui... » *Rifless. dimostra. (Op. varie autogr., Marciana, ibid., f° 72 verso)*.

CONCLUSION

Tout au long des écrits qu'Ortes a consacrés aux choses de la Philosophie, de la Religion ou de la Politique, à côté de productions qui furent parfois moins des ouvrages mûrement étudiés que des passe-temps agréables¹, à côté de pures et subtiles discussions au plus démonstratives, si besoin était, de la virtuosité de son esprit, on trouve des aperçus originaux, exposés en de solides raisonnements. Certaines de ses démonstrations sur la *Vérité de l'Histoire* par exemple, et nombre d'observations sur le *Calcul de la Valeur des Opinions, des Plaisirs et des Douleurs*, sont caractéristiques à cet égard. Même dans ses traités plus spéculatifs, dans les *Sciences Utiles et Agréables* entre autres, on rencontre des théories ingénieuses et vraies sur le mécanisme de l'acquisition des connaissances, notamment, ou sur le rôle de l'Intelligence et de l'Imagination. Ses *Réflexions* sur le Langage, dont il fait une minutieuse étude critique, sont loin d'être sans intérêt, si les conclusions auxquelles il aboutit demeurent par trop discutables. Même logique, même ardeur de discussion, dans les *Considérations du Philosophe Européen*, sur la vie en société, dont il décrit le processus avec précision et netteté ; même volonté tenace dans l'amoncellement d'arguments et de raisons qu'il échafaude pour justifier la participation politique prétendue nécessaire de la Religion au Gouvernement, qu'il rachète, du reste, par de hardies conceptions sociales qu'au nom de principes philosophiques les plus élevés, il ne craint pas, le premier, du moins à Venise, d'énoncer et de défendre. Il n'est pas jusqu'en diplomatie où il ne nous apparaisse singulièrement moderne... avec sa théorie de la duplicité indispensable... Sans doute il pourrait malaisément supporter un parallèle avec nos Philosophes des

1. — Voir *Supra* (chap. I, p. 40, n. 3), ce qu'il dit au sujet de son *Calcul sur la Valeur des Opinions*.

xvii^e et xviii^e siècles dont nombre de ses idées heurtaient les systèmes et les tendances. Mais on ne peut méconnaître, ni ne pas admirer, la conscience scrupuleuse de ses déductions, qui, à l'occasion, le rapprochèrent singulièrement de nos Encyclopédistes dans un élan généreux d'émancipation et de solidarité humaines.

CHAPITRE IV

L'œuvre littéraire

I. — LA LANGUE ET LE STYLE D'ORTES

I. — Les élégances latines recueillies avec tant de soins par les érudits des xv^e et xvi^e siècles, et dont sa culture était profondément imprégnée, comme un long et intime commerce avec les Anciens, expliquent le constant souci d'Ortes d'écrire avec correction. Jaloux de la pureté de la langue italienne¹, il voulait que le style fût simple, s'il ne fut pas toujours simple en son style². Nous avons vu dans ses *Riflessioni sur les Objets appréhensibles* sa conception personnelle de la philosophie du langage³. Pour ce qui est de la pratique, deux faits dominants sont à retenir : d'abord son habitude d'écrire en italien, non pas dans un but de vulgarisation — seule, nous le savons, une élite restreinte lui importait — mais par volonté réfléchie d'affirmer sa patriotique italianité ; ensuite son hostilité à tout langage maniéré, à toute afféterie dans l'expression, qui le range aux côtés des plus ardents adversaires de l'Académie des Arcades.

On sait, en effet, que le latin, au début du *Settecento*, était encore la langue usuelle de l'Eglise et de l'Université. Philosophes, Physiciens, Mathématiciens, Médecins, Naturalistes, Lettrés et Poètes — sans excepter les fem-

1. — « ...per istudioso che fosse della lingua italiana... » *Rifless. sugli Oggetti apprens.*, chap. XIX, § IV, p. CIII.

2. — *Infra*, p. 193, n. 8.

3. — Chap. III, § IV, *Supra*, p. 129 et suiv.

mes — parlaient et écrivaient latin. Le latin était la langue courante des Congrès. C'est en latin qu'écrivaient Newton, Leibnitz ; que paraissaient les Mémoires des Jésuites de Trévoux, les Recueils des Bollandistes, les Annales de Baronio et de Reynaldi, tous les Commentaires, toutes les Démonstrations, toutes les Dissertations, jusqu'aux Opuscules nombreux traitant des sciences physiques expérimentales. C'est le lien qui unissait la grande famille intellectuelle de l'Europe savante.

Ortes, du reste, sacrifia lui aussi à l'usage. Il utilisa le latin notamment dans des Démonstrations mathématiques¹ et dans quelques ouvrages d'importance secondaire qu'il écrivit dans sa jeunesse². Mais bientôt, dans sa dévotion au *dolce stil nuovo*, il n'écrivit plus qu'en italien, suivant ainsi les traces chères de Guido Grandi, à qui, dans son *Eloge*, il reconnaît, entre autres supériorités sur les Mathématiciens ses contemporains, celle de parler une langue vivante pour être compris de tous sans l'intermédiaire obligé des traducteurs ou des scolastiques³.

A tant louer son Maître de se montrer sobre et de ne pas tomber dans le goût emphatique de l'époque, on comprend qu'il fût du nombre des polémistes et des écrivains qui s'affirmèrent partisans vigoureux d'une langue claire, précise et vraiment italienne pour toute la péninsule. Pour avoir aussi, par une étude des meilleurs auteurs

1. — Voir *Supra*, chap. II, II, p. 70, n. 3.

2. — Nous citerons, par exemple, son *Compendio delle Vite di Papi*, écrit peu après 1729 ; et son *Età del Mondo*, deux feuillets écrits à Pise, le 9 octobre 1736, sorte de chronologie de la naissance d'Adam à celle de Jésus-Christ, divisée en six parties : I. — De la naissance de Seth au Déluge ; II. — De la naissance d'Arpharad jusqu'à l'allée d'Abraham en Canané ; III. — De la naissance d'Isaac à la fuite d'Egypte ; IV. — De la fuite d'Egypte à l'édification du Temple ; V. — De l'édification du Temple à Cyrus ; VI. — De Cyrus à Jésus-Christ. (Voir *Studi vari autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 47 et 48 recto et verso).

3. — Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de se plaindre, dans une boutade, que ses livres scientifiques fussent écrits en langue courante, ce qui avait pour résultat de « mettre la science à la portée de la pègre... » Voir LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la scienza econ. al suo tempo*, p. 52.

italiens et français, pu apprécier leurs mérites respectifs, il n'est pas surprenant qu'Ortes, tirant profit de leurs qualités, s'efforçant d'éviter leurs défauts, affirme de telles tendances.

Il est, en effet, dans ses Manuscrits ¹, une série d'observations sur un certain nombre des plus grands prosateurs ou poètes dont s'honorent à juste titre les littératures italienne et française. Et son jugement sur les uns et les autres, démontre à l'évidence la sûreté de son goût. Nous n'en retiendrons que quelques-uns.

Il qualifie Pétrarque d'« incomparable pour la douceur de l'expression et pour la passion, mais sans artifices et de pensée limitée » ². Il en rapproche ceux qui s'en inspirent, et, de façon plus ou moins heureuse, cherchèrent à l'imiter. C'est ainsi que Politien lui paraît « plus régulier et plus parfait » ³; Bembo son égal dans le style mais « plus élégant dans ses penses » ⁴; et Benedetto Tasso — père de Torquato ⁵ — « gracieux en même temps que grave, abondant et original » ⁶. Quant à Casa, il lui reconnaît toute la légèreté de son modèle, unie à « une sévérité convenable et à un bonheur hardi » ⁷. Costanzo lui semble, par contre, « plus justement raisonneur et plus que quiconque éclatant » ⁸.

1. — *Studi varii autografi* (Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^{os} 38 à 40, recto et verso).

2. — *Studi varii autogr.*, (Marciana, *ibid.*, f^o 38 recto).

3. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

4. — Ortes fait à ce sujet un court mais intéressant parallèle entre Pétrarque et Bembo. Bembo adopta la manière de Pétrarque pour décrire les amours, mais avec plus de noblesse, plus de majesté, plus d'ampleur dans les penses et plus de soin dans le style. Pour les autres pétrarquaisants, Ortes les juge inférieurs, par exemple Bovignare, Castiglione, Marmita, Sarabosso, Givoli, Ant. Girardi, Muzio, Manzrini, Salvajo, Speroni, Domenichi, Acciaïoli, Bened. Dall' Uva, Schiaperato, Lodov. Martelli, Pietro Gradenigo, Lodov. Paterno, Gabr. Fiamma... *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*, f^o 38 verso).

5. — Il qualifie Torquato Tasso de « magnifique, moral et philosophique. » *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*, f^o 39 verso).

6. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*, f^o 39 recto).

7. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

8. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*, f^o 39 verso, princip.).

A côté de ces émules du poète des *Rime*, Ortes en énumère quelques autres sur lesquels il porte, en passant, un jugement lapidaire : Marini est « admirable et unique pour l'harmonie et l'imagination »¹; Chiachera « le premier lyrique pour célébrer les louanges des héros »²; Tessi « magnifique et noble »³; Achillini « excessif dans les créations imaginaires, les allusions puériles, les mensonges impropres »⁴; Mazzi « un remarquable moraliste »⁵; Flicaja « un bon lyrique »⁶; Guidi « un merveilleux pindarisant »⁷; Marchetti « un excellent styliste »⁸... Il cite en outre un assez grand nombre de « bons poètes »⁹.

Il n'avait pas une connaissance moindre de la littérature française, chose courante dans l'Italie du *Settecento*¹⁰. Son *Catalogue des meilleurs auteurs français*

1. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

2. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

3. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

4. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

5. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*). f° 40 recto).

6. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

7. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

8. — *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*).

9. — Parmi les quarante-cinq poètes qu'il énumère, on peut mentionner Bernardoni, Pierjac. Martello, Maffei, Leonio, Manfredi, Zappi, Casaregi, Francesc. Zanotti, Algarotti, Gianant, Volpi, Grassi, Metastasio, Frugoni, Rolli, Leprotti, Bedari, Costa, Ghedini... *Studi varii autogr.* (Marciana, *ibid.*, f° 40 recto et verso).

10. — Cesarotti parlant des langues étrangères ajoutait, en effet : « ...le quali ai tempi nostri rapporto all'italiana si riducono alla sola francese, ch'è appunto la sola universalmente nota, e addimesticata coll' Italia. » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. III (*Opere*, t. I, p. 147). Et plus loin : « La lingua francese è ormai comunissima a tutta l'Italia : non v'è persona un poco educata a cui non sia familiare, e pressochè naturale... » *Ibid.*, p. 149. Rappelons que Vico, tout en reconnaissant à la langue française la prédominance en Europe, la déclarait, contrairement à l'italien, rebelle à la poésie et à l'éloquence, impuissante au sublime, mais, par contre, très apte aux petits détails, et, par son abondance de mots abstraits, propre au genre didactique. Voir B. CROCE, *La Filos. di G. B. Vico* (Traduct. H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin), XIX, Vico contre les tendances de la culture de son époque, p. 254. — Sur la diffusion de la Langue française en Italie à la fin du XVII^e siècle et dans

en prose pour faire connaître le progrès de la Langue en est la preuve évidente². Il y embrasse une période allant de la fin du xiv^e siècle au commencement du xviii^e, d'Alain Chartier à Racine. Et ce sont, en vérité, les meilleurs de nos auteurs qu'il consacre d'une épithète juste et brève. Pour lui, notamment, Alain Chartier est « élégant »³; Philippe de Commines un « auteur correct et simple »⁴; Despérier un écrivain de « style pur »⁵, et plus encore Amyot⁶, Nicole⁷. Marguerite de Valois « eut le mérite d'écrire l'*Heptaméron* sans afféterie »⁸. Rabelais lui paraît « parfaitement connaître le royaume »⁹, et Calvin « original » et méritoire par « beaucoup de belles expressions »¹⁰. Il trouve la *Satire*

la première moitié du xviii^e, voir G. MAUGAIN, *Etude sur l'Evolut. intellect. de l'Italie*, part. III, chap. V, p. 354 et suiv.

1. — *Catalogo de' migliori autori francesi in prosa per far conoscer il progresso della lingua*. (*Studi varii autogr.*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 51 à 56 recto et verso). Il convient de remarquer que ce catalogue ne comprend pas que des prosateurs. Ortes dit à ce sujet : « questi sono i migliori prosatori francesi non computandosi i poeti che sono gli autori del Romanzo della Rosa, Guillaume de Cortis e Jean de Mun, Villon, Coquillart, Marot, Mellin de Saint-Gelais, Desporte, Bertaut, Malherbe, Boileau et Racine, eccellenti autori di lingua per i loro rispettivi secoli ». Et il ajoute avec sa prudence habituelle : « Non si pretende che questi siano soli buoni scrittori. » *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 54 verso).

2. — Ortes ne pouvait, en effet, demeurer indifférent à la véhémence polémique que suscita en Italie, à la fin du xvii^e et au début du xviii^e siècles les attaques d'un certain nombre d'écrivains français — Rapin, Bouhours, Boileau, Baillet, entre autres — (Voir G. MAUGAIN, *Etude sur l'Evolut. intellect. de l'Italie*, part. III, chap. II, p. 253 et suiv.). Pour bien juger la question, il est naturel qu'il cherchât à comparer les auteurs français et italiens, d'où, certainement, cette analyse sommaire, mais exacte, des uns et des autres.

3. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 51 recto).

4. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*,).

5. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*,).

6. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 51 verso).

7. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 53 recto).

8. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 51 recto).

9. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f^o 51 verso).

10. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*,).

Ménippée composée avec « naturel et esprit »¹; le style du cardinal du Perron « puissant »², celui de du Vair élevé et grave »³. Il estime que d'Urfé fut heureux dans l'*Astrée*, si ses vers ne valent rien⁴. Il rend hommage au talent d'historien d'Hardouin de Péréfixe⁵. Il tient La Bruyère pour un critique « vif, ingénieux et parfois hardi »⁶, Bossuet pour un écrivain de « style pur et soutenu »⁷, Bourdaloue pour « majestueux, puissant et noble »⁸, et La Fontaine pour un poète excellent au style « châtié et exact »⁹.

A son estime, Madame Dacier a de la « légèreté » et de l'« originalité »¹⁰, Fléchier de la « noblesse » et de l'« éloquence »¹¹. Il juge Péliisson honorable¹², rend hommage à Patru pour ses *Plaidoyers* qui sont parfaits « pour écrire français »¹³. La *Princesse de Clèves* lui semble un ouvrage excellent : « le premier volume est très beau et le second encore meilleur »¹⁴, et *Télémaque* « un modèle pour la prose poétique, au style magnifique et net »¹⁵. Despréaux ne lui paraît pas sans mérites¹⁶, ni Malherbe — malgré « quelques termes populaires et triviaux » — sans qualités propres à mettre « en valeur la langue »¹⁷. Il loue Vaugelas pour ses *Remarques sur la Langue française*¹⁸,

1. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
2. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
3. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
4. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f°52 recto).
5. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
6. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
7. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 52 verso).
8. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 53 recto).
9. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 53 verso).
10. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 52 verso).
11. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
12. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 55 recto).
13. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 54 recto).
14. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
15. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 55 verso).
16. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).
17. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 56 recto).
18. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).

et Guez de Balzac pour sa « clarté, son élégance, son harmonie »¹. Bien que parfois négligé, Voiture lui plaît pour ses *Lettres*². Mais avant Balzac, trop étudié, et Voiture, trop affecté, il place Bussy-Rabutin, le premier Epistolier français³. Il vante les auteurs de la *Logique de Port-Royal*⁴, l'originalité de Saint-Evremond qui n'est cependant point à ses yeux sans défauts⁵, le style vif et spirituel de la Chapelle⁶. Pour Racine, il ne parle que des *Lettres* contre Messieurs de Port-Royal : il les déclare « ingénieuses et gracieuses »⁷...

II. — Examinons maintenant le style d'Ortes.

Ortes se défend de pratiquer le langage scolastique ou philosophique, et prétend écrire avec naturel et simplicité⁸. Il affirme d'ailleurs s'être imposé, à cet égard, une façon personnelle de rédiger comme de penser, choisissant soigneusement les termes, les expressions⁹, les périodes, la ponctuation même¹⁰. Aussi, recommandait-il à Michele Ciani, au sujet de la *troncatura* des dernières voyelles des mots et des noms — dont les Toscans étaient à son avis trop avares — de s'en tenir rigoureusement au

1. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).

2. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).

3. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 53 verso).

4. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*, f° 56 verso).

5. — *Catalogo*, Marciana, *ibid.*).

6. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).

7. — *Catalogo* (Marciana, *ibid.*).

8. — « Dico le cose mie semplicemente.

E non affetto il favellar toscano. », diceva non so qual uomo. E lo stesso posso dir io e aggiungere :

« E non ostento il favellar politico,

E non abuso il favellar scolastico.

E abborro ogni altro favellar sofistico ». *Lettere sulla Relig. e il Govern.*, Lett. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 286).

9. — Voir par exemple la lettre qu'il écrivit à Michele Ciani pour corriger une expression impropre : Lett. XL, de Venise, 24 juillet 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 438).

10. — « Io non soglio in ortografia valermi mai dei due punti, usando invece di quelli un punto e virgola con lettera seguente majuscola come dopo un punto fermo. » Lett. XXII, à Ciani, de Venise, 20 mai 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 381).

manuscrit¹. Il poussait la minutie très loin à cet égard. Amoureux de la musicalité de la langue italienne, il recherchait dans la disposition des accents, dans l'élision de mots, une sonorité plus marquée, une harmonie « plus agréable à l'oreille »². Car l'harmonie est pour lui primordiale³.

Mais s'il eut la juste passion de la pureté de sa langue, le souci de la forme — à tel point que Lampertico, qui n'est cependant pas indulgent, lui doit reconnaître quelques mérites⁴ — il n'alla pas, contrairement aux Arcadiens, jusqu'à lui sacrifier la richesse des idées et la force du raisonnement. Il pouvait faire siennes les paroles qu'adressait Parini au P. Onofrio Branda, barnabite milanais, à qui il reprochait d'écrire pédantesquement : « La vérité est la fin à laquelle doit tendre l'homme de Lettres ; la véritable éloquence... tient dans la forces des raisons et la beauté des pensées... »⁵.

L'affectation sous toutes ses formes, et notamment littéraire, l'exaspérait. Pour lui, comme pour les fidèles du *Caffè*⁶, la langue est un moyen. Elle doit se renouve-

1. — « Quanto però al troncar le ultime vocali nei verbi o nomi mi sarà caro che si stia al manoscritto... » Lett. XVIII, de Venise, 3 juin 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 383).

2. — « Io considero questo troncar le vocali come uno de' migliori pregi di nostra lingua italiana sopra le altre ; perchè fatto esso a proposito, si rende con ciò il periodo più risonante e per la portatura della voce e la disposizion degli accenti più armonico e più grato all'orecchio. » Lett. XVIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*)

3. — C'est ainsi qu'en 1781, lorsque Herschel découvrit une planète, Ortes se plaignit de ce que l'on donnât aux astres des noms difficiles à prononcer et non de beaux noms comme le faisaient les Anciens (Voir LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 52).

4. — « L'infelicissimo verseggiare dell'Ortes non lo faccia credere tuttavia uno scrittore insipido ed incolto ; qualche cura della lingua e dello stile non può negargli. » (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 51).

5. — T. CONCARI, *Il Settecento*, chap. VIII, Rinnovamento della lirica e della satira (*Storia letter. d'Ital.*, t. VIII, p. 345).

6. — Dans une lettre du 15 décembre 1761, Verri dit à ce sujet : « Il pedantismo ha fatto uggiosa la scuola, contristato con l'erudizione indigesta e l'adorazione dell'arcaismo la genia-

ler, parce qu'elle évolue avec les mœurs. Les néologismes deviennent un jour classiques, et telles expressions qui faisaient image à une époque, ne feront, plus tard, la moindre impression sur les esprits¹. Tant il est vrai que chaque siècle a sa façon de penser, d'écrire ou de parler, et que les langues sont dans un perpétuel devenir². Et ce sont là, nous l'avons vu³, idées chères à Cesarotti⁴.

Ainsi, pour Ortes, le discours n'est point une simple question de mots — et son sentiment sur l'orateur est caractéristique à cet égard⁵ — mais, avant tout, un ensemble complexe de sentiments et d'idées. On comprend, par suite, qu'il s'accommodât malaisément du manque de naturel de l'*Arcadia*, approuvât, au contraire, de cœur et d'esprit, l'ardent Baretti fustigeant de ses sarcasmes cruels ceux qu'il appelait dédaigneusement les « eunu-

lità della creazione artistica, e ora con lo spirito curiale, cavilloso, obliguo, ha confuso ogni ordine di cognizioni con una teologia intollerante; trasformato il governo in una repubblica di togati ombrosi, arcigni, che riguardano l'industria, le scienze e il coraggio di pensare come un principio di ribellione. » (Voir sur le *Caffè* et ses tendances, l'ouvrage de M. EUGÈNE BOUVY, *Le Comte Pietro Verri*, Paris 1889).

1. — « ...mentre coll' introdurvi nuove lingue e nuovi costumi non può negarsi che le lingue e i costumi antichi non si perdano del tutto, e che quelle espressioni che destavano alcune immagini e facevano certe impressioni a' tempi antichi nelle menti umane d'allora non destino immagini e non faciano impressioni diverse nelle menti umane d'un tempo di lingua e di costume notabilmente da quelli diverso, onde quel che non era contraddittorio a quel tempo possa talvolta parerlo a molti secoli dopo. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IX, du 3 février 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 91).

2. — « Questo apprendere le maniere, i costumi e gli affari antichi colle idee de' moderni fa che in effetto quel che fù scritto dagli antichi... sia stato appreso diversamente ne' secoli posteriori di lingue e costumi diversi... » Lett. IX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 92). Voir *Supra*, chap. III, § IV, p. 135 et suiv.

3. — Cf. *Supra*, chap. III, § IV, p. 135 et n. 6.

4. — Cesarotti concluait du reste : « ...la lingua scritta dee aver per base l'uso, per consigliere l'esempio, e per direttrice la ragione... » *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. I (*Opere*, t. I, p. 35). Cela était loin de la faire dépendre de ce qu'il appelait avec quelque dédain le « Tribunal des Grammairiens » (*Ibid.* p. 34).

5. — *Supra*, chap. III, § IV, p. 142 et aux notes.

ques » et s'embrigadât, pour la restauration des Lettres italiennes, parmi ceux qui luttèrent le mieux contre la *gran fanciullagine* du Siècle¹.

1. — Bien que ce soit question familière à tous les italianisants, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici brièvement le rôle, l'influence et les tendances de l'*Arcadia* au cours du *Settecento*. Pour répondre à la ferveur intellectuelle de la seconde moitié du xviii^e siècle, les gazettes italiennes, trop souvent éphémères, les réunions privées, les Académies particulières étaient notoirement insuffisantes. Il vint alors à l'idée de quelques bons esprits de fonder une grande association littéraire pour rayonner sur l'Italie entière et régir le style, comme la *Crusca*, à Florence, régissait la langue. C'est ainsi que, sous la haute protection du Pape Innocent II, l'*Arcadia* fut créée à Rome, l'an 1690. Elle se développa d'abord rapidement et compta parmi ses membres Clément XI, qui venait de ceindre la tiare ; la reine de Pologne, son fils ; les princes de Bavière, de Toscane, de Parme ; le duc de la Mirandola ; quarante-six cardinaux ; des centaines d'évêques, d'archevêques, de prélats ; toute la noblesse italienne et celle d'outre-Alpes. Mais cette réaction originelle contre la rudesse du *Seicento* tourna vite à l'exagération.

Il ne suffit pas, en effet, de combattre le mauvais goût dans les mots. Il faut encore le bannir des idées. Or, le meilleur moyen de réagir contre des idées fâcheuses est de leur en substituer de nouvelles, préférables. A cet égard, l'*Arcadia* faillit à la tâche entreprise. Elle porta tous ses efforts sur les vocables. Elle remit en honneur la poésie idyllique de Théocrite et, avec elle, toute la mollesse et la mièvrerie d'expression, caractéristiques de la vieille société italienne. Elle provoqua, sans plus, un dilettantisme facile ; imagina des thèmes et des motifs impersonnels et collectifs ; édicta des canons que personne n'osait contredire. Il en résulta l'uniformité de la pensée, du style, des mots, preuve d'indigence et d'infériorité. Avec les plus louables intentions, elle exténua l'Art en pastorales sans couleur. Elle instaura la pédanterie. Elle fut hostile à toute nouveauté. Elle se cantonna dans les images classiques. Les déités, les bois, les fleuves, la Mythologie entière connurent une vogue aveugle, exclusive de progrès et d'indépendance. L'imitation fut reine. Elle suffisait à tout et tenait lieu de tout. Métrique et mémoire, ou mieux mémoire et métrique, voilà les vraies — et les seules — qualités du poète arcadien. La fantaisie créatrice est tarie, mais demeure une esthétique traditionnelle et immuable. La veine artistique n'est plus générosité, ardeur, force, liberté, mais formalisme, correction, minutie. C'est le triomphe de l'artificiel, même dans les paysages dont la solitude et le silence, devenus à la mode comme au temps d'Horace — *Amat nemus et fugit Urbem* — sont décrits avec les clichés habituels sur les bosquets, les sources, les troupeaux, le son des cloches, les chants de voix alternées... Aussi, après une période de vie intense, l'*Arcadia*, dès 1725, déclina. Le classicisme de Parini et de Monti rejetait des Lettres italiennes sa virtuosité harmonieuse et languide. Et ni Rolli,

Adversaire de l'*Arcadia*, Ortes ne l'était pas moins de l'Académie de la *Crusca*, comme du reste des Académies en général¹, si nombreuses en Italie au XVIII^e siècle, non point parce qu'elles étaient dépourvues de toute utilité², mais parce qu'elles avaient trop tendance à aduler leurs généreux Mécènes³. Sa théorie, si rationnelle, de l'évolution des langues ne pouvait guère, en effet, se concilier avec les règles impératives de la *Crusca*⁴.

ni Métastasio, ni Frugoni, ni Algarotti, ni Bettinelli ne purent éviter cette issue. Au surplus, sur la fondation, le but et les progrès de l'*Arcadia*, voir : l'*Arcadia del canonico Gio Maria Crescimbeni, custode della medesima Arcadia di nuovo ampliata e pubblicata*, in Roma 1711 ; l'*Arcadia* de Morei, dans *Le Tre Arcadie, ovvero Accademie Pastorali di Messer Jacopo Sannazzaro, del canonico B. Menzini, del sig. Abate Michele Giuseppe Morei*, raccolte per la prima volta, Venezia 1745 ; plusieurs opuscules réunis à la suite de l'ouvrage de Crescimbeni *La Bellezza della volgar Poesia*, in Venezia MDCCXXX.

1. — Sur les Académies agraires, voir LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 171 et suiv.

2. — « ...le Accademie son utili per congregare i Letterati affinché si riconoscan fra loro, e in tal guisa sian riconosciuti della nazione e sian ad essa utili... » *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XXII (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 266 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 289).

3. — « ...nelle presenti Accademie di Letterati, il cui studio principale è quello di adulare i loro Mecenati anche ne' lor difetti per ritrarne maggiori pensioni, ed essere pure per ciò che per esse non si consegua l'effetto suddetto di rendersi le scienze più rispettabili al popolo e più utili alla nazione. » *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XXII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 266 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 290).

4. — Les grands écrivains italiens du XV^e siècle, comme Dante, Pétrarque, Boccace, étaient Toscans. Au XVI^e siècle, le Cardinal Bembo, latiniste de beau talent et italianisant aussi pur que les Maîtres du siècle précédent, soutient que la perfection de la langue italienne réside dans ce qu'il appelle la *toscanità*. Cette théorie, combattue par Balthazar Castiglione et Machiavel — ce dernier se plaçant au point de vue florentin — prévalut. Florence fut alors considérée comme le berceau de la langue italienne, et l'*Accademia della Crusca* fondée. Elle exerça, désormais, une véritable tyrannie sur la langue. Au XVIII^e siècle, la lutte reprit. Gravina, fondateur de l'Académie des Arcades, protesta contre la prédominance imposée du Toscan. Girolamo Gigli suit son exemple. Reprochant aux florentins « de tenir boutique de la langue et de forcer les autres à acheter du pain moisi

Par ces remarques d'ensemble on comprendra mieux la place, modeste peut-être, mais effective, qui revient à Ortes dans le perfectionnement de la langue italienne. Il s'est toujours efforcé de suivre scrupuleusement les principes que nous venons d'exposer. C'est à eux, du reste, qu'il doit ces qualités réelles que nous rencontrons dans ses écrits, qu'ils soient scientifiques, philosophiques, économiques, historiques, juridiques¹ ou plus spécialement littéraires. Partout il s'exprime avec clarté. Parfois sa démonstration est lente, pénible, mais, à bien prendre, ce n'est pas tant affaire d'exposition et de termes, qu'exigence d'idées et de raisonnement. C'est cela qui rend son « mélange » malaisé à digérer². D'ailleurs, dans ses ouvra-

tandis qu'ils ont à vivre largement chez eux », il oppose à la Crusca le *Vocabolario catheriniano* — de Catherine de Sienne — qui fut brûlé par le bourreau. Le branle est donné. Le *Caffè*, à Milan, sape l'autorité de la Crusca. Bettinelli et Algarotti mènent à leur tour le combat. Cesarotti, avec son *Essai de la Philosophie des Langues* (1785) invoque l'autorité de du Bellay et de Montaigne pour défendre l'évolution linguistique, et formule son fameux axiome : *A cose nuove, parole nuove*. Voir, au surplus, *Saggio sulla Filos. delle Lingue*, part. IV (*Opere*, t. I, p. 199 et suiv.). Sa tendance, comme il le précise dans sa Lettre au Comte Nاپione est, en effet, « di toglier la lingua al despotismo dell' autorità, e ai capricci della moda e dell' uso, per metterla sotto il governo legittimo della ragione e del gusto... » (*Opere*, t. I, p. 291). Cf. également le *Saggio sulla Filosofia del Gusto all' Arcadia di Roma*, (*Opere*, t. I, p. 301 et suiv.). Baretti lui-même prend part à la querelle. Voir *Discussioni letterarie*, §§ IV, V, VI, *La Frusta letteraria e scritti di Giuseppe Baretti*, vol. II, p. 360 et suiv.

1. — Les conceptions juridiques d'Ortes, éparées dans son œuvre sont trop peu coordonnées, et surtout trop peu importantes pour justifier une étude spéciale. Indiquons simplement qu'il considèrerait le raisonnement comme la condition essentielle de la responsabilité ; qu'il était partisan de la diversification des lois suivant les climats et les races (*Rifless. sulla Popolaz.*, chap. VI, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 47 *in fine* et 48 ; Chap. XI, *ibid.*, p. 75 et suiv.). Dans une Lettre à Ciani, il indique la façon, à son avis la meilleure, de terminer « sûrement, rapidement et économiquement » les procès : c'est de recourir aux cas de conscience. Mieux vaudrait, d'après lui, recourir à un théologien qu'à une foule de procéduriers qui pillent le plaideur. Il reconnaît, toutefois, que ce procédé n'est guère de pratique courante. Lett. XXXVI, du 28 février 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 427 et 428).

2. — *Supra*, chap. I, II, p. 32 et n. 1.

ges démonstratifs de systèmes originaux ou de conceptions particulières, il emploie volontiers des formules heureuses, imagées, qui souvent paraissent inattendues dans d'aussi sévères traités. Nous avons eu l'occasion d'en signaler déjà quelques-unes¹. On en trouve, notamment, dans la plus ardue peut-être de ses productions, toute hérissée d'arguments métaphysiques, ses *Riflessioni sur les Objets appréhensibles*. C'est ainsi que pour indiquer l'impossibilité de connaître les innombrables lois du mouvement il parle « de mesurer l'infini avec un empan, ou de faire entrer tout l'océan dans un verre »² ; qu'il compare l'entêtement de certains à vouloir que l'apparent l'emporte sur le réel, à l'espoir « de troubler le cours du soleil par un coup de canon »³. D'autres fois, ce sont des images séduisantes : quand il dépeint « la vie caduque qui va derrière le temps, infatigable et éternel »⁴ ; quand il met en garde contre le danger de « divaguer, emporté par les chevaux ardents de l'imagination »⁵. Et l'on pourrait multiplier les exemples. Mais si, négligeant ses traités scientifiques et spéculatifs, où s'est d'ailleurs affirmée, avec une maîtrise incontestable, son intelligence pénétrante, on veut se bien rendre compte de sa « manière », il faut parcourir sa correspondance⁶. C'est là que s'affirme, avec ses qualités de cœur et d'esprit, le charme de son style élégant et net, sans mots recherchés, union heureuse de classicisme rigoureux et de séduisante

1. — *Supra*, chap. I, II, p. 59 et suiv.

2. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. II, § III, p. VIII.

3. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XVIII, § V, *in fine*, P. C.

4. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. X, § III, p. LII.

5. — *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XII, § II, p. LXII.

6. — La correspondance d'Ortes fût extrêmement abondante. Outre celles que nous avons déjà citées, ou que nous signalerons par la suite, elle comprend des Lettres écrites de 1733 à 1736 au P. Calogera et au P. Costadoni qui figurent aux manuscrits possédés jadis par Lorenzo Antonio da Ponte ; un *Epistolario* comptant 104 feuillets dont les lettres, au nombre de 720, s'étendent du 26 août 1758 au 30 décembre 1786. Ce sont là de simples Lettres familières qui n'intéressent en rien l'œuvre d'Ortes. Voir sur ce point CROGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes, Elenco delle Opere manosc.*, p. 39, 40 et suivantes.

souplesse. Et c'était d'autant plus louable en vérité que l'influence de l'*Arcadia* n'avait pas, à beaucoup près, complètement disparu.

L'œuvre littéraire proprement dite d'Ortes, comprend une partie poétique, avec les *Lamentations de Jérémie*, et les *Sonnets*, à laquelle nous rattacherons son *Essai sur la Philosophie des Anciens exposé en vers pour la Musique*; et une partie dramatique, les *Drammi per Musica*, qui constitue son Théâtre, dont nous retiendrons trois tragédies sur les quatre qu'il a laissées¹. Enfin, nous rapporterons son récit charmant de la *Fable de Psyché*.

II. — LA POESIE

I. — LES LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE PROPHÈTE

I. — Le poème des *Lamentations de Jérémie*² est écrit en *versi sciolti*, fort usités au XVIII^e siècle³, non rimés et hendécasyllabes, correspondant à nos vers français de dix pieds, le onzième pied comprenant la syllabe muette finale⁴. Ces sortes de « Lamentations » étaient très à la

1. — Nous donnerons cependant une analyse succincte de la quatrième — *Manlius Capitolinus* — (*Infra*, p. 287, n. 3).

2. — *I Treni di Geremia Profeta, ridotti in versi italiani*. (*Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 210 à 219, recto et verso). Le folio 220 porte, de la main d'Ortes, la mention : « *Dal mio studio in Calle del Carro, in dì 9 Agosto 1751* ». Ce serait donc une exception à ce qu'il dit dans son *Avis au Lecteur* précédant ses *Sonnets*, où il affirme que tous ses vers auraient été écrits avant 1750. (Voir *Infra*, II, p. 210, n. 4). Ce poème compte 552 vers divisés en cinq chapitres. Le chapitre I (f^o 210 recto à 212 recto) compte 136 vers; le chapitre II (f^o 212 verso à 214 recto) 125 vers; le chapitre III (f^o 214 verso à 216 verso) 134 vers; le chapitre IV (f^o 217 recto à 218 verso) 97 vers; le chapitre V qui porte le titre : *Orazione di Geremia Profeta* (f^o 219 recto et verso) 60 vers.

3. — En 1758 était publié à Venise les *Versi sciolti di tre eccellenti moderni scrittori*.

4. — La césure des hendécasyllabes italiens se place non seulement après le quatrième pied comme en français, mais après le sixième *ad libitum*. La syllabe précédant la césure est toujours fortement accentuée. L'hendécasyllabe est le vers de

mode en Italie dans la deuxième moitié du *Settecento*¹. Ortes semble, du reste, avoir réalisé dans ses *Treni* moins une œuvre poétique qu'un écrit politique lui permettant d'exalter ses rancœurs et ses regrets de la décadence de Venise.

On ne peut, en effet, n'être pas frappé de certains rapprochements surtout quand on connaît les sentiments d'Ortes, sa fierté du passé de la Dominante, son attachement à sa Patrie, l'immense contraste qui existait entre ses idées et celles de la société vénitienne frivole et dissipée de son temps.

C'est ainsi que les premiers vers révèlent son amertume profonde. Venise, comme la Jérusalem du Prophète, « jadis pleine de peuples et de richesses », gît repliée sur elle-même. Comme Jérusalem, elle a naguère « imposé sa seigneurie puissante sur maintes provinces »². Et l'on comprend que ce passé d'orgueil et de force comparé à la situation diminuée présente provoque le désespoir d'Ortes, sinon de Venise qui s'accommodait parfaitement, dans les plaisirs d'une décadence dissipée, de ne connaître plus que « des jours de calamité » et « l'universel massacre de ses antiques espérances »³.

la *Divina Commedia*, du *Rolando Furioso*, de la *Gerusalemme Liberata*. Toutefois, dans les poèmes classiques, les vers sont rimés.

1. — C'est ainsi que Visconti Carlo publia deux ouvrages à ce sujet : *Treni sive Lamentationes et Oratio ac Prophetia Jeremiæ Profetæ justa sensum ad litteram ex variis Expositoribus illustratæ usque ad caput XVI* ; — *Li Treni, ossia Lamentazioni di Geremia coll' orazione tradotta in italiano ad litteram del medesimo*, 1774.

2. — Come in se stessa abbandonata siede
Una Città già si fornita un giorno
Di Genti e di dovizia. Essa che leggi
Ai Popoli dettò giace siccome
Vedova sconsolata. Essa che tenne
Sù più Provincie Signoria potente
E' ligia altrui... *Treni di Gerem. Profeta*, chap. I, 1, II
(*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 recto). Voir *Infra*, p. 203, n. 2.

3. — ...non ebbe in mente
Che di calamitosi, e che l'eccidio
Universal di sue speranze antiche. *Treni di Geremia*, chap. I, VII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).

Au long du poème, on retrouve cette tendance, soit qu'Ortes déplore l'absence de chefs courageux¹ qui enhardit les ennemis², soit qu'il flétrisse la bassesse commune se dissimulant mal sous « la flatterie d'un honneur mensonger »³, soit qu'il oppose la fierté primitive à « l'abîme de vilénie » du moment⁴, toutes choses qui méritent le malheur⁵. Et, comme le Prophète devant les ruines de Sion, l'on conçoit qu'il demeure accablé, qu'un tel destin lui gonfle la poitrine de douloureux soupirs, fasse couler de ses yeux des « fontaines de larmes »⁶, et lui emplisse le cœur d'amertume⁷.

C'est bien à Venise que songe le poète lorsqu'il parle de « cette Cité, siège du véritable honneur, joie et ma-

1. — ...I prodi Duci
Preser sembianza di disperso gregge
Sulla traccia de' pascoli, e son iti
Spogliati d'ogni insegna di fortezza... *Treni di Geremia*,
chap. I, vi, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).
2. — In sul vedere a segno tal ridotte
Le sue Gentì, e ogni via chiusa di scampo,
Gli emoli arditi in lei fisse le ciglia... *Treni de Geremia*,
chap. I, vii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).
3. — Con la lusinga di mentito onore
Ti deluse e s'infinse a tua viltade. *Treni di Geremia*,
chap. II, xiv, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 213 verso).
4. — Vedi Signor, dal primo onore, in quale
Abisso di viltà mi trovo immersa. *Treni di Geremia*,
chap. I, xi (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 213 recto).
5. — Ma poichè errò con detestando errore
Perciò soggiacque a sì funesta sorte. *Treni di Geremia*,
chap. I, viii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso). Et plus loin :
Ma quel giusto rigor che oltre misura
In Dio preval, da me fù stimolato. *Treni di Geremia*,
chap. I, xviii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 verso).
6. — Perciò traggo dal fianco alti sospiri.
E mandan gli occhi miei fonti di pianto... *Treni di Geremia*,
chap. I, xvi, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 verso).
7. — In me stessa il mio cor naufraga e pere :
Che d'amarezza son ripiena. *Treni di Geremia*,
chap. I, xx, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 212 recto).
Gli occhi miei stanchi son mancati al pianto
Si conturbò l'interno, il cor si sparse... *Treni di Geremia*,
chap. II, xi, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 213 recto).

jesté de l'Univers »¹, et aux Vénitiens quand « ceints autrefois d'or », il les dépeint allant désormais « méprisés comme de fragiles simulacres d'argile qu'accable le vil vasselage »².

II. — Il est un autre fait d'ordre général que l'on peut observer dans les *Lamentations* : une sorte de prescience de la ruine politique complète de la République.

Esprit pondéré, réfléchi, on comprend qu'en 1751, trois ans après le traité d'Aix-la-Chapelle qui avait sonné le glas de la puissance vénitienne, Ortes envisageât avec inquiétude l'avenir de la Dominante. Et l'on ne peut nier que par la bouche de Jérémie, il annonce les événements qui, près d'un demi-siècle plus tard, marqueront l'écroulement définitif de la Sérénissime.

Il est question, en effet, de la prise de la Ville, de « l'armée avide de proie » qui l'accable, de l'usurpateur « fastueux, chargé de ses dépouilles »³. Il parle même du « temple ruiné » et privé « de tout ce qu'il contenait de sacré »⁴, comme s'il prévoyait l'enlèvement, par Bonaparte, du Quadriga de Saint-Marc. Est également soulignée l'indifférence totale des voisins à l'abaissement de

1. — Forse sarà codesta
Quella Città sede del vero onore,
Letizia e maestà dell'orbe intero ? *Treni di Geremia*,
chap. II, xv, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 213 verso).

2. — Cinti già del prim'oro, or van negletti.
Quai simulacri fragili di creta
Cui fonde di sua man vil vasellajo. *Treni di Geremia*,
chap. IV, II (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 217 recto). Et plus loin, il ajoute :

Così chi fù nostro vassallo e servo
Signorreggiò sù noi... *Treni di Geremia*, chap. V, IV (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 219 recto).

3. — Schiera rapace un nembo di sciagure
Le diluviò sul capo. Andò fastoso
L'Usurpatore e di sue spoglie onusto... *Treni di Geremia*,
chap. I, v, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).

4. — Il qual suo tempio manomesse, e preda
Fece di quanto vi tenea di sacro. *Treni di Geremia*,
chap. I, x, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 recto).

Jérusalem, parité de situation avec l'indifférence de l'Europe à la ruine de Venise¹.

En même temps que le Prophète, c'est aussi le patriote qui exalte sa douleur devant les dangers dont est accablée la République menacée à l'extérieur et réduite, à l'intérieur, à une détresse économique sans précédent²; qui entrevoit déjà sa patrie « mise sous les ordres de nations plébéiennes »³; et, prescience véritable des événements futurs, semble, dans les vers où il représente « muets de confusion » les gardiens de la cité orgueilleuse⁴ entrevoir la stupeur qui paralysera le Sénat et le Doge Manin lorsque Bonaparte, de Mestre, enverra son Ultimatum arrogant.

Il y a donc dans ces *Lamentations* plus et mieux qu'une réminiscence d'un épisode fameux de l'Ancien Testament. Il y a encore et surtout l'amertume et l'angoisse d'Ortes qui pleure sur la ruine de Venise : « une longue tristesse étreint le cœur »⁵, qui clame sa confiance indéfectible

1. — Cadde
Di larga irreparabile rovina,
Ne vi fù chi per lei si riscuotesse. *Treni di Geremia*,
chap. I, ix, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 211 recto).
.....Or chiede
Mercè Sionne con aperte braccia,
Nè comparisce chi pietà ne senta. *Treni di Geremia*,
chap. I, xvn, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 211 verso).
.....ne alcun risorse
A riscattarci dalle man crudeli. *Treni di Geremia*,
chap. V, iv, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 219 recto).
2. — Fuori
Acuta spada mi trafigge e dentro
Fame mi strugge e mi somiglia a morte. *Treni di Geremia*,
chap. I, xx, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 212 recto).
3. — Arse le mura e diroccò le torri.
Stan fitte al suol l'imposte : strittolati
E perduti i sostegni : essa in balia
Di nazioni plebee. *Treni di Geremia*, chap. II, ix, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 213 recto).
4. — Giacquero a terra ammutoliti i vecchi
Figliuoli di Sion... *Treni di Geremia*, chap. II, x, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 213 recto).
5. — Quindi lenta tristezza il cor siede... *Treni di Geremia*,
chap. V, ix, (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 219 verso).

en Dieu et son espoir dans les destins meilleurs de la Patrie¹.

Dans ses vers, on sent sourdre une ferveur contenue. Parfois elle transparait avec force, mais aussitôt elle se voile d'humilité voulue. Ce n'est pas seulement le Prophète qui s'exprime, c'est aussi Ortes dont l'âme généreuse, sous l'apparence d'une transposition littéraire, s'épanche librement. C'est cette âme qui crie sa désespérance. C'est Ortes, en réalité, et non Jérémie, qui déplore l'abandon de tout courage²; rappelle la gloire et l'opulence antiques, avec lesquelles contrastent la misère et l'opprobre présents³, se désole de la faillite de l'amitié⁴; et, avec art, exalte sa douleur sur ces malheurs accumulés⁵.

Devant de telles manifestations de la colère divine, rien de plus naturel que la créature se soumette humblement à la Loi cruelle. Et par touches successives, autre aspect du poème, Ortes nous dépeint l'humilité du Prophète, qui correspond du reste parfaitement à son propre caractère, qui fut toujours profondément religieux. Et cette soumission craintive s'affirme soit que Jérusalem

1. — Signor a te le nostre voglie innalza...

...Chiama i di nostri allo splendor di pria... *Treni di Geremia*, chap. V, xi, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 219 verso).

2. — Perchè il conforto, ahimè, chi richiamava

L'anima mia smarrita emmi lontano... *Treni di Geremia*, chap. I, xvi (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 verso).

3. — Chi di porpora e bisso il molle fianco

Vestir solea tripudiando a mensa ;

O restò sulle vie spento di fame,

O al sen si strinse sordide vivande. *Treni di Geremia*, chap. IV, v, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 217 recto).

4. — All'amico affidai le mie speranze

E con vuoti, ragiri, e illusioni

Ei m'ingannò... *Treni di Geremia*, chap. I, xix, (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 verso).

5. — M'uscì dagli occhi un pelago di pianto

In ravvisando incenerita e spenta

La Città di mie Genti... *Treni di Geremia*, chap. III, xvi, xvii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 216 recto).

nous apparaisse meurtrie par le Destin ¹, soit que Jérémie s'en remette à Dieu ², en appelle à sa clémence ³, soit qu'il lui conserve intacte son affection dévote ⁴.

III.—D'une façon générale le style des *Treni* est rude. Par contre la langue est précise, car Ortes, nous le savons, très méticuleux, n'écrivait guère d'abondance, et parfois travaillait ses vers des heures entières ⁵. Aussi les idées sont-elles exprimées avec force et netteté. Tels vers sont bien frappés, d'une concision remarquable, lorsque par exemple, le poète implore la pitié pour les malheurs de Sion :

« *O voi che di pietà le vie passate*
« *S'unqua vi calse de martori altrui...* » ⁶.

ou invoque l'amertume d'une vie désolée :

« e nostra vita
« *Vieppiù di morte dolorosa e trista...* » ⁷.

Les images du reste abondent :

Il décrit la désolation de Jérusalem :

1. — E sospirando essa chinò la fronte. *Treni di Geremia*, chap. I, viii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).

2. — Pera
Il fin del mio martoro, e da te scenda
Signor, soccorso e sollevarmi un giorno. *Treni di Geremia*, chap. III, vi, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 215 recto).

3. — Rammenterò con rimembranza eterna
.....le antiche
Tue carezze in mio cuore riandando
E mi si sveglerà speme e fidanza ! *Treni di Geremia*, chap. III, vii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 215 recto).

4. — Al vero Nume
Alziamo con le man gli umili affetti. *Treni di Geremia*, chap. III, xiv, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 215 verso).

5. — Voir sa Lettre à G. Toaldo, rapportée dans LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo* (Append. II, p. 325). *Supra*, chap. I, ii, p. 61 et n. 7.

6. — *Treni di Geremia*, chap. I, xii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 211 recto).

7. — *Treni di Geremia*, chap. V, ii, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 219 recto).

«...Son le porte svelte
Da cardini ; i Ministri in flebil atto,
Le vergini coperte di squallore,
E l'afflitta Città preme amarezza. » ¹.

Il met, pour montrer les embûches de toutes sortes, comme Sully-Prud'homme plus tard, des lions debout sur son chemin :

« L'usate vie m'illaqueo. Qual orso
Insidioso, e qual leone ascoso
Feroce m'assali... » ².

Il rappelle la splendeur de sa race heureuse :

« Suoi Nazzarei vincevano in candore
Le intatte nevi, e in puritade il latte ;
In venustà passavano il granito
Piropo ardente, e il fulgido zafiro » ³.

Et, à l'occasion, ces images ont une réelle puissance évocatrice soit qu'il dépeigne les horreurs de la conquête :

« Sul letto marital dell'onorate
Matrone si condusse oltraggio, e scorno :
Dalle pudiche vergini di Giuda
Si colse il più bel fior : Strozziati i Duci... » ⁴.

ou les féroces poursuites et les massacres sanglants par les rues :

« Costoro in mezzo alla Città, de' giusti
Sparsero il sangue ; e furibondi errando
Corsero per le vie lordi di strugge
Afferando pe' lembi delle vesti
Chi dalle loro furie s'involava » ⁵.

1. — *Treni di Geremia*, chap. I, iv, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 210 verso).

2. — *Treni di Geremia*, chap. III, iv, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 214 verso).

3. — *Treni di Geremia*, chap. IV, vii, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 217 recto in fine, 217 verso princip.).

4. — *Treni di Geremia*, chap. V, vi, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 219 verso).

5. — *Treni di Geremia*, chap. IV, xiii, xiv, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 217 verso).

Il y a non seulement l'image, mais encore la rapidité des descriptions. Les mots, les expressions, tout concourt à donner aux scènes évoquées une vérité, une intensité de vie très grandes. Ainsi en quatre vers seulement Ortes détaille l'accumulation des malheurs sur la Cité maudite :

*« D'alto vibrommì il fuoco entro dell'ossa
E mi snervò : La rete ai pié mi tese
E con valida scossa stran.azzommi.
Poscia lasciommi in preda alle agonie »*¹.

Et les effets de la fureur divine sont aussi rapidement exposés :

*« Dissipò in un balen qual facil polve
Della vergin Giudea le guernigioni.
In vista d'ira lo sconvolsa a terra,
Macchiò d'infamia e gli ottimati e i Duci. »*².

*« E qual rapido folgore serpendo
Andò il suo sdegno. Armossi incontro Lei
Il nemico costume : a terra scosse
L'orgoglio d'Israel : a terra scosse
Le sue mura..... »*³.

La phrase hachée donne bien également l'impression de la colère et du carnage :

*« Fischiarono e fremettero co' denti ;
Disser : sarei satolli : E' questo il giorno
Di nostra speme. Ecco propizio spende
Ecco c'arride..... »*⁴.

De même lorsqu'est notée la soudaineté de la ruine de Jérusalem :

1. — *Treni di Geremia*, chap. I, XIII, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 211 recto).

2. — *Treni di Geremia*, chap. II, II, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 212 verso).

3. — *Treni di Geremia*, chap. II, IV, V, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 212 verso).

4. — *Treni di Geremia*, chap. II, XVI, XVII, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 213 verso).

« *I lieti di sparirono ; la pace
Svanì, coll' appressarsi il nostro fine* » ¹.

«*In fuga è volta
L'allegrezza del cor : Tornano in lutto
Le voci del piacer. A terra è sparso
L'onor del serto..* » ²..

En de beaux vers, le Prophète exprime une noble et généreuse indignation devant les atrocités des ennemis pour qui aucune victime n'est digne de pitié :

« *Cadde trafitto il rigido Ministro
Nel Santuario eletto, e fuor del Tempio
L'immaturato bambino, e il tardo vecchio,
E la vergine schiva, e il caldo giovane* » ³.

Même force, même ardeur lorsqu'il jette l'anathème sur les mauvais bergers dont les crimes ont déchaîné la colère divine :

« *Lungi, lungi da noi sozzi Profetti
Sù noi l'iniqua man non istendete* » ⁴.

ou appelle sur les oppresseurs de sa race la redoutable vengeance de Dieu :

« *Dà lor cordoglio, che sudor ti costi :
Gl'inseguì in tuo furore, e gli conquidì
Sotto le rote rapide de' Cieli* » ⁵.

Tels qu'ils nous apparaissent de cette analyse détaillée, les *Treni* ne peuvent en équité, bien que l'on y sente

1. — *Treni di Geremia*, chap. IV, XVIII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 218 recto).

2. — *Treni di Geremia*, chap. V, VIII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 219 verso).

3. — *Treni di Geremia*, chap. III, XX, XXI, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 214 recto),

4. — *Treni di Geremia*, chap. IV, XV, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 217 verso).

5. — *Treni di Geremia*, chap. III, XXII, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 216 verso).

la recherche et le travail difficile ¹ être imputés à l'aide de Ortes.

II. — SONNETS

I. — Ces Sonnets se trouvent à la Marciana, aux manuscrits d'Ortes ². Dans l'*Avis au Lecteur* qui les précède ³, Ortes précise qu'ils furent écrits, comme ses diverses poésies du reste, avant 1750 ⁴. Traiter ainsi de l'Amour, remar-

1. — Il nous indique du reste que tout bon poète cancelle la plus grande partie de ses vers. Voir *Delle Scienze Utili delle Dilettevoli*, chap. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 158 *in fine*, 159 *princip.*).

2. — *Sonetti varii, Opere varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXXVIII, f^o 247 à 260 recto et verso, 262 recto. Ces Sonnets sont au nombre de 56, à raison de deux par folio, exception faite pour le premier (f^o 247 recto) et le dernier (f^o 262 recto). Au folio 251, il y a une solution de continuité dans le numérotage des Sonnets : le Sonnet XVII fait suite au Sonnet XV, le Sonnet XVI se trouvant reporté au f^o 258 recto. Même observation au f^o 255 verso : le Sonnet XXXVII fait suite au Sonnet XXXIV, le Sonnet XXXV figurant au f^o 258 recto et le XXXVI au f^o 258 verso. Au f^o 256 recto, le Sonnet XLI suit le Sonnet XXXVIII, le Sonnet XL se trouvant au f^o 258 verso. Enfin le Sonnet XLII (f^o 256 verso) est suivi du Sonnet XLIV. Le second Sonnet du f^o 259 recto et le second du f^o 259 verso, les deux Sonnets du f^o 260 recto et les deux du f^o 260 verso ne sont pas numérotés. Les Sonnets XXVI (f^o 253 recto) à XXXIII (f^o 255 recto) portent un numérotage spécial de I à VIII. Même remarque pour les Sonnets XLI (f^o 256 recto) à XLVII (f^o 257 verso) portant un numérotage particulier de I à VI. Pour nos références, nous tiendrons compte du numérotage principal des Sonnets dans l'ordre où ils se trouvent dans le manuscrit. A côté de ces Sonnets, il en est quelques autres qui figurent dans certains Recueils, par exemple un pour Cristina Pizzamano, un pour Marina Barbaro, un autre pour les Noces de Jacopo Marulli et de Camilla Bocca, un autre pour Cecilia Vezzi, etc. (CROGNA, *Trattatelli inediti di Giam. Ortes*, p. 39). Nous bornerons notre étude à ceux groupés au Manuscrit de la Marciana. Dans une lettre adressée à Berlin, à Fr. Algarotti, le 1^{er} de l'an 1751, Ortes écrit, au sujet de ces Sonnets : « Io ho raccolto alcuni miei Sonetti che avevo dispersi, e li ho trovati circa a sessanta... » G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes venez. a Fr. Algarotti* (Marciana, misc. 721, op. n. 18).

3. — *Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 246 recto et verso. A la fin du Registre CXXXXVIII, class. II, on trouve (f^o 271 verso) un brouillon cancellé de cet *Avis au Lecteur*.

4. — « Dopo quel tempo — 1750 — non mi son mai trovato in un simil caso, e perciò non ho mai scritto quattro versi di seguito » (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 246 recto).

que-t-il, pourra paraître étrange, en raison de son caractère « vraiment sérieux, comme il convient à ma profession »¹. Aussi croit-il devoir s'en justifier en invoquant une distinction qui lui est chère entre l'Imagination et l'Intelligence. Puisque par ses vers il s'agissait de « figurer du faux », il ne pouvait que recourir à l'imagination. Distinguo spécieux qui n'est peut-être pas absolument exempt de quelque ironie... Du reste, à son avis, l'Amour est un sujet excellent pour les poètes, et, d'une façon générale, leurs Sonnets amoureux sont les meilleurs. Au surplus — et c'est là une précision à laquelle il attache, et pour cause, une importance toute particulière — les Poètes ne célébreraient guère que les amours qu'ils auraient pu avoir, mais non point celles qu'ils ont réellement eues : pour celles-ci, en effet, ils se contentent, comme tout le monde, de soupirer ; or, ajoute plaisamment Ortes, « qui soupire ne chante ».

II. — Parmi les Sonnets d'Ortes, il en est un certain nombre qui sont en quelque sorte l'exposé de l'état d'âme du poète avant que ne lui advint l'heur — ou le malheur, car son avis change à cet égard — de tomber amoureux. Il s'adresse du reste aux cœurs tourmentés, seuls capables de le comprendre :

*« Anime che d'Amor l'aspre vicende
E le leggi insoffribili soffrite
Questi miei gravi casi almeno udite
Voi se per essi a scherno altri mi prende »*².

Il indique comment, la trentaine sonnée, il allait libre, fier et confiant :

*« Ecco ch'io muovo il piè libero e franco
Dopo i trent'anni ancor scevro d'amore*

1. — Nous trouvons là, ce que nous avons déjà signalé (*Supra*, chap. I, 1, p. 8 et n. 3), une nouvelle preuve qu'Ortes, dans le siècle, se considérait toujours comme un camaldule rigide.

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. I (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 247 recto). Ce Sonnet I, Ortes le précise dans sa lettre à Fr. Algarotti (*Supra*, p. 210, n. 2 *in fine*), constituait une sorte de préface.

*E pure ignudo ô il destro lato e il manco
Com'uom che sol confida in suo valore »¹.*

Et cela correspond du reste parfaitement au caractère que nous lui connaissons, à la vie recueillie et calme qu'était la sienne². Mais cette belle tranquillité ne devait pas se prolonger longtemps. Victime, lui aussi, du « malin seigneur » toute sa superbe s'évanouit :

*« Così dicea quando mi giunse al fianco
L'acuto dardo di quel rio signore
E da quel punto tutto venne a manco
Quel fantastico mio vanto maggiore »³.*

Le voilà donc embrigadé dans la cohorte dolente des amoureux. Et les sentiments dont il entoure l'objet de sa tendresse, toute platonique du reste, sont, pour ses vers, une source de force et de beauté :

*« Degli occhi vostri in me virtù discende
Che aggiunge ai versi miei forza e beltate... »⁴.*

Et il ajoute, réminiscence de Ronsard, que ses vers pourraient bien ménager quelques profits à celle qu'ils célèbrent, en immortalisant sa grâce :

*« Se il vostro bel fulgor in onta agli anni
Fosse ne' versi miei reso immortale »⁵.*

Toutefois son assurance n'est pas aussi orgueilleuse que celle du chef de la Pléiade :

« Soffrir potrô che un sempiterno obbligo

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. II (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 247 verso). Nous savons qu'il avait 30 ans quand il quitta le monastère.

2. — Dans un autre Sonnet (Son. XXII, Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 252 recto), il dit dans le même sens :

.....io mi vivea
Vilipeso d'amor seno negletto.....

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. II (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 247 verso).

4. — *Alcuni Sonetti*, Son. III (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 247 verso).

5. — *Ibid.*

*Cuopra le mie stentate rime, e il vanto
Non abbia di gradirvi il servir mio »¹.*

Aussi estime-t-il à la fois sage et prudent de compter beaucoup plus sur l'indulgence de l'Elue pour couronner ses vœux, que sur la « magie » de ses vers :

*« Ma se qualche merce ne ottengo intanto
Tutta al libero cor vostro voglio io
Doverla, e non alla magia del canto »².*

Ortes, en effet, n'apparaît point dans ses Sonnets comme un amoureux bien hardi et capable de forcer le destin par son audace. L'Amour, à ses yeux, est une puissance souveraine, digne de respect et de la plus servile obéissance :

*« Onnipossente Amor, tuo sommo impero
Riverente ed umil sempre adorai ;
E se chieder pietà talcr osai
Atto mai fù sedizioso o altero... »³.*

Et le portrait qu'il brosse, s'il est net et précis, ne nous dépeint guère qu'un bien humble et bien discret amant :

*« Io porto grave di tristezza il volto
Chino la fronte e gli occhi egri e dolenti
Immobilmente tengo al suolo intenti
Nell' intenso mio duol tutto raccolto »⁴.*

Il le sent si parfaitement du reste qu'il croit devoir en expliquer la raison. L'amour qui s'est emparé de lui l'a

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. IV (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 248 recto).

2. — *Ibid.*

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. IX (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 249 recto). Voir encore : Son. XXVIII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 253 verso, 1^e tiercet).

4. — *Alcuni Sonetti*, Son. VI (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 248 verso). Il disait aussi au Sonnet XXXVIII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 255 verso) :

Mostrati in faccia a lei trista e smarrita
E colla tua fosca sembianza il rio
Stato in ch'io son lontan da lei le addita.

tellement troublé qu'il lui enlève toute énergie, le dé tourne de toute activité :

*« E si conosce agli atti sconsi e lenti
Che ogni spirto ogni senso Amor m'à tolto »¹.*

C'est d'ailleurs là le thème de ses vers : il accepte la loi souveraine, toute de tristesse, de son cruel vainqueur :

*« So che di quanto io soffro è Amor crudele
La sovrumana universal cagione.
So che le dure leggi ei solo impone
Che il mio povero cor sparger di fiele »².*

Dans l'excès de sa passion, il demeure prostré dans une sorte d'atonie :

*« E l'alma innamorata si displica
Dal legame de' sensi infermi e servi
E assorta nel desio di possedervi
Obblia gli uffici della vita amica »³.*

ou bien il est en proie à une sombre désespérance :

*« Star condannato in questo fondo oscuro
Oppresso da rancore e da tristezza !
Legato il collo come fiera a un muro
Che insensato non m'ode o anch'ei mi sprezza ! »⁴.*

A l'occasion cependant son amour lui inspire des accents qui ne manquent ni d'expression ni de force, no-

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. VI (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 248 verso).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. VII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 248 verso). Il reprend cette idée au Sonnet XXXVII (Op. var. autogr. Marciana, *ibid.*, f° 255 verso) :

*E mi costringe il mio fato inumano
A bramar — col vietarmi esser presente —
D'esser più che non son da lei lontano.*

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. XI (Op. var. autogr. Marciana, *ibid.*, f° 249 verso). Au Sonnet XIV (*Ibidem*, f° 250 verso), il dit également :

*Io stordito rimango, e il mio Signore
Giusto mi sembra io mi conosco ingrato
E tornano i miei voti in mio rossore.*

4. — *Alcuni Sonetti*, Son. XV (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 250 verso).

tamment dans un Sonnet qui mériterait d'être cité en entier :

*« S'io l'amo il ciel mi fulmini e punisca,
E l'aere m'avveleni, e il suol m'ingoï ;
S'io l'amo il balenar m'incenerisca
Fulmine vie peggior degli occhi suoi »¹.*

Ce n'est pas du reste qu'il n'accepte bien, à la rigueur, un sort si douloureux, mais il voudrait que le bonheur espéré en fût enfin la rançon :

*« E ben di quei martori acerbi e rei
Il famelico impresso avido dente
Sù queste carni misere torrei

« Purchè gestasse il nuovo mio dolente
Stato un germoglio di pietade in lei
Facile precursor d'amor nascente »².*

A vrai dire il n'est point absolument sans espoir. Non pas qu'il soit dupe d'un ridicule sentiment de fatuité, mais par raisonnement...et illusion généreuse. Pour lui, en effet, comme pour Stendhal plus tard, la beauté n'est en somme que l'expression du caractère, c'est-à-dire des plus nobles qualités morales. La cruauté, le dédain ne sauraient donc s'allier à la grâce divine de celle qu'il chérit :

*« Come potrebber sù quel volto il regno
Tener le Grazie a beltà somma vestita
E albergar sù quel cor fiera e sdegno ? »³.*

D'ailleurs, remarque-t-il non sans ingénuité, il ne devrait pas en être autrement, puisque la ténacité doit, en toutes choses, trouver son équitable récompense :

*« Se di lungo servir s'ottien mercede,
E se pietà ne' Numi non disdice*

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XVIII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 251 recto).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXXII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 254 verso).

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. VII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 248 verso).

*Amor perchè da un suddito infelice
Merce e pietade sempre invan si chiede ? »¹*

En attendant de l'obtenir, il vit résigné et dolent devant l'indifférence à laquelle il se heurte², connaît toutes les affres de l'amour incertain et même de la jalousie :

*« Nodrir in sen di gelosia l'impuro
Angue che mi divora e il cor mi sprezza ! »³*

Et cette jalousie se conçoit d'autant mieux qu'il compte, malgré tout, des jours heureux dans son amour, évoqués avec un réel bonheur d'expression :

*« Dal mio pensier non usciran giammai
Quei fortunati placidi momenti
Che seco lunge da profane genti
In compagnia d'amor solo passai.*

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. VIII (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 249 recto).

2. — C'est ce qu'il explique dans un beau Sonnet :

Spiego l'insegna orribile ed oscura
Per anni eterni logora non anco
Morte scarna nud'ossa il petto e il fianco
Ministro inesorabil di natura.

E il pallido nocchier per l'onda impura
Del paludoso stagno antico e bianco
Spinge la barca a remiger non stanco
E il reclamar de' miseri non cura

Vedo chi tanto adoro ahi ! troppo presa
Da tai mostri di vista ai quali oppone
Lieve schermo di forze in sua difesa.

E di più sordo ai voti e alla ragione
Trovo il destin, che la saetta tesa
Mentre il mio gli offro, al di lei sen dispone.

Alcuni Sonetti, Son. XXXIII (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 255 recto).

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. XV (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 250 verso). C'est ce sentiment de jalousie qu'il exprime dans un autre Sonnet :

M'empie di gelosia freddo sospetto
E contro lei di sdegno ardo e deliro
Fingo sprezzarla e il cor mi trema in petto
E torno a idolatrarla e me ne adiro.

Son. XVI (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 258 recto).

*« E quanto in essa di virtù trovai
Mi stà sul cor i saggi accorti accenti
Le pudiche proteste ed innocenti
E il muto favellar de' vivi rai... »¹.*

On conçoit que son destin lui semble particulièrement cruel, et justifie les vers désolés dans lesquels il exhale son infortune :

*« In un mar di sciagure i giorni io meno
Stretto fra i lacci onde m'avvolte amore
Senza sperar che cangi di tenore
Il mio destin par un momento almeno »².*

Evidemment, il mérite un peu cette infortune, car l'amour, surtout pour lui, est une faiblesse blâmable, qu'on aura quelque raison de lui reprocher, ce qu'il note avec une psychologie très fine :

*« Io so che il volgo accusator severo
De' lievi altrui più che de' gravi errori
Mi taccia d'uomo debole e leggero
Quasi io mi perda in femminili amori »³.*

Aussi s'est-il prudemment efforcé d'y échapper. Hélas ! c'était tomber de Charybde en Scylla. Et pour éviter d'autres dangers plus graves :

*« E già tra orgoglio, ira e avarizia involto
Era vicino a inferocire il cuore »⁴.*

a-t-il cru préférable de revenir à l'Amour... Un amour, il est vrai hautement spirituel comme il convient à un sage. C'est là particularité sur laquelle revient Ortes soucieux, on le comprend, de la bien préciser :

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXXV (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 258 recto).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. XVII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 251 recto).

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. XI (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 251 verso).

4. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXI (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 252 recto).

*« Di tal tempre è l'Amor che stammi in seno
E con sì rara e inusitata legge
In me Madonna accortamente il regge
Ch'io ne son pago e son felice appieno.*

*« Anzi con tal piacer puro e verace
L'intelletto previene e il fa sì caro
Che quel de' sensi al paragon mi spiace »¹.*

Cet amour convenait au surplus à la perfection morale de celle qui avait su l'inspirer, et dont il nous fait la plus flatteuse description :

*« Saggia semplicità ne' scarti detti
Cortesia ne' bei modi ed anno stanza
Nel cor sinceri sentimenti e schietti*

*« Ma quel che in essa ogni altro pregio avanza
E' una ben salda ne' composti affetti
— Rara in volubil Donna — alta costanza »².*

Ce n'est point que ses dons physiques le cédassent en rien à ces rares qualités. Un Sonnet, de belle venue, nous renseigne pleinement à cet égard :

*« Donna il candor che vi si ammira in viso
L'ostro del labbro e de' bei occhi il nero
Son della luce i rai ciascun nel vero
Primitico color franto e diviso.*

*« E il gentil vizzo, il molle sguardo, il riso
Le grazie, il brio del portamento altero
Son pur fantasmi dell'altrui pensiero
Nel proprio immaginar più intento e fiso »³.*

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXIII (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 252 verso).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXV (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 253 recto).

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. XXXIX (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 256 recto). Cf. encore les Sonnets XXIV (*ibid.*, f° 252 verso), XXVII (*ibid.*, f° 253 verso) où il chante les qualités physiques de son amante. Le Sonnet XXVI (*ibid.*, f° 253 recto) est d'une belle inspiration.

III.— Ces citations — que l'on pourrait encore multiplier — démontrent, contrairement aux critiques de Lampertico ¹, que l'amour d'Ortes ne procédait pas « comme un syllogisme, de ses études scientifiques ». C'est un amour timide, réservé et discret, n'ayant rien de commun avec les passades sentimentales si courantes à Venise : il correspond bien au caractère d'Ortes. Il importait de mettre en lumière, dans sa pure spiritualité, de préciser la nature réelle de cet amour tardif chez un homme tout pénétré de sciences exactes.

Ce n'est pas dire, cependant, que la tendance scientifique — nous le savons, très marquée dans la Littérature du *Settecento* — ait, même un moment, disparu chez Ortes devant le sentiment nouveau qui l'envahissait. Si son amour, en effet, n'est pas une simple manifestation de sa culture scientifique, cette culture n'en trouve pas moins largement son expression dans certains de ses Sonnets, celui par exemple, d'une noble inspiration, où il parle des Lois de la Nature :

« *O vana mente mia, che fai tua cura
L'investigar le stabili ed eterne
Leggi motrici che adoprare si scerne
Nell' opere sue geometra Natura.*

« *Tu sai come una massa inerte e oscura
Tratta e respinta ognor in guise alterne
Formi e strugge ogni Essenza e la governe
Onde cosa mortal passa e non dura.*

« *E sai pur come alternamente scende
E sale il mar, che a Cintia su esso impressa
Innamorato in sen si spigne e tende.*

« *E come tratta ai corpi vi si oppressa
La luce e vari di color li rende
Pel vario guardo ond' è franta e riflessa* » ².

1. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 36.

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. XL (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 258 verso).

ou cet autre, de haute allure, dans lequel, amende honorable insigne chez un homme tel que lui, il contraint la Science à s'incliner devant l'Amour :

*« Vana mia mente, alfin cogliti a questi
Santi lumi d'Amor, e quindi apprendi
Quanto a saper di meglio e più ti resti »*¹.

Même tendance dans le Sonnet, daté de 1745, et dédié à une cantatrice qui n'était pas belle, où il célèbre l'Harmonie :

*« O divin armonia ! Tu gli elementi
In dolce nodo d'union sostieni
E in più guise mescendoli li tieni
Legati in piante, lapidi e viventi.*

*« Tu moderi dell' alma i sentimenti
Stimoli i tardi, i troppo ardenti affreni
Tu dal duolo il piacer derivi e meni
Col moto che ne' semi eccisi o allenti »*².

De l'idée scientifique, il est naturel de rapprocher l'idée philosophique... même en poésie. C'est la matière d'un Sonnet où Ortes chante le prétendu âge d'or dans les couvents et les monastères, ce qui provoque cette remarque ironique de Lampertico : que n'avait-il ces idées quand il quitta les Camaldules !³. Quoi qu'il en soit, le Sonnet en question n'est pas sans qualité :

*« Dicon che nell' antica età di pria
V'avesse un uso invero aureo e giocondo,
Che la dovizia ond'era il suol fecondo
Eguale d'ogn'un fosse in balia.*

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XLI (Op. var. autogr., Marciana *ibid.*, f° 259 recto). De ce Sonnet, il convient de rapprocher celui qu'il dédia « à une fillette » où il note la supériorité de la femme : Son. L (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 259 verso).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. non numéroté (Op. var. autogr., Marciana, *ibid.*, f° 259 verso).

3. — « Non si direbbero versi di chi ha tanto scrupoleggiato sulla validità della sua professione. » (*Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 111).

*« Ma il finger questo e solita follia
 Di vate poco esperto e assai facondo
 Sempre vi fù, sempre regnò nel mondo
 Rapacità, avarizia, e tirannia »¹.*

IV.—Indépendamment de leurs qualités psychologiques, on ne saurait refuser à ces Sonnets maintes qualités de style, des expressions et des idées heureuses, quand par exemple Ortes, désenchanté, marque sa défiance pour le Destin en un quatrain où tous les mots portent, expressifs et justes :

*« Tardo, labile, scarso, incerto e breve
 Di fortuna il favor tra noi s'ottiene,
 E più travagli tollerar conviene
 A chi con sua viltà poscia il ricerve »².*

Comment ne pas retenir la joliesse de son apostrophe à une Nymphé, qui n'est guère sans doute qu'un marivaudage, mais si gracieusement délicat :

*« Ben ne' tuoi rai o Ninfa pergoletta
 In codesti lucenti e neri rai
 Prepara Amor di quante fece mai
 Cred' io la più leggiadra sua vendetta »³.*

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. XLV (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 257 recto). A côté de ces Sonnets dont l'Amour est le thème, il en est d'autres, au Manuscrit de la Marciana, comme celui écrit en 1746 à l'occasion de l'arrivée d'un Procureur : Sonnet non numéroté (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 260 recto) ; celui dédié à deux Nonnes, ses cousines, en 1738 : Sonnet XLVIII (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 257 verso) ; celui composé à l'occasion de la présence des jeunes Princes de la Maison d'Este à un théâtre de Marionnettes en 1746 : Sonnet non numéroté (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 260 recto) ; ceux composés à la mort d'un ami en 1747 : Sonnet non numéroté (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 260 verso) ; pour une Nonne dont la tante était moribonde : Sonnet non numéroté (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*), ou pour Francesco Zanotti en lui envoyant un ouvrage en 1744 : Son. XLIX précit. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 262 recto).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. XLIII (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 256 verso).

3. — *Alcuni Sonetti*, Son. non numéroté (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 259 recto).

Et quelle douce ironie pour demander grâce de son amour indiscret :

*« Chiedo un rigor tanto minor sol quanto
Basti a salvar la vostra dignitate*

*« Dell' ire vostre usar le grandi imprese
Bella nemica mia non ben conviene
Contro chi è vinto e più non à difese »¹.*

Il sait encore, d'aimable façon, énoncer des maximes de sagesse lorsqu'il constate, notamment, que la fortune des uns ne saurait être un remède aux malheurs des autres :

*« Che il veder altri con mani impedita
Non scioglie ceppi e libertà non rende »².*

V.— Que penser des *Sonnets* d'Ortes ? Il faut reconnaître que Lampertico n'avait pas absolument tort de les juger « pénibles » dans leur ensemble. Ils sont loin toutefois de « déchirer les oreilles italiennes », et ne méritent pas d'être rabaissés au rang des élucubrations de Chiari³. Ils ne sont pas non plus extravagants de conception, ni de style exagérément contourné⁴. On ne pourrait le soutenir sans injustice, et l'équité doit être de rigueur dans la critique plus qu'en toute autre matière.

Les *Treni* de Jérémie et les *Sonnets* permettent, malgré tout, de juger la valeur poétique d'Ortes.

Tout d'abord il importe de noter que dans cette première moitié du *Settecento*, où Ortes, nous le savons⁵, a écrit tous ses vers, l'Europe est un vaste désert poétique. L'excès de mathématiques et d'abstraction a tué la poésie. Les méthodes analytiques « engourdissent, selon l'ex-

1. — *Alcuni Sonetti*, Son. X (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 249 verso).

2. — *Alcuni Sonetti*, Son. I (*Op. varie. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 247 recto).

3. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 36.

4. — LAMPERTICO, *ouv. cité*, p. 34.

5. — *Supra*, p. 210, n. 4.

pression de Vico, tout ce qu'il y a de généreux dans la meilleure poésie »¹. L'Italie, en effet, ne connaît guère que le mélodrame de Metastasio ; en France, Corneille et Molière n'ont pas de successeurs ; en Espagne, le drame, où se manifesta l'esprit national, n'est plus, et règnent le rationalisme et l'imitation des Français ; l'Angleterre a oublié Shakespeare, et l'Allemagne en est réduite à l'imitation néo-classique. Plus de poésie nouvelle. Bien au contraire les philosophes proscrivent la faculté d'imaginer, mère de toutes les erreurs.

N'oublions pas d'autre part qu'Ortes appartenait essentiellement à cette génération de penseurs pour qui les efforts du raisonnement doivent l'emporter sur les créations imaginatives. Il pouvait donc malaisément se libérer de l'emprise rigide de sa formation scientifique pour réaliser les pensers riants qui sont l'âme de la poésie. Il le reconnaît et l'avoue du reste dans son *Avis au Lecteur*². On comprend par suite qu'il ait été parfois gêné par l'argument poétique, si loin de ses connaissances précises et rigoureuses, et qu'il nous apparaisse plus apte à sentir le beau pour en dégager les lois et les rapports qu'à l'exposer et le chanter.

Sans doute ses vers ne peuvent supporter la comparaison avec les poésies de Métastasio qui célébrait indistinctement les spectacles champêtres, la beauté des femmes, les amours, les colères, les jalousies, et savait adoucir les images les plus solennelles de joliesse aimables, vives et colorées.

Il n'a pas davantage le tempérament lyrique d'un Algarotti ou d'un Frugoni, et, pour l'inspirer, il faut, certes, plus qu'un fait ou qu'un souvenir. Mais s'il n'eut pas le sens instinctif du vers, il sut, du moins, exprimer avec force et précision, souvent même avec élégance, l'idée

1. — Voir B. CROCE, *La Filos. di G. B. Vico* (Traduct. H. Burriot-Darsiles et G. Bourgin), XIX, Vico contre les tendances de la culture de son époque, p. 252.

2. — « ...quando...io era in caso di usare più della mia immaginazione che del mio intelletto. » *Alcuni Sonetti*, Avviso al Lettore (*Op. var. autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 247 recto).

poétique qui, à l'occasion, le hanta et faire preuve aussi d'une fantaisie vive, d'un esprit tendre, d'une sensibilité docile aux émotions généreuses, toutes qualités qui se retrouvent sous une forme parfois heureuse dans les Lamentations du prophète Jérémie pleurant les malheurs de sa Patrie, comme dans ses Sonnets, où, meurtri et résigné, il dépeint son infortune amoureuse... Il n'est pas en somme inférieur à la plupart des poètes de son temps.

III. — L'ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS EXPOSÉ EN VERS POUR LA MUSIQUE

*L'Essai sur la Philosophie des Anciens exposé en vers pour la Musique*¹ parut à Venise en 1757, mais, d'après les annotations ou rectifications marginales d'Ortes, dans une forme assez sensiblement différente du manuscrit². Il comprend trois parties, terminées, chacune, par une Conclusion³.

1. — *Saggio della Filosofia degli Antichi esposto in versi per Musica*. Venise, Giamb. Pasquali MDCCLVII. Le volume conservé à la Marciana comprend trois exemplaires de l'ouvrage. On trouve à la p. 54, dernier feuillet de l'exemplaire, écrite de la main d'Ortes et signée par lui, la mention suivante : « Il ms in fine era segnato, In Venezia in Dicembre 1746. E involto in mia virtù m'ascondo altrui. Ortes. » Bien que d'argument philosophique, nous avons cru devoir classer cet *Essai* dans la partie littéraire de notre travail, parce qu'il est en vers.

2. — Il y a d'abord une longue adjonction manuscrite à l'Avertissement, p. 3, 4, 5. Dans l'impression, de nombreuses modifications ont été apportées au manuscrit et Ortes les relève avec soin : par exemple, p. 11, *Ode* a été substitué à *Inno I* ; p. 13, *Recitativo* à *Lezione I* ; p. 15, *Epodo* à *Inno II* ; p. 27 et 44, *Epodo* également à *Inno* ; p. 37, *Ode* à *Inno II* ; p. 40, *Pregchiere* à *Preci* ; p. 47, *Aria e Coro* à *Responsorio* ; p. 50, *Ode* à *Cantico*. Indépendamment de ces corrections de détail, Ortes a relevé et noté dans l'ouvrage imprimé de nombreuses différences de texte avec le manuscrit, par exemple : 2 vers changés p. 13, et 4 p. 14 ; 1 vers p. 17 ; 3, p. 18 ; 2, p. 21 ; 1, p. 25 ; 1, p. 33 ; 5, p. 53. L'ouvrage porte également, toujours de la main d'Ortes, du moins pour le premier exemplaire, des corrections nombreuses, notamment : p. 17, 19, 21, 26, 33, 52, et quelques-unes très importantes p. 22, 23, 27, 50, 51, 53.

3. — P. 24 pour la 1^{re} partie ; p. 40, pour la seconde ; p. 53, pour la troisième.

Dans l'Avertissement qui précède le traité, Ortes reproche à ses contemporains de ne pas s'en tenir, dans l'étude des Arts aussi bien que des Sciences, à la nature qui devrait être l'unique modèle. Ils ont, au contraire, la tendance à recourir à ce que d'autres, avant eux, ont pu penser, dire ou écrire. Ce serait là une cause certaine de diminution de la connaissance humaine¹, en même temps que la raison de la prédominance, admise d'une façon à peu près générale, des Anciens sur les Modernes. Contre cette double erreur, Ortes s'élève avec force. « Plus orgueilleux qu'envieux, je crois pouvoir être philosophe indépendamment de tout autre »². Et il se déclare nettement hostile à la prétendue entremise nécessaire des Anciens pour acquérir des connaissances que seule une observation réfléchie permettra de se ménager³.

Il affirme de la sorte, avec Descartes, Malebranche, et presque tous les cartésiens, sa croyance dans un progrès nécessaire de l'Humanité par la suite des temps. Et quelque injuste et aveugle qu'apparaisse parfois ce dédain des Anciens, on ne peut nier qu'il ait été favorable à la liberté philosophique qu'entravait par trop une dévotion exagérée comme une admiration excessive pour l'Antiquité. De cette tendance nouvelle est née la querelle des Anciens et des Modernes, et, au milieu de cette querelle, s'est développée la grande idée de la perfectibilité, dont Ortes se pose ainsi en partisan déclaré, et dont l'honneur revient incontestablement à la philosophie cartésienne et non à la philosophie du XVIII^e siècle⁴.

1. — *Saggio della Filos. degli Antichi*, Avvertim. p. 3. Voir *Supra*, chap. I, p. 34 et n. 5.

2. — « Io per me più superbo che invidioso, crederò di poter esser filosofo indipendentemente da ogni altro ;... » *Ibid.*, Avvertim, p. 4. Nous avons déjà noté cette tendance : *Supra*, p. 34 et aux notes.

3. — « E in ogni caso sarà sempre inutile, quando ancor non fosse malsicuro ricercar fra le tenebre dell'Antichità con lusinghe induzioni, e per ritorto cammino quelle cognizioni che possono acquistarsi respirando solamente, guardando su quello che spontaneamente ci si presenta, e riflettendo quando siamo stanchi di riposare. » *Ibid.*, Avvertim., p. 5.

4. — FRANCISQUE BOUILLIER, *Hist. de la Philos. cartés.*, t. I, chap. XXIII, Influence du Cartésianisme, p. 500.

Voilà pourquoi cette philosophie des Anciens, tant respectée jadis — mais que déjà, nous le savons, Guido Grandi avait courageusement combattue¹ — il va la mettre en vers pour la musique, pour ainsi dire en chanson, afin de démontrer, sans la moindre arrière-pensée du reste de créer des systèmes nouveaux², que les Anciens nous sont en réalité inférieurs, non point par défaut d'intelligence, mais parce que l'apport insensible des siècles permet aux hommes, chaque jour, de mieux juger, et, partant, de mieux concevoir³. Il fait plus qu'appliquer le sage conseil de Sidoine Apollinaire : *Legere cum reverencia antiquos et sine invidia recentes*. Il s'affirme affranchi de l'indulgence coutumière dont on entourait à son époque — comme un peu à toutes les époques — les ouvrages du passé⁴. Les louanges, les jugements bienveillants qui d'ordinaire les accompagnent, ne le prédisposent point en leur faveur. Son esprit critique s'exerce impartial, dans toute sa rigueur, sans égard pour cette tendance générale à chercher dans l'œuvre ancienne, en raison du crédit dont elle bénéficie, un plaisir que l'on n'y trouve le plus souvent que parce qu'on l'espère.

Dans une telle disposition, on comprend le but de son *Essai*. Mais pour ménager à sa démonstration le caractère général qui lui doit donner toute sa valeur de critique rationnelle et méthodique, il imagina de la diviser en trois Parties. Dans la première il montre que nous

1. — Voir *Supra*, chap. I, p. 34, n. 1.

2. — *Saggio della Filos. degli Antichi*, Avvertim., partie manuscrite, p. 3.

3. — C'est le sentiment de Malebranche : « Au temps où nous vivons, le monde est plus âgé de deux mille ans, il a plus d'expérience, doit être plus éclairé ; c'est la vieillesse et l'expérience du monde qui font découvrir la vérité. » *Recherche de la Vérité*, II^e livre. Arnauld de son côté réfute avec vigueur la thèse du progrès de la corruption et de l'aveuglement qu'un théologien anticartésien opposait à la philosophie nouvelle. Voir FRANCISQUE BOUILLIER, *ouv. cité*, t. I, p. 494, 495.

4. — Sur la querelle des Anciens et des Modernes en Italie aux XVII^e et XVIII^e siècles, voir G. MAUGAIN, *Etude sur l'Évolut. intellect. de l'Italie*, notamment, part. I, chap. III, IV, V, p. 33 à 84.

sommes au moins égaux aux Anciens dans la connaissance de l'inexistence de leurs Dieux¹. Dans la seconde il justifie qu'en ce qui concerne les lois physiques de l'Univers, nous en savons beaucoup plus qu'ils n'en surent jamais, parce que nous bénéficions d'une expérience plus grande et de moyens d'investigation plus perfectionnés². Enfin dans la troisième, où il aborde des questions de métaphysique pure, — durée du Monde, immortalité de l'âme..., — il soutient, avec toute sa foi, que les Modernes sont les seuls à connaître, à cet égard, la vérité vers laquelle les a acheminés la Religion catholique.

Pour toutes ces raisons lui apparaît évidente notre supériorité sur les Anciens³.

Les diverses propositions de l'*Essai* ne sont pas exposées dans cette forme grave et méthodique qu'Ortes affectionne pour ses démonstrations⁴. Elles sont au contraire développées sous des formes littéraires les plus variées : chœurs⁵, récitatifs⁶, sermons⁷, invocations⁸, préludes⁹, hymnes¹⁰, airs¹¹, prières¹², réponses¹³, cantiques¹⁴, couron-

1. — Il explique dans l'Avertissement que le peu de respect dont il fait montre en parlant des Religions antiques se justifie par l'indifférence réelle — sinon extérieurement manifestée — que les Anciens eux-mêmes en avaient. *Saggio della Filos. degli Antichi*, Avvertim., partie manuscrite, p. 3.

2. — Il rend cependant un équitable hommage aux connaissances des Anciens (pluralité des mondes, gravitation universelle, etc...). *Ibid.*, Avvertim., partie manuscrite, p. 4.

3. — Rappelons qu'il écrivit un Sonnet où ses préférences ne vont pas aux temps anciens. *Alcuni Sonetti*, Son. XLVI (*Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 257 recto).

4. — LAMPERTICO prétend que l'*Essai* rappelle les « Gargarismes de Farinello et de Pacchierotti ». *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 37.

5. — Chaque partie débute par un chœur : part. I, p. 9 ; part. II, p. 25 ; part. III, p. 42.

6. — Chacune des trois parties est divisée en trois récitatifs.

7. — Part. I, p. 10.

8. — Part. II, p. 26.

9. — Part. III, p. 43.

10. — Part. I, p. 11, 15 ; part. II, p. 27, 37 ; part. III, p. 44.

11. — Part. I, p. 14, 17, 19 ; part. II, p. 27, 34 ; part. III, p. 47. Dans une note marginale (p. 14), Ortes précise qu'il n'avait pas, dans le Manuscrit, utilisé ce titre.

12. — Part. II, p. 10.

13. — Part. II, p. 17.

14. — Part. III, p. 50.

nes¹... Il n'a, du reste, que paraphrasé des passages ou des pensées empruntés à des auteurs anciens : Pétrone², Plutarque³, Ennius⁴, Lucrèce⁵, Cicéron⁶, Lucien⁷, Virgile⁸, Horace⁹... Il entremêle le tout d'observations personnelles. On conçoit, dans ces conditions, que l'œuvre n'ait rien en soi de bien original qui mérite d'être retenu; n'apporte rien de nouveau à la doctrine d'Ortes. La langue, d'autre part, présente les qualités — et les défauts — que nous avons déjà rencontrés dans d'autres de ses écrits poétiques. Aussi nous bornerons-nous à ces indications sommaires, suffisantes cependant pour donner un aperçu d'ensemble de l'ouvrage.

II. — LE THEATRE

§ I. — LES DRAMES MUSICAUX

Avec la poésie, Ortes aborda les *Drammi per Musica* où il fit preuve d'une réelle subtilité psychologique et d'une pénétration toute moderne. Qu'il les tire de l'Histoire ou de la Légende, ses héros, mérite éminent, demeurent naturels bien que leur caractère et leurs idées dépassent, nous verrons pourquoi, les types d'une humanité courante.

Ortes, a su, en effet, se classer entre Goldoni et Gozzi, et, tout en lui conservant une consistance essentiellement morale, arracher le mélodrame à l'hyperbole¹⁰. Cohé-

1. — Part. I, p. 21.

2. — Part. III, récit. III, p. 52, note.

3. — Part. I, hymne II, p. 15, note; part. II, récit. II, p. 35, note; récit. III, p. 38, note.

4. — Part. I, hymne I, p. 11, note.

5. — Part. III, récit. II, p. 48, note.

6. — Part. I, récit. III, p. 20, note; part. II, récit. I, p. 29, note; part. III, récit. I, p. 45, note.

7. — Part. I, récit. II, p. 17, note.

8. — Part. II, hymne I, p. 27, note.

9. — Part. III, hymne I, p. 44, note.

10. — Ortes note à cet égard que le théâtre italien subordonne

rence, sobriété, concision, noblesse des personnages, beauté des sentiments, correction de la forme, puissance de vie, harmonie de la composition : telles sont les qualités essentielles de ses drames, méticuleusement construits, œuvre de réflexion plus que d'inspiration, de goût plus que d'enthousiasme.

Ce genre attirait Ortes. Il nous avoue, dans son *Diario*, que la poésie et la musique furent « ses premières inclinations »¹. Les *Rime* de Marini et de Zappi, quelques drames de Silvani, éveillèrent ses goûts littéraires et, à douze ans, il écrivait son premier *dramma per musica*². Ce penchant pour la poésie théâtrale ne se démentit pas avec les années³.

Ami de Vinci, de Leonardo Leo, de Harte, dit le Sartor⁴, d'Adolfo Hasse — le mari de la belle Faustina qui lui confiait son tambour de basque et lui recommandait Mozart enfant, venu à Venise avec son père — Ortes ne pouvait être que tenté par le nouveau drame où la musique soutenait le vers dans sa composition ordonnée et symé-

le poète à l'acteur, celui-ci imposant sa valeur comme ses vices : « ...nella vera commedia italiana che è quella degli istrioni, il poeta non parla nemmeno, e contento di fornire agli attori il soggetto, i caratteri, la distribuzione e il sentimento delle scene, lascia che essi parlino da sé ; e nei drammi che son le tragedie italiane, dove per la musica concertata non è possibile cantare a soggetto, i poeti e i maestri di musica non fanno che secondare l'umore e le maniere de' musici. » *Riflessioni sopra i Drammi per Musica*, p. 13 et 14. Cf. encore p. 15.

1. — « Le mie prime inclinazioni furono per la musica e per la poesia per le quali avea buona disposizione. » *Memorie ined.* (Cicogna, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, p. 10).

2. — « Le Rime del Marini e del Zappi, e alcuni drammi del Silvani, furono i primi libri che io leggessi con diletto ; e un dramma per musica, il cui soggetto era l'amore di Antioco per Stratonica, fù la prima cosa ch'io scrivessi di mia fantasia all'età forse di dodici. » (*Memorie ined.*, Cicogna, *ibid.*, p. 11).

3. — « Trattandosi di bell'arti e in particolare di poesia teatrale, alla quale più che ad altra fui sempre inclinato... » *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XVIII (Custodi, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl. p. 270).

4. — Dans une lettre à Ciani, annonçant la mort de Harte, il indique toute la peine qu'il éprouve : « ...io ho perduto un de' migliori amici e la persona che al presente frequentava più d'ogni altra ». Lett. XXXIV, de Venise, 3 janvier 1784 (Custodi, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 419).

trique pour réaliser un dessein d'harmonieuse esthétique dans la douceur des rimes, la cadence des voix et des instruments¹.

Ce drame musical fut du reste la grande vogue du XVIII^e siècle. A Venise, surtout, ces mélodies faciles, claires, caressantes, charmaient l'esprit, enchantaient l'âme. Aussi l'importance sociale de ce genre y fut-elle considérable. Le thème en était toujours pathétique et émouvant. Les drames n'allaient pas jusqu'à troubler la sérénité du public, la sensibilité voulant être simplement émue et non pas brusquement heurtée. Le tragique et l'héroïque animaient les personnages. Mais, contrairement à la coutume, Ortes ne mit point dans la bouche de ses héros ces paroles maniérées, ces propos galants, ces abandons suaves sans respect pour les situations et la vérité psychologique, qui constituaient, dans la plupart des *drammi per musica*, un mélange de trivialité et d'in vraisemblance. De même, il rompit avec l'usage qui acceptait les extravagances les plus inattendues. Il mit plus d'unité dans l'action, plus de force dans l'intrigue. En cela, il faut bien le reconnaître, il apportait une réaction au drame de Metastasio, trop idéalisé, où les idylles pastorales et mythologiques le disputaient à la mièvrerie du style, à la virtuosité verbale, au miracle de l'équilibre, aux gémisses-

1. — Il écrivait à un ami de Rome : « Voi che siete politico, dovrete suggerire ai Romani che per l'avanzamento delle arti dovrebbero spogliarsi del pregiudizio di non avere donne cantanti ne' teatri : parlatene al papa alla prima vostra udienza ». (Publié dans LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 50). On sait que depuis le dernier tiers du XVI^e siècle, les femmes faisaient partie des troupes de comédiens (PIER MARIA CECCHINI, *Brevi discorsi intorno alle Commedie, Commedianti e Spettatori*). A Rome notamment, il leur fut permis de reparaitre à la scène sous le pontificat de Clément X (A. ADEMOLLO, *I Teatri di Roma nel secolo decimosettimo*, p. 136). Mais la présence des actrices provoqua la plus vive inquiétude chez les religieux, et, en 1738, presque tous les évêques des Etats du Pape signèrent un manifeste de protestation (*De' Teatri moderni contrari alla professione cristiana*, libri due del P. DANIELE CONCINA dell' Ordine de' Predicatori, In conferma delle sue Dissertazioni *De Spectaculis Theatralibus*. In Roma MDCCLV). Ortes faisait donc preuve de libéralisme en prenant le contre pied de cette tendance.

ments amoureux en ton mineur, emmêlés de floritures de toutes sortes.

Mais avant d'aborder l'étude de son Théâtre, examinons quel était le sentiment d'Ortes sur ce genre si à la mode, tel qu'il apparaît dans ses *Réflexions sur les Drammes musicaux*¹. La question n'est pas sans intérêt puisque Ortes se trouve ainsi amené à poser certaines règles — par lui du reste strictement observées — qui permettraient seules, à son avis, de procurer un plaisir véritable au spectateur².

Dans ces *Réflexions*, Ortes précise, dès l'abord, ce qu'il entend par *dramma per musica*.

C'est « la représentation de quelque action merveilleuse de conception et de forme poétiques, d'expression musicale et chorégraphique, accompagnée de décorations picturales, afin d'émouvoir plus efficacement et avec plus de

1. — *Riflessioni sopra i Drammi per Musica. Aggiuntovi una nuova azione drammatica*. Venise MDCCLVII, Giamb. Pasquali. Le drame est intitulé *Calisso Spergiura*. L'exemplaire que possède la Marciana contient quelques adjonctions de la main d'Ortes, par exemple, p. 23, un addendum manuscrit sur feuillet; p. 40, une note marginale; p. 42, une adjonction manuscrite en fin de page. Enfin, l'ouvrage contient après le dernier feuillet, (p. 103 verso) un addendum manuscrit qui renvoie à la page 16 de l'étude, ligne 10. En écrivant ces *Réflexions*, Ortes, une fois de plus, imitait son maître Guido Grandi, qui, en 1691, composa un *Traité de la Musique théorique et pratique*, en 3 Livres. Il refit du reste ce *Traité* en 1695, avec une précision toute géométrique, et le divisa en 24 propositions : *D. Guidonis Grandi Logometria musica sive de musicorum intervallorum propositionibus*. Ortes en parle dans sa *Vita del P. Guido Grandi*, p. 11. Rappelons, enfin, qu'en 1733, Benedetto Marcello, dans un esprit identique à celui qui poussait Ortes à écrire ses *Réflexions sur les Drammes musicaux*, avait publié son *Teatro alla Moda*.

2. — Ortes faisait en somme pour les *drami per musica*, ce que Metastasio avait fait pour les opéras, lorsqu'il posait en loi impérative la nécessité de six personnages, tous amoureux, pour permettre au musicien tous les contrastes; réalisait une variété heureuse en ne faisant jamais chanter deux airs de suite au même personnage, ni, successivement, deux airs de même caractère, ou recommandait de terminer chaque scène par un air, le premier et le deuxième acte s'achevant par des airs plus importants. Chacun des trois personnages principaux, le primo soprano, la primadonna et le ténor devaient chanter cinq airs, de cinq caractères différents : un air passionné, *aria patetica*; un air de bravoure; un air uni, *aria parlante*; un air de demi-caractère; un air de joie, *aria brillante*. Enfin, il

charme que dans les autres représentations théâtrales, les passions et l'âme des spectateurs »¹.

Il pose ensuite pour principe que le théâtre ne doit pas avoir pour objet la reproduction des actions humaines courantes, mais bien exagérer ce que l'on peut rencontrer dans la vie, et ce que l'on y rencontre du reste quelquefois². Tout homme en effet est ou s'estime, l'égal d'un autre. Il est sujet aux mêmes passions, mais de par les circonstances, autant que de par sa nature propre, il offre avec ses semblables certaines particularités qui constituent des « caractères ». Et c'est précisément l'exagération, la charge d'un de ces caractères humains, qui donne, par essence, le sujet théâtral³. Et suivant que cette charge aura trait à l'apparence ou à l'action véritable du caractère, elle mettra en vue le ridicule des originaux et donnera naissance à la Comédie, ou, basée sur le merveilleux des héros, engendra la Tragédie.

D'ailleurs, — et nous retrouvons une observation que nous avons déjà rencontrée⁴ — cette charge doit se rigoureusement cantonner dans les limites de la vraisemblance. Et cette vraisemblance existera ou non, suivant que la charge sera, ou non, conforme à l'idée du caractère représenté : c'est dans cette adaptation harmonieuse que réside l'expression même du talent. Ortes remarque, cependant, qu'au théâtre l'exagération n'est pas forcément un défaut. Il suffira que le spectateur ne s'aperçoive pas de l'erreur qui est à la source de son plaisir.

importait que « dans le deuxième et le troisième acte, le poète ménageât deux belles niches, l'une pour y mettre un récitatif obligé suivi d'un air à prétention (*di tranbusto*) ; l'autre pour un grand duo, toujours chanté par le premier amoureux et la première amoureuse ».

1. — *Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 3.

2. — « Il diletto ...che proviene dalle rappresentazioni ...non stà nella pittura delle azioni umane qualunque, ma nella caricatura che può in esse incontrarsi, e che tavola effettivamente s'incontra, la quale imitata sul teatro, è quella che unicamente diletta. » *Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 4.

3. — *Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 5.

4. — *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, (*Supra*, chap. III, § III, p. 120 et n. 2).

Tout se borne à une question de mesure et de jugement ¹.

Car la charge doit être judicieusement répartie entre les divers facteurs qui concourent à la perfection du drame : le sujet, qui relève de la poésie ; l'expression, du domaine de la musique ; l'action, qui appartient à la danse ; la décoration, qui échoit à la peinture. C'est entre ces « genre », comme il les qualifie, qu'une homogénéité rationnelle est indispensable, et, du reste, presque suffisante à elle seule ².

Chacun de ces quatre facteurs, dont la cohésion et l'enchaînement subordonnent et déterminent la qualité même du drame, est l'objet d'un examen critique d'Ortes.

Pour le *Sujet*, il estime que le meilleur sera celui qui pourra s'accommoder du merveilleux le plus marqué ³. Or, ce merveilleux, pour le rendre admissible, il n'est que de le prendre dans un passé lointain : c'est, en effet, une tendance psychologique générale ⁴, de croire que, dans les temps antiques, les vertus étaient plus belles et plus méritoires que de nos jours.

L'*Expression*, il la veut essentiellement musicale. La

1. — *Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 8. Ces considérations générales exposées, Ortes, s'arrêtant un moment aux caractéristiques des divers théâtres nationaux, remarque, entre autres choses, que le changement serait le signe distinctif du théâtre français, la stabilité celui du théâtre anglais ; la première impression celui du théâtre italien ; la dernière impression, celui du théâtre autrichien (*Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 11). D'après lui le théâtre italien exalterait l'esprit de liberté, tandis que le théâtre français mettrait en scène des héros amoureux, et le théâtre anglais des mystères et des fantasmagories, ce qui peut permettre de soutenir, à volonté, que chacun représente ce qui est le plus conforme, ou le plus contraire à son génie propre... ! (*Ibid.*, p. 18).

2. — « Questi quattro generi di caricatura si sostengono nel dramma l'un l'altro, e la miglior consonanza di essi genera il dramma migliore... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 20.

3. — Quanto al *soggetto*, esso sarà tanto più caricato quanto più sarà strano e prodigioso, e quello che darà motivo a incanti, a trasformazioni, ad apparizioni e simili... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 20 *in fine*, 21 *princip.*

4. — « Il popolo crede ogni stravaganza purchè sia proporzionata alla lontananza di tempo in cui sia accaduta, figurandosi i tempi assai remoti molto diversi dai nostri... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 21.

parole, les flexions de la voix, sont une sorte de chant. C'est cette flexion qu'il faut forcer jusqu'à la musique¹. Parole et Musique — c'est un Italien amoureux de sa langue qui écrit — ne seraient, du reste, qu'une extériorisation harmonieuse de sentiments ou d'idées, à des degrés de musicalité différents².

Quant à l'*Action*, elle doit, elle aussi, se transformer pour devenir danse, mais danse expressive soulignant les paroles³. Et cette danse serait si étroitement unie à la musique, elle aussi expressive, que leur action concourante doit suffire pour éveiller l'émotion.

Enfin, les *Décorations* comprennent tout ce qui touche à l'ornementation proprement dite de la scène, aussi bien que ce qui a trait aux costumes. Par leur fantaisie, leur richesse, leur diversité, elles permettent aux spectateurs d'imaginer les somptuosités d'un palais royal, la majesté d'un temple, l'horreur d'une prison⁴. De telle sorte que dans le Drame, comme le sujet devient prodige, l'expression musique, l'action danse, de même le lieu où se déroule l'événement représenté peut devenir à l'occasion un édifice enchanté.

Tel devrait être le Drame. Mais il était loin, en fait, de

1. — « ...una rappresentazione in versi diletta più di una in prosa... così una in musica diletterà più di una in versi per l'espressione che la musica più che la poesia può dare alle stesse passioni... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 23.

2. — C'est ce qu'il précise dans un Addendum manuscrit sur un feuillet joint à la p. 23 de son ouvrage : « Che la favella e la musica non diferiscono che nel grado di caricatura è manifesto da ciò che l'una e l'altra possono ugualmente chiamarsi un articolazione di parole fatta con intervalli, tempi e tuoni diversi di voce per esprimere i sentimenti dell' animo ». D'ailleurs Ortes distingue à cet égard la musique qu'il qualifie d'*expressive*, de l'*artificielle*. La première sert à animer les sentiments de la poésie, à renforcer les modulations de la voix humaine pour toucher le cœur. La seconde n'est guère qu'un concours de voix et d'instruments qui perce l'oreille et ne va pas plus loin. Celle-là ne s'accommode que du sujet pour lequel elle a été composée ; celle-ci pourra convenir à tous les sujets. *Rifless. sopra i Drammi*, p. 25.

3. — « ...l'espressivo che sta nel portamento della persona adattato al genere di discorso che si tiene. » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 28.

4. — *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 29.

s'affirmer ainsi. Ortes nous le dépeint de tout autre façon : « Présentement on n'exige rien de plus du Drame qu'un bon mélange de musique artificielle entrecoupée de danses, elles aussi artificielles ¹. On n'a cure de ses divers éléments constitutifs. Le sujet ? On le néglige complètement. L'expression, qu'elle soit de paroles ou de gestes, ne trouve plus d'extériorisation adéquate dans la musique ou la danse pratiquées. Quant à la décoration, elle n'est pas davantage en harmonie avec le sujet traité ².

Comment cette transformation a-t-elle pu s'opérer ? Ortes en donne deux raisons : une de portée générale, l'autre particulière. Pour la première, il constate que les hommes ont plus d'oreille que de cœur ³, et, par suite, sont plus attirés par l'artificiel d'une musique gaie qui parle surtout aux sens. La seconde raison est non moins effective : c'est la nécessité de suivre le goût des Grands, ignorants la bonne manière de se divertir, car il n'est guère courant de trouver en eux une aptitude spéciale à s'attendrir sur les fictions sentimentales des héros de théâtre ⁴. Du reste, cette insouciance et ce manque de recherche se retrouvent au même degré dans le peuple qui « court au théâtre pour une trompette, pour un basson, pour un turc sur une corde, pour un anglais sous une perche ou pour quelque semblable ineptie qui supplée au drame le mieux conçu » ⁵. Le goût allait en effet décli-

1. — *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 30.

2. — Voir *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 31. En ce qui concerne la musique, question qui, nous le savons, lui tenait au cœur, il précise : « Il metodo ancora di arie che s'usa in questo genere di musica distrugge affatto l'idea di rappresentazione ; mentre quei perpetui ritornelli e quelle replicate repliche interrompono il corso dell' azione, alla quale ripugnano... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 33, *in fine* et 34 *princip.*

3. — « ...è generalmente l'esser gli uomini provediti più di orecchie che di cuore. » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 34.

4. — « ...sarebbe cosa ridicola il pensare che chi vive in tanto splendore, pieno di sè stesso e occupato in affari di stato o di propria grandezza, discendesse poi al teatro per intenerirsi negli affetti simulati di una Mandane o di una Aristeia piuttosto che per rallegrarsi collo strepito d'una musica mista a balli, a lumi e a comparse. » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 35.

5. — *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 39.

nant¹ et tournait au bouffon à la grande indignation d'Ortes². On conçoit que dans une telle disposition d'esprit le public Vénitien préférât au virtuose qui hurle, le spectacle varié du voisin qui baille, du vieillard qui mange à l'orchestre, et l'agrément de lorgner la salle, de rire de la mère en coiffe et de sourire à la fille en mantille...³.

Et Ortes de conclure, de ces observations amères, qu'il est vain de chercher à ramener le théâtre à des règles et à des lois raisonnables⁴.

CALYPSO PARJURE

Ortes a fait suivre ses *Réflexions sur les Drames musicaux* d'une action dramatique : *Calypso parjure*⁵

1. — G. CADORIN, *Lettere di G. Ortes venez. a Fr. Algarotti* (Marciana, misc. 721, opusc., n. 18).

2. — « In San-Cassano e in San-Mosè sono due opere burlesche in musica che piacciono. E tant' è : il gusto del teatro musicale, che nel serio è del tutto caduto in Italia, si rinnova adesso nel buffonesco. » *Lett. à Fr. Algarotti*, de Venise, le 4 décembre 1750 (G. CADORIN, *ouv. cit.*, Marciana, *ibid.*).

3. — C'est du reste la même constatation qu'il fera près de vingt ans plus tard dans ses *Réflexions sur les Objets appréhensibles* où il précise : « Avvien ben spesso che un orazione, un poema, un' azione teatrale dettata secondo tutti i precetti che ne danno Longino, Aristotele, Orazio e Gravina, dissecca nondimeno l'anima e fa sbadigliare, quando un' altra senza quelle regole, ma ornata più di strane apparenze attrae tutto il popolo sia nobile o ignobile, il quale seguace del diletto, schiva ogni istruzione per esso e prevenuto anzi per lo miserabile falso apparente, che per lo vero naturale e verisimile ancora, non intende precetti, per cui sia quello confinato e ristretto... » *Rifless. sugli Oggetti apprensibili...*, chap. XVII, n. 3, p. XCII.

4. — « ...il ridurre il teatro a leggi e a regole di ragione sarà sempre una vana occupazione di chi non trovando in esso divertimento, vorrebbe almen confondere quello degli altri e mostrar intelligenza fuor di proposito. » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 38.

5. — *Calisso Spergiura, Azione drammatica, da rappresentarsi per Musica a quattro voci*. A la Marciana. Le Drame est divisé en deux parties, comptant l'une et l'autre six scènes dont quelques-une très courtes (par exemple les scènes IV et VI de la I^{re} partie ; la scène III de la II^e). L'action se passe dans l'île d'Ogygie, et, de l'aveu d'Ortes, ne devait pas durer trois heures, afin de ne point fatiguer le spectateur par une trop longue attention. (Voir *Prélim. au Drame*, p. 41).

composée à Vienne¹, écrite à l'italienne — c'est-à-dire, nous le savons, avec subordination du poète à l'acteur — et de « sujet amoureux »².

Quatre personnages — la nymphe Calypso, sa suivante Eucarie, Télémaque et Néarque, ancien compagnon d'Ulysse que Calypso a retenu dans son île — animent l'action. L'intrigue, puisée dans la Légende grecque, est l'épisode final du séjour de Télémaque dans l'île enchantée où son père connut tant de douces ivresses. Calypso, aujourd'hui éprise de Télémaque, comme elle le fut jadis d'Ulysse, s'efforce en vain de gagner sa tendresse, bien qu'elle lui sache le cœur déjà plein de l'image d'Eucarie.

Dès la première Scène, nous comprenons que tout ne va pas au mieux entre la nymphe et Néarque. Calypso, en effet, ne veut plus tolérer la jalousie de son amant et le lui dit sans ambages :

*« ...Restan più stanze
Libere nel mio cor. Se in esse accolgo
Altri, che perdi? O a che doler ti dei
Se dalla tua scacciato ancor non sei? »*³.

A cette apostrophe menaçante, Néarque essaie de se justifier en lui reprochant, avec mesure, les soins qu'elle déploie pour gagner la tendresse de Télémaque :

*« ...e se non vieti il dirlo,
Par che l'amante ora nei modi tui
Più gli offra in te, che non ricerchi in lui »*⁴.

Et Calypso demandant en quoi son attitude envers le fils d'Ulysse lui paraît singulière, Néarque, minutieux dans sa jalousie, la précise en quelques traits :

1. — L'exemplaire conservé à la Marciana porte la mention manuscrite (p. 103) : « Il ms. in fine era segnato di Vienna, questo di ultimo 8bre 1755 ». Notons que cet exemplaire contient certaines corrections ou adjonctions de la main d'Ortes, par exemple, part. I, sc. II, p. 54 ; sc. VI, p. 74, 75.

2. — *Rifless. sopra i Drammi...* (Prélim. au Drame, p. 40).

3. — *Calisso Spergiura*, part. I, sc. I, p. 48.

4. — *Ibid.*, p. 48 in fine, 49 princip.

« ...A lui vicina
 Ti confondi. Ti turbi
 Da lui lontana. Ei cerca abbandonarti,
 E tu sempre pretesti
 Trovi per arrestarlo. A lui son sempre
 Rivolti i tuoi pensier..... » ¹.

Mais Calypso, avec une rouerie bien féminine de répliquer que Télémaque étant le seul qui ait jamais résisté à ses charmes, il est non seulement naturel, mais encore nécessaire qu'elle mette tout en œuvre pour le séduire, et pour que l'injure du père ne soit pas aggravée de l'affront du fils. Du reste Néarque serait son seul amour :

« ...Oh mio Nearco
 Mia vita, Idolo mio, per te sol vivo,
 E per te sol sempre vivrò » ².

Néarque paraît ajouter foi à cette tendresse exaltée :

« Crederti non dovrei, ma pur ti credo » ³.

Et Calypso lui ayant enfin persuadé que la vengeance est son seul dessin, Néarque dit sa confiance dans le cœur compliqué de son amante :

« Dirò, questo è quel cor
 Che tanto il mio d'amor
 Accese ed invaghi.
 Questo è quel cor, dirò,
 Che all' amor mio costò
 Tanti sospiri un dì » ⁴.

Dans la Scène suivante, Calypso, interprétant mal une remarque d'Eucarie sur l'amour de Néarque, avoue le trouble que Télémaque apporta en son cœur :

« ...Comincio anch' io
 A dubitar d'amarlo. Agli occhi altrui

1. — *Ibid.*, p. 49.

2. — *Ibid.*, p. 51.

3. — *Ibid.*, p. 52.

4. — *Ibid.*, p. 54.

*Gia ne giunse il sospetto, e a te non posso
Eucari simularlo »*¹.

La situation va aussitôt se nouer entre les deux femmes, car à la confiance de la reine, Eucarie, dans sa fidélité, lui croit devoir apprendre que Télémaque l'aime :

*« ...Egli s'offerse
A me non ricercato, e non atteso.
Io senza ripugnanza
Dirò che l'ascoltai... »*².

Mais par affection pour sa maîtresse, elle renoncera à cet amour naissant. C'est là générosité que Calypso repousse avec orgueil :

*« ...Non ricasai di mille
Amanti i voti, per serbarmi a un solo
Che mi dovea sprezzar »*³.

Sur l'insistance de sa suivante, elle consent cependant à tenter une épreuve : Eucarie dira son amour à Télémaque en même temps qu'elle lui dévoilera celui de Calypso. Le jeune étranger décidera. La reine, cachée, assistera à l'épreuve :

*« ...Offrigli il mio,
Parlagli del tuo amor. Vediam qual egli
Osa farne confronto : Anch'io pur voglio
Qui non veduta udirlo »*⁴.

Dans la Scène III, Télémaque rencontre Eucarie, et, se croyant seul avec elle, saisit l'occasion, rare autant que désirée, de lui rappeler son amour. Fidèle au rôle imposé, Eucarie entre d'un coup dans le vif de la question et manifeste ses doutes sur l'amour que lui peut porter celui qui paraît insensible aux charmes de Calypso :

1. — Part. I, sc. II, p. 55.

2. — *Ibid.*, p. 56.

3. — *Ibid.*, p. 57.

4. — *Ibid.*, p. 61.

« ...*Creder degg'io*
Che possa per l'abbietta
Eucari sospirar, chi per Calisso
*Insensibile è ancor ?... »*¹

Et Télémaque aussitôt de la rassurer sur sa tendresse qui ne saurait rien avoir de commun avec le respect qu'il doit à Calypso. Sur une objection d'Eucarie, il ajoute que si les Dieux l'appellent loin d'Ogygie, il entend ne se jamais séparer d'elle :

« ...*E in ogni evento*
Certo dell'amor tuo, per quanto altrove
Desio d'onor mi chiami,
Non pensar ch' io (vedi se t' amo assai)
*Possa da te dividermi giammai »*².

Sans s'arrêter à ces douces assurances, Eucarie lui apprend que Calypso elle-même le chérit :

« ...*Tu più felice*
Sei di quel che non pensi. Alfin tu sei
Dell' amor di Calisso
*Oggi l' oggetto »*³.

Mais Télémaque s'étonne seulement qu'Eucarie oppose une telle résistance à sa tendresse, et une telle obstination à dresser entre eux Calypso :

« ...*Ah pensa*
Che acquisto non si dà, che ben compensi
*Un vero amor »*⁴.

Eucarie touchée de ce désintéressement fait alors l'aveu que le sacrifice de son amour pour le meilleur destin de Télémaque sera sa récompense :

1. — Part. I, sc. III, p. 62.

2. — *Ibid.*, p. 63, *in fine*, 64 *princip.*

3. — *Ibid.*, p. 65.

4. — *Ibid.*, p. 66.

*« Io sarò contenta appieno
 Nel vederti a lei vicino.
 Pensarò col tuo destino
 Anche il mio de migliorar »¹.*

Nobles raisons que Télémaque ne peut admettre. Il préfère Eucarie à Calypso...

Celle-ci à cette affirmation non équivoque, apparaît soudain et la douce Eucarie se retire².

Calypso assure Télémaque, on le conçoit gêné, qu'elle n'avait nullement l'intention de troubler son amour, et qu'il n'y avait là qu'un statagème imaginé par Eucarie pour éprouver sa foi. Elle comprend que l'amour souffle où il veut :

*« ...Libero amor
 Nasce ne' nostri petti. Ei dell'oggetto
 Ritrova la grandezza
 In questa libertà... »³.*

Télémaque lui rend grâce de cette générosité. Calypso avoue cependant qu'elle n'est point aussi satisfaite qu'elle l'escomptait. Elle craint que l'impétueuse ardeur du jeune Prince ne s'accommode mal des loisirs voluptueux où sa vie s'écoulera. Trompé par cette feinte sollicitude, Télémaque dit que la gloire a son heure et qu'au surplus il serait prêt à la sacrifier à l'amour. A cette déclaration, que sa duplicité a provoquée, Calypso s'indigne et dit à Télémaque tout son mépris de le voir ainsi oublier ce qui devait être le seul souci de son existence :

*« ...Ah vile !
 Dunque del tuo grand cor son questi alfine
 I sensi generosi ?...
 ...E il giuramento
 Di non posar prima che non raggiunga
 Il genitor ?... »⁴.*

1. — *Ibid.*, p. 66.

2. — Part. I, sc. IV, p. 67 *in fine*.

3. — Part. I, sc. V, p. 69.

4. — *Ibid.*, p. 72.

Saisissant ce prétexte dans un élan de jalousie féroce, elle lui fait même croire qu'Eucarie méprise son amour et rit de ses transports :

« ...*Del tuo roioso
Amor per liberarsi il mio t'offerse ;
E nel secreto, d'un eroe qual sei
Meco si ride »*¹

Et elle achève de l'accabler en lui annonçant qu'il ne la reverra jamais plus et qu'il devra quitter l'île au plus tôt.

Désespéré devant cette soudaine infortune qui le frappe en plein espoir de bonheur, Télémaque demeure, seul, en proie à la honte et à la douleur. Mais son cœur généreux se ressaisit vite pour de viriles résolutions :

« *Vinto è già da forte sdegno
Di ragione compagno audace
Quell'affetto contumace
Che sorprendermi tentò.
Consigliar di me più degno
Parla al cor l'offeso onore.
Quell'onor che sul mio core
Già l'impero s'acquistò »*².

Dans la première Scène de la deuxième partie, nous apprenons le changement profond survenu chez Calypso, désormais triste et pensif. Eucarie lui en marque son étonnement en dépeignant l'attitude nouvelle de sa maîtresse :

« ...*Il non curarsi
Dei soliti dilette,
L'obbiare se stessa, e l'evitare
L'incontro o l'annoiarsi
Della presenza altrui... »*³.

Calypso tente tout d'abord de persuader Eucarie que Télémaque n'est pour rien dans ses préoccupations. Elle

1. — *Ibid.*, p. 73.

2. — Part. I, sc. VI, *Ibid.*, p. 75.

3. — Part. II, sc. I, p. 77.

veut faire croire, et peut-être croire elle-même, qu'il lui fut et lui est encore indifférent. Mais sa rancœur jalouse éclatant bientôt, elle chasse avec brutalité sa suivante, qui demeure accablée par cette rigueur soudaine autant qu'imméritée :

« ...*Ah come cangi
Le prime confidenze
Ora in tant'odio. E come puoi mostrarti
Meco si avversa ?* » ¹

Néarque survient sur ces entrefaites et... saisit ce moment pour dire la joie que lui cause le départ de Télémaque. Il est désormais rassuré, et en fait l'aveu naïf :

« ...*Il tuo comando
Che la partenza impone
A Telemaco, affatto
Mi disinganna...* » ².

Il rappelle à Calypso la fidélité de sa tendresse avec une maladresse désarmante :

« ...*Abbandonata
Da ogni altro adorator, anch'io potrei
Non curarti, sdegnarti,
E vendicarmi adesso
Di tanti che passar già mi facesti
Amari giorni...* » ³.

Ce qui lui vaut cette réplique cruellement ironique de la Nymphe exaspérée :

« ...*E tanto core avresti ?...* » ⁴.

Dans sa confiance niaise, Néarque exagère encore ses démonstrations amoureuses autant qu'inopportunes. Mais Calypso l'interrompt sans ménagement pour lui déclarer son désir de revoir une dernière fois Télémaque... qu'elle

1. — *Ibid.*, p. 80.

2. — Part. II, sc. II, p. 82.

3. — *Ibid.*, p. 83.

4. — *Ibid.*, p. 83.

n'a pas assez châtié. Néarque, qui ne saurait concevoir tant de duplicité, en vient presque à regretter qu'il soit trop tard pour exaucer ce vœu :

« ...A lui serbasti
Cotesta ultima pena
Troppo tarda »¹.

A cette nouvelle, Calypso manque de peu de trahir sa détresse. Elle se ressaisit cependant, et envoie Néarque retenir Télémaque un moment, s'il en est temps encore. Néarque, docile et dompté, obéit une fois de plus malgré ses doutes :

« Crudel ! Come ben sai
Innamorarmi allora
Che più ragion mi dai
Di crederti infedel »².

Demeurée seule, Calypso décide de jeter le masque et, quoi qu'il en puisse résulter, de tout tenter pour arriver à ses fins³.

La Scène IV se déroule sur le port où Télémaque exhorte ses compagnons à activer l'appareillage afin de fuir au plus tôt un séjour dangereux. Mais Néarque survient pour lui annoncer que la Reine le mande. Les deux hommes échangent alors quelques observations révélant à l'évidence que Télémaque s'est pleinement ressaisi, pour suivre sa destinée aventureuse, et que Néarque est enchaîné aux caprices de Calypso, comme il l'avoue non sans amertume, au fils de son ancien chef :

« Troppo la mia catena
M'aggrava. Essa mi rende
Inutile per sempre
E incapace d'onor... »⁴.

1. — *Ibid.*, p. 85.

2. — *Ibid.*, p. 86.

3. — Part. II, sc. III, p. 87.

4. — Part. II, sc. IV, p. 93.

C'est de ce regret deviné que Télémaque, pressant et persuasif, cherche à tirer parti pour l'emmener avec lui :

« ...Vedi. La Nave
Pronta è a partir. Seguimi. Un tal momento
Forse più non avrai... »¹.

Calypso cependant n'a pu, dans son impatience, attendre que Télémaque déférât à son désir. Elle survient et lui reproche de partir sans l'avoir revue. Le fils d'Ulysse lui objecte avec à-propos qu'elle-même lui donna l'ordre formel de fuir sa colère et sa haine. Elle s'étonne qu'il ait pu y croire :

« ...Tu, l'odio mio temere
O l'ira mia ? Come puoi dirlo, o come
Immaginar lo puoi ?... »²

Et ne craignant plus de dévoiler sa passion elle rappelle tout ce qu'elle fit et pour lui, et pour ses compagnons :

« ...Ai tuoi
Desiri io soggettai per tutto il mio
Immortal poter... »³.

Télémaque se borne à l'en remercier avec réserve et dignité. Et Calypso, pour le gagner, oppose à sa tendresse la prétendue duplicité d'Eucarie. Mais le jeune héros demeure inflexible dans sa détermination :

« ...Qual freggio posso
Dall' amor tuo sperar, o qual omaggio
Attender tu dal mio, sul punto stesso
Che abbandonar ti deggio ? »⁴.

Oubliant alors que c'est elle-même qui peu auparavant flétrissait Télémaque de méconnaître ce devoir dont il invoque maintenant l'impérieuse nécessité, Calypso cher-

1. — *Ibid.*, p. 93.

2. — Part. I, sc. V, p. 94.

3. — *Ibid.*, p. 95.

4. — *Ibid.*, p. 96.

che à l'en détourner pour le garder auprès d'elle dans cette île enchantée d'Ogygie, où tout incite à l'amour :

« ...*Oh quat costumi
Ad essa più conformi ispiran queste
Amenè piagge, ove le piante, i fiori,
E l'aura e il rio tutto d'amor favella* »¹.

Ce mirage ne convainc ni ne tente Télémaque. Cédant alors à sa violence, Calypso menace de le changer en arbre comme ceux dont elle eut à se plaindre... comme elle a métamorphosé la douce Eucarie². Indigné de tant de cruauté, désespéré du sort réservé à Eucarie, dont il comprend maintenant la douloureuse infortune, Télémaque, s'en remettant aux Dieux, crie à Calypso sa haine et son mépris :

« ...*Fuggo il tuo aspetto
Detesto il mio rispetto, e gli occhi miei
Se giammai non piacesti, orrida or sei...* »³.

Entraîné par cette fougue véhémement, Néarque qui vient d'assister à la scène sans que Calypso lui ait prêté la moindre attention, dompte sa passion, et monte, avec Télémaque, dans le vaisseau qui va faire voile...

Restée seule, Calypso appelle les puissances infernales à son aide pour déchaîner les éléments. Mais, à sa stupéfaction, les divinités maléfiques demeurent sourdes à sa voix. Elle en augure un redoutable destin :

« *Perchè dovrà perseguitar me sola
Il Ciel di lampi e di saette armato ?
Perchè di luce sanguinosa in faccia
« Coperto il Sol mi guarda e mi minaccia ? »* »⁴.

Alors des voix mystérieuses lui clament la raison de

1. — *Ibid.*, p. 97.

2. — ...*Se da sorte uguale
Ti salvò l'amor mio, questo cessato
Trema per te...* *Ibid.*, p. 99.

3. — *Ibid.*, p. 99.

4. — Part. II, sc. VI, p. 101.

ce châtiment : « Parjure ! » La nymphe cruelle comprend que tout est fini. Son pouvoir évanoui, la vengeance est proche. Elle la sent déjà, implacable, dans sa chair frémissante :

*« Par che di questo sasso
La durezza mi cinga, il gel si stenda
Per le mie fibre, e dal suo peso oppresso
Il gravoso mio fianco
Par che s'interni in esso »*¹.

Effectivement, dans une apothéose finale, Calypso se trouve changée en rocher, tandis qu'une partie des arbres enchantés redevient des hommes et des femmes qui vont former le ballet dirigé par Eucarie, désormais reine d'Ogygie à la place de Calypso châtiée par les Dieux.

*
* *

Parmi les quatre Personnages du drame, il n'est guère que Calypso, sujet central, dont le caractère soit vraiment poussé à fond. On retrouve chez elle, en effet, tout le dédain instinctif de la femme pour l'homme qui l'adore et qu'elle n'aime pas ; toute sa rouerie pour savoir si sa tendresse est partagée ; toute sa duplicité pour tromper une rivale préférée ; toutes ses lâchetés et ses intrigues pour aboutir à ses fins ; toutes ses révoltes et ses colères devant son amour méprisé. On suit encore le développement tortueux de la haine en son cœur orgueilleux de souveraine dont la puissance, les faveurs et la beauté, tout ensemble méprisées, animent et exaspèrent une vengeance implacable.

C'est là Calypso : elle berne impudemment Néarque, instrument docile et aveugle, qui l'aime et qu'elle méprise ; elle se joue d'Eucarie pour s'assurer, par son entremise bienveillante et confiante, si Télémaque ne partage pas son amour ; elle paie la loyauté de sa suivante de la plus outrageante ingratitude ; elle met tout en œuvre — feint même une fausse humilité — pour séduire Téléma-

1. — *Ibid.*, p. 102.

que, et, pour lui faire prendre en haine Eucarie, n'hésite pas à la noircir indignement ; comme elle ne craint pas de s'abaisser en menaces redoutables quand elle comprend ne jamais pouvoir séduire le jeune prince généreux.

Cet ensemble complexe de sentiments heurtés et contradictoires est parfaitement traité, et s'oppose avec force au caractère des autres personnages du drame, esquissés avec moins de détails, et, du reste, d'importance secondaire.

C'est Télémaque qui nous apparaît à la fois simple, tendre et fidèle dans sa passion, habile à résister à la tentatrice, énergique dans ses décisions, courageux et fier devant le destin redoutable que lui fait entrevoir la furie déchaînée par son indifférence.

C'est Néarque, jouet docile dans les mains d'une magicienne habile qui domine en despote sa nature dévouée, son cœur aimant, son esprit en vérité bien obtus.

C'est Eucarie, douce, sincère, dont les efforts désintéressés, et douloureux à son cœur aimant, pour gagner à Calypso, contre elle-même, la tendresse de Télémaque, sont récompensés d'une disgrâce aussi cruelle qu'injuste.

Entre ces quatre protagonistes, l'intrigue se déroule avec logique et netteté dans une langue non dépourvue de vivacité, ni de force, lorsque, par exemple, Calypso chasse Télémaque¹ ; ou, se ravisant, envoie Néarque le retenir² ; ou se décide, malgré son orgueil, à céder à son amour³.

1. — Parti, io l'impongo, a quella gloria stessa

Obbliata da te. Più non vedrai

Eucari nè Calisso. A Stige il giuro.

Parti. Vinto da me, più non ti curo. (Part. I, sc. V. p. 74).

2. — ...Eh va ! Pensa ch'io voglia

Sugli occhi tuoi punirlo, ingiurarlo,

Confonderlo, scacciarlo... (Part. II, sc. II, p. 86).

3. — Più simular non giova.

Gettato è il dardo, e richiamarlo è vano.

Nel contrasto d'amor, d'ira, d'orgoglio,

Deciso è il cor. Divampi

L'incendio in libertà... (Part. II, sc. III, p. 87). Voir encore, à titre d'exemple, les objurgations de Télémaque à Néarque, pour tenter de l'arracher à l'emprise de Calypso (*Supra*, p. 245 et n. 1).

Les descriptions sont heureuses, quand, notamment, la nymphe fait miroiter aux yeux de Télémaque les délices d'Ogygie¹; les nuances psychologiques finement notées, que le fils d'Ulysse se fasse pressant auprès d'Eucarie pour lui arracher son aveu², que celle-ci s'affole de la disgrâce soudaine qui la frappe³, ou que Néarque, dans sa détresse morale, avoue son impuissance à rompre des liens tout la fois haïs et chers⁴.

Nul doute que ce drame, ainsi conçu, ainsi traité, n'eût trouvé un accueil chaleureux à la scène. Ortes ne put cependant le faire représenter, et pour des raisons de rivalités d'interprètes qu'il note de plaisante façon, avec une conciliante philosophie⁵.

On le voit, cette tragédie-type respectait scrupuleusement les règles que, d'après Ortes, devraient observer les actions de cette sorte. Elle est une application stricte des principes théoriques par lui exposés⁶.

1. — Ove gli ozi festivi,
I molli scherzi, i placidi riposi
Invitano alternando
A provocar col proprio
Il gaudio altrui... (Part. II, sc. V, p. 97).
2. — E pur solevi
Più cortese altre volte
Accogliermi, ascoltarmi,
Assicurarmi che il maggior nemico
Di mia felicità sul tuo bel core
Era quel mio dover troppo severo. (Part. II, sc. III, p. 64).
3. — Qual gelo al cor mi piomba
Improvviso a' tuoi detti! (Part. II, sc. I, p. 80).
.....
Gelido per le vene
Scorre il mio sangue e tardo ;... (*Ibid.*, p. 81).
4. — Aggiugner puoi ch'io son codardo, infido,
Degenero, incostante.....
.....ed io che fuor di questo
Mio tranquillo riposo altro non chiedo,
Son pago..... (Part. II, sc., IV, p. 90).
5. — « L'Azione seguente non fù poi eseguita per le difficoltà che s'erano prevedute... Massime da quella di accordare sulla scene il decoro d'una cantatrice con quello d'una ballerina e le prerogative dell'una colle convenienze dell'altra, al che non fù possibile trovar modo o ripiego. » (Note manuscrite à la suite des *Rifless. sopra i Drammi per Musica*, p. 42).
6. — C'était du reste son intention avouée : « Aggiungo

Le sujet, emprunté à la légende, est en effet pris dans ces temps lointains qui se prêtent à l'évocation du merveilleux. Et c'est bien une apothéose aussi merveilleuse que fantastique qui termine le drame.

On ne saurait, d'autre part, contester que le caractère de Calypso ne soit une peinture exagérée d'un caractère féminin : nature orgueilleuse en butte aux épreuves d'un amour contrarié.

L'expression enfin, malgré une versification parfois faible, devait se prêter aisément aux fantaisies musicales, aussi bien que, dans les scènes finales de chacune des deux parties, l'action devait trouver une occasion heureusement enchaînée pour justifier les ballets des compagnons de Télémaque¹, ou des victimes des enchantements de Calypso².

Quant à la décoration elle devait judicieusement seconder l'action en raison des possibilités ménagées par la représentation tant du cadre de l'île d'Ogygie, séjour de délices et de joie³, que du port et des navires⁴ ou surtout de l'apothéose finale lorsque Calypso, métamorphosée en pierre, les arbres recouvrent leur forme humaine⁵.

Ces traits caractéristiques, nous les retrouverons encore nets et précis dans deux autres tragédies : *Polyxène* et *Marcus Attillus Regulus*.

POLYXÈNE

Ce drame⁶, qu'Ortes écrivit, ou tout au moins acheva

un'Azione drammatica quale dovrebbe essere secondo le regole suddette... » *Rifless. sopra i Drammi...*, p. 40.

1. — Part. I, sc. VI.

2. — Part. II, sc. VI.

3. — Part. I, sc. I, et suivantes.

4. — Part. II, sc. IV.

5. — Part. II, sc. VI.

6. — *Polissena, Azione drammatica da rappresentarsi per Musica a 5 voci* (*Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 152 recto à 172 verso). Le drame est divisé en deux parties, la première comptant sept scènes, la deuxième

d'écrire à Berlin¹, a pour sujet un épisode de la rivalité fameuse qui divisa les Chefs grecs après la chute de Troie : c'est un différend entre Agamemnon, général des armées grecques, et Pyrrhus, roi de Thessalie, qui refuse de livrer sa captive Polyxène, fille de Priam.

D'après la tradition, on le sait, Pyrrhus aurait immolé Polyxène sur le tombeau de son père Achille. Mais le Drame ne s'achève pas sur un aussi sanglant sacrifice. Après maintes péripéties, dont les dernières ne laissent pas de traîner quelque peu en longueur, Ortes, en effet, ménage un dénouement heureux, répondant ainsi, au prix peut-être d'une inexactitude, au vœu des Vénitiens du XVIII^e siècle qui ne voulaient plus voir de malheur nulle part, et au théâtre, obligeaient les morts à se relever aussitôt pour les applaudir : *Bravo i morti!*

Les Personnages sont au nombre de cinq — 5 *voci*, comme l'indique le titre même —. Ce sont, avec les trois déjà cités, Ulysse, roi d'Ithaque, et Ismène, confidente de Polyxène.

La première Scène nous met en présence de Pyrrhus et d'Ulysse. Ce dernier se félicite de la chute de Troie, rend hommage à l'aide précieuse que Pyrrhus apporta aux armées grecques, et se réjouit de lui exprimer la reconnaissance commune.

Dans le court dialogue, bref et vif, on entrevoit déjà l'hostilité latente de Pyrrhus, qui dédaigne les éloges prodigués par Ulysse :

neuf. L'action se passe dans le camp grec au voisinage de Troie détruite. Le manuscrit est, sur chaque folio, divisé en deux colonnes. D'un côté est le thème de la scène et, en regard, le texte rédigé. Cette disposition spéciale s'arrête au début de la scène I, de la II^e partie, f^o 161 verso, pour reprendre à la scène IX, f^o 170 verso. Il y a peu de ratures dans le texte, ce qui démontre l'esprit méticuleux d'Ortes qui n'écrivait qu'après mûre réflexion. Il semble bien, en effet, que le Drame ait été écrit directement, sur le manuscrit que nous possédons. On ne comprendrait pas, s'il avait été recopié, que le canevas y figurât à côté du texte.

1. — C'est l'indication manuscrite qui figure à la fin du Drame, f^o 172 verso : « Berlino, primo Agosto, 1756. »

*« ...Io non ricuso
 Confondere coll' altrui
 L'opra del mio valor. Qual d'altrui
 Invidia non risento e non desio
 Così non soglio insuperbir del mio »¹.*

Le conflit éclate du reste dès qu'Ulysse parle de soumettre Polyxène au sort commun des esclaves royales, dévotues, par le sort, aux princes vainqueurs. A cette exigence, en effet, Pyrrhus répond par un refus catégorique, et repousse avec hauteur les judicieuses raisons qui lui sont objectées :

*« E che ? Sarebbe
 Codesto un minaciarmi ? E simulando
 Riconoscenza e fè, si pensa forse
 Usar forza ? »²*

Ses conseils de modération et de prudence en vain multipliés, Ulysse se retire non sans laisser tomber, malgré sa réserve, des paroles menaçantes :

*« In faccia alla tempesta
 Che desta il tuo furor
 Vedrem se tal sarai
 Se parlerai così »³.*

Polyxène survient et l'on comprend tout aussitôt que dans le refus de Pyrrhus de la livrer il n'y avait pas seulement une question d'orgueil. Mais Polyxène demande elle-même que son sort ne soit pas distinct de celui des autres captives. Et comme Pyrrhus demeure stupéfait de semblable requête, elle lui fait remarquer, non sans dignité, qu'elle est bien effectivement prisonnière :

*« Ovunque io sia
 Nello stato presente io mi ritrovo
 Prigioniera del parì »⁴.*

1. — Act. I, sc. I (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 153 recto).

2. — *Ibid.*, f° 154 recto.

3. — *Ibid.*, f° 154 verso.

4. — Act. I, sc. II (Op. varie autogr., Marciani, *ibid.*, f° 155 recto).

Pyrrhus déplore qu'elle ait pu, à ses côtés, se croire captive :

*« O come senza
Credermi de' mortali il più fallace
Puoì dirti prigioniera
Quando sei meco ? »¹.*

Il lui avoue alors son amour, promettant de réparer ses malheurs, d'assouvir ses vengeances, de partager avec elle son trône. Mais Polyxène rappelle tout ce qui les sépare, et le meurtre d'Achille, et la mort de Priam. Bref, elle repousse l'offre généreuse :

*« Tu sai chi son, chi sei
Conosci i torti miei.
.....
Non lusingarti. Ingrato
Essermi a te conviene.
A te nemica il fato
E la virtù m'è fa »².*

Tout en admettant ces raisons, Pyrrhus les combat. Le temps, là aussi, ne manquera pas de faire son œuvre :

*« Ciascun dell' armi
Corse la sorte. Il tempo e le private
E le pubbliche offese
Mai non dovrà coprir ? »³.*

Au surplus, il assure Polyxène qu'il n'eût pas secondé les desseins des Grecs ni contribué au triomphe de leur cause s'il l'avait connue. Aussi l'objurgue-t-il d'oublier. La jeune Princesse ne se laisse pas convaincre et persiste à implorer son envoi au camp :

*« Grazia si lieve
Signor non mi negar. I mali miei
Mi sembreran minori, alle germane*

1. — *Ibid.*, f° 155 verso.

2. — *Ibid.*, f° 155 verso.

3. — *Ibid.*, f° 156 recto.

*Ed alla madre unita.
Del non dovuto onor che a me qui rendi
Paga non son »¹.*

Pyrrhus ne se rend pas à ces prières, et invoque, au contraire, l'heureux destin qu'il lui ménagera :

*« Un vincitor qual sono
Togliendoti anche un trono
Non ti fa men regnante
Non è crudel con te »².*

Pyrrhus éloigné, suit un court dialogue — utile pour nouer complètement l'intrigue — entre Polyxène et Ismène. La fille de Priam, faisant allusion à l'amour dont sa suivante vient de s'apercevoir, se voit, à sa grande stupefaction, rétorquer par Ismène qu'il est parfois difficile pour une femme de simuler par le dédain l'affection qu'elle porte au cœur. Polyxène, qui parlait de Pyrrhus, veut écarter l'équivoque :

*« Che vami dir ? Di Pirro
Io ti favello »³.*

Mais Ismène éclaire Polyxène : sans doute Pyrrhus l'adore, sans doute elle multiplie des efforts louables pour l'écarter, mais au mépris de sa propre tendresse. Et Polyxène, dans un adorable mouvement de pudeur spontanée, marque sa surprise, avoue sa faiblesse, et tout aussitôt s'inquiète de savoir si Pyrrhus a pu découvrir son amour :

*« Ah ! Poichè tanto
Sapresti penetrar, poichè d'un fallo
M'assicuri di cui finora io stessa
Certa non mi credea, sai dirmi ancora,
Se la mia debolezza è a lui palese »⁴.*

1. — *Ibid.*, f. 156 recto.

2. — *Ibid.*, f° 156 verso.

3. — Part. I, sc. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 156 verso).

4. — *Ibid.*, f° 157 recto.

Ismène la rassure en quelques mots d'une psychologie très fine :

*« Comunque ci pensi
Sempre innatto è un amante e come spesso
Facile alla lusinga in dubbio resta
Nel creder infedel' colei che adora
Credendola fedel dubita ancora »*¹.

Polyxène déplore de voir son infortune ainsi aggravée par une tendresse que les Dieux et sa race doivent condamner. Elle supplie Ismène de l'aider et de la conseiller pour que Pyrrhus ne se doute jamais de rien. Et dans les quelques vers qui terminent la scène, elle se plaint doucement qu'un enchantement d'amour s'oppose à sa raison :

*« Io lo so punir dovrei
L'empio autor de' mali miei
Ma s'oppono alla ragione
Un incanto oh ! Dio d'Amor*

*« Chiedo è ver a un giusto sdegno
D'un indigno la vendetta
Ma poi sento che s'affretta
A punirlo sul mio cor »*².

Nous assistons ensuite, au camp grec, à l'entretien au cours duquel Ulysse expose à Agamemnon le résultat de sa visite à Pyrrhus, dont il rapporte le refus en termes précis et nets :

*« Inutile è con esso
Preghiera o autorità. Questa lo irrita
Quella lo insuperbisce. Ei si dichiara
Di Polissena difensor... »*³.

Ils décident alors, dans l'intérêt même de l'armée grecque, de s'assurer, par tous les moyens, de Polyxène. Et

1. — *Ibid.*, f° 157 recto.

2. — *Ibid.*, f° 157 verso.

3. — Part. I, sc., V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 158 recto).

Ulysse craignant que le roi de Thessalie ne s'oppose par la force à leur dessein, imagine de recourir à un stratagème, procédé à son avis justifié par le manque de parole de leur allié :

*« Coll' ingegno e colla frode
Nostro vanto e nostra lode
E' ingannato un mentitor.
Se tradir il più sincero
E' delitto, il menzognero
Prevenir sarà valor »*¹.

Survient Pyrrhus qui, avec quelque hauteur, s'étonne qu'on lui veuille arracher Polyxène, alors que la victoire commune assurée, il ne saurait plus dépendre de personne :

*« Troia distrutta e vindicato il torto
Di Menelao, non resta
De' nostri patti altro a compire, e omai
Di commandarmi or più ragon non ai »*².

Agamemnon, avec la dignité qui convient à un chef, de relever cette audacieuse remarque. Ulysse intervient pour les supplier sagement d'éviter tout nouveau sujet de division, et les exhorte à s'expliquer. Pyrrhus évoque alors avec orgueil tout ce que son père Achille fit pour Polyxène, notamment la prise de Thèbes et de Lesbos et la victoire sur les armées de Philippe. Agamemnon lui conteste, cependant, le droit de revendiquer pour lui seul Polyxène, même en se prévalant de la renommée d'Achille :

*« Tutta l'eredità di Priamo, il sai
Era voto comun, e a te non lice
D'una parte di quella
Farsi dispositor... »*³.

Et parlant raison, il le met en garde contre cet amour

1. — *Ibid.*, f° 158 verso.

2. — Part. I, sc. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 158 verso).

3. — *Ibid.*, f° 159 verso.

qui ne saurait lui donner de bonheur véritable, et qui, surtout, compromet la paix victorieuse des Grecs :

*« Noi la pace vogliam e finchè unito
Ti trovi a Lei con un amor insano
Potiam di pace assicurarsi invano »*¹.

Mais ce sont là arguments que l'impétueux Pyrrhus supporte malaisément. Il le dit, du reste, sans ambages :

*« Se mi temete
A Polissena unito
Temetemi assai più da Lei diviso ;
Grecia non valse Troia
Senza di me »*².

Eclate alors le coup de théâtre ménagé par l'astucieux Ulysse, et tel que les plus merveilleuses des *Fiabe* n'en contiennent pas de meilleur : l'ombre d'Achille apparaît soudain pour réclamer le sacrifice de Polyxène. Pyrrhus est vaincu, le péril de la discorde écarté. Agamemnon peut envisager l'avenir avec confiance : aucun retard ne s'oppose plus au retour dans la patrie lointaine. Il s'efforce cependant d'apaiser l'orgueil de Pyrrhus en lui faisant observer que ce n'est point à ses ordres qu'il obéit, mais à la demande de son père :

*« In ogni evento
Vantar ti puoi che non da me costretto
Al campo l'abbandoni
Ma che richiesto al genitor la doni »*³.

Dans un court monologue, qui termine cette première partie du drame, Pyrrhus, revenu de sa stupeur, se demande si vraiment son devoir est d'obéir à l'ombre d'Achille. Un doute naît, en effet, dans son esprit, sur la sincérité de l'intervention de son père, et sa douleur le dispute à ses doutes :

1. — *Ibid.*, f° 159 verso.

2. — *Ibid.*, f° 160 recto.

3. — *Ibid.*, f° 160 verso.

« Ah ! Non so dov' io sia ne quel ch' io dica ;
 Vo fra cento ignoti affanni
 Richiamando il primo ardire
 Ma mi perdo in mezzo all' ire.

 E mi sento il core oppresso
 Nel mio sen rimproverato » ¹.

La seconde partie du drame débute par un dialogue entre Polyxène et sa suivante, celle-ci faisant entrevoir le péril que comporte le projet de sa maîtresse de rejoindre les captives troyennes au camp grec. Polyxène, cependant s'obstine dans sa détermination : sa pudeur et sa flerté lui font un devoir impérieux de s'éloigner de Pyrrhus, tant elle redoute sa propre faiblesse :

« Nessun peggior di questo
 Nessun nemico più mi fà spavento.
 Più che le offese sue vo ricevando
 Più me le fà oddiar il suo rimorso,
 Le sue proteste, i teneri trasporti
 Quei sguardi... quei sospiri... Ah ! che di mia
 Debolezza non mai sarò sicura... » ².

Et devant une dernière objection de sa confidente, elle indique le moyen sûr de s'évader par un sentier secret. Ismène réduite à se rendre à ces raisons, va s'employer de tous ses efforts, de tout son cœur sûr et dévoué, à la réalisation de l'audacieux dessein :

« Compagna di tua sorte
 Sempre fedel m'avrai :
 Le pene, le risate,
 Dividersi con me,
 « Il solo tuo desio
 Mi guida e mi sostiene

1. — Part. I, sc. VII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 161 recto).

2. — Part. II, sc. I (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 161 verso).

*Quel che non è tuo bene
Contento mio non è »¹.*

Survient Pyrrhus qui, à nouveau, met en garde Polyxène contre les Grecs. Sans lui rien préciser sur le sort qu'ils lui réservent, il cherche habilement à lui faire redouter le danger dont sa tendresse est, peut-être, la principale cause.

*« Si sa che tu la prima
Sei delle mie premure... »²,*

et dont les Grecs pourraient bien abuser pour l'atteindre lui-même au plus profond du cœur. Il ne convainc cependant pas Polyxène qui s'en remet au Destin avec une grandeur d'âme magnifiquement exprimée :

*« ...esposta al vento
Del destino io non pavento
L'inflessibile rigor
Più mi rende ardita e forte
Con pietà della mia sorte
L'innocenza del mio cor »³.*

Resté seul un instant avant l'arrivée d'Ulysse, Pyrrhus, de sang-froid, réfléchit à l'apparition dont il a été témoin, et entrevoit la duperie :

*« ...onor an certo
Gli estinti, o dei viventi
Non si prendono cura... »⁴.*

Et résolu à conserver Polyxène, il se décide à jouer la partie sur ce nouveau terrain. Aussi à Ulysse qui le rejoint, demande-t-il, avec une ironie contenue, si la volonté d'Achille a bien été interprétée :

1. — *Ibid.*, f° 162 recto.

2. — Part. II. sc. II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 162 verso).

3. — *Ibid.*, f° 163 recto.

4. — Part. II. sc. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 163 recto).

« *Avrà Calcante
D'Achille interpretato
Dunque il voler ?* »¹.

Puis, feignant de se soumettre à cette intervention sur-naturelle de son père, il annonce qu'il se rendra au camp grec avec la fille de Priam. Mais Ulysse n'est pas trompé par ces atermoiements².

Une fois de plus l'action va se déplacer. Pyrrhus informe la princesse de la mission dont Ulysse était chargé auprès de lui. Il affirme encore, du reste, sa volonté bien arrêtée de ne pas céder :

« *Ad essi
Conceder non mi lice
Quel che a te ricusai...* »³.

Toutefois, par prudence, il envisage le sort contraire des armes, et se décide généreusement à la laisser s'éloigner de lui, et à faciliter sa fuite. Polyxène, feignant de croire impossible un projet qu'elle a cependant décidé de réaliser avec Ismène, cherche, pour ne rien devoir à Pyrrhus, à le dissuader de cette entreprise incertaine :

« *Ah ! tanto
Non t'arrischiar per me. Credimi, lascia
Che il mio destin s'adempia. Io prigioniera
Sarò ma più contenta
E forse più innocente* »⁴.

Pyrrhus est sur le point de lui dévoiler le sort cruel qui l'attend ; il se contente cependant de l'adjurer de suivre ses conseils :

« *Ma se non vuoi l'ultimo mio periglio
Togliti al tuo. Fidati a me. Deponi*

1. — *Ibid.*, f° 163 recto.

2. — Part. II, sc. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 164 recto).

3. — Part. II, sc. V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 164 verso).

4. — *Ibid.*, f° 165 recto.

*Un sì atroce consiglio e colla fuga
Inganna il loro »¹.*

Si bien que Polyxène, touchée par ce tendre dévouement, semble se rendre à ses prières. Et, comme si une trop longue et trop douloureuse contrainte avait abattu en elle toute résistance, dans un mouvement d'expansion discrète, elle lui demande de ne pas trop s'exposer au danger que sa fuite ne manquera pas de lui faire courir. Elle dévoile ainsi son amour à Pyrrhus :

*« ...se il mio riposo
Se il viver mio t' è caro,
Negli incontri funesti a cui t'esponi..
Nella mia lontananza
Difendi i giorni tuoi.
...il tuo periglio
In tutti i mali miei
Il minor non sarà... »².*

Pyrrhus exulte mais n'ose croire à son bonheur. Aussi, pathétique, est-il en proie au doute :

*« Ah ! Dimmi almeno
Dimmi ch' io non m'inganno... »³.*

Polyxène vaincue par cette angoisse qui contraste avec la fierté et l'orgueil indomptable du jeune roi, le rassure, toute douceur et pudeur :

*« E non ti basta ancor la debolezza
Con cui mal mi difendo ? »⁴.*

Et la scène se termine, apaisée et sereine, dans une réserve touchante des deux amants.

L'action nous transporte dans la tente d'Agamemnon. Ulysse examine la situation créée par le feint acquiescement de Pyrrhus. Avec perspicacité il envisage les diver-

1. — *Ibid.*, f° 165 recto.

2. — *Ibid.*, f° 165 verso.

3. — *Ibid.*, f° 165 verso.

4. — *Ibid.*, f° 166 recto.

ses éventualités qui peuvent surgir et les raisons, renforcées du reste par les précautions prises, qui doivent finalement vaincre la résistance du roi de Thessalie ¹.

Mais voici, nouveau coup de théâtre, qu'au milieu de la discussion des princes grecs, apparaît Polyxène. Se ravisant, et déjouant la surveillance de Pyrrhus, qui se fie à son consentement à la fuite, elle vient, d'elle-même, se livrer, avec une fierté toute cornélienne :

*« ...Qui non mi guida
Gia sorpresa de' tuoi. Libera io vengo
Dalla tenda di Pirro...
...Fuggo l' aspetto
Del mio liberator e ô vanto ardire
D'offirmi io stessa alle vendette e all' ire »* ².

Agamemnon, magnanime, s'étonnant de cette décision favorable aux Grecs, elle précise que vis-à-vis de Pyrrhus, c'était la seule issue qui convint :

*« ...io tanto non sono
.....
Vil per sedurlo o per tradirlo ingrata »* ³.

Vaincu par tant de courage, Agamemnon exprime le regret que le Destin ne lui permette pas de l'en récompenser. Saisissant l'occasion, dans un élan généreux, Polyxène demande alors que l'on ménage au moins Pyrrhus dont l'amour est la seule cause de son intransigeance coupable :

*« Ah ! si perdoni
Ai suoi trasporti, l'ira sua si scusi.
.....
...Ora ben spesso
Da lui lontana, senza colpa io credo
Bramar la sua salvezza »* ⁴.

1. — Part. II, sc. VI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 166 recto *in fine*).

2. — Part. II, sc. VII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 167 recto *in fine*, 167 verso *princip.*).

3. — *Ibid.*, f° 168 recto.

4. — *Ibid.*, f° 168 recto.

Sa force d'âme ne se dément même pas lorsque Agamemnon lui apprend qu'elle doit être sacrifiée aux Mânes d'Achille. Loin de l'abattre, cette terrifiante nouvelle exalte encore son courage ; avec une hauteur émouvante elle jette son dédain à la face de ses vainqueurs :

« ...*La strage*
Di tanti miserabili. Une Reggia,
Una litta distrutta, incenerita,
Tante malvagie imprese
Costrerete alfin col sangue sparso
D'una innocente vergine. Bel vanto ! »¹.

Dans son infortune désespérée elle n'oublie cependant pas Pyrrhus et, suprême preuve de tendresse, pense à la douleur qu'il éprouvera de sa mort :

« *La sua pietà fù vana.*
Questo di suoi tormenti
Sarà il maggior.. »².

Et cette perspective, qui lui est bien plus cruelle que son infortune, elle l'exprime en vers touchants :

« *Non so come il cor oppresso*
Nel mio sen respiri ancora.
Non è vero che si mora
Nell' eccesso del dolor »³.

Dans la scène suivante s'affrontent Pyrrhus, ignorant de la venue de Polyxène, et Agamemnon. Pyrrhus, ardent, s'efforce de soutenir un rôle que l'on sent peser à son orgueil. Agamemnon, calme, feint de le croire sincère et avec une subtile ironie, fait l'éloge de la bonne foi et du zèle de son allié :

« *Abbiàm ragione invero*
Di lodarsi di te. Prezzo che valga

1. — *Ibid.*, f° 168 verso.

2. — *Ibid.*, f° 169 recto.

3. — *Ibid.*, f° 169 recto.

*Tanta fede non a. Follia sarebbe
Il sospetarne... »*¹.

Mais la sincérité impétueuse de Pyrrhus s'accommode mal de cette équivoque, et ne tarde pas à se faire jour sous ses paroles de menaces :

*« Al nuovo giorno
Si vedrà come a voi
Io corrisponda »*².

Agamemnon lui révèle alors soudain que rien n'est ignoré de ses desseins les plus secrets pour arracher Polyxène aux Grecs :

*« E l'ora e il punto
E i seguaci alla fuga
E i compagni all' impresa,
Il tutto è noto »*³.

Pyrrhus interrompt brusquement le Chef, exaspéré par sa douleur et sa déception. Et donnant libre cours à ses sentiments tumultueux, qu'une contrainte inaccoutumée a malaisément réfrénés un instant, il lance un défi arrogant aux Grecs :

*« Ad ogni evento
Son pronto. Odio la Grecia. Odio me stesso ! »*⁴

Toute cette véhémence tombe soudain à la vue de Polyxène qui s'avance... Et la stupeur de Pyrrhus est plus grande encore lorsqu'il l'entend réclamer pour lui un pardon complet puisqu'elle s'est livrée elle-même...

Devant un tel stoïcisme et tant de malheur chez ces deux êtres qui sont profondément unis dans une affection à la fois si orgueilleuse et si humaine, Agamemnon décide de les sauver. Ulysse, touché lui aussi, n'est pas en

1. — Part. II. sc. VIII (Op. varie autogr., Marciana, *Ibid.*, f° 169 recto).

2. — *Ibid.*, f° 169 verso.

3. — *Ibid.*, f° 169 verso.

4. — *Ibid.*, f° 170 recto.

peine, du reste, pour interpréter dans un sens favorable l'oracle de Chalcas : le suprême sacrifice sera donc évité à la courageuse fille de Priam. Par une faveur insigne, d'un accord unanime, elle est même réservée à Pyrrhus. Mais Polyxène, de crainte peut-être d'entraîner dans un destin fatal son amant, décide de s'en remettre au sort commun des esclaves royales :

« *E che di mali miei ministra sia
Sempre la sorte e non la scelta mia* » ¹.

Agamemnon ne peut que s'incliner devant cette volonté, où il voit, non sans raison, une manifestation exagérée de vertu :

« *Virtù troppo severa
Che contrastar non lice
Ma lodar non si può...* » ².

Tout risque donc d'être compromis si les Dieux eux-mêmes, enfin favorables à Polyxène, ne comblaient ses vœux, en la donnant, par le sort, à Pyrrhus.

Et l'action s'achève en un ballet, où Grecs et Troyennes, au rythme d'un chœur joyeux célèbrent la puissance de l'Amour :

« *Più stabile, più forte
Vince il destin la sorte
Ogni concorde amor...* » ³.

*
* *

Le drame, mené d'une allure rapide, est solidement construit. Les scènes s'agencent parfaitement, se déroulent sans heurt. L'intérêt soutenu est bien ménagé, dans la meilleure vraisemblance de l'intrigue. A peine si, avec quelque exagération dans l'obstination de Polyxène qui retarde un peu le dénouement, on pourrait reprocher des

1. — Part. II, sc. IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 171 verso).

2. — *Ibid.*, f° 171 verso.

3. — *Ibid.*, f° 172 verso.

transpositions brusquées¹ bien qu'il s'agisse à proprement parler d'actes véritables et non point de scènes.

Les citations que nous avons à dessein multipliées, permettent de juger la façon magistrale dont les personnages sont brossés, en traits nets, d'une touche vigoureuse et sûre.

Pyrrhus dans sa force et sa jeune impétuosité qu'il sait à l'occasion réfréner et faire si humaine quand il s'agit de son amour ; dans son orgueil de chef ombrageux parce que conscient de sa valeur et du prix des services rendus, nous apparaît, prompt à la lutte, prêt à toutes les audaces, un véritable héros de légende bien fait pour gagner, malgré les obstacles, le cœur ardent et courageux de la noble fille de Priam.

Polyxène de son côté s'affirme la digne descendante d'une race illustre qu'aucun malheur ne saurait abattre et que rien, sinon l'amour, ne peut attendrir. La fierté du sang ; l'élévation du caractère ; la dignité des attitudes ; la délicatesse, la noblesse et la grâce des sentiments, tout concourt à faire de cette captive une héroïne à la fois admirable et touchante.

Pour être esquissés en relief moins marqué, parce que de second plan, Agamemnon, Ulysse et Ismène n'en sont pas moins étudiés avec soin.

Chez Agamemnon, on sent le Roi, chef suprême des Rois, sur les épaules duquel pèse le lourd fardeau des responsabilités communes. C'est cette responsabilité qui lui fait accepter malgré sa nature élevée, le stratagème que l'industriel Ulysse suggère pour vaincre l'obstination de Pyrrhus, source possible de divisions sanglantes entre les armées grecques. Mais il n'est pas qu'un Chef inflexible, soucieux de son prestige qu'il sait défendre de façon hautaine. Il est équitable autant que droit, favorable, malgré tout, à Pyrrhus hostile et menaçant. Et sa magnanimité sait opportunément s'affirmer dès que les desseins politiques le permettent sans compromettre les

1. — Voir, par exemple, part. I, sc. V ; part. II, sc. VI. Notons que dans *Calypso Parjure* il y a aussi un changement brusque de lieu (part. II, sc. IV, *Supra*, p. 244).

intérêts de la cause confiée à sa vigilance et à son activité.

A côté de cette belle figure, un conseiller souple, avisé ; un chef lui aussi, qui voit et prévoit les conséquences des actes ; qui s'efforce en toutes occasions d'éviter les conflits ; qui saisit l'instant précis pour intervenir, calmer d'un mot une colère près d'éclater, indiquer une solution possible, interpréter un oracle dangereux : c'est Ulysse. C'est Ulysse, le subtil voyageur qu'Ortes semble avoir doté de plus de cœur et de générosité que la tradition ne lui en avait donné.

Reste Ismène. Simple confidente elle est heureusement pourvue des plus riches qualités. Son dévouement à Polyxène, elle l'exprime en des paroles élevées, et ses conseils, comme sa perspicacité, ne laissent pas d'être ingénieux, en même temps que ses remarques concourent utilement à souligner un trait de caractère, à préciser une situation.

Au mérite de l'intrigue judicieusement ordonnée, et des personnages nettement campés, s'ajoute encore, dans ce drame, le charme d'une langue vigoureuse, noble, imagée et claire, parfois même étincelante. Telles formules sont d'une concision lapidaire. C'est par exemple Pyrrhus déniaut aux Grecs tous droits sur Polyxène¹ ou, dans un dernier sursaut de fierté, ses vœux comblés cependant, ne regrettant rien de son attitude passée². C'est la fille de Priam demandant à sa suivante de l'aider pour que Pyrrhus ne devine pas l'amour qu'elle lui veut céler³, ou don-

1. — A conquistarla

Io stetti sol, ne parte

V' ebbero l'armi greche. (Part. I, sc. I, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 154 recto).

2. — Io del passato

Non mi soglio pentir, ne del presente

Posso abusar. (Part. II, sc. IX, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 172 recto).

3. — Presente

Quand' io son seco, osserva

Ogni mio sguardo, esamina ogni detto... (Part. I, sc. III, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 157 verso).

nant des ordres précis à Ismène pour leur fuite¹. C'est Ulysse qui dépeint avec concision l'état d'âme de Pyrrhus en proie à l'amour², s'efforce de lui démontrer dans une image délicieuse qu'il ne convient pas de s'arrêter aux mouvements de colère, à l'emportement irréfléchi³, ou énonce un axiome de vérité éternelle⁴. C'est Agamemnon, enfin, qui tire heureusement la morale de ces péripéties tourmentées, lorsque tout est rentré dans l'ordre et associe heureusement le calme recouvré des éléments à l'apaisement des cœurs⁵.

Il serait aisé de multiplier les exemples d'un style qui, sur scène, aurait certainement recueilli l'adhésion unanime et enthousiaste des spectateurs. Notons, en effet, en terminant, qu'Ortes, dans son drame, a tenu le plus grand compte des mœurs vénitiennes de son époque, en mariant dans une sage mesure, aux qualités de Goldoni — netteté de l'intrigue et vraisemblance des caractères — le merveilleux cher à Carlo Gozzi, le père immortel des *Fiabe*.

1. — Va dunque. Al fonte
Mi precede e m'attendi. Il di declina.
Pirro è lontan. Non ti ritardi (Part. II, sc. I, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 162 recto).
2. — A dichiararlo amante
Concoronno lo sguardo, impazienza
Timor, ardir insieme e difidenza. (Part. I, sc. IV, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 158 recto).
3. — Benchè il nembo minacci periglio
Sulla sponda del lieto naviglio
Siede e canta l'allegro nohier. (Part. II, sc. IV, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 164 recto).
4. — Il più insensato
Comando appreso d'un estinto...
.....
Val più del ragionar dell' Uom più saggio
Che viva ancor (Part. III, sc. VI, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 166 verso).
5. — Il Mare
Pacato al suo apparir più non contrasta
L'esito ai nostri legni... (Part. II, sc. IX, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 171 recto).

MARCUS ATILIUS REGULUS

Cet autre drame¹ était, peut-être achevé — puisque commencé en 1749² — lorsque Ortes écrivit *Polyxène*, terminé, nous le savons en 1756. Le sujet est, là aussi, historique³. Ce n'est plus, un épisode légendaire de l'Histoire grecque qui en constitue l'objet, mais un néros des fastes romains, Marcus Attilius Régulus. Ce proconsul de la

1. — *Marco Attilio Regolo, Dramma per Musica* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 174 à 192 recto et verso).

2. — Il est indiqué au f^o 174 recto : « Fù terminato il presente dramma in Ottobre dell' anno 1749, nella villa della Fratta, in vicinanza di Oderzo. Fù ricopiato in dicembre 1750 ». Dans une lettre adressée à Berlin à son ami Algarotti, du 4 décembre 1750, Giammaria Ortes écrivait au sujet de ce drame : « Quanto al mio *Attilio*, di cui mi chiedete conto, credo già avervi scritto, ch' esso è compito, e vi soggiungo, che appunto ieri (3 décembre) ne ho spedito una copia a Vienna alla contessa Bagarotti, che mi costrinse a mandargliela... » Il ajoutait que, désireux d'avoir sur son drame l'avis de Metastasio, il avait prié la comtesse de le lui faire lire, mais n'ayant pas trop confiance en elle — il la savait « ...il genio capriccioso » — il demandait à Algarotti de s'entremettre de son côté en s'excusant plaisamment de ce *ruffianesimo letterario* (G. CADORIN, *Lettere di Giam. Ortes venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, Opusc. n. 18). Ce projet n'eut pas de suite. Peu après, le 1^{er} de l'An 1751, Ortes mandait à Algarotti de ne rien tenter auprès de Metastasio, avec lequel la comtesse se refusait à avoir le moindre rapport : « ...vi pregava... di avvertire il Metastasio di leggere il mio *Attilio*, ma ora vi dico che ciò è superfluo perchè la Bagarotti mi scrive di non voler darglielo, e si dichiara di non voler aver che fare con lui. » (G. CADORIN, *ouv. cit.*, Marciana, *ibid.*). Dans une autre lettre à Alfieri, datée de Venise, le 7 août 1750, Ortes déclare que le mauvais goût de l'époque (*Supra*, p. 236) le décourage de le publier. « Lo avrei anche dato fuori, ma mi disanima il pessimo gusto di rappresentazione che s'usa a questi tempi, e che va sempre più peggiorando anche in Italia... » (G. CADORIN, *ouv. cit.*, Marciana, *ibid.*). Le f^o 176 recto et verso du manuscrit porte, d'une autre écriture que celle d'Ortes, l'argument manuscrit du drame. Le manuscrit est disposé sur deux colonnes, par demi-page. Mais le texte se suit sans interruption de la première à la deuxième colonne de chaque page. Il n'y a plus là, comme dans *Polyxène*, un projet suivi d'une rédaction définitive.

3. — Les sources historiques sont même indiquées, après l'*Argomento* (f^o 176 recto) : ce sont APPIEN, *De bello pun.*, part. I, chap. III ; CICÉRON, *de Offic.*, n^o 99, 100 ; AULU-GELL, liv. VI, chap. IV.

République en Afrique, après avoir, dans maints combats, vaincu les Carthaginois, pris par eux au cours d'une déroute, est envoyé à Rome pour appuyer une demande d'échange de prisonniers, dont l'agrément par le Sénat lui vaudra la liberté. Mais, fidèle et farouche serviteur de sa Patrie, Régulus multiplie ses efforts pour faire échouer des pourparlers favorables seulement aux intérêts puniques. Ce lui vaudra de retourner en captivité, où, il le sait, l'attend la mort.

Sur ce thème, Ortes va camper de nobles personnages, brosser de beaux caractères, dépeindre des sentiments élevés.

Le drame est divisé en trois Actes, et non plus en Parties, comme *Calypso* et *Polixène*. Le premier Acte compte onze Scènes, le deuxième et le troisième dix. Ces Scènes sont parfois très courtes. Avec le héros Régulus, les Personnages sont : Caius Attilius, consul de Rome ; Marzia, épouse de Régulus ; Fausta, leur fille ; leur fils qui n'a qu'un rôle muet ; Annon, ambassadeur carthaginois ; Mannius, tribun militaire, et, cela va de soi, les chœurs et les comparses.

L'action débute par un dialogue, entre le consul Caius Attilius et le tribun Mannius, où se trouve, dans ses grandes lignes, exposée la situation : arrivée de Régulus captif depuis six ans de Carthage ; enthousiasme du peuple. C'est l'occasion pour Caius Attilius d'affirmer que rien ne saurait, en l'état actuel, contraindre Rome à signer la paix. Tout l'orgueil romain s'exalte dans cette patriotique assurance :

« *Vinta è Cartago*
Fra le vittorie sue, degli ausiliari
Ingannata e tradita.....
.....e mentre scema
Col commercio interrotto
La sua grandezza e la sua forza ancora,
La nostra col soffrir più s'avvallora »¹.

1. — Act. I, sc. I (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, 1^o 177 recto, col. 2).

Cette altière confiance dans les destinées de Rome, que le tribun partage avec enthousiasme¹, ne se démentira jamais chez les divers personnages d'une trempe quasi surhumaine. Marzia, par exemple, malgré sa profonde tendresse pour Regulus, avoue n'avoir pas désiré son retour tant que sa captivité pouvait être utile à la République². Et la force d'âme de Régulus s'affirme avec éclat dès l'abord, quand, au peuple qui l'acclame, il répond avec dignité, que prisonnier il n'a pas droit aux hommages dus à un vainqueur :

« *Il vostro zelo*

Troppo ecceda, ô Romani. In me soltanto

*Un prigionier vedete »*³.

L'action cependant s'enchaîne. L'ambassadeur carthaginois, invité par le consul à exposer sa requête, précise, non sans hauteur, qu'il n'est point venu en qualité de messenger de paix, mais pour un simple échange de prisonniers. Régulus, consulté, se refuse d'abord à émettre un avis, Rome n'ayant que faire des conseils d'un prisonnier :

« *Roma non chiede*

*Consigli a un prigionier »*⁴.

.....

« *Che in me svani il Romano*

*Quando di libertà privo restai »*⁵.

Devant l'insistance dont il est l'objet, il exprime cependant son sentiment : le pacte proposé nuirait aux intérêts de la République :

« *Virtù è il rifiuto e che accettarlo è danno »*⁶.

1. — *Ibid.*, f° 177 verso, col. 1.

2. — Act. I, sc. II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 177 verso, col. 2). Voir *Infra*, p. 286, p. 8.

3. — Act. I, sc. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 178 recto, col. 1).

4. — *Ibid.*, f° 178 recto, col. 2.

5. — *Ibid.* f° 178 verso, col. 1 *princip.*

6. — *Ibid.*, f° 178 verso, col. 1.

Et comme Annon et le consul, chacun pour des raisons différentes, s'étonnent de cet avis qui le condamne irrémédiablement à un sort cruel, Régulus ajoute, stoïque, qu'il ne saurait y avoir pour un guerrier que deux fins possibles, la victoire ou la mort :

« *Utile è a voi
Che ognun che s'arma per la Patria sappia
Che non lo aspetta altro miglior destino
Che vincere o morir* »¹.

Le Carthaginois, exaspéré par cette attitude, ne peut s'empêcher de proférer des paroles de dépit et de menaces, ce qui lui vaut de Caius Attilius une réplique dédaigneuse et cinglante :

« *Qui con voce di terrore
Non si viene a contrattare* »².

Suit une Scène très belle entre Régulus et Marzia, dans laquelle ces deux âmes d'élite se témoignent, avec une ardeur contenue, la tendresse profonde qui les unit. A peine si Marzia, dans un sentiment profondément humain, a-t-elle le temps de s'attendrir à l'aspect du visage de son mari, ravagé par les souffrances de sa captivité³, que Régulus l'interrompt, lui faisant observer que l'intérêt de la Patrie leur imposera peut-être de plus cruels sacrifices encore. Et Marzia, courageusement, se déclare prête à les subir :

« *...a secondar i tuoi
Magnanîmi disegni
Pronta sarô* »⁴.

1. — *Ibid.*, f° 178 verso, col. 2.

2. — *Ibid.*, f° 179 recto, col. 1.

3. — Oh ! come impresse in volto

Ne serbi le vestigie !...

...Codesta squalidezza

Ti rende ad onta del destino avaro

Perchè più glorioso a me più caro. Act. I, sc. IV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 179 recto, col. 1).

4. — *Ibid.*, f° 179 recto, col. 2.

Leurs enfants survenant, c'est une nouvelle occasion pour Régulus, après les premiers embrassements, d'affirmer la foi de sa *Gens* dans le destin de Rome :

« *A voi non meno
Che a me del duro esiglio è grata Roma.
...Virtù fà il forte
L'esercita l'evento* »¹.

et d'exalter la ténacité courageuse par quoi seul pourra être désarmé le Sort :

« *Ma non giunge la tempesta
A colpir quell' alma forte
Che attendendola funesta
Va la sorte a disarmar* »².

Après deux Scènes très courtes, où Fausta exprime de façon touchante, l'espoir que son père sera sauvé³, et Marzia s'efforce d'élever son âme à la hauteur des sacrifices prochains⁴ nous assistons à un entretien entre Régulus et Annon. Ce dernier s'efforce de gagner son captif, qui s'obstine dans un refus dédaigneux⁵. Malgré la certitude des supplices barbares qui l'attendent en Afrique, et la perspective des richesses et des honneurs dont Carthage le comblerait s'il secondait ses desseins, le Romain demeure fidèle à son devoir. L'ambassadeur lui-même ne peut s'empêcher de rendre hommage à tant de courageuse fermeté qui va l'obliger — nous le comprenons — à recourir à la ruse..

Caius Attilius apparaissant, Annon se retire, non sans l'exhorter à examiner la situation avec Régulus⁶. Le

1. — *Ibid.*, f° 179 recto, col. 2.

2. — *Ibid.*, f° 180 recto, col. 1.

3. — Act. I, sc. V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 180 recto, col. 1).

4. — Act. I, sc. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 180 recto, col. 2).

5. — Act. I, sc. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 180 recto, col. 2).

6. — Act. I, sc. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 180 verso, col. 2).

consul fait part à Régulus de ses craintes sur les conséquences d'une décision qui empêcherait le retour de nombreux prisonniers. Ce à quoi Régulus objecte que la valeur ne dépend pas du nombre :

« *Mal però si desume
Dal numero il valor* »¹.

Pour lui la plupart des captifs offerts en échange ne sont guère qu'une tourbe infidèle dont on ne doit rien attendre de sérieux. Par contre tous les chefs carthaginois sont au pouvoir de Rome, et il importe de ne pas rendre à la Cité rivale la possibilité de recouvrer, avec eux, une partie de sa puissance. Calus insiste cependant : Régulus sera le premier des prisonniers rendus. Mais celui-ci de répliquer avec calme que c'est là considération secondaire.

Mannius, le tribun militaire, survenant, demande à Régulus de se montrer au peuple qui veut l'acclamer. Cet hommage touche le captif ; il y trouve une raison nouvelle à son sacrifice :

« *E quest'incontro più vigor m'ispiri
Per consacrar ad essa
Coi primi ancor gli ultimi miei respiri* »².

L'Acte se termine par une courte Scène³ entre Mannius et Fausta, qui affaiblit sans doute un peu la tenue de l'ensemble, mais apporte un apaisement aux héroïques péripéties qui viennent de se dérouler.

Nous avons entrevu qu'Annon, ne pouvant obtenir de Régulus qu'il défendit devant le Sénat l'échange des prisonniers, se disposait à recourir à la ruse. Ce détail judicieusement noté, noue l'intrigue. Au second Acte⁴, en effet, le consul apprend à Marzia qu'une lettre d'Amilcar vient

1. — Act. I, sc. IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 181 recto, col. 1).

2. — Act. I, sc. X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 181 verso, col. 1).

3. — Act. I, sc. XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 181 verso, col. 2 ; f° 182 recto, col. 1).

4. — Act. II, sc. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 183 recto, col. 1 et 2 ; f° 183 verso, col. 1).

de lui être remise par erreur, et non à Régulus son véritable destinataire. Or, dans cette lettre Amilcar prescrit à Régulus de s'opposer à l'échange des prisonniers, si on lui demande conseil. On comprend la duplicité : le Sénat ainsi prévenu, devait fatalement prendre une décision contraire à celle conseillée, et seconder ainsi, à son insu, les desseins carthaginois.

Stupeur et indignation de Régulus, lorsque Caius Attilius, avec une feinte ironie, lui dévoile la prétendue raison de son hostilité à la demande d'Annon. Le consul, il est vrai, le rassure aussitôt :

« *Troppo palese la tua fede...* »¹.

Tandis que Regulus, recouvrant son calme, répond avec une dignité simple que sûr de lui, il demeure sans crainte :

« *Chi sta di se sicuro altri non teme* »².

L'un et l'autre décident de laisser croire à Annon que son statagème a pleinement réussi. Dans ce but, Caius Attilius lui laisse entendre que la trahison de Regulus est découverte :

« *Conoscerai quanto il Senato e Roma
Si fidè a un Cittadin, che respirando
L'aure affricane, abbia con voi contratto
Commercio di costumi...* »³.

Mais l'erreur du Carthaginois est de courte durée. Après avoir, en effet, sur les affirmations du consul, cru que tout le monde admettait la trahison, ne voit-il pas s'avancer Regulus qui offre ses enfants et sa femme en otage ? Marzia elle-même, sur sa vie, celles de Fausta et de son fils, se porte, en des paroles élevées, garante de la loyauté de son mari :

1. — Act. II, sc. II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 183 verso, col. 2).

2. — *Ibid.*, f° 183 verso, col. 2.

3. — Act. II, sc. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 184 recto, col. 1).

« ...Ove l'esiga
 La pubblica salvezza, ei non ritardi
 Il ritorno in Cartagine. Qui resta
 S'ei mai fosse spergiuro
 Sù cui del suo fallir prender vendetta.
 Marzia s'offre per lui » ¹.

Et le consul, avec l'orgueil de sa race, fait observer à l'ambassadeur que les Attilius ne sont ni traîtres ni crédules ².

Annon cherchant malgré tout à créer l'équivoque dont son captif demeurerait en fin de compte diminué, Regulus lui décoche cette riposte cruelle :

« Regolo sdegn
 Teco adopràr del pari
 Rimproveri e discolpe... » ³.

Les Scènes qui suivent nous transportent dans l'intimité familiale de Regulus. Pendant que Caius Attilius se rend au Sénat pour tenter, en respectant les intérêts de la République, de sauver Régulus, nous assistons à des entretiens entre Regulus et Marzia d'abord, Regulus et Fausta ensuite.

Regulus rend hommage à Marzia qui, dans ces cruelles circonstances, le seconde de tout son cœur et de tout son courage :

« ...So che è mio vanto
 La tua fortezza... » ⁴.

Cette preuve de tendresse émeut Marzia qui, un instant, se départit de son héroïque attitude pour donner libre cours à sa douleur :

« Non comprendi qual affanno
 Sia del povero mio core

1. — *Ibid.*, f° 184 verso, col. 2.

2. — *Ibid.*, f° 185 recto, col. 1.

3. — *Ibid.*, f° 185 recto, col. 1.

4. — Act. II, sc. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 185 recto, col. 2).

*Combattuto dall' onore
Contro un barbaro dover »¹.*

Quant à Fausta, dans son entretien avec son père, elle nous apparaît tout à la fois touchante et charmante, crucifiée elle aussi par le péril qu'il court :

*« Mio genitor, credea
Oggi d' terminar col rivederti
Tutti i passati affanni. E pur non mai
Tanta per tua cagion smania provai »².*

Regulus la console en exaltant son courage, en lui persuadant que rien ne doit compter lorsque l'intérêt de la Patrie est en jeu :

*« ...Non è maggior periglio
Del vivere il morir. Son vita e morte
Indiferenti nomi... »³.*

Et comme Fausta dans l'ardeur de son affection filiale discute, malgré tout, ces sentiments surhumains qu'elle ne comprend pas, habituée à de moins sévères perspectives, son père pardonne à sa jeunesse et à son inexpérience :

*« apprenderai
Meglio nell' avvenir l'uso di vita »⁴.*

Restée seule, Fausta admet que chacun doit tendre à la vertu, mais, si plusieurs voies y conduisent, estime qu'il n'est pas défendu de préférer celle exempte d'épreuves et de douleurs :

*« ...Ma se più strade
Vi possono condur, dov' è colui
Che alla più disastrosa,*

1. — *Ibid.*, f° 185 verso, col. 1.

2. — Act. II, sc. V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 185 verso, col. 1.

3. — *Ibid.*, f° 185 verso, col. 2.

4. — *Ibid.*, f° 186 recto, col. 1.

Non preferisca.....

Quella da spine e da disastri illesa ? »¹.

Après ce court intermède, le drame reprend. Le consul, s'adressant au Sénat réuni dans l'intérieur du Temple de Mars pour recevoir l'envoyé de Carthage, informe les Sénateurs que la proposition qui va leur être soumise doit être repoussée parce que dangereuse, et que Régulus, au mépris de sa vie, s'y oppose énergiquement²... Annon introduit, Caius Attilius, connaissant sa superbe, l'interpelle avec hauteur pour lui rappeler le respect auquel l'Assemblée a droit :

*« Nel risolvere, Annone,
Qui non si prende norma
Da sprezzo o da timor. Quello sconviene
Alla nostra grandezza,
Questo alla nostra sorte »³.*

Le Sénat refuse l'échange des prisonniers, mais décide, si Carthage consent à rendre Régulus, de livrer dix captifs à son choix et des cités. Cette offre généreuse qui le récompense, comme le fait remarquer justement le tribun Mannius, des deux cents villes par lui conquises, Régulus la refuse pour partager le sort de ses compagnons d'épreuve. Le consul, au nom du Sénat, acquiesce à ses instances, et tandis que tous rendent hommage à ses qualités — qui le font plus grand dans la captivité même que dans le triomphe, et demeureront pour Rome un exemple éternel — Régulus, magnanime et simple, se soumet avec sérénité à la loi du vainqueur :

*« Con alma ardita
Con petto forte
Andrô di vita*

1. — Act. II, sc. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 186 recto, col. 2).

2. — Act. II, sc. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 186 verso, col. 1).

3. — Act. II, sc. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 186 verso, col. 1).

*Più che di morte
A trionfar.*

« *Mai con maggiore
Premio o mercede
Giunse l'onore
Roma e la fede
A coronar* »¹.

Tout est consommé. Regulus regagnera Carthage avec Annon, qui saisit l'occasion pour faire l'éloge de la duplicité qu'on lui a reprochée :

« *E' la frode nei regnanti
Una lecita accortezza,
Per sedur con discretezza
La comun credulità* »².

Le consul Caius Attilius lui répond fièrement qu'à la duplicité s'oppose la bonne foi, telle que Regulus vient d'en donner un exemple pour la postérité, et pour le plus grand honneur de Rome dont les lauriers à nouveau germeront³.

L'Acte III, dans lequel les Légions romaines vont jouer un rôle important, ne sert guère qu'à accentuer encore le caractère indomptable de Regulus.

Mannius avait laissé entrevoir à Fausta que tout n'était peut-être pas perdu⁴. De fait, nous le voyons écouter avec complaisance les conseils insidieux d'Annon, qui lui suggère de faire intervenir les légions pour s'opposer au départ de Regulus⁵. Il les accepte d'autant plus volontiers qu'il croit sincèrement servir en cela les intérêts de Rome

1. — *Ibid.*, f° 187 verso, col. 2.

2. — Act. II, sc. IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 188 recto, col. 1).

3. — Act. II, sc. X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 188 recto, col. 1).

4. — Act. I, sc. XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 181 verso, col. 2 ; 182 recto, col. 1).

5. — Act. III, sc. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 189 recto, col. 1 et 2).

et son amour pour Fausta¹, que Regulus vient de lui donner comme épouse... Voilà pourquoi après avoir, lui aussi, mais en vain, attiré l'attention de Regulus sur la destinée cruelle qui l'attend en Afrique², il lui annonce, dans l'espoir de l'ébranler, que Marzia et Fausta vont lui venir faire leurs adieux.

Regulus accueille sa femme avec calme et lui conseille la résignation :

« ... *E di ciascuno
Sentir gli affetti, il vincerli del forte
Prevenirli del saggio* »³.

Marzia l'assure que son courage ne lui fera pas défaut, que l'idée de sa grandeur la domine malgré ses pressentiments funestes. C'est le sacrifice sublime de sa foi conjugale à la Patrie :

« ... *Dal dì che a Roma
T'abbandonai, non bramo
Ricuiperarti...* »⁴.

Regulus recommande à Marzia leurs enfants et, surtout, d'élever son fils dans l'amour de la République et le culte de son souvenir :

« *Poi nell' adulta età quando più grande
Vedrà la Patria, ad evitargli in seno
Invidia alla mia sorte,
Nello splendor di Roma
Gli additerai del Genitor la morte* »⁵.

1. — Act. III, sc. II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 189 recto, col. 2).

2. — E tu non ti sgomenti
D'abbandonar la sponda
E ti cometti all'onda
Certo di naufragar. *Ibidem*, f° 189 verso, col. 2.

3. — Act. III, sc. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 189 verso, col. 1).

4. — *Ibid.*, f° 190 recto, col. 1.

5. — *Ibid.*, f° 190 recto, col. 2.

Puis il se retire en hâte devant le désespoir de Marzia à laquelle il envoie Fausta qui venait à lui¹, et qui comprend soudain que son père est parti pour toujours, que toute espérance est désormais évanouie².

Le consul survient sur ces entrefaites pour annoncer que les légions courent de toutes parts pour s'opposer à l'embarquement de Regulus, et que, par la faute de Mannius, des troubles vont bientôt éclater dans Rome³.

Fausta est accablée⁴ et Caius Attilius, malgré sa fermeté, admet que bien souvent la vertu est contraire à la nature :

« *Se da tanta amarezza
Accompagnata è la virtù, non sempre
E' conforme a natura* »⁵.

La fin se précipite. Nous sommes sur le port près des bateaux qui vont cingler vers Carthage. Mannius, à la tête des légions, veut empêcher Regulus de s'embarquer. Mais celui-ci repousse avec hauteur une telle tentative :

« *Quel vil soccorso
Che per te bramaresti altri detesta* »⁶.

Puis, avec une autorité dédaigneuse, il demande aux légionnaires si ce sont là les exemples de discipline rigide qu'il leur enseigna jadis, ou si sa captivité l'a rendu méprisable au point qu'on le pût croire capable de profiter de telles violences :

1. — Act. III, sc. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 190 verso, col. 2).

2. — Act. III, sc. V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 190 verso, col. 2 ; f° 191 verso, col. 1).

3. — Act. III, sc. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 191 recto, col. 1 et 2).

4. — Act. III, sc. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 191 recto, col. 2 ; f° 191 verso, col. 1).

5. — Act. III, sc. VIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 191 verso, col. 1).

6. — Act. III, sc. IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 191 verso, col. 2 ; 192 recto, col. 1).

« ...Il mio servaggio
 Mi fè sì abbietto ? In che son io più vile
 In che voi più temuti, o men soggetti
 Al consolo, al Senato ? » ¹.

Mannius, emporté par son ardeur et son désir de sauver le prisonnier, enjoint à Annon de partir seul, que Regulus demeurera, même malgré lui, à Rome. Regulus saisit alors une pique, la tend à l'ambassadeur carthaginois et clame aux légions que d'elles dépend qu'il termine sa vie avec orgueil à Carthage, ou dans le déshonneur à Rome :

« *Quiriti, Attilio, un giorno
 Vostro Duce e Proconsolo, la vita
 Terminerà.....
 Grande in Cartago o disperato in Roma* » ².

Devant une telle force d'âme, les légionnaires s'inclinent. Regulus reçoit l'hommage reconnaissant du consul et, une dernière fois, l'expression de la tendresse de sa femme. Puis, salué par les chœurs qui exaltent sa gloire et son holocauste à la Patrie, il gagne son vaisseau, fier de son sacrifice qui ne sera pas inutile :

« *E più contento io parto
 A prestar alla Patria
 L'olocausto miglior. Sia questo ad essa
 Fausto e propizio augurio...* » ³

*
 * *

Cette rapide analyse démontre que *Regulus* et *Polyxène* s'apparentent étroitement. Même agencement logique des événements, même développement rationnel de l'intrigue. Même force, égale sobriété, équivalente netteté. Si l'on

1. — *Ibid.*, f° 192 recto, col. 1.

2. — *Ibid.*, f° 192 recto, col. 2.

3. — Act. III, sc. X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 192 recto, col. 1).

rapproche les Personnages, on trouve une sorte de parité de caractère : Marzia ne le cède pas en force d'âme à Polyxène. Chez l'une et chez l'autre, sous les sentiments altiers, même sensibilité contenue, même tendresse qui jaillit par éclats et contraste avec la résignation austère imposée par le devoir. Caius Attilius n'apparaît pas, de son côté, inférieur à Agamemnon et Regulus nous rappelle avec plus de pondération, un Pyrrhus mieux étudié, plus grand dans sa décision, plus serein devant l'adversité dans sa raison réfléchie et implacable.

Mais ces analogies ne suffiraient pas à donner un suffisant aperçu des Personnages. Quelques détails sont encore à relever.

Regulus s'affirme vraiment comme le prototype de la fierté romaine et du dévouement indéfectible à la Patrie. Ce sentiment dominant s'extériorise à tout instant, et finit, par une répétition continue, à s'imposer aux spectateurs avec une force puissante. Soit qu'il affirme la nécessité de l'énergie devant l'adversité ; soit qu'il repousse avec horreur la perspective même de tractations qui pourraient diminuer la puissance ou l'autorité morale de la République ; soit qu'il rejette avec mépris les menaces déguisées du Carthaginois, ou s'élève dans ses conseils au sublime le plus noble, c'est en Romain qu'il pense, parle et agit. A ces qualités morales, s'ajoute une modestie instinctive qui lui fait admettre comme naturelles ses actions les plus éclatantes, comme normal son sacrifice total et définitif ; une dignité sereine qui ne se dément jamais et reste toujours égale à elle-même, sans outrance et sans efforts. Tel nous apparaît le héros qui incarne magnifiquement la grandeur romaine.

Près de lui et l'égalant presque, Marzia, digne compagné de cette belle âme. La foi impérative et rigide dans la République broie son cœur débordant d'amour conjugal. Et ce combat implacable entre deux sentiments également puissants et pareillement nobles, est étudié avec un sens psychologique très sûr, une compréhension délicate qui laissent entrevoir l'humaine faiblesse de ce cœur de femme qui plie parfois, mais pour se ressaisir bien vite,

sous le poids du destin. Soit qu'elle puise dans l'aspect physique de Regulus torturé un stimulant à sa tendresse; soit qu'elle regrette de n'avoir pu partager ses maux; soit qu'elle prodigue à sa fille éplorée un réconfort plein de résignation, s'offre avec ses enfants en orgueilleux otage, immole son cœur saignant à la gloire du nom et en l'honneur de la Patrie, elle symbolise ces Matrones romaines dont le prestige incomparable et l'autorité dévotement reconnue au foyer familial savaient tremper les caractères, éduquer les consciences de leurs fils pour l'impérissable prestige de la République.

A côté de ce couple cornélien, les autres Personnages, là aussi, apparaissent, par contraste, un peu effacés. On trouve, dans Caius Attilius cependant, toute la fierté du consul, unie à toute la souplesse du chef investi de la charge suprême. Esprit politique, décision, diplomatie, finesse, foi dans les destinées de Rome, générosité de cœur qui s'indigne devant l'orgueil de l'ambassadeur carthaginois, flétrit avec mépris la duplicité punique, s'émue devant le sort tragique de Regulus et de Marzia, s'attendrit sur la faiblesse de la douce Fausta, enregistre avec fierté au nom de Rome le sacrifice de Regulus, il a toutes les qualités qui le consacrent représentant qualifié d'un grand Peuple.

Annon est, lui aussi, dessiné en traits précis, et vit intensément. Il campe devant la fierté du consul, la sagesse du Sénat et l'obstination de son captif, une souplesse, une habileté, une duplicité, bien caractéristiques de sa race, jointes à un orgueil oriental qui ne le cède en rien à celui de ses adversaires romains. Mais son véritable caractère s'affirme, en force, de son opposition même avec les autres Personnages, des contrastes avec leurs tendances. Ce sont vraiment deux peuples avec leur génie particulier, leur idéal différent qui s'affrontent... Et le carthaginois nous apparaît toujours naturel, toujours en éveil pour opposer l'argument décisif, habile à saisir l'occasion, rompu à l'art subtil de l'intrigue à laquelle il recourt naturellement lorsque la persuasion devient insuffisante pour vaincre l'obstination de ses adversaires; prêt

à employer des procédés infâmes dont il aura même le courage cynique de vanter l'efficacité : c'est bien une âme punique dans sa tortueuse et dangereuse activité.

Auprès de cette nature féline, l'ardeur robuste et fruste d'un Mannius, soldat courageux certes, et ami fidèle, mais dépourvu de toute subtilité, apparaît singulièrement puérile. Son admiration pour Regulus, son dévouement à la République, sa tendresse pour Fausta, voilà les généreux sentiments qui l'animent sans qu'il entrevoie même une possibilité de conflit entre eux. Aussi agit-il avec une énergie confiante et dépourvue de toutes complications. Il va droit au but, et ce but lui semble toujours son devoir catégorique. Tout au plus feindra-t-il d'être dupe d'Annon lorsque celui-ci lui demandera de soulever les légions pour retenir Regulus, projet que dans un tout autre esprit mais pour un but identique, il avait déjà arrêté.

Reste Fausta, tendre fille et amante réservée. Dans cette intrigue aux passions heurtées et rudes, elle apporte la douceur féminine, dans sa grâce juvénile et touchante. Débordante d'amour filial, elle trouve des mots charmants pour dépeindre à son père les élans de son cœur et sa fierté d'être sa fille, pour exprimer à sa mère son étonnement douloureux de ne pouvoir, à l'aube de la vie, caresser, même en espérance, la perspective d'un bonheur humain. Mais cette frêle nature saura cependant puiser dans sa tendresse meurtrie le courage nécessaire pour oser soutenir à Regulus les droits du cœur contre ceux de la raison et du devoir impérieux. Figure doucement attendrie, qui par un contraste judicieusement ménagé, souligne la puissance et la force des autres caractères qui s'affrontent, sans tomber dans l'emphase, écueil cependant malaisé à éviter.

Malgré des longueurs et des négligences, il convient, ici encore, de noter un style ferme, une langue riche, précise, où les mots portent et font image ; où tout contribue à ménager à l'action une vie intense en même temps qu'un accent réel de vérité. Et les exemples abondent :

C'est Regulus qui précise avec une brièveté de maxime les

ragioni s'opponendo all' scambio dei prigionieri¹ : afferma la sua indipendenza morale vis-à-vis di Carthage² ; disdegna la pietà³ ; fa dell' esempio la miglior stimolazione del dovere civico⁴ come la miglior lode⁵. C'è Caius Attilius che s'esprime con la stessa nettezza sia che giudichi una situazione⁶, sia che qualifichi un atteggiamento⁷.

La lingua, del resto, rimane nobile quando si agisca d'esprimere le sentimenti altieri di Marzia sacrificando il suo amore a Roma⁸, l'ammoramento contenuto di Regulus alla vista della sua figlia⁹, o di dipingere l'élan grazioso di

1. — Di Roma
L'uso, la dignità, la disciplina,
La costanza, l'esempio... (Act. I, sc. III : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 178 verso, col. 1 *in fine*, col. 2 *princip.*).
2. — Io non accuso
Il suo rigor. Lo meriterai nemico
Schiavo lo attendo. (Act. I, sc. IV : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 179 recto, col. 2 *princ.*)
3. — Pietà che non si chiede
Apparece importuna. (Act. I, sc. VII : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 180 recto, col. 1).
.....
E' sempre ingiusta
Una pietà dannosa. (Act. I, sc. IX : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 181 recto, col. 2 *in fine* ; f° 181 verso, col. 1 *princip.*).
4. — A noi tocca per ora
Donar esempio ai figli
Più che trarlo da gli avi. (Act. III, sc. II : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 189 verso, col. 1).
5. — Quei, più lodi il valor che più l'imita. (*Ibid.*).
6. — Nemico che presume è mezzo vinto. (Act. I, sc. I : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 177 verso, col. 1).
7. — e ben risponde
Meglio allo scherno quei che meglio tace,
Che il più tacito sprezzo è il più mordace. (Act. I, sc. III : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 179 recto, col. 1).
8. — Finchè d'Attilio a Roma
Giovò la prigionia, dalle catene
Libero nol bramai. (Act. I, sc. II : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 177 verso, col. 2).
9. — Cara, le prime ancora
Tracce puerili io ti conosco in volto
Spiegate omai nel giovenil decoro (Act. I, sc. IV : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 179 verso, col. 1).

Fausta disant sa joie de revoir son père¹, son ardeur à clamer l'égalité humaine devant la douleur².

Les trois drames que nous avons examinés suffisent à justifier le talent d'Ortes, en même temps qu'une élévation de sentiments, une générosité de cœur et de pensée trop exceptionnelle à Venise au XVIII^e siècle pour n'être pas notées³... Nul doute qu'il n'eût emporté avec ses Tragé-

1. — A me palese

Ti fan più del scmbiante

— I risalti del cor,... (Act. I, sc. IV ; *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 179 verso, col. 1).

2. — Ah ! non si nasce in Roma

Men figlia che in Cartagine... (Act. II, sc. V : *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 186 recto, col. 1).

3. — On trouve aux manuscrits d'Ortes (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 193 à 208 recto et verso) un autre drame : *Manlius Capitolinus* (*Manlio Capitolino, Azione drammatica, da rappresentarsi per Musica, a 5 voci*). Cet ouvrage, commencé à Vienne en novembre 1756, repris et terminé à Venise en 1760, ainsi qu'il est précisé au manuscrit (Marciana, *ibid.*, f° 193 recto), est divisé, comme *Polyxène* et *Calypso*, en deux parties, et non plus en actes comme *Régulus*. La première partie compte neuf scènes, la seconde, dix. Là encore le sujet est tiré de l'Histoire romaine. Il s'agit d'un épisode — l'épisode final — de la lutte contre le Sénat de Manlius Capitolinus, qui, pour être passé dans le parti populaire et avoir comploté contre la République, fut précipité du haut de la Roche Tarpéienne.

Le drame débute (Marciana, *ibid.*, f° 195 recto) par un entretien de Manlius et de son intime ami Curius, au cours duquel, après quelques explications sur le complot qui va éclater, Manlius dit à Curius les funestes pressentiments qui l'agitent. Dans la scène II (Marciana, *ibid.*, f° 196 recto). Clélia apprend à son époux Curius que, trahissant sa confiance, elle a, pour le sauver, dévoilé à son père, le consul Camille, les desseins des conjurés, dont elle a du reste obtenu la grâce. Les scènes III et IV (Marciana, *ibid.*, f° 197 verso), où le tribun militaire Minucius vient arrêter Curius et rassure Clélia sur cette arrestation, n'offrent guère d'intérêt. La scène VI, par contre (Marciana, *ibid.*, f° 198 recto) où Camille et Manlius s'affrontent, permet de juger deux caractères également orgueilleux, et persuadés, l'un et l'autre, que leurs efforts opposés tendent seuls à la plus grande gloire de Rome. Dans les scènes VII et VIII (Marciana, *ibid.*, f° 199 recto et verso), Manlius accable Curius de son mépris pour l'avoir trahi. De son côté Curius (scène IX, Marciana, *ibid.*, f° 200 verso) reproche cruellement à Clélia l'excès de son amour qui l'a poussée à révéler à son père les confidences qu'il avait eu l'imprudence de lui faire.

Dès le début de la seconde partie (sc. I, Marciana, *ibid.*, f° 203 recto), on sent que les événements se sont normalement dé-

dies les plus légitimes succès à la scène... s'il l'eût voulu. Mais là encore, comme pour ses écrits économiques ou

roulés. Manlius, toujours indompté, est prisonnier. Mais il est toujours sauf, suivant la promesse du consul à sa fille. Cette promesse, du reste, Clélia la rappelle à son père et en obtient la confirmation, malgré l'attitude obstinément hostile de Manlius. Aussitôt, cependant (sc. II, Marciana, *ibid.*, f° 203 verso), le peuple, qui est, en réalité, le principal personnage de la seconde partie, envoie au consul un plébiscite pour demander que lui soit réservé le soin de juger Manlius. Ce fait ne laisse pas d'inquiéter Clélia que l'inconstance populaire effraie, et qui redoute un conflit public entre le consul et Manlius (scène III, Marciana, *ibid.*, f° 204 recto). Après une courte scène sans intérêt (scène IV, Marciana, *ibid.*, f° 204 recto), Manlius et Curius se retrouvent en présence (scène V, Marciana, *ibid.*, f° 204 verso). Devant les remords de Curius, en considération aussi des efforts qu'il déploie pour racheter une trahison dont il est, en définitive, auteur involontaire, Manlius lui pardonne et lui confie son désir de se présenter aux Comices pour demander aux Quirites de se prononcer soit pour lui, soit pour le consul et le Sénat. Malgré les sages conseils de son ami qui serait d'avis de temporiser, Manlius, cédant à ce qu'il appelle sa « nature féroce », va tenter l'épreuve d'où il sortira ou vainqueur ou voué à la mort. C'est bien du reste ce que redoute Curius ; il en fait part à Clélia (scène VI, Marciana, *ibid.*, f° 205 verso). Abandonnant sa femme incertaine (scène VII, Marciana, *ibid.*, f° 206 verso), il rejoint Manlius et s'efforce de vanter au peuple la conduite de Manlius et de rappeler tout ce que Rome lui doit (scène VIII, Marciana, *ibid.*, f° 206 verso). Manlius de son côté harangue la foule qui l'acclame. Survient le consul (scène IX, Marciana, *ibid.*, f° 207 recto). Il s'étonne, avec hauteur, que lui présent, on ose en acclamer un autre. A son tour, il parle à la foule dont il brave les clameurs, bien décidé à mourir avant de voir la Patrie livrée aux traîtres. Devant le peuple, qui doit juger, Camille et Manlius s'affrontent. Camille, aux menaces et aux appels à l'insurrection de Manlius, répond, habilement, par des insinuations et des accusations formelles contre Manlius. Celui-ci, par suprême dédain, et confiant aussi dans son passé, refuse de se défendre. Le consul profite de cette erreur orgueilleuse pour demander sa condamnation... La foule en grande partie l'approuve. Curius fait une suprême tentative (scène X, Marciana, *ibid.*, f° 208 recto) pour conjurer les Romains de ne pas ajouter foi aux accusations portées contre Manlius. Efforts vains. Manlius, en effet, indigné de l'inconstance et de l'ingratitude de ce peuple pour lequel il a tant fait, après avoir recommandé à Clélia de veiller sur Curius, se précipite lui-même du haut de la Roche Tarpéienne...

On sent à cette analyse la lenteur de l'action. Peut-être parce qu'il a été composé en deux fois, on ne retrouve pas dans ce drame, au même degré, les qualités dont Ortes a fait montre dans les précédents. Sans doute les caractères sont encore assez nettement dessinés, surtout celui de Clélia, mais l'intrigue s'attarde, et l'opposition des personnages est affaiblie par des

philosophiques, indifférente lui fut la consécration du public. Aussi son généreux effort demeura-t-il inconnu et ses essais restèrent-ils enfouis dans la graphie enchevêtrée d'un manuscrit malaisé, comme un beau diamant au milieu de sa gangue rude.

IV. — RÉCIT : LA FABLE DE PSYCHÉ

Nous ne saurions terminer l'examen de l'œuvre littéraire d'Ortes sans citer sa *Fable de Psyché*. Égaré dans un registre manuscrit, entre de méticuleuses observations ethnographique et de subtiles considérations philosophiques¹, ce court récit, tiré des Métamorphoses d'Apulée², est tout fraîcheur délicate, sentimentalité légère et grâce doucement attendrie. C'est un aspect nouveau de la manière d'Ortes qui valait d'être rapporté.

« Psyché, fille d'un roi de la Grèce, avait deux sœurs très belles, qu'elle éclipsait cependant par sa beauté. Vénus, dont elle était la prêtresse, la voyant admirée de tous et, pour elle, l'antique culte de ses autels abandonné, en prit ombrage. Jalouse, elle fit en sorte, par sa toute puissance, que nul, malgré la foule de ses adorateurs, ne demandât Psyché en mariage. Si bien que triste victime pleine d'affliction, la jeune fille se trouvait contrainte à vivre dans la maison paternelle, alors que ses sœurs étaient déjà unies dans les liens de l'hyménée.

développements oratoires artificiels et froids. C'est à peine si dans la scène IX de la première partie, entre Clélia et Curius, on retrouve cette vivacité et cette impétuosité de sentiments que l'on rencontre chez Calypso, et surtout chez Polyxène et chez Régulus. Du reste cet éclat passager ne dure pas et la scène, avec la première partie, se termine par un dialogue dépourvu de force et de finesse.

Tel quel, et pour être complet, nous avons tenu, cependant, à donner un bref aperçu de ce drame médiocre, qui ne fut pas non plus porté à la scène.

1. — Le Manuscrit de la *Favola di Psichè* est en effet incorporé dans les *Studi varii autografi* (Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 32 à 33 recto et verso), entre les observations d'Ortes sur le *Carattere degli Americani*, et son *Calcolo de' Vizi e delle Virtù*.

2. — Liv. IV, V, VI.

Alarmés de cet état de choses, et soupçonnant quelque mystère, les parents de Psyché décidèrent de consulter l'Oracle d'Apollon. L'Oracle leur conseilla d'exposer leur fille sur la cime d'une roche escarpée, où de redoutables épreuves l'attendaient. Ils obéirent néanmoins, et Psyché fut abandonnée sur un haut promontoire.

« Mais au lieu des malheurs annoncés, elle fut transportée par Zéphyr dans le royaume de Cupidon, que son charme avait séduit. Amour l'accueillit et lui fit goûter toutes les délices que l'on peut attendre d'un tel amant. Il lui avait seulement recommandé de ne jamais chercher à savoir qui il était... A quelque temps de là, Psyché, pensant que ses sœurs pouvaient se tourmenter de son sort en raison de l'Oracle cruel, pria Cupidon de lui permettre de les aller consoler. Il y consentit à la condition qu'elle ne révélât quoi que ce fût à son sujet. Ainsi Psyché eut la joie de retrouver ses sœurs et de leur annoncer son bonheur. Mais celles-ci, envieuses, s'efforcèrent de la troubler en lui laissant entrevoir que cet être mystérieux avec lequel elle partageait les plaisirs de ses nuits, était sans doute un horrible dragon qui la tuerait et la dévorerait un jour... ce qui serait, à l'évidence, le malheur prédit par l'Oracle. Pour obvier à cette éventualité mortelle, elle lui suggérèrent donc de se munir d'une lampe et d'un poignard qu'elle cacherait avec soin, et dont elle userait pour trancher la tête de son Maître endormi... La crédule Psyché leur obéit.

« Tandis qu'Amour fatigué de ses embrassements sommeillait auprès d'elle, armée du poignard, elle éleva la lumière, se disposant à accomplir son fatal dessein. Mais au lieu du dragon redoutable elle découvrit dans son lit Amour paré de tous les charmes qui lui sont propres. Stupéfaite d'abord, puis extasiée devant la beauté de son divin compagnon, elle approcha davantage la flamme révélatrice pour le mieux admirer... et lui brûla une aile. Amour se réveilla soudain. Courroucé de la désobéissance de Psyché, il s'enfuit en lui reprochant amèrement sa faiblesse. Et Psyché demeura si confuse et si désolée qu'elle courut se jeter dans un fleuve. Zéphyr survenant la ra-

mena heureusement saine et sauve sur la rive, où Pan s'efforça de la consoler.

« ...Prévenue que Vénus, plus indignée encore de ce qu'elle avait séduit son fils, la recherchait partout, Psyché se réfugia dans le Temple de Cérès, puis dans celui de Junon. Mais ni l'une ni l'autre de ces déesses ne consentirent à lui donner asile. Alors elle dut errer, abandonnée, par diverses contrées, jusqu'au jour où Mercure, qui la recherchait, sur l'ordre de Vénus, la découvrit. Capturée et enchaînée, elle fut remise aux suivantes de Vénus chargées de la tourmenter de cruelle façon. Vénus, de son côté, s'acharna contre elle.

« Ce fut d'abord un monceau de maïs, d'orge et de froment, de millet, de grains de pavot et de fèves mélangés ensemble que la mère de Cupidon lui enjoignit, à peine de perdre la vie, de séparer et de trier avant la chute du jour. La malheureuse se préparait déjà à la mort, devant l'impossibilité de la tâche, lorsque soudain survint une multitude de fourmis, qui, avant le soir, eurent séparé les uns des autres tous ces grains amoncelés.

« Non contente de cette épreuve, Vénus ordonna à Psyché d'aller arracher quelques flocons de laine d'or sur le dos de moutons féroces parqués au fond d'un bois. Sachant qu'elle ne pourrait triompher dans cette épreuve, Psyché se voyait à nouveau perdue, lorsqu'un roseau merveilleux lui apprit qu'il suffisait, pour accomplir cet ordre, d'attendre le déclin du soleil, alors que les indomptables bêtes abandonnaient un moment leur férocité pour recouvrer la douceur propre à leur race. De la sorte Psyché les put approcher, leur couper la laine demandée, et la rapporter à Vénus.

« Mais la déesse, au comble de l'exaspération, exigea de Psyché qu'elle lui apportât une urne d'eau de certaine fontaine qui jaillissait sur un rocher inaccessible, gardée par deux serpents. Une fois de plus l'infortunée allait se livrer au désespoir lorsqu'un aigle pris de pitié, lui saisit l'urne des mains, et, d'un coup d'ailes survolant les précipices et les serpents, atteignit l'eau de la source et la lui remit pour qu'elle la pût présenter à Vénus.

« Toutes ces épreuves victorieusement surmontées n'avaient fait qu'exacerber davantage la Déesse jalouse qui, à nouveau, menaça de mort sa prisonnière si elle ne se rendait aux Enfers pour supplier en son nom Proserpine de remplir de sa beauté un petit vase qu'elle emporterait. Secrètement l'épouse de Pluton était prévenue d'empoisonner la nourriture servie à Psyché. Psyché, désespérée de ne pouvoir désarmer une aussi cruelle tyrannie se disposait à se donner la mort, lorsqu'une voix céleste lui conseilla de ne point perdre courage, de se procurer deux oboles, deux gâteaux et de tenter l'entreprise.

« Forte de ces avis et de certaines autres recommandations utiles, Psyché s'achemina donc vers le pic de Ténéro pour gagner l'Achéron. Elle parvint au Styx où elle se heurta à Caron. Toutefois après quelques discussions avec le vieillard, elle obtint moyennant le versement d'une des deux oboles qu'elle tenait à la bouche, d'être transportée sur l'autre rive. Peu après elle apercevait le chien Cerbère qui s'élançait déjà sur elle lorsqu'elle put s'en débarrasser en lui jetant une de ses galettes. Poursuivant sa route elle parvint au palais de Proserpine. Celle-ci lui réserva le meilleur accueil, et fit préparer en son honneur un joyeux banquet. Mais Psyché, prévenue par la voix se contenta d'un peu de pain. Puis elle exposa sa mission, à laquelle Proserpine acquiesça, enfermant dans le vase la beauté demandée. Et quittant les Enfers elle dût calmer encore Cerbère avec sa seconde galette et payer Caron de sa seconde obole. Ayant regagné le pic d'où elle était partie, pleine de joie parce que son entreprise menée à bien, elle eut la curiosité imprudente, quoique la voix le lui eût défendu, de connaître la beauté qui pouvait être renfermée dans le vase. Mais elle ne l'eut pas plutôt ouvert qu'il en sortit une splendeur telle qu'elle demeura étourdie et tomba dans une léthargie mortelle.

« Amour, toutefois, que sa mère retenait prisonnier, réussissait, son aile guérie, à s'échapper par un passage découvert dans sa prison. N'ignorant rien de ce qui était advenu à l'infortunée Psyché, pris de pitié aussi devant

tous les malheurs qui l'avaient accablée, il la rejoignait en hâte, la tirait de sa léthargie et la réconfortait. Il vola ensuite jusqu'à Jupiter auquel il exposa les mauvais traitements que sa mère avait infligés à son amante, et le pria, pour l'arracher à tant d'adversité, de la lui donner comme épouse. Jupiter convoqua l'assemblée des Dieux. D'un consentement unanime Psyché fut admise à épouser Amour et à participer à l'immortalité de l'Olympe... Elle donna à son divin compagnon un fils qui fut appelé le Plaisir... ».

CONCLUSION

L'analyse détaillée de l'œuvre littéraire d'Ortes que nous venons de tenter, justifie les observations déjà faites sur son style ¹. Qu'il s'agisse de poésie, de théâtre, ou de prose, des qualités évidentes d'élégance, de concision et de netteté classique s'imposent au lecteur. Dans ses écrits de pur argument littéraire une forme plus châtiée, des termes mieux choisis donnent peut-être à la langue d'Ortes plus de perfection sans jamais cependant la rendre froide ni quintessenciée. Dans ses *Sonnets*, il est vrai, dans ses *Drames* surtout, se rencontrent tant d'idées généreuses, tant de beaux et nobles sentiments sont mis en valeur, que les mots, mêmes recherchés, mais toujours exacts, apparaissent naturels.

On ne saurait trop répéter cependant qu'Ortes était mieux préparé à résoudre un difficile problème de géométrie ou d'algèbre, une question de métaphysique, voire de politique, qu'à concevoir et composer un poème. Dans ses *Sciences Utiles et Agréables*, il dit que la caractéristique du Poète est d'unir peu d'intelligence à une grande imagination ². On conçoit que, d'imagination réduite, il réalisât plutôt le type du Philosophe, ce qui ne devait certes point lui déplaire, mais ne lui pouvait guère permettre de déployer des dons littéraires égaux à ceux qui

1. — *Supra*, p. 193 et suiv.

2. — *Supra*, chap. III, § III, p. 123, n. 2

trouvent leur expression dans ses diverses démonstrations doctrinales. S'il ne méconnut jamais l'utilité de la poésie faite pour charmer et distraire, s'il écrivit des vers, comme Guido Grandi du reste¹, adonné aux plus hautes spéculations de la pensée, il n'y voyait guère qu'un passe-temps frivole². Il n'ignorait point, d'autre part, les qualités essentielles que le bon poète doit réunir : équilibre, harmonie des termes, cadence et musicalité³. Il s'est révélé fort capable de remplir ces conditions : on en peut donc, sans exagérer, conclure qu'il lui eût été possible, s'il l'avait vraiment voulu, de s'appliquer avec fruit au culte de Thalie et de Calliope...

Et si pour ces raisons l'œuvre poétique d'Ortes, ni très abondante ni très originale, ne saurait constituer un de ses titres les plus éminents, il n'en demeure pas moins un poète estimable pour son temps, et ses vers, corrects — ce qui fut trop méconnu — et riches de sentiment, méritaient en somme les compliments et les encouragements d'Algarotti qui l'appelait « insatisfaisable » lorsqu'il se déclarait mécontent du résultat de ses efforts. Aussi aux railleries de Lampertico, à la critique un peu hâtive de Meneghelli lui reprochant de « n'avoir pas cueilli en poésie les palmes honorables qu'il moissonna dans les Sciences »⁴, est-il raisonnable et juste d'opposer le jugement de Francesco Negri, qui copia les *Sonnets*, et déclare en avoir trouvé

1. — Ortes jugeait les vers de Guido Grandi médiocres : *Vita del P. Guido Grandi*, p. 172.

2. — « ...chi riprende i poeti per la futilità degli argomenti, ai quali d'ordinario e' s'appigliano, e per la fallacia delle cognizioni che insinuan per essi, non bada a questo, d'essere il fine principale loro di dilettere e non d'istruire, e di dilettere non i più dotti, ma il comune del popolo... » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XVII, § III, p. XCI. Voir *Supra*, I, II, p. 194 et n. 2.

3. — « ...accento del numero,... inflessione tenue o piena, grave o dolce, affrettata o sospesa nelle voci, per le quali si porti essa all' udito, cosa più espressamente praticata nella poesia per cui il periodo giunga, all' udito più sonoro, quasi a guisa d'un canto. » *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. XV, § IV, p. LXXXI.

4. — MENEGHELLI, *Elogio di Giam. Ortes venez., Opere Scelte*, t. III, p. 134.

quelques-uns « très beaux, très gracieux, de pensée neuve », et même de « divins »¹, aussi bien que l'opinion de Moschini qui voyait en lui un poète « robuste et original »². Et ce jugement ne peut, ce semble, qu'être renforcé par l'étude de son théâtre où, nous l'avons vu, les qualités et les dons déployés auraient suffi pour lui mériter une place honorable parmi les littérateurs italiens du *Settecento*.

1. — Voir CICOGNA, *Memorie ined.* (*Trattatelli ined.*, p. 16, n. 4).

2. — « ...qui potendo aggiungere che fù anche robusto originale poeta, siccome ne rendono fede cinquantasei sonetti... (G. MOSCHINI, *Della Letterat. venez. del Secolo XVIII*, t. III, p. 137).

CHAPITRE V

L'œuvre économique

Pour saisir, une fois de plus, l'originalité d'Ortes et — bien qu'il ait été qualifié d'Economiste poète¹ — pour mettre en lumière avec ses qualités de théoricien méthodique, les tendances novatrices et scientifiques de son esprit, il n'est qu'à parcourir son œuvre économique.

Ortes a écrit, nous le savons², de nombreux ouvrages d'argument économique, de valeur inégale. Nous examinerons les trois principaux qui, tant par l'importance des problèmes qu'ils abordent que par leur caractère général, méritent vraiment de retenir l'attention : ce sont, dans l'ordre chronologique, *l'Economie Nationale*, les *Fidéicommiss*, les *Réflexions sur la Population*.

I

De l'Economie Nationale

SECTION I. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES

I. — *L'Economie Nationale*³, où l'on trouve tout à la fois des idées justes et des conceptions erronées, constitue la partie fondamentale de l'œuvre économique

1. — G. CENZATTI, *Un Economista poeta del s. XVIII*, Pise 1908 ; I. BARONI, *Un Economista poeta del Settecento*, in *Miscellanea in onore di V. Cian.*, Pise, 1909.

2. — *Supra*, chap. I, II, p. 16 et suiv.

3. — *Della Economia Nazionale*, parte prima, libri sei, 1774. Nous rappelons que cet ouvrage a été publié par Custodi dans sa collection des *Economisti classici italiani* (p. m., t. XXI et XXII).

d'Ortes¹. Elle est un traité systématique touchant la Production, la Répartition, la Circulation, la Rente et la Monnaie. Il n'est guère que la Consommation qu'elle ne fasse qu'effleurer : le problème sera, il est vrai, posé dans les *Réflexions sur la Population*².

A cette *Economie Nationale*, qui ne lui donnait d'ailleurs pas satisfaction³, Ortes se proposait d'ajouter une seconde Partie. Il semble même en avoir recueilli les éléments ; mais des occupations nouvelles le détournèrent sans cesse de son dessein, soit qu'il fût absorbé, comme il l'écrivait à l'auditeur Ciani⁴, par son ouvrage sur la *Religion et le Gouvernement des Peuples*, soit qu'il travaillât à la rédaction de ses *Fidécummiss*⁵. Sa volonté d'écrire cette seconde Partie était cependant formelle : il la manifeste à plusieurs reprises⁶, et, dans deux au

1. — Voici l'objet des six livres de l'*Economie Nationale* : Liv. I : De la diversité des personnes et des occupations dans une nation (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 39 à 133). — Liv. II : Des biens qui maintiennent une nation et des terrains qui les produisent (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 134 à 216). — Liv. III : Des occupés et des inoccupés dans une nation (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 215 à 357). — Liv. IV : Des biens comparés avec les terrains et les occupations (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 7 à 134). — Liv. V : Des biens considérés comme capital et comme rente (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 135 à 270). Liv. VI : De l'argent équivalent des biens (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 271 à 449).

2. — *Infra*, III, *De la Population*, p. 381 et suiv.

3. — « Anzi per me non vorrei che se ne parlasse molto, non essendo quel libro di mia intiera soddisfazione, perchè scritto in poco tempo e non con quella diligenza che si sarebbe richiesta. » Lett. XXXII, à Ciani, de Venise, 24 mai 1783 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 414).

4. — « Quanto alla seconda parte dell' *Economia Nazionale*, creda pure che anch' io ci penso ; ma per ora questo argomento *Della Religione e del Governo dei Popoli* mi trattiene... » Lett. XVI, de Venise, 27 avril 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 377, 378).

5. — « Quel che al presente più mi sollicita è l'altra opera... Essa riguarda i beni fidecommessi... » Lett. XXXII précitée (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 414, 415).

6. — « Da alcuni giorni ho ripreso per mano la seconda parte dell' *Economia Nazionale*. » Lett. XXXVI, à Michele Ciani, de Venise, le 28 février 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 425). Voir encore *Lettere in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 146), Lett. à G. Toaldo, 29 août

moins de ses Lettres¹, il annonçait même s'être mis à la besogne².

A l'*Economie Nationale*, ainsi incomplète, se rattachent, nous l'avons signalé³, d'autres ouvrages d'intérêt secondaire. D'abord, dans ce qu'elles ont trait à la question économique, les *Erreurs populaires touchant l'Economie Nationale*, publiées en 1771, et bientôt suivies d'*Annotazioni* spéciales. Ensuite, et surtout, de nombreuses *Lettere* qui contiennent des discussions intéressantes et les réfutations des critiques soulevées par les idées d'Ortes. Il est encore deux opuscules, que nous verrons par la suite, sur l'*Ingérence du Gouvernement en Economie Nationale*, et sur l'*Egalité des Richesses et de la Pauvreté des Nations*⁴.

1776 (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, p. 324 *in fine*).

1. — Dans une lettre à l'abbé della Lena, de Venise, 27 février 1779 (G. CADORIN, *Lett. di Giam. Ortes Venez. a Fr. Algarotti*, Marciana, misc. 721, Opusc. n. 18) et dans une lettre à Michele Ciani, Lett. XLVIII, de Venise, 24 décembre 1785 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 454).

2. — Il projetait d'exposer dans un premier livre de cette seconde partie, les raisons pour lesquelles les hommes sont agrégés en nations distinctes. La diversité et la complexité du sujet l'avaient poussé à diviser son travail en trois sections traitant respectivement : I. *De la Constitution naturelle*. — II. *De la Constitution artificielle et politique*. — III. *De la Constitution artificielle despotique des Nations*, Lett. IV à Ciani, de Venise, 28 janvier 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 339). Il n'arriva cependant jamais au bout de sa tâche. Des nombreuses notes manuscrites par lui laissées, il est impossible de tirer des données suffisantes pour apprécier, avec quelque certitude, la valeur de cette seconde partie de l'*Economie Nationale*. C'est d'ailleurs ce qu'il indique lui-même : « Questa non è che un fascio di carte legate insieme da più anni innanzi, ma così informi e scritte così male che non sarebber da lei e forse da me stesso più intese... » Lett. XXXII, à Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 415). On peut toutefois en trouver une ébauche dans le traité *Des Sciences Utiles et Agréables*. Dans sa Lett. XLV, précitée, à Michele Ciani, il précise, en effet : « ...quelli che attendon da me la seconda parte di questa Economia, potran più generalmente trovarla in questo mio opuscolo... » (CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 448).

3. — *Supra*, chap. I, p. 20 et suiv.

4. — Nombre de questions étudiées par Ortes dans certains de ses écrits, que nous avons, pour mémoire, signalés (par exemple *Rifless. sulle rendite del Principato e sulle rendite pubbliche*; *Disc. sull'Econ. Nazion.*; *Varii pensieri econ. sull'interesse del da-*

II. — Il nous a paru indispensable, en raison de l'importance considérable des principes posés par Ortes en Economie politique, de nous arrêter un instant sur le but qu'il lui assigne et sur la méthode qu'il applique dans son *Economie Nationale*.

Si les derniers jours de la République s'écoulaient dans la nonchalance et les fêtes, le milieu et les circonstances ne laissaient pas cependant d'être favorables au mouvement économique. D'abord, à Venise, un peu comme à Paris à la même époque, le débordement de la littérature frivole commence à paraître fastidieux. Ensuite, et surtout, la richesse ancienne s'épuise. Les patriciens dépensent les derniers ducats que l'audace et l'activité de leurs ancêtres, les armateurs de galères, avaient amoncelés. Le moment est proche où la Sérénissime devra non seulement renoncer à l'apparence même de sa puissance, mais encore à son opulence et à sa vie facile. Beaucoup s'inquiètent, se mettent en quête de remèdes et... s'improvisent économistes. Ainsi s'expliquent, d'une part, le bon accueil réservé aux études et aux ouvrages d'Economie politique¹, d'autre part, Ortes excepté, la médiocrité des Economistes vénitiens parmi lesquels on peut à peine retenir Zanon, Corniani, Algaroti, ou Carli.² Ils ne

naro...) sont autant de corollaires directs de l'*Economie Nationale*, qui se présente, ainsi que nous l'indiquions, comme le monument le plus important d'Ortes, en matière économique, sorte de tronc d'où rayonnent ses autres productions. Et cela devient plus évident encore si l'on note que les *Fidécummiss* sont, pour une part, déjà, traités dans l'*Economie Nationale*, et que les *Réflexions sur la Population* sont faites « par rapport à l'Economie nationale ».

1. — Voir par exemple dans LAMPERTICO (*Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 183 à 208) un document intéressant relatif à la création à Venise, en 1773, d'une « Société Economique », ce qui indique bien l'intérêt que l'on portait à ces sortes de questions (*Infra*, p. 304 et n. 2).

2. — Zanon (1696-1770) écrivit de nombreux traités sur les questions agricoles : *Della formazione ed uso della torba*, Venise 1767, in-4° ; *Della coltura ed uso delle patate*, Venise 1767, in-4° ; Rome 1785 ; *Della marna e di alcuni altri fossili atti a render fertili le terre*, Venise 1768, in-4° ; *Saggio di storia veterinaria*, Venise 1770, in-8°. Mais il est surtout connu par son traité sur les Académies : *Dell'utilità morale, economica e poli-*

se préoccupèrent d'ailleurs nullement de ce qu'était, en soi, la Science économique, non plus que de son but ni des moyens — théoriques ou pratiques — susceptibles de ménager des résultats généraux satisfaisants. Ils se bornèrent, les uns et les autres, à présenter des exposés particuliers, destinés à favoriser la branche d'activité à laquelle ils s'intéressaient plus spécialement : ce sont des praticiens, rien de plus. Ortes s'oppose à eux d'une façon catégorique et les domine, parce que, dans ses écrits, il va, pour la première fois, donner un aperçu d'ensemble et systématique de la question économique.

L'Economie politique, ou, plus exactement, l'Economie

tica delle Accademie d'agricoltura, arti e commercio, Udine, 1771, (rapporté fragmentairement dans CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIX, p. 137 à 398 et par ses *Lettres (Lettere sull'agricoltura, gli arti e il commercio*, 7 vol. 1756 à 1767, publiées pour partie par CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XVIII) qui sont bien plus une compilation qu'une œuvre personnelle et ne méritent certes pas les éloges qu'en fait Baretti dans sa *Frusta letteraria* des 1^{er} janvier, 15 mai, 1^{er} septembre 1764 (*La Frusta letter. e scritti critici minori di G. Baretti*, vol. I, p. 173 et suivantes, p. 420 et suivantes ; vol. II, p. 94), mais, b'en plutôt, les critiques mordantes de Lampertico (*Giam. Ortes e la Scienze econ. al suo tempo*, p. 93).

Corniani (1742-1813) est l'auteur de deux discours sur l'Agriculture (*Della legislazione relativamente all'Agricoltura*, Discorsi due, 1^{er} mai et 11 septembre 1777, publiés par CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXIX, p. 165 à 244).

Algarotti (1712-1764) écrivant sur toutes choses devait forcément écrire quelque traité d'Economie politique. Il publia, en effet, un *Saggio sopra il Commercio* et quelques autres observations, *Epistola sopra il Commercio* ; *Frammento sugli effetti dell'Industria...* (Voir CUSTODI, *ouv. cit.*, t. I, p. 285 et suiv).

Gian-Rinaldo Carli (1720-1795), fixé à Milan, devenait président de l'Administration économique de l'Etat. C'est ce qui explique pourquoi, Vénitien — de Capo d'Istria, — ses ouvrages traitent du Milanais. Nous citerons de ses écrits ses remarques sur la Monnaie : *Dell'origine e del commercio della moneta* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIII) ; sa *Relazione del Censimento dello Stato di Milano* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIV, p. 181 à 319) ; son *Breve Ragionamento sopra i bilanci economici delle Nazioni* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 319 à 359), et sa Lettre sur les grains : *Del libero commercio de' grani*, Lett. al Presidente Pompeo Neri, Milan, 2 sept. 1771 (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 361 et suiv.).

nationale¹, est pour Ortes l'art d'améliorer les substances nécessaires à la vie, de les rendre plus utiles et plus agréables : « Par Economie, j'entends... une utilisation meilleure des substances nécessaires, utiles ou agréables... »². Ce serait même cette fin sociale de l'Economie politique qui aurait poussé les hommes à la concevoir et à l'appliquer³. Voilà pourquoi d'après lui, et contraire-

1. — Dans l'esprit d'Ortes, cette expression signifie que le Gouvernement n'a rien à voir en Economie, et qu'il s'agit de l'intérêt de tous et non de quelques-uns. C'est en 1774 qu'Ortes employa ce terme communément usité en Allemagne parce qu'il désignait clairement le système de protection douanière que les disciples de List opposaient au libre échange, caractéristique de la politique économique de Smith et des Anglais.

2. — *Economia Nazionale*, Disc. prelim., X (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 28). Dans son *Discorso sull'Economia nazionale*, Ortes précise : « Per Economia nazionale s'intende quella scienza per cui ciascuno in una nazione resti provveduto di beni da quali bastamente, comodamente e piacevolmente sussistere. » (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 233 recto princip.). Ortes se rapproche ainsi de Verri : *Meditazioni sulla Economia nazionale*, Préface, *passim* ; § V princip. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 52, 53), et surtout de Beccaria : *Elementi di Economia pubblica*, part. I, § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 19), mais il restreint, tout au moins dans l'expression, sinon dans la réalité, le but assigné à l'Economie politique par les Napolitains, et notamment par Genovesi : *Lezioni di Economia civile* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 30 ; *Introd.*, *ibid.*, p. 41). Voir encore part. I, chap. XVI, § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VIII, p. 37, 38 ; *Ragionam. sul Commercio in generale*, § III, v (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. X, p. 11, 20). De cette définition, il convient de rapprocher ce qu'Ortes écrit plus tard dans son opuscule sur *l'Ingérence du Gouvernement* : contrairement aux principes communément admis, il affirme que le but vers lequel on doit tendre ne peut être autre que d'assurer une meilleure répartition des richesses afin d'éviter l'extrême opulence et l'extrême pauvreté : *Dell' Inger. del Govern. nell'Econ. Nazion.* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 20 verso, 23 verso. — LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 342 *in fine*, 343 princip., 348). Enfin, à propos de l'Economie ecclésiastique, il déclare qu'elle consiste, comme toute autre, dans les modes d'acquisitions, de possession, de mise en valeur et de consommation des biens : *Errori popol.*, axiom. VII, I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 197).

3. — « ...gli uomini finalmente s'avvidero che, oltre a se stessi e ai vicini, era giusto ed era necessario provvedere di beni ancor tutti gli altri..., per prevenire i delitti e i disordini che potrebbero infestarla, e fu questa l'origine della Scienza economica... » *Disc. sull'Econ. Nazion*, II (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 233 recto *in fine*).

ment à l'opinion commune, le rôle de la Science économique ne doit pas être d'accroître les biens, mais de les mieux répartir¹. Ce serait là l'objet même de l'Economie réelle qui s'opposerait ainsi à l'Economie dite politique et qui tend à l'accroissement des biens². De cette diversité de but résulterait, du reste, une diversité de nature : l'Economie réelle tendrait à la conservation des nations, dont l'Economie politique, parce que toujours unie à l'idée de puissance et de grandeur, risquerait d'entraîner la destruction³.

L'Economie ainsi définie⁴ verrait, au dire d'Ortes, distinction essentielle de son système, sa qualité changer suivant qu'on la considère du point de vue particulier ou du point de vue général. Particulière, elle varierait d'individu à individu, chacun réglant à sa guise sa ligne de conduite, sinon quant aux besoins propres à peu près identiques chez tous⁵, du moins quant à la masse des biens possédés⁶. Générale, au contraire, elle sera invariable, et, par suite, susceptible ni d'amélioration ni d'aggravation. C'est là pour lui une loi fondamentale⁷, bien

1. — « ...la vera scienza economica non istà nell'accrescere, ma stà essa nel distribuire al miglior modo i beni o le ricchezze reali che già si trovano in ogni nazione... » *Disc. sull'Econ. Nazion.*, V (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 234 recto).

2. — « ...è da osservarsi che considerando la economia vera e reale non nell'accrescer i beni... ma nel distribuire al miglior modo..., una simil reale economia è contraria alla politica per la quale i beni reali s'accrescan nei ricchi che più n'abbondano. » *Disc. sull'Econ. Nazion.*, XIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 237 recto).

3. — *Disc. sull'Econ. Nazion.*, XV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 237 verso).

4. — Ortes la range parmi les Sciences utiles : *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 125). Voir *Supra*, chap. III, § III, p. 116.

5. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 204 et suiv.). Voir encore *Errori popolari...* axiome II, II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 55).

6. — *Econ. Nazion.*, *Disc. prelim.*, X (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 28).

7. — *Econ. Nazion.*, *Disc. prelim.* II (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 4, 5) ; X (*ibid.*, p. 29, 30). Voir aussi liv. IV, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 71). C'est également ce qu'il

que méconnue¹. Or, il s'attache à étudier l'Economie dans ses règles générales, abstraction faite des intérêts particuliers, des tendances spéciales, des désirs de tel ou tel ou de lui-même².

écrit à Michele Ciani, Lett. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 352). Cf. encore *Errori popolari...*, Annotaz. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 241 *in fine*) ; axiom. V. vi, (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 163). Il donne, à l'appui de ses dires, une explication au moins curieuse : le législateur tend à améliorer le sort des pauvres en augmentant la somme des biens communs. Si la loi, par ce moyen, avait pu produire un effet réellement utile, il est évident que peu à peu, de génération en génération, les nations seraient devenues moins besogneuses et l'intervention du gouvernement de moins en moins nécessaire ; or, il n'en est rien... *Econ. Nazion.*, Disc. prelim., III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 8). Dans une lettre à Michele Ciani, il écrit dans le même sens : « ...tali piani e progetti sian vane lusinghe apparisce dal fatto, per cui dopo quelli stati proposti, approvati ed eseguiti ancora, le nazioni nondimeno si trovano alla condizione di prima, se non anzi peggiore. » Lett. XLVI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 449). Et l'on comprend qu'Ortes, comme nous le verrons plus loin (*Infra*, sect. II, § III, II, p. 331, 332), soit nettement hostile à l'Interventionnisme.

1. — Les Economistes italiens du XVIII^e siècle étaient, en effet, d'un avis contraire : Cf. par exemple pour GENOVESI, *Lez. di Econ. civ.*, part. I, chap. X, § VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XVII, p. 227) ; part. I, chap. XII, § IX (CUSTODI, *ibid.*, p. 296) ; § X (CUSTODI, *ibid.*, p. 297) ; part. I, chap. XIII, § I (CUSTODI, *ibid.*, p. 303). Voir encore : § XI (*ibid.*, p. 512), § XIII (*ibid.*, p. 314) ; part. I, chap. XV, § XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VIII, p. 34. — Pour FILANGIERI : *Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 155, 156) ; chap. XII (*ibid.*, p. 164 et 167) ; chap. XIII (*ibid.*, p. 172 et suiv.) ; chap. XXVI (*ibid.*, p. 307). — Pour BECCARIA : *Elementi di Econ. pubbl.*, part. III, chap. II, § XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 297) ; § XXIII (*ibid.*, p. 299 à 305). — Pour ZANON : *Dell' Utilità delle Arti e Manif.*, Lett. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XVIII, p. 114, 118 ; Lett. IV (*ibid.*, p. 153) ; Lett. V (*ibid.*, p. 158) ; Lett. VI (*ibid.*, p. 176).

2. — On s'explique pourquoi Ortes ne s'obstinera pas en efforts vains pour réaliser un progrès ou éviter un recul. Il ne recherchera pas davantage les moyens d'améliorer l'Economie nationale. Il s'appliquera plutôt à démontrer ses phénomènes réels, à l'exposer telle qu'elle procède, comme un effet de causes immuables et éternelles ». *Economia Nazion.*, Disc. prel., XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 31 *in fine*, 32 *princip.*). Ce n'est pas, en un mot, contrairement à Galiani pour qui tous les problèmes d'Economie politique se réduisent à la recherche du bonheur (*Dialog. sur le Comm. des grains*, Dial. VIII ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. IV, p. 58 *in fine*), des systèmes en vue

En Italie, et notamment en Vénétie, au *Settecento*, l'Economie politique n'était pas considérée comme une science distincte. Sous le nom d'Economie on englobait, pêle-mêle, tout ce qui avait trait au Commerce, à l'Industrie, à l'Agriculture; tout ce qui, par quelque côté, touchait à la prospérité nationale, projets de réformes sociales ou conceptions philosophiques¹. L'idée nette d'Economie politique faisait défaut. On n'était pas encore habitué à la distinguer, isolée, comme une branche particulière de la connaissance humaine². C'était une sorte d'accessoire de sciences plus générales : on l'étudiait tantôt avec la Politique proprement dite, comme Filangieri; tantôt avec l'Economie domestique, comme Pandolfini³. Mais Ortes va faire sentir son originalité et son influence.

d'assurer la félicité des peuples qu'il recherche, mais la raison de leurs malheurs : « ...in luogo di progettar sistemi inutili per la felicità de'popoli, mi limiterò a investigar la ragione della loro infelicità... » *Econ. Nazion.*, Disc. prelim., XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 32).

1. — C'est ce que notait Ortes : « ...un popolo di studiosi, che fatto un zibaldone di economia, di ricchezza, di politica e di letteratura, confondono e corrompono l'une coll'altre di tutte queste, e in luogo di insegnare e di promuovere il possibile e il vero, insegnano e promovono l'impossibile e il falso. » *Annotaz. degli Error. popol.*, Annot. I, iv, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 257).

2. — A Venise, notamment, la Politique économique tenait lieu d'Economie politique. Ce fut toujours une des préoccupations des Provédateurs à la Terre-Ferme et des Ambassadeurs. Voir A. Norsa, *Il fattore economico nella grandezza e decadenza di Venezia* (Nuova Rivista storica, 1924). Du reste, dès le début du xvi^e siècle, une Magistrature spéciale, celle des « Cinque Savi alla Mercanzia », fut chargée de veiller au Commerce et à la Navigation. (Voir MOLMENTI, *La Storia di Venez. nella Vita priv.*, part. II, chap. I, p. 142 et suiv.). Les Vénitiens du *Settecento* s'intéressaient aux questions économiques. Les publications parues à Sienne, Pise, Milan, Florence étaient reçues, lues et commentées à Venise. Et le *Giornale Enciclopedico* se distinguait à cet égard parmi les autres nombreuses gazettes vénitiennes pour tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui paraissait à Paris, Londres, Vienne, Berlin, Cologne, Amsterdam. Et les ouvrages des Galiani, des Genovesi, des Verri, des Beccaria, comme ceux de Smith ou de Necker, étaient parfaitement connus.

3. — Il ne faut pas cependant exagérer, Une légère tendance

Hostile à l'ingérence du Principat dans l'Economie nationale, la notion de science, qu'il allait introduire en Economie, lui permettait précisément de lutter contre cette ingérence. Il pose donc pour principe que l'Economie doit être régie par des données scientifiques, des règles immuables et nécessaires, comme les lois physiques et naturelles¹. Venu à l'idée d'une science économique en partant de ses études mathématiques, — comme Quesnay y était arrivé en partant de ses études de médecine et Adam Smith de la philosophie, — il était normal qu'Ortes trouvât la méthode scientifique la meilleure, et, effectivement, le calcul lui apparut à cet égard indispensable².

Malgré les efforts tentés³, on était, à son avis, fort mal éclairé sur les modes de subsistance de la Nation⁴. Cela

s'est dessinée pour ériger l'Economie en Science particulière. Elle se manifeste dans les ouvrages spéciaux de Scaruffi, de Davanzati, d'Antonio Serra, de Broggia, de Pompeo Neri, pour se continuer et prendre forme dans les traités de Genovesi, de Verri, et surtout d'Ortes. Genovesi, en effet, dans ses *Leçons d'Economie civile*, s'attache même à créer une théorie scientifique de l'Economie, pour établir sur des bases logiques la pratique de l'époque qui trouvait son expression dans les travaux si nombreux sur la Monnaie, la Population, le Négoce, l'Agriculture. De son côté, peu après — les *Leçons* parurent en 1765 et les *Méditations* en 1771 — Verri, tout au début de son ouvrage (*Meditaz. sulla Econ. polit.* ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 6), reconnaît que l'Economie politique « tend à devenir une science », et qu'il ne lui manque que la méthode. Il allait incomber à Ortes de la préciser.

1. — En cela, on le voit, Ortes se rapprochait des Physiocrates. Mais si ces derniers voyaient dans la loi naturelle une loi providentielle, quasi divine, Ortes, malgré son caractère religieux, ne va pas jusque là. Il se contente de rechercher la loi naturelle — qui se manifesterait spontanément chez l'homme — dans la société elle-même. C'est ce qu'a parfaitement saisi M. Carlo de Franchis dans son étude de la méthode d'Ortes (*Giammaria Ortes, un sistema di Economia matematica nel' 700*, III, p. 50).

2. — *Annotaz. degli Errori popol...*, Annot. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 244).

3. — *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 172).

4. — *Econ. Nazion.*, Disc. prélim., XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 35).

surtout par suite du manque de méthode : « Aucun géomètre n'a encore traité de l'Economie nationale »¹. Aussi, réagissant contre l'absence à peu près complète d'esprit déductif, va-t-il, en l'exagérant il est vrai, appliquer une méthode nouvelle². La géométrie, tant en matière d'Economie nationale qu'en tout autre question, lui apparaît, nous le savons, indispensable³. Mais il ne se contente pas d'en appliquer rigoureusement les principes ; suivant son habitude⁴, il restreint encore le problème économique à peu près uniquement à une simple opposition d'axiomes aux erreurs. De ces axiomes devront se déduire logiquement les raisons et les modes d'après lesquels l'Economie peut normalement procéder⁵. Et on

1. — « Perchè tanti studi riescano impari all'intento proposto, non da altro certamente si conoscerà ciò essere che da questo, di non essersi questi studi accompagnati ancora colla geometria, la quale sola può condurre alla cognizione delle verità naturali, e massime di quelle che versano sulla quantità, quali senza dubbio sono le economiche stesse... » *Errori popolari...* pref. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 12). Voir encore : *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 173).

2. — « ...nel promuoverla (Economie Nationale) si bada sempre a casi particolari senza badare a tutti gli altri... e ciò non per altro che per promuoversi essa più coll'immaginazione che coll'intelletto. » *Delle Scienz. Utili e delle Dilett.*, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 173).

3. — Lett. XLIX, du 14 janvier 1786, (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 456). Il dit ailleurs « ...io credo che per la geometria sola possa riconoscersi e regolarsi la scienza economica ». *Annotaz. degli Errri popol.*, Annotaz. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 237). Dans ses *Scienze Utili*, il préconise pour toutes les sciences l'application de la géométrie, loi de nature seule capable d'éviter les erreurs de même qu'elle a fait disparaître pour les sciences physiques les doutes et les discussions. *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 130) ; chap. VI (*ibid.*, p. 154) ; voir *Supra*, chap. III, § III, p. 117, n. 3 ; et chap. II, I, p. 64 et suiv.

4. — « ...io nel mio ragionare in qualunque materia darmi vanto di conservare il metodo de' geometri ». Fragment autogr. rapporté par CICOGNA, (*Trattatelli inediti di Giammaria Ortes*, p. 20).

5. — Son traité des *Erreurs populaires*, où il oppose sept axiomes à sept erreurs, et dans lequel il fait une application rigoureuse de son système, peut être considéré comme le plus

retrouve là l'influence de Guido Grandi si passionné de géométrie qu'il y voyait une « occupation divine »¹. Ortes s'affirmait en somme le précurseur de l'Ecole mathéma-

caractéristique de sa méthode géométrique. A titre documentaire, nous donnons le tableau des Erreurs et des Axiomes :

ERREURS

1. Rendite nazionali dipendono dal possesso di terre. — 2. Rendite nazionali sono di chi le nomina. — 3. Rendite nazionali possono mancare e abbondare. — 4. Rendite ecclesiastiche sono eccessive. — 5. Rendite ecclesiastiche diminuiscono le comuni. — 6. Ecclesiastici decaduti per la loro ricchezza. — 7. Economia ecclesiastica dee conformarsi all'ecclesiastica antica.

AXIOMES

1. Rendite nazionali dipendono dalle occupazioni. — 2. Rendite nazionali sono di chi le consuma. — 3. Rendite nazionali non possono nè mancare nè abbondare. — 4. Rendite ecclesiastiche non possono eccedere. — 5. Rendite ecclesiastiche accrescono le comuni. — 6. Ecclesiastici decaduti per la loro povertà. — 7. Economia ecclesiastica dee conformarsi alla comune presente.

Répondant à une critique du *Novellista di Firenze* du 31 mars 1775, (col. 199), Ortes se défend du reste d'avoir voulu embrasser dans ces sept erreurs et ces sept axiomes toute l'Erreur et toute la Vérité. *Annotaz. degli Error. popol.*, Annotaz. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 238). En cela Ortes est inférieur à Smith qui a toujours conservé leur importance aux faits pour étayer une vision harmonieuse de la vie économique.

1. — « ...la geometria... di cui solea credere con Proclo, che Dio medesimo fosse il *Presidente* e con Platone, era solito chiamarla *occupazione divina*... » *Vita del Padre D. Guido Grandi*, p. 161. Guido Grandi, du reste, Ortes nous l'indique, (*ibid.*, p. 12), introduisait la géométrie jusque dans ses spéculations de théologie, jusque dans son *Traité de la vision de Dieu*. Il envoya du reste en 1723 à la Société Royale de Londres ce qu'Ortes appelle une « élégante spéculation sur les fleurs géométriques » (*ibid.*, p. 107).

2. — Il est bon de noter qu'il n'y aurait peut-être pas à proprement parler d'école mathématique en Economie politique. A ce sujet précisément, M. V. Pareto avait protesté (*Traité de Sociologie*, I, p. 87, note) contre sa classification, dans la première édition de l'*Histoire des Doctrines Economiques* de MM. Gide et Rist, parmi les Hédonistes à côté de Walras. Il soutenait n'avoir d'autre méthode que de faire de l'Economie politique « une science précisément comme la chimie, la physique ou l'astronomie ». Il est donc bien du nombre de ceux — de quelque nom qu'on les qualifie — qui veulent faire de l'Economie politique une « Science exacte ». A cet égard Ortes apparaît donc nettement comme leur précurseur. Dans un ouvrage, intéressant par quelques précisions sur le développement du problème au cours du XIX^e siècle, Ortes est signalé

tique² qui au XIX^e siècle, avec Léon Walras, Vilfredo Pareto et leurs disciples, va briller avec éclat¹.

Dans sa théorie, nous le verrons, tout se ramène à des actes d'échange de services, d'utilités, de plaisirs. Thèse ingénieuse et féconde qui embrasse la Science économique tout entière — répartition, production, consommation — et qui est bien la conception d'un esprit mathématique et généralisateur comme celui d'Ortes, auquel elle donnait la possibilité de trouver, entre les faits d'ordre économique, des relations de dépendance toujours exprimables en formules algébriques, si trop souvent elles ne peuvent être traduites en chiffres.

SECTION II. — DE LA PRODUCTION

Des trois facteurs de la production, qu'en vertu d'une tradition lointaine on s'accorde à reconnaître dans la Terre, le Travail et le Capital, Ortes, — soit qu'il subisse l'influence des Napolitains et des Milanais, surtout de

comme « un de ceux qui les premiers recoururent au calcul » dans leurs recherches économiques (JACQUES MORET, *L'Emploi des Mathématiques en Economie Politique*, part. I, chap. I^{er}, § I, p. 6). L'auteur fait une autre rapide allusion à Ortes. — d'après Palgrave — pour rappeler sa méthode, mais à propos du *Calcolo sopra il Valore delle Opinioni* (part. II, chap. I, § II, p. 78, n. 1), et non plus quant à la question économique proprement dite.

1. — Noter ce rapprochement de Carlo de Franchis, entre Ortes et Vilfredo Pareto : « Sotto molti riguardi Pareto è uno spirito affine a quello di Ortes. Ma... la differenza tra Ortes e Pareto consiste appunto in questo : Ortes antivede l'importanza del sentimento nella via sociale, Pareto ne studia e ne classifica le forme. Pareto quindi da reale ed immaginario, da teoria scientifica ed immaginazione, passa alla loro pratica manifestazione cioè ad azioni logiche ed azioni non logiche, Ortes non raggiunge questa distinzione, il concetto si agita in modo indistinto ; soltanto, occupandosi più a lungo di Economia, accenna a forza e ragione, particolare e comune, importanti cardini del suo sistema. Ciò che essi hanno in comune è la mentalità matematica e, direi quasi, lo spirito ribelle, aggressivo ironico. Ma Ortes è meno sereno di Pareto... Pareto è scienziato, Ortes è in preda al sentimento scientifico. » *Giam. Ortes, Un sistema di Econ. matemat. nel 700*, II, Aspetti e tendenze, p. 39.

Filangieri¹, de Genevesi² et de Beccaria³; soit qu'il se ménageât une justification des fidéicommiss⁴, — s'occupe tout d'abord, et surtout, du Travail⁵.

§ I. — DU TRAVAIL

I. — *Des diverses sortes d'occupations. — Leur origine. — Leur cause.* — Reprenant la thèse du Christianisme sur la sainteté du travail, contraire aux théories de Xenophon et des Penseurs grecs, Ortes, en opposition avec Adam Smith — qui n'y voit qu'un simple élément avec la Terre et le Capital — fait au Travail la part prépondérante dans la production, le considérant même comme l'origine de la propriété. Il avait du reste, dans son traité des *Erreurs populaires*, déjà cherché à justifier le travail en tant que source principale de la richesse⁶.

Et ces occupations — vives ou mortes suivant qu'il s'agit, comme nous le verrons⁷, du capital ou des rentes — se diversifient. Ortes recherche comment cette diversité a

1. — *Delle Leggi polit. ed. econ.*, chap. IX (CUSTODI *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 133).

2. — *Lezioni di Economia civile*, part. II, chap. VIII, § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. IX, p. 9).

3. — *Elementi di Econ. pubblic.*, part. I, chap. I, § XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 35). Voir encore : part. I, chap. II, § XII (*ibid.*, p. 37); *Proluzione nell' apertura della nuova cattedra di scienze camerali* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XII, p. 172).

4. — Dans son *Econom. Nazion.*, liv. V, chap. XX, XXI, XXII, XXIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XII, p. 249 à 270), Ortes a touché, en effet, la question des fidéicommiss.

5. — *Econ. Nazion.*, liv. I, *Della diversità di persone e di occupazioni in una nazione* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 39 à 134). Il revient même à plusieurs reprises sur cette question : *Econ. Nazion.*, liv. III, *Degli occupati e dei disoccupati in una nazione* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 215 à 357) ; liv. IV, *Dei beni confrontati coi terreni e colle occupazioni* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 7 à 134).

6. — *Errori popolari...*, axiom. I, I, II, III, *passim*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 19 à 30). Il dit plus loin : « ...La misura delle rendite dee desumersi dalle occupazioni esercitate sì sui terreni che sui prodotti, o sui capitali da essi estratti in massa », axiom. I, iv (*ibid.*, p. 31).

7. — *Infra*, sect. III, § II, p. 337.

pu s'établir et il en trouve l'explication dans une hypothèse que Beccaria reprendra plus tard¹. Il imagine des hommes tombés brusquement, et successivement, du ciel sur une île déserte où ils devront assurer leur subsistance². La division du sol entre les premiers occupants et les collaborations offertes par ceux qui surviennent par la suite, font naître les diverses catégories d'occupés : les propriétaires, les agriculteurs, les artisans, les marchands, les administrateurs, cinq ou plus exactement quatre classes distinctes, les propriétaires pouvant être, en définitive, considérés comme agriculteurs³.

Ce processus historique de la répartition des classes, Ortes l'énonce dans une formule heureuse de son traité des *Fidécummissi* : « Les biens ne peuvent être acquis que par les occupations économiques seules : l'agriculture les produit, l'industrie les transforme, le commerce les répartit, le gouvernement les administre »⁴.

Mais quelle va être la raison de cette activité des occupés ? La nécessité de pourvoir à leurs besoins⁵. Le be-

1. — *Elementi di Econ. polit.*, part. I, chap. I, § VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 24).

2. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 43).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 49).

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 123).

5. — « ...le occupazioni ...dovranno ...avere una ragione o un motivo necessario... senza il quale non sarà possibile che sian esse esercitate giammai. Ora un simil motivo non può negarsi che non sia questo appunto, di provvedere ciascuno alla propria sussistenza... ». *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 64, 65). Voir encore *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 42 *princip.*). Il trouve une application de ce principe chez les Hollandais : « ...gli Olandesi paiono invero più ricchi degli altri popoli perchè su pari terreni possedon più beni ; ma... si trova che son altresì più degli altri poveri perchè sù quelle terre stesse tengono una popolazione e un bisogno di quei beni maggiore del bisogno degli altri... », Lett. à Marco Lastri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, p. 309). Enfin, dans une Lettre au P. Zenobi Cateni, il écrit : « ...la maggior attività delle nazioni non è tanto effetto delle grandi ricchezze in alcuni quanto della gran povertà negli altri. » (LAMPERTICO, *ibid.* p. 312).

soin est donc la cause, la raison suffisante de l'activité¹. Mais cet aiguillon n'est pas le besoin particulier et naturel de chacun², c'est le besoin que l'on se crée soi-même, une sorte de besoin de destination, dont la satisfaction exigera un superflu bientôt devenu par accoutumance une nécessité³.

Cette activité sera elle-même régie par une loi fondamentale : chacun donnera aux autres l'équivalent de ce qu'il en aura reçu⁴. Et cette équivalence ne résultera pas tant de la nécessité réelle ou de la quantité des biens, que de la convenance, de la qualité de ces biens, ou encore de l'opinion commune de cette nécessité ou de cette convenance⁵. De la sorte, Ortes pose la loi des Echanges⁶.

1. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 42). C'est exactement l'idée déjà exprimée par Verri, qui donne, comme stimulant exclusif de l'activité humaine, le besoin ou la douleur, *Meditazioni sulla Econ. polit.* § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 10 et 11). A noter que ce principe de raison suffisante — qu'Ortes vise expressément dans sa Préface des *Erreurs populaires* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 7) — est différent du principe philosophique de Leibniz : dans la théorie d'Ortes il n'est plus, en effet, question d'ordre spéculatif, mais d'ordre pratique : c'est un principe justificatif de l'action, de l'acte économique.

2. — Par besoin, Ortes entend ce qui est nécessaire pour la subsistance, la prospérité, la santé, et non ce qui a trait au confort, à la volupté, au caprice. *Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 213).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., tom. XXII, p. 28).

4. — « Questa legge... fondamentale e primaria di tutte le occupazioni permutate io dico esser questa, di dover tanto uno retribuir all'altro del proprio ufficio quanto da questo all'altro ne sia attribuito del suo... » *Econ. Nazion*, liv. I, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 68). Plus loin, Ortes tirera de ce principe une conséquence au moins curieuse en ce qui concerne les rentes nationales communes : elles ne pourraient, dit-il, être en excès dans une occupation particulière quelconque sans provoquer, par suite de cette concordance réciproque, dans toutes les occupations, un excès égal à celui manifesté dans une branche déterminée de l'activité humaine. *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 225 *in fine* et 226).

5. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 69).

6. — « Per la qual cosa potra verbi gratia un sacco di grano

C'est cette qualification des biens qui, comme dans l'île, facilitera la répartition. Les occupations, en effet, comportant une adaptation meilleure des produits aux besoins¹, permettront sur le même objet diverses transformations². Mais cette qualification, pour être réellement productive, devra nécessairement entraîner la spécialisation des occupations, seule capable d'assurer un rendement meilleur : c'est ainsi qu'apparaît dans Ortes la loi générale de la division du Travail qu'Adam Smith devait plus tard exposer et démontrer lumineusement³.

II. — *De la Division du Travail.* — *La loi de Recherches communes.* — Le titre seul du chapitre où Ortes en signale la nécessité est la définition implicite de la division du Travail : *Occupazioni prestate a un modo e ricevute a tutti i modi*. Il s'explique du reste brièvement et clairement : « Chacun ne pouvant s'employer dans tous les genres d'occupations, il importera qu'il s'attache à un,

permutarsi con un fusto di legno intagliato o l'opera di un agricoltore di un mese permutarsi con quella di uno scultore di un giorno... » (*Ibid.*, p. 69).

1. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 72).

2. — Ortes note très justement que ces manipulations, ces transformations ne sont pas illimitées. Toutes les fois, en effet, qu'elles s'exagèrent, elles deviennent un leurre, et, si on les rend excessives, elles apparaîtront bientôt comme une gêne. *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 84 et 85). Ainsi pour Ortes, c'est la nation tout entière qui est productrice, et non pas seulement la classe agricoles : les « qualifications » permettront, en effet, dans son système, à toutes les catégories d'occupés de participer à la production nationale. Sur cette « qualification » des biens, voir les *Riflessioni di un filosofo americano*. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., classe II, cod. CXXXVIII, f° 39 recto). C'est la thèse d'Adam Smith pour qui le travail sous toutes ses formes est productif et non pas seulement l'agriculture : *An Inquiry into the nature and the causes of the wealth of nations*, *passim*. Cf. notamment Introduction et liv. IV, chap. VIII, des *Systèmes agricoles*, où A. Smith présente une critique de la Physiocratie.

3. — A ce sujet, Lampertico écrit judicieusement : « Insomma se l'Ortes fù impressionato dalla divisione del lavoro, somiglia a chi abbraccia ad occhio nudo un bell'orizzonte : lo Smith si armò d'un cannocchiale... » (*Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 131).

deux ou un petit nombre de métiers dans l'intérêt de tous ; et pour ce qui touche aux autres modes d'occupation, il en sera pourvu par les autres occupés dans la même mesure »¹.

De ce principe, il tire aussitôt une conséquence : l'existence de chacun n'étant assurée que par le fruit de son travail personnel accepté de ses semblables, il faudra que ce travail trouve sa place dans les occupations de la nation². On tendra donc à rechercher les seules occupations universellement acceptées³. Nous serons ainsi amenés à embrasser une profession de « recherche commune ». On ne prisera, en un mot, que les occupations permettant un échange normal et facile des produits du travail personnel contre le produit du travail d'autrui⁴.

1. — « Non potento ciascuno occuparsi in tutti i generi di occupazioni, sarà necessario ch'ei s'occupi in uno, due o pochi più generi per tutti, attendendo per gli altri generi di occupazioni il provvedimento degli altri all'istessa misura. » *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 88). Voir également : *Errori popol.*, axiome, V, II, (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XXV, p. 143). Voir *Supra*, p. 311 et aux notes.

2. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 90).

3. — « In somma tanto e non più potran le occupazioni darsi quanto sian comunemente ricevute e tanto potran comunemente darsi e riceversi quanto sian comunemente ricercate. » (*Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ibid.*, p. 91). C'est cette estime dans laquelle on tient l'occupation qui constitue ce qu'Ortes appelle sa *qualité*. La *quantité* ne serait autre chose que la durée de l'occupation. *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 22).

4. — C'est ce qu'il explique un peu obscurément : « Per comuni ricerche dunque io intendo le particolari di chi presta un'occupazione, accompagnate però da altrettante di altri a' quali sia essa prestata, o di chi ne dà e ne riceve i beni corrispondenti ; le quali ricerche particolari ancora non sian contrastate dalle comuni di più altre. » *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 94 *in fine* et 95 *princ.*).

Ces recherches communes seraient diversifiées par des causes secondaires telles que le climat. *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., XXII, p. 55 et 56) ; mais surtout par la liberté. Notons toutefois que cette liberté n'est plus la liberté subjective qu'Ortes désigne sous le nom de liberté économique, mais la liberté objective, politique, distinction sur laquelle il néglige d'insister, au risque de provoquer la confusion. *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m.,

Mais cette recherche commune va avoir une double conséquence :

D'abord, elle apparaît comme une négation de la liberté économique individuelle qui est la possibilité d'exercer la fonction qui nous plaît ¹, puisqu'elle détermine le nombre des occupés rigoureusement proportionné aux besoins ². Ensuite, elle provoque l'inégalité d'occupations, de biens, de population sur des territoires égaux ³. Poussant le principe jusque dans ses dernières conséquences, et, partant de ce fait qu'à peu près personne ne remplit une occupation conforme à ses aptitudes et à sa convenance, Ortes soutient que bien souvent des inoccupés taxés de paresse ne sont que des victimes dont on refuse les produits ⁴. C'est ce qu'il appellera dans ses *Fidécòmmis* « la pauvreté par défaut d'occupation » ⁵.

t. XXIII, *passim.*, p. 113 et suiv.). La liberté trouve son expression dans l'activité humaine et dans la possession des biens : moins le gouvernement sera par conséquent arbitraire, plus les communes recherches seront variées et importantes parce que mieux les biens seront assurés à leurs possesseurs. Or, cette liberté indispensable se trouverait garantie par les occupations non salariées, de telle sorte que le salariat serait ainsi implicitement condamné dans la théorie d'Ortes. *Econ. Nazione.*, liv. IV, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 88 et suiv.).

1. — « Per... libertà nelle occupazioni economiche io intendo quella facoltà d'esercitar ciascun quelle alle quali è più inclinato dalla natura... » *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 114).

2. — *Econ. Nazione.*, liv. I, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 99 et suiv.). Dans cette liberté économique, élément de bonne entente entre les hommes, puisque chacun pourrait s'employer selon ses aptitudes et ses goûts, Ortes croit trouver le secret de cette harmonie universelle, aussi chère aux philosophes barbus et hérissés de l'antiquité qu'aux humanistes poudrés du XVIII^e siècle. *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 120). Ortes fait un tableau éloquent du contraste existant entre ceux qui s'occupent selon leur inclination et ceux qui n'ont pas la sagesse de le faire (Lett. V, *ibid.*, p. 129).

3. — *Econ. Nazione.*, liv. IV, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 53, 54).

4. — *Econ. Nazione.*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 93). Voir encore *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. III, à Giuseppe Albizzi, 5 juillet 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 55 et suiv.).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*,

Ortes a donc nettement entrevu, sans l'approfondir il est vrai, l'importance relative, dans le cycle du travail, de notre initiative personnelle. Il a noté avec raison — et les problèmes économiques actuels le mettent en particulière évidence — qu'il nous est, en fait, bien malaisé de régler à notre convenance notre occupation, d'en fixer la durée, d'en déterminer la qualité ou la quantité. Car le droit au travail a, lui aussi, sa maladie : le chômage qui est la preuve d'une application défectueuse du travail humain. L'homme ne peut guère prétendre qu'à diriger l'emploi de ses bras et de son cerveau, son capital naturel, dans le sens de son intérêt le meilleur. Pour cela, il doit se demander si l'affectation qu'il se propose de choisir dans la grande mobilisation de l'activité universelle est non seulement celle qui convient à ses aptitudes, mais encore, et surtout, celle propre à lui ménager le maximum de contre-parties, nécessaires ou agréables à son existence, et auxquelles il aspire. Il se trouve en somme dans la même situation que le commerçant, qui doit rechercher tout d'abord, à moins d'aller à la faillite inévitable, si les articles qu'il se propose de mettre en vente sont bien ceux que recherchera sa clientèle.

III. — *De l'Inoccupation.* — Ortes, comme Ricardo, Malthus et Karl Marx, a été frappé de l'inoccupation qui atteint une partie parfois importante de la population.

Ce défaut d'occupation, conséquence d'une occupation plus grande chez certains, sera repris par les Economistes de l'Ecole pessimiste, mais sous d'autres formes et

p. m., t. XXVII, p. 131 à 138). Il croit en voir la preuve dans ce fait que l'on donne plutôt une aumône qu'un emploi. *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 150), alors que les malheureux devraient être d'abord secourus par du travail qui en ferait des occupés : à cet égard, il préconise le développement des industries de luxe. *Errori popol.*, axiom. III, III, v, *passim*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 89, 90 ; p. 96 à 100). C'est d'ailleurs la thèse soutenue par Beccaria : *Elementi di Econ. pubblic.*, part. IV, chap. V, § XXXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XII, p. 107) ; § XXXIV (*ibid.*, p. 110). Voir *Discorso sull' Econ. Nazion.*, XXV (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class II, cod. CXXXVIII, f° 241 recto *in fine*, 241 verso).

pour d'autres buts, Ricardo incriminera le machinisme de cette réduction de main-d'œuvre ; Malthus l'imputera à un excès de production qui, diminuant la demande des produits par rapport à l'offre, provoquera la stagnation. Mais Ortes est allé plus loin. Chez lui ce n'est pas une situation transitoire, c'est une conséquence fatale, inéluctable et permanente de la vie sociale. Cette stabilité du phénomène social sera du reste relevée par Karl Marx pour des fins autant politiques qu'économiques : la suppression du Salariat.

Ortes rattache, en effet, l'inoccupation à deux causes : à l'abondance des biens chez les uns ; à l'extrême pauvreté chez les autres, celle-ci provoquée par celle-là. D'où deux catégories d'inoccupés : les riches parce que pourvus de tout ; les très pauvres parce que leur nécessaire est constitué par le superflu des riches, de qui ils le recevront ¹.

Cette idée de la pauvreté, contre partie nécessaire de la richesse, qu'Ortes rappelle à maintes reprises au cours de ses divers écrits ², a été surtout examinée par lui dans

1. — *Econ. Nazion.*, liv. III, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 338 *in fine*, 339 *princip.*). Voir encore Liv. IV, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 12).

2. — C'est pour lui une loi de nature que les pauvres soient la contre-partie des riches. *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 68). Il dit encore : « ...essendo le occupazioni e i beni posti in comune fra tutti, ragione vuole che quei che più s'occupano e con più di riputazione conseguano per le occupazioni loro non solo i beni proprii ma quegli ancora degli altri... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 72). Voir encore *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 30) ; chap. IV (*ibid.*, p. 42) ; chap. VIII (*ibid.*, p. 64 *in fine* et suiv.) ; chap. XIX (*ibid.*, p. 149 et suiv.). *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 52) ; Lett. III précit. (*ibid.*, p. 57, 68) ; Lett. IV précit. (*ibid.*, p. 100) ; Lett. VI précit. (*ibid.*, p. 148) ; Lett. XX précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XLIX, suppl., p. 97 et suiv. *passim*). Lett. XXIV, à Michele Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 397 *in fine*) ; Lett. à Filippo Neri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza Econ. al suo tempo*, append., II, p. 297) ; Lett. à Zenobi Cateni (*ibid.*, p. 317). Voir ce qu'il dit à propos du xiv^e siècle à Florence, Lett. à G. Toaldo (*ibid.*, p. 322). Voir encore *Dell'Inger. del Govern. nell'Econ. Nazion.*, *passim* (*Studi varii autografi*, Mariana, It.,

son opuscule sur l'*Egalité des Richesses et de la Pauvreté*¹. Après avoir posé le principe que, malgré les apparences, une nation ne peut être plus riche qu'une autre², c'est là qu'il affirme le plus nettement et le plus longuement ce principe manifestement exagéré : ce serait une erreur de le considérer comme absolument faux à son origine, s'il l'est dans son application généralisée.

Ortes part de ce point que la richesse véritable d'une nation est la quantité de biens qu'elle possède et qu'elle consomme, chacun consommant autant qu'un autre³. Quand il s'agit de biens consommables, des produits alimentaires notamment, on ne saurait nier, qu'ils soient de luxe ou courants, que leur possibilité d'absorption est étroitement liée au nombre des estomacs, et que, par suite, cette richesse réelle sera proportionnelle à la population de chaque nation. Ortes, à cet égard, est donc fondé à parler d'équivalence de richesses entre les pays. Mais où le principe devient faux, c'est lorsqu'il soutient, contradiction évidente avec la réalité, que considéré ce capital de bien consommables, plus les riches, dans une

class. XI, cod. CXXXV, f° 20 verso et suiv.; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 343 et suiv.). *Delle Scienze Utili e delle Dilett., Pensieri* (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 309). *Lett. sulla Relig. e il Govern...*, Lett. VII, du 13 janvier 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 29). *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XVI, XVII, notamment (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 237 verso, 238 recto). *Riflessioni di un philos. americ.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 30 verso).

1. — *Dell'Uguaglianza delle Ricchezze e della Povertà nel comune delle Nazioni* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99, 100, 101, 102, 103 recto et verso; publié aussi par CICOGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, p. 65 à 80).

2. — « Uno dei massimi errori soliti prendersi nel trattare d'Economia Nazionale è questo di darsi a credere che una nazione possa comunemente esser più ricca d'un'altra, e che possa la più popolata superar in ricchezza la men popolata, computato l'uno coll'altro di tutti i suoi nazionali. » *Dell'Uguaglianza delle Ricchezze...* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99 recto, *princip.*; CICOGNA, *Trattatelli...*, I, p. 65).

3. — « La ricchezza d'una nazione consiste nella quantità dei beni da essa posseduti e consumati, consumando ciascuno... tanti beni quanti ne consuma ciascun altro. » *Dell'Uguaglianza delle Ricchezze...*, I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99 recto *in fin.*, 99 verso, *princip.*; CICOGNA, *Trattatelli...*, I, p. 66 *in fin.*, 67 *princip.*).

nation, seront riches, plus les pauvres doivent être pauvres, l'excès de richesses des premiers ayant dû être prélevé sur le capital commun qui, diminué d'autant, deviendra insuffisant pour la subsistance des autres nationaux¹. D'où cette conséquence que la richesse aura pour contrepartie nécessaire une pauvreté équivalente².

Il ne faut pas perdre de vue que le mot « richesses », quand il s'agit de cette sorte d'accaparement dont parle Ortes, n'est plus synonyme de « biens consommables ». Il s'agit plutôt de l'équivalent des richesses réelles : l'or, possibilité indéfinie d'achat des biens consommables. Le problème ne doit donc plus être envisagé sous le même angle, et ce qui paraît évident quand il est question de biens consommables — la nécessité équivalente par exemple — ne peut être soutenu quand il s'agit de « richesses » au sens moderne du mot. Ortes a donc à tort exagéré sa théorie. Son erreur, du reste, provient de son rigorisme habituel de raisonnement. Quand il parle des individus, il admet un écart de l'un à l'autre. Ne pas le faire, c'eût été assumer la responsabilité d'une contradiction par trop évidente avec la réalité. Mais quand il

1. — « Dall'esser ogni capitale di beni misurato dalla popolazione che dee consumarlo ne deriva una verità non avvertita, ma infaillibile e certa; la quale è questa, che quanto nella nazione maggiore il Governo e i ricchi sono più ricchi, tanto i poveri vi son più poveri per essere il capitale comune de' beni più diminuito dalle rendite maggiori del Governo e de' ricchi, onde dover i poveri durar maggior pena per conseguirne la loro parte. » *Dell' Uguagl. delle Ricchezze...*, II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99 verso; CIGOGNA, *Trattatelli...*, II, p. 67). Voir également à ce sujet *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. V, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 84 recto). Il dit encore : « Il fatto però è che in una nazione oltre al Governo e i ricchi debbono ancor esservi i poveri, e che questi colla lor povertà fan la ricchezza degli altri... » *Dell' Uguagl. delle Ricchezze...*, I, (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99 recto; CIGOGNA, *Trattatelli...*, p. 66).

2. — « Ciò che fa conoscere che non è possibile procurar in una nazione una grande ricchezza nel Governo e ne' ricchi, senza una gran povertà in altri... » *Dell' Uguagli. delle Ricchezze...*, II (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, p. 100 recto; CIGOGNA, *Trattatelli...*, p. 69). Voir à ce sujet TANGORRA, *La teoria d'accessi di Produzione in Giammaria Ortes* (In *Saggi critici di Economia politica*, Turin 1901).

envisage les nations, cette réalité va perdre à ses yeux de son importance et de son intérêt. N'oublions pas que dans son système la question, du point de vue national, ne peut embrasser qu'une sorte de moyenne, une compensation équilibrée entre les richesses et les pauvretés particulières des nationaux. De là, avec sa tendance naturelle à n'envisager plus que le seul côté théorique du problème, il n'y a pour Ortes qu'une simple nuance. Aussi n'hésite-t-il pas à conclure à l'équivalence entre nations.

Ce principe, il l'annonçait déjà dans son écrit *De la Science et de l'Art politique*¹, où il définit ce qu'il entend par Science et Art politique : celle-là visant l'accroissement des richesses de certains sans provoquer, comme celui-ci, de diminution chez les autres². Il notait que cette dernière tendance l'emportait sur la première par suite des préoccupations des politiciens. Il reconnaît du reste, conclusion au moins inattendue, que dans la pratique il est bien difficile qu'il en soit différemment³.

Dans son traité de *l'Egalité des Richesses et de la Pauvreté*, Ortes examine encore, en passant, dans quelles conditions l'occupé peut être appelé à travailler dans la nation. Après avoir noté que, par suite de la solidarité sociale, on ne peut travailler pour soi sans que d'autres participent directement ou indirectement au produit de l'occupation, il fait une distinction :

Parfois, l'occupé travaillera autant pour soi que pour les autres ou la nation entière : c'est là une occupation

1. — *Della Scienza e dell' Arte politica* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 150 recto et verso ; CICOGNA, *Trattatelli...*, p. 61 à 63).

2. — « Io chiamo *Scienza politica* quella per cui s'accrescono le ricchezze in alcuni senza diminuirle negli altri ; e chiamo *Arte politica* quella per cui con accrescersi le ricchezze in alcuni restano negli altri diminuite. » *Della Scienza e dell'Arte polit.*, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 150 recto ; CICOGNA, *Trattatelli...*, p. 61).

3. — « Per altro confesso io stesso che quantunque persuaso più della Scienza che dell' Arte politica, sarei nella pratica molto imbarazzato e mal difenderei quella da questa, se fossi destinato al Governo. » *Della Scienza e dell' Arte politica*. (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 150 verso, *princip.* ; CICOGNA, *Trattatelli...*, p. 63).

louable, utile et qui n'a nul besoin d'encouragement¹; parfois encore, l'occupé travaillera pour quelques-uns seulement ou pour le gouvernement plus que pour soi ou pour la collectivité : c'est là, au premier chef, chose déplorable, parce qu'injuste². Cette activité devra, d'ailleurs, être artificiellement stimulée. Enfin, l'occupé pourra se trouver contraint à travailler pour le seul gouvernement ou les seuls riches, sans utilité pour soi ou la collectivité : c'est la condition des esclaves les plus misérables³.

IV. — *Les Inoccupés. — Ortes et le Militarisme.* — Dans la catégorie des inoccupés, Ortes range deux sortes de personnes⁴ : les ecclésiastiques et les soldats. Pour les premiers, qu'il appelle les « pauvres vertueux et volontaires », il justifiera leur raison d'être par leur rôle de propagateurs de vérités éternelles et morales, de l'inutilité du faste, des richesses et de la folie de la puissance⁵. Aux seconds, par contre, il reproche leur inactivité et s'affirme comme un adversaire résolu du militarisme. C'est un trait à signaler en passant.

1. — *Dell'Uguaglianza delle Ricchezze e della Povertà*, IV, VI, (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 100 verso, 101 recto, 103 recto et verso; Cicogna, *Trattatelli...*, IV, p. 71, 72; VI, p. 77).

2. — *Dell' Uguaglianza delle Ricch. e della Pov.*, IV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 101 recto; Cicogna, *Trattatelli...*, IV, p. 71; VI, p. 77).

3. — *Dell' Uguaglianza delle Ricch. e della Pov.*, VI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 102 verso; Cicogna, *Trattatelli...*, VI, p. 76 et 77). Voir encore *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XXVII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 242 recto et verso).

4. — Il avait cependant mis les ministres de la religion et les soldats au nombre des administrateurs. Cela lui avait valu les critiques des *Efemeridi letterarie di Roma* (6 mai 1775, p. 143, col. 2). Ortes réfuta ces critiques dans ses *Annotazioni degli Errori popol.*, Annotaz. II, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 247).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 339, 340). Il dit encore : « ...i claustrali fra i Cattolici son del numero di quelli che sebben ricchi bene spesso per occupazioni economiche che esercitano o potrebbero esercitare nelle loro famiglie, rinunziano a quelle e dan luogo ad altri di esercitarle e di più arricchire in lor vece professando essi povertà volontaria più espressamente ne' chiostrii... » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 145 princip.).

Il n'admet pas, en effet, en communion d'idées avec Filangieri¹, la profession militaire, « la milice involontaire » comme il l'appelle², cette « horrible et odieuse force militaire » comme il dit encore³, qu'il déplore de voir si en honneur⁴. Les soldats constituent à ses yeux — opinion que l'on trouve dans Descartes⁵ — une perte économique d'autant plus grave que leur nombre est considérable⁶, et que le travail est la source de la richesse : il ne pouvait donc que déplorer une telle perte d'activité⁷.

1. — *Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. VII, (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XXXII, p. 98 et suiv.).

2. — « ...Non lascerò d'avvertire, che quando... ho detto milizia involontaria ho sempre inteso della milizia in genere, tenendo io per fermo che ogni specie di milizia sia tale. » *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 369).

3. — *Lettere sulla Relig. e il Govern.*, Lett. VII, du 13 janv. 1780 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 16). Voir encore Lett. IX, du 5 février 1781, (CUSTODI, *ibid.*, p. 84).

4. — *Lettere sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, précit., (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 274). Le soldat est pour lui l'exemple type de l'homme vivant dans l'oppression : *Della Differenza della Relig. catt. da tutte le altre*, chap. XVIII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 93 recto).

5. — On sait qu'après avoir fait la campagne de Hongrie, Descartes abandonna le métier des armes qu'il tient en médiocre estime : « J'ai bien de la peine à lui donner place entre les professions honorables, voyant que l'oisiveté et le libertinage sont les deux principaux motifs qui y portent aujourd'hui la plupart des hommes. » (*Lettres*, Edit. Cousin, t. VIII, p. 418).

6. — *Econ. Nazion.*, liv. III, chap. XIII, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 294 et suiv.).

7. — Dans une note manuscrite de son *Economie Nationale*, on trouve une trace bien caractéristique de cette idée : après avoir constaté que notre conscience et le respect humain nous tiennent dans le devoir mieux que la vue d'un soldat, il ajoute en marge : « Miserabile e vano ». Ce détail est du reste signalé par LAMPERTICO (*Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 110). Un soldat est, en effet, pour Ortes, quelque chose comme un esclave. *Riflessioni sulla Popolazione*, chap. XXVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 135 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 172) ; *Dei Fidecommessi*, liv., I, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 31 *princip.*). Du reste, d'après lui, on embrassait le métier des armes comme un pis aller. *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 146). Il est, en somme, un peu dans les mêmes senti-

Ce n'est pas tout. Le militarisme lui paraît encore dangereux au premier chef. Les événements qui si souvent avaient bouleversé l'Europe, et surtout l'Italie, lui donnaient quelque raison de redouter cette néfaste politique dont Frédéric prônait les avantages et que nombre d'écrivains à la mode célébraient à l'envi. Pour Ortes, au contraire, rien n'est mauvais chez le Prince comme cette tendance à la prussienne¹. A maintes reprises, nous sentons dans son œuvre cette réprobation, quand, par exemple, il parle de « l'ostentation de puissance »² ou s'élève contre les nations puissantes — chez lesquelles, note-t-il, la misère est plus grande et les pauvres plus malheureux³ — qui, par la force des armes, oppriment les faibles et les mettent à merci⁴. L'état militaire serait,

ments que Carlo Gozzi qui faisait préférer au Truffaldin de sa *Zobeide* l'état de tigre au métier de soldat.

1. — Voir, par exemple, la lettre qu'il écrivait à Lastri et dans laquelle il blâme les souverains de contraindre au service militaire : « Io per me non potrò mai considerare i sovrani come padri de' popoli, finchè a pochi loro sudditi dispenseranno orivoli, scatole... e astringeranno poi gli altri a migliaia a servirli nelle armate, dando loro per tutti beni patrimoniali pochi soldi per giorno, e bene spesso di molte bastonate... » (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 161).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.* Lett. XVIII, à Zenobi Cateni, 27 novembre 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 307).

3. — *Dell'Uguaglianza delle Ricch. e della Pov.* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, II f° 99 verso ; V, f° 101 verso *in fin.* ; 102 recto *princip.* ; VI, f° 102 verso ; VII, f° 103 recto ; CIOGNA, *Trattatelli...*, II, p. 69 ; V, p. 74 ; VI, p. 77 ; VII, p. 79, 80). Dans ses *Riflessioni sur les Rentes du Principat*, Ortes dénonce l'état de misère aggravé chez les pauvres dans les nations puissantes et leur servitude plus grande que dans les petites nations. *Riflessioni sulle Rendite...*, IV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 18 recto). Voir encore sur les occupations qui, dans les grandes plus que dans les petites nations, sont moins libres et davantage dans l'intérêt du souverain. *Riflessioni sulle Rendite...*, VII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 19 recto et verso ; VIII, *ibid.*, f° 19 verso et 20 recto ; XIV, *ibid.*, f° 22 verso ; XVIII, *ibid.*, f° 24 verso). *Della Differenza della Relig. Catt. da tutte le altre*, chap. supplém. (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 93 verso).

4. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. IX et X (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 125 verso, 126 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 62 et 67). Il ajoute dans ses *Riflessioni*

d'après lui, la principale cause des ambitions démesurées des souverains et des peuples. « Il rend les nations plus entreprenantes et plus hardies »¹. Par conséquent, pour lui, il le déclare du reste formellement, le militarisme est un élément de désordre entre les nations². Il est encore une source de ruine puisqu'il absorbe, pour le seul intérêt du Prince, les revenus qu'il a tirés de la nation même³. Et il ajoute : « Plus grande est la frénésie des nations d'être et de se croire supérieures aux autres par la pompe et le faste de leurs souverains, plus profonde aussi a coutume d'être leur chute : c'est la raison pour laquelle les peuples, quand ils furent parvenus au faite de leur prétendue grandeur, ont péri tout d'un coup jusqu'à perdre leur nom »⁴.

sur les Rentes : « ...è cosa curiosa l'osservare come il sovrano e i grandi in tali nazioni — les grandes — dopo aver accumulate estreme ricchezze e aver ridotti i sudditi a estreme miserie li conducano a rifarsi sù nazioni innocenti solo perchè minori di loro e perchè essi a numero di quelli maggiori. » *Riflessioni sulle Rendite del Principato...* (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, V, f° 18 verso ; voir aussi, IX, *ibid.*, f° 20 verso). Voir *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 236 verso ; XIII, *ibid.*, f° 237 recto).

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. IX, 3 février 1781 (Custodi, ouv. cit., p. m., t. XXVI, p. 83 princip.).

2. — « ...il governo militare... è certamente distruttivo del Governo ragionevole,... è impossibile combinare in una nazione la ragione a tutte le nazioni comune colla forza militare di ciascuna particolare. » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIV, précit. (Custodi, ouv. cit., *ibid.*, p. 274 in fin., et 275 princip.).

3. — « ...le occupazioni militari che per lo più consumano nelle grandi nazioni le rendite del Principato, non servono altrimenti la nazione ma servono unicamente il Principato... » *Riflessioni sulle Rendite...*, XII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 21 verso). Et il ajoute : « Si da invero ad intendere che il servire il sovrano sia il servir la nazione anco nelle azioni militari ma questo è falso, perchè il sovrano non è la nazione... » (*Ibid.*).

4. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIX, précit. (Custodi, ouv. cit., *ibid.*, p. 436). Cette aversion de la guerre était d'ailleurs partagée par nombre de ses contemporains, par exemple : G. Bontelmonti, A. Buonafede, G. M. Lampredi, N. Spedaliere, Verri, Alfieri... Voir à ce sujet M. GIULIO NATALI : *La Guerra e la Pace nel pensiero italiano del secolo XVIII* (Italia Moderna, Rome, octobre 1904). Cette étude a été, du reste, réimprimée avec quelques adjonctions dans *Idee, Costumi, Uomini del Settecento* (p. 99 à 121).

Ortes sait parfaitement que si la Religion fait les tribus, les peuplades ou les cités, c'est la guerre et la conquête, ou tout au moins le prestige de la force, qui bâtit les empires. Les nations puissamment organisées et centralisées — par conséquent les grandes nations — tirent, en effet, de leur centralisation même un élément de puissance et un stimulant social qui les rend agressives et dangereuses, parce qu'impliquant une disproportion naturelle entre le vouloir national et les conditions d'existence qui lui sont faites.

Voilà pourquoi, dans son *Discours sur l'Economie Nationale*, il revient sur cette question. Il y distingue la puissance conservatrice des nations, — équivalente dans toutes¹ — de la puissance destructrice basée sur la richesse nationale : quand cette richesse appartient en propre à la nation, il y aurait puissance conservatrice ; dans le cas contraire — quand cette richesse est arrachée à d'autres nations par exemple — il y aurait puissance destructrice². Or, la puissance des nations militaires ne pouvant qu'être destructrice, il y voit une nouvelle preuve qu'elles sont contre nature³.

Pour lui, militarisme signifie conquête et puissance. Mais, ainsi qu'il l'écrivait un jour, ni la puissance ni la richesse ne font le bonheur de la Nation⁴. Quant à la

1. — *Disc. sull'Econ. Nazion.*, X (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 235 verso *in fin.*, et f° 236 recto).

2. — « ...dovendo ogni potenza essere in una nazione accompagnata da ricchezza allora quella potenza è conservatrice quando la ricchezza che la accompagna è propria della nazione e non altrui ; e allora quella potenza è destruttrice quando la ricchezza da cui sia accompagnata non sia propria ma sia d'altre nazioni. » *Disc. sull'Econon. Nazion.*, VIII (*Op. varie autogra.*, Marciana, *ibid.*, f° 235 recto).

3. — *Disc. sull'Econ. Nazion.*, IX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 235 verso). Le rôle de la Religion ne serait pas négligeable à cet égard : « ...la Religione Cristiana è necessaria perchè le nazioni sian libere, felici e costituite in conformità all'umana ragione. » *Riflessioni sulle Rendite...*, XXV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 27 verso). *Supra*, chap. III, § VI, II, p. 178 et n. 5).

4. — « Il fatto però è che la coltura delle nazioni ha tanto che fare colla loro ricchezza, quanto un concerto di Nardini col

guerre, avec son cortège de ruines, de deuils, les pertes irréparables qu'elle entraîne, les exactions qu'elle provoque, les cruautés qu'elle impose, elle était bien faite pour répugner à la bonté naturelle d'Ortes, à sa vie effacée, méditative et recueillie, à sa soif de justice et de fraternité humaine, à son intellectualité dont il était si fier que, se déclarant philosophe en dépit de quiconque¹, il refusait ce titre au grand Frédéric².

Et, dans sa crainte des conflits sanglants, que la République était désormais incapable de soutenir avec honneur, Ortes, ayant peut-être aussi comme la prescience de la marche victorieuse des armées de Bonaparte³, nous apparaît tout proche de Xénophon qui, après la guerre du Péloponèse, plaçait le salut de l'Etat dans la paix...

§ II. — DE LA TERRE

Ortes nous venons de le voir, donne au Travail une prépondérance marquée ; mais il reconnaît toutefois qu'un

ponte alla Capraja, e che natura non sarà mai tanto ingiusta e ingrata cogli uomini quanto a riporre la loro felicità nella potenza degli uni sopra gli altri di loro. » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett., VIII, du 11 octobre 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 222 *in fin.*, 223 *princip.*).

1. — « Quanto a me io crederò di poter esser filosofo indipendentemente da ogni altro... » (*Avvertimento al Saggio della filosofia degli Antichi*).

2. — Ortes, ne partageant pas l'admiration générale, disait du grand Frédéric, à qui des flatteurs décernaient le titre de philosophe : « ...finché i sovrani governeranno i popoli coll'armi, per me non saran mai filosofi, non eccetuato il gran Frederigo o il gran Giuseppe, sovrani invero rispettabilissimi, ma non filosofi. I filosofi non mantengono truppe. » Lett. LI, à Michele Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 460). Dans un de ses Sonnets, il précise d'un vers bien frappé l'esprit guerrier de la Prusse :

E sull'Istro incontrar la più cortese

E sulla Sprea la più guerresca gente. Sonnet XIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o. 251 verso). Ortes partageait ainsi les idées chères à nombre de penseurs généreux et ardents de son époque, et notamment à Alfieri qui, dans son traité *Della Tirannide* (chap. VII, liv. I) appelle Frédéric II « un tiranno di nuova invenzione ».

3. — *Supra*, chap. IV, La Poésie, I, II, p. 203, 204 et aux notes.

fonds spécial est indispensable pour que toute occupation s'exerce¹.

A côté des divers fonds particuliers, il en est un « qui les précède tous, étant le fondement nécessaire de tous à toutes les occupations » : c'est la Terre². Mais la terre n'est pas seulement un élément passif de la production ; elle est encore, lorsqu'il s'agit de richesses corporelles, la condition indispensable de l'activité humaine³. Elle est la richesse stable de la nation ; c'est elle qui fournit les produits de première nécessité⁴ : elle apparaît comme la caractéristique essentielle de la nation⁵ dont elle assure l'existence⁶.

1. — « E certamente non essendo possibile occuparsi senza consumar beni nell'atto dell'occupazione... » *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 136).

2. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XXI, p. 109 et suiv.) ; liv. IV, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 93, 94). C'est ce qu'il reconnaît encore dans une lettre où il répond à une objection de Giuseppe Toaldo (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, append. II, Lett. ined. dell'Ortes, p. 319).

3. — « ...le ricchezze fondamentali e di prima origine d'une nazione dover desumersi dai terreni da essa occupati e posseduti... » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 33).

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 38).

5. — « ...Apparisce come essendo essi terreni il fondamento di tutti i prodotti per i quali una nazione sussiste saranno essi il fondamento delle nazioni medesime... » *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 111). Dans ses *Riflessioni sulla Popolaz.*, Ortes donne un autre fondement encore à la nation : la protection, la sécurité dans la possession des biens. Chap. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 123 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 49).

6. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 73). Voir encore : liv. II, chap. XX (CUSTODI, *ibid.*, p. 201 et suiv.) ; liv. IV, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 97) ; *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 123 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 52). On comprend, par suite, pourquoi Ortes attache une importance particulière à l'agriculture. *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 40). Signalons en passant qu'Ortes divise la terre en terrains de production végétales, animales ou improductifs. Les premiers (*Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XII, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m.,

Et les biens, produits de la terre¹, constituent ce qu'Ortes appelle le *bisognevole* de la nation².

§ III. — DES BIENS PRODUITS DU TRAVAIL ET DE LA TERRE

I. — *De la Masse des biens nationaux.* — Le Travail et la Terre constituent des antériorités naturelles et nécessaires³; mais, nous le savons, les biens d'une nation, c'est-à-dire tout ce qui permet à cette nation de vivre⁴, ne s'identifient pas avec la Terre seule⁵. Les produits naturels du sol ne sont pas, en effet, pour la plupart, propres à la subsistance : ce sont ceux qu'Ortes appelle

t. XXI, p. 164 et suiv.) propres à la culture du blé, de la vigne, des légumes, des fruits, en un mot des diverses plantes utiles à l'homme ; les seconds, comprenant les prés, les lacs, les rivières (*Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XIII, CUSTODI, *ibid.*, p. 170 et suiv.) ; les derniers servant d'assiette aux constructions, aux routes, aux ponts, aux places... (*Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XIV, CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 174 et suiv.).

1. — Ortes les énumère au liv. II, chap. X (CUSTODI, *ibid.*, p. 159 et suiv.) ; aux chap. II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 139 à 159). Il classe ces biens en diverses catégories. Michele Ciani lui avait reproché cette distinction parce qu'incomplète : elle ne vise pas notamment les biens relatifs à la vue, à l'odorat, au tact. Dans une de ses lettres à son ami (*Tre Lett. al Sig. Aud. Michele Ciani*, Lett. II, précit., CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 338 et suiv.), Ortes examine l'objection et discute très subtilement sur la nécessité sociale « de la quantité et de la qualité des genres satisfaisant ces quatre sens », et sur leur non divisibilité de « ceux qui servent d'aliments, de vêtements, d'habitations ».

2. — *Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 206).

3. — « ...in qualsivoglia circostanza o condizione... ei non potrà sussistere che in conseguenza di beni, e non potrà aver beni che in conseguenza di occupazioni, e non occupazioni che in conseguenza di terreni. » *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 124).

4. — « Per beni d'una nazione s'intendono tutte le sostanze consumabili che effettivamente la mantengono o che porgono ed essa la bastante, comoda e piacevole sussistenza... » *Discorso sull'Econ. Nazion.* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 233 recto).

5. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 14).

des « biens possibles »¹. C'est le Travail, complément indispensable, mais soumis à la loi du rendement non proportionnel², qui permettra de rendre actuels ces biens en puissance³. Mais ces biens actuels et ces biens possibles ou futurs ont entre eux un rapport déterminé. Ortes le fixe de 100 à 4 : « 100 de biens actuels... peuvent se compenser par 4 seulement de biens possibles à recueillir et à consommer chaque année indéfiniment... »⁴. Ainsi apparaît chez Ortes l'origine de la théorie de l'utilité finale que reprendra plus tard l'Ecole psychologique avec Gossen, Walras, Böhm-Bawerk, Dupuit, auquel l'idée première en a été attribuée⁵.

Quelle est la valeur des biens, fruit des occupations ? Ortes la détermine par la loi de l'Offre et de la Demande : elle égale leur recherche R divisée par leur masse M, soit $V = \frac{R}{M}$ ⁶.

1. — « I terreni... si considereranno... come equivalente di tutti i beni possibili, o come un fondo perpetuo e ineshausto... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 16).

2. — Ortes l'indique, en effet, au chap. I du liv. IV, sans grande précision d'ailleurs, après avoir posé le problème : « ...si suole arguire, che se mediante le macchine e gli artifici usati nella coltura di terre e delle arti... si ottiene certa quantità di beni..., mediante altre macchinazioni di doppia astuzia, l'agricoltura, le manifatture... sarebber promosse al doppia... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 10). Et il qualifie ces perspectives de « sogni di genti che stravagano fra l'ignoranza e la fame o l'indigestione... » (*Ibid.*, p. 12).

3. — « ...e la somma di tutti i beni raccolti, modificati, distribuiti e amministrati, dovrà computarsi un equivalente di tutte le molteplici occupazioni che versan su quei beni... » *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 19 *in fin.*, 20 *princip.*).

4. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 106).

5. — GIDE et RIST, *Histoire des Doctrines économ.*, liv. V, chap. I, Les Hédonistes, § 2, p. 617 et suiv.

6. — D'après Ortes, cette masse est invariable. *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 38 et suiv.). Voir *Infra*, p. 330. D'autre part, la recherche serait mesurée au besoin commun de la nation invariable lui aussi. *Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 211). Par conséquent, la valeur pourra être figurée par la formule $V = \frac{1}{4} = 1$. Cela revient à dire qu'elle est constante. *Econ. Nazion.*, liv. IV,

Mais la quantité n'est pas le seul élément de la valeur. Il y a encore la qualité, déterminée à la fois par la modification, la distribution, l'administration assurant l'échange entre les nations¹.

La masse de ces biens, fruits du Travail et de la Terre, en vertu du principe de raison suffisante, cause déterminante de l'activité humaine, doit, d'après Ortes, se mesurer strictement aux besoins nationaux², le superflu de l'un compensant toujours, au point de vue universel, le besoin de l'autre³.

De ces prémisses⁴, originales à défaut d'autres qualités,

chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 45 *in fine*). Si une catégorie de biens devient illimitée, leur valeur sera représentée par la formule $V = \frac{R}{\infty} = 0$, lors même que ces biens seraient indispensables, l'air, par exemple. Mais si, par contre, la quantité devenait très restreinte, ou même nulle par rapport à la recherche, la valeur augmenterait jusqu'à l'infini et serait formulée : $V = \frac{R}{0} = \infty$... comme pour... la fidélité en amour ! « Tale sarebbe il valore... della fedeltà in amore... » (Chap. VIII, *ibid.*, p. 49).

1. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 75).

2. — *Econ. Nazion.*, Disc. prelim. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 6). Il dit ailleurs : « ...i beni o le ricchezze effective e reali sono e debbono essere in ogni Nazione determinate e misurate dalla popolazione che dee consomarli senza mai eccedere e senza mancare... » *Discorso sull'Econ. Nazion*, IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 233 verso. Voir aussi 234 recto ; V, *ibid.*, f° ajouté). Voir également *Econ. Nazion.*, liv. II, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 207). Tout devrait, en définitive, se réduire à un jeu de balance. Lett. XXIV, à Michele Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 397) ; Lett. XI (*ibid.*, p. 361) ; Lett. sulla Relig. e il Govern., Lett. VII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 29) ; Lett. XI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 150).

3. — Voir *Supra*, p. 316, 317 et aux notes.

4. — Voir à cet égard : Lett. in propos. della Econ. Nazion., Lett. VII à Antonio Durazzini, 23 août 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 177 et suiv.) ; Lett. à Filippo Neri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, p. 295, 300) ; Lett. au P. Zenobi Cateni (LAMPERTICO, *ibid.*, p. 311 *in fine*, 312 *princip.*) ; Lett. à G. Toaldo (LAMPERTICO, *ibid.*, p. 320) ; *Errori popolari*, axiom. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 78 et suiv.), axiom. IV, 1 (CUSTODI, *ibid.*, p. 108) ; *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 28) ; liv. II, chap. XIV (CUSTODI, *ibid.*, p. 230) ;

il conclut que, dans chaque nation, les biens correspondant aux besoins seront, toutes proportions gardées du reste, « à la même mesure » par suite des occupations qui les produisent¹.

Ortes explique pourquoi n'est pas admise ce qu'il appelle « une vérité élémentaire »² : parce que l'on confond le particulier et l'universel, parce que l'on ne distingue pas l'économie particulière de l'économie commune³. Ce principe, — d'après lequel tous les problèmes devraient être envisagés⁴ — Ortes en fait une application quasi rigoureuse⁵ ; de telle sorte que l'initiative privée, non plus que

Dell'Inger. del Govern. nell'Econ. Nazion. (Studi varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 23 recto ; LAMPERTICO, ouv. cit., p. 347).

1. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 38 et suiv.). Pour expliquer ce principe d'équivalence internationale, Ortes donne l'exemple de deux vases inégaux, mais pleins l'un et l'autre, qui, malgré leur différence de capacité, sont également pourvus (Lett. au P. Zenobi Cateni ; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, p. 312). C'est aussi ce qu'il développe dans son *Discorso sull' Econ. Nazion.*, VI, VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 234 verso, 235 recto). Voir *Infra*, sect. IV, § III, p. 357, 358 et aux notes).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 178).

3. — Voir encore *Errori popolari*, Axiom. III, II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 85) ; Lett. à G. Toaldo (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 321) ; *Discorso sull' Econ. Nazion.*, XII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 236 verso). Nous avons déjà indiqué cette caractéristique du système d'Ortes. Il convient de noter du reste que cette tendance il la manifeste encore en dehors du domaine économique. Dans son ouvrage sur les *Scienze Utili et Agréables*, il soutient la même théorie quant au bonheur, et déclare que la félicité humaine ne peut être que la félicité commune, le bonheur particulier n'étant qu'imaginaire. *Delle Scienze Utili e delle Dilett.*, chap. XX, XXI, XXII, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 237 et suiv.). Voir *Supra*, chap. III, § III, p. 128 et aux notes.

4. — Lett. à Filippo Neri, précit., (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. III, p. 301). Il revient souvent dans son œuvre sur cette distinction nécessaire. Voir par exemple *Rifless. sugli Ogg. apprens.*, chap. VIII, § II, p. XXXVI ; Chap. XIII, § IV, p. LXXI.

5. — S'il lui arrive, en effet, de concéder à l'initiative privée une influence sur la production (Voir *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XVIII, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 238), il ajoute toujours le correctif nécessaire pour ramener l'exception à la

celle du Prince, ne saurait guère avoir d'effet en Économie nationale. Et cela nous amène à parler de l'Interventionnisme.

II. — *De l'Interventionnisme.* — Au XVIII^e siècle, les rapports du capital et du travail n'étaient pas encore régis par la réglementation étatiste protectrice de l'ouvrier. C'est sans doute pour cette raison qu'Ortes, malgré sa sollicitude pour les humbles, ne vit pas dans l'Interventionnisme un palliatif indispensable à la supériorité de fait du capital, ce qu'on appellera plus tard la prédominance patronale. Aussi, est-il sans réserve hostile à l'intervention du Principat. Il se rapproche en cela de Filangieri¹, avec lequel il reconnaît cependant que le gouvernement peut, à l'occasion, présenter quelque utilité². Son parti pris de repousser toute ingérence gouvernementale en économie est tel qu'il réduit le Principat à un rôle quasi inerte ; et cela, parce que le gouvernement ne sait pas s'en tenir à la seule protection des intérêts communs. Il tendrait à ne viser qu'un petit nombre d'intérêts déterminés, méconnaissant son rôle strict

règle par lui posée. Ainsi, dans une de ses lettres à Michele Ciani, s'il reconnaît à l'industrie bien comprise — c'est-à-dire ayant en vue l'intérêt général — une faculté d'accroissement des biens communs, cet accroissement, il le limite strictement aux besoins eux aussi accrus. *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXIII, p. 48). Il faut reconnaître toutefois que cette corrélation étroite peut n'être pas immédiate et l'accroissement des biens ne s'accompagner pas d'un accroissement de besoins et de populations exactement concomitant. Ortes, sur ce point, n'est pas allé aussi loin que Verri (*Meditazioni*, § I ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 11 et 12) : c'eût été s'enlever toute possibilité d'explication de la formation du capital national. Voir *Infra*, III, *De la Population*, sect. I, § II, II, p. 387, 388.

1. — *Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 276).

2. — *Infra*, II, *Dei Fidecommessi*, sect. I, § III, II, p. 373, 374 et aux notes. *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 348). Voir encore liv. II, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 281 *in fine* et 282 *princip.*). *Econ. Nazion.*, Disc. prelim. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 24 à 28) ; *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. VI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 122 verso, 123 recto et verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 46 et suiv.).

qui est de protéger les activités particulières des empiètements nuisibles ou excessifs d'autres activités particulières¹.

A cette inaptitude capitale², s'ajouterait encore la tendance fallacieuse du Principat à encourager des initiatives particulières au moyen de primes dont les impôts font tous les frais. De telle sorte que l'accumulation des richesses ainsi facilitée permettra au gouvernement, par des impôts, d'en récupérer la plus grande partie.

SECTION III. — DE LA REPARTITION

§ I. DE L'INÉGALITÉ NÉCESSAIRE DE REPARTITION

Ortes est partisan de l'inégalité de répartition des richesses telle qu'elle fut admise par les Scholastiques.

Si certains ne possédaient pas de superflu, dit-il, si d'autres ne manquaient pas du nécessaire, nul ne s'occuperait ; ceux-là parce que suffisamment pourvus, ceux-ci parce que les premiers n'auraient pas de superflu à leur

1. — « Finalmente io dico, il governo generalmente essere più intento a favorire che a impedire chi coi propri interessi nuoce agl' interessi degli altri ». *Dell' Ingerenza del Gov. nell' Econ. Nazion.* (*Studi varii autogr.*, Marciana, It., cl. XI, cod. CXXXV, f° 14 recto *in fine*, 14 verso *princip.* ; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V, p. 334). On peut rapprocher ce passage de ce qu'il dit dans son *Economie Nationale* (Disc. prelim., IX, précit.), où il semble reconnaître dans une plus large mesure que dans son opuscule l'utilité du Gouvernement : il ne le déclare, en effet, nuisible, comme tenant compte surtout des intérêts particuliers, que chez les peuples non civilisés « où le despotisme prévaut ». Dans *l'Ingerenza del Govern. nell' Econ. Nazion.*, il fait au contraire une règle quasi générale de ce qu'il considérerait dans son *Economie Nationale* comme une simple exception.

2. — « Ma l'incaricarsi massimamente il governo di supplire ei solo a tutte le esigenze nazionali comuni, ...è assolutamente alle nazioni dannoso, perciocchè... non poter mai il governo supplire abbastanza all' impegno da lui assunto... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 163). Carlo de Franchis a donné à la théorie d'Ortes de la non intervention une cause philosophique et non plus politique et économique. Elle découlerait, à son avis, de la distinction d'Ortes entre l'intelligence et l'imagination : les

transmettre¹. Par conséquent, tenter, sous couvert d'une équité inconsidérée, de réaliser une répartition égale des biens, serait supprimer tout stimulant à l'activité humaine, aller à l'encontre des lois naturelles². Bien plus, cette inégalité de répartition serait, aux yeux d'Ortes, non seulement utile, mais encore juste : il est bon que le travail soit récompensé³. D'après lui, du reste — ce qui en assure, à un autre point de vue, une justification définitive — cette inégalité de répartition s'accorde avec les

idées d'intervention seraient de source imaginative. (*Un sistema di Economia matematica nel' 700*, II, p. 38). Il ne semble pas que l'on doive retenir ce point de vue, puisqu'Ortes admet à la rigueur l'intervention du Principat, et l'on ne comprendrait guère que cette intervention pût, suivant les cas, être d'origines diverses.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 150). Voir encore *Discorso sull' Econ. Nazion.*, XXIV, addendum marginal (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 241 recto) ; *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 74 *in fine* et 75) ; Lett. VI, précit. (*ibid.*, p. 148). C'est une application de son principe de raison suffisante que nous avons déjà signalé (*Supra*, p. 311 et aux notes) : « Tutto quel che si fà, si faccia con ragion sufficiente... » *Econ. Nazion.*, Disc. prelim. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 9).

2. — « Posto... in essere una volta certo capitale di beni. ...se questo per una sconsigliata equità si volesse diviso fra tutti in parti uguali come contro le leggi naturali han tentato e tentan talvolta le leggi civili, è certo che non mancando allora nessuno di beni e non avendone alcuni di superflui ...resterebbe tolto ogni motivo di occupazione ;... » *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 151). Voir encore : *Errori popol.*, axiom. II, v (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 66 et 67). C'est la théorie des Physiocrates qu'un autre Venitien, Corniani, partageait du reste. *Della legislazione relativamente all'agricoltura*, Disc. II, § II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXIX, p. 215) ; Disc. II, § III (*ibid.*, p. 218) ; Disc. II, § V (*ibid.*, p. 221 et suiv.).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 153, 154). On peut s'étonner d'un tel raisonnement. Nous avons déjà vu qu'Ortes (*Supra*, sect. II, § I, III, p. 315 et suiv. et aux notes) soutient que le défaut d'occupation n'est souvent pas imputable à ceux qui en souffrent, c'est « la pauvreté par défaut d'occupation ». Comment admettre, dans ces conditions, comme équitable, parce qu'en réalité conséquence d'une occupation involontaire, une inégale répartition des richesses ? Il y a là une contradiction : chez Ortes, l'emportent tour à tour l'esprit de charité et le désir de justifier le patrimoine ecclésiastique. Voir *Infra* ses *Fidéicommiss*, p. 364 et suiv.

principes de la religion qui ne tolère ni excès de richesse, ni excès de pauvreté¹.

Mais cette inégalité de répartition ne manquerait pas, si elle était exagérée, de devenir un mal et même la source de tous les désordres² :

D'abord elle aurait pour conséquence de transformer cette puissance conservatrice des nations dont il est question dans le *Discours sur l'Economie Nationale*³ en puissance destructrice⁴. De plus, la pauvreté, nous l'avons vu⁵, contre-partie inévitable et exacte de la richesse dans le système d'Ortes, devra, si cette dernière est excessive, le devenir également ; d'où mécontentement et méfaits chez les pauvres, excès de toutes sortes chez les riches enivrés de leur puissance⁶.

Comment éviter cet écueil ? Une solution catégorique consisterait à réduire légalement la richesse chez le souverain et chez les riches, pour atténuer la pauvreté chez

1. — « ...la Religione che non soffre eccessi nè di ricchezza nè di povertà, ma vuole che la disuguaglianza nella distribuzione di beni non sia d'oppressione d'alcuno. » *Dell'Autorità di Persuasione e di Forza* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 110 recto ; CIGOGNA, *Trattatelli...*, XII, p. 59).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 363 *in fine*).

3. — *Supra*, sect. II, § I, iv, p. 324 et aux notes.

4. — « ...quella disuguaglianza di ricchezza giunge a l'eccesso come può avvenire e spesso avviene nelle nazioni le cui ricchezze e popolazione sono eccessive, allora la potenza può rendersi e per lo più si rende più distruttrice che conservatrice... » *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 236 verso).

5. — *Supra*, sect. II, § I, III, p. 315 et suiv.

6. — *Del Ingerenz. del Govern. nell'Econ. Nazion.* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 22 recto et suiv. ; LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. V, p. 345 et suiv.).. Il note que les occupations s'exerçant surtout sur la quantité entraînent une inégalité de répartition de beaucoup supérieure à celle résultant des occupations portant sur la qualification des biens. *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 65 et suiv.). Or, la caractéristique des pays de liberté est précisément que les occupations y sont surtout exercées sur la qualification des biens : c'est pourquoi ces pays bénéficieraient d'une répartition moins différenciée. *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. VIII (CUSTODI, *ibid.*, p. 180). Voir encore, chap. IX (*ibid.*, p. 184).

les malheureux¹. Mais Ortes ne s'arrête pas à ce moyen parce qu'attentatoire au principe, à ses yeux sacré, du droit de propriété². Ce qui ne peut cependant être ainsi obtenu par la contrainte, il n'hésite pas à le demander à la persuasion : la Religion incitera les riches à se dépouiller d'une partie de leurs biens en faveur des pauvres, à créer des fondations³. Ce moyen ne lui semble pas, il est vrai, dans la pratique, des plus efficaces ; aussi examine-t-il dans une de ses Lettres⁴ les moyens légaux propres à assurer une réglementation appropriée.

Richesse et pauvreté étant les conséquences directes d'occupations très actives ou de l'oisiveté, pour diminuer l'une et l'autre jusqu'à la mesure de leur utilité, il suffira de régulariser et de modérer la cause unique de l'exagération le surcroît d'activité provoqué par un désir immodéré de richesses⁵. Il faut, en un mot, pratiquer la pauvreté volontaire⁶.

Diminuer la richesse, en effet, à laquelle s'opposera « la véritable vertu de la pauvreté volontaire »⁷, c'est dimi-

1. — « L'unico modo di togliere la povertà nelle nazioni, sarebbe quello di diminuire le ricchezze ne' ricchi e massimo nel sovrano più ricco di tutti. » *Riflessioni sulle Rendite...*, XIX (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 25 recto).

2. — *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XVIII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 238 verso).

3. — *Ibid.*, f° 239 recto. Voir encore *Riflessioni sulle Rendite...*, XXIV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 27 recto). Ce remède ne lui paraît point d'une efficacité durable ; dans ses *Réflexions sur les Rentes*, il constatait que tous les moyens pratiques pour enrayer la volonté n'aboutiraient guère qu'à une alternance de richesse et de pauvreté des uns aux autres. *Riflessioni sulle Rendite...*, VI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 19 recto).

4. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, précit., (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 153 et suiv.).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 315 et suiv.).

6. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 165). Voir *Infra*, II, *Des Fidéicommis*, sect. I, § III, III, p. 374 et suiv.).

7. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 324 et suiv.).

nuer la pauvreté et assurer le bonheur, ou tout au moins diminuer le malheur de l'humanité¹. Et, dans ce but², Ortes préconise la division de la population en occupations déterminées : limitant ainsi les occupations, on évitera l'exagération de richesses³. Mais à côté de cette limitation quantitative, il faudra songer à la diminution qualitative⁴ : il conviendra donc de limiter également la qualité de l'occupation en suivant autant que faire se peut les indications naturelles⁵.

§ II. — DU CAPITAL ET DES RENTES. — LES RENTES NOMINALES
ET LES RENTES RÉELLES

Sous la rubrique « Les biens considérés comme Capital et comme Rentes »⁶, Ortes précise sa pensée sur le capital et sur les rentes.

Pour lui, le capital national est l'ensemble de tous les

1. — Voir sa Lettre à Marco Lastri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II. Lett. ined. dell'Ortes, p. 310). *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 329, 330 *in fine*, 331 *princip.*). Malthus notait également que l'état moyen est dans la société le plus favorable à la vertu, à l'industrie et aux talents de tous genres. *Essai sur le principe de la population* (G. DE MOLINARI, Petite Bibliothèque Econ., p. 149).

2. — C'est par là qu'il explique l'origine des jours fériés. *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 163). Il reprendra cette théorie sept ans plus tard dans ses *Fidèicommissi*, *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., XXVII, p. 156 à 160).

3. — « limitandosi le occupazioni in ciascuno si vengono in essi a limitar le ricchezze... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 154). Nous verrons également qu'Ortes trouve un autre remède dans les tarifs généraux. (*Infra*, sect. IV, § I, II, p. 346, notes 2 et 3).

4. — L'une et l'autre sont, en effet, dans une étroite connexion. *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 149).

5. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 169 et 170).

6. — *Dei beni considerati come capitale e come rendite. Econ. Nazion.*, liv. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 135 à 270).

biens qui doivent nécessairement précéder les occupations et leur permettre de s'exercer¹. Les rentes, par contre, ne sont pas autre chose que l'apport journalier fait au capital pour remplacer ce dont quotidiennement il se trouve diminué par la consommation².

Au capital et aux rentes ainsi définis correspondraient deux sortes d'occupations distinctes : à celui-là les occupations mortes ; à celles-ci les occupations vives³. Ce qui revient à dire, les biens équivalant les occupations, que le capital national équivaut à toutes les occupations mortes des aïeux ou des vivants, et les rentes à toutes les occupations vives des travailleurs. Implicitement la propriété foncière se trouve légitimée par le travail.

On entrevoit ici la distinction que, bien plus tard, devait formuler Irving Fisher entre le « fund » et le « flow » : le revenu apparaît déjà chez Ortes tel que l'économiste américain l'a nettement présenté dans son beau livre⁴. Dégagé de tout caractère matériel c'est un flot continu de *services* tandis que l'ensemble des capitaux se confond avec le total des richesses existantes à un instant de la durée, et d'où émanent ces services.

Etroitement rapprochée du capital se trouve donc la rente. Pour Ortes la rente est soit nominale, soit réelle. La première est la rente possédée ; la seconde est la rente consommée⁵.

De cette définition résulte : que les rentes réelles sont

1. — Voir *Infra*, III. *De la Population*, sect. I, § II, II, 386 et suiv.

2. — « Quella parte... di questo capitale, che... consumata e diminuita si va restituando per le occupazioni attuali comuni, io la chiamo *rendita nazionale* di beni... » *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 138).

3. — *Ibid.*, et p. 139 *princip.*

4. — *The Nature of Capital and Income.*

5. — « ...io distinguo le rendite in *nominate* e in *reali*, intendendo per le prime tutto ciò che uno reputa provenirgli di beni dalla sua occupazione viva, e per le seconde tutto ciò che di questo provento ei consuma in usi suoi particolari... » *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 201). Voilà pourquoi les rentes de nominales pourront devenir réelles, par le fait de la consommation. *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 210 et suiv.).

à peu de choses près égales chez chacun¹, que les rentes nominales sont le propre des occupés².

Les rentes nominales, dépendant du capital possédé, sont appelées à varier : si la part du capital consommé n'est pas restituée par une occupation vive correspondante, le capital, et par suite la rente, diminueront. Cette dernière passera en d'autres mains plus habiles ou plus actives³. Mais si cette rente nominale circule ainsi de mains en mains, les particuliers, le gouvernement surtout, pourront influencer ce mouvement. Ortes le dénie catégoriquement⁴ : d'abord parce que les rentes appartenant à qui les consomme⁵ sont également bien réparties entre tous les genres d'occupés, ensuite parce que l'accroissement des rentes dans la nation ne peut être réalisé que par œuvre ou recherche commune, ce qui revient au même⁶.

Est-ce à dire que l'initiative particulière ne puisse être d'aucune utilité ? Ortes ne va pas jusque-là. Il reconnaît qu'elle peut stimuler l'initiative commune : et la meilleure collocation des rentes et des occupations dépendant des recherches communes, la recherche particulière la plus conforme assurera le transport de rentes le plus considérable⁷.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 204 et suiv.). Voir encore : *Errori popol.*, axiom., II, II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 54).

2. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. m., t. XXII, 216).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 228 et 231).

4. — « Cotal maniera perô di raziocinare è del tutto falsa et assurda. » *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 235).

5. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 204 et suiv.). Voir encore ce qu'il écrivait à Giuseppe Toaldo (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, Lett. ined. dell'Ortes, p. 319 et 320). Nous verrons plus loin (*Infra*, II, *Des Fidéicommiss*, sect. II, p. 379) l'argumentation qu'Ortes base sur cette donnée.

6. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 89 et suiv.).

7. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 238).

On trouve dans les manuscrits d'Ortes une étude assez importante ayant trait aux Rentes : les *Riflessioni sulle Rente del Principato et sur les Rentes Publiques dans l'Economie Nationale*¹. Ortes y pose la distinction, à son avis très importante², entre les rentes du souverain et celles de la nation.

Bien que les rentes publiques, ou communes, comprennent les rentes du souverain, on ne saurait d'après lui les confondre, car elles sont non seulement distinctes, mais encore opposées³.

Ce principe admis, il revient sur l'équivalence des rentes publiques entre les nations⁴. Une apparence illusoire ferait seule supposer que les nations les plus puissantes sont les plus riches. Elles permettent tout au plus, par une tendance naturelle de l'homme⁵, de concentrer dans les mains de certains un plus grand accaparement de richesses que dans les petites nations⁶. Mais il n'y aurait là en réalité qu'une plus grande et plus fâcheuse inégalité entre les riches et les pauvres⁷. Par contre, et cela

1. — *Riflessioni sulle Rendite del Principato e sulle Rendite pubbliche in proposito di Economia Nazionale* (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 17 à 27 recto et verso, f^o 28 recto).

2. — Il revient du reste en passant sur cette distinction dans son opuscule manuscrit *Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre*, chap. XI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 88, recto).

3. — « Quanto si dà al sovrano per suo fasto e suo lusso tanto si toglie alla nazione di sua sussistenza... » *Riflessioni sulle Rendite...*, I (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 17 recto).

4. — « Le rendite pubbliche e nazionali sono uguali in ogni nazione siasi essa maggiore o siasi minore, perchè in ogni nazione misurate dalla popolazione che dee consumarle senza avanzo e senza difetto. » *Riflessioni sulle Rendite...*, II (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 17 recto, et encore X, *ibid.*, f^o 20 verso).

5. — *Riflessioni sulle Rendite...*, XV (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 23 recto).

6. — *Riflessioni sulle Rendite...*, II (Op. varie autogr. Marciana, *ibid.*, f^o 17 verso ; Cf. encore, X, *ibid.*, f^o 21 recto).

7. — *Riflessioni sulle Rendite...*, XVI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f^o 23 verso). C'est donc une fois de plus la condamnation des grandes nations (*Supra*, sect. II, § I, iv, p. 322 et suivantes).

souligne la distinction posée, l'importance plus grande de la nation aura un effet certain sur la richesse du Prince : elle sera plus opulente dans un pays puissant que dans une petite ou moyenne nation puisqu'elle est faite d'un prélèvement sur les impôts¹ et Ortes voit là un stimulant pour les souverains à étendre leur empire².

Une autre cause d'accroissement de cette richesse, est le commerce extérieur qui permet l'augmentation des impôts³. Voilà pourquoi le commerce extérieur est si en faveur bien qu'il n'offre guère d'utilité vraiment nationale⁴.

SECTION IV. — DE LA CIRCULATION

§ I. — DE LA MONNAIE. — SON RÔLE

I. — *Le numéraire n'est pas la richesse.* — Après tant d'économistes ou de penseurs — W. Petty, Locke, Newton,

1. — « ...il sovrano di dieci milioni di persone sarà molto più ricco del sovrano di un solo milione per esser le rendite di quelle estratte dalle rendite di un numero di sudditi maggiore e da un numero di sudditi più ricchi. » *Riflessioni sulle Rendite...*, III (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 17 verso). D'ailleurs à cette opulence plus grande correspondent des charges majorées (*Riflessioni sulle Rendite...*, V, Marciana, *ibid.*, f° 18 verso), de telle sorte qu'en définitive cette puissance tant souhaitée ne serait guère qu'une duperie. Voir ce qu'il dit à ce sujet, *Riflessioni sulle Rendite...*, XVII (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 24 recto).

2. — « Quindi è che lo studio de' politici non è già quello di procurare la felicità de' popoli come volgarmente si crede ma è quello di ingrandir la nazione affinché il sovrano e i ricchi di quella sian ricchissimi e potenti e gli altri in conseguenza siasi altrettanto più poveri e più oppressi da quelli. » *Riflessioni sulle Rendite...*, IX (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 20 recto, *in fine*, 20 verso, *princip.*). Il parle même à ce sujet de « frénésie ». Voir *Riflessioni sulle Rendite...*, XXIII (Marciana, *ibid.*, f° 27 recto).

3. — *Riflessioni sulle Rendite...*, XI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, f° 21 recto).

4. — « Bensi è esso giovevolissimo al Principato per le imposizioni poste sui beni che entrano nella nazione, e poste sui beni che dalla nazione escono in danaro con che il danaro della nazione passa al Principato. » *Riflessioni sulle Rendite...*, XI (Op. varie autogr., Marciana, *ibid.*, p. 21 recto). Cf. encore, XIII (*ibid.*, p. 22 recto). Sur le Commerce extérieur dans le système d'Ortes, voir sect. IV, § III, *Infra*, p. 355 et suiv.

Voltaire, Scaruffi, Davanzati, Turbolo, Serra, Broggia, Gallani, Carli, entre autres — Ortes, au livre VI de son *Traité*, aborde la Monnaie. Mais alors que les divers écrits sur la matière n'étaient guère que des observations techniques ou particulières, relatives aux multiples questions nées du problème monétaire, fort à la mode, Ortes expose une théorie véritablement scientifique et générale de la Monnaie.

Il note, dès l'abord, que la monnaie est l'équivalent des biens « par raison humaine » comme les biens équivalent les occupations « par raison naturelle »¹.

Le numéraire, cette mesure idéale, ne deviendra cependant instrument d'échange que du consentement universel². Ce consentement universel est même la seule condition indispensable, la nature de l'étalon n'offrant pas la moindre importance, sauf bien entendu, pour réaliser son utilité, à présenter certaines qualités de rareté, de durée, de divisibilité, toutes caractéristiques des métaux précieux.

La répartition du numéraire, d'après Ortes, s'établit tant au point de vue international qu'au point de vue national, selon les mêmes principes : équivalent des biens, il se distribuera ici³ et là⁴ d'après ces biens.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 272 *in fine*).

2. — « ...mentre se a un simile assenso concorrendo alcuni non concorressero gli altri, quelli non potrebbbero permutar beni con questi, e le occupazioni resterebbero sospese per quella parte che non fossero permutate. » *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 277). Voir encore : chap. XVI (*ibid.*, p. 271).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 294 *in fine* et 295). Une des raisons qui expliquent l'abondance du numéraire dans les villes est précisément la grande quantité des produits. Il ajoute que la répartition nationale du numéraire s'inférerait assez exactement de la cherté des vivres (*ibid.*, p. 299). Il fait notamment le calcul pour l'Italie.

4. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 289). Le numéraire ne se répartit pas seulement par nation ou par région dans la nation, mais encore entre les occupés, suivant leur travail apprécié en qualité et quantité. *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. VI (CUSTODI, *ibid.*, p. 302).

Le numéraire est un simple instrument d'échange¹. Pour rendre claire la question de l'échange du numéraire contre les biens, Ortes suppose une communauté de tous les occupés, de tous les possesseurs de biens et porteurs de numéraire. Dans cette communauté seraient conservés d'une part la totalité de biens équivalant à la totalité des occupations, et d'autre part, tout le numéraire représentatif de tous les biens². A cette sorte de comptoir universel, chaque occupé apporterait le produit spécial de son travail comme contribution personnelle au capital commun. En échange, il toucherait une quantité de numéraire proportionnelle à la valeur des biens par lui fournis, ce qui lui permettrait, au fur et à mesure de ses besoins, de se procurer au comptoir les divers produits à lui nécessaires. Autrement dit, il y aurait apport individuel de biens non échangés — *non permutati* — et retrait individuel de biens échangés — *permutati*³. La communauté, de son côté, restituerait l'équivalence de ce qu'elle reçoit, mais pour des apports abondants d'une seule et même espèce, elle donnerait en quantité moindre, des biens de catégories différentes. C'est ce qu'Ortes appelle « le tour du numéraire » — *il giro del danaro*⁴ — ou mieux encore « l'alternative du numéraire ». Cette alter-

1. — Voir *Lett. in proposito della Econ. Nazion.*, Lett. XIX, à Giulio Cesare della Somaglia, 29 août 1786 (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 67 et suiv.). *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XXIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., classe. II, cod. CXXXVIII, f° 241 recto).

2. — Dans cette équivalence, Ortes n'a pas entendu parler d'autre chose et il le précise dans une lettre (*Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XVIII, précit., CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVIII, p. 295, 298), que de l'or ou de l'argent monnayés, « l'argent vif » — *il danaro vivo* — comme il dit, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, t. XLIX, suppl., p. 151, 152).

3. — Dans l'esprit d'Ortes, les biens non échangés seraient les biens possédés en masse, non consommables pour le possesseur, mais destinés à être consommés par d'autres, médiatement ou immédiatement. Quant aux biens échangés, ce seraient ces mêmes produits, prêts à être consommés ou parvenus dans les mains des consommateurs. *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. VII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 308, 309).

4. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 314).

native offrirait la particularité notable de ne dépendre en rien de l'activité commerciale ou industrielle ; elle serait au contraire toujours égale pour une consommation égale¹, et se réglerait d'après les rentes personnelles, soit en numéraire soit en produits².

Le numéraire est donc étroitement uni aux biens ; mais il ne constitue pas une richesse propre³. Être riche, ce n'est pas posséder de l'or ou de l'argent, c'est avoir en abondance des biens à consommer personnellement ou à donner à consommer aux autres. Le numéraire apparaît donc nettement comme le signe de la richesse sans plus, la « commune mesure » dont parlent Aristote, Saint-Thomas d'Aquin et Buridan⁴.

Ainsi Ortes place la richesse nationale dans les biens réels et consommables⁵, échappe à cette « illusion cry-

1. — « Postochè in una nazione il danaro scorresse più veloce che in un'altra, o scorresse in quella due volte scorrendo in questa per una, converrebbe dire che lo stesso cibo, lo stesso vestito o mobile che fosse quivi digerito o logorato in un anno, fosse qui digerito o logorato in due. » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 317 *in fine*, 318 *princip.*).

2. — Par exemple, un fabricant dans les mains duquel circulent 10.000 livres par an, représentatives du travail par lui fourni. Son bénéfice net, sa rente personnelle, 1.000 livres par hypothèse, constituera sa seule alternance. Le surplus « alternera » le mouvement du numéraire chez ceux qui ont contribué à la fabrication ou à la qualification des produits et auxquels ces 9.000 livres restantes iront effectivement (*ibid.*). Voir ce que nous avons signalé touchant la distinction des rentes (*Supra*, sect. II, § II, p. 337 et 338).

3. — Voir ce qu'il dit à cet égard dans son *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XXI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 239 verso, 240 recto) ; *Riflessioni di un filosofo americano* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 35 recto).

4. — « ...le ricchezze vere e reali non potran riconoscersi che in questi beni permutati e consumabili, e il danaro preso per segno di tali beni... non potrà mai prendersi che per segno della ricchezza, e non mai per la ricchezza medesima. » *Econ. Nazion.*, li. VI, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 322). Voir encore *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XXIII (*Op. varie autogr.*, Marciana *ibid.*, f^o 240 verso, 241 recto). Ortes reprend ainsi l'affirmation de Boisguilbert, pour qui l'argent n'était pas « un bien de lui-même », et partage l'opinion de Galiani. *Della Moneta*, liv. II, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. III, p. 220) ; liv. IV, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. IV, p. 170).

5. — Voir *Dell'Inger, del Govern. nell'Econ. Nazion.* (*Studi*

sohédonique » comme l'appellera Novicow¹, s'élève contre cette confusion commise par nombre d'économistes², pour qui « les richesses réelles d'une nation consistent plus dans le numéraire que dans les biens consommables qui la maintiennent »³, en même temps qu'il esquisse en quelque sorte les principes que plus tard dégagera Ricardo pour expliquer les mouvements des marchandises et les courants inverses de la monnaie d'un pays à un autre, et démontrer comment s'établit ce flux et ce reflux, tout se passant comme si le commerce de pays à pays se bornait au troc de leurs produits respectifs⁴.

L'argent, simple mirage de la richesse, offre sur les biens, richesse réelle, l'avantage d'une possibilité d'échange infiniment plus grande⁵. Mais cette richesse imaginaire ne saurait toutefois l'emporter indéfiniment sur les biens. Et les Economistes qui s'attachent à préférer l'imaginaire — le numéraire — au réel — les biens — sont, dit Ortes, comparables, mais à rebours, aux alchimistes du moyen âge : s'acharner à transformer la

varii autogr., Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 22 recto ; LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. V, p. 345). Il écrivait à ce sujet plaisamment à Ciani (Lett. XLIII, précit. ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 443). « ...io credo che questa volta diranno (les Nouvellistes) di me che dopo più stravaganze da me dette in più luoghi finalmente son diventato pazzo del tutto, con asserire... che il danaro non è già ricchezza ma sola immaginazione di ricchezza. »

1. — *Gaspillages dans les sociétés modernes*, Paris, 1894.

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XVI, précit., à Zenobi Cateni (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 260). Notons en passant qu'Ortes reproche la même erreur à Genovesi, mais à tort. Voir *Lez. di Econ. civ.*, part. II, chap. VIII, § VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. IX, p. 7).

3. — *Discorso sull'Econ. Nazion.*, XX (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 239 verso).

4. — *On the Principles of political Economy and Taxation*, chap. VII, on Foreign Trade (*Works of David Ricardo*, éd. Mac Culloch, p. 75, 80 ; trad. française Constancio et Fonteyraud (1847), *Collection des Principaux Economistes*, t. XIII, p. 105, 112).

5. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XVII, à Zenobi Cateni, 20 novembre 1784 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVIII, p. 276, 277). Voir encore : Lett. XIX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 78, 79, 80).

matière consommable en or, ou s'obstiner à transformer l'or en substance consommable sont deux fins également chimériques¹. Il énonce à ce sujet une loi générale de rapport entre les deux termes de l'équivalence : l'argent, équivalent des biens, sera utile tant qu'on l'appréciera exactement à la valeur de ces biens ; il deviendra au contraire nuisible lorsque cet équilibre nécessaire se trouvera rompu².

II. — *Le Renchérissement du coût de la vie.* — L'équivalence³ du numéraire et des biens et, médiatement, des occupations, n'est pas pour Ortes sans inconvénients par suite de la variation indépendante des biens et de l'argent⁴. Et il note, en raison de la possibilité d'un accroissement indéfini du numéraire qui, de par sa nature et contrairement aux biens, peut-être amassé et conservé, une augmentation fatale de la valeur des produits⁵ : c'est pourquoi les mêmes biens s'échangent contre toujours plus de numéraire⁶ ; et de la sorte Ortes pose le problème du renchérissement du coût de la vie.

Les possesseurs de biens et les possesseurs de numéraire engageraient entre eux une lutte sans trêve, ceux-ci cherchant à obtenir le plus possible de biens en échange de leur or, ceux-là s'efforçant à vendre au plus haut prix

1. — *Dell' Inger. del Govern. nell' Econ. Nazion.* (*Studi varii autogr.*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 19 verso ; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V, p. 342 *princip.*).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XVII, précit., (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 288 *in fine*, 289 *princip.*). Voir également Lett. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, Suppl., p. 74 et 88 à 91).

3. — De cette équivalence, il résulte que les biens, étant la réalité, doivent toujours précéder le numéraire qui est l'apparence « comme l'ombre suit le corps ». *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. X (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 329).

4. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 336).

5. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 340).

6. — Sur les variations de la valeur des monnaies, voir un fragment manuscrit incomplet : *Studi varii autogr.*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 77 recto.

leurs produits. Dans ce marchandage, les détenteurs de biens, parce que disposant de la richesse réelle et indispensable, doivent toujours l'emporter : d'où hausse constante du coût de la vie¹. Le remède à cette hausse indéfinie ? Ortes ne le voit guère que dans des tarifs généraux frappant « depuis le gouvernement jusqu'au dernier des occupés »². Leur efficacité serait, à l'en croire, quasi complète tant au point de vue de l'impôt que de la réduction de l'inégalité des richesses à la mesure nécessaire et suffisante. Et ce ne serait pas, à son avis, attentatoire à une liberté bien comprise, mais seulement à un excès de liberté dont les hommes supportent seuls toutes les conséquences³.

A côté de ce phénomène du renchérissement de la vie, Ortes en signale un autre qui en est un peu la contrepartie.

Malgré leur production continue et indéterminée, les métaux précieux ont une tendance à devenir de plus en plus rares, tout au moins au point de vue relatif, par rapport à l'accroissement des échanges. La cause principale de cet état de choses est, d'après Ortes, l'avidité de chacun à amasser et conserver le numéraire équivalent des biens⁴, accaparement, par suite des rapports étroits existant entre le numéraire et les biens, qui provoquerait sur le marché un ralentissement contraire au but en vue duquel la monnaie a précisément été instituée.

Ortes envisage encore, touchant la monnaie, une question tout aussi intéressante et tout aussi exactement observée que celle de l'accaparement des métaux précieux : c'est le problème de l'afflux et de la sortie de l'or dans une nation.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 384). *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XV, à Ciani, 5 avril 1783 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 235 et suiv.).

2. — Lett. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 249).

3. — Lett. XV (CUSTODI, *ibid.*, p. 253 et suiv.).

4. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 373).

Il remarque judicieusement que, contrairement à l'opinion commune, l'effet immédiat d'un apport d'or dans un pays est de n'enrichir qu'en apparence les heureux possesseurs de cet élément d'échange¹. Pour réaliser son utilité, il devra être échangé contre des biens consommables détenus par d'autres occupés, nationaux ou étrangers. Voilà pourquoi le numéraire, ne pouvant être stabilisé dans la nation, pourra, même importé en grandes masses, être rare dans cette nation². Partant de ce point de vue, Ortes, d'accord en cela avec la plupart des Economistes modernes³, estime que l'Absentéisme des capitaux ne saurait en définitive davantage appauvrir l'Etat que l'apport du numéraire n'est capable de l'enrichir⁴ : l'argent ne précède pas les biens, et la dépense des rentes à l'étranger n'impliquera pas l'exode, avec le numéraire, de l'occupation ni des biens dont ce numéraire est l'équivalent⁵ : à peine sorti, le numéraire aura une tendance à refluer, attiré par l'occupation de l'absent⁶. Tout effort pour enrayer ce fait économique serait inefficace

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 354 *in fine*, 355 *princip.*).

2. — « ...e per regola massima e generale, quel solo danaro dovrà e potrà arrestarsi in una nazione, il quale v'entri come equivalente di occupazioni e di beni... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 357).

3. — Voir notamment M. GIDE, *Principes d'Economie Politique*, liv. IV, chap. I, *L'Absentéisme*, VII, p. 625.

4. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 359).

5. — « Il fatto stà che un proprietario di terre o occupato altro primario qualunque col portarsi ad un' altra nazione non vi porta già le sue rendite in beni siccome non vi porta nè le sue terre nè la sua occupazione su esse, e pertanto debbe egli sempre considerarsi occupato nella propria e disoccupato nell' altra nazione. » *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 359 *in fine* et 360 *princip.*).

6. — Ortes, en passant, cherche à déterminer mathématiquement, vieille habitude, la valeur de l'argent et présente une formule équivalente à celle qu'il donna pour la valeur des biens. La valeur du numéraire serait invariable quelle que soit la détermination de sa masse : $V = \frac{R}{D} = \frac{x}{x} = 1$. *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 366).

et superflu : autant vaudrait « essayer de cuire de la neige ».

Ortes distingue trois catégories de numéraires : le numéraire compté (*danaro computato*) ; le numéraire effectif (*danaro effettivo*) ; le numéraire nommé (*danaro numerato*). Le premier équivaut à tous les biens possédés, il représente le capital national¹. Le second est constitué par la monnaie circulante et sa quantité varie, notamment avec la rapidité de circulation du numéraire². Enfin, le dernier constituerait la commune mesure à l'or et à l'argent³. Le numéraire « nommé » offrirait cette particularité d'augmenter sans cesse, d'abord parce que les biens s'échangent contre toujours plus de numéraire effectif, ensuite parce que ce numéraire effectif — ou les métaux précieux qui le représentent — étant limité, l'accroissement de la numération de l'argent est inévitable. A compter toujours plus d'argent pour payer les mêmes biens, on arrive bientôt à l'équivalence exacte, et, comme il n'est plus possible de les échanger contre davantage de métal précieux qui fait défaut, on les échange contre un plus grand nombre d'unités monétaires, nombrées sur ce même métal⁴.

L'accroissement du numéraire nommé met précisément dans l'obligation de recourir à des opérations artificielles sur la monnaie. Elles ne sont donc pas toujours arbitraires, mais souvent nécessaires, vu l'impossibilité dans laquelle on se trouve d'accroître sur la même masse d'or ou d'argent⁵ le nombre d'unités monétaires sans dimi-

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 388, 389).

2. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 394). Ortes estime que l'or et l'argent peuvent être échangés jusqu'à six fois dans l'année. Il évalue le métal précieux non monnayé, part importante du numéraire effectif, au double environ du métal monnayé (*ibid.*, p. 399).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 400).

4. — *Ibid.*, p. 402.

5. — On pourrait s'étonner de voir Ortes parler de la même masse de métal précieux sans tenir compte de la production minière. Mais il convient de rappeler qu'il a noté la tendance

nuer dans les pièces la quantité de métal précieux : c'est une justification de l'alliage ¹.

III. — *La Monnaie fiduciaire*. — Pour remédier au ralentissement des échanges provoqués par l'accaparement des métaux précieux, Ortes note qu'il a fallu recourir à la monnaie fiduciaire. Ce nouvel instrument d'échange, théoriquement comparable à l'ancien, puisque lui aussi signe de valeur, est cependant moins parfait parce que moins apprécié. Il ne peut être utilisé pour les échanges internationaux : c'est là un inconvénient grave en tant qu'équivalent des occupations ². Cette infériorité provient du défaut de valeur intrinsèque de ce numéraire nouveau et de sa quantité indéterminée, ce qui le rend, en principe, impropre à équivaloir les biens déterminés par les occupations. Et présentant peut-être les désastreuses conséquences de l'inflation, Ortes ne manque pas de dénoncer comme une utopie dangereuse la recherche d'accroissement du numéraire normal, au moyen du papier ou de toute autre matière vile ³.

Malgré ces graves inconvénients Ortes reconnaît néanmoins l'utilité de la monnaie fiduciaire. Comme Genovesi ⁴, il la juge parfaitement régulière à condition tou-

des métaux précieux à devenir de plus en plus rares par rapport aux échanges.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 407). C'est ainsi, par exemple, qu'un sou pouvait contenir autrefois 1/40^e d'or du sequin ou 1/20^e d'argent de l'écu. Plus tard, par suite de l'accroissement du numéraire nombré, il ne peut plus contenir, à l'évaluation d'Ortes, que 1/440^e d'or ou 1/220^e d'argent : l'adjonction d'un métal non précieux permettra la transformation. De la sorte s'expliquerait la disparition des petites monnaies, vu l'impossibilité d'en pouvoir exprimer la valeur. Ortes fixe le rapport de l'or et de l'argent à 1/15^e environ. (*Ibid.*, p. 411, 412). Carli avait proposé 1/14,5. De nos jours, Irving Fischer, pour stabiliser la valeur de la monnaie a lancé l'idée d'un « compensated dollar ». Cette tendance est partagée par de nombreux économistes, notamment Marshall, Walras, Jevons, Knapp.

2. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 415).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXIII (CUSTODI, *ibid.* p. 418).

4. — *Lezioni di Econ. civ.*, part. II, chap. V, § X, XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VIII, p. 349, 350).

tefois qu'elle corresponde à des valeurs réelles, encaisse ou biens¹.

IV. — *L'Intérêt*. — Il peut arriver, remarque Ortes, qu'un occupé ait consommé plus de biens que n'en comporteraient ses rentes. S'il ne veut pas déchoir de son état économique, il devra demander à un occupé, disposant d'une réserve inutilisée, le surplus qui lui est indispensable. Il deviendra son débiteur et devra payer intérêt². Et cet intérêt est parfaitement légitime³. Prenant ainsi le contre-pied des idées en honneur au XIII^e siècle, Ortes combat le vieux principe aristotélicien qui le condamnait et s'affirme, autant que Turgot, véritable théoricien du prêt à intérêt.

La rente donnée en échange d'un prêt, se rattache, en effet, non pas à l'argent lui-même, objet du contrat et richesse imaginaire, mais aux biens, richesse réelle, dont il est la représentation. L'emprunteur demeurera, en un mot, une sorte d'occupé secondaire qui fera prospérer le capital du prêteur⁴; il suffira pour que tout demeure

1. — « ...l'invenzion della carta segnata a danaro non esser poi sempre nociva e poter anzi esser utile; e potrà eziandio distinguersi quando sia l'uno o l'altro, essendo essa utile quando l'autore di essa possieda tanto danaro o tanti beni equivalenti quanto ei ne segni per quella carta ed essendo una tal invenzione nociva quando ei non possieda altrimenti un simil danaro... » *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 419). Rappelons qu'à la Banque de Venise l'émission de la monnaie fiduciaire était limitée au stock monétaire.

2. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 429, 430).

3. — Signalons en passant l'erreur commise par Ingram qui présente Ortes comme hostile au prêt à intérêt (*History of political Economy*, p. 77).

4. — « E invero il danaro è dato a interesse o affinché quegli che il riceve permuti in capitale di beni, sui quali poi occupandosi ei n'acquisti qualche rendita col migliorarli; e allora ciò è come se fatta questa permuta dal proprietario del danaro medesimo, ei stesso in qualità di occupato primario facesse lavorare quel capitale di beni dall'altro a suo conto... Oppure il danaro dato a interesse è consumato da quegli al quale è ceduto in beni equivalenti... e allora ciò è come se quegli che il riceve cedesse tanto de' suoi capitali di beni a quegli che il porge, sui quali beni occupandosi poi lui come occupato secondario ne traesse certa rendita... » *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 432 *in fine*,

équitable que l'intérêt n'excède pas la rente touchée par le débiteur et que les risques demeurent à la charge du créancier¹. Et peut-être pourrait-on trouver dans cette conception l'origine de la théorie célèbre à laquelle M. Böhm-Bawerk attachera son nom².

Au strict point de vue économique, l'intérêt cependant serait chose absolument irrégulière. Si l'argent prêté à intérêt est consommé par l'emprunteur en biens équivalents, il n'en tirera que de la perte puisqu'il perd la rente du capital des biens sur lesquels il assure son créancier. Si cet argent est échangé par le débiteur contre des biens sur lesquels il acquiert une rente en qualité d'occupé primaire, il y aura alors concours de deux occupés primaires et d'un occupé secondaire, d'où diminution au tiers du produit, normalement de moitié³.

Autre observation : l'intérêt de l'argent n'exige, contrai-

433 *princip.*). On trouve aux Manuscrits d'Ortes, tout au début du chap. XXVI, dans la partie qui avait été interdite par la Censure — *Questo principio di Cap. non fù accordato alla stampa dai revisori* — la confirmation plus catégorique encore de ce point de vue. L'intérêt est « chose très raisonnable et juste » parce que l'argent n'est que l'équivalent des biens, et le paragraphe censuré se termine ainsi : « ...la rendita richiesta per lo danaro prestato si consideri esser non propriamente del danaro ma dei beni equivalenti coi quali esso è permutato, dai quali soli è possibile pretendere rendite, ma dal danaro non mai. » *Studi varii autografi*, Marciana It., classe. XI, cod. CXXXV, f° 66 verso.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 434, 435).

2. — C'est du moins ce que soutient M. Carlo de Franchis (*Giammaria Ortes, Un sistema di Econ. matemat. nel' 700*, XIV, p. 125). Si l'on retient qu'Ortes, en considérant, en somme, l'échange d'un bien présent contre un bien futur, n'a pas manqué de retenir la différence de valeur entre le bien présent et ce même bien à venir, on ne saurait sérieusement contester la réalité de cette source. Mais il apparaît encore que le capital, pour Ortes est productif dans les mains de l'emprunteur devenu occupé secondaire ; l'intérêt servi est, pour le prêteur, une sorte de participation à la productivité du capital : on ne peut plus, dès lors, être aussi affirmatif sur cette origine d'une théorie qui ne prend en considération, pour l'explication de l'intérêt, que le *prix du temps*.

3. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 437, 438).

rement à la rente, aucune occupation du créancier. Il semblerait donc préférable à la rente elle-même. Il n'en est rien. Il ne faut pas oublier, en effet, que le rentier d'argent — les biens, nous le savons, s'échangeant contre toujours plus de numéraire — se trouvera, avec le temps, avoir en mains de moins en moins de rentes. Le rentier de biens, au contraire, se trouvera acquérir de plus en plus d'argent¹.

§ II. — DE L'IMPÔT

Comme la plupart des Economistes, ses contemporains, Ortes n'a pas négligé la question de l'impôt. Il en parle incidemment au sujet du renchérissement de la vie², mais il aborde directement le problème dans deux lettres à Giulio Cesare della Somaglia³ et à Michele Ciani⁴, ainsi que dans son Opuscule *Des Autorités de Persuasion et de Force*⁵, et dans ses *Réflexions sur les Rentes du Principat et les Rentes publiques*⁶.

Pour lui le principe de l'impôt est juste quand il a pour but de pourvoir à l'administration de la Justice et à l'observation des lois⁷. Son équité est alors incontestable et

1. — *Econ. Nazion.*, liv. VI, chap. XXVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 444).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 238 et suiv.).

3. — Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 141 et suiv.).

4. — *Tre Lett. à Michele Ciani*, Lett. III, 29 août 1778 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 359 et suiv.).

5. — *Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 106 à 109 recto et verso, f^o 110 recto.

6. — *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 17 à 27 recto et verso, f^o 28 recto.

7. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 141 *in fine*, 142 *princip.*). C'est encore ce qu'il dit dans son opuscule *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza* : « Le imposizioni del Principato son necessarie perchè il Governo supplisca ai dispensi che di consenso comune si esigon da lui. » (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 108 verso ; CICOGNA, *Trattatelli...*, IX, p. 55).

le peuple ne peut que le consentir¹. Or, le consentement commun, ces impositions prélevées sur les biens des particuliers étant une cause d'appauvrissement pour eux², est aux yeux d'Ortes la caractéristique de l'utilité générale de l'impôt³. Il estime, du reste, nous l'avons vu⁴, qu'à cet égard le rôle de la Religion est essentiel pour assurer l'équité des taxes de l'Etat et pour inciter le Peuple à s'y soumettre⁵ : elle serait une garantie de leur modération et de leur utilité. Voilà pourquoi l'acquiescement de l'Eglise lui paraît indispensable.

Par contre l'impôt devient illégitime et condamnable quand il touche les charges économiques de la nation que

1. — A noter cependant que dans ses *Réflexions sur les Rentes* — écrite en juin 1787, l'année d'avant l'opuscule sur les *Autorités de Persuasion et de Force*, qui est de septembre 1788 — Ortes est moins catégorique. D'une façon générale, il admet très bien que l'on regarde ces impôts « avec répugnance et aversion ». *Rifless. sulle Rendite...*, XXI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 25 verso), parce qu'il les croit injustes dans leur principe. Tout au plus reconnaît-il — mais c'est là, contrairement à ce qu'il soutient dans les *Autorités de Persuasion et de Force*, une simple explication et non plus leur justification, — que les impôts, dans les grandes nations sont nécessaires pour permettre au souverain de faire face aux besoins communs, trop complexes pour que les particuliers y puissent suffire personnellement. *Rifless. sulle Rendite...* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 26 recto).

2. — « ...ma se si rifletta che le imposizioni sono prima estratte dai particolari... si conoscerà che i Governi non arricchiscono che coll' impoverimento dei particolari. » *Dell' Uguaglianza delle Ricch. e della Povertà* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 99 recto ; Cicogna, *Trattatelli...*, I, p. 66).

3. — Lett. VI, précit., à Michele Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 348). Voir *Supra*, chap. I, II, p. 57 et n. 1). Voir encore : *Riflessioni sulla Popolazione*, chap. XVII, *princip.* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 134 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 106) ; *Della Differ. della Relig. Catt.*, chap. XII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 88 verso).

4. — *Supra*, chap. III, § VI, II, p. 178, 179 et aux notes.

5. — « ...l'autorità di Religione è necessaria all'imposizioni perchè sian giuste, oltrecchè non saran mai soddisfatte se la Religione in qualche modo non le impone, non credendosi i popoli tenuti a obbedire al sovrano quando la Religione non lo comandi. » *Dell'Autorità di Persuas. e di Forza* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 109 recto ; CICOGNA, *Trattatelli...*, X, p. 55 *in fine*, 56 *princip.*).

l'Etat croit à tort devoir assumer¹. Les primaires suffisent en effet largement pour répondre aux exigences communes². C'est en ne voulant pas l'admettre que le gouvernement s'immisçant en toutes choses, se voit dans l'obligation, pour faire face aux dépenses, de lever des taxes excessives.

Par son objet, l'impôt doit donc pourvoir aux besoins de l'Etat. Mais ces besoins sont réels ou imaginaires : réels, quand ils regardent le nécessaire, sont communs à tous ; imaginaires, quand ils touchent à certaines images de richesse ou de grandeur³. Et d'après Ortes, les impositions, à son époque tendant bien plutôt à pourvoir aux besoins imaginaires ou fantaisistes, doivent être critiquées comme arbitraires, incommodes, onéreuses⁴.

Comment conviendrait-il, à son avis, de répartir l'impôt ? C'est ce qu'il examine dans sa lettre à Ciani.

Ortes constate que la terre surtout, stable et impossible à céder, se trouve frappée par l'impôt⁵. Cette considération faite, il blâme la taxation des fonds d'après leur étendue, leur qualité, éléments de leur valeur, ou d'après l'industrie qui les fait fructifier. Il estime, au contraire, que l'on devrait exclusivement se baser sur les « circonstances » plus ou moins favorables dans lesquelles se trouve le possesseur du fonds pour en retirer le plus de biens actuels possibles⁶. Ce fondement, équitable sans doute, de l'assiette de l'impôt, est cependant difficile à déterminer. Pour connaître « ces circonstances », il conviendrait, dit Ortes, de s'adresser au propriétaire lui-

1. — Voir sect. II, § III, II, *Supra*, p. 331, les Idées d'Ortes touchant l'Interventionnisme.

2. — Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 149).

3. — *Tre Lett. a Michele Ciani*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 360 *in fine*, 361 *princip.*).

4. — *Ibid.*, p. 366 et encore p. 371, 372.

5. — Cette tendance se manifeste déjà dans les réformes de Savonarole, qui, on le sait, avait, au xv^e siècle, dégrevé la classe commerçante pour taxer la terre.

6. — *Tre Lett. a Michele Ciani*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 380, 391).

même qui, mieux que quiconque, est en mesure de donner des précisions sur « la valeur actuelle des terres ». La fraude semblerait pouvoir être elle-même déjouée, en comparant le revenu moyen indiqué par le propriétaire au prix d'achat du fonds, au prix de vente éventuel, ou à la ferme demandée¹.

§ III. — DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — LE COMMERCE EXTÉRIEUR

Les Economistes italiens plaçaient dans le Commerce et l'Industrie en même temps que dans l'Agriculture les sources de la richesse nationale². Ortes, sur ce point, est

1. — Tous procédés évidemment insuffisants, surtout lorsque la terre est dans les mêmes mains depuis longtemps et qu'elle est exploitée directement. A cette insuffisance de contrôle s'ajoute encore la difficulté provenant de la variation de ces « circonstances », notamment l'avilissement des terres par suite du développement des manufactures. Lett. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 382, 385). Notons, au sujet de l'impôt sur la terre, qu'Ortes admet parfaitement l'immunité fiscale des terres ecclésiastiques, Lett. *sulla Relig. e il Govern...*, Lett. XVII, précit., (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 360) ; Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 451 et suiv.). Mais nous examinerons la question de l'Immunité dans l'étude des Fidéicommiss. (*In-fra*, Des Fidéicommiss, sect. I, § II, p. 370 et aux notes).

2. — A Venise, dont le négoce avait fait la puissance, peu d'écrivains s'occupèrent du commerce. Tout au plus si Zanoni lui réserve quelques chapitres (*Apologia della Mercatura*, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIX, p. 7 à 136), dans lesquels il se préoccupe surtout de questions politiques secondaires (Cf. *Apol. della Merc.*, Lett. III, CUSTODI, *ibid.*, p. 37) ; ou de considérations personnelles (Lett. IV, CUSTODI, *ibid.*, p. 70 ; Lett. V, *ibid.*, p. 78 ; Lett. VII, *ibid.*, p. 108). Presque à regret, il parle de l'« esprit de commerce », instrument de richesse commune (Lett. VI, CUSTODI, *ibid.*, p. 93). Corniani fait, de son côté, dépendre le commerce de l'agriculture et n'y ajoute pas grand intérêt. (*Della Legislazione relativamente all'Agricoltura*, Introd. CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXIX, p. 168, 169). Quant à Algarotti, la question ne l'intéresse pas beaucoup. Voir *Epistola sopra il Commercio* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. I, p. 303 et suiv.). Par contre, Carli fait du commerce une source véritable de richesse (*Del libero Commercio de' grani*, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIV, p. 367) ; de ce chef, le veut imposer (*Relazione del Censimento*, part. II, § X, CUSTODI, *ibid.*, p. 250) ; ne considère pas la balance commerciale comme un élément d'appréciation suffisant (*Del libero Comm. de' grani*, CUSTODI, *ibid.*, p. 387) et recommande de tabler sur une moyenne générale des

d'un avis sensiblement divergent : il considère le Commerce et l'Industrie comme de simples moyens de distribution des biens ¹.

Que sera, en effet, l'Industrie dans une nation qui pourvoit à sa subsistance par des moyens appropriés et variables ? Une activité spéciale par laquelle certains s'enrichiront plus que les autres. Mais — nous connaissons la thèse — cet enrichissement particulier et exceptionnel entraînera une contre-partie équivalente, appauvrissement, oisiveté chez d'autres nationaux. Il n'y aurait donc qu'un déplacement de richesse, une inégalité nouvelle et plus grave de répartition. Et, méconnaissant le rapport que Verri signalait entre l'accroissement des besoins et la possibilité augmentée d'y répondre ², Ortes, allant jusqu'au paradoxe, soutient que la richesse commune, même accrue par l'industrie commune, entraînerait un accroissement de besoins, constituerait, en effet, une pauvreté effective ³. Malgré tout, peut-être parce que pénétré de souvenirs familiaux, Ortes ne s'attarde guère à critiquer l'industrie qu'il ne juge cependant pas absolument inutile ⁴.

produits pendant une période déterminée (*Breve ragionamento sopra i bilanci economici delle Nazioni*, CUSTODI, *ibid.*, p. 357 et 358). Il fallait qu'Ortes abordât le problème pour lui donner un peu d'ampleur et, parmi des propositions certainement discutables, énonçât quelques vérités.

1. — « ...questi mezzi (commerce, industrie) sui quali le nazioni... tanto s'agitano e fanno a gara per superarsi in ricchezza, possono bensì influire in ciascuna sulla distribuzione de' beni, ma son poi del tutto inutili per accrescerli... » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 31).

2. — *Meditazioni sulla Econ. Nazion.*, § I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 10). D'après Verri, au reste, la prospérité d'un pays serait en raison directe de la variété et du nombre des besoins qu'elle peut satisfaire (*Meditazioni*, CUSTODI, *ibid.*, p. 11 et 12). C'est un peu ce que dit Beccaria (*Elementi di Econ. pubblic.*, part I, chap. II, § XXVII, coroll. I, CUSTODI *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 51).

3. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 36).

4. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 48).

Par contre, il se pose en adversaire résolu du Commerce extérieur¹. Il critique le Principat à ce sujet, parce qu'en favorisant le commerce extérieur, il irait à l'encontre des véritables intérêts nationaux, des principes hautement proclamés des lois d'Etat qui condamnent l'extrême inégalité de répartition². Or, il y aurait inégalité provoquée dans la nation, mais non entre les nations en rapports commerciaux. L'exportation, en effet, échange de biens contre de l'argent, serait, à l'en croire, incapable de provoquer en faveur du pays exportateur une rupture favorable d'équilibre, ni d'assurer aucune suprématie économique quelconque³. Et cela parce que les nations seraient, nous le savons⁴, aussi riches les unes que les autres⁵, en biens autant qu'en numéraire⁶. Ortes voit même dans

1. — Contrairement à Beccaria (*Elementi di Econ. Pubblic.*, part IV, chap. IV, § XXIV, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XII, p. 83), mais il se rapproche en cela de Galiani (*Dialog. sur le Comm. des grains*, Dialog. VIII, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VI, p. 99, 111 à 116, 117, 130 et suiv.), et de Filangieri (*Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. XXVIII, CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XXXII, p. 335).

2. — Voir ce qu'il dit à ce sujet dans son *Discorso sull' Econ. Nazion.*, XVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 238 recto et verso). Voir encore un des inconvénients du Commerce extérieur qu'il a déjà signalé : *Supra*, sect. III, § II, p. 340 et n. 3.

3. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 38). Voir également la lettre à Marco Lastri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo.*, append. II, p. 305 *in fine* et 306 *princip.*, p. 308).

4. — Voir *Supra*, sect. II, § I, I, I, p. 317, 318 et aux notes) ; § III, I, p. 330 et n. 1.

5. — « ...una nazione per qualsivoglia specie d'industria... o per qualsivoglia commercio non possa mai dirsi arricchir più di un' altra, o non possa per tai mezzi crescere di ricchezza senza un pari accrescimento in essa di povertà » *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 49 *in fine*). Voir encore *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 141 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 198). Michele Ciani partageait son avis et l'exposa dans son *Disegno sopra l'Economia nazionale toscana*. Voir ce que dit Ortes à ce sujet, Lett. XI, à Michele Ciani, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 361).

6. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 110, 118). C'est ce qu'il

cette équivalence internationale de richesse — il ne s'agit évidemment pas d'égalité proprement dite — une loi¹ naturelle qu'il énonce de la façon suivante : « La pauvreté multipliée par la richesse donne dans chaque nation un produit constant »². Aussi, — s'opposant à la tendance des vrais mercantilistes, aux yeux desquels les bilans sont un thermomètre infaillible de prospérité, pour se ranger avec Hobbes et les néomercantilistes, — ne ménage-t-il pas ses railleries à ses contemporains qui « balancent le Commerce comme un baril d'anchois »³.

précise encore dans une lettre à Michele Ciani (Lett. XLVIII, de Venise, 24 décembre 1785, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 453). Voir également *Riflessioni sulla Popolaz.*, prefaz. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 114 recto; CUSTODI, *ibid.*, p. 12); chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 182).

La masse du capital commun susceptible, dans les grands empires, de variations plus sensibles permettant l'édification d'énormes fortunes à côté desquelles les misères passent inaperçues, serait une autre justification apparente, mais erronée, de cette prétendue inégalité de richesse des Etats (*Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. IV, précit., CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 95). Cette Lettre, dans laquelle il énonce nettement le problème de l'équivalence des richesses des nations, est intéressante par la pure et rigoureuse déduction des principes posés. Voir encore *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 29, 30, 31), et *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 152), où il signale le faste du gouvernement comme signe erroné de non concordance de richesses.

1. — « ...pretendo... dimostrare... che per legge indispensabile di natura si trovan esse tutte (les nations) alla medesima condizione... » (*Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. I, précit. CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 23).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. IV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 109). Il revient encore sur cette question de l'équivalence des richesses dans ses Lett. XVI et XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 266 et suiv. ; p. 305).

3. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ibid.*, p. 39). Dans son *Discours sur l'Economie Nationale*, il reprend le problème en termes précis et catégoriques : *Discorso sull' Econ. Nazion.*, XX (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 239 verso). Au sujet de la Balance commerciale, voir encore ce qu'il dit dans un opuscule manuscrit : *Osservazioni sopra una Dissertazione nel Giornale del Commercio* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 67 recto et verso, 68 recto); ces courtes observations, destinées au Comte de Rosenberg, ministre impérial, portent la date du 8 avril 1760.

Non seulement inutile¹, mais encore dangereux, lui apparaît le Commerce extérieur. La nation qui, régie par les mêmes lois², doit se cantonner rigoureusement sur son territoire et vivre de ses ressources propres³, perd de son indépendance du fait de l'importation et proportionnellement à l'importance même de cette importation⁴. C'est donc dès le principe une restriction naturelle au Commerce extérieur. De plus, ce monopole général⁵ que constitue le Commerce international exagère encore le défaut reproché à l'Industrie en provoquant une inégalité excessive de répartition⁶, alors que l'opulence de l'Etat doit s'inférer uniquement des ressources consommées ou possédées par tous, et non des richesses particulières de certains⁷. Il serait cause également d'une hausse des prix dans la nation par suite de l'exportation des produits, de telle sorte que l'avantage personnel de l'exportateur se trouverait, au point de vue général, annihilé, et même au-delà, par l'augmentation de dépense impo-

1. — « Il commercio esterno si crede volgarmente giovar molto alle nazioni, quando alle nazioni non giova per nulla, o non accresce la sussistenza pure d'un solo. » *Riflessioni sulle Rendite...*, XI (Op. varie autogr., Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 21 recto).

2. — Lett. à F. Neri (LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. II, p. 299).

3. — Lett. in propos. della Econ. Nazion., Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 37). Voir encore la lettre précitée à Neri et celle à Marco Lastri (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 304).

4. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 112). Cf. encore : liv. II, chap. XIX (CUSTODI, *ibid.*, p. 200).

5. — *Dell'Inger. del Govern. nella Econ. Nazion.* (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f° 15 verso, LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V, p. 336).

6. — Voir *Supra*, p. 357, n. 5, et encore : Lett. in propos. della Econ. Nazion., Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 36, 46) ; Lett. XVIII (*ibid.*, p. 305 et 308) ; *Dell'Ingerenza del Governo nell'Econ. Nazion.* (*Studi varii autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 21 recto et verso ; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V, p. 344).

7. — Lett. in propos. della Econ. Nazion., Lett. I, à Ciani, 3 mai 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 19).

sée aux consommateurs nationaux¹. Enfin, défaut capital, le Commerce extérieur, par suite de la concurrence exagérée qu'il suscite, est source fréquente de conflits².

Pour s'assurer des débouchés à son Commerce extérieur, l'Etat, en effet, aura tendance à multiplier les armements, à faire cette « ostentation de puissance »³ si pleine de périls pour la prospérité nationale, puisque le bonheur et la liberté doivent être recherchés bien plutôt dans la simplicité et la modération — garanties de la pérennité des Etats⁴ — que dans les richesses excessives et le faste⁵.

Est-ce à dire qu'Ortes repousse absolument le Commerce international ? Non. Il s'en défend lui-même lorsqu'il dit : « Ce serait hors de propos, contraire à la pratique, et enverrait toutes mes doctrines dans les champs infinis de l'imagination, où j'ai coutume de tant envoyer les autres »⁶. Mais il y met une condition — concession qu'il fait à regret, contraint par l'état de choses existant⁷ — : que

1. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. II, précit., (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 46).

2. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 116 *in fine* et 117 *princip*).

3. — *Supra.*, sect. II, § I, iv, p. 322.

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 287).

5. — *Lett. in propos. della Econ. Nazion.*, Lett. VIII, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, *passim.*, et notamment p. 219, 220). Voir encore : Lett. à G. Toaldo (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 323). Il va jusqu'à déclarer l'Economie bien comprise incompatible avec la puissance et la grandeur du royaume, *Dell'Ingerenza del Govern. nell'Econ. Nazion. (Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 23 verso ; LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. V., p. 348). Voir aussi : *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XIX, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 437), où il dit : « La eccessiva grandezza, potenza, e ricchezza è inutile nelle nazioni, e perciò non influisce nè alla loro esistenza nè alla loro inesistenza. » Dans une de ses *Lettres sur l'Economie Nationale* (Lett. V, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 133), il fait même de la richesse et de la liberté économique des antinomies irréductibles et voit dans la puissance et la prospérité des nations un signe d'esclavage.

6. — Lettre à Filippo Neri (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 299).

7. — Ortes ne se départira de cette hostilité à l'encontre

les importations et les exportations s'équilibrent de façon à conserver l'indépendance de l'Etat¹, et que le commerce extérieur ne soit qu'un complément exceptionnel pour procurer à la nation ce que le commerce intérieur ne lui peut fournir². Le commerce n'est utile que pour assurer une inégalité normale et indispensable de répartition³, mais à cette fin le commerce intérieur suffit, et devrait, dans cette mesure, être seul protégé⁴.

du commerce, comme de l'industrie du reste, qu'autant que leur utilité lui paraîtra nécessaire pour justifier les fidéicommiss (Infra, Des Fidéicommiss, sect. I, § II, p. 369 et n. 5).

1. — Lettre à Filippo Neri, précitée (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 300). On pourrait, peut-être, à bon droit, être surpris de cette exigence si l'on rapproche ce passage de la lettre à Filippo Neri d'autres parties de l'œuvre d'Ortes (voir par exemple, *Supra*, sect. II, § III, p. 330, n. 1), où il semble voir dans cet équilibre un phénomène naturel. C'est ainsi notamment qu'il indique comme temporaire toute situation favorable pour l'Etat exportateur : la compensation devrait fatalement s'établir. *Lett. in propos della Econ. Nazione.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 136). Les nations sont, à son avis, comme les individus, chacune recevant l'équivalent exact de ce qu'elle donne : *Econ. Nazione.*, liv. II, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 191) ; *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 37) ; *Errori popolari...*, axiom. III, II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 86) ; voir enfin Lett. à Marco Lastri, (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 303).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, prefaz. (Op. varie autogr., Mariana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 113 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 8).

3. — « Senza capitale di beni disugualmente distribuiti non puo avervi nazione... ; e senza industria e commercio non puo avervi capitale di beni disugualmente distribuiti... » *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. II, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 51 *in fine*, 52 *princip.*). Voir *Supra*, p. 356 et n. 1.

4. — Lett. XLVIII, à Ciani, de Venise, 24 Décembre 1785 (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XXIV, p. 452). *Lett. in propos. della Econ. Nazione.*, Lett. XXI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 152). Notons en passant, que pour Ortes comme pour Genovesi et Beccaria, le commerce n'est pas exclusif de la noblesse. *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 240 *in fine*, 241 *princip.*). Il rangeait les nobles parmi les occupés, dans la classe des agriculteurs, des négociants ou des administrateurs. *Econ. Nazione.*, liv. I, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m. t. XXI, p. 53).

CONCLUSION

Par leur principe autant que par leur tendance générale, les idées économiques d'Ortes donnent à son système tous les caractères d'une doctrine mathématique. De pure conception géométrique, les résultats offerts sont le fruit de rigoureuses déductions. Thèse chère à Descartes, Spinoza, Leibniz, et, plus tard, à Vilfredo Pareto et ses disciples. En somme dans la théorie d'Ortes, tout se ramène à une question de juste proportion et d'équilibre rigoureux, qu'il s'agisse de phénomènes sociaux ou de faits particuliers. On ne saurait nier, cependant, qu'elle présente, malgré tout, un réel intérêt.

Pour ingénieux qu'il soit, son *Traité* n'a guère été cependant — et ne pouvait être — retenu par les Economistes. Il est, en effet, bien difficile d'admettre avec lui la fixité quantitative des richesses communes des Nations, leur obligatoire et adéquate détermination au nombre des habitants, et, conclusion catégorique, l'impossibilité d'augmenter cette masse commune de biens. De même, on ne peut davantage et surtout prendre au sérieux sa conception, évidemment fausse, du quantum rigoureusement déterminé, et quasi immuable, des richesses existantes dans l'Etat ; non plus que sa tendance à faire partout et toujours, d'une façon absolue, la pauvreté contre-partie de la richesse, et de présenter comme un dogme intangible la distinction entre le nécessaire et le superflu, dont il exagère manifestement la portée autant que l'importance.

Mais à côté de ces erreurs, il y a dans l'*Economie Nationale*, des vérités dont nous sommes incontestablement redevables à Ortes. C'est lui, par exemple, qui, des tout premiers, érige le travail en facteur primordial et indispensable de la richesse ; énonce la loi de la division du Travail, celle du rendement non proportionnel ; expose certaines idées heureuses sur les occupations, sur le mili-

tarisme, sur cette théorie ingénieuse et fort admissible en soi des Recherches communes. Il a eu le courage de se poser en défenseur de la sécurité et de la liberté économiques, et de parler en termes précis de l'inégalité de répartition des richesses et de son utilité quand elle est normale.

Ortes a vu, encore, le problème de la Monnaie sous tous ses aspects. Il s'est, à cet égard, révélé l'égal de Carli, son compatriote, ou de Galiani ; il indique clairement la nécessité et le rôle du numéraire, son « alternatif », les avantages de la valeur nominale pour les échanges internationaux. Il a su, d'autre part, judicieusement préciser que la monnaie, malgré son équivalence aux biens, ne constitue point la richesse ; et, réduisant le phénomène de l'afflux de l'or dans une nation à son importance réelle, montré avec raison l'« absentéisme » sous un jour moins sombre. De même il explique d'une façon logique le renchérissement fatal et constant de la vie, ce problème de toujours, si le remède par lui préconisé ne semble pas, tant s'en faut, efficace. En matière d'impôt, il donne des indications concises et fondées que l'on aimerait rencontrer, au même degré, dans toutes ses démonstrations.

Enfin, incontestable mérite, Ortes a su envisager l'Economie tout entière, et non pas seulement telle ou telle de ses parties. Il ne l'a pas considérée comme simple art de gouvernement réservé à quelques-uns. Par cette notion d'ensemble, au moins aussi fortement que Génovesi et Verri, il affirma l'ampleur de cette science nouvelle, car dans les faits économiques épars, il a entrevu une véritable science.

Aussi, malgré ses imperfections et ses lacunes, malgré les erreurs de certaines déductions, l'arbitraire de certaines conclusions, malgré le défaut d'observation des faits — trop pénétré qu'était Ortes de cet esprit de système à juste raison critiqué par Necker — on ne pourrait sans injustice méconnaître tout ce que l'*Economie Nationale* offre de sérieux et de raisonnable : elle méritait donc de retenir l'attention.

II

Des Fidéicommiss

Nettement politique est la tendance de ce *Traité des Fidéicommiss*¹, divisé en deux Livres, l'un relatif à l'usage normal et théorique de ce mode spécial de transmission des biens, l'autre à son fonctionnement ainsi qu'aux effets d'une mise en pratique défectueuse de l'institution². Au long de son ouvrage, Ortes — contrairement à l'opinion générale au XVIII^e siècle, affirmée en Italie avec vigueur surtout par Verri, Filangieri, Genovesi — va s'efforcer de démontrer une fois de plus³, combien est déplorable la tendance de son époque à restreindre le patrimoine de l'Eglise, en invoquant le principe de la pauvreté

1. — *Dei Fidecommessi a Chiese e Luoghi pii, in proposito del termine di Mani-morte introdotto a questi ultimi tempi nell'Economia Nazionale*. Libri due. 1784. Les *Fidéicommiss*, nous le savons, ont été publiés dans le t. XXVII, p. m., de la Collection des *Scrittori classici italiani di Economia politica*. C'est à cet ouvrage de Custodi que nous renverrons pour les références données au cours de notre travail.

2. — Voir Lett. XXXIII, précit., à Michele Ciani (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 417) et aussi la *Lettre sur les Fidéicommiss* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 374).

3. — Il y reprend en effet, pour les renforcer, certains systèmes que nous avons déjà rencontrés, au moins pour partie, exposés soit dans l'*Economie Nationale*, soit dans les *Lettres sur la Religion et le Gouvernement des Peuples*, soit, surtout, dans les *Erreurs populaires*. Notons, à ce dernier point de vue, les quatre derniers axiomes :

IV : Rendite ecclesiastiche non possono eccedere. — V : Rendite ecclesiastiche accrescono le comuni. — VI : Ecclesiastici decaduti per la loro povertà. — VII : Economia ecclesiastica dee conformarsi alla comune presente. — Voir, du reste, ce que dit Ortes à cet égard : *Dei Fidecommessi*, prefaz. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII p. 18). Et sa *Lettre sur les Fidéicommiss* (CUSTODI, *ibid.*, p. 374).

évangélique¹. Et pour légitimer la possession des terres par l'Eglise ou la Noblesse, il oubliera soudain tout ce qu'il avait écrit en faveur du peuple et jusqu'au souvenir des luttes que la République n'avait pas craint d'engager jadis à ce sujet contre la Papauté toute puissante². La noblesse même deviendra pour lui quelque chose de sacré qu'il conviendra de conserver intangible³. Volte face inattendue, de courte durée, il est vrai⁴, la noblesse va constituer désormais dans ses discussions, avec l'Eglise, l'élément fondamental et distinctif de la nation⁵, le reste ne représentant guère qu'« un mélange et un agrégat d'étrangers et de nationaux » dont il admet à peine l'utili-

1. — « La restrizione... prescritta da molti governi cattolici ai testatori a questi ultimi tempi è quella per cui si vieta loro istituire nuovi fidecommessi a chiese e comunità pie... » *Dei Fidecommessi* liv. II, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 257). C'est ainsi que Tanucci, ministre de Charles de Naples, empêcha l'acquisition de biens par le moyen de la main-morte.

2. — La Sérénissime eut, en effet, à lutter contre la Papauté au sujet des immunités. D'où, notamment l'excommunication de 1606, fulminée contre le Doge et le Sénat par le Pape Paul V. La situation était intolérable : Venise, au XVII^e siècle, renfermait deux cents églises ; les moines, chapitres, prélats, etc., possédaient la moitié de la ville ; dans les provinces de Terre-ferme, une grande partie des domaines leur appartenaient : le clergé séculier ou régulier, alors qu'il ne formait que le centième de la population totale, jouissait d'un revenu de plus de deux millions de ducats, sans compter le casuel, les dimes et le produit des capitaux engagés dans un grand nombre d'entreprises (LÉON GALIBERT, *Histoire de la République de Venise*, chap. XIV, p. 350).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 52, 53).

4. — Six ans plus tard, en 1790, dans ses *Riflessioni sulla Popolazione*, il dira que le peuple est tout dans la nation : « ...tolto il popolo non v'ha più nè ricchi, nè governo, nè nazione. » *Riflessioni...*, chap. XVI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 133 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 102).

5. — « ...si conosce quanto sia ragionevole, che se le ricchezze maggiori e stabili della nazione debbano possedersi da alcuni, e non da tutti, questi alcuni sian tali famiglie nobili che più la formano o che più la distinguon dall'altre. » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 54 *in fine* et 55 *princip.*).

lité¹. En un mot, c'est un camaldule strict et non plus le défenseur pitoyable des humbles qui se révèle dans cette œuvre nouvelle. Pour comprendre, il est vrai, ces contradictions, il faut se souvenir que déjà — quatre ans plus tôt — dans son traité *De la Religion et du Gouvernement des Peuples*, il attachait une importance considérable à l'union intime du Principat et de la Religion, qui, à son avis, pouvait seule assurer à la nation ce double élément de raison et de force, sans quoi elle ne saurait réellement exister².

Le pivot de son argumentation sera de justifier d'abord les détentions territoriales de la noblesse, plus par politique, sans doute, que par sympathie véritable : les propriétés seigneuriales légitimées, il lui devenait plus facile de servir la cause de l'Eglise dont il voulait assurer le temporel. Défendant le droit des nobles aux fideicommiss, il ne pouvait que se ménager leur faveur, et, par là, gagner à son système l'adhésion et l'appui de l'élément de force du Gouvernement.

SECTION I. — DE LA THEORIE DES FIDEICOMMISS D'APRES ORTES

§ I. — DU FIDEICOMMISS ET DE LA MAIN-MORTE

I. — *De l'origine des Fidéicommiss*. — Dans le livre I de son traité, où il parle de l'institution et de l'usage des Fidéicommiss³, Ortes se hâte de faire justice du terme de « main-morte », cette « fantaisie poétique » — il en accuse le Suisse Godefroy — qui ne lui dit rien qui vaille... parce que trop significative sans doute.

1. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 63, 64).

2. — *Supra*, chap. III, § VI, p. 159 et suiv.).

3. — *Dell'Istituzione e degli usi de' Fidecommessi* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 23 à 171).

Le main-morte — terme bouffon ¹ — explique-t-il quant à l'Eglise et aux communautés religieuses, n'est pas autre chose que les fidéicommiss attachés aux familles nobles. Il convient donc, les conditions respectives des biens grevés de cette indisponibilité particulière étant identiques dans les deux cas, de les désigner du même terme générique de *Fidéicommis* ². Tout bien quelconque possédé, remarque-t-il, est mort pour les non possesseurs. Les fidéicommiss attachés à certaines familles sont donc des biens morts pour le reste de la collectivité. Les terres dites de « Mainmorte », au contraire, sont en puissance à la nation entière puisque chaque famille peut en profiter par l'entrée d'un de ses membres dans les ordres ³.

Laiques ou ecclésiastiques, les fidéicommiss, au reste, ne peuvent, d'après lui, que présenter des avantages, et l'Etat trouvera profit à leur généralisation. Les biens stables étant seuls productifs de richesses assurées ⁴, les fidéicommiss, dont ils sont le fondement, et qui assureront la pérennité des ressources, apparaissent donc comme la base même de la richesse nationale.

Le fidéicommiss a pour but de grever d'une indisponibilité particulière un patrimoine foncier qui sera confié, commis, aux héritiers du fidéicommettant à charge par eux de le conserver pour le transmettre à leur tour à leurs ayants-droit, auxquels sera imposée la même obligation. Telle est l'institution, le but des fidéicommiss, qui permettront, de génération en génération, d'assurer l'existence de la famille ⁵. Mais il pourra arriver qu'à défaut

1. — « ...quella zannata di termine di manimorte... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 172).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 25 et 26).

3. — « ...i fidecommessi a chiese e luoghi pii possono dirsi vivi per tutte le famiglie nazionali, e ciò perchè in ogni famiglia può avervi uno... per assumere lo stato ecclesiastico e partecipare de' beni di chiesa ;... » *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 372).

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. IV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 38 et suiv.).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*,

d'héritier, le *de cuius* confie ses biens à la garde et à l'administration de l'Eglise ou d'une Fondation religieuse.

§ II. — DES DIVERSES SORTES DE FIDEICOMMIS

Ortes distingue en effet trois sortes de fidéicommiss : les fidéicommiss en faveur des familles ; ceux au profit de l'Eglise ; ceux qui alimentent les fondations pieuses.

Les fidéicommiss en faveur des familles ont pour but de maintenir dans leur éclat et puissance des familles dont les traditions d'honneur, de courage ou de valeur militaire constitueraient, pour le plus grand bien de l'Etat, les meilleures garanties de leur aptitude à exercer les charges publiques¹. S'affirmant brusquement partisan des idées chères à l'aristocratie Venise, il légitime les privilèges de la naissance, s'élève contre les gouvernements démocratiques², et ne craint pas de se faire l'apologiste du despotisme, ce qu'il n'avait encore jamais osé³. Le fidéicommiss apparaît, dans son système, comme un critère de la caste aristocratique⁴. Ce serait, du reste, d'après lui, un avantage, car, de la sorte, la noblesse pourrait assumer gratuitement les charges nationales.

Les raisons qui justifieraient les fidéicommiss assurant

ibid., p. 44 et suiv.). Dans le système d'Ortes, cette précaution pour perpétuer la race se conçoit d'autant mieux que d'après lui, nous le verrons dans son traité *De la Population*, la pauvreté est une cause morale de disparition des familles (Voir *Infra*, *De la Population*, sect. I, § II, 1, p. 386).

1. — « ...per questi soli (les Fidéicommiss) possono le famiglie nobili distinguersi dalle popolari ; e una tal distinzione è necessaria per introdurre nelle nazioni qualche ordine. Un tal ordine poi è necessario per evitare il disordine, le confusioni che procederebbero se nella scelta di chi dovesse esercitar fra gli altri gl'impieghi più gelosi ed importanti del Governo si dovesse stender la mira e l'esame su tutti... » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 50).

2. — CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 51 *in fine* et 52 *princip.*

3. — Nous avons vu, il est vrai, que, dans certaines conditions, il admettait la nécessité de l'intervention oppressive de l'Etat (Voir *Supra*, chap. III, § VI, 1, p. 174 et n. 1).

4. — *Dei Fidecommessi* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 53).

la permanence de l'élément de force de l'Etat doivent, d'après Ortes, s'appliquer mieux encore en faveur des fidéicommiss qui assureront l'indépendance de l'Eglise et la dignité de ses ministres¹ : c'est le fondement des fidéicommiss attachés aux Eglises.

Mais au bas de l'échelle sociale, il est une foule de gens de condition très modeste ou pauvre qu'il est indispensable de secourir² : ce sera le but des fidéicommiss réservés aux associations pieuses... ; c'est du moins ce qu'Ortes s'efforce à démontrer³. Et nous le voyons pour les besoins de sa démonstration, prendre le contre-pied de ce qu'il a jusqu'à présent soutenu⁴, et reconnaître que l'industrie et le commerce, favorisés par ces fidéicommiss, apparaîtront d'une grande utilité pour aider à la subsistance des pauvres⁵ : les fondations qui assureront le développement d'une telle activité ne peuvent évidemment qu'être encouragées.

En définitive, ces trois catégories de fidéicommiss se réduisent à deux : ceux réservés aux nobles ; ceux rattachés à l'Eglise, dans lesquels doivent être compris les fidéicommiss stipulés en faveur des fondations pieuses, dont la gestion est le plus souvent confiée au clergé.

On sent là, une fois de plus, la volonté d'Ortes de rapprocher et d'égaler l'Eglise et le Principat au nom du grand principe de la constitution normale du Gouvernement : il voudrait voir l'Eglise et la Noblesse considérées

1. — « Fuori d'un simil possesso (des biens stables) la religione nelle nazioni non avrebbe stabilimento veruno e vi rimarrebbe dubbia ed incerta. » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VII, (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 55). Voir encore p. 56 et 57 *in fine*.

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 131 et suiv.).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 138 et suiv.).

4. — Voir *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. IV, § III, p. 356 et suiv.).

5. — « ...così... si stabiliscono l'arti e il commercio con assicurare la sussistenza de' poveri da cui dipende quella de' ricchi artefici e commercianti, de' quali quei poveri sono indivisibili compagni. » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. VIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 69).

comme arbitres souverains¹. Les fidéicommissaires seront, comme il disait déjà dans son traité des *Erreurs populaires*², la juste récompense pour l'une et pour l'autre des missions dont elles ont respectivement la charge³. Et, dans le but de pourvoir l'Eglise et le Principat, contrairement à Genovesi qui s'élève contre le retrait des biens de la circulation et l'accaparement des terres⁴, à Filangieri qui combat l'accumulation de richesses inaliénables⁵, à Galiani qui veut l'universalité des charges⁶, à Corniani⁷, Ortes ne craint pas d'admettre, comme Carli du reste⁸, l'immunité des terres ecclésiastiques. Il la dé

1. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 256, 258, 259). Ni l'une ni l'autre, d'après lui, ne peuvent être réduites à une condition servile, et c'est avec peine qu'il les voit participer à l'activité productrice de la nation en se livrant à quelque négoce ou industrie (*Dei Fidecommissi*, liv. I, chap. VII ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 60). Voir encore p. 58, 59. Il avait déjà indiqué le problème dans son *Economia Nazionale* (liv. I, chap. III, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 53). Dans ses *Riflessioni sulla Popolaz.* (chap. XXXII, CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 240 *in fine* et 241 *princip.*), il admettra plus aisément que la noblesse s'emploie à quelque négoce ou industrie (*Supra*, *De l'Economie Nazionale*, sect. IV, § III, p. 361, n. 4).

2. — *Errori popolari...*, axiom., IV, v, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 124).

3. — Objecterait-on que le fidéicommissaire est une atteinte à la libre disposition des biens qui doivent normalement être dans le commerce ? Ortes répond qu'il ne saurait y avoir de critique sérieuse, car, contrairement aux biens meubles, la terre est immuablement la même, et son immobilisation n'enlève rien à la fortune nationale. *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 261).

4. — *Lezioni di Econ. civ.*, part. I, chap. I, § XXXV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 78) ; part. I, chap. XIII, § XX (*ibid.*, p. 321) ; § XXI (*ibid.*, p. 322).

5. — *Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 79 et suiv.) ; chap. XXXVI (*ibid.*, p. 395) ; etc.

6. — *Digressione sui Dazi* (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. III, p. 185 et 186).

7. — *Della Legislazione relativamente all'Agricoltura*, Disc. II, § XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXIX, p. 242).

8. — En matière d'impôt, Carli provoqua l'exemption des terres ecclésiastiques acquises avant 1575 (*Relazione del Censimento*, part. II, § XIV, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XIV, p. 264),

fend même comme la caractéristique du catholicisme¹.

C'est ainsi qu'il note la différence qui doit, à son avis, être faite entre les biens ecclésiastiques et les biens laïques², et, après avoir légitimé les charges fiscales nécessaires aux « besoins de la nation », il ajoute que l'influence persuasive du clergé, indispensable pour amener le peuple à contribuer à ces dépenses, n'aura d'efficacité véritable qu'autant que l'Eglise ne sera pas elle-même taxée ; dans le cas contraire, ses « persuasions seraient inutiles et même apparaîtraient comme absurdes et ridicules »³. Evidemment, ce n'était pas prêcher d'exemple.

D'ailleurs, remarque-t-il, l'usage différent des richesses ecclésiastiques et laïques justifierait ces immunités : les richesses laïques sont, en effet, trop souvent employées au luxe, au faste, au confort particulier ; les revenus de l'Eglise au contraire sont exclusivement réservés pour l'exercice du culte et le soulagement des pauvres⁴.

et fit bénéficier leurs colons d'avantages spéciaux (taxe unique de six livres).

1. — *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XV, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 281, 282, 283) ; Lett. XX, précit. (CUSTODI, *ibid.*, p. 451, 458, 468). Voir encore Lett. XVI, précit. (CUSTODI, *ibid.*, p. 314, 315). Ortes affirme même, assez légèrement, que cette immunité tournera à l'avantage de chacun (*Errori popolari...*, axiom. IV, vii (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 136), l'impôt majorant les produits frappés. Or, dans le même axiome (axiom. IV, v, CUSTODI, *ibid.*, p. 124 et 135), pour justifier le temporel ecclésiastique, il déclare que l'Eglise ne peut, sans s'avilir, demander un salaire en récompense de ses services. On comprend malaisément comment des taxes grevant les terres ecclésiastiques pourraient, d'une façon quelconque, être récupérées sur les fidèles sous forme de majoration de prix des sacrements. Si l'on poussait dans ses conséquences rigoureuses le système proposé par Ortes, il conviendrait de faire des immunités une règle générale, non pour l'Eglise, dans l'impossibilité morale de tarifier ses services, mais pour tous les autres occupés. Autrement dit, l'Eglise seule, aboutissement logique de la théorie d'Ortes et contraire au but vers lequel elle tend, ne devrait en aucun cas pouvoir équitablement prétendre aux immunités.

2. — *Dei Fidecommissi*, liv. II, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 296 et suiv.).

3. — CUSTODI, *ouv. cit. ibid.*, p. 297 *in fine*, 298 *princip.*

4. — CUSTODI, *ibid.*

§ III. — DU ROLE SOCIAL DES FIDEICOMMIS

I. — *Du maintien de la distinction entre les trois états de la Société.* — Les trois catégories de fidéicommis que nous avons rencontrées correspondent aux trois états constitutifs de la nation : clergé, noblesse, peuple. La séparation de ces trois états serait la condition de l'union, de la concorde, de la sécurité, de la félicité du pays¹. Or, pour maintenir cette distinction — Ortes voit là une simple distinction et non une division — il faut leur assurer une existence indépendante : telle serait l'utilité sociale des fidéicommis, qui réaliseraient ainsi l'ordre national².

Mais le vieux partisan de la liberté sent le défaut capital de son système. Aussi cherche-t-il à atténuer l'objection en parlant de simple « subordination » qui ne saurait aucunement dégénérer en servitude³. Il n'y aurait qu'une simple dépendance d'ordre, c'est-à-dire une dépendance volontaire⁴. Les fidéicommis se trouveraient ainsi sauvegarder la liberté nationale par une liberté d'ordre incomplète sans doute mais seule possible⁵.

1. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 89).

2. — « ...i fidecommessi... stabiliscano nelle nazioni i tre statl ad esse necessari di clero, di nobiltà e di popolo distinguendoli fra loro, dalla qual distinzione risulta la loro unione e concordia o l'unione e concordia di tutta la popolazione... » (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 91 *in fine*).

3. — « ...è da osservare che un simil ordine nazionale porta seco certa dipendenza detta dall'ordine stesso *subordinazione*, la quale però non trascorra in servitù... » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 93).

4. — « Il contrassegno poi per cui distinguere la dipendenza d'ordine da quella di servitù sarà per me questo, che la prima sarà volontaria... » *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, 101 princip.).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 108, 111). Développant sa thèse, Ortes ajoute que cet heureux résultat dépend surtout des fidéicommis ecclésiastiques ou rattachés aux fondations pieuses : « ...da tali fidecommessi dipende tutto l'ordine miglior sociale e tutta la libertà comun nazionale in guisa che tolti quei fidecommessi debbono certamente la religione e i poveri cadere in servitù de' ricchi... » (*Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 118)).

On sent dans cette argumentation la gêne et l'imprécision. Ortes qui s'applique à défendre une pratique anormale, la sait, en dépit de ses affirmations, contraire à l'ordre naturel, à la liberté véritable, puisqu'elle n'aboutit en définitive qu'au maintien d'une omnipotence oppressive du clergé et de la noblesse. C'est une négation formelle du principe de liberté.

Ortes parle en vain de distinction ; il y avait en réalité division, et division profonde. Les événements qui se préparaient et devaient bientôt bouleverser l'Europe sont une éclatante négation historique de ces artifices spécieux.

Un ordre national, certes, était réalisé : la noblesse et le clergé, détenteurs de toute puissance et de toute richesse, vivaient à leur guise en maintenant le peuple assujéti ; mais, vouloir soutenir que cet ordre réalisait l'union et la concorde, cela tient bien plus du paradoxe que de la saine raison. Cet « ordre » excluait précisément l'union, cette union obligatoire et désirable dont il est question dans les écrits d'Ortes lorsque, moins attaché à édifier une thèse inutile, pour les besoins d'une cause par avance perdue, qu'à défendre l'idée de justice, il voulait l'émancipation des humbles dans la liberté et dans le travail indépendant et protégé des lois.

Mais l'union et la concorde, à ses dires, réalisées dans la nation par le maintien des trois états séparés, ne constituent pas, aux yeux d'Ortes, le seul avantage des fidéicommiss : ils lui apparaissent encore — argument inattendu — un élément de modération des richesses.

II. — *De la modération des richesses par les fideicommiss.* — Nous avons vu dans l'*Economie Nationale* les inconvénients de l'excessive richesse. Or, les fidéicommiss permettraient de réaliser cette modération « par laquelle chacun dans la nation peut être libre et pourvu de biens »¹. Oubliant ses préventions contre l'intervention des gouvernants en économie politique², il estime que

1. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 345).

2. — Cf. notamment *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § III, II, p. 331, 332 et aux notes).

seules des lois restrictives de la richesse peuvent enrayer des dépenses excessives¹. Or, cette intervention modératrice serait précisément favorisée par le fidéicommiss constitutif de la stabilité des trois états², de la dépendance d'ordre, et même d'une équitable répartition³. Sa légitimité se trouverait ramenée à la simple question de l'utilité d'une richesse modérée, ce qui en impliquerait, d'évidence, la justification. Les fidéicommiss — suppléant aux ressources jadis bénévolement fournies⁴ — voilà l'Eglise à la tête d'un patrimoine.

III. — *Problème : Les Fidéicommiss et la pauvreté volontaire.* — Mais comment concilier cette possession, cette sorte de monopole qu'Ortes condamne lorsqu'il s'agit de l'Etat⁵, avec la théorie évangélique de la pauvreté que les adversaires de cette politique invoquaient ?⁶. A priori la difficulté paraît grande ; mais ce serait mal connaître les ressources de la casuistique et l'ingéniosité d'Ortes que de supposer impossible une explication utile. Parfaitement au courant des idées anciennes, il va chercher chez les Economistes du xix^e siècle la justification nécessaire, justification déjà invoquée une première fois contre les communistes qui, au xiii^e siècle, condamnaient toutes richesses et refusaient à l'Eglise le droit de posséder. Fort de ces souvenirs historiques et des résultats obtenus à une époque différente, Ortes va faire revivre

1. — « ...questo condurre gli uomini dagli estremi di alcuni alla moderazione di tutti dee esser opera del governo, il quale con leggi appunto di moderazione raffreni i ricchi viziosi dall' accrescere le ricchezze... » *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 348). Voir encore : liv. II, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 281 *in fine* et 282 *princip.*).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XI, XII, XIII, XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 85 à 106 ; p. 121 à 130).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XXIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 363 *in fine* et 364).

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 77). Voir encore *Errori popolari...*, axiom. VI, iv, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 182).

5. — Cf. *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § III, II, p. 331, 332.

6. — *Supra*, p. 365 et note 1.

le vieux *distinguo* spécieux de la pauvreté volontaire¹.

Pour Ortes, il existe deux sortes de pauvreté : la servile et la volontaire. Celle-ci, moyen par lequel chacun peut être libre et riche² — source de toutes les vertus³ — recommande de négliger l'acquisition de nouveaux biens quand ceux déjà possédés sont suffisants, afin de permettre aux dépossédés de s'en procurer⁴. Celle-là, au contraire, s'impose et accable l'homme réduit à tirer sa subsistance d'autrui⁵.

Or, la pauvreté ecclésiastique ne peut être que la pauvreté volontaire⁶. C'est grâce à cette pauvreté spéciale, ajoute-t-il — affirmation inattendue pour qui connaît ses idées touchant la répartition des richesses et la répercussion étroite de l'opulence sur la misère — que l'accroissement du patrimoine ecclésiastique ne saurait entraîner une diminution quelconque de richesse chez les laïques, contrairement à ce que soutenait Fra Paolo qu'il malmène assez sévèrement, parce qu'il confondait la pauvreté volontaire et la pauvreté servile⁷.

1. — On sait que cette question de la pauvreté volontaire avait soulevé aux ^{xii}e, ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles un vif débat. Des hommes, comme François d'Assise, fondèrent des ordres religieux ayant ce principe pour dogme.

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 141).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XIX et XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 321 et suiv.).

4. — C'est par là qu'il justifie l'oisiveté monacale (Cf. *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, iv, p. 320, n. 5).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 123. Cf. également p. 125).

6. — « L'equivoco stà nel termine stesso di povertà, per la quale gli ecclesiastici non intendono ne possono intender altra cosa giammai che la evangelica e volontaria... » *Errori popolari* axiom. VI, II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 171 *in fine*). C'est ce qu'il dit encore : *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XVI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 126). Voir également ce qu'il dit, dans ses *Errori popolari*, sur la pauvreté évangélique, axiom. II, VII, (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 77) ; axiom. III, VI, (*ibid.*, p. 101 et suiv. ; axiome. VI, II, (*ibid.*, p. 171 à 175) ; axiom. VI, IV, (*ibid.*, p. 179 à 183) ; axiom. VII, I, (*ibid.*, p. 199 et suiv.).

7. — *Supra*, chap. III, § VI, I, p. 170, 171 et notes.

L'Eglise renoncerait volontairement pour elle aux biens qui peuvent lui advenir, mais elle n'y renoncerait pas pour les besoins de son ministère, pour son luxe indispensable, pour ses pauvres¹. Elle serait en quelque sorte le canal des familles riches aux familles misérables². Et Ortes estime que de la sorte se trouveraient conciliés et l'Evangile et le temporel ecclésiastique et condamnée la politique des misérables « Cristianelli » qui espèrent voir l'Eglise dépouillée³.

SECTION II.— LES FIDEICOMMIS DANS LA PRATIQUE: DANGERS DE LEUR MAUVAISE UTILISATION

Malgré ces belles justifications... théoriques, Ortes n'ignorait pas les inconvénients pratiques imputés aux fidéicommiss, facteurs prétendus d'épanouissement national⁴. Dans le second livre de son traité⁵, il en indique la cause : les désordres et les abus d'une mauvaise compréhension et d'une utilisation défectueuse du fidéicommiss.

1. — C'est aussi l'opinion de Verri. Cf. *Riflessioni sull'Annona*, part. II, p. 148, de l'édition de Milan, 1796 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XVI, notizie, p. LVII *in fine*, et LVIII).

2. — *Lett. sulla Religion. e il Govern.*, Lett. XI, du 17 mars 1781 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 141).

3. — *Lett. in proposito della Econ. Nazion.*, Lett. III, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 80). Au surplus, précise-t-il, dans une de ses lettres (*Lett. sulla Religion. e il Governo*, Lett. VII, 13 janvier 1780, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 32), la possession de biens n'est pas en soi, pour l'Eglise, une méconnaissance de la morale chrétienne qui exalte la pauvreté comme une vertu. Le vice se distinguerait de la vertu non point par la différence de richesses, mais par leur besoin désordonné et par l'avidité d'en amasser toujours davantage ; la vertu est, au contraire, caractérisée par le désir de la richesse autant pour les autres que pour soi, ce qui est bien la conception de l'Eglise, déjà enseignée au XIII^e siècle par saint Thomas d'Aquin et saint Vincent de Beauvais.

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 173).

5. — *Dei Disordini e degli abusi de' Fidecommessi* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 172 et suiv.).

D'abord, il critique la façon dont, en général, est désigné le fidéicommissaire lorsqu'il s'agit de fidéicommiss destinés à l'Eglise ou aux fondations pieuses, des fidéicommiss électifs. Il arrivera, en effet, parfois que le fidéicommettant désignera directement le bénéficiaire sans laisser à l'Eglise le soin de l'élection : et trop souvent le fidéicommiss tombera ainsi dans les mains d'un titulaire indigne¹. Aussi importerait-il de laisser à l'Eglise le droit exclusif de désigner le titulaire du bénéfice ecclésiastique ou rattaché à la fondation pieuse², comme elle désigne le titulaire de l'office dont le bénéfice, contrairement à ce que l'on admet d'ordinaire, n'est que l'accessoire³. Et il déplore qu'en fait ce soient les souverains qui disposent des fidéicommiss électifs. Cette méconnaissance fondamentale des droits de l'Eglise serait l'explication naturelle de l'inutilité et parfois même de la nocivité des fidéicommiss ecclésiastiques⁴.

Au surplus, soutient-il, c'est à tort que la pratique des fidéicommiss est considérée comme une cause d'immobilisation « indiscrete » des biens stables⁵, puisqu'ils ne représenteraient guère que le vingtième des rentes nationales⁶.

1. — A cette occasion, Ortes s'élève contre « cette espèce d'ecclésiastiques dits abbés » qui discréditent l'Eglise (*Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 179).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 182). Voir encore : chap. VI (CUSTODI, *ibid.*, p. 221 et suiv.) ; liv. I, chap. X (CUSTODI, *ibid.*, p. 77 et suiv.).

3. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. 185 et 186). Ortes défend longuement le droit de l'Eglise à disposer des bénéfices (chap. III, *ibid.*, p. 192 à 200), et, au sujet de leur dévolution par le pape, il rappelle la longue querelle des Investitures qui, pendant près d'un demi-siècle, le règne de six papes et de deux empereurs germaniques, divisa le monde chrétien (chap. IV et V).

4. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. IX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 243 *in fine*).

5. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XII (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 266 *in fine* et 267).

6. — *Errori popolari...*, axiom. I, IV, V (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 33, 34) ; axiom. IV, II, (CUSTODI, *ibid.*, p. 111) ; IV (*ibid.*, p. 121) ; VI (*ibid.*, p. 132). *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 278). Voir

Il convient de rappeler à cet égard qu'Ortes, dans son *Economie Nationale*, donnait à la terre une importance considérable, la considérait non seulement comme l'équivalent des « biens possibles », mais encore comme celui des biens actuels, parce que fondement de toutes les occupations¹. Or, si la terre est l'équivalent des biens possibles en même temps que des biens actuels, les propriétaires du sol se trouvent donc les arbitres souverains de la subsistance nationale ? Question lourde de conséquences... Mais, Ortes n'hésite pas à répondre par la négative. Les biens, remarque-t-il, ne peuvent être actuels tant qu'ils sont possibles², et, par suite, les occupés primaires ne pourront être réputés possesseurs des biens actuels qu'autant que des occupations de secondaires se seront exercées sur leurs terres : ils ne sont en somme que les dépositaires des biens actuels ; ils n'auront de biens actuels que ceux donnés par l'agriculture³. Au surplus ce serait une erreur de croire que si la terre est une richesse stable, elle soit la plus grande richesse nationale : il y a, autrement importantes, les richesses mobilières⁴.

encore : *Lett. sulla Relig. e il Govern.*, Lett. XI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 164 et suiv.), où Ortes développe des arguments en faveur de la propriété ecclésiastique.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XVIII (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 103).

2. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 108).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 113). Ortes soutient que l'agriculture représente environ les trois dixièmes des occupations communes (liv. II, chap. XIX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 195 et suiv.), ce qui revient à dire que les trois dixièmes seuls des biens communs reviennent bruts aux propriétaires fonciers. Dans ses *Errori popol.*, (axiom. I, VII, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 46), il estime que cette proportion ne dépasserait guère un huitième, les occupés secondaires absorbant tout le reste.

4. — « L'errore popolare adottata da Fr. Paolo è più puerile... nel credere... che le ricchezze nazionali sian poste ne' soli terreni quando i terreni son bensì le ricchezze più stabili ma non le maggiori delle nazioni, e un finanziere, un commerciante... che come tale non possieda un palmo di terra può essere più ricco di un nobile o d'un ecclesiastico che come tale, possieda mille moggia di terreni... » *Lett. sulla Relig. e il Govern.*

Et Ortes de conclure : cette précision montre combien est injustifiée la suspicion dans laquelle on tient les propriétaires fonciers qui ont transformé du reste, eux ou leurs auteurs, des biens actuels en biens possibles pour les pouvoir transmettre en héritage ¹.

D'ailleurs, argument d'ordre politique cette fois, prohiber les fidéicommiss ecclésiastiques serait rompre, au détriment de l'Eglise, en faveur du Principat, cet équilibre indispensable à tout gouvernement sagement organisé ².

A côté de ces diverses raisons, Ortes en invoque une dernière, tirée d'une donnée plus générale, et que nous avons déjà rencontrée ³. Les rentes nationales, dit-il, sont à qui les consomme ⁴. Elles n'appartiendront pas à tel ou tel, mais à la nation entière qui participe à leur consommation ⁵ : il deviendrait donc sans intérêt de distinguer entre les biens ecclésiastiques et les autres ⁶. Ortes, dans ses *Fidéicommiss*, reprend cette thèse et discute à nouveau la distinction des patrimoines laïques et ecclésiastiques ⁷.

Sans entrer dans la discussion de ce système, ce qui dépasserait le cadre de cet exposé, on ne peut méconnaître, concédât-on à la thèse d'Ortes une raison théorique nullement justifiée en soi, que seule l'application possi-

Lett. XI, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 164). C'était pour les besoins d'une démonstration politique, une prescience de l'énorme développement futur de la propriété mobilière.

1. — *Econ. Nazion.*, liv. IV, chap. XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 124 et 125).

2. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 284).

3. — *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. III, § II, p. 338 et n. 5.

4. — Voir également *Dei Fidecommessi*, liv. I, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 109) ; et *Errori popolari.*, axiom II, 1 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 48 et suiv.). *Lett. sulla Relig. e il Govern.* Lett. X, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVI, p. 109).

5. — *Errori popolari.*, axiom., II, III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXV, p. 55).

6. — *Errori popolari.* (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 58 *in fine*).

7. — *Dei Fidecommessi*, liv. II, chap. XIV (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVII, p. 286 *princip.*) ; et chap. XVI et XVII (*ibid.*, p. 296 à 313).

ble doit être prise en considération. Et si cette application, par nature propre de l'institution, n'offre qu'exceptionnellement des avantages, l'institution doit être condamnée, quels que soient les arguments invoqués pour la défendre.

CONCLUSION

Les *Fidécummiss* offrent un contraste et une opposition marqués avec les tendances si libérales défendues par Ortes dans ses autres écrits. Politique autant et plus encore qu'économique, ce traité est une stricte justification des privilèges de l'Eglise et du temporel ecclésiastique. Oubliant, momentanément il est vrai, les idées généreuses qui lui méritent une place honorable parmi les penseurs libéraux du XVIII^e siècle, Ortes exagère tous ses défauts. Et nul ne peut songer à le suivre lorsqu'il se pose, au prix des plus lourdes contradictions, en défenseur obstiné des immunités ; quand il évalue, par exemple, d'une façon absolue, les richesses des trois états, sans tenir le moindre compte de l'évaluation relative par tête de ces mêmes richesses, ce qui, d'évidence, aurait anéanti sa démonstration ; quant il soutient que la fortune du pays est accrue de toute la richesse détenue par l'Eglise nationale, ce qui peut être vrai au sens absolu, mais ne saurait l'être au sens relatif alors, surtout, que dans l'Italie du *Settecento*, à côté d'une noblesse et d'un clergé opulents, un peuple entier était plongé dans la plus profonde misère. Il n'est pas davantage possible de justifier — par ce fait que les riches laissent en général leurs biens à l'Eglise seulement après leur mort — une immobilisation perpétuelle, au profit immédiat du Clergé, de ces mêmes richesses : à s'en tenir aux propres conceptions d'Ortes, la possibilité de possession des biens stables, base de la richesse réelle, doit, du reste, être en raison inverse de l'accroissement du patrimoine ecclésiastique. S'il a raison de soutenir que les rentes communes sont pour une grande part constituées par le travail, et qu'une occupation effective — une occupation vive — est indispen-

sable pour mettre en valeur le capital mort constitué par le Fidéicommis, il a tort de négliger l'avantage inconteste que donne à son détenteur la seule possession de ce capital de biens possibles, comme il l'appelle.

Aussi pour avoir méprisé les contingences qui ne lui pouvaient fournir le moindre argument favorable ; pour avoir méconnu volontairement la réalité, Ortes échafaude — avec quelle peine — une théorie sans portée pratique. Rétrograde de tendance, artificielle dans son développement, contradictoire et spécieuse, injuste dans les résultats proposés, sa thèse n'est guère qu'une sorte de paradoxe, pour ne pas dire un défi au bon sens — à ce bon sens dont il s'affirme, dans tant d'autres ouvrages, le champion convaincu. Il ne faut en vérité voir dans ces *Fidéicommis* qu'un instant de la pensée d'Ortes. Essai malheureux autant qu'injustifiable, c'est tout au plus, en faveur d'une cause qui lui était particulièrement chère, un plaidoyer partial, dont les meilleures raisons sont loin d'être raisonnables. Mais il suffit de le juger comme une erreur sans y chercher encore, avec les Nouvellistes littéraires de Florence, un prétexte à condamnation de l'œuvre de son auteur.

III

De la Population

SECTION I. — DU SYSTEME D'ORTES SUR LA POPULATION

Le problème de la Population était l'objet des plus sérieuses préoccupations des Economistes italiens du *Settecento*. Se rapprochant de Mirabeau et des partisans de l'Ecole populationniste française, ils attribuaient, en effet, un rôle de premier plan à la population. En Italie, d'ailleurs, à la question démographique, s'identifiait celle de la puissance de l'Etat. Aussi chacun était-il soucieux

d'apporter sa solution personnelle. Et les théories, les opuscules, les brochures d'abonder. Une étude systématique faisait cependant défaut : c'est un des grands mérites d'Ortes de l'avoir donnée dans ses *Riflessioni sulla Popolazione*¹, où, pour la première fois, est exposé un système véritablement dynamique de la population basé sur deux lois bien distinctes, l'une biologique, et par contre-coup politique : l'accroissement de la population ; l'autre économique : l'augmentation des moyens de production. Et non seulement il a su mettre ces lois en lumière, mais, ce qui ajoute encore à son mérite, il s'est efforcé d'en préciser les rapports et les effets.

Tandis que d'une façon générale on voyait dans l'accroissement de la population à peu près le seul moyen d'augmenter la puissance de l'Etat², Orte, tendance déjà manifestée dans l'*Economia Nazionale*³, soutient que toute nation doit se maintenir, quant à sa population, dans les limites étroites⁴. Envisageant le problème du

1. — *Riflessioni sulla Popolazione delle Nazioni per rapporto all'Economia Nazionale*, Venezia, 1790. Nous savons (chap. I, *Supra*, p. 22 et note 3) que ces *Riflessioni* figurent aux manuscrits d'Ortes, à la Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII ; It., class. XI, cod. CXXXV. Les chapitres manuscrits du registre CXXXV, portent les numéros : XXI (*Delle famiglie povere e delle ricche*) ; XXII (*Delle famiglie nelle Città e nelle Campagne*) ; XXIII (*Delle famiglie nobili*) ; XXIV (*Della durata delle famiglie nobili*) ; XXV (*Delle famiglie nobili aristocratiche*). Ces chapitres publiés au t. XLIX, supplément de Custodi, y figurent respectivement sous les numéros XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV. L'ouvrage est publié, en effet, tout entier dans la Collection Custodi : au t. XXIV (p. 7 à 114) pour les chap. I à XVII ; au t. XLIX, suppl. (p. 169 à 254) pour les chap. XVIII à XXXIV. Pour permettre de s'y reporter plus aisément, nous donnerons, en même temps que la référence manuscrite, la référence dans Custodi.

2. — Voir par exemple : GENOVESI, *Lez. di Econ. civil.*, chap. I, § XXXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 74) ; § XXXIII, (*ibid.*, p. 77) ; § XXXVII (*ibid.*, p. 79). — FILANGIERI, *Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. III, IV, V, VI, VII, VIII, *passim*. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 52 et suiv.). — VERRI, *Meditazioni sulla Econ. Nazion.*, § XXI (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 187). — BECCARIA, *Elementi di Econ. pubblica*, part. I, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 55 et suiv.).

3. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. I (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 40).

4. — « Io... intendo che la popolazione in qualunque nazione

point de vue politique comme du point de vue économique, il s'attache à rechercher les modes par lesquels une population peut croître, se maintenir ou diminuer, et comment, sans souffrir de la pauvreté ni d'une oppression quelconque, elle peut assurer avec la puissance normale de l'Etat, une solide prospérité nationale¹. De la sorte, il se trouve amené à donner sa solution personnelle au problème simplement posé dans l'*Economie Nationale* : de la pauvreté corollaire indispensable de la richesse.

§ I. — DE LA PROGRESSION ILLIMITÉE DE LA POPULATION

Ortes, dès l'abord, pose le principe d'ordre biologique de la progression illimitée de la population. Après avoir étudié cette progression sur deux couples, il conclut à l'accroissement *géométrique* des êtres vivants pour un accroissement *arithmétique* du temps². Et la pléthore des espèces animales ne sera évitée que par entrave au jeu normal de la loi naturelle : par la force pour ce qui est des bêtes³ ; par la raison quand il s'agit des hommes.

Trois éléments sont, en effet, indispensables pour assurer toute multiplication de l'espèce : le temps, l'activité génésique, la subsistance. Si les deux premiers ne font pas défaut, il n'en est pas de même du dernier — d'ordre économique — de telle sorte que la quantité des produits

abbia a contenersi fra certi limiti, nè più ristretti, nè più estesi di quei che convengono per provvedere da se stessa alla sua sussistenza, senza ricorrere ad altri... ». *Riflessioni sulla Popolaz.*, prefaz. (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 113 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 7). Voir encore *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 124 recto ; CUSTODI, *ibid.*, p. 56).

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, prefaz. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 115 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 16).

2. — « ...col crescere i tempi aritmeticamente o per incrementi uguali, e crescendo i vivendi geometricamente o per aumenti simili... ». *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 118 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 25).

3. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. II ; (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 119 recto et verso ; CUSTODI, *ibid.*, p. 27 à 31).

alimentaires¹ limitera la population². Et la loi économique l'emportant sur la loi biologique, intervient l'abstinence du mariage³.

Le célibat, contre-partie nécessaire du mariage, apparaît à Ortes d'une utilité égale à celui-ci⁴. Aussi le défend-il avec chaleur. Il y voit une preuve de la sublimité de notre être et de notre raison⁵, parce qu'il permettra seul, sans recourir à des procédés cruels ou avilissants pour la dignité humaine⁶, d'empêcher une procréation supérieure aux subsistances normales⁷.

1. — Ortes, plus logique et plus complet que les Economistes anglais qui envisagent le blé seul, embrasse tous les produits : « ...grani di più specie, vini, legumi, lini, legna, fieni e simili prodotti del genere vegetale, carni ancora di più specie, latticini, lane, sete, cuoja ed altri del genere animale... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. VII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 123 verso ; *CUSTODI, ouv. cit., ibid.*, p. 53).

2. — « Col procedere quella progressione più oltre, i nati dappoi dovrebbero dai genitori strozzarsi in fasce o servir loro di cibo... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 120 recto ; *CUSTODI, ouv. cit., ibid.*, p. 34).

3. — Sur l'origine du mariage, voir *Riflessioni di un filosofo americano*. (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 42 recto, 60 verso).

4. — « ...ammesso il matrimonio in ognuno che sia capace, la specie umane cresce agli eccessi... ; laonde per evitar quegli eccessi è necessaria l'astinenza dal matrimonio, solita appellarsi celibato. » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 120 verso ; *CUSTODI, ibid.*, p. 36). Voir encore chap. XXVI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 143 recto ; *CUSTODI, ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 208 *princip.*) ; chap. XXVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 144, 145 recto et verso ; *CUSTODI, ouv. cit., ibid.*, p. 212 et suiv.).

5. — « ... il celibato o la volontaria astinenza dal matrimonio sia così una prova nell' uomo della sublimità del suo essere, e di quella ragione che lo distingue... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 145 verso ; *CUSTODI, ouv. cit., ibid.*, p. 217).

6. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 121 verso ; *CUSTODI, ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 41).

7. — Dans ce rôle régulateur du célibat, Carlo de Franchis (*ouv. cit.*, XV, p. 136) voit une différence de fins entre Ortes et Malthus : l'un voudrait ramener la progression géométrique de la population à la limite des subsistances ; l'autre réduire cette progression géométrique à une simple progression arithmétique. C'est là une distinction quelque peu spéieuse. En réalité,

§ II. — DE LA DYNAMIQUE DE LA POPULATION

I. — *Diminution de la population.* — A côté des causes de diminution de la population, les Economistes italiens indiquaient des causes de progression ou de développement aussi nombreuses que variées¹. Ortes, au contraire, a ramené les causes de diminution et d'augmentation de la population à des principes généraux : servitude nationale et impositions excessives dans le premier cas ; liberté nationale dans le second.

Par servitude nationale, Ortes entend l'occupation contrainte en vue d'un accroissement de richesses particu-

Ortes et Malthus cherchent à réaliser l'équilibre harmonieux entre la population et les possibilités alimentaires : il ne saurait donc y avoir entre eux une quelconque différence de fins mais, tout au plus, une diversité de moyens propres à réaliser la fin envisagée.

1. — Genovesi recommande une éducation appropriée, une observation stricte des lois (*Lez. di Econ. civ.*, part. I, chap. I, § XXXV ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 78), une lutte de tous les instants contre la mollesse, le luxe, les vices (§ XXXII ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 75, 76). Galiani recommande une bonne justice, de bonnes lois, une équitable répartition des charges et des richesses, une agriculture prospère et, dans une certaine mesure, l'exportation des grains. Voir dans la seconde Lettre sur les *Dialogues*, 8 septembre 1770 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VI, p. 204 et suiv.), le développement de ce qu'il appelle le « Commerce de manufacture », partant la diminution des exportations de denrées et l'augmentation des exportations des produits manufacturés. (*Dialog. sur le Commerce des grains.* Dialog. VI ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. V, p. 245). — Filangieri recommande d'éviter l'inégalité excessive de répartition. (*Delle Leggi polit. ed econ.*, chap. III et IV ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXXII, p. 52 et suiv.), l'accumulation des richesses par l'Eglise (chap. V, *ibid.*, p. 79 et suiv.), les systèmes financiers défectueux (chap. VI, *ibid.*, p. 90 et suiv.) ; les armements excessifs (chap. VII, *ibid.*, p. 98 et suiv.), l'incontinence publique (chap. VIII, *ibid.*, p. 124 et suiv.). — Verri préconise le rapprochement des individus (*Meditaz. sulla Econ. polit.*, § XXVI ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XV, p. 214 et suiv.), le développement de l'agriculture (§ XXVII, *ibid.*, p. 218 et suiv.) ; une bonne réglementation fiscale (§ XXIX et suiv., *ibid.*, p. 235 et suiv.). — Beccaria, qui consacre un chapitre de ses *Eléments d'Economie publique* à la Population, part. I, chap. III (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XI, p. 55 et suiv.), réclame l'intervention du pouvoir pour favoriser et assortir les mariages (§ XXXIX, CUSTODI, *ibid.*, p. 78 et 79).

lières non personnelles¹, ce qui ne permet pas au travailleur de se constituer une réserve pour fonder un foyer.

L'imposition excessive — et arbitraire² — porte exagérément atteinte à la propriété du travailleur ; sa productivité s'en trouvera diminuée, car il s'aperçoit vite qu'il ne travaille plus pour vivre et se ménager un surcroît de revenu. La productivité diminuant, la population, qui vit de biens acquis, devra forcément diminuer à son tour³.

II. — *Accroissement de la Population.* — Par contre, chaque fois, note Ortes, que la liberté nationale sera développée, la population augmentera. Et, contrairement à ce que nous avons vu dans les *Fidécummiss*, il apparaît, dans cette République de Venise d'un absolutisme rigoureux, comme le champion enthousiaste de la liberté⁴.

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XV (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f° 131 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 94). Voir *Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, III, p. 320.

2. — « Parlo qui delle imposizioni arbitrarie quali sono in pratica, per le quali il Governo toglie ai sudditi quanto più può dei beni da loro acquistati... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 134 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 106). Nous connaissions déjà les idées d'Ortes en matière d'impôt (*Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. IV, § II, p. 352 et suiv.).

3. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 134 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 108).

4. — Notons, du reste, que l'on retrouve cette idée dans un contemporain d'Ortes, Zanon. Voir *Lettere sull'Agricoltura, le Arti e il Commercio (Dell'incoraggiamento dell'Agricolt.)*, Lett. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXVIII, p. 305). Briser ainsi une lance en faveur de la liberté, non seulement était conforme aux tendances généralement affirmées d'Ortes, mais encore n'était point chose inutile à Venise où les métiers se trouvaient réglementés rigoureusement. Ainsi, on ne pouvait être admis dans une corporation si l'on n'était fils de maître (*capomaestro*) ou si l'on n'avait exercé l'apprentissage (*garzonato*) et le compagnonnage (*lavorenzia*). L'apprenti devait avoir douze ans, et l'apprentissage durait 5 ou 6 années. On restait compagnon 2 ou 3 ans. Il y avait ensuite l'épreuve du chef-d'œuvre et quelquefois même ce n'était pas suffisant. Voir pour plus de détails sur cette question LAMPERTICO, *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, p. 137.

Mais qu'entend-il par liberté nationale ? Cette liberté qui assure à chacun la sécurité de sa possession¹, lui permet de gagner plus que n'exigent ses besoins personnels. Et ce surcroît lui permettra soit de fonder une famille, soit d'aider les malheureux, c'est-à-dire d'augmenter ou de conserver la population². La liberté nationale, condition de sauvegarde des biens acquis, sera donc une cause efficiente du développement de la race³. Elle serait même un critère certain⁴ pour s'assurer si l'occupation de tel ou tel est utile à la patrie, capable de provoquer une augmentation de production et partant de population.

Dans le système d'Ortes, la population tout d'abord déterminée par les biens en raison de leur antériorité nécessaire⁵, déterminera à son tour les occupations économiques et les biens qui en seront la conséquence⁶. Le capital qui aura fourni d'abord le nécessaire, sera restitué dans sa masse première par les rentes. En somme,

1. — « ...la felicità nazionale dipenda... dalla *comun libertà*, vale a dire dalla sicurezza di possederle (les richesses) senza timore d'esserne spogliati da altri... » Lett. à Marco Lastri (LAMPERTICO, *ouv. cit.*, Append. II, p. 310).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 130 verso, 131 recto et verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 88, 89, 90).

3. — « ...crescendo le popolazioni fin chè gli uomini son liberi nell'acquisto de' beni, ed essendo essi liberi fin chè non sono essi oppressi, l'unica modo di accrescere le popolazioni... è quello di accrescere quella libertà e di togliere quell'oppressione. » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 138 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t., t. XLIX, suppl., p. 183).

4. — « Se poi si domandi un contrassegno per cui riconoscere quando uno s'occupi per la patria e per se stesso e quando pel solo sovrano o pei soli ricchi, sarà facile rispondere essere il primo quando chi s'occupa contratta liberamente per la sua occupazione con altri... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 131 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 95).

5. — *Econ. Nazion.*, liv. I, chap. XX (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXI, p. 118 et suiv.).

6. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXII, p. 142 *princip.*).

la population prélève et rapporte tour à tour à ce capital, de telle sorte que la corrélation étroite existant entre la population et ce capital explique la formation de ce dernier. Si les occupations vives — les rentes — restituent exactement les biens prélevés sur le capital, tout demeurera identique. Mais si l'apport des rentes est supérieur à la fraction consommée du capital, celui-ci augmentera, et, du fait de ces disponibilités plus grandes, la population tendra à s'accroître¹. Si, au contraire, les occupations vives diminuent, l'apport sera réduit, la masse diminuera, deviendra insuffisante, la population, par suite, se trouvera de jour en jour en butte à des difficultés accrues et diminuera à son tour. Ainsi s'expliquerait la formation et la disparition du capital, dans sa conception moderne.

Ortes a spécialement examiné l'influence heureuse de la liberté nationale dans une de ses lettres à Michele Ciani, où il parle de la Maremme de Sienne².

Selon les principes par lui posés, la population serait la résultante d'une quadruple antériorité déterminante : la liberté dominant les recherches communes ; celles-ci les occupations ; ces dernières les biens qui doivent précéder la population. Le problème de l'augmentation de la population se trouverait réduit à celui de l'accroissement de la liberté commune³. Et ce principe, il le résume clairement dans une formule concise « ...on peut, je crois conclure que l'accroissement de la population, dans quelque

1. — *Econ. Nazion.*, liv. V, chap. II (CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 146).

2. — *Tre Lettere a Michele Ciani*, Lett. I, 11 octobre 1777 (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 315 à 337).

3. — « ...per popolare una provincia deserta, più che alla salubrità e felicità de' terreni deesi aver mira alla libertà comune di chi si porti ad occuparla... » Lett. I, précit. (CUSTODI, *ibid.*, p. 325). De ce principe, il tire une conséquence pratique : les grandes nations, agglomérations artificielles, seraient proportionnellement moins peuplées que les nations normales et naturelles, précisément par suite d'une liberté commune moindre dans les grands que dans les petits Etats (*ibid.*, p. 328). Voir encore : *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 127 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 74).

nation que ce soit, doit être tout entier attendu non pas d'aucune sollicitude particulière..., mais de la seule constitution de la liberté commune à cette nation même¹ ».

III. — *Des moyens de développement artificiel de la population.* — Le défaut de liberté d'une part, les impôts excessifs d'autre part, empêchent la population d'augmenter. Aussi les gouvernants en sont-ils réduits à provoquer artificiellement l'accroissement de la population de l'Etat. Ortes nous cite quelques-uns des moyens préconisés :

D'abord, l'annexion de territoires nouveaux². Mesure condamnable, parce que génératrice de conquêtes et cause de disparition des nations naturelles absorbées par les grandes.

Il signale encore la multiplication des naissances provoquée chez les pauvres qui deviennent ainsi plus misérables. Ortes flétrit³ ce moyen par lequel le pauvre alléché par de « misérables dons d'un jour » est poussé au mariage qui le rendra plus déshérité que devant avec la charge de ses enfants et de sa femme⁴.

1. — Lett. I, précit. (CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIII, p. 332).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f. 136 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 177). Genovesi, par contre, voyait là une sorte de droit naturel (*Lezioni di Econ. civ.*, part. I, chap. V, § XXX, CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. VII, p. 159).

3. — « Con questa vile e interessata maniera la cura suddetta di accrescere una popolazione non solo è inutile, ma è ancora ingiusta, per essere intesa dalla parte de' poveri ai quali il peso d'una famiglia riesce molto gravoso, a fine di sollevare da un simil peso i più ricchi ai quali quel peso non sarebbe d'aggravio. » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f. 137 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 179). C'est ce qu'il dit du reste au chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f. 120 verso, 121 recto et verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 36 et suiv.).

4. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f. 137 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 180). C'est encore ce qu'il dit dans ses *Riflessioni di un filosofo americano...* : « ...la stordezza... faceva che i matrimoni fossero più frequenti fra i primi (les pauvres) che fra i secondi (les riches) parendo loro più soffribile un bisogno maggiore che un lusso minore. » (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f. 42 verso). Nous avons déjà vu, du reste, que, pour lui, le

A ce sujet, notons qu'Ortes voit dans la multiplication de la classe pauvre l'origine de l'émigration des campagnes. Il ne s'arrête guère aux raisons que l'on invoque de nos jours et qui du reste étaient bien moins effectives au XVIII^e siècle. La vraie cause pour lui est de portée plus générale : elle ne découle pas de faits d'ordre pratique, mais de données d'ordre moral. Les classes pauvres, en effet, stimulées, seront appelées à remplacer les classes riches qui répugnent à se multiplier pour ne pas morceler le patrimoine¹. Or, la plus grande inégalité de répartition de richesses s'observe précisément dans les villes. C'est donc là que les familles riches se trouvent en plus grand nombre, qu'elles s'éteignent, et que les familles pauvres seront le plus amenées à sortir de leur condition première². Mais, à leur tour, ces familles pauvres urbaines verront leur place occupée par des familles pauvres de la campagne venues chercher à la ville un sort moins infortuné. Ainsi s'expliquerait l'abandon des champs.

Parmi les moyens artificiels d'accroître la population, Ortes cite encore l'immigration qui, à son avis, n'aurait guère d'autre résultat que de faire affluer dans la nation des misères nouvelles et d'augmenter le nombre des malheureux.

Il note enfin les procédés recommandés par les « philosophes charlatans », notamment la prolongation de la vie.

Tous ces moyens seraient, d'après lui, inefficaces et inutiles. D'ailleurs, ajoute-t-il, s'ils pouvaient avoir une portée pratique, ils auraient pour effet de provoquer une multiplication de population inadéquate aux ressources du territoire et de créer des Etats artificiels³, avec tous leurs

mariage n'offre pas que des avantages (*Supra*, chap. III, § V, p. 153 et n. 2 et 3).

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 146 verso, 147 recto et verso ; *Custodi*, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 222 et suiv.).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXX (*Studi varii autografi*, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV, f^o 69 recto et suiv. ; *Custodi*, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 227 et suiv.).

3. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXI (*Op. varie autogr.*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, f^o 138 recto ; *Custodi*,

inconvenients et leurs dangers ¹ qu'il s'est attaché maintes fois à signaler.

SECTION II.— PARALLELE ENTRE ORTES ET MALTHUS

De l'Influence d'Ortes sur Malthus. — On ne saurait parler de la population sans aussitôt songer à Malthus dont les lois connurent une prodigieuse célébrité. Aussi le rapprochement entre Ortes et Malthus nous paraît-il indispensable pour montrer tout ce que le pessimiste anglais doit au camaldule vénitien dont il a repris et complété les idées pour en tirer la substance même de sa doctrine.

Quand on compare les *Riflessioni* à l'*Essai sur le principe de Population*, une première chose ne manque pas de frapper : l'énoncé de la loi de l'accroissement géométrique de la population. Malthus, sans doute, a complété cette règle d'une seconde, celle de l'accroissement arithmétique de la production. Mais, n'oublions pas qu'Ortes a

ouv. cit., ibid., p. 184). Sans doute, Ortes est-il encore impressionné par la situation inextricable dans laquelle se débattait la République après ses conquêtes des XII^e et XIII^e siècles. Alors, dans l'impossibilité de défendre ses territoires trop vastes, faute d'une population suffisante pour y envoyer des immigrants assez nombreux, elle devait renoncer à ses terres lointaines. Mais, par un Edit de 1207, elle accordait aux citoyens vénitiens la permission d'armer à leurs frais des vaisseaux de guerre pour se conquérir des fiefs, sur lesquels la Sérénissime ne se réservait qu'un simple droit de protectorat.

1. — Les nations artificielles— les nations contemporaines — qui ont en vue, non point la subsistance rationnelle d'une agglomération déterminée, indépendante de toute considération ethnique (*Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. VI, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 122 verso, 123 recto et verso ; *Custodi, ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 46 et suiv.), mais l'esprit de conquête, le désir d'oppression (*Riflessioni sulla Popolaz.*, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 125 verso, 126 verso ; *Custodi, ibid.*, p. 62 et 67), soit directement par la force, soit par la politique, cette force déguisée, lui semblent si condamnables qu'il en arrive, lui, le patriote ardent, à blâmer la politique nationale qu'il considère comme un mal nécessaire, tout au plus (*Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXIII, *Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 140 recto, 140 verso *in fine* et 141 recto *princip.* ; *Custodi, ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 193, 197).

noté lui aussi que la production, contrairement à la population, est étroitement limitée. Malgré sa tendance à tout mettre en formules, il a sans doute estimé que la précision mathématique courait là grand risque d'être méconnue, en raison des nombreuses causes naturelles qui influent sur l'accroissement des produits. La prudente réserve ne saurait donc être interprétée, chez Ortes, comme une compréhension moins complète que chez Malthus du problème de la population.

Cette affirmation, commune aux penseurs, d'une même loi originale est déjà bien difficile à expliquer par le seul fait d'une coïncidence fortuite, invoquât-on pour étayer un tel raisonnement, les préoccupations de l'époque — Dénombrements de la Suède, tables de Wargentin, recherches de Süßmiller¹, calculs d'Euler — ou les événements contemporains, comme la multiplication extraordinaire des colons émancipés des Etats-Unis d'Amérique, toutes causes sans doute propres à préparer cette double découverte. Mais bon nombre d'esprits dussent-ils en être surpris, nous prétendons qu'il n'y a pas eu là simple coïncidence, mais bien influence profonde du Vénitien sur Malthus. C'est ce que nous allons à grands traits tenter de démontrer en terminant cet exposé sommaire du traité d'Ortes *De la Population*.

Il convient tout d'abord de noter que les *Riflessioni*, écrites en 1775, refaites en 1785, furent publiées en 1790. *L'Essai sur le principe de Population* parut en 1798. Il s'est donc écoulé huit années entre la publication des deux ouvrages. C'est plus qu'il n'en fallait, en vérité, n'en déplaise à d'excellents auteurs, partisans de la théorie de la coïncidence², pour permettre à Malthus, curieux et méthodique, et fils d'un homme fort cultivé que Rousseau comptait parmi ses amis, de se mettre au courant d'un traité touchant cette question de la Population qu'il se proposait d'étudier. Et cela est d'autant mieux admissible que

1. — *L'Ordre divin dans les mouvements de la Population*, Berlin, 1740.

2. — PECCHIO, *Storia dell'Econ. polit.*, traduct. Gallois, p. 262 ; WOŁOWSKI, *De l'Economie politique en Italie* (*Journal des Economistes*, 15 décembre 1858).

les rapports entre les penseurs italiens, français et anglais, dans tous les domaines, et notamment en matière économique ou ethnique, étaient très fréquents au XVIII^e siècle.

Si, d'autre part, nous examinons de plus près l'*Essai* de Malthus, nous y trouverons à peu près tous les arguments qu'Ortes avait, avant lui, développés ou simplement indiqués dans ses *Riflessioni*.

Du premier élément commun de la progression géométrique de la race¹, supérieure à la progression des moyens de production², les deux auteurs tirent la même conclusion : nécessité de limiter le développement naturel de la population. De plus, l'un et l'autre indiquent le même remède : « limitation de raison », explique Ortes ; « contrainte morale », reprend Malthus, autrement dit abstention volontaire et réfléchie du mariage tant qu'on n'est pas en mesure de subvenir aux besoins de sa famille³.

Malthus, comme Ortes avant lui, groupe sous trois chefs les obstacles à l'accroissement de la population : abstinence du mariage ; fraudes avilissantes⁴ ; surtout la pauvreté, qu'il appelle le malheur⁵.

L'un et l'autre, enfin, reconnaissent les mêmes effets

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 118 recto et verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 23 et suiv.) ; *Essai*, Rapport de l'accroissement de la population et de la nourriture (G. DE MOLINARI, *Petite Bibliothèque franç. et étrangère*, p. 2 et suiv.).

2. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. III (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 120 recto ; CUSTODI, *ibid.*, p. 33 et 34) ; *Essai* (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 7 et 11). A noter qu'à côté de la progression de la population, Ortes parle d'une progression arithmétique du temps. *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. I (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 118 verso ; CUSTODI, *ibid.*, p. 25).

3. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 120 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 36) ; chap. XXVI et XXVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 143 recto à 145 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 206 à 217). *Essai*, De la Contrainte morale (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 30 et suiv.).

4. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. IV (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f° 121 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, p. m., t. XXIV, p. 41). *Essai*, Obstacles généraux qui s'opposent à l'accroissement de la population (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 17).

5. — *Essai* (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 20).

salutaires à la contrainte morale, tant au point de vue de la dignité humaine ¹ qu'au point de vue du bonheur de l'humanité qui, assurée de sa subsistance, sera détournée de la guerre de conquêtes ou des compétitions pour obtenir des débouchés nouveaux ².

Un autre point commun entre Ortes et Malthus est l'indignation qu'ils éprouvent en voyant la tendance manifestée dans la Société à pousser les pauvres à se multiplier. « C'est jeter à l'eau des gens qui ne savent pas nager », dit Malthus ³ ; « C'est, avait déjà déclaré Ortes, un procédé vil et intéressé, inutile et injuste » ⁴.

Et jusque dans les détails mêmes, et non plus seulement dans les idées principales, nous trouvons des similitudes entre les deux auteurs. Pour n'en citer qu'un exemple : Ortes remarque que la seule vertu ne pousse pas toujours au mariage, mais bien souvent un bas calcul ⁵ ; Malthus, de son côté, parle « d'une espèce de prostitution iégale » ⁶.

1. — *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXVI, XXVII (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 143 recto *in fine*, 144 verso *princip.*, 145 recto *in fine*, 145 verso *princip.*; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 208, 217) ; *Essai*, Influence de la contrainte morale sur la société (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 46).

2. — Malthus, dans son *Essai*, parle du rocher de diamant contre la guerre étrangère » (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 58 *princip.*). Nous connaissons la thèse d'Ortes à cet égard (*Supra*, *De l'Economie Nationale*, sect. II, § I, iv, p. 322 et suiv. et aux notes ; sect. IV, § III, p. 360 et aux notes ; *De la Population*, sect. I, § II, III, p. 390 et aux notes).

3. — *Essai*, Du seul moyen d'améliorer l'état des pauvres (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 67).

4. — « Con questa vile e interessata maniera la cura suddetta di accrescere una popolazione non solo è inutile, ma encore ingiusta... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XIX, *in fine* (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 137 recto ; CUSTODI, *ouv. cit.*, t. XLIX, suppl., p. 179) ; voir chap. XXIX (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 147 recto ; CUSTODI, *ibid.*, p. 224).

5. — « ...non è sempre la virtù che induca al matrimonio... ma è bene spesso l'avarizia ancora di quelli che possedendo maggior copia di beni... s'accoppiano con congiunzioni deformi per accrescerli... » *Riflessioni sulla Popolaz.*, chap. XXVI (*Op. varie autogr.*, Marciana, *ibid.*, f^o 143 verso ; CUSTODI, *ouv. cit.*, *ibid.*, p. 209).

6. — *Essai* (G. DE MOLINARI, *ibid.*, p. 71 *in fine*).

Ces quelques rapprochements suffisent à démontrer l'influence certaine d'Ortes sur Malthus. Sans doute, le disciple de Wakefield s'étend en longues discussions sur l'assistance obligatoire des paroisses, et rien de tel dans Ortes. Mais, n'oublions pas que Malthus écrivit cette dernière partie de son traité dix-neuf ans après la première; et rien d'étonnant à ce qu'il ait, là, totalement abandonné son modèle. Il n'en demeure pas moins acquis que les principes directeurs de la dynamique de la population, — les seuls au reste sur lesquels porte notre discussion — sont les mêmes chez Malthus et chez Ortes, et que celui-ci a bien été le premier à formuler ce qu'il est convenu d'appeler « les lois de Malthus », expressément quant à la progression géométrique de la population, implicitement pour ce qui est de l'accroissement arithmétique de la production¹.

CONCLUSION

Les *Réflexions sur la Population* apparaissent donc comme un véritable traité qui, de tous les systèmes d'Ortes, est certainement le mieux ordonné, le plus clair,

1. — Certains auteurs l'ont entrevu sans cependant approfondir la question. Ainsi, Palgrave signale Ortes comme un précurseur de Malthus (*Dictionary of Political Economy*, V^o Ortes). Knies, dans son *Economie politique considérée d'après la méthode historique*, reconnaît qu'Ortes a précédé Malthus quant à la théorie sur la Population. Blanqui, dans son *Histoire de l'Economie politique*, le présente même comme ayant eu le premier l'idée du système exposé par Malthus. De même, comme un précurseur de Malthus : Garnier, dans son *Principe de la Population*; Boccardo, dans son *Dizionario della Economia politica*; de même, J. Conrad (*Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, V^o Ortes); Mohl (*Die Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften*, t. III, p. 478). Cf. encore : *Nouveau dictionnaire d'Economie politique*, suppl., Paris, 1897, etc... L'idée d'ailleurs est nettement d'origine italienne. Botero, abbé de San Michele della Chiusa, en Piémont, et précepteur des enfants de Charles-Emmanuel de Savoie, avait signalé le problème près de deux siècles auparavant. Lui aussi blâmait les encouragements inconsidérés au mariage, défendait l'union tant qu'on n'était pas en mesure de nourrir et d'élever ses enfants, signalait l'arrêt du développement de la population malgré le mariage, par suite, notamment, du manque de ressources.

le plus riche en considérations judicieuses, en aperçus originaux. Il précise avec raison que la population augmente, se maintient ou diminue parallèlement à l'état progressif, stationnaire ou régressif des ressources qui la doivent précéder, et que la sécurité dans la possession, la plus large liberté possible, le maintien d'une inégalité rationnelle de richesse sont les plus sûrs moyens d'en assurer un développement harmonieux.

Ces observations dénotent une largeur de vues qui classe cet apologiste obstiné de certaines iniques restrictions médiévales du droit de propriété parmi les esprits les plus ouverts aux idées modernes. Si l'on ajoute qu'à s'en tenir aux seuls termes de ses théories, lui revient encore incontestablement le mérite de la découverte de la loi de progression géométrique de la population, on ne peut contester que, dans cette discussion si ardemment débattue au XVIII^e siècle, Ortes se révèle penseur original, méthodique et fécond.

Jugement sur Ortes

Nous voici enfin arrivé au terme de cette Etude que nous nous sommes efforcé de faire consciencieuse et impartiale.

Nous avons suivi Ortes dans toutes ses théories, dans tous ses concepts. Ses quelques ouvrages imprimés, comme ses nombreux manuscrits dépouillés et compulsés pour la première fois, nous ont permis d'exposer ses diverses doctrines. Nous devrions donc pouvoir porter maintenant un jugement d'ensemble sur ce mystique et contemplatif Chevalier errant de l'Idée, ce Don Quichotte intellectuel qui rompit des lances contre tous les systèmes, bons ou mauvais, indistinctement.

La tâche cependant demeure encore malaisée.

Mélange singulier de qualités et de défauts, il semble défier toute appréciation d'ensemble. La seule caractéristique que l'on puisse, à côté de son penchant pour la Mathématique et de sa dévotion fidèle à l'Eglise, signaler sans erreur possible, est son originalité. Le souci constant de son esprit est de corriger les données communément admises et, sous prétexte qu'elles sont basées sur l'erreur, de leur opposer ses opinions, toujours parfaitement logiques certes, et rigoureusement déduites de principes évidents, mais souvent artificielles parce que négligeant trop la réalité et les contingences.

S'il ne fut pas le penseur illustre que certains ont vu en lui, il ne fut pas le philosophe obscur, le littérateur touffu, le poète pesant, guindé et le politique chimérique ou l'économiste décourageant que malmenaient les Novellistes et que discutaient injustement quelques lettrés en mal de critique. Bref, il est moins que quelques-uns ne le supposèrent ; il est plus que d'autres ne le crurent.

Qu'Ortes se soit souvent trompé, nul ne peut songer sérieusement à le contester. A tant cultiver sa pensée, il s'est sans doute égaré, mais a pu, et su, promener sur son siècle un regard clairvoyant. Quand on le lit et le médite, on trouve en son œuvre une profondeur surprenante et des traits de lumière qui, bien souvent, jalonnèrent la route où d'autres, plus aisément, purent cheminer après lui. Tour à tour clair et confus, précis et obscur, heureux par de belles périodes, une divination surprenante des besoins futurs, l'ampleur de ses vues, en même temps que fastidieux par la lenteur de son raisonnement, la froideur stricte de ses démonstrations, il nous apparaît doué d'une aptitude générale à toutes connaissances, qu'il s'agisse de Sciences exactes, de Philosophie, d'Economie Politique ou même de Belles Lettres..

Mathématicien, il le fut, en effet, au sens le plus large du terme : Physique expérimentale, Géométrie, Astronomie, Algèbre, — la *taciturna Algebra* comme il disait, — tel est le vaste domaine qui lui est familier entre tous. D'ailleurs, ses divers écrits sont dominés par l'idée mathématique, ce qui explique sa propension à inventer, à tout propos, et parfois même hors de propos, des systèmes pour régir les diverses connaissances. Et ce besoin de soumettre à la rigueur du calcul, au moins à la méthode scientifique, ses raisonnements et ceux des autres, explique le caractère toujours abstrait et parfois artificiel de ses démonstrations. Mais si cette tendance déborde exagérément le domaine propre de la mathématique, où Ortes s'affirme excellent parmi les meilleurs, il convient de reconnaître qu'elle lui ménagea une intuition magnifique des découvertes de l'avenir et lui suggéra quelques ouvrages intéressants et inattendus. Ainsi, il entrevit les applications les plus modernes de l'électricité et les secrets les plus récemment dévoilés de la composition atomique de la matière. Par son traité sur les *Jeux de la Bassette et du Pharaon*, il a su, d'autre part, rapporter à une des préoccupations les plus générales de son temps, ses deductions ingénieuses, et offrir des conclusions pratiques,

sages et moralisatrices, d'influence illusoire il est vrai, dans la Venise dissipée du *Settecento*.

Disciple averti de penseurs dont s'honore l'humanité — de Platon, de Descartes, de Machiavel, de Spinoza, de Malebranche entre autres, — son œuvre philosophique reflète la même rigoureuse tendance. Qu'il s'agisse de sa démonstration logique et puissante — malgré ses données arbitraires et ses résultats manifestement erronés — sur la *Vérité de l'Histoire*, de ses remarques sur l'Opinion, motif social de réalisation des désirs humains, ou de ses distinctions subtiles, appuyées d'observations justes et précises, sur les *Sciences Utiles et Agréables* ; que l'on examine sa thèse physiologique des *Plaisirs et des Douleurs*, plus fondée que le prétendu calcul auquel il imagine de les réduire ; ou ses développements sur la *Philosophie des Anciens* qui ne sont point qu'erreurs ; que l'on s'attarde à cette étude minutieuse, et, par certains côtés, si riche en aperçus intéressants sur les Langues, que sont les *Réflexions sur les Objets appréhensibles*, partout on trouve des considérations ingénieuses qui frappent l'esprit, et, qu'elles le charment ou le heurtent, l'obligent toujours à penser.

Dans le domaine religieux et politique, la virtuosité d'Ortes est sans pareille et ses théories, même lorsqu'elles visent seulement à justifier la supériorité de la Religion catholique sur les autres, ou à défendre son temporel, pour spécieuses et discutables qu'elles soient, offrent un réel intérêt. Cet intérêt s'affirme, du reste, bien plus encore lorsqu'à la Religion, pivot central de sa doctrine, vient s'étayer le problème politique tout entier. L'association intime qu'il rêvait de réaliser entre la Religion et le Principat lui dicte des remarques originales qui méritent vraiment de retenir l'attention. Et l'on pourrait même se demander si, par une sorte d'atavisme, le problème politique — ses *Réflexions sur la Cour de Berlin*, où il soutient des principes que Machiavel n'eût point désavoués en sont la preuve — ne tiendrait pas, dans ses préoccupations, une place équivalente à son désir de restauration de la puissance de l'Eglise... Quoi qu'il en soit, ce lui fut l'occasion

d'exposer des vues justes et sages, tout au moins pour le *Settecento*, et de tirer des conclusions sociales dont notre époque a vu, avec leur réalisation, les conséquences et les excès.

Lorsqu'il aborde la Sociologie, le mérite d'Ortes n'est pas moindre, et les critiques de son Philosophe américain contre l'esprit de société présentent un ensemble de raisons sérieuses qui n'ont d'égales que la force des arguments contraires par lesquels les réfute le Philosophe européen supposé... Et il en va ainsi, qu'il aborde la question psychologique ou effleure la question juridique et historique. Ce sont toujours des remarques judicieuses, si elles manquent parfois de réalité pratique, comme il advient du reste à tout esprit essentiellement spéculatif.

Ce n'est point qu'Ortes ne sut, cependant, à l'occasion, se rapprocher de la vie, en littérature, notamment, où les personnages pensent et agissent avec une intensité puissante de vérité. Sa « manière », du reste, devait lui faciliter la tâche.

Ortes n'est plus le lettré académique et courtisan du début du siècle. Il n'écrit pas pour le régal des assemblées patriciennes, maniérées et précieuses. Sa critique n'est pas indulgente. Sa parole n'est pas accoutumée à répondre par une flatterie alambiquée à une compliment contourné. Il est surtout l'encyclopédiste, littéraire sinon politique, dont Euterpe, qui inventa les Mathématiques et tira les premiers sons de la flûte au double roseau, est la Muse. Son dilettantisme sait marier Platon à Homère, trouve sa meilleure et plus rare jouissance dans le commerce de Newton, Leibniz, Diderot, voire même, bien qu'il les admire plus qu'il ne les aime, de Jean-Jacques et de Voltaire. Sa langue précise, nombreuse, colorée, vêt admirablement des idées tour à tour fortes et gracieuses. Que ce soit dans ses vers dont certains sont magistralement frappés ou dans sa prose d'une correction classique, la pensée est toujours exprimée avec netteté, souvent avec élégance. Et c'est là un mérite d'autant plus caractéristique chez Ortes, que sa formation le prédisposait beaucoup

plus aux pures spéculations de l'intelligence qu'au culte de la forme par la virtuosité du verbe.

Et cette particularité de son œuvre littéraire s'affirme surtout dans son théâtre. Certes ses *Sonnets* sont honorables, quelques-uns même parfaits ; mais le sujet devait le gêner parce que correspondant malaisément à son esprit. Au contraire, dans ses *Drammi per Musica* le sujet choisi permettait toutes les manifestations d'une culture nourrie de grec et de latin, passionnée de Lettres et de civilisation antiques. Voilà pourquoi il lui était plus facile de camper des personnages robustes, vivants pour de grandes idées, animés de nobles sentiments. Il sut, d'autre part, mêler à toute cette grandeur dans le devoir des traits de psychologie délicate qui atténuent la rudesse et l'austérité des caractères en apportant, chez certains de ses personnages féminins, une note apaisée plus humaine et plus naturelle. De telle sorte que l'on ne peut équitablement lui refuser, même dans le domaine littéraire pour lequel il était le moins préparé, un mérite réel et des qualités évidentes.

Ortes est encore un des rares économistes qui, au XVIII^e siècle, honorent l'Italie par l'originalité et la force de leurs concepts. Classiques et Physiocrates peuvent, tour à tour, le revendiquer comme un des leurs : il ne se rattache fermement à aucune doctrine. Mais il a, par contre, inspiré les esprits les plus éminents des diverses Ecoles : Adam Smith, Melchior Cesarotti, Ricardo, Malthus, Karl Marx, Wilfredo Pareto, Walras, Böhm-Bawerk, Irving Fischer, pour ne citer que les principaux. En Economie politique, il fait surtout figure d'isolé, se préoccupant peu des idées déjà soutenues, si ce n'est pour les discuter, et concevant ses Systèmes comme si rien, jusqu'à lui, n'avait été dit de raisonnable ni de sérieux.

Ses contemporains, par exemple, estiment que le commerce extérieur doit, pour la plus grande richesse de la Nation, l'emporter sur le commerce intérieur ? Il proteste, bien que partisan du libre-échange entre Etats. On préfère l'argent aux biens réels et consommables ? Il crie

l'erreur. Ces mêmes biens consommables, on les estime de quantité variable de pays à pays ? Il soutient qu'ils sont équivalents et rigoureusement déterminés par la population. Les fidéicommiss sont, d'une façon générale, jugés dangereux et injustes ? Il les donne pour un remède universel. On s'efforce de développer sans mesure la population sous prétexte d'augmenter la puissance nationale ? Il s'attache à démontrer que tout territoire, quant à ses habitants, doit se maintenir dans des limites étroites. Tandis que les Economistes soutiennent des thèses artificielles, favorables, le plus souvent, à une seule minorité de privilégiés, il offre, ou prétend offrir, comme dans ses *Fidéicommiss*, des doctrines générales conformes aux lois naturelles, à l'intérêt aussi du plus grand nombre. Et les exemples pourraient être multipliés..

Sans doute il a commis des erreurs, soutenu des paradoxes. Mais ces erreurs et ces paradoxes, il les a semés de vérités utiles, de remarques neuves, d'aperçus ingénieux lorsqu'il parle notamment du travail, de la différenciation originaire ou actuelle des occupations et de leurs rapports, de la liberté économique ; disserte sur l'inégalité de répartition, la monnaie, le renchérissement de la vie, les impôts, le prêt à intérêt ; nous donne la notion moderne du capital, condamne le salariat ou s'élève contre les dangers de l'esprit de conquête, l'insécurité des travailleurs, les conséquences fatales de ce qu'il appelle la servitude nationale.

Il ne faut pas méconnaître non plus la part très large, l'influence incontestable dont on lui est redevable dans les progrès de la méthode scientifique en Economie politique. Tout pénétré de théories abstraites, il a, évidemment, par trop négligé ici — comme ailleurs — l'observation des faits et de l'Histoire — en laquelle, nous l'avons vu, il n'avait aucune confiance — mais la rigueur mathématique de sa démonstration a du moins prouvé, en l'exagérant, que l'esprit scientifique, ainsi qu'on le croyait encore à peu près unanimement, n'était pas, bien au contraire, impropre en Economie politique.

Tantôt serviteur du passé dont on sapait l'édifice gothique, tantôt promoteur d'idées telles qu'il ne peut publier ses ouvrages en Toscane, à Venise ou dans les Etats du Pape ; pénétrant, âpre et paradoxal ; contradictoire et méthodique ; tenace dans ses opinions ; réfléchi dans ses croyances ; absolu dans ses préjugés ; passionné dans ses discussions ; partial dans ses démonstrations, Ortes nous apparaît multiple, attrayant et divers. Ce lui fut, au surplus, un incontestable mérite que d'avoir, dans quelque domaine où son activité s'exerçât, négligé les apparences pour remonter obstinément jusqu'aux principes, et contribué ainsi à substituer au désordre des méthodes particulières, la déduction logique et féconde des postulats fondamentaux ; aux dissertations élégantes et souvent vides, le raisonnement rigoureux et précis. Et la claire conscience de ce mérite lui était, à bon droit, le meilleur des adoucissements à l'animadversion injuste des faux savants, dont il ne laissait pas d'éprouver une amertume cruelle, malgré la fermeté de son caractère et la noblesse de son esprit.

Tel fut Ortes dont le souvenir n'a guère laissé de traces dans la mémoire des hommes parce qu'indifférent aux éloges et n'attendant rien d'utile des critiques, il préféra, à la faveur factice d'une renommée incertaine, une fière et dédaigneuse obscurité.

Par l'exposé, surtout objectif, de son œuvre — sorte de mosaïque aux arabesques tour à tour harmonieuses et heurtées, nuancées de vives et chatoyantes couleurs, ou voilées de grisaille imprécise et terne — nous avons tenté de présenter d'après les plus saillantes caractéristiques de son intelligence et de son cœur, ce bourgeois de Venise, généreux et pitoyable, hargneux pour le bien, qui, en plein *Settecento*, dans ce *mansuetissimo secolo* dont parle Alfieri, offre le contraste inattendu d'un Vénitien de l'Époque héroïque.

VU, le 31 Mai 1934,
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

VU et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
Signé : S. CHARLETY.

INDEX

- ACCIAIOLI : 189 n.
ALBIZZI (Archidiacre) : 14.
ACHILLINI : 190.
ALEMBERT (d') : 57.
ALFIERI : 13 et n.; 24; 56 n.;
125 n.; 323 n.; 325 n.; 403.
ALGAROTTI : 11 n.; 14 et n.;
17 n.; 26 n.; 27 n.; 61 et n.;
65; 66 n.; 78; 79; 190 n.;
197 n.; 198 n.; 223; 294; 299
et n.; 300 n.; 355 n.
AMYOT : 191.
APOLONIUS : 72.
AQUIN (St Thomas d') : 343;
376 n.
ARCHIMÈDE : 72.
ARISTOTE : 36 et n.; 72 n.; 159;
236 n.; 343.
ARNAULD : 226 n.

BACON : 97 n.
BAILLET : 191 n.
BALZAC (Guez de) : 193.
BARETTI : 45; 90; 195; 198 n.;
300 n.
BARONIO : 188.
BASILOPOULOS : 83; 84.
BASSI-VERATI (Laura) : 7 n.; 73 n.
BAYLE : 92.
BEAUVAIS (St Vincent de) : 376 n.
BECCARIA : 24; 47; 67 n.; 301 n.;
303 n.; 304 n.; 309; 310; 315 n.;
356 n.; 357 n.; 361 n.; 385 n.
BEDARI : 190 n.
BELLAY (du) : 198 n.
BEMBO : 189 et n.; 197 n.
BERNARDONI : 190 n.
BERNOULLI : 73 n.
BERTAUT : 191 n.
BETTINELLI : 197 n.; 198 n.
BIANCONI : 7 n.; 14; 73 n.
BLANQUI : 395 n.
BOCCACE : 197 n.
BOCCARDO : 395 n.
BOILEAU-DESPRÉAUX : 191 n.; 192.
BOISGUILBERT : 343 n.
BÖHM-BAWERK : 328; 351; 401.

BOTERO : 395 n.
BONTELMONTI (G.) : 323 n.
BOSSUET : 192.
BOUHOURS : 191 n.
BOULLIER : 35 n.
BOURDALOUE : 192.
BOUVY : 137 n.
BOVIGNARE : 189 n.
BRANDA (P. Onofrio) : 194.
BROGGIA : 305 n.; 341.
BUONAFEDE : 323 n.
BURIDAN : 343.
BUSSY-RABUTIN : 193.

CALOGERA (Le Père) : 14; 17 n.;
78; 199 n.
CALVIN : 191.
CANTU : 68 n.
CARDAN : 78; 79 et n.; 81; 82.
CARLI : 24; 299 et n.; 300 n.;
341; 349 n.; 355 n.; 363; 370
et n.
CASA : 189.
CASAREGI : 190 n.
CASTIGLIONE : 189 n.; 197 n.
CATENI : 14; 35 n.; 39 n.
CAVALLI : 14.
CESAROTTI : 35; 131 et n.; 135
et n.; 136 et n.; 137; 142; 143;
190 n.; 195 et n.; 198 n.; 401.
CHARTIER (Alain) : 191.
CHIACHERA : 190.
CHIARI (abbé) : 130 n.; 222.
CHICORIA : 130 n.
CIANI : 3 n.; 12 n.; 14, 21 n.;
31 n.; 42; 43; 44; 48; 49;
50 et n.; 51; 58 n.; 59 et n.;
61 et n.; 113; 125 n.; 160;
169 n.; 171 n.; 172; 193 et n.;
297; 302 n.; 327 n.; 352; 354;
357 n.; 388.
CICERON : 228.
CICOGNA : 7; 19; 23 n.; 33 n.;
70 n.; 159 n.; 160 n.; 199 n.
COMMINES : 191.
CONDORCET : 67 n.

- CONRAD : 395 n.
 CONTI (abbé) : 83 n.
 COQUILLART : 191 n.
 CORNEILLE : 223.
 CORNIANI : 299 et n.; 300 n.; 333 n.; 355 n.; 370.
 CORTIS (G. de) : 191 n.
 COSSA : 26.
 COSTA : 190 n.
 COSTADONI (le Père) : 17 n.; 199 n.
 COSTANZO : 189.
 CRAIG : 98 n.
 CRESCIMBENI : 197 n.
 CUSTODI : 1 n.; 2; 6; 22; 25; 31 n.; 45 n.; 101 n.; 112 n.; 113 n.; 144; 296 n.
 DACIER (M^{re}) : 192.
 DANDOLO : 6.
 DANTE : 197 n.
 DAVANZATI : 305 n.; 341.
 DESCARTES : 3 n.; 34 n.; 35 n.; 36 n.; 38; 65; 68; 72; 78; 92; 114; 118 et n.; 119 n.; 133; 137; 225; 321 et n.; 362; 399.
 DESPÉRIER : 191.
 DESPORTES : 191 n.
 DIDEROT : 90; 400.
 DOMENICHI : 189 n.
 DUPUIT : 328.
 DURKHEIM : 166.
 EMO : 14; 17 n.; 78; 80 et n.; 83.
 ENNIUS : 228.
 EPICURE : 157.
 ERIZZO : 14.
 ERRERA : 24 n.
 EUGENIO : 72.
 EULER : 392.
 FABRI : 60.
 FERRARA : 6; 8 n.; 22 et n.; 24 n.; 25 n.; 45 n.
 FIAMMA : 189 n.
 FILANGIERI : 24; 47; 57; 303 n.; 304; 309; 321; 357 n.; 364; 370; 385 n.
 FISCHER : 337; 349 n.; 401.
 FLÉCHIER : 192.
 FLICAJA : 190.
 FONTENELLE : 92.
 FOSSOMBRONI : 24.
 FRANCHIS (de) : 33 n.; 37 n.; 51 n.; 305 n.; 308 n.; 332 n.; 351 n.; 384 n.
 FRÉDÉRIC DE PRUSSE : 47; 322; 325 et n.
 FRUGONI : 190 n.; 197 n.; 223.
 GALIANI : 24; 47; 303 n.; 304 n.; 341; 343 n.; 357 n.; 363; 370; 385 n.
 GALILÉE : 36 n.; 72 et n.; 128.
 GANILH : 25 n.
 GARNIER : 395 n.
 GASSENDI : 34 n.
 GENOVESI : 24; 35 n.; 67 n.; 301 n.; 303 n.; 304 n.; 305 n.; 309; 344 n.; 349; 361 n.; 363; 364; 370; 385 n.; 389 n.
 GHEDINI : 190 n.
 GIDE : 307 n.
 GIGLI : 197 n.
 GIRARDI : 189 n.
 GIVOLI : 189 n.
 GOBBI : 24 n.
 GOLDONI : 24; 26 n.; 29; 228; 268.
 GOSSEN : 328.
 GOZZI (Carlo) : 321 n.; 268.
 GOZZI (Gasparo) : 42; 228.
 GRADENIGO : 57; 189 n.
 GRANDI (Guido) : 3 n.; 4 et n.; 10 n.; 16; 23; 35; 36 n.; 37 n.; 38 et n.; 39 n.; 44; 47 n.; 62; 67 n.; 70 n.; 71 et n.; 72; 80 n.; 88; 188; 226; 231 n.; 294; 307 et n.
 GRASSI : 190 n.
 GRAVINA : 197 n.; 236 n.
 GUIDI : 190.
 GUZZI : 130 n.
 HAZARD (Paul) : 125 et n.
 HERSCHEL : 194 n.
 HOBBS : 65; 157; 358.
 HOMÈRE : 400.
 HORACE : 196 n.; 228; 236 n.
 HUET (Evêque) : 35 n.
 HUME : 35 n.
 HUYGHENS : 4 n.
 INGRAM : 34 n.; 350 n.
 JEVONS : 349 n.
 KAUTZ : 24 n.
 KNAPP : 349 n.

- KNIES : 395 n.
 LA BRUYÈRE : 192.
 LA CHAPELLE : 193.
 LA FONTAINE : 192.
 LAMI : 31 n.
 LAMPERTICO : 1 n.; 2; 26 n.; 48;
 130 n.; 194; 197 n.; 219; 220;
 222; 227 n.; 294; 300 n.; 312 n.
 LAMPREDI : 323 n.
 LASTRI : 127 n.
 LEIBNIZ : 69; 114 n.; 133 et n.;
 165; 188; 311 n.; 362; 400.
 LENA : 14.
 LEONIO : 190 n.
 LEONARDO : 229.
 LEPROTTI : 190 n.
 LESSING : 90.
 LIST : 301 n.
 LOCKE : 35 n.; 340.
 LOMBARDI : 6; 24 n.; 64 n.
 LUCCHESI : 7.
 LUCIEN : 228.
 LUCRECE : 228.
 MACHIAVEL : 157; 184; 197 n.;
 398; 399.
 MAFFEI : 14 et n.; 61 n.; 73 n.;
 80 n.; 190 n.
 MALEBRANCHE : 66 n.; 68; 116 n.;
 117; 118; 119; 147 et n.;
 167; 174; 225; 226 n.; 398.
 MALHERBE : 191 n.; 192.
 MALTHUS : 315; 316; 336 n.;
 384 n.; 391; 392; 393; 394
 et n.; 395 et n.; 401.
 MANDELLI (le Père) : 13 n.
 MANFREDI : 190 n.
 MANZRINI : 189 n.
 MARCELLO : 231 n.
 MARCHETTI : 39 n.; 190.
 MARINI : 190; 229.
 MARMITA : 189 n.
 MAROT : 191 n.
 MARTELLI : 189 n.
 MARTELLO : 190 n.
 MARSHALL : 349 n.
 MARX (Karl) : 315; 316; 401.
 MARZAGLIA : 80 n.
 MATTEUCCI (abbé) : 7.
 MAUPERTUIS : 79 et n.
 MAZZI : 190.
 MELLIN DE SAINT GELAYS : 191 n.
 MEMMO : 14; 49 n.
 MENEGHELLI : 1 n.; 4 n.; 5 n.;
 6; 25; 45 n.; 101 n.; 294.
 METASTASIO : 14 et n.; 24; 190
 n.; 197 n.; 223; 230; 231 n.
 MIRABEAU : 381.
 MOHL : 395 n.
 MOIVRE : 73 et n.
 MOLIÈRE : 223.
 MOLMENTI : 304 n.
 MONTAIGNE : 147 n.; 198 n.
 MONTESQUIEU : 35 n.
 MONTI : 196 n.
 MONTMORT (de) : 73 n.
 MOREI : 197 n.
 MORELLET (abbé) : 14 n.
 MORET : 308 n.
 MOSCHINI : 6; 25; 295.
 MOSER : 34 n.
 MUN (Jean de) : 191 n.
 MURATORI : 14; 24; 73 n.
 MUZIO : 189 n.
 NATALI : 7 n.; 26 et n.; 163 n.;
 323 n.
 NECKER : 54; 304 n.; 364.
 NEGRI : 294.
 NERI (Filippo) : 14.
 NERI (Pompeo) : 305 n.
 NERI (Gian-Rinaldo) : 47.
 NEWTON : 4 n.; 74 n.; 81; 188;
 340; 400.
 NICOLE : 191.
 NORSIA : 304 n.
 NOVICOW : 344.
 PALGRAVE : 308 n.; 395 n.
 PANDOLFINI : 304.
 PARETO : 102; 129; 307 n.; 308
 et n.; 362; 401.
 PARINI : 68; 194; 196 n.
 PASCAL : 74.
 PATERNO : 189 n.
 PATRU : 192.
 PECCHIO : 40 n.; 57 n.; 162.
 PÉLISSON : 192.
 PÉRÉFIXE (de) : 192.
 PERRIN : 88 n.
 PERRON (cardinal du) : 192.
 PÉTRARQUE : 189 et n.; 197 n.;
 228.
 PETRONE : 228.
 PETTY : 340.
 PIAZZI : 24.
 PLATON : 52; 66; 77; 103; 398;
 400.
 PLUTARQUE : 60; 98 n.; 228.

- POLITIEN : 189.
 PONTE (L.-A. da) : 199 n.
 PONTE (P. Orséolo da) : 80 n.
 POPE : 129; 130 n.
 PYTHAGORE : 77.
- QUESNAY : 305.
 QUIRINI : 80 et n.; 83 n.
- RABELAIS : 191.
 RACINE : 191 et n.; 193.
 RAMUS : 35 n.
 RAPIN : 191 n.
 REYNALDI : 188.
 RICARDO : 315; 316; 344; 401.
 RICCATO : 79 et n.
 RICHET (Charles) : 87 n.; 88 n.
 RIMBOTTI : 14.
 RIST : 307 n.
 ROLLI : 190 n.; 196 n.
 RONSARD : 212.
 ROSCHER : 24 n.
 ROUSSEAU (J.-J.) : 392; 400.
- SAINT-EVREMOND : 92; 193.
 SALVAJO : 189 n.
 SARABOSSO : 189 n.
 SARPI (Fra-Paolo) : 39 et n.;
 170 et n.; 171 n.; 375; 378 n.
 SAVONAROLE : 162; 354 n.
 SCARUFFI : 305 n.; 341.
 SCHIAPERATO : 189 n.
 SERIMAN : 26 n.
 SERRA : 305 n.; 341.
 SHAKESPEARE : 223.
 SIDOINE APOLLINAIRE : 226.
 SILVANI : 229.
 SMITH (Adam) : 301 n.; 304 n.;
 305; 307 n.; 309; 312 et n.;
 401.
 SOMAGLIA (della) : 14; 21 n.;
 39 n.; 51 n.; 160 n.; 352.
 SPALLANZANI : 24.
 SPEDALIERI : 323 n.
 SPERONI : 189 n.
 SPINOZA : 65; 114; 157; 162 n.;
 163; 165 et n.; 166; 362; 398.
 STENDHAL : 215.
 SULLY-PRUD'HOMME : 207.
- SUZZI (abbé) : 17 n.; 68 n.; 78;
 79; 80; 82; 83 et n.
 SUSSMILEH : 392.
- TACITE : 97 n.
 TANGORRA : 318 n.
 TANUCCI : 24; 39 n.; 365 n.
 TASSO (Torquato) : 128; 189 et n.
 TASSO (Benedetto) : 189.
 TESSI : 190.
 THEOCRITE : 196 n.
 TILLOT (du) : 24.
 TOALDO : 14; 60; 326 n.
 TORRICELLI : 36 n.
 TURBOLO : 341.
 TURGOT : 350.
 TRINCHERA : 26.
- URFÉ (d') : 192.
 UVA (dall') : 189 n.
- VAIR (du) : 192.
 VALOIS (Marguerite de) : 191.
 VAUGELAS : 192.
 VERRI : 24; 47; 67 n.; 108 n.;
 194 n.; 301 n.; 304 n.; 305 n.;
 311 n.; 323 n.; 331 n.; 356 et n.;
 363; 364; 376 n.; 385 n.
 VICO : 24; 35 n.; 92 n.; 97 n.;
 118 n.; 132 et n.; 137 et n.;
 149 n.; 158; 190 n.; 223.
 VILLON : 191 n.
 VINCI : 229.
 VIRGILE : 228.
 VIVIANI : 36 n.; 72.
 VOITURE : 193.
 VOLPI : 190 n.
 VOLTA : 24.
 VOLTAIRE : 57; 107; 341; 400.
- WALRAS : 307 et n.; 308; 328;
 349 n.; 401.
 WAGNER : 25 n.
- XENOPHON : 309; 325.
- ZANON : 299 et n.; 303 n.; 355 n.;
 386 n.
 ZANOTTI : 11 n.; 14; 37 et n.;
 190 n.; 221 n.
 ZAPPI : 190 n.; 229.
 ZENDRINI (Angelo) : 6 et n.
 ZENDRINI (Bernardino) : 47.

BIBLIOGRAPHIE

I

ŒUVRE D'ORTES

I. — OUVRAGES MANUSCRITS

- Alcune Soluzioni di Problemi geometrico-matematici (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Alcuni Sonetti, aggiunti al Ragionamento delle Scienze Utili e delle Dilettevoli (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Calcolo de' Vizi e delle Virtù (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Carattere degli Americani (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Catalogo dei migliori autori francesi in prosa per far conoscer il progresso della Lingua (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Considerazioni di un filosofo moderno europeo sopra le Riflessioni d'un filosofo americano futuro, sui Costumi correnti d'Europa (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Della Confessione fra i Cattolici (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Della Differenza della Religione Cattolica da tutte le altre (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli per rapporto alle Felicità umana (Fragments : Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV ; Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Discorso sull'Economia Nazionale (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Estratto dalla Fisica per li Cavalieri : Dell'Elettricità (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Età del Mondo (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Favola di Psichè (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Giudizio su alcuni poeti illustri italiani (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*

- Giudizio sul libro intorno alla spedizione degli Argonauti in Colco (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- Istituzioni di Fisica (Marciana, It., class. IV, cod. CXXXVI).*
- Lettere varie : Copia di Memoria presentata al Sig. Procurator Emo (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- A Suzzi, 24 Dicembre 1747 (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Problème : Methodus inveniendi duas medias continuo proportionales geometricæ seu solutio problematis Deliaci dicti auctore Balano Basilopulo... (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Manlio Capitolino, Azione drammatica da rappresentarsi per Musica a 5 Voci (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Marco Attilio Regolo, Drama per Musica (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Note ad une Lettera in proposito di Regolazione d'Acque (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Osservazioni sopra una Dissertazione nel Giornale del Commercio di Giugno 1759, Dicemb. 1759, al Conte di Rosemberg, Ministro Cesareo (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Polissena, Azione drammatica da rappresentarsi per Musica a 5 voci (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Popolazione perchè non cresca per l'Agricoltura, per le Arti e pel Commercio (Manuscrit inachevé).*
- Riflessioni di un Filosofo americano di qualche secolo avvenire sopra i Costumi degli Europei del secolo presente (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Riflessioni dimostrative sopra le Memorie quasi dimostrative della Corte di Berlino nel 1758 (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Riflessioni sulle Rendite del Principato (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Sulla probabilità di vincita o di perdita nel giuoco delle carte (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*
- I Treni di Geremia, Profeta, ridotti in versi italiani (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII).*
- Varii pensieri sopra l'Economia Nazionale, cioè sulla Popolazione, sulle Famiglie, sull'Interesse del danaro (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. CXXXV).*

II. — DIVERS FRAGMENTS SANS INTÉRÊT

Come si verifichi la Religione e come si renda ingannevole e falsa ; — Compendio delle Vite di Papi ; — Cosa sia Governo e Religione vera ; — Definizioni per servire alla Storia filosofica universale de' nostri tempi da formarsi da ciascuno in particolare secondo l'essenziale delle sue cognizioni e quelle viste che gli riusciranno più nuove e più aggredevoli ; — Delle diverse Costituzioni nazionali ; — Dizionario ; — Dottrine de' primi XV secoli e dei tre ultimi ;

— Immunità e libertà della Chiesa ; — Sulle presente novità fra i Cattolici.

III. — OUVRAGES IMPRIMÉS

- Annotazioni dell'Autore del libro degli Errori popolari sull'Economia Nazionale* (CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXV).
- Calcolo sopra i Giuochi della Bassetta e del Faraone, aggiuntovi un Estratto di Lettere sopra il giuoco pubblico di Venezia* (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).
- Calcolo sopra il Valore delle Opinioni e sopra i Piaceri e i Dolori della Vita umana* (Venise, Giamb. Pasquali, 1757 ; publié par CUSTODI, *Economisti classici italiani*, p. m., t. XXIV).
- Calcolo sopra la Verità dell'Istoria* (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII ; Venise, Fracasso, posthume, 1815).
- Copia di Lettera scritta addì 29 gennaio 1785 ai Signori Novellisti Letterarii di Firenze, l'Autore del Libro de' Fidecomessi non stampato in Venezia e non pubblicato* (CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXVII).
- Dei Fidecomessi a famiglie, a chiese e luoghi pii, in proposito del termine di manimorte introdotto a questi ultimi nella Economia Nazionale, 1784.* (CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXVII).
- Della Religione e del Governo de' Popoli per rapporto agli spiriti bizzari e increduli de' tempi presenti. 1780* (Publié fragmentairement par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXV, XXVI).
- Della Scienza e dell'Arte politica* (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, publié par CIOGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, Portogruaro, 1853).
- Dell'Autorità di Persuasione e di Forza fra loro divise.* (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII, publié par CIOGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, Portogruaro, 1853).
- Dell'Economia Nazionale, Libri sei. 1774* (CUSTODI, *Econ. class. ital.*, p. m., t. XXI, XXII).
- Dell'Eguaglianza delle ricchezze e della povertà nel comune delle Nazioni* (Opere varie autografe, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII ; CIOGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*).
- Delle Scienze Utili e delle Dilettevoli per rapporto alla Felicità umana.* (Venise, 1785, publié dans CUSTODI, *Econ. class. ital.*, p. m., t. XXIV ; t. XLIX, supplément).
- Dell'Ingerenza del Governo nell'Economia Nazionale.* (Studi varii autografi, Marciana, It., class. XI, cod. XXXV, publié à Venise par G. Fovel, 1863 et par Lampertico : *Giam. Ortes e la Scienza econ. al suo tempo*, Append. IV).
- Diario* (Publié par CIOGNA, *Trattatelli ined. di Giam. Ortes*, Portogruaro 1853).
- Errori popolari intorno all'Economia Nazionale, considerati sulle presenti controversie fra i laici e i chierici in ordine di possedimento dei beni, 1771* (CUSTODI, *Economisti classici italiani*, p. m., t. XXV).

- Lettere : Lettere scritte a diverse persone in proposito di detto libro* — l'Econ. Nationale — (CUSTODI, Econom. class. ital., p. m., t. XXIII).
- Tre Lettere al Sig. Audit. Michele Ciani* (CUSTODI, Econom. class. ital., p. m., t. XXIII).
- Tre nuove Lettere sulla Economia Nazionale* (CUSTODI, Econom. class. ital., p. m., t. XLIX, supplément).
- Lettere inedite* (LAMPERTICO, Giam. Ortes e la Scienza econom. al suo tempo, Append. II).
- Lettere sulla Religione e il Governo de' Popoli* (Venise, 1730 ; publié par CUSTODI, Econom. class. ital., p. m., t. XXV. XXVI).
- Lettere varie* : au P. Calogera et au P. Costadoni (*Epistolario manoscritto da Ponte*) ; au Comte Francesco Algarotti (CUSTODI, Economisti classici italiani, p. m., t. XXIV ; CADORIN, Venise, Alvisopoli, 1840).
- Riflessioni sopra i Drammi per Musica, Aggiuntovi una nuova Azione drammatica, Calisso spergiura* (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).
- Riflessioni sugli Oggetti apprensibili, sui Costumi e sulle Cognizioni umane per rapporto alle Lingue* (Venise, 1775).
- Riflessioni sulla Popolazione delle nazioni per rapporto alla Economia Nazionale.* Venise 1790 (*Opere varie autografe*, Marciana, It., class. II, cod. CXXXVIII ; *Studi varii autografi*, It., class. XI, cod. CXXXV ; CUSTODI, Econom. class. Ital., p. m., t. XXIV ; t. XLIX, suppl.)
- Saggio della Filosofia degli Antichi esposto in versi per Musica.* (Venise, Giamb. Pasquali, 1757).
- Saggio sopra l'Uomo, diviso in quattro lettere d'Alessandro Pope, trasportato dalla poesia inglese nell'italiana* (1771).
- Vita del P. Guido Grandi, abate camaldolese, matematico dello Studio Pisano, scritta da un suo discepolo* (Venise, Giamb. Pasquali, 1744).

II

DOCUMENTS

- | | |
|---------------------------|--|
| ADEMOLLO (Alessandro) .. | <i>I teatri di Roma nel secolo decimosettimo</i> , Rome, Pasqualucci, 1888. in-16. |
| ALGAROTTI (Francesco) ... | <i>Epistola sopra il Commercio ; Frammento sugli effetti dell'Industria</i> (Publié par CUSTODI, Economisti classici italiani, p. m., t. I). |
| — ... | <i>Opere</i> , Crémone, 1778, 10 vol. |
| BARETTI (Giuseppe) | <i>Discussioni letterarie. La Frusta letteraria e Scritti critici minori di Gius. Baretti</i> . Milan, Guigoni, 1877, 2 vol. |
| BATTAGLIA (Michele) | <i>Delle Accademie Veneziane</i> . Venise, Picotti, 1826. |
| BECCARIA (Cesare) | <i>Elementi di Economia pubblica</i> . (Publié par CUSTODI, Econom. class. ital., p. m., t. XI). |

- BETTINELLI (Saverio)..... *Prefazione alle Commedie*. Venise, 1752.
- BLANQUI (Adolphe)..... *Histoire de l'Economie politique*, 4^e édition. Paris, Guillaumin, 1860, 2 vol. in-12.
- BOCCARDO (Girolamo).... *Dizionario della Economia politica e del Commercio*. Turin, 1857-1863, 3 vol.
- BONFADINI (Romualdo)... *Da Acquisgrana a Campoformio (La Vita Italiana nel Settecento)*. Milan, Trèves, 1896, in-16.
- BOUILLIER (Francisque).. *Histoire de la Philosophie cartésienne*, 3^e édit., Paris, Delagrave, 1868, 2 vol. in-12.
- BOUTROUX (Emile)..... *Leibniz, La Monadologie, publié d'après les manuscrits*, 13^e édit. Paris, Delagrave, 1930, in-12.
- Bouvy (Eugène)..... *Le Comte Pietro Verri (1728-1797), ses idées et son temps*. Paris, Hachette, 1890, in-8°.
- *Vico adversaire de Descartes. (De Vico Cartesii adversario)*, Paris, Hachette, 1869, in-8°.
- *A travers cinq siècles de Littérature italienne*. Paris, G. Leroux, 1926, in-12.
- *Les Scènes de la Vie vénitienne de Pietro Longhi*. Paris, L'Amateur d'estampes, 1930, in-8°.
- BRUNSCHVIG (Léon)..... *Les Etapes de la Philosophie mathématique*. Paris, Alcan, 1912, in-8°.
- CADORIN (Giuseppe)..... *Lettere di Giammaria Ortes Veneziano a Francesco Algarotti*. Venise, Alvisopoli, 1840.
- CARLI (Gian-Rinaldo).... *Del libero Commercio de' grani*. Milan 1771. Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XIV).
- *Dell'Origine e del Commercio della Moneta*. Venise 1754 (Publié par CUSTODI, *ibid.*, p. m., t. XIII).
- *Relazione del Censimento*. (Publié par CUSTODI, *ibid.*, p. m., t. XIV).
- *Breve Ragionamento sopra i Bilanci delle Nazioni*. (Publié par CUSTODI, *ibid.*, p. m., t. XIV).
- CECCHINI (Pier-Maria).... *Brevi discorsi intorno alle commedie, commedianti e spettatori*. Naples, 1616.
- CESAROTTI (Melchior).... *Saggio sulla Filosofia delle Lingue applicato alla lingua italiana. (Opere dell'abate Melchior Cesarotti Padovano, Ediz. di Pisa)*. Tipogr. della Società Lett. 1800.
- CICOGNA (Emm.-Ant.).... *Memorie inedite de' primi anni della vita di Giammaria Ortes scritte da lui medesimo*. Portogruaro, Gastion, 1853, in-8°.
- *Trattatelli inediti di Giammaria Ortes veneziano*. Portogruaro, Gastion, 1853, in-8°.
- CONCARI (Tullo)..... *Il Settecento, Storia letteraria d'Italia scritta da una Società di Professori (t. VIII)*. Milan, Vallardi, 1900, gr. in-8°.

- CORNIANI (Giamb.)..... *Della Legislazione relativamente all'Agricoltura*. (Discorsi due recitati nella pubblica Accademia agraria di Brescia, 1777). Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXXIX.
- COSSA (Luigi)..... *Introduzione allo Studio dell'Economia politica*. Milan, Hoepli, 1892, in-8°.
- *Histoire des Doctrines Economiques*. Traduction A. Bonnet, Paris, V. Giard et E. Brière, 1899, in-8°.
- CROCE (Benedetto)..... *La Philosophie de J.-B. Vico*. Traduction française de H. Buriot-Darsiles et Georges Bourgin, Paris, V. Giard et E. Brière, 1913, 1 vol. in-8°.
- CUSTODI (Pietro)..... *Economisti classici italiani*. Milan, Deste-fanis, 1803-1816, 50 vol.
- DANDOLO (Ghirolamo)..... *La Caduta della Repubblica di Venezia ed i suoi ultimi cinquant' anni*, *Studi storici*. Venise, Naratovich, 1859, 2 vol. in-8°.
- DESCARTES (René)..... *Œuvres de Descartes*, publiées par Victor Cousin (et précédées de l'éloge de René Descartes par Thomas). Paris, G. Levrault 1824-1826, 11 vol. in-8°.
- *Supplément aux Œuvres de Descartes*. Manuscrits inédits de Descartes; précédés d'une introduction sur la méthode par le comte FOUCHER DE CAREIL. Paris, A. Du-rand, 1859-1860, 2 vol. in-8°.
- ERRERA (Alberto)..... *Storia dell'Economia politica nei secoli XVII e XVIII negli Stati della Repubblica veneta*. Venise, Antonelli, 1877, in-8°.
- FERRARA (Francesco)..... *Esame storico-critico di economisti e dottrine economiche del secolo XVIII e prima metà del XIX*. Turin, 1889-1896, 2 vol.
- *Biblioteca dell' Economista*. Turin, Pomba, 1851-1852.
- FILANGIERI (Gaetano)..... *Delle Leggi politiche ed economiche*. Naples, 1782. (Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XXXI).
- FISCHER (Irving)..... *The nature of Capital and Income*. New-York, 1907.
- FRANCHIS (Carlo de)..... *Giammaria Ortes, un Sistema di Economia matematica nel' 700*. Naples, Chiurazzi, 1937, VIII.
- GALIANI (l'abbé)..... *Dialogues sur le Commerce des grains*. Londres, Paris 1770. (Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. V. et VI).
- GALIBERT (Léon)..... *Histoire de la République de Venise*. Paris, Furne, 1856, in-8°.
- GAMBA (Bartolommeo).... *Gallerie dei Letterati ed Artisti delle Pro-vincie veneziane nel Secolo XVIII*. Venise, Alvisopoli, 1824, 2 vol.

- GANILH (Charles)..... *Des systèmes d'Economie politique, de leurs inconvénients, de leurs avantages et de la doctrine la plus favorable au progrès de la richesse des nations.* Paris, 1809, 2 vol. in-8°.
- GENOVESI (Antonio)..... *Lezioni di Economia civile.* Naples, 1765. (Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. VII, VIII, IX).
- GIDE (Charles)..... *Principes d'Economie politique*, 10^e édit. Paris, Larose et Tenin, 1906, in-12.
- GIDE (Ch.) et RIST (Ch.). *Histoire des Doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, 3^e édit., Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1920, 2 vol. in-8°.
- GOBBI (Ulysse)..... *La Concorrenza estera e gli antichi Economisti italiani.* Milan, Hoepli, 1884, in 8°.
- GOLDONI (Carlo)..... *Opere.* Venise, Pasquali, 1761, 19 vol. in-12.
- *Mémoires pour servir à l'Histoire de sa vie et à celle de son théâtre.* Paris, Vve Duchesne, 1787, 3 vol. in-8°.
- GOZZI (Carlo)..... *Memorie inutili*, a cura di G. Prezzolini, Bari, Laterza, 1910, 2 vol. in-8°.
- GOZZI (Gasparo)..... *Opere.* Padoue, 1818, 16 vol.
- *La Gazzetta Veneta.* Venise, 1760-1761.
- *L'Osservatore Veneto.* Venise, 1761.
- HAZARD (Paul)..... *Les Livres, les Enfants et les Hommes.* Paris, Flammarion, 1932.
- HUBERT (RENÉ)..... *Manuel élémentaire de Sociologie*, 2^e édit. Paris, Delalain, 1930.
- INGRAM (John-Kells)..... *History of Political Economy.* Londres, Longmans, 1888.
- KAUTZ (Julius)..... *Die Geschichtliche Entwicklung der Nationalökonomie.* Vienne, Gerald, 1860, gr. in-8°.
- KNIES (Karl)..... *Die Politische Ökonomie vom Standpunkte der Geschichtlichen Methode.* Brunswick, Schwetschke, 1853, gr. in-8°.
- LAMPERTICO (Fedele).... *Grammatica Ortus e la Scienza economica al suo tempo.* Venise, Antonelli, 1853, in-16.
- LEIBNIZ (Godefroy-Guill.). *La Monadologie (Œuvres, par A. Jacques*, 2^e série, Paris, Charpentier, 1842, 2 vol. in-12).
- LOMBARDI (Antonio)..... *Storia della Letteratura italiana nel Secolo XVIII.* Modène, 1827-1830, 4 vol. gr. in-8°.
- MAC-CULLOCH (J.-H.).... *Works of David Ricardo.* Londres, 1881.
- MALEBRANCHE (Nicolas)... *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion*, 1688, in-12.
- ... *De la Recherche de la Vérité*, 4^e édit., Paris, Pralard, 1678, in-4°.
- MALTHUS (Th.-Robert).... *Essai sur le Principe de Population.* Londres, 1798 (anonyme) (Petite Bibliothèque Économique Française et Étrangère, 3 de Molinari) in-12.

- MAUGAIN (Gabriel)..... *Etude sur l'Evolution Intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ.* Paris, Hachette, 1909, gr. in-8°.
- MEMMO (Andrea)..... *Elementi dell'Architettura Lodoniana.* Rome, 1786.
- MENEGHELLI (Antonio).... *Di Angelo Emo e delle sue Gesta.* Padoue, 1836.
- *Opere scelte.* Padoue, Sicoa, 1843, 4 vol.
- MOHL (Robert von)..... *Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften.* Erlangen, Enke, 1855-1858, 3 vol. gr. in-8°.
- MOLMENTI (Pompeo)..... *La Storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della Repubblica,* 3^e édit. Turin, Roux et Favalo, 1885, in-8°.
- *La Villa Valmarana.* Venise, Ongaria, 1880, in-4°.
- MONTESQUIEU *Voyage en Italie.* (Voyages, publiés par A. de Montesquieu, Bordeaux, Gounouilhou, 1894, 2 vol. petit in-4°).
- MORET (Jacques)..... *L'Emploi des mathématiques en Economie politique.* Paris, Giard et Brière, 1915, in-8°.
- MOSCHINI (Giannantonio) *Della Letteratura Veneziana del Secolo XVIII, fino a' nostri giorni.* Venise, 1806-1808, 4 vol in-4°.
- NATALI (Giulio)..... *Idee, Costumi, Uomini de' Settecento.* Turin, Società Tipografico-editrice nazionale, 1916.
- *Il Settecento — parte prima — (Storia Letteria d'Italia),* terza ediz. Milan, Valardi P., 1929, gr. in-8°.
- NOVICOW (Jacques)..... *Les Gaspillages dans les Sociétés modernes.* Paris, Alcan 1894, in-8°.
- PAGANO (F. Mario)..... *Saggi politici dei principi, progressi e decadenza delle Società.* Naples, 1783, 1785.
- PALGRAVE (R.-H.-I.)..... *Dictionary of Political Economy.* Londres, Macmillan 1899, 3 vol. gr. in-8°.
- PARINI (Giuseppe)..... *Il Giorno e le Odi,* ed. Luigi Valmaggi. Turin, Casanova, 1899 in-16.
- PECCHIO (Joseph)..... *Histoire de l'Economie politique en Italie.* Trad. Gallois, Paris 1830, in-8°.
- RICARDO (David)..... *On the Principles of Political Economy and Taxation.* Londres, 1821, in-8°.
- ROSCHER (Wilhelm)..... *System der Volkswirtschaft.* Stuttgart, Cotta 1854, 1860, 2 vol. gr. in-8°.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques). *Euvres. — Confessions. —* Paris, Ledoux et Teuré, 1819, 20 vol. (t. XV).
- SCERIMAN (Zaccaria)..... *Viaggi di Enrico Wanton alle terre incognite Australi ed al Paese delle Scimie e la polizia di quegli straordinari abitanti.* Venise, C. Zagier, 1749, 2 vol.
- SMITH (Adam)..... *An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations.* Londres 1776, 2 vol. in-4°. (Traduct. Germain Garnier, Paris, Vve Agasse, 1822, 6 vol. in-8°).

- SPINOZA (Baruch)..... *Ethique* (Traduct. Ch. Appuhn), Paris, Garnier, 1909, in-12.
- VERNON LEE..... *Il Settecento in Italia*. Edit. ital. Milano, Dumolard, 1882, 2 vol. in-16.
- VERRI (Comte Pietro).... *Meditazioni sulla Economia politica*. Livourne 1771. (Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XV).
- *Riflessioni sulle Leggi vincolanti, principalmente nel commercio de' grani con applicazione allo Stato di Milano*. Milan, 1796. (Publié par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XVI).
- VICO (Giamb.)..... *Opere* (*Classici italiani*). Milan, 1835-1837. 6 vol. in-8°.
- VOLTAIRE *Candide ou l'Optimisme*, édit. de Trianon, Paris, 1925.
- ZANON (Antonio)..... *Lettere sull'Agricoltura, le Arti e il Commercio*, 1756 à 1757, 7 vol. (Publié fragm. par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XVIII, XIX).
- *Dell'Utilità morale, economica e politica delle Accademie d'Agricoltura, Arti e Commercio*. Udine, 1771. (Publié fragm. par CUSTODI, *Econom. class. ital.*, p. m., t. XIX).

III

COLLECTIONS, PUBLICATIONS, PERIODIQUES

- Archivio Veneto*, 1889.
- Arte italiana decorativa e industriale*. Milan, Bergame, 1902.
- Bilanci generali della Repubblica di Venezia*, 1736 à 1755 (t. III).
- Collection des Principaux Economistes*. Paris, Guillaumin.
- Effemeridi Letterarie di Roma*, année 1775.
- Gazzetta di Milano*, année 1775.
- Giornale Enciclopedico*, année 1775. Venise.
- Novellista di Firenze*, année 1775.
- Nuova Rivista storica*, année 1924. Milan.
- Nuovo Archivio Veneto*, années 1891-1893.
- Rivista storica italiana*, année 1889. Turin.
- Vita italiana nel Settecento*, 1896. Milan, Trèves.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE I

Le Personnage : Giammaria Ortes, sa vie, son caractère

I. — Vie de Giammaria Ortes	1
II. — Le caractère d'Ortes d'après son œuvre.....	16

CHAPITRE II

L'œuvre scientifique

I. — L'esprit « géométrique » dans l'œuvre d'Ortes....	64
II. — Les divers ouvrages scientifiques d'Ortes.....	70
I. — La vie de Guido Grandi.....	71
II. — Calcul sur les jeux de la Bassette et du Pharaon.....	73
III. — Lettres.....	78
IV. — De l'électricité.....	84
Conclusion.....	88

CHAPITRE III

L'œuvre philosophique, religieuse et politique.....

I. — Calcul sur la Vérité de l'Histoire.....	91
II. — Calcul sur la valeur des Opinions et sur les Plaisirs et les Douleurs de la vie humaine.....	101
III. — Les Sciences Utiles et Agréables par rapport à la félicité humaine.....	112
IV. — Réflexions sur les Objets appréhensibles.....	129
V. — Réflexions d'un Philosophe américain futur sur les mœurs des Européens au XVIII ^e siècle.....	145
Considérations d'un Philosophe européen sur ces Réflexions.....	155
VI. — De la Religion et du Gouvernement des Peuples..	159

De la différence entre la Religion catholique et toutes les autres ; De la Confession chez les Catholiques ; Des Autorités de Persuasion et de Force.....	176
VII. — Réflexions sur les Mémoires de la Cour de Berlin.....	182
Conclusion.....	185

CHAPITRE IV

L'œuvre littéraire

I. — La Langue et le Style d'Ortes.	
I. — Il écrit en Italien.....	182
II. — La précision de son style.....	193
II. — La Poésie.	
I. — Les Lamentations de Jérémie, Prophète.....	200
II. — Les Sonnets.....	210
III. — Essai sur la Philosophie des Anciens exposé en vers pour la Musique.....	224
III. — Le Théâtre. Les Drames musicaux.....	228
I. — Calypso parjure.....	236
II. — Polyxène.....	250
III. — Marcus Attilius Regulus.....	269
IV. — Récit. — La Fable de Psyché.....	287
Conclusion.....	293

CHAPITRE V

L'œuvre économique

I. — DE L'ECONOMIE NATIONALE

Section I. — *Observations générales.*

I. — Importance de l'Economie Nationale dans l'œuvre économique d'Ortes.....	296
II. — Le but de l'Economie Nationale dans la théorie d'Ortes. — Sa méthode.....	299

Section II. — *De la Production.*

I. — Du Travail.

I. — Des diverses sortes d'occupation....	309
II. — De la Division du Travail. La Loi de Recherche commune.....	312
III. — De l'Inoccupation.....	315
IV. — Les Inoccupés. — Ortes et le Militarisme	320

II. — De la Terre..... 325

III. — Des Biens, produits du Travail et de la Terre.

I. — De la masse des biens nationaux...	327
II. — De l'Interventionnisme.....	331

Section III. — *De la Répartition.*

I. — De l'Inégalité nécessaire de répartition..... 332

II. — Du Capital et des Rentes. — Les Rentes nominales et les Rentes réelles..... 336

Section IV. — *De la Circulation.*

I. — De la Monnaie. — Son rôle.	
I. — Le numéraire n'est pas la richesse..	340
II. — Le renchérissement du coût de la vie.	345
III. — La monnaie fiduciaire.....	349
IV. — L'Intérêt.....	350
II. — De l'Impôt.....	352
III. — De l'Industrie et du Commerce. — Le Commerce extérieur.....	355
Conclusion.....	362

II. — DES FIDÉICOMMIS.

Section I. — *De la Théorie des Fidéicommis.*

I. — Du Fidéicommis et de la Main-morte. — Origine du Fidéicommis.....	366
II. — Des diverses sortes de Fidéicommis.....	368
III. — Du rôle social du Fidéicommis.....	372

Section II. — <i>Des Fidéicommis dans la pratique. — Dangers de leur mauvaise utilisation.....</i>	376
Conclusion.....	380

III. — DE LA POPULATION.

Section I. — *Du système d'Ortes sur la Population.*

I. — De la Progression illimitée de la Population.	383
II. — De la Dynamique de la Population.....	385
Section II. — <i>Parallèle entre Ortes et Malthus. — De l'influence d'Ortes sur Malthus.....</i>	391
Conclusion.....	395

Conclusion

Jugement sur Ortes.....	397
Index.....	405
Bibliographie.....	409
Tables des matières.....	418
Errata.....	421

ERRATA

Page :	Lire :	Au lieu de :
54, n. 3.....	<i>Infra</i> , chap. IV, Le Théâtre, p. 235 et n. 4.	<i>Infra</i> , chap. IV, Le Théâtre, p. 292 et 293, n. 1.
142, n. 5.....	<i>Saggio sulla Filos. delle Lingue.</i>	<i>Saggio sulla Filos. del Lingue.</i>
148, n. 2.....	<i>Infra</i> , p. 155 et suiv.	<i>Infra</i> , p. 239 et suiv.
160, n., 6 ^e ligne	360 n. 5.	360 n. 6.
206, n. 5.....	<i>Supra</i> , chap. I, II, p. 60 et n. 7.	<i>Supra</i> , chap. I, II, p. 61 et n. 7.
226, n. 1.....	Voir <i>Supra</i> , chap. I, p. 36, n. 1.	Voir <i>Supra</i> , chap. I, p. 34, n. 1.
271, n. 2.....	Voir <i>Infra</i> , p. 286, n. 8...	Voir <i>Infra</i> , p. 286, p. 8.
334, n. 6.....	<i>Dell' Ingerenza del Governo...</i>	<i>Del' Ingerenza del Governo...</i>
392.....	...invoquât-on pour étayer...	...invoquât-on pour étager...
395.....	...il n'est pas surprenant qu'il ait...	...et rien d'étonnant à ce qu'il ait...

IMPRIMERIE OUVRIÈRE
- 18, RUE D'AGUESSEAU -
— ANGOULÊME —

